This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Revue du Lyonnais

Digitized by Google

Fr 38/1.5

From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
A.B. 1876, Fellow of Harvard College 1895-1911,
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC

HARVARD COLLEGE LIBRARY

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
82 RUE BONAPARTE
PARIS VIe ARROND^t

LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION LIVRES NEUFS FRANÇAIS ET ETRANG

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS,

RECUEIL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

(NOUVELLE SÉRIE).

TOME VII.

LYON.
CHEZ AIMÉ VINGTRINIER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.
PARIS.
CHEZ M. J. TECHENER, LIBRAIRE,
PLACE DU LOUVRE, 12.
1853.

Digitized by Google

Fr 38.1.5

HARVARD COLLEGE
JUL 28 1914
LIBRARY.
F. C. LOWELL FUND

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

FRAYSSINOUS.

Parmi ceux qui, depuis un demi-siècle, ont occupé avec le plus de talent et d'influence la tribune sacrée, il faut nécessairement placer à un rang très-honorable l'auteur des *Conférences*; on doit même lui assigner une place tout à fait à part, car il a su être original, il a créé un genre qui n'existait pas chez nous, dont il n'y avait pas de modèles, du moins, et il est resté en possession d'une certaine renommée; mieux que cela, il a fait du bien en présentant avec un langage séduisant les grandes preuves de la religion, en dissipant de funestes préjugés, en attirant à la vérité par un ton de loyauté et de franchise qui lui est particulier. Le souvenir des fameuses Conférences de Saint-Sulpice n'est pas encore éteint chez les hommes d'aujourd'hui, et la vogue qu'elles ont gardée depuis qu'elles furent livrées à l'impression, nous montre qu'il y a là un mérite solide, un succès légitime.

C'est pourquoi nous avons été porté à retracer la vie de l'auteur et à dire quelques mots non seulement de cette apologie du christianisme, mais encore des autres écrits échappés à la plume de l'évêque d'Hermopolis.

Digitized by Google

Denys-Antoine-Luc Frayssinous naquit le 9 mai 1765, à la Vayssière, dans le Rouergue. C'était un des domaines de l'abbayé de Bonneval, dont la ferme-générale se trouvait alors dévolue à son père, licencié en droit, et qui prenait le titre d'avocat au Parlement de Toulouse. La famille du jeune Denys résidait habituellement à la terre du Puech, sur la paroisse de Curières.

Ce fut un prêtre qui donna à cet enfant les premières leçons de grammaire. On rencontre fréquemment de ces modestes et pieux instituteurs dans la vie de bien des hommes, qui n'ont pas toujours aussi bien payé que Frayssinous les services rendus à leurs jeunes années.

Il fut placé, vers sa treizième année, en qualité d'externe au collége de Rodez, ancien noviciat de Jésuites, occupé alors par des prêtres séculiers, qu'y avait appelés Mgr. de Cicé, évêque de cette ville. Là, Frayssinous eut pour condisciple un cousin plus âgé d'un an, Pierre-Denys Boyer, qui fut pour lui un ami sûr et dévoué, pendant toute une longue carrière. Ils étudièrent ensemble les belles-lettres sous l'abbé Girard, connu par des *Préceptes de Rhétorique*, publiés seulement en 1787, suivis aujourd'hui encore dans plus d'une maison, et dont la dix-septième édition parut à Rodez, en 1822, année de la mort de l'auteur. Il se glorifiait avec raison de deux élèves si distingués. Dans une des nombreuses réimpressions de son livre, il s'est plu à rappeler qu'il avait dicté ses *Préceptes* à Frayssinous, qui plus tard et déjà renommé dans la chaire chrétienne, écrivit un article plein de bienveillance sur l'ouvrage de son maître (1).

Frayssinous occupait dans son cours d'Humanités et de Rhétorique un des premiers rangs. Parmi ceux qui lui disputaient

(1) *Journal de l'Empire*, 10 juillet 1811. Article reproduit dans le *Spectateur français* de Fabry, t. XI.

Digitized by Google

le pas, il se trouvait Hyacinte de Gaston, qui se fit connaître dans la suite par une médiocre traduction de l'*Enéide*, et mourut en 1808, dans sa quarante-unième année. L'Evêque d'Hermopolis aimait à rapporter qu'il avait lui-même assisté Gaston dans sa maladie, et avait été assez heureux pour lui faire accepter les consolations de la foi.

On destinait le jeune Frayssinous au barreau, mais ses penchants le portaient vers le sacerdoce, et il se rendit à Paris, où il entra en 1783, à la communauté de Laon, que dirigeaient les prêtres de Saint-Sulpice.

Il eut pour compagnons de voyage deux hommes appelés, comme lui, à occuper un rang dans l'Eglise : c'étaient Clausel de Montals, aujourd'hui évêque démissionnaire de Chartres, puis le vaniteux et inconsistant abbé de Pradt.

Une tendre et aimable sollicitude ramenait Frayssinous vers le toit domestique, et, en 1784, on le voit qui écrit à son père au sujet de jeunes frères dont il envie le bonheur, parce qu'ils n'ont pas quitté le giron de la famille. Il demande en eux l'amour précoce et l'habitude du travail ; il les engage à se faire honnêtes et affables dans le propos ; à se montrer devant les étrangers, non pas tête baissée et ne proférant qu'un mot tous les quarts d'heure, mais avec un certain air de confiance, une certaine vivacité qu'on aime à trouver dans des enfants de leur âge.

Elève au Séminaire, Frayssinous n'eut guère de rivaux, tant était grande sa supériorité, et comptait autant d'amis que de condisciples. Le modeste enfant du Rouergue se trouvait mêlé à des La Trémoille, à des Croï, à des Salm-Salm, dont il avait l'estime et l'affection. Il aurait pu, grâce à de tels compagnons d'étude auxquels leur naissance semblait promettre les postes les plus hauts, voir s'ouvrir devant lui la carrière des honneurs ecclésiastiques ; mais il ne se laissa point éblouir par de légitimes espérances, et, en 1788, au moment

Digitized by Google

de recevoir le sous-diaconat, il voulut s'attacher à cette utile et respectable Société de Saint-Sulpice, qui a pour but de développer par son enseignement les vocations ecclésiastiques.

L'année suivante, Frayssinous fut promu à la prêtrise, le 18 décembre 1790; il revint le front marqué du sacerdoce, à la dernière ordination publique faite à Paris avant la révolution, et quand déjà grondait contre l'Eglise un orage qui allait tout emporter, trône et autels, mœurs et institutions, chrétiens et philosophes, opprimés et oppresseurs. Les incrédules du XVIIIe siècle avaient essayé de ruiner la véracité des récits de l'histoire sur les persécutions endurées par le Christianisme, dans ses premiers âges, et c'était la génération pervertie à l'école de ces sophistes qui se chargeait de réfuter leurs mensonges, en proscrivant les prêtres et les Religieux, en les traînant à l'échafaud, en les accumulant dans les pontons ou les jetant sur la terre d'exil et à des rives inhospitalières. Abattre les antiques et superbes monuments dont la piété de nos pères avait enrichi le sol de la France, transformer en écuries et en manufactures les églises où ils avaient prié Dieu, traquer les prêtres dans les retraites où ils cachaient leur existence toujours menacée; dans les réduits et les caves, nouvelles catacombes, où des fidèles allaient en tremblant assister à l'auguste sacrifice qui se célébrait sur un autel hâtivement formé de quelques planches; renverser partout le signe sacré de la rédemption; remplacer les fêtes et les cérémonies touchantes du catholicisme par des pompes ineptes, empruntées aux républiques de la Grèce; placer dans le sanctuaire une impure divinité, sous la forme d'une prostituée : n'était-ce pas la conséquence la plus naturelle des doctrines d'indifférence et d'athéisme prêchées par les beaux-esprits, et de cet enivrement causé dans les têtes par l'orgueil de la raison humaine?

L'abbé Boyer avait été ordonné prêtre en même temps que

Digitized by Google

Frayssinous ; les deux amis se virent bientôt rejetés par la Révolution dans leurs montagnes du Rouergue, où l'on pouvait encore exercer avec quelque sécurité les fonctions du saint ministère. Ce fut le pays qui eut les prémices de leur zèle sacerdotal ; ils préludèrent à leurs travaux apostoliques en expliquant le catéchisme, en faisant de courtes et simples instructions aux habitants de Curières, et Frayssinous reçut une douce récompence de son labeur dans la rétractation du curé de cette paroisse, qui avait tout d'abord adhéré à la constitution civile du clergé.

Comme Frayssinous et Boyer n'avaient pas exercé de fonctions publiques, le serment qu'exigeait cette déplorable Constitution ne les obligeait point. Ils continuèrent donc à exercer le ministère, dans la mesure de leurs forces et de leur liberté, qui ne fut ni grande, ni de longue durée. Les deux jeunes amis coururent plus d'une fois de graves dangers, et il leur arriva même d'aller à Rodez contempler de près l'échafaud, afin de se trouver plus courageux et plus fermes, s'ils avaient un jour à y monter. Ils consacraient à l'étude des Pères et de la Théologie ce que les temps de persécution leur imposaient de loisirs forcés, et demandaient à la docte phalange des apologistes les moyens de ruiner cette philosophie du XVIIIe siècle, qui n'avait su, après tout, que rajeunir par la forme des erreurs très-vieilles et très-pauvres. On a conservé au manoire du Puech une *Somme* de saint Thomas remplie de notes et d'observations de la main de Frayssinous. Ce fut alors, et au milieu de ces études, qu'il conçut l'idée et le plan des Conférences auxquelles il a dû l'éclat de sa vie.

Cependant, la religion sortait de ses ruines, à mesure que l'ordre renaissait dans la société. Il fallut longtemps pour s'affranchir de cette sauvage oppression qui s'attaquait à Dieu et à son Eglise, et si l'exercice du culte catholique avait recommencé sans trop d'obstacles sur divers points de la France,

Digitized by Google

il avait rencontré sur beaucoup d'autres des haines et des résistances farouches. La main puissante du jeune et vaillant capitaine qui fut salué du nom de Cyrus, ne suffisait pas à relever les autels, et, sur le seuil même du XIXe siècle, au mois de janvier 1800, nous voyons un évêque, Mgr. d'Aviau, qui ne peut visiter son diocèse de Vienne qu'à la faveur de la nuit et du mystère.

La même année, quelques prêtres de la congrégation dispersée de Saint-Sulpice tentèrent de se réunir et d'organiser de nouveau l'enseignement ecclésiastique. Les abbés Duclaux et Montaigne créèrent ainsi un séminaire provisoire, où l'on vit au nombre des premiers élèves l'abbé H. de Quélen, destiné à occuper un jour le siége archiépiscopal de Paris. Le Supérieur général, l'abbé Emery, qui unissait à beaucoup de savoir théologique un sens tellement sûr et élevé que Napoléon l'employa plus d'une fois dans ses conseils, dirigeait l'œuvre renaissante. Il appela autour de lui, comme collaborateurs, Boyer et Frayssinous : le premier fut chargé d'enseigner la philosophie ; le second, la théologie dogmatique, pendant que l'abbé Montaigne professait la théologie morale avec l'abbé Fournier, appelé ensuite à l'évêché de Montpellier. En peu de temps, le séminaire devint une communauté fervente, où l'union, la candeur, la piété et l'application au travail firent présager les plus féconds résultats pour le bien de l'Église. Il se trouvait là, d'ailleurs, plus d'un lévite dont la vocation avait été éprouvée par les temps orageux qu'on venait de traverser.

Le premier Consul, que son génie portait rapidement au rang suprême, et qui s'efforçait de ramener l'ordre matériel par l'ordre moral, comprit qu'il manquerait à son œuvre réparatrice un couronnement nécessaire, tant que la religion n'aurait pas trouvé en France le crédit et le rang qui lui étaient dûs. Il comprit aussi que son plus ferme appui devai

Digitized by Google

lui venir d'en haut, et que l'avenir ne pouvait se fonder sur les vastes ruines amoncelées par les vices et l'incrédulité du siècle expirant. Bonaparte renoua donc, en 1801, avec le Saint-Siége par un concordat solennel. Ce fut bien son propre ouvrage; par là se trouvait heureusement résolue la grave difficulté qui pesait alors sur l'exercice de la religion. Seulement, il est regrettable pour la gloire du grand homme et pour le bonheur de l'Église, qu'il ait altéré la portée de ce traité par des additions qui n'étaient que des entraves dangereuses et un sacrifice aux vieilles rancunes des parlementaires.

Frayssinous a retracé, dans des notes que l'on nous a conservées (1), les plus minutieux détails de l'imposant spectacle que présentèrent, le 18 avril 1802, jour de la fête de Pâques, les vastes nefs de Notre-Dame-de-Paris, quand le premier Consul vint renouer avec le ciel, sous les yeux des représentants de l'Europe entière, une alliance qui n'aurait dû jamais être rompue.

La cause sainte à laquelle Bonaparte, dans une mémorable journée, avait donné des gages si éclatants, fut admirablement servie par la publication d'un livre qui est resté jusqu'à présent l'œuvre littéraire la plus éminente et la plus originale qu'ait enfantée le XIXe siècle.

Chateaubriand imprimait, en 1802, le *Génie du Christianisme*.

Il entre dans les destinées de l'Église d'avoir de perpétuels combats à soutenir, et de voir, à chaque époque de son immortelle existence, changer la nature des armes que l'on tourne contre elle. Quand l'ennemi est refoulé sur un point, il se jette aussitôt vers un autre, en sorte qu'il n'est pas de repos ni de sécurité pour la sublime dépositaire de la parole

(1) Henrion, *Vie de M. Frayssinous*, tom. I, p. 28.

Digitized by Google

de Dieu. Mais si les aggressions tâchent de se rajeunir à mesure qu'elles renaissent, la défense n'est pas moins habile à leur faire face et à comprendre sa mission, comme on le voit abondamment par l'imposant ensemble des écrits apologétiques, depuis saint Justin et le docte prêtre Tertullien, jusqu'à Bossuet et à Lacordaire.

On a très-injustement accusé le clergé du dernier siècle d'avoir manqué à ses devoirs, dans cette partie, et de n'avoir pas su défendre le Christianisme contre les attaques réitérées de l'incrédulité. Sans doute, le clergé ne compta pas des écrivains aussi habiles ni aussi renommés que Montesquieu, que Voltaire, que Rousseau : l'Eglise n'a pas positivement pour but de donner au monde des écrivains; mais cependant le clergé ne laisa passer aucune erreur sans la démasquer, aucun mensonge sans le flétrir hardiment. On ne saurait dire, pour nous borner à deux apologistes des plus remarquables, que l'abbé Bergier manquât de science théologique et de zèle, ni que l'abbé Guénée fût dépourvu de solidité et d'esprit; le malin secrétaire des Juifs déconcertait singulièrement Voltaire, bouffon de génie qui ne recula devant aucune turpitude, et ne savait répondre à des adversaires sérieux que par des flots d'injures grossières et déshonorantes pour lui. Qu'avaient donc trouvé de si nouveau tous ces fiers ennemis de l'Eglise? Que disaient-ils qui déjà n'eût été dit par les moindres routiers de l'incrédulité, et réfuté dans d'autres livres et à d'autres époques? Que reste-t-il de leurs objections retentissantes, qui ne soit tombé dans le décri et le néant? De quel dogme de l'Eglise ont-ils triomphé? Avec toute la puissance de leur style et de leur imagination, ils ont même été confondus par la marche seule des années, et vaincus par leurs faibles antagonistes. Nous assistons, en effet, à d'autres luttes, nous sommes aux prises avec d'autres systèmes, et les incrédules d'aujourd'hui se sont mis en quête

Digitized by Google

d'arguments nouveaux, confessant ainsi la défaite des écrivains du XVIIIe siècle.

L'ignorance et la frivolité des gens du monde ne vont guère chercher la réfutation des erreurs où elle se trouve; mais parce qu'on aime mieux le poison que l'antidote, est-ce à dire que l'antidote n'existe pas? Si encore il est des gens qui préfèrent, par exemple, les facéties du *Dictionnaire philosophique* aux écrits solides et sérieux qui les ont combattues, à qui la faute? Et ne savons-nous pas qu'il est mille fois plus aisé de provoquer un rire obscène ou impie, que de faire écouter à l'encontre une raison péremptoire? Mais quel genre de gloire peut-il revenir à des hommes qui se croient supérieurs, parce qu'ils égaient avec des turlupinades, ou corrompent avec des doctrines perverses et immorales?

Il serait donc bien facile de comprendre l'infériorité des apologistes, fussent-ils même aussi médiocres que l'ont prétendu de beaux esprits de nos jours.

Lorsqu'il est arrivé à des apologistes de vouloir prendre leur siècle par le côté où il semblait le plus saisissable, alors on a trouvé qu'ils faisaient du roman, et c'est ce qui a été dit surtout de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Au milieu de l'émotion causée dans les esprits et de l'éclatante faveur qui accueillait ce livre, les fortes têtes de l'Institut, les fidèles héritiers des encyclopédistes se raidissaient contre l'œuvre de Chateaubriand. L'aîné des Lacretelle pensait qu'on pouvait écrire tout aussi bien le Génie de la Philosophie que le Génie du Christianisme : il daignait même tracer un plan, et il ne lui manquait plus qu'une main capable d'élever l'édifice. Ginguené, qui annonçait le livre de Chateaubriand, dans la *Décade*, six semaines seulement après l'apparition, s'excusait de venir trop tard parler d'une œuvre déjà morte. Les uns se prenaient, dans leur critique, à quelques phrases d'un style trop recherché; d'autres, comme Mme de Staël, s'étonnaient et

Digitized by Google

s'effrayaient tout à la fois pour l'auteur de trouver dans son ouvrage l'éloge de certaines institutions que l'Eglise n'a cessé d'approuver. Il semblait à beaucoup d'honnêtes gens que l'auteur s'efforçait d'entraîner son siècle à l'amour de la religion chrétienne par des voies trop profanes, trop semées de fleurs.

Ce n'était certainement plus l'apologie grave et solennelle de Bossuet, ni l'enseignement laborieux et froid de Bergier. Le nouveau défenseur se présentait avec des armes nouvelles et un esprit nouveau ; que n'eût-on pas dit, s'il n'eût fait que répéter les manœuvres de ses devanciers? Le pouvait-il, d'ailleurs, et les temps ne demandaient-ils pas autre chose de lui? Avec la grâce séduisante de son langage et la richesse de son imagination, Chateaubriand voulut montrer à des hommes qui sortaient de la Terreur et des orgies de 93, que cette religion, contre laquelle on avait épuisé les sarcasmes et les railleries, était une source de poésie et d'inspiration pour les arts et les lettres, que ce culte et ces institutions qu'on avait tenté de noyer dans le sang, avaient une grandeur et un charme ineffables. On sait quelle variété de peintures, quelle richesse inouïe de couleurs Chateaubriand vint déployer à des yeux qui n'avaient rien vu encore de pareil dans une pareille cause. Qui donc, avant cet heureux novateur, avait essayé d'expliquer les beautés littéraires et morales de la liturgie, des prières de la messe, par exemple? Et qu'y avait-il là de profane et de déplacé? Pourquoi demander à un écrivain ce qu'il n'a pas voulu, ce qu'il n'a pas dû faire, peut-être? pourquoi ne pas lui tenir compte de ce qu'il a fait?

Le *Génie du Christianisme*, en dépit des censures contemporaines, comme du peu d'importance que bien des gens lui voudraient assigner aujourd'hui encore, a ouvert la voie dans laquelle se sont précipités de nobles esprits, et il est

Digitized by Google

bien des livres d'un certain renom qui sont sortis d'un court chapitre de cette apologie poétique. Le premier ouvrage éclatant des premières années du XIXe siècle est resté, à cinquante ans au delà, ce que nous avons de plus original et de plus grand en littérature. Dieu merci, le bien que peut opérer un tel écrit, les pieuses pensées qu'il peut faire naître, tout cela n'est point passé avec la nouveauté du premier jour, et il faut bénir, malgré quelques misères de sa vie et de ses autres ouvrages, le noble écrivain qui nous a légué ce beau livre.

A la veille presque de l'apparition du *Génie du Christianisme*, quelques prêtres pieux et instruits avaient essayé dans la tribune sacrée la défense des vérités pour lesquelles écrivait Chateaubriand. De simples catéchismes, commencés dans cette église des Carmes qui fut rougie du sang des martyrs, au mois de septembre 1792, allaient bientôt devenir des *Conférences*, en se déplaçant un peu, et par là se trouvait inauguré un genre d'apologétique à peu près aussi neuf comme œuvre oratoire, que l'était comme œuvre littéraire le *Génie du Christianisme*.

C'est ce que Frayssinous, à qui en est resté la gloire, expliquait lui-même dans un de ses discours. « Les temps où nous sommes, disait-il, semblent commander un nouveau genre d'instruction. Il faut bien que le médecin approprie ses remèdes aux besoins, au tempérament du malade. Or, telle est la maladie actuelle des esprits, qu'on ne peut opérer leur guérison qu'en suivant une marche nouvelle. Que si nos Conférences ne sont pas sans utilité, on voudra bien nous pardonner ce qu'elles ont de singulier, de trop éloigné du ton ordinaire de la chaire chrétienne ; et je me persuade que leur utilité, si elle est réelle, doit nous absoudre devant Dieu et devant les hommes. »

On ne s'est pas contenté d'absoudre Frayssinous ; il a été

Digitized by Google

loué de sa glorieuse innovation, et il a trouvé des imitateurs, parce que des nécessités pareilles à celles de son temps ont réclamé des efforts analogues. Sans doute, il est regrettable que le ministre de l'Evangile soit obligé de se faire dissertateur, et de parler dans une église un langage qui ressemble trop à celui qu'on pourrait tenir dans une académie ; mais cette ingénieuse et charitable condescendance aux erreurs, aux préjugés, aux faiblesses des hommes n'était pas tout à fait sans exemple, lorsque parut Frayssinous. Il se cache, parmi les homélies de saint Grégoire de Nazianze aux habitants de Constantinople plus d'une conférence, et les discours aux hérétiques Eunomiens rappellent assez, par la forme générale, les modernes apologies de l'éloquence chrétienne.

Aux époques de foi, de croyance pratique, l'orateur sacré s'efforce principalement d'exhorter des hommes convaincus ; il s'adresse bien plus aux misères et aux vices du cœur, qu'il ne parle aux travers et aux ignorances de l'esprit : c'est le temps du P. Bourdaloue, de Bossuet et de Massillon encore. Mais ensuite l'éloquence dévie sur les traces de l'incrédulité, pour devenir raisonneuse et s'entacher de bel esprit : c'est le sort des orateurs chrétiens de la seconde moitié du XVIIIe siècle ; c'est le temps de Maury et de l'abbé Poulle. Quand l'incrédulité est descendue aussi avant dans un peuple qu'elle l'était après les saturnales de la Révolution, qu'y a-t-il d'abord à faire, sinon à déblayer le terrain, à combattre les mensonges accumulés contre la vérité, à dissiper les ténèbres amassées dans les esprits, à les ramener doucement et par une adroite insinuation vers la pure lumière de l'Evangile ?

Voilà ce qui fut essayé à Saint-Sulpice, par un cours d'instructions commencé en 1803, suspendu en 1809, repris en 1814, et clos en 1822, comme l'indique l'orateur dans l'avertissement de sa *Défense du christianisme*.

Digitized by Google

Frayssinous, au début de ces conférences religieuses, ne faisait que présenter les objections telles que l'indifférence et le scepticisme du monde les devaient concevoir, car l'abbé Boyer se chargeait du rôle de réfutateur ; mais, en dépit du savoir et du talent d'un homme qui a longtemps occupé avec distinction la chaire chrétienne, il se trouva que l'*avocat du diable* déployait beaucoup plus de souplesse et d'art que l'avocat de Dieu, et, au bout de quelques essais, on pensa que l'exercice de conférencier pouvait être laissé au seul Frayssinous. Il eut surtout pour auditeurs les jeunes gens des écoles et ceux qui appartenaient aux classes élevées de la société ; ils étaient puissamment attirés par le charme de cette parole franche et loyale, exempte d'emphase et d'exagération, habile à trouver la route du cœur sans indigne flatterie, et discutant avec une indépendance et une clarté si vives les questions les plus ardues qui se rencontrent à la base des sociétés. On vit bientôt se mêler à cette élite de la jeunesse ce que Paris comptait d'hommes graves et savants ; l'orateur fut encouragé dans ses nobles efforts par des prêtres qui n'étaient certes pas inaptes à parler d'éloquence, comme l'abbé de Boulogne, et par des érudits, comme Sainte-Croix. Pendant les six premiers mois de chaque année, il prononçait ses conférences à un intervalle tantôt de huit, tantôt de quinze jours, et en faisait ainsi environ quinze par an. Lorsque Frayssinous était descendu de la chaire, les jeunes gens trouvaient encore un directeur sage et amical dans celui qui les avait gagnés comme orateur.

C'était dans la chapelle des Allemands que les réunions avaient lieu ; elle ne put suffire, dans l'été de 1806, à l'affluence des jeunes gens. La police, de son côté, conçut quelque inquiétude au sujet du cours d'instructions religieuses qui se renouvelait chaque année dans l'enceinte de cette chapelle. Au commencement de 1807, sur l'invitation de Por-

Digitized by Google

talis, ministre des cultes, il se fit dans l'église même de Saint-Sulpice; on donnait ainsi à l'orateur le *local vaste et commode* qu'il désirait, et dont il avait parlé à l'abbé Emery, dans une lettre du 11 septembre 1806, comme devant être d'*une utilité beaucoup plus étendue* (1).

F.-Z. COLLOMBET.

(1) Henrion, *Vie de M. Frayssinous*, pag. 51.

La fin à un prochain numéro.

Digitized by Google

BELLEY.

—

DISSERTATION SUR SON ORIGINE ET SUR L'ÉTYMOLOGIE DE SON NOM.

—

Aucune ville du Bugey n'est mentionnée par les anciens auteurs et dans les Itinéraires. On y voit des villes limitrophes, Hyenne, *Etanna*, Saint-Claude, *Condatum*, mais pas une seule ville de la péninsule du Bugey. L'on y connaît des dénominations romaines seulement par des documents postérieurs à cette période, ou par l'interprétation des inscriptions lapidaires. Quelques villes ou localités, omises dans les écrits de l'antiquité, possèdent, en revanche, des vestiges remarquables; ces monuments sont des témoignages plus imposants de leur importance que de simples mentions. A en juger sur ces indices, Belley paraît avoir été, sous la domination romaine, la ville principale du Bugey, comme il l'est à ce jour. Ses habitants peuvent, à juste titre, se glorifier de cette antique distinction dont les preuves étaient enfouies sous les constructions du moyen âge.

La tradition qui place le berceau de cette ville dans les temps les plus reculés du paganisme a inspiré à quelques vieux auteurs des fables ridicules. Je ne répéterai pas les élucubrations extravagantes du P. Genand et de Fodéré, deux

Digitized by Google

moines de Belley, qui ont écrit sur cette ville, et qui, sans esprit de critique et sans érudition, ont pris pour des réalités, les rêves de leur imagination. Ainsi, par exemple, Fodéré raconte gravement que, longtemps avant Jules César, Belley était une ville grande et agréable, où ce conquérant de la Gaule prenait plaisir à se délasser des fatigues de la guerre.

L'origine de Belley a été aussi l'objet d'une foule de questions étymologiques, conjecturales, dont je dois reproduire celles qui me paraissent avoir quelque couleur de vraisemblance. Belley a-t-il été, avant sa fondation, un champ de bataille, *belli locus*? Un temple de Bellone avait-il été érigé en ce lieu, du temps des Romains? La déesse Cybèle, qui certainement y était honorée, lui a-t-elle donné son nom, en admettant la suppression de la première syllabe de ce nom, modification facile à expliquer par l'altération qu'ont subi la plupart des noms de localités? Enfin, Belley tiendrait-il son nom de *bellus locus*, à une époque de décadence de la langue latine, étymologie que justifie d'ailleurs l'agrément de son paysage? Ce nom, au contraire, aurait-il sa racine dans la langue celtique, comme le prétend le savant auteur des *Antiquités helvétiques*, dont j'exposerai le système? Toutes ces questions ont été posées et soutenues soit par écrit, soit verbalement; quelques-unes sont spécieuses; mais aucune n'est produite avec une grande démonstration de probabilité.

On a encore allégué que, jadis, les collines de Belley étaient couvertes de forêts, peuplées de bêtes sauvages, *belluæ*, et qu'il a reçu son nom de cette circonstance locale. A l'appui de cette opinion, on fait observer que les armoiries de cette ville portent un loup, et que, de temps immémorial, un de ses faubourgs est appelé la *Louvatière*. Mais ceux qui trouvent l'étymologie de Belley dans *Bellum* ou *Bellona* peuvent aussi s'en prévaloir, puisque le loup était consacré au dieu de la guerre. Pour moi, j'ai une raison qui me paraît dé-

Digitized by Google

cisive contre cette assertion de *Bellua*, en ce que les titres les plus anciens du moyen âge, écrits en latin, nomment Belley *Bellitium*, et non *Belluacum*. L'argument, en effet, qui consiste à expliquer l'origine d'une ville gallo-romaine par une interprétation étymologique, puisée dans des documents écrits en latin, les plus rapprochés de cette origine, résout la question. On comprend que des annales ou des chartes d'une époque où la langue française était à peine à son berceau, doivent reproduire les noms probables des localités du temps des Romains et qu'il faut recourir à cette source pour avoir, dans toutes les discussions de cette nature, les notions les plus exactes. Nous trouverons dans les antiquités de Belley de plus vives lumières sur son origine et sur son importance pendant la période romaine. Avant cet examen, une considération est digne de remarque; c'est qu'indépendamment de ses monuments romains, l'importance de cette ville est démontrée implicitement par un fait historique. Guichenon, d'après Chifflet, rapporte que le siége épiscopal de la Colonie équestre, soit de Nyon, sur les bords du Léman, fut transféré à Belley, en l'année 412, et que le premier évêque de ce nouveau diocèse se nommait Audax (1). Au surplus, la présence de Vincentius, troisième évêque de Belley, au concile de Paris, en 555, confirme ce fait. Or, si, en 412, époque où l'empire n'était pas encore devenu la proie des Barbares, Belley était une ville digne d'un siége épiscopal, on peut parler avec certitude de son importance sous la domination romaine.

M. de Moyria, dont l'attention ne s'est pas arrêtée, sans doute, sur cette translation et sa date, fait, d'ailleurs, sur Belley des observations exactes, à l'exception de ce qu'il dit des anciennes chroniques. « Des monuments irrécusables, dit-il,

(1) Chifflet, De *Loco legitimo concilii Epaonensis.—Bisuntio civitas imp.*

Digitized by Google

prouvent que Belley était un lieu de quelque importance dès les premiers temps de l'ère chrétienne. Et si Ausone, Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours et nos anciens chroniqueurs ne disent rien de cette ville, les vieux débris de ses temples, les tombeaux, les autels qu'elle a su conserver attesteront que les maîtres du monde l'avaient habitée longtemps avant qu'on ne songeât à bâtir plusieurs grandes villes que nous voyons en France aujourd'hui. » « Pour être convaincu de ce que nous avançons, il suffit d'examiner avec attention les belles colonnes de poudingue de la cathédrale, et de les comparer avec celles de l'église d'Ainay, à Lyon; il faut lire l'inscription si bien exécutée du tombeau de Pupius; voir ensuite le fragment d'un monument funèbre qui devait être de la plus grande dimension et qui n'offre plus maintenant que les mots : EX TESTAMENTO FAC...; mais dont les lettres, de cinq pouces de hauteur, sont si bien exécutées, qu'on ne saurait mieux les faire de nos jours. Il suffit, disons-nous, de comparer ces ouvrages avec les travaux analogues que les artistes et les antiquaires reconnaissent appartenir au premier siècle, pour acquérir la certitude que les morceaux dont nous parlons sont contemporains de la plus belle époque de Rome pour les beaux-arts. »

Le fragment de la belle inscription ci-dessus, que j'ai aussi admirée, induit évidemment plus qu'un monument funèbre; c'est l'inscription monumentale d'un édifice public, érigé par disposition testamentaire, édifice dont la preuve ajoute à la grandeur de cette ville romaine, si bien comprise, d'ailleurs, par M. de Moyria-Mailla.

Ces vestiges feraient donc remonter la fondation de Belley jusqu'au siècle d'Auguste. L'inscription de la fille de Pupius, exécutée par une main habile, semble appartenir à ce siècle, mais la formule la reporterait au IIIme. Cette belle ins-

Digitized by Google

cription est encastrée sur la porte de la salle à manger de l'ancienne maison du doyen :

D M
MEMORIAE
AETERNAE
MARCELIAE
PVPI FILIAE
SEXTILIVS
BELLINVS
CONIVGI IN
COMPARABI
LI FACIEND
VM CVRAVIT
ET SVB ASCIA
DEDICAVIT

Ce Bellinus était, apparemment, l'un des personnages romains qui ont coopéré à la colonisation du Bugey. Aussi, à raison de son nom, des archéologues, qui ont cherché, dans les monuments de Belley, l'origine de cette ville, ont-ils soupçonné que ce Bellinus pouvait être son fondateur. La date de cette inscription un peu chrétienne n'est pas favorable à ce soupçon. Cette opinion serait encore réfutable par l'argument dont j'ai déjà usé. Si Belley, en effet, tenait son nom de Bellinus, ce nom serait *Belliniacum* dans les annales et les chartes du moyen âge. Je préfère considérer ce personnage comme l'ancien possesseur de Bellignin, où était sans doute sa villa. C'est un village près de Belley, dans une situation agréable, qui domine une vallée où serpente la rivière de Furan. *Belliniacum* est précisément le nom latin de cette localité.

Voici, au surplus, une inscription monumentale, également découverte à Belley, dans laquelle figure un nom qui

Digitized by Google

présenterait une interprétation plus admissible pour ceux qui cherchent, à toute force, le fondateur de Belley dans les antiquités épigraphiques :

MATRI DEVM ET ATTIN
CVPIDINES II APRONIVS
GEMELLINVS TES. LEG. VIC.
BELL. HER. PON. CVRAVIT.

J'adopte la traduction de M. de Moyria : *Apronius Gemellinus, officier du mot d'ordre de la VIe légion, dite la Victorieuse, a fait don au temple de Cybèle et d'Attys de deux amours porte-flambeaux. Bell.., son héritier, a pris soin de les faire placer.* Et il ajoute : « Voici encore un Bellicius ou Bellius ! Quelle tentation ! Comment ne pas voir dans ce nom le fondateur de Belley ! Il faut bien avoir promis de ne rien avancer sans preuve ! »

M. D. Monnier est aussi bien disposé que M. de Moyria à considérer ce Bellicius ou Bellius, car il n'y a que la première moitié du nom dans l'inscription , comme le personnage qui a donné son nom à Belley , opinion spécieuse , mais défaillante, lorsqu'elle est soumise un instant à un sérieux examen.

Belley, que ses antiquités signalent comme une localité déjà décorée d'édifices à l'époque de cette inscription, qui nous révèle un temple de Cybèle et d'Attys, n'a pu évidemment recevoir, à cette époque, son nom d'un simple particulier, dont toute l'importance épigraphique consiste à acquitter le legs fait à ce temple de deux candélabres. Quel était, en effet, ce Bell... ? L'inscription ne lui donne d'autre qualification , d'autre titre que celui d'héritier de Gemellinus ; d'où l'on doit induire que ce n'était pas un personnage considérable ; car, comme on le voit dans toutes les inscriptions semblables, il n'eût pas omis d'inscrire toutes ses qualités honorifiques sur un monument destiné à perpétuer son nom avec la consé-

Digitized by Google

cration religieuse. On ne saurait donc reconnaître, dans cette individualité vulgaire, le fondateur de Belley, alors même que cette ville n'eût pas déjà existé. Si deux archéologues ont exprimé leur opinion en termes qui équivalent presque à une certitude, la seule conformité des noms a produit ce mirage. Les origines assez bien constatées de plusieurs localités dans le Bugey, ont dû contribuer à cet entrain de juger, d'après la seule conformité des noms. Qu'Amatiacus, que Talussius, possesseurs de vastes domaines à Amezieu, à Talissieu ; que Latinus, ce riche patricien, propriétaire du territoire de Lagnieu, aient donné leurs noms à ces localités ; des monuments et des légendes l'attestent. Or, Bellius, à tous égards, n'est pas dans ce cas. Au surplus, cette même inscription concourt puissamment, sous un autre point de vue, à démontrer l'origine de Belley. C'est mon sentiment que je vais exposer avec toute la réserve qui doit présider à la révélation des choses cachées dans la nuit des temps.

Belley tient, sans doute, son nom d'un fait ou d'une chose qui se rapporte à cette localité, *bellum*, *bellus locus*, appellation que justifierait son admirable paysage ; ou il le tient, ce qui paraît plus vraisemblable, d'une divinité primitivement et particulièrement honorée en ce lieu, *Cybèle*, *Bellone*, *Belenus*. C'est à cette dernière divinité gauloise, qu'il faut remonter, ce me semble, pour porter la démonstration de cette origine à son plus haut degré de probabilité.

On sait que les Gaulois adoraient le soleil sous le nom de Bel ou de Belenus avec sa terminaison latine (1). Or, je trouve le culte du soleil principalement répandu dans ces régions du Bugey, et notamment à Belley. L'inscription votive de Vieu, *Soli Deo*, pour la guérison d'Amandus et le temple d'Attys

(1) Dom Martin, *Religion des Gaulois*, tom. 1, page 378. — De la Torre, *Dissertation sur Belenus*.

Digitized by Google

démontrent complètement ce fait. Apollon, Mythra, Baal, Bel et Attys représentent le soleil adoré, sous ces divers noms, par tous les peuples du monde païen. Macrobe le dit d'Attys formellement : *Sol nomine Attydis colitur* (1). Les Romains avaient reçu de l'Asie le culte d'Attys, habituellement joint au culte de la mère des dieux, la Cybèle des Grecs. On implorait d'eux la guérison des personnes en danger. Lorsque les Romains eurent conquis la Gaule, ils substituèrent leur religion au druidisme, ils installèrent leurs dieux dans les localités consacrées par le culte des indigènes, et, pour ne pas offenser les usages et les croyances des peuples soumis, ils usèrent d'un procédé habile en y installant des dieux qui avaient de l'analogie avec les dieux Gaulois. Ainsi, là où le soleil était adoré sous le nom de Belenus, ils continuèrent cette consécration sous les noms d'Apollon, d'Attys ou du Soleil, proprement dit, comme l'indique l'inscription d'Amandus, dans le Valromay. Si donc, les inscriptions de Belley et de Vieu attestent que le Soleil était particulièrement adoré en ces lieux, elles signalent aussi le culte précédent de Belenus, et par cela même, l'origine la plus probable de Belley.

Le savant auteur des *Dissertations sur les Antiquités helvétiques*, Loys de Bochat, attribuait à l'ancien culte de Belenus, si répandu dans la Gaule, l'origine de la plupart des lieux dont les noms commencent ou se terminent par *Bel*. Il voit, dans toutes les antiques dénominations de cette sorte, une consécration commémorative de ce dieu des Gaulois. Belmont, entr'autres, et il y a un Belmont entre Vieu et Belley, Belmont représente à ses yeux une hauteur consacrée à Belenus, *Beleni mons*. Je dois ajouter, toutefois, que cet érudit, d'ailleurs si estimable, n'est pas resté fidèle à cette doctrine. Il modifia, sur la fin de sa vie littéraire, cette judi-

(1) *Saturn*, lib. 1, cap. 21. — Piguorius, *Matris Deorum et Attydis initia*.

Digitized by Google

cieuse interprétation. Cédant à l'engouement de son temps pour la langue celtique, séduit par Bulet et par Baxter, il professe une autre opinion dans son troisième volume, et prend la plupart de ses explications dans les racines d'une langue qu'il croyait retrouvée. C'est dans ce système qu'il interprète l'étymologie de Belley, quoique cette ville ne fût pas dans le rayon de ses recherches (1).

« En voilà assez, dit-il, pour mettre en évidence cette explication des anciens noms, et reprendre à Belenus ce qu'on lui en avait assigné.... Je ne puis, cependant, m'empêcher de citer encore un exemple dans le nom d'une ville du voisinage de l'Helvétie et où la tradition fait passer, dans le Ve ou VIe siècle, le siége épiscopal de Nyon des Helvétiens. Cette ville est Belley. Les plus anciens auteurs où l'on trouve son nom ne le donnent qu'avec un L. C'est ainsi qu'on le lit dans les actes du second concile de Paris, tenu sous Childebert, fils de Clovis. L'évêque de Belley y est appelé *Vincentius episcopus belicencis*, c'est-à-dire que le nom celtique était *Bely* dont s'est fait Belley, les Celtes prononçant l'*y* comme *ey*. Le second L a été ajoutée par un usage postérieur au VIe siècle. Or, *Bely* ou si l'on veut même *Beley*, qui n'a pas d'autre signification, ne disait que *à la tête de l'eau* ou *sur l'eau*. La situation de cette ville, par rapport au Rhône, dont elle est peu éloignée, répond à son nom ainsi expliqué. »

Voilà donc où l'esprit de système peut conduire un homme de mérite, aux mêmes aberrations dont Tacon Bacon a rempli deux volumes qu'on ne lit plus que pour se faire une idée de la celticomanie de ce temps-là! Au surplus, Bochat qui mérite d'être cité et réfuté, parce qu'il jouit à juste titre de l'es-

(1) *Mém. crit. sur les antiq. de la Suisse*, tom. III, page 105. — *Lieux consacrés à Belenus et qui ont conservé son nom*; tom. II, p. 366.— Dom Martin, *Rel. des Gaulois*, liv. II, chap. 32. — Baxter, *Dict. des antiquités britanniques*.

Digitized by Google

time des érudits, ignorait, de Belley, deux choses essentielles pour cette appréciation, à savoir : sa situation topographique à une distance de six kilomètres du Rhône, et ne dominant, dans le véritable sens de ce mot, aucun cours d'eau ; il ignorait surtout son temple d'Attys. Le culte du soleil dans toute cette contrée, le voisinage de Belmont et l'inscription d'Amandus l'auraient assurément ramené à ses premiers aperçus en ce qui concerne l'origine de Belley.

Je ne dois pas omettre, pour mieux constater ce temple d'Attys, auquel j'attache une importante signification, de reproduire une autre inscription en son honneur, découverte par Guichenon dans le mur d'une cave du palais épiscopal de Belley, près de l'emplacement où furent retrouvées les belles colonnes antiques de poudingue rouge, semblables à celles qui décorent l'entrée principale de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon. Ces colonnes étaient probablement celles du temple de Cybèle et d'Attys, dont les inscriptions furent découvertes parmi les débris que recouvre aujourd'hui la basilique métropolitaine, trois fois reconstruite, à la suite des siècles, en y comprenant sa reconstruction moderne, par le vénérable prélat qui répand un si grand lustre sur ce siége. Voici cette inscription monumentale :

MATRI DEVM ET ATTINIO
TALBIVS ATTIVS ARAM
CREPIDINES COLVMNAS
TECTVM PRO...

Talbius, qui construit à ses frais une grande partie du temple de Cybèle et d'Attys, qui le décore si richement, est aussi sans qualification honorifique. Mais, par sa munificence religieuse, il efface tout à fait le prétendu fondateur de Belley. Son existence est évidemment antérieure à celle de Bellius ou Bellicius. Puisque l'origine de Belley me paraît remon-

Digitized by Google

ter au culte du soleil, et que ce culte y est constaté par des monuments qui nous montrent en même temps dans l'antiquité l'importance de cette ville, cette démonstration est éclairée par des aperçus sur l'enchaînement des choses religieuses qui remontent à Belenus. Il est certain que le premier temple chrétien à Belley fut érigé sous le vocable de saint Jean-Baptiste, sur l'emplacement et avec les débris du temple d'Attys. Les colonnes servirent à sa décoration; les inscriptions en l'honneur du soleil ont été retrouvées dans ce même lieu. Sans doute, la basilique fut placée sous le patronage du saint, parce que le plus grand jour consacré au culte du soleil, était aussi le jour consacré à saint Jean-Baptiste. C'était la fête du solstice d'été, célébrée par des feux de joie, usage du paganisme, adopté par les chrétiens pour ne pas contrarier les antiques coutumes des populations converties à la foi nouvelle. Cette fête, dans le Bugey, n'est pas complètement tombée en désuétude; elle est encore célébrée dans quelques localités, et notamment en grande pompe municipale et religieuse, à Lagnieu, dont l'église collégiale est également sous le vocable de saint Jean-Baptiste.

P. Guillemot.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

LOUIS-GABRIEL SUCHET,

MARÉCHAL DE FRANCE ET DUC D'ALBUFÉRA (1).

L'amour de la patrie se compose de toutes les passions désintéressées que Dieu a mises dans le cœur humain. Cet amour est aux peuples ce que l'amour de la vie est à chaque homme isolé ; car la patrie est la vie des nations. Aussi, cet amour de la patrie a-t-il enfanté, dans tous les temps et dans tous les pays, des miracles d'inspiration, de dévoûment et d'héroïsme. Si l'on y ajoute encore une passion naturelle à l'homme, celle de sa propre mémoire, du souvenir de ses contemporains et de ses descendants, de la postérité qui inspire et qui récompense dans le lointain les grands sacrifices, les dévoûments qui vont jusqu'à la mort, on comprend alors que, de toutes les nobles passions humaines, celle-là est la plus puissante, parce qu'elle les contient toutes à la fois, et que s'il y a dans l'histoire des efforts surnaturels à attendre de l'humanité, il faut les attendre du patriotisme. Aussi, la France a-t-elle toujours honoré d'une couronne ceux qui la défendent et la civilisent.

(1) Ce mémoire a reçu, de l'Académie de Lyon, une mention *très-honorable*, dans la séance publique du 21 juin 1853.

Digitized by Google

Or, il est peu de moments dans les annales où elle ait eu autant de bravoure et de hauts faits à admirer et à récompenser, qu'à une époque fameuse, par laquelle s'ouvrent, en quelque sorte, nos temps modernes.

Les victoires remportées par les armées françaises vers la fin du XVIIIe siècle, et pendant les premières années du siècle suivant, les héros qu'elles ont produits, l'ère immortelle du Consulat et de l'Empire rappellent de si grands souvenirs que les passions politiques s'en sont emparées avec ardeur pour justifier tous les actes de la révolution. Quel contraste cependant entre les camps et les assemblées maîtresses de la France! Là, le courage, l'abnégation, le patriotisme; ici les luttes de l'ambition et de la haine, toutes les profanations ordonnées au nom de la liberté et des droits de l'homme, la délation et l'échafaud, dernière raison du parti triomphant. La gloire militaire, si grande à cette époque, sut bien se faire jour, malgré la compression exercée par le Gouvernement révolutionnaire qui cherchait à la maintenir dans l'ombre, tandis qu'elle la rehaussait et atténuait l'horreur des attentats du pouvoir. On a voulu depuis attribuer à ce Gouvernement les nobles efforts qui furent tentés alors contre l'étranger et qu'il faut rapporter uniquement au génie de la nation. La France, en 1792, commençait à être fatiguée de ses discordes stériles, lorsque les factions, résolues à fomenter une perturbation générale, provoquèrent les rois de l'Europe, qui répondirent par des menaces d'invasion, au lieu de laisser la révolution se consumer par ses propres excès. Les tribuns eurent dès ce jour un levier pour soulever les haines, pour abattre la royauté et s'élever eux-mêmes sur ses ruines. Il leur fut aisé d'exalter le patriotisme d'un peuple fier et impressionnable, en lui inspirant des craintes sur son indépendance. Toutes les forces vives se portèrent aussitôt vers la frontière,

Digitized by Google

et l'intérieur fut abandonné sans défense aux envahissements et aux violences de la démagogie. Toutefois la mise en scène qui accompagna la proclamation du danger de la patrie, eût été impuissante à remuer les masses, si les puissances européennes n'eussent pas lancé leur manifeste. Mais l'apparition de ce défi souleva la France ; la guerre devint nationale et il s'ouvrit des campagnes mémorables.

Deux faits dominent l'histoire de ces campagnes : la nouveauté de la stratégie, le grand nombre de capitaines illustres qu'elles suscitèrent. Privée de ses chefs et de la plupart de ses officiers par l'émigration, recrutée par des corps de volontaires enthousiastes, mais inexpérimentés, l'armée débuta sans traditions et sans principes militaires. L'instinct des combats, le salut du pays donnèrent naissance à un système tout nouveau. Ce n'était plus cette tactique prudente, ne procédant que suivant des règles déterminées. Impatients de repousser l'ennemi, les Français ne reculaient ni devant les lignes profondes des baïonnettes, ni devant les retranchements hérissés d'artillerie. Les bataillons couraient au feu au cri de : Vive la nation ! et en chantant avec ardeur des hymnes patriotiques. Le succès justifia partout cette audace. Uniquement occupée de la lutte qu'elle soutenait contre les forces de la coalition, l'armée obéit à tous les gouvernements éphémères qui tour à tour opprimaient les populations, à tous les proconsuls qui vinrent la décimer. Cet élan des soldats, cette soumission absolue, même envers un despotisme abhorré, pouvaient devenir des armes invincibles entre des mains audacieuses. Plus alarmée de ce symptôme que des forfaits de la Convention, l'Europe suivait, avec un sentiment d'inquiétude mêlée d'admiration, ces généraux, ces hommes extraordinaires qui se révélaient sur les champs de bataille et imprimaient à la révolution un mouvement inattendu et

Digitized by Google

irrésistible. Elle connaissait leurs noms ; elle redoutait leur génie et la suprématie politique que leurs grandes actions promettaient à la France.

Dans cette foule de guerriers qui devaient être plus tard l'objet du discernement de Napoléon, l'ornement de son règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde, on observait, avec étonnement, un héros qui, prenant place parmi cette pléïade de grands capitaines, attirait tous les regards. Ardent au combat, général consommé, quoiqu'à peine sorti de l'adolescene, il était un des promoteurs de ce système d'offensive continue. Modeste et simple, guidé par la prudence, s'occupant sans relâche de la patrie, ne connaissant que le devoir et sa propre estime, il fuyait les applaudissements et illustrait son pays et son époque, sans se douter de sa propre gloire. Son nom est devenu comme le symbole de la générosité, du courage et de la prudence. Nulle autre renommée n'offre le même attrait, ne présente ce rare concours de vertus, cet idéal du caractère antique dont nous admirons les modèles dans Plutarque ; aucun autre capitaine n'a laissé soit parmi ses concitoyens, soit parmi les ennemis qu'il eut à combattre, une mémoire plus pure et plus digne de l'intérêt de l'histoire. Cet intérêt s'attache à toutes les circonstances de sa vie, et l'on aime à remonter jusqu'à son berceau.

PREMIÈRE PARTIE.

Suchet naquit à Lyon, sur la paroisse de Saint-Saturnin, le 2 mars 1770 ; il devait le jour à l'union de Jean-Pierre Suchet et de Marie-Anne Jacquier. Son père descendait de l'une de ces anciennes familles bourgeoises, originaires de

Digitized by Google

l'Argentière dans l'Ardèche, dont l'intégrité traditionnelle, les mœurs sévères constituaient une des forces vitales de l'ancienne société française. Sa mère appartenait à l'une de ces familles honorables qu'on trouve en si grand nombre dans le haut commerce de Lyon.

Jean-Pierre Suchet père, qui se sentait du penchant pour les affaires, vint se fixer à Lyon, et y créa une manufacture de soierie, très-modeste d'abord, mais qui bientôt prit de grands accroissements, et étendit au loin ses relations. Il trouva en lui seul ce que tant d'autres ne trouvent que dans la position de leur père ou dans l'obligeance de leurs amis. Étranger à Lyon, éloigné de sa famille, avec des ressources pécuniaires bien faibles, il ne puisa sa force qu'en lui-même. Son intelligence féconde sut inventer chaque année ces fins et riches tissus par lesquels se fait admirer l'industrie lyonnaise. C'est ainsi qu'il devint un manufacturier très-habile et très-considéré pour ses utiles découvertes. Il avait étudié pendant plusieurs années les principes et les théories de sa profession. Il ne tarda pas à porter ses affaires au plus haut point de prospérité, et à jeter dans sa ville d'adoption les fondements de sa réputation de négociant. Sa loyauté et sa probité devinrent proverbiales.

Il se vit bientôt en relation avec les premières maisons de la ville ; et cette connaissance le mit dans la cas de s'allier à l'une des familles les plus respectables et les plus honorées de la cité. La jeune fille qu'il épousa était une des plus belles personnes de son temps. Le ciel ne tarda pas à répandre ses bénédictions sur ce mariage, en donnant à ces jeunes époux deux fils : Mordon-Gabriel-Catherine, et Louis-Gabriel, le héros que nous célébrons.

Jean-Pierre Suchet et Louis Jacquier eurent cela de commun que l'un et l'autre n'eurent jamais l'intérêt pour mobile de leurs actions et de leurs travaux. On pourrait citer

Digitized by Google

mille traits de leur désintéressement et de leur élévation d'âme. Mais une modestie grave et douce, compagne ordinaire du vrai mérite, se révélait dans leur maintien comme dans leurs discours. Leurs qualités morales étaient à la hauteur de leurs facultés intellectuelles. Excellents citoyens, bons pères, tendres époux, amis dévoués, ils s'oubliaient toujours eux-mêmes, et semblaient mettre leur gloire à faire le bonheur de tous ceux qui les entouraient. Maîtres justes et doux, pères des pauvres, hommes vertueux dans toute l'étendue de l'expression, et affables pour tous, on ne pouvait s'empêcher de les aimer en les voyant.

Ces deux hommes, également honorables et entourés de tous les honneurs de leur profession, menaient de front les arts, le commerce et les affaires publiques; les uns les délassaient des autres. Ils siégèrent dignement dans les assemblées de la cité. Leur candidature y était toujours accueillie avec la plus vive sympathie; c'est ainsi qu'ils remplirent les fonctions de conseillers de la ville, qu'ils eurent un siége à la Conservation, très-ancienne juridiction qui décidait des affaires de commerce, et qu'ils furent administrateurs des hospices. Ils ont laissé dans l'esprit de leurs compatriotes des souvenirs que le temps n'a point encore effacés. On trouve ces souvenirs consignés de 1764 à 1785, dans les annales de la cité.

Suchet père, voulant jouir d'une fortune noblement acquise, acheta une maison de plaisance sur les bords de la Saône, à Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, qu'il prit soin d'embellir pour ses heures de loisir. Cette résidence d'été, appelée la *Mignone*, est encore de nos jours regardée, avec la villa de la *Sauvagère*, sa voisine, comme l'une des plus jolies maisons de campagne de cette verdoyante ceinture d'ombreuses villas qui entourent si coquettement la reine du commerce et des arts (1).

(1) Ces villas sont encore toutes peuplées du souvenir de Suchet, d'Am-

Digitized by Google

Les premières années de Louis-Gabriel Suchet s'écoulèrent à la villa de la *Mignone*, si digne de cette douce appellation. Cette nature poétique impressionna de bonne heure l'imagination de l'enfant. Le souvenir de ces lieux se fondit dans son esprit avec celui des deux personnes qu'il aima le plus : sa mère, la plus profonde affection de son cœur, et une dame Tourret, gouvernante dans la maison.

Mme Suchet, remarquable par la noblesse de ses sentiments, par la douceur de ses mœurs et la sévérité de ses principes, était attachée aux anciennes traditions et avait un caractère qui imprimait le respect. Le jeune Suchet avait reçu de la nature la maturité de son père et les grâces de sa mère. Cultivé sous le toit natal comme un fruit précieux, il y fut élevé jusqu'à l'âge de dix ans par cette raison de père et cette tendresse de mère qui se retrouvèrent tout entiers plus tard dans son âme, dans son caractère et dans ses belles actions. Il étincelait de grâce et d'intelligence. Son extérieur aimable prévenait tout le monde en sa faveur; et quand on était à portée de connaître son caractère naissant, il fallait aimer la beauté de son naturel.

Il ne connut que bien peu de temps les baisers et les soins maternels. La dame Tourret, gouvernante, remplaça auprès

père, de Poivre, de Soufflot, de Morand, etc., etc., de même que l'Ile-Barbe est toute jonchée de belles ruines abbatiales et féodales, cette île riante à laquelle les Lyonnais aiment reporter leurs premiers rêves de bonheur.

On était loin naguère de pressentir que ces paysages, devenus plus gracieux et plus pittoresques que jamais, seraient un jour dépoétisés. Hélas ! oui, déjà les chemins de fer commencent à attrister les charmants coteaux de la Saône, emportant avec la rapidité de la foudre les antiques traditions et les merveilleuses légendes des populations qu'ils vont traverser bientôt. Les machines à vapeur saliront de leur fumée noirâtre l'azur du plus beau ciel, et les lignes droites des routes de fer couperont les gracieuses ondulations des sentiers de notre jeunesse.

Digitized by Google

de lui cette mère pieuse, qu'une cruelle maladie avait enlevée avant le temps, et justifia le choix qu'on avait fait d'elle par la manière dont elle sut élever le jeune Suchet. Elle l'aimait à cause de sa mère et aussi à cause de lui-même. Elle continua à cultiver dans l'enfant les qualités de l'âme et les dons de l'intelligence. Une sympathie expansive rapprocha le jeune élève de sa seconde mère.

L'affection du jeune Suchet se porta naturellement vers cette femme d'un caractère antique, qui lui montrait tant de sollicitude, qui l'initiait à ces premières impressions de la vie, toujours ineffaçables, et continuait dignement la mère *selon la nature*. De si bonnes leçons portèrent leurs fruits, car elles germaient dans le naturel le plus propre à les recevoir, et le souvenir en resta dans la mémoire du jeune élève. Lorsqu'il fut promu au grade de général, il conserva toujours l'attachement le plus tendre pour sa gouvernante, et, à l'époque de la consulte cisalpine tenue à Lyon, il la présenta à Napoléon en lui faisant le tableau des soins, des avis salutaires qui l'avaient guidé pendant sa jeunesse; il faisait hommage de tout son mérite à cette femme rare. Ce n'était pas là le compliment puéril de l'écolier ni le souvenir tardif de l'homme fait, ou du vieillard qui aime à se pencher du côté de son berceau. C'était le langage cordial de l'honnête homme qui, sûr désormais de sa route, serre la main qui l'a conduit d'abord.

L'éducation préparatoire du jeune Suchet aux études classiques, dura jusqu'à sa onzième année. Vers ce temps-là, on chercha un collége où les principes moraux et religieux qui avaient été si chers à sa mère, fussent associés à un enseignement fort et à un régime paternel. On trouva tout cela dans une maison d'éducation qui jouissait de quelque réputation dans la contrée: c'était le collége de l'Ile-Barbe, dépendant du village de Saint-Rambert, dirigé par M. Reydelet, hom

Digitized by Google

me de mérite et de talent. Ses parents l'y placèrent avec d'autant plus d'empressement qu'on ne voulait pas l'éloigner de la villa de la *Mignone* qui n'était séparée du collége que par le cours de la Saône. Là les plus heureux dons de la nature ne tardèrent pas à se développer en lui. Doué qu'il était d'un naturel ardent, son imagination ne le portait pas toutefois au-delà des amusements de son âge. Quoique doux dans son enfance, il avait une certaine opiniâtreté qu'on surmontait en le piquant d'honneur; avec le mot de gloire on obtenait tout de lui. L'injustice exaspérait son caractère, qu'une émotion tendre ramenait facilement. Il avait quelque aversion pour le latin, mais il l'apprit bien vite quand on lui eût fait comprendre que cette langue ouvre aux enfants les trésors du passé et promène leur esprit et leur cœur sur de beaux souvenirs et de grands exemples. Il manifesta une intelligence vive et souple, une mémoire heureuse, un goût prononcé pour l'histoire. Ce fut dans ce genre d'études qu'il remporta un premier prix à la fin d'une de ses années scolaires. Doué d'une mémoire excellente, il récitait sans se tromper tout un livre de l'*Enéide* de Virgile. Il se plaisait à la lecture du Tasse. Les *Commentaires* de César sur la guerre des Gaules étaient son ouvrage de prédilection. L'amour de la gloire se révéla de bonne heure en lui; il se montrait plein d'enthousiasme pour les morts héroïques, pour la bravoure des grands capitaines de l'antiquité, dont Plutarque retrace la vie. Ces généreux instincts pouvaient à eux seuls déceler dans l'élève du collége de l'Ile-Barbe les germes d'un héros, car, vif et distrait, il encourait quelquefois des reproches; mais la franchise de son caractère, la droiture de ses sentiments lui assuraient toujours l'indulgence de ses maîtres. Cette indulgence était d'autant plus facile à obtenir, que des succès marqués continuaient à le signaler dans ses classes. Il remporta plusieurs prix en seconde et en rhéto-

Digitized by Google

rique. Pendant la durée de ses études, les plaisirs de la famille appelaient régulièrement, le jeudi et le dimanche de chaque semaine, le jeune Suchet, en même temps que son frère, à la villa la *Mignone*. Les scènes joyeuses de la vie intime se renouvelaient alors dans cette charmante retraite. C'est là que s'écoulèrent ses premières années au sein d'une des familles privilégiées qui sont comme des sanctuaires où ne pénètrent que les nobles pensées. D'autres ont fourni à l'Etat des savants, des magistrats et des artistes ; celle-ci lui promettait un grand capitaine. Toutefois le jeune Suchet allait se préparer, par l'étude des affaires de commerce, à succéder à son père. Mais, plus tard, il devait prendre sa place dans un rang plus distingué, car en même temps il voulait être soldat ; il rêvait encore l'attrait des batailles ; tous les dangers allaient plaire à son courage.

Suchet atteignit ainsi l'âge de dix-sept ans. Dès qu'il eut fini ses exercices de collége, son père qui le destinait à soutenir un jour son brillant commerce, lui fit apprendre la théorie de la fabrication des soies. Les excellentes dispositions de ce jeune fils firent espérer à sa famille qu'il répondrait comme il le devait à ses désirs. Son père à qui l'âge allait bientôt commander le repos, commençait à redouter le souci et les embarras du négoce. Il eût été heureux de trouver dans ce fils chéri un digne continuateur. C'est pourquoi il mettait tous ses efforts à lui ouvrir la carrière large et belle, et à l'y diriger. La crainte de déplaire à ce père plein de tendresse, fut le motif déterminant qui conduisit le fils au fond des comptoirs paternels, alors établis dans la rue Clermont. Le jeune homme s'efforçait d'acquérir toutes les connaissances nécessaires pour se distinguer dans cette profession. Mais à peine deux ans s'étaient-ils écoulés que la famille eut la douleur de perdre ce chef vénéré, qu

Digitized by Google

fut enlevé le 14 janvier 1789 à l'amour et au respect d'un enfant qui, plus tard, allait payer de gloire les dettes de son cœur, immortaliser le nom de Suchet, et faire de la villa la *Mignone* une grande mémoire. Suchet, encore dans l'âge de l'adolescence, resta seul dans cette maison où il avait tant reçu et tant perdu. La sagesse suppléa en lui les années; la famille de son père et de sa mère, reconnaissant qu'il avait les qualités pour se bien conduire et sagement administrer ses biens, s'empressa de le faire jouir des avantages que les lois accordèrent toujours aux mineurs émancipés. Suchet put continuer ainsi les affaires commerciales, dont il sembla accroître la renommée, comme son père l'avait présagé en mourant. Il conserva avec son frère le commerce paternel sous la raison sociale de Suchet frères. Leurs comptoirs furent alors transférés dans la maison Tolozan, port Saint-Clair. Mais pour qui connaissait les instincts et le caractère du jeune négociant, il était facile de s'apercevoir que le négoce n'était point conforme à ses goûts et à ses penchants. Il aimait autre chose et brûlait d'une autre ambition. Naturellement plein de grâces, l'air ouvert, la physionomie noble, le regard doux et pénétrant, avec des cheveux noirs, longs et soyeux, flottant sur les joues, on ne le voyait pas avec indifférence. Lorsque le sommeil descendait sur ses yeux, ses batailles futures se levaient dans ses songes. Les parents et les amis qui lui restaient, et sa gouvernante y croyaient. Toutefois ceux-ci s'efforçaient de lui rappeler l'exemple de son père et ses travaux dans un commerce honorable et opulent.

Deux années se passèrent ainsi; alors la révolution éclatait et prenait le jeune négociant au milieu du bouleversement universel. Elle lui communiquait, comme on peut le penser, toutes les impressions de cette époque pleine d'énergie et de patriotisme; il saluait avec transport les premières heures

Digitized by Google

de ce foyer terrible, qui, après avoir tant éclairé, allait tant consumer et tant détruire : en ce moment, l'*illusion féconde* et cette confiance qui accompagne souvent la loyauté lui faisaient croire, comme à bien d'autres, qu'il s'agissait de supprimer les abus et non pas de renverser les institutions. Il n'imaginait point que, pour élaguer les branches mortes d'un arbre séculaire, ont dû porter la hache dans ses racines. Mais il s'était arrêté quand il avait vu le reste. Il savait qu'il faut être honnête homme avant que d'aspirer à la gloire de grand homme : l'honneur ne se trompe jamais de chemin.

L'amour de la gloire, les dangers de la patrie et le goût des armes l'emportèrent dans l'âme de Suchet sur la vocation commerciale; la vie sédentaire du fabricant ne pouvait plus contenir cette flamme et cette énergie. L'invasion appelait à l'armée tout ce qu'il y avait encore en France de jeune et d'honnête. Suchet y courut et s'engagea dans la cavalerie lyonnaise.

Malgré sa jeunesse, car il entrait dans sa vingt-unième année, il faisait partie de la cavalerie nationale que le département du Rhône envoyait à la frontière. La guerre venait d'éclater en 1792. Elle appellait les jeunes soldats enrôlés, et elle allait faire ressortir la bravoure et l'aptitude du jeune volontaire. En quelques mois, il passait par les grades de brigadier, de maréchal-des-logis et d'officier. La Révolution mit d'abord quelque discernement dans ses choix. Chaque compagnie, devenue une espèce de République militaire, avait le droit d'élection et désignait ses officiers. C'est ainsi qu'à la fin de l'année Suchet passait capitaine d'une compagnie franche de l'Ardèche, berceau de sa famille, puis chef du 4° bataillon de ce même département.

Toulon avait, en 1793, ouvert ses ports aux flottes anglaises. Suchet fut employé au siége de cette ville. Il y com-

Digitized by Google

mandait à la tête de son bataillon. Bonaparte qui avait tout récemment servi sous le général Carteau, à Avignon, fut appelé au conseil militaire qui délibérait sur les moyens de reprendre la ville et d'en chasser l'ennemi : il soutint qu'il fallait s'emparer du fort de Margrâve, bâti par les Anglais sur les hauteurs du Caire, et placer sur les deux promontoires l'Eguillette et Balaguier des batteries qui, foudroyant la grande et la petite rade, contraindraient la flotte ennemie à l'abandonner. Tout arriva comme Bonaparte l'avait prédit : on eut une première vue des destinées de celui dont la valeur allait plus tard faire trembler l'Europe.

C'est à ce siége que s'ouvrit réellement la carrière militaire du jeune Suchet. De là aussi date la première gloire de son nom, car il y déploya un sangfroid et une intrépidité digne des plus grands éloges. Le général anglais, Ohara, qui commandait en chef la place ayant tenté une sortie à la tête de six mille hommes pour détruire les dangereuses batteries qu'avait établies Bonaparte, fut tout à coup jeté dans la plus grande surprise par la subite apparition du chef de l'artillerie, et fait prisonnier par le chef de bataillon Suchet. Ce brillant fait d'armes, exécuté avec tant d'audace et de succès, eut alors un grand retentissement. Bonaparte dut voir dans Suchet un autre lui-même, et il s'attacha plus tard ce frère d'armes qui portait bonheur à ses desseins dès le début de sa carrière. Dès lors, l'amour de la gloire allait faire un guerrier, et la victoire un général du jeune chef de bataillon de l'Ardèche, comme le ciel allait donner à quelques années de là le nom de Napoléon au jeune chef d'artillerie Bonaparte.

Ce fut dans cette année que la nouvelle du supplice de Louis XVI arriva aux armées et produisit dans tous les rangs une consternation profonde. Soldats et officiers repoussaient toute communauté de principes avec le système sanglant qui

Digitized by Google

avait choisi pour première victime la plus noble, la plus auguste. Le souvenir glorieux de tant de siècles de monarchie ne s'était pas encore effacé des cœurs (1).

La Terreur avait éclaté alors ; on se demandait si la dernière heure de la civilisation était venue. Les Français, hommes, femmes et enfants, montraient qu'ils savaient mourir pour leurs croyances, pour leurs droits. La Révolution, après avoir dévoré tous ceux qui avaient espéré la dominer, cessa, et la chûte de la Terreur avec elle. Généraux, officiers et soldats applaudirent au renversement d'un régime qu'ils abhorraient ; d'un régime qui les avait laissés dans le dénûment, et qui exigeait le succès sans tenir compte du nombre des victimes ; d'un régime qui avait si souvent brisé la victoire entre leurs mains, et qui exposait aux chances de l'échafaud tous ceux qu'il condamnait à l'avancement. L'armée à cette époque était républicaine, parce que la République s'était identifiée à ses yeux avec la passion de l'indépendance nationale, comme plus tard Napoléon fut son idole, parce

(1) La mort de Louis XVI jetait la France dans une situation où, de toute nécessité, beaucoup de sang devait couler. Un souverain est le symbole sacré de tout l'ordre social. Le jour où l'on a pu y attenter, c'est qu'une sorte de délire a dissout la société, et aucune vie n'a plus la sauvegarde de la justice et de l'humanité. De là vient qu'au souvenir de Louis XVI se réunit et se confond le souvenir de cette foule de victimes sacrifiées par la Révolution. Leur mort se rattache à la sienne, et il se présente à notre imagination comme le chef de cette légion de martyrs qui ont péri dans les mauvais jours. Le culte rendu à sa mémoire embrasse et consacre le culte que tant de familles doivent aux parents que l'échafaud leur a ravis. C'est un deuil à la fois national et domestique.

Ces sentiments de vénération ne tardèrent pas à se manifester. Dès que le glaive de la Terreur fut brisé, dès qu'on put se reconnaître et se parler, il y eut un accord unanime sur cette fatale journée. La mort du roi était une parole qu'on ne prononçait qu'avec tristesse et respect. Son image, son testament se voyaient jusque dans la demeure du pauvre.

Digitized by Google

qu'il avait personnifié en lui le sentiment de la gloire. Mais elle avait en horreur le despotisme sanglant et inquisitorial des tribuns audacieux qui s'étaient emparés du pouvoir, et auxquels néanmoins elle n'avait cessé d'obéir par dévoûment au salut de la patrie. Le patriotisme alors défendait le sol, sans se mêler aux factions de l'intérieur, indigné des crimes de 1793.

Suchet, ayant passé à l'armée d'Italie en 1794, prit une part active aux combats de Vado, de Saint-Jacques et à tous ceux qui furent livrés par la division Laharpe. A la bataille de Loano, les 22 et 23 novembre 1795, il enlevait à la tête de son bataillon trois drapeaux aux Autrichiens.

En 1796, le 4e bataillon de l'Ardèche fit successivement partie de la 211e, de la 69e et enfin de de la 18e demi-brigade, et Suchet combattit sous les ordres du général Augereau, à Cossarria, à Dégo, à Lodi et à Borghetto.

Etant ensuite passé dans la division Masséna, il se distingua aux batailles de Rivoli, de Castiglione, de Donata, de Peschiéra, de Saint-Marc, de Trente, de Bassano et d'Arcole. Il se montra surtout à la journée de Céréa, près d'Arcole, où son intrépidité lui faisant braver tous les périls, *il y fut glorieusement blessé en combattant à la tête de son corps*, dit le bulletin du général en chef Bonaparte.

Déjà du versant méridional des Alpes arrivaient ces proclamations au style plein d'images, qui révélaient l'apparition d'une gloire nouvelle. Les échos des Apennins répétaient le nom presque inconnu encore de Bonaparte, et les soldats du Rhin, sous leurs tentes, et les paysans, sous leurs toits de chaume, dans les veillées, écoutaient avec enthousiasme les premiers récits des victoires de Montenotte, de Millésimo, de Mondovi et de Lodi.

Toujours actif, infatigable, à peine fut-il rétabli qu'il fit la belle et mémorable campagne qui décida le traité de Campo-

Digitized by Google

Formio. Par ce traité, le jeune général Bonaparte s'était refusé la gloire d'une nouvelle campagne pour donner la paix à sa patrie. Aussi la joie fut-elle au comble dans Paris, surtout lorsqu'on sut que les conditions de la paix étaient avantageuses.

A la bataille de Tarvis, qui eut lieu le 4 mars 1797, Suchet justifia sa renommée par son courage et sa prudence ; il y fut encore blessé. Masséna le combla d'éloges et pour prix de sa belle conduite lui confia la mission de porter au général en chef Bonaparte les drapeaux conquis dans cette journée.

Celui-ci vit arriver à son quartier-général un jeune guerrier, Suchet, qui allait bientôt égaler en talents militaires les plus habiles généraux de l'époque. Il accueillit le lieutenant de Masséna avec les marques de la plus haute distinction, lui prodigua les témoignages de l'affection la plus vive, lui dit qu'il regardait les trophées apportés par lui comme un gage assuré d'autres victoires. Ils passèrent quelques heures dans un entretien intime. Suchet fit un récit circonstancié de la bataille de Tarvis. Bonaparte, à son tour, le félicita sur le brillant fait d'armes qui lui avait valu une glorieuse blessure de plus. Dès cette première entrevue, des sentiments d'une estime réciproque et d'une sympathie profonde unirent les deux héros. L'un céda aux séductions du génie et d'une grâce non moins puissante, l'autre se montra fier du prestige qu'il exerçait sur celui qui allait bientôt devenir l'un des plus illustres chefs des armées. Bonaparte ne tarda pas à discerner en Suchet l'amour des grandes choses, la noblesse du caractère, des qualités éminentes, la modestie qui en sait voiler l'éclat ; et Suchet, de son côté, s'aperçut que le sang des Alexandre et des César commençait à bouillonner en Bonaparte. Celui-ci le fit ensuite monter à cheval à ses côtés, et se plut à le montrer à l'armée. Cette réception et cet entretien avaient jeté l'âme de Suchet dans une sorte d'enivrement.

A quelque temps de là, encore atteint d'une balle à l'épaule

Digitized by Google

gauche, au combat de Neumark, en Styrie, il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille, à la suite d'une action d'éclat.

De là il fut envoyé en Suisse, pénétra dans le pays de Vaud, traita au nom du général de division Ménard, avec les envoyés de Berne et de Fribourg ; il concourut à la prise des postes importants de Morat et de Gumine, à la capitulation de Fribourg, et enfin au combat qui eut lieu à Seuvine, après lequel l'armée s'avança sous les murs de Berne, et opéra sa jonction avec les troupes venues du Rhin. La brillante conduite de Suchet lui valut alors l'honneur d'être député à Paris, pour offrir au Directoire les vingt-trois drapeaux pris à l'ennemi. Cette distinction lui fit obtenir des armes d'honneur, et le brevet de général de brigade.

Après avoir rempli cette honorable mission, il retourna à l'armée, où peu de temps après il fut désigné pour l'expédition d'Egypte, dont il ne devait cependant point faire partie.

Depuis longtemps l'imagination du vainqueur de l'Italie rêvait des expéditions triomphales au fond de l'Orient, berceau de la civilisation du monde, où la gloire des conquérants resplendit dans la nuit des âges ; la possession d'Alexandrie et de Constantinople, ces deux clefs de l'empire des Indes, pouvait réaliser les vastes desseins que formait l'ambition de Bonaparte. Déjà, pendant les négociations d'Udine, il avait fait venir de Milan les livres de la bibliothèque ambroisienne, relatifs à l'Egypte, et les annotations que sa main y a laissées ont permis de suivre le cours de ses pensées. On a vu quels soins il s'était donnés pour créer des rapports et des amitiés en Grèce, en Albanie et dans l'Asie-Mineure. Par le traité de Campo-Formio, qui nous assurait la cession des îles vénitiennes de Corfou, de Zante, de Cérigo, de Céphalonie, il avait déjà porté vers le Levant la puissance de la France. Les rêves d'une gloire orientale, la conquête d'un immense

Digitized by Google

empire, l'agrandissement indéfini du système colonial et maritime de la France, tel était l'attrait que présentait le ciel de l'Orient à Bonaparte. Ce général en chef eut de longs obstacles à vaincre, de rudes assauts à livrer, pour fléchir les esprits froids et positifs du Directoire, pour arracher leur consentement à une entreprise aventureuse, qui exposait à tous les hasards une flotte et une armée françaises. Il sut persuader et convaincre, et obtint enfin les arrêtés qui l'investissaient de tous les pouvoirs nécessaires, sur terre et sur mer, pour l'exécution de ce gigantesque projet. Ces arrêtés *en confiaient le secret à son patriotisme, et le succès à son génie et à son amour pour la vraie gloire*, suivant les expressions du message signé par Laréveillère, Merlin et Barras.

Bien que ce projet ne parut alors qu'une de ces idées vaines et chimériques dont les imaginations ardentes aiment parfois à se bercer, il y avait là un avenir plus agréable que les attraits que pouvaient offrir le ciel brumeux, la civilisation positive et prosaïque de l'Angleterre, alors qu'on venait de faire d'immenses préparatifs d'une descente dans cette île. N'était-ce pas se préparer avec cette puissance une lutte terrible, incertaine, les chances d'une invasion qui aurait tout au plus la durée du mouvement de la vague que la tempête jette sur le rivage?

Au contraire, conduire sous un nouvel Alexandre des troupes qui rappelleraient les exploits des phalanges macédoniennes, dans ces régions des merveilles chantées par les poètes, voilà qui semblait à Suchet la plus belle des destinées. Il embrassa les desseins de Bonaparte, mais certaines circonstances vinrent changer sa destination.

L'armée d'Italie était menacée d'une désorganisation complète, et Suchet, tête réfléchie, déjà consommé dans l'administration de la guerre, imperturbable en face des événements, expérimenté dans la guerre des montagnes, reçut

Digitized by Google

contre-ordre, et fut nommé chef d'état-major du général en chef Brune. C'est par ses soins que la solde fut payée, la discipline raffermie, et l'on put remarquer dans Suchet une activité constante, une aptitude merveilleuse pour l'administration et l'organisation des corps. Il avait aussi le talent bien rare d'entraîner les troupes par son exemple, et de se les attacher, autant par sa fermeté dans le maintien de la discipline que par son empressement à signaler les actions du soldat et à exalter son ardeur pour la gloire.

Le Piémont donnait alors des inquiétudes pour la retraite de l'armée; Joubert ayant reçu l'ordre d'occuper ce pays à la fin de l'année 1798, Suchet, son chef d'état-major, prépara cette expédition qui, par ses soins éclairés, se termina sans effusion de sang. Sa conduite dans cette circonstance fit voir qu'il était l'homme de son siècle à qui le ciel avait accordé de meilleure heure la prudence. Il était alors parvenu à l'âge de 27 ans, et se trouvait dans cette situation flatteuse, pour un homme qui a l'âme élevée, de voir le chemin de la gloire ouvert devant lui et la possibilité de faire de grandes choses.

Au mois d'avril suivant, détaché de l'armée du Danube chez les Grisons, il défendit les positions de Davos, de Bergen, de Seplugen, battit l'ennemi qui l'entourait, rejoignit le gros de l'armée par les sources du Rhin, du Saint-Gothard, sans être entamé et en passant sur la glace du lac Oberlaps. On le croyait alors perdu. Masséna, en apprenant son retour, s'écria : « J'étais bien sûr que Suchet me ramènerait sa brigade. »

Ce moment fut celui où Suchet donna une grande preuve de l'esprit d'ordre et de prévoyance qui ne l'abandonna jamais. Occupé à réorganiser l'armée, il se trouva en opposition avec les commissaires du directoire qui voulaient faire passer en France les fonds levés en Italie. Suchet qui em-

Digitized by Google

ployait utilement ses fonds à l'entretien de l'armée, s'y opposa. Cette lutte fit rendre contre lui, par un gouvernement ombrageux et faible, un décret par lequel il était menacé d'être porté sur la liste des émigrés s'il ne rentrait pas en France dans trois jours. Ainsi un général uniquement occupé de ses fonctions militaires, qui versait son sang pour son pays, qui était la terreur de l'ennemi et l'idole de l'armée, se voyait la victime d'une accusation terrible; car il faut se reporter à ces temps sinistres, à l'esprit de ces phases sanglantes qui démoralisaient le pays et l'armée, pour apprécier le péril d'une pareille dénonciation.

Le brave Joubert, mécontent du rappel de Suchet, de la conduite du Directoire, indigné de l'injustice dont son ami était la victime, se sentit l'âme saisie de découragement; il quitta soudain le commandement et se retira dans sa famille. Mais, dès son arrivée à Paris, Suchet n'eut pas de peine à justifier les mesures qu'il avait prises; il fut presque aussitôt envoyé à l'armée du Danube. Le général Joubert apprit avec joie, que, loin d'être destitué, son ami se voyait appelé à un service actif et important. Alors Suchet était le fidèle émule de gloire de Joubert : une vive sympathie les rapprochait l'un de l'autre; les services et l'union de ces deux hommes contrebalancèrent la désastreuse influence qui pesa un moment sur l'armée d'Italie. Ces deux vaillants guerriers mêlèrent trop peu de temps leur vie pour doubler leur force par l'attachement. Hélas! la mort qui ne regarde point la renommée, allait enlever Joubert, lorsque sa jeunesse et son caractère héroïque inspiraient les plus grandes espérances.

Schérer ayant fait une campagne désastreuse, Joubert reprit le commandement de l'armée d'Italie, et appela Suchet à la tête de son état-major, fonctions qu'il avait remplies sous Masséna. Le 9 juillet 1797, ce jeune guerrier alors âgé de 29 ans, fut nommé général de division sur la

Digitized by Google

demande de Joubert qu'il suivit en Italie. Ce fut dans les champs de Novi qu'il reçut les derniers soupirs de son ami.

Cette mort avait vivement affecté Suchet qu'elle jeta dans une sorte d'indifférence et de dégoût. Il continua son service sous Moreau et Championnet. Le général Bernadotte, alors ministre de la guerre, et depuis roi de Suède, écrivait au jeune Suchet cette lettre honorable dans laquelle il lui disait :

« La patrie réclame vos secours, mon cher et brave ami ; « n'abandonnez pas l'armée dans un instant où vos talents « lui sont nécessaires. Championnet remplace Joubert : « aidez-le de vos lumières, le bien public l'exige. »

Plus tard il se trouvait à cette bataille importante où le vaillant Masséna sauvait la France à Zurich, comme Villars l'avait sauvée à Denain. Gloire éternelle à ce grand capitaine qui exécuta, par la destruction des hordes du barbare Suwarow, l'une des plus belles opérations dont l'histoire de la guerre fasse mention, et qui nous sauva dans un moment plus périlleux que celui de Valmy et de Fleurus !

Vers ce temps-là, on recevait en France des nouvelles de l'expédition d'Egypte. Les bulletins de l'armée de Bonaparte, sous des climats lointains, ouvraient à l'esprit de Suchet un monde nouveau. Il avait presque assisté à l'embarquement de Napoléon, adressant alors à ses soldats une proclamation pleine de souvenirs : on eût dit d'Homère ou du héros qui enfermait les chants du Méonides dans une cassette d'or (1). La nuit Suchet, dans sa tente, relisait avec avidité ces fameuses proclamations aux pensées vastes, aux formes orientales qui parlaient si vivement à l'imagination des peuples et subjuguaient entièrement la sienne. Bonaparte était devenu l'objet de toutes ses méditations. Le génie extraordinaire de cet

(1) Châteaubriand. Ses Mémoires.

Digitized by Google

homme, la rapidité de ses exploits, la hauteur de ses vues, la poésie de son langage, tout contribuait à remuer l'âme ardente de Suchet.

Telle était la réputation de Suchet, que Bonaparte en chargeant, au 18 brumaire, Masséna du commandement de Championnet, lui donna le jeune général pour lieutenant. Ce fut alors, qu'au premier rang comme chef d'état-major général, il commença à s'y placer comme général d'armée : avec un faible corps de 8,000 hommes à peine vêtus, sans magasins ni ressources pour lutter contre 60,000 hommes commandés par le général Mélas, Suchet prit une part brillante aux résultats de la campagne connue dans l'histoire sous le nom de campagne de Gênes et du Var, non moins mémorables par les talents et la prodigieuse activité qu'il y déploya, que par l'inébranlable courage de ses troupes, au milieu des plus grands dangers et des privations les plus grandes. Séparé de la droite de l'armée par la prise de Saint-Jacques, il lutta pendant 38 jours avec succès, et défendit pied à pied la rivière de Gênes. Les forces de l'ennemi l'ayant obligé à se retirer derrière le Var, il s'y retrancha et conserva une tête de pont. Les efforts de Mélas renouvelés pendant seize jours et soutenus par une escadre anglaise, échouèrent contre ses dispositions et la valeur de ses troupes. Par cette défense habile, il sauva d'une invasion le midi de la France et prépara le succès de l'armée de réserve qui se portait à Marengo. Dès ce moment, le général Suchet prit l'offensive. Il avait mis à profit la découverte du télégraphe employé pour la première fois à la guerre. Deux sections laissées par lui aux forts de Villefranche et de Mont-Alban, au milieu des Autrichiens, le prévinrent de leur marche incertaine. Suchet, jugeant avec un coup d'œil prompt et juste les intentions du général autrichien, fit ses dispositions pour ne pas lui laisser opérer sa retraite en sécurité. Il marcha

Digitized by Google

vivement par la crête des montagnes, coupa les Autrichiens qui avaient suivi les bords de la mer, leur enleva quinze mille hommes, 33 pièces de canon et 6 drapeaux. Masséna renfermé dans Gênes venait de capituler, après une immortelle résistance. Suchet qui l'ignorait et conservait l'espoir de dégager cette ville, traversa en peu de jours la rivière de Gênes, retrouva le long du rivage, aux environs de Savone, Masséna dont il avait été si longtemps séparé. Celui-ci permit à son lieutenant de passer l'Apennin, de se placer en avant d'Acqui, et lui ordonna de rester dans cette position, observant, inquiétant l'armée autrichienne, demeurant suspendu sur sa tête comme une menace perpétuelle. La défense du Var qui fut alors comparée à celle des Thermopiles, sauva le midi de la France et contribua à l'immortelle victoire de Marengo; car la seule présence du général Suchet sur le sommet des Apennins contint le général Mélas, obligé de lui opposer un fort détachement qui, au moment de l'action, affaiblit beaucoup les forces de l'ennemi. Aussi le premier consul, quittant l'armée pour se rendre à Paris, donna-t-il à Suchet une grande marque de confiance en le chargeant d'occuper de nouveau Gênes et son territoire. Il maintint partout une discipline sévère et s'acquit l'estime et la confiance des habitants de cette malheureuse république.

La campagne s'étant rouverte après les six mois de l'armistice stipulée dans la célèbre convention d'Alexandrie, Suchet obtint le commandement du centre de l'armée d'Italie, composée de trois divisions, fortes de 18,000 hommes. Le passage du Mincio devint alors de la part de Suchet le théâtre d'une stratégie si extraordinaire, d'une victoire si décisive, d'inspirations si heureuses, qu'on peut dire qu'il en fut le héros; il y accrut considérablement sa renommée. Il y secourut et y dégagea le général Dupont compromis par l'impatience d'un succès imprudemment poursuivi et exposé

Digitized by Google

à un grave péril. Ce fut dans cette affaire que Suchet entraîné par un noble mouvement de cœur, brava la responsabilité qu'il pouvait encourir en cas d'échec, et ne vit que des Français en danger ; il vola à leur secours, et non seulement dégagea Dupont, mais encore l'aida à repousser les Autrichiens commandés par Bellegarde qui nous abandonna sur le champ de bataille de Pozzolo, 4,000 prisonniers et une partie de leur artillerie. Pendant toute cette campagne, à Borghetto, à Vérone, à Montebello, Suchet ne cessa de donner des preuves de la plus éclatante bravoure et de la plus profonde capacité militaire. Dès ce moment, la France compta un grand homme de plus.

Pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, le général Suchet, l'ancien chef d'état-major de Brune, de Joubert, de Moreau, de Championnet et de Masséna, après avoir inspecté les troupes cantonnées dans le midi et dans l'ouest de la France, oublia qu'il avait été l'égal de ses chefs, pour demander le commandement d'une division. Cette division, forte de cinq régiments d'infanterie, se fit remarquer au camp de Boulogne par sa tenue, sa discipline et son instruction. Elle devint la première du cinquième corps, sous les ordres du maréchal Lannes, et soutint brillamment la réputation de son chef.

Ce fut vers ce temps que Suchet fut envoyé en qualité de gouverneur au château de Lacken, près Bruxelles, et qu'on vit briller sur sa noble poitrine l'étoile de grand officier de la Légion-d'Honneur.

Suchet, éclos sous le soleil de la république, allait voir se lever l'astre de l'empire. Dans cette pleïade de guerriers, dont l'épée avait fondé la grandeur de la république, un homme resplendissait au-dessus de tous par l'éclat de ses victoires, par la hardiesse de son génie. Général, plénipotentiaire, législateur, il avait anéanti déjà toutes les armées

Digitized by Google

qui lui avaient été opposées, conclu les traités les plus avantageux, déjoué les ruses des négociateurs les plus habiles, créé, organisé des états; cet homme qui devait exercer une si grande influence sur sa patrie, était Bonaparte. Il marchait insensiblement vers le trône, et allait devenir peu à peu Napoléon.

Il faut ordinairement qu'à la suite de ces grandes crises politiques, survienne un personnage extraordinaire, qui par le seul ascendant de sa gloire comprime l'audace de tous les partis, et ramène l'ordre au sein de la confusion. Il faut, si j'ose le dire, qu'il ressemble à ce Dieu de la fable, à ce souverain des vents et des mers, qui, lorsqu'il élevait son front sur les flots, réduisait au silence toutes les tempêtes soulevées. Tel fut l'homme extraordinaire qui reçut du ciel le nom de Napoléon! Il fit taire les rugissements des passions populaires, au milieu du fracas des armes et des chants de la victoire. Il entreprit contre la licence des partis une lutte non moins pénible et non moins glorieuse.

Il faut convenir que les armées françaises triomphèrent parce que tous les rangs brûlaient d'un amour ardent pour la patrie, amour devant lequel tout autre sentiment s'effaçait. C'est en invoquant le nom sacré de la patrie que nos bataillons se précipitaient sur les bataillons ennemis et supportaient sans murmure les privations de tous genres. L'écho lointain des déchirements des partis n'arrivait qu'affaibli à leurs oreilles, et le bruit du canon étouffait les gémissements des victimes de l'échafaud, victimes trop fières d'ailleurs et trop fatalement résignées pour solliciter la pitié.

Une école tristement célèbre, démentie par les chroniques, les traditions, les mémoires, les rapports des généraux de la République; cette école, qui n'a puisé ses inspirations que dans les déclamations de Barrère et dans celles des clubs du temps, a voulu défier la Terreur et l'a représentée comme

Digitized by Google

une nécessité providentielle, à laquelle le pays fut redevable de son salut. Erreur fatale ! mensonge politique dont l'histoire fera justice ! La France triompha malgré la Terreur, malgré la Convention, qui prenait à tâche de multiplier les obstacles et qui soulevait le monde entier par ses attentats. Si nos pères eurent à subir au dedans l'oppression la plus sauvage et la plus tyrannique dont les annales des peuples fassent mention, en même temps qu'ils déployaient tant de courage et d'énergie envers l'étranger, le secret de ce contraste ressort d'un des traits historiques de notre caractère national : à toutes les époques de péril, la France sacrifia la liberté à l'indépendance, et les invasions y favorisèrent toujours les dictatures. Robespierre, qui régnait encore au commencement de 1794, tomba le jour où les citoyens cessèrent de craindre pour l'intégrité du territoire.

Il n'y a pas plus de cinq ans que nous étions courbés sous une dictature républicaine ; mais la France, revenue de sa stupeur, s'est hâtée d'en secouer le joug. C'est que la France ne se laisse conduire aux révolutions qu'à son insu ; mais dès qu'elle voit face à face une révolution nouvelle, alors elle la prend en haine et s'en épouvante. Elle n'a plus que des imprécations contre tous ceux que, la veille, elle écoutait avec une confiance hébétée.

A l'aurore de l'Empire, la guerre d'Allemagne vint offrir à Suchet un nouveau champ à ses exploits et à sa gloire. Dès l'ouverture de la campagne de 1805, sa division devint la 1re du 5e corps de la grande armée, commandée par le maréchal Lannes ; elle se distingua à Ulm et à Hollabrum.

A Austerlitz, elle enfonça la droite de l'armée russe et la sépara du centre. C'est là que Suchet se signala par une manœuvre aussi hardie que savante : tout en dirigeant sur les Russes ces feux tranquilles et sûrs que nos troupes, aussi instruites qu'aguerries, exécutaient avec une extrême préci-

Digitized by Google

sion, il fit admirer sa marche en échelons par régiment, aussi tranquillement qu'à l'exercice, et cela sous le feu de cinquante pièces de canon. Dans cette grande journée, Suchet reçut en récompense de ses services le grand-cordon de la Légion-d'Honneur et une dotation de vingt mille francs de rente.

Dans la campagne de Prusse, sa division remporta le premier avantage à Saalfeld. Les Prussiens purent juger de ce qu'il fallait attendre de sa valeur, car la consternation se répandit de Saalfed à Iéna et à Weimar.

Il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna, où il commença l'attaque et déploya des prodiges de valeur. Napoléon y fit camper la division Suchet en un carré de quatre mille hommes, et établit son propre bivouac au centre de ce carré, près du Landgrafenberg. C'est depuis lors que les habitants du pays ont appelé cette hauteur le Napoléon-berg, en marquant par un amas de pierres brutes l'endroit où ce personnage populaire partout, même dans les lieux où il ne s'est montré que terrible, passa une nuit mémorable.

La division Suchet se signala de nouveau en Pologne, où elle résista seule à l'armée russe, au combat de Pulstuck. *J'ai combattu contre une armée entière*, écrivait le général russe Berningsen dans son Rapport officiel; il croyait avoir eu affaire à toute l'armée française. Suchet battit ce général une seconde fois à Ostrolenka. Blessé dans la première de ces affaires, il se montrait quelques jours après à la tête de sa division.

Lorsque la paix de Tilsitt eut été signée, le 8 juillet 1807, il fut chargé, de concert avec les généraux russes comtes Tolstoï et de Wittgenstein, de fixer la dernière ligne de démarcation des frontières du nouveau grand-duché de Varsovie. Il commanda ensuite le 5e corps, qu'il fit cantonner en Silésie, où ses troupes observèrent une discipline si par-

Digitized by Google

faite, que les habitants en ont conservé le plus reconnaissant souvenir.

En 1808, le roi de Saxe, pénétré d'une estime particulière pour les hautes qualités de Suchet, le nomma commandeur de Saint-Henri de Saxe.

La même année, il fut créé comte de l'Empire.

C'est dans ce temps que se place un entr'acte de la vie militaire de Suchet, entr'acte pendant lequel il fit alliance avec la famille du baron de St-Joseph, maire de Marseille, l'une des plus distinguées de cette ville. Il obtint la main de Mlle d'Anthoine sa fille, nièce par sa mère de MM^lles^ Clary, qui unirent leur sort, l'une à Bernadotte, roi de Suède, et l'autre à Joseph Bonaparte, roi d'Espagne. Le chef de cette modeste et honorable famille de Suchet, déjà grandie, touchait ainsi à tout ce qu'il y avait d'illustre dans nos temps modernes.

Le bonheur domestique lui fut largement réparti dans cette union qui répandit sur sa vie entière un parfum de félicité intime et profonde. Mlle d'Anthoine, jeune et belle, admirée de tous, adorée de son époux, instruite, pieuse, était l'une des plus pures, des plus rares et des plus gracieuses figures de femme sous l'Empire. Modeste et dévouée, son amour pour le Maréchal ne dégénéra jamais en amitié. Elle était la consolation et l'encouragement de ses pensées. Pleine d'enthousiasme pour les grandes choses, d'attrait pour les grands hommes, de confiance dans les grandes pensées, elle imprimait au cœur de son époux l'héroïsme qui vient du cœur et le merveilleux qui vient de l'imagination. Elle inspirait, il exécutait. L'une trouvait sa récompense dans la renommée de son époux, l'autre sa gloire dans l'admiration et l'amour de sa femme. A travers ses campagnes elle le suivait de ses vœux, de ses inquiétudes, de sa personne même, et, au milieu des batailles, elle était heureuse de voir grandir son nom et fière de sa gloire.

Après avoir contemplé les nobles exploits de cet illustre

Digitized by Google

guerrier en Italie, en Autriche, en Prusse, en Russie, il faut nous transporter sur un théâtre différent, pour y être témoin d'un spectacle fort différent aussi : la Providence, si riche en contrastes, va nous montrer un autre esprit, un autre caractère, une autre fortune, et, pour l'honneur de notre pays, des soldats toujours les mêmes, c'est-à-dire, toujours intelligents, dévoués et intrépides.

BOLO.

(La suite au prochain numéro).

Digitized by Google

Voyage littéraire en Grèce.

PÉLOPONÈSE.

I.

L'EUROTAS.

Nous partîmes pour Sparte à cette heure indécise qui n'est plus la nuit, mais pas encore le jour, et pendant laquelle, dans nos climats, une lutte fantastique, admirable à suivre dans ses diverses phases, s'établit entre les ténèbres et la lumière. En Grèce, cette heure n'est qu'un instant dont il faut se hâter de saisir le charme au passage; les Grecs l'appellent χαράγματα, d'un mot qui signifie faire incision, percer. Partout, en effet, des traînées de lumière s'allument au ciel par jets capricieux, comme si quelque artiste, rêvant un tableau sublime et des scènes que l'imagination seule d'un Dieu peut concevoir, traçait d'avance avec son burin d'or les grandes lignes qui doivent circonscrire dans l'espace les montagnes, les forêts et les mers, et fixer à chaque objet sa place dans le cadre immense de son œuvre. Des silhouettes pourpres arrêtent de toutes parts les contours extérieurs des choses; puis une lumière plus ample se répand dans l'atmosphère, et des formes incomprises semblent sortir du chaos; quand surgit enfin le soleil, œil de Dieu contemplant son ouvrage, la nature apparaît comme une création nouvelle, et l'on

Digitized by Google

s'étonne de l'aspect qu'elle a revêtu. Des montagnes se dressent ici où un espace vide semblait s'ouvrir devant vos pas ; là, au contraire, où le regard croyait deviner des sommets infranchissables, le jour découvre de larges vallées, des plaines immenses, et, plus loin, la mer et de lumineux horizons. Nous cheminions depuis assez longtemps, et, tandisque nos pieds se traînaient encore péniblement dans l'ombre, le ciel était plein de clartés. Je fus surpris, en regardant autour de moi, de revoir la maison où j'avais passé la nuit et l'église qui m'avait charmé la veille, à une distance si rapprochée, que je fus tenté de croire qu'un génie moqueur s'était amusé à nous ramener méchamment sur nos pas. Cependant, mon guide m'assurait que nous avions déjà fait un assez long chemin et que nous étions sur la bonne route. C'est qu'on ne descend pas d'un seul bond dans la vallée ; il faut, pour y arriver, franchir successivement plusieurs buttes assez élevées et séparées par de profonds ravins. Ce labyrinthe, du reste, n'est point désagréable à suivre dans ses nombreux détours ; sur les crêtes, des mousses et des herbes rampantes exhalent un parfum délicieux, et se déroulent sous vos pas comme un tapis moëlleux ; à mesure que l'on descend en formant des zig-zags interminables, on s'enfonce de plus en plus sous une forêt d'arbustes peu élevés dont l'épaisseur, impénétrable aux rayons du soleil, est tout humide de rosée et toute frémissante de fraîches voix d'oiseaux. De temps à autre une chèvre effarouchée s'enfuit à votre approche, invisible et légère, froissant à peine le feuillage, ainsi qu'un faune qui aurait craint d'être surpris.

Enfin, après une marche de deux heures environ, nous atteignîmes le rivage de l'Eurotas, que les Grecs appellent aujourd'hui *basili-potamos*, fleuve-roi ; fleuve-roi, en effet, par la richesse et la grandeur des souvenirs qu'il réveille ; mais, hélas ! roi découronné maintenant, fleuve tari, dans le lit duquel les orages précipitent seuls de temps à autre des flots jaunes et impurs. Les cygnes aux blanches ailes, qui le fréquentaient, ont disparu, et l'on ne voit plus, comme autrefois, une fière jeunesse s'abreuver à son onde fortifiante ; d'épais bosquets de

Digitized by Google

myrthe et d'olivier, derniers attributs de son antique royauté que la main de Dieu entretient et renouvelle sur sa tombe, ombragent sa fauve dépouille de leurs rameaux touffus.

Nous trouvâmes difficilement un endroit commode pour passer de l'autre côté du fleuve grossi, ce jour-là, par les torrents voisins qu'une abondante pluie d'orage avait gonflés pendant la nuit. Après l'avoir traversé, nous tombâmes dans des marais qui s'étendent assez loin et que dissimulent des touffes de joncs, d'herbes, de fleurs aquatiles et de lauriers; pour peu que l'on quitte le sentier battu, on s'enfonce dans une mare profonde où l'on risque fort de rester embourbé et de périr étouffé. Le terrain suit une pente insensible qui conduit au pied d'une colline très-basse et très-nue. A partir de là, on rencontre à de longs intervalles tantôt une large pierre carrée rongée par les mousses, tantôt les vestiges d'une chaussée antique, et plus loin, des débris de monuments accumulés les uns contre les autres comme de vieux os entassés par le vent. Alors, l'inquiétude, la tristesse, je dirai presque la crainte, s'emparent de vous; Sparte est là! parmi ces pierres sans forme, au sein de ces arbrisseaux décharnés, sur ce sol frappé de l'infécondité de la mort. Tout autour à une certaine distance, des prairies s'étendent et des bois s'élèvent; mais cette végétation s'arrête aux limites de l'emplacement de l'ancienne ville : la nature cesse d'enfanter sur la grande tombe de Lacédémone. On avance en silence et lentement, comme si l'on craignait de réveiller par une marche trop précipitée tous ces siècles qui dorment sous vos pieds; on prête une oreille avide aux bruits de la montagne ou de la vallée, aux échos qui vont de l'une à l'autre, comme s'ils allaient redire ces grands noms qu'ils se renvoyaient autrefois. Deux prêtres grecs nous croisèrent sur le chemin; un vêtement d'une ampleur orientale traînait jusqu'à leurs pieds; une toque élevée retenait leur chevelure grise et bouclée, et leur barbe immense ondoyait sur leur poitrine; je me découvris à leur passage, ils répondirent à mon salut en portant la main sur leur cœur. Dans ces lieux et sous l'impression qu'ils produisent, tout est prestige : je crus voir passer les ombres graves et recueillies des deux rois de Sparte,

Digitized by Google

s'entretenant comme par le passé et discutant les intérêts dont la nation les avait conjointement chargés.

II.

SPARTE.

D'après ce qu'on m'avait dit, je ne m'attendais pas à retrouver sur l'emplacement de Sparte la moindre trace de son existence. Ce qui reste n'est rien assurément quand on songe à sa puissance et à sa grandeur, mais cela suffit pour susciter la rêverie et alimenter la méditation. Les tremblements de terre, qui ont eu lieu dans ce pays à une certaine époque et qui ont fait sur le Taygète une formidable ouverture, expliquent pourquoi les monuments ne sont pas restés debout ; mais que sont devenues les pierres énormes qui servirent à leur construction ? Le sol ne s'est pas entr'ouvert pour les dévorer et le temps a bien pu les ronger insensiblement, mais non pas les anéantir. On dirait qu'une armée de Titans a saccagé la ville, lancé de ses robustes bras tous ces monuments dans la mer et confondu leurs débris ensemble pour que la postérité ignorât à quel édifice ils appartenaient. Il est impossible, en effet, de retrouver aucune trace des grands temples dont Pausanias fait encore mention ; de gros blocs de pierre sont jetés çà et là comme par le hasard ; ici, c'est un bassin de marbre sur les parois duquel on distingue des bas-reliefs à demi-brisés, où s'aperçoivent encore des guerriers partant pour le combat ou des prêtres se rendant au sacrifice ; plus loin, une colonne enfoncée dans la terre ; ailleurs, un chapiteau corynthien qui se fait à peine jour à travers les broussailles. La ruine la plus considérable est, autour d'une colline peu élevée qui devait servir de citadelle, un mur d'enceinte coupé en plusieurs endroits par de larges brèches, dont les débris, accumulés sur le penchant, ressemblent à une avalanche subitement arrêtée dans sa chûte. A l'extrémité nord, une tour carrée est à moitié conservée, mais elle s'incline vers le sol en attendant une dernière secousse pour s'affaisser complètement. Un

Digitized by Google

grand figuier pend à l'une de ces crevasses, comme le cadavre d'un guerrier tué dans le combat et retenu par les pieds contre la muraille qu'il défendait. A l'autre extrémité, il est aisé de reconnaître le théâtre à sa forme ovale et allongée; les gradins sont détruits, et les pierres ont disparu; c'est par là que je pénétrai dans la citadelle.

De cette petite éminence, on embrasse d'un coup-d'œil toute l'étendue que Sparte occupait autrefois. Si l'on oublie un instant les données, incertaines d'ailleurs, de l'histoire, un irrésistible attrait vous porte à réédifier ses quartiers, ses rues, ses places et ses temples suivant la fantaisie de l'imagination : là, se trouvait le grand temple de Jupiter, plus loin celui d'Esculape et celui qui renfermait la statue voilée de Vénus, surnommée Morphô; et puis les temples de César et d'Auguste, hommes déifiés dont on rencontre partout les autels à côté de ceux des grands maîtres de l'Olympe. Près du théâtre, était située la place publique, où l'on entrait par la porte des Perses, construite en entier de leurs dépouilles; non loin de là, le Scias, où le peuple s'assemblait et décrétait ses formidables guerres. Derrière la colline, un ruisseau coulait et se séparait en deux bras qui se rejoignaient plus bas; sur la petite île ainsi formée se trouvait le Plataniste, fameux quartier où la jeunesse de Sparte, partagée en deux camps, s'exerçait aux combats. « Là, raconte Pausanias, on se livre à coups de poing et à coups de pied une lutte acharnée; on cherche à s'entr'arracher les yeux, on se mord, on se presse corps à corps; une troupe tombe sur l'autre et s'efforce de pousser dans l'eau son adversaire. » La jeunesse athénienne aurait rougi sans doute de se livrer à une lutte si brutale; elle exigeait l'élégance jusque dans le pugilat; le vainqueur devait frapper avec art, et le vaincu, tomber avec grâce. Il me semble, au récit de Pausanias, assister à une mêlée d'hommes du peuple ivres, s'entre-déchirant au coin de quelque carrefour de nos grandes villes. Cette brutalité sauvage et cette énergie féroce étaient dans le caractère des Lacédémoniens et dans l'esprit de leur législation.

Un feu de berger achevait de se consumer à quelques pas de

Digitized by Google

moi sur une large pierre carrée : peut-être supportait-elle la statue colossale du peuple de Sparte. On eût dit, à voir cette pierre brûlante et noircie, et la fumée subtile qui s'en échappait, que le travail d'un nouvel enfantement s'opérait sur ce foyer où couvait un invisible feu et que l'idole allait, comme le Sphinx, renaître de ses cendres. J'aurais voulu aussi retrouver quelque chose de cette autre statue que les Spartiates avaient élevée à Mars, et où ils le représentaient les pieds enchaînés par d'énormes fers, cherchant de la sorte à retenir au milieu d'eux le génie de la guerre et à s'assurer une éternelle victoire. Rien, parmi les décombres, ne me parut se rattacher à ce souvenir ; Vénus, avec toute sa science de déesse et tout son instinct de femme qui aime, Vénus elle-même ne pourrait retrouver en ces lieux la moindre trace de son divin amant. Les Athéniens avaient eu la même inspiration en adorant la Victoire Aptère, ainsi nommée parce qu'ils l'avaient représentée sans ailes, afin qu'elle ne pût porter son vol hors de leur cité. Le moyen qu'ils employèrent pour fixer chez eux la victoire, avait du moins quelque chose de plus délicat que celui des Spartiates : ils lui construisirent un temple charmant, chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, véritable perle resplendissant au milieu des magnificences du Parthénon ; l'encens brûlait sans cesse devant ses autels que des prêtres, spécialement consacrés à son culte, étaient chargés d'entretenir ; au sein de ce séjour délicieux et de ces fêtes continuelles, elle pouvait se faire illusion sur sa captivité et s'endormir aisément au milieu de ce peuple qui lui faisait une si douce et si respectueuse violence. Le temple est encore debout tout entier, orné de toutes ses colonnes et de tous ses bas-reliefs; ni le temps ni les hommes n'y ont touché, et il semble attendre, de moment en moment, le retour de son inconstante déesse à qui le destin, plus fort que l'homme, a rendu ses ailes pour la conduire ailleurs. Un jour arrivera peut-être où elle reviendra d'elle-même redemander ses fers ; alors le peuple athénien, et avec lui le peuple grec tout entier, reprendra la suite trop long-temps interrompue de ses brillantes destinées.

Une jeune femme, assise sur un débris de rempart, gar-

Digitized by Google

dait quelques moutons et tenait un tout petit enfant. Quand celui-ci semblait vouloir dormir, elle le berçait sur ses genoux en lui chantant un refrain populaire; s'il se réveillait, elle découvrait aussitôt, pour l'apaiser, ses mamelles brunies par le soleil. Touchante attitude, tendresse simple et profonde qui me rappela, par un contraste singulier, ce qu'étaient autrefois les mères de Lacédémone, en me laissant voir ce qu'elles sont aujourd'hui! celles-ci, se livrant avec abandon aux tendres sentiments qu'inspirent à leur cœur la Providence et la nature; celles-là, se glorifiant d'un stoïcisme et d'une insensibilité farouches qui recelaient plus d'orgueil que de véritable grandeur. Sentiments faux et outrés qui peuvent bien exercer un instant de prestige sur l'esprit des hommes, mais ne se transmettent jamais aux générations suivantes et meurent avec la société qui les accepta! Il existe de nombreuses analogies entre les lois de Lycurgue et les doctrines de Luther et de Calvin. Législateurs et réformateurs ont chacun, en leur temps, éprouvé les mêmes indignations et les mêmes passions, avec cette différence qu'il y avait chez les premiers toute la grandeur d'âme particulière à l'antiquité et chez les autres toutes les haines, toutes les rancunes et tous les instincts mauvais d'une civilisation qui commence à se corrompre. Les uns et les autres ont poussé l'austérité dans leurs réformes jusqu'à l'intolérance et au fanatisme, et l'orgueil jusqu'aux dernières limites où il peut atteindre. Les disciples de Luther sont frères de ceux de Lycurgue, et l'on peut dire en quelque sorte que les Spartiates étaient les Huguenots du Paganisme.

La vallée de Sparte, qu'on embrasse dans toute son étendue du haut de la plate-forme dont je parlais tout-à-l'heure, est l'une des plus belles et des plus riches de la Grèce. Sa merveilleuse beauté et le charme pénétrant qu'elle exerce sur l'imagination tiennent peut-être au contraste qu'elle offre entre ses diverses parties. Au levant, plus bas que le mont Olympe, sont les collines du Ménélaïon, les unes couvertes d'arbres, les autres tapissées de verdoyantes prairies; les cavités naturelles qui les séparent faisaient dire à Homère *la profonde Lacédémone*. Elles se

Digitized by Google

relient ensemble par des pentes harmonieuses et forment une longue ligne qui se termine à l'horizon comme une veine bleue. Malgré les tremblements de terre qui ont secoué le sol à plusieurs reprises, aucun accident brusque et inattendu ne se fait remarquer dans leur conformation. Le soir, quand le soleil dore leur cime de ses derniers rayons et que de subtiles vapeurs surgissent à leur base, on dirait un immense bûcher achevant de se consumer à travers les siècles sur des cendres de héros. Des bosquets de citronniers et d'orangers s'étendent dans la plaine jusqu'au pied du Taygète et répandent dans l'air de délicieuses odeurs. Où retrouver, au sein de cette voluptueuse nature, la sombre figure de la Sparte historique? On oublie l'existence orageuse de Lacédémone pour ne songer qu'à la molle et poétique jeunesse de Pénélope et d'Helène. Le caractère opposé se révèle au couchant. De ce côté, le Taygète dresse ses cinq sommets, cônes menaçants, dernière image des camps doriens, semblables à cinq tentes qui laissent tomber le long des supports leurs plis mornes et rugueux, dans le sein desquels s'agitent les soldats et se préparent les batailles. Sur ces monts fendus par les tremblements de terre, l'imagination reconnaît, à chacune des crevasses qui les sillonnent, la cicatrice immense laissée au flanc de la mère par le héros qu'elle enfanta; à chaque anfractuosité, le chemin profond creusé sous le pas des races belliqueuses sorties de leur sein. Sur les cimes solitaires et blanchies par la neige, on croit voir errer le génie de Sparte, sombre et désolé, cherchant des yeux ses robustes enfants, ses mères inexorables et ses invincibles phalanges. C'est ainsi que l'austère montagne et la voluptueuse vallée confondent en une saisissante harmonie l'histoire et la fable, Lycurgue et Homère.

La vie et le mouvement renaissent quand on approche de la nouvelle Sparte, après avoir dépassé un grand monument carré que l'on regarde, avec plus ou moins de raison, comme le tombeau de Léonidas, dont les dépouilles furent rapportées de Marathon longtemps après sa mort. L'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville faisait sans doute partie de la ville d'autrefois. Sparte porte le titre de seconde ville du royaume; quoiqu'elle soit

Digitized by Google

loin d'avoir acquis tout son développement, elle ne saurait avoir fait de plus rapides progrès depuis le peu d'années qu'elle existe. Patras, Corynthe et Nauplie lui sont supérieures comme population et comme richesse, et doivent cet avantage à leur situation géographique ; mais l'intelligence et l'activité des habitants de Sparte ne tarderont pas à mettre cette ville au niveau de ses rivales. Si des routes sûres et faciles la reliaient aux contrées intérieures et qu'un grand chemin, aisé du reste à tracer, la joignît à la mer dont elle est voisine, on la verrait prendre un essor rapide et devenir bientôt un des grands centres industriels de la Grèce. Son principal commerce consiste en des filatures de soie qui, sous une bonne direction, donneraient les plus beaux résultats ; la température et le terrain des pays sont favorables au plus haut degré à la culture du mûrier, et la soie qu'on obtient est d'une qualité supérieure.

Il est curieux de voir cette ville, bâtie sur le sol nourricier des guerres, attendre tout son avenir du commerce et de l'industrie, que la tranquillité seule peut rendre prospères. Mais on ne s'étonne plus, si l'on réfléchit au passé, et l'on admire avec quelle persévérance le caractère d'un peuple se maintient le même à travers les âges. Deux principes, en effet, présidèrent à la formation de la nation grecque, le commerce et la guerre. Les Phéniciens, conduits par Inachus, premier roi d'Argos, étaient un peuple de navigateurs et de marchands; ils parcouraient les mers, portant aux diverses parties du monde alors connu les productions de l'Egypte et de l'Assyrie, et ce fut, sans aucun doute, un intérêt commercial qui leur inspira de fonder un établissement sur le golfe qui précède le cap Malée, célèbre par ses tempêtes. Les habitants primitifs du pays se groupèrent autour de la colonie phénicienne et se confondirent avec elle. Bientôt après, ils durent entreprendre la conquête des contrées voisines, conquête nécessitée par les besoins d'une population considérablement accrue, que ne pouvaient satisfaire les seules ressources d'un terrain peu fertile. Alors l'élément héroïque et guerrier se manifesta et fit disparaître le premier ; le peuple Grec, tout en conservant son astuce native et restée proverbiale, devint un peuple

Digitized by Google

de combattants. Plus tard, quand sa puissance, fondée sur de solides bases, lui permit de jouir de la paix, s'il ne recommença pas à s'adonner aux spéculations commerciales, il remplaça du moins l'industrie par les arts. De nos jours, les mêmes faits se produisent. La Grèce, tandis que le joug des Turcs l'avait retranchée du nombre des puissances européennes, envoyait par le monde des colonies industrielles qui ne tardèrent pas à faire admirer partout leur génie commercial; l'excessive habileté des négociants grecs ne laisse pas de doute; ils possèdent, dans toutes les grandes capitales de l'industrie, des comptoirs qui rivalisent de richesse avec ceux des nations les plus puissantes. Quant à l'élément guerrier, pouvait-il avoir un réveil plus éclatant et plus sublime que les guerres de l'Indépendance? Qu'il a fallu d'audace, d'énergie et d'opiniâtreté à un peuple si peu nombreux et si longtemps opprimé que les Grecs pour chasser de son territoire une aussi puissante nation que la Turquie! Aussi n'existe-t-il pas un coin de terre en Grèce qui ne soit trempé du sang de ses défenseurs et de celui de ses tyrans, pas un golfe où de chétives embarcations grecques n'aient pris ou coulé à fond de grands vaisseaux turcs; les héros de Souli enfin ne cèdent en rien à ceux qu'Homère a conduits devant Troie ni à ceux que les Perses ont rencontrés aux Thermopyles et à Marathon.

Sparte offre aujourd'hui un aspect plein de variété et d'animation; de vastes et belles maisons s'élèvent de toutes parts; de grandes cours sont fermées par de larges portails construits en partie avec des fragments d'antiquités; nous en remarquâmes un dont presque chaque pierre était une inscription ou un bas-relief. On eût dit que le maître de cette maison s'était plu à étaler au grand jour ce trésor d'antiquaire, afin qu'il devînt en quelque sorte la propriété de tout le monde, et que les habitants de la ville pussent le montrer avec orgueil au voyageur avide de ces reliques précieuses du passé. Sa rue principale est plantée d'arbres de chaque côté, et, le long des trottoirs pavés de larges dalles, sont des boutiques et des cabarets abrités sous de grands toits de bois qui avancent. Là, se rendent les marchands, les petits

Digitized by Google

commerçants de toute espèce, les agriculteurs et les oisifs; on chante, on fume, on boit avec la gaîté et le bruit particuliers aux Grecs. Parmi la foule, on reconnaît aisément çà et là un capitaine maïnotte à sa haute stature, à sa démarche fière, au sabre courbé qui traîne sur ses talons et à la martiale richesse de son costume. Je descendis à l'hôtel de *la jeune Grèce*, où je fis un déjeûner qui aurait pu être au-dessus du médiocre si j'avais accepté l'offre que me fit mon hôte de m'apporter un vin de Champagne de qualité supérieure. Je refusai par une méfiance dont je me repentis, lorsque mon guide m'eut appris comment ce vin avait été transporté là, et comment un Anglais même l'avait assuré n'en avoir jamais bu de meilleur. Ce champagne provenait en effet d'un navire marchand qui avait été jeté sur la côte et pillé par les pirates de Mani, qui en vendirent en détail la cargaison.

III.

MISTHRA.

De Sparte je gagnai rapidement Misthra par des chemins sablés et tracés tantôt dans une forêt d'oliviers, tantôt dans un bosquet de citronniers. Je me dirigeai directement vers les ruines de la Misthra du moyen-âge, sans m'arrêter à la ville actuelle. Misthra, qui fait partie du Magne oriental, fut construite au XIIIe siècle par Villehardouin, chef de croisés. Après lui, une convention particulière la fit passer pour quelque temps au pouvoir des empereurs de Bysance; les Français et les Vénitiens y dominèrent encore tour à tour, et les Turs en furent les derniers possesseurs. Elle est construite sur un piton conique d'une grande élévation; sa blanche citadelle, qui déroule sur son sommet les contours capricieux de ses murailles crénelées, et l'en pare comme d'un collier de dentelles, semble contenir encore dans son enceinte presque intacte les troupes des croisés surveillant les dangereux défilés de la Messénie. Au bas de la citadelle, une

Digitized by Google

immense quantité de maisons descend en éventail, maisons de mille architectures diverses, gothique, vénitienne, mauresque; au pied de la montagne, se trouvaient autrefois de grands jardins où des bouquets d'arbres sauvages croissent à présent. Je n'ai jamais vu de ruines plus gracieuses et plus élégantes. On dirait une ville orientale endormie tout entière, en attendant que le soir vienne, que les oiseaux chantent et que la volupté des nuits remplace la chaleur du jour. En longeant ses demeures turques, ornées à l'extérieur de délicates sculptures, éclairées par de hautes et mystérieuses croisées qu'entourent de pittoresques guirlandes, on croit entendre le bruit des eaux qui coulent dans les bassins de marbre et accompagnent de leur murmure la triste chanson des femmes maures; à l'ombre des balcons découpés en fines arabesques, on attend que l'une d'elles vienne se réchauffer au soleil et respirer un instant le chaud parfum des jardins; puis, en passant devant la porte basse à ogives de la grosse tour gothique, on écoute le pas lent et les rudes paroles de quelque baron français, regrettant peut-être, sous le ciel embrasé de l'Orient, le ciel plus doux de sa patrie et son castel ceint de fossés et les tours féodales qui le défendent. Cependant, à mesure qu'on s'avance dans le dédale brûlant des rues de cette ville étrange, le rêve s'en va et la réalité lui succède; en regardant à travers les fentes de ces murs crevés, on aperçoit des ruines sans forme entassées dans les cours; aucune figure humaine ne se montre aux balcons, et l'on ose à peine passer sous la vieille tour, de crainte que sa masse ébranlée et courbée vers la terre ne perde enfin son équilibre et ne vous écrase. Si l'on monte au sommet de la citadelle, la vue plonge dans un gouffre immense; un peu au sud, le Taygète est en deux endroits déchiré jusqu'à sa base; on précipitait les criminels du haut de ces fentes formidables que les anciens appelaient *œadas* et qu'on ne peut attribuer qu'à l'effet des tremblements de terre; c'est dans l'un de ces gouffres qu'Aristomène fut jeté et retenu sur les ailes d'un aigle.

Dans les quartiers inférieurs de la ville, on retrouve quelques traces d'antiquités; entr'autres un superbe sarcophage qui reçoit

Digitized by Google

l'eau d'une fontaine où les femmes viennent laver. Une pompe funèbre est représentée en bas-relief sur trois de ses faces ; on voit, derrière le char mortuaire, ces femmes dont le métier était de pleurer dans ces tristes cérémonies ; elles ont la tête penchée sur la poitrine et couverte d'un voile; à leur suite s'avancent des guerriers, les uns à pied, les autres montés sur des coursiers qui se cabrent. Une petite fille lavait un paquet de linges au moment où nous arrivâmes à cet endroit. Sa petite taille allait à peine à la hauteur du bassin, et ses mains ne pouvaient atteindre l'eau qui se trouvait au fond. Comme elle pleurait amèrement, mon guide lui demanda la cause de son chagrin ; la pauvre petite n'avait été ni battue, ni privée de nourriture, ni envoyée là par force, mais elle se désolait parce que sa besogne n'avançait pas. L'eau, coulant dans le bassin par un conduit trop court, ne pouvait atteindre les hardes que l'enfant y avait placées ; celle-ci avait beau ajouter des feuilles de mûrier et des fragments d'écorce d'arbre pour allonger le jet d'eau, écorces ni feuilles ne pouvaient tenir, et son linge restait sec. Nous lui fîmes alors avec nos couteaux un magnifique tube en bois qui la mit au comble de ses vœux. Elle nous remercia de ses grands yeux pleins de larmes et se remit à l'œuvre avec ardeur, sans savoir que cette eau salie et ces hardes déchirées profanaient un tombeau qui renfermait peut-être les cendres de quelque guerrier ou de quelque orateur fameux.

On passerait de longues journées à explorer les environs de Sparte, et l'on ne cesserait de trouver des sites et des impressions nouvelles ; cette riche nature se diversifie à chaque pas, sans s'écarter du type sauvage qui règne sur tout le Taygète et s'efface graduellement en descendant vers la plaine. Au sortir de l'ancienne ville, nous franchîmes, sur un pont construit avec des troncs d'arbres, un magnifique torrent qu'on voit écumer et descendre du haut de la montagne, ondoyant comme un turban qui se déroule. Ses ondes, arrêtées et recueillies par un immense trou de rocher, forment, au dessus du pont, un petit lac aérien qui s'écoule insensiblement et sans bruit, et reprend plus bas ses cascades. Des arbres verts et touffus l'entourent, de milliers

Digitized by Google

d'oiseaux chantent et s'ébattent dans le frais feuillage; jamais site ne me parut plus poétique et plus plein de mystère. Malheureusement, aucun sentier n'y conduit, et les accidents de la montagne empêchent d'y arriver. Ce lieu charmant ne fut donc jamais témoin d'aucune de ces scènes qui demandent le silence, le recueillement et la solitude; Narcisse seul en eut peut-être l'accès et vint admirer son beau visage dans ses eaux tranquilles et limpides.

Au-dessus du bourg actuel est située, au milieu d'une large fente de la montagne, la romantique source de Babouli; de loin, on la prendrait pour un château gothique flanqué de deux tourelles et adossé à un bouquet de bois; en s'approchant, on reconnaît une charmante fontaine turque, qu'on a ornée plus tard de deux hautes colonnes ajoutées de chaque côté comme pour lui donner l'air d'un vieux castel. Misthra est actuellement une ville de peu d'importance, mais remarquable au plus haut degré par le caractère et la physionomie de ses habitants; on y retrouve les hommes d'autrefois comme on retrouve ailleurs leurs théâtres et leurs temples. C'est une des peuplades de la Grèce chez laquelle les caractères primitifs de la nation se sont le moins altérés; à la grave et fière attitude de ces hommes, à leur traits superbes, à leur air d'indépendance, on reconnaît aisément la vieille race des Pélasges; leur langage même a conservé quelque chose de la tournure des phrases antiques. Ce dernier trait est particulier aux races bien conservées; à Missolonghi, par exemple, où se trouvent les hommes les plus braves et les femmes les plus belles de la Grèce, on entend les gens du peuple prononcer des mots qu'Homère employait et qui n'appartiennent plus à la langue moderne. Les habitants de Misthra, comme ceux de tout le Magne oriental dont ils font partie, ne subirent jamais la domination des divers conquérants du pays; ni les Français, ni les Vénitiens, ni les Turcs ne purent les soumettre à une servitude régulière, ni obtenir d'eux d'autres tributs que ceux qu'ils voulurent bien s'imposer eux-mêmes. Le sultan, renonçant à les réduire et voulant cependant mettre fin aux irruptions qu'ils faisaient dans les pays voisins,

Digitized by Google

finit par leur donner, sous la protection du capitan-pacha, gouverneur des Cyclades, un bey choisi dans l'une des familles les plus riches et les plus illustres de leur nation. Huit de ces chefs se succédèrent jusqu'à l'affranchissement de la Grèce, non moins suspects à leurs sujets qu'au sultan qui les attira presque tous dans des guet-apens et les fit périr par le fer ou le poison.

Nous traversâmes le bazar, lieu qui sert tout à la fois en Grèce de forum et de marché, où le peuple se réunit pour faire ses provisions, et plus encore pour parler et discuter ; assemblée pittoresque et bruyante, au milieu de laquelle on passerait des journées entières à écouter les conversations et à recueillir sur les mœurs de piquants aperçus et d'utiles enseignements. Notre guide nous conduisit delà dans une des plus grandes maisons du bourg pour y demander l'hospitalité ; nous introduisîmes tout d'abord et sans façon nos chevaux dans l'écurie qui se trouvait sous une large galerie en bois toute tapissée de vignes. A peine étions-nous entrés qu'une voix de femme adressait à Dimitri le *Kalôs orisété* avec lequel les Grecs accueillent toujours l'étranger. Après avoir longtemps cherché dans la direction d'où ces paroles étaient parties, je découvris enfin une jeune fille accoudée sur la rampe de la galerie et presqu'entièrement cachée derrière une treille épaisse. Jamais plus charmante apparition n'avait surpris ma vue ; c'était un de ces visages que les poètes et les peintres poursuivent dans leurs rêves, mais que ne peuvent retracer ni le pinceau ni la poésie. Un large rayon de soleil tombait sur cette figure et l'enveloppait comme d'un voile lumineux ; les ombres vacillantes et les reflets dorés de cette riche lumière entrecoupée par le feuillage capricieux de la vigne la rendaient presque invisible et l'environnait d'un prestige fantastique. Avec ses longs cheveux noirs tombant en tresses le long de ses tempes et se mêlant aux feuilles, assise sous ces ceps fertiles dont les grappes jaunies formaient une couronne à son front, cette jeune fille semblait une prêtresse de Bacchus, pensive et accablée, se reposant des fêtes célébrées en l'honneur du Dieu. Il arrive souvent que la distance engendre l'illusion, et que l'objet, embelli par le prisme de l'éloigne-

Digitized by Google

ment, se dépouille de ses charmes à mesure qu'on s'en approche. Je n'éprouvai point cette déception, et la jeune fille, quand nous nous trouvâmes auprès d'elle, me parut telle que je l'avais vue de loin ; corps nerveux et fin, taille mince et cambrée, visage dont l'harmonieux ovale réunissait en lui tous les termes classiques de la beauté ; je n'ai jamais vu, dans aucune partie de la Grèce, le type des antiques perfections si purement et si entièrement conservé. Toutes les femmes que j'ai pu remarquer n'étaient auprès de celle-ci que des filles plus ou moins déshérités des dons superbes que la nature prodiguait à leurs mères. Cette beauté, du reste, excite plus l'admiration qu'elle ne trouble les sens ; elle réveille à un puissant degré le sentiment artistique et semble commander le silence aux passions. La vue d'une telle beauté, reflet appauvri sans doute des beautés d'autrefois, explique l'incomparable perfection des chefs-d'œuvre des Phidias et des Praxitèles ; cet idéal de la forme que nos artistes n'aperçoivent qu'en songe, dont ils ne saisissent que des lambeaux parmi nos races dégénérées, et qui échappe sans cesse à l'exécution, les artistes grecs le trouvaient à chaque pas réalisé sous leurs yeux ; ils n'avaient pour ainsi dire qu'à regarder autour d'eux et à copier, et ils créaient ces œuvres immortelles qui sont pour nous le type accompli de la beauté humaine.

A peine étions-nous installés dans une grande salle et autour d'une table amplement couverte de rafraîchissements, que la jeune fille s'en alla, après avoir décroché de la muraille une cithare à trois cordes, qu'elle suspendit à son épaule par un large ruban de soie bleue. Dans une chambre voisine où le regard pénétrait par une fenêtre ouverte sur la galerie, son père, en proie à une violente fièvre, était étendu sur un vieux tapis, la tête posée sur sa ceinture garnie d'armes, le corps enveloppé du large et épais manteau fait de poil de chameau, dont les Grecs se servent pour se garantir du froid et de la pluie. C'est auprès de lui que la jeune fille se rendait ; elle écouta longtemps sa respiration, puis voyant qu'il ne dormait pas, elle se mit à son chevet, un genou en terre, appuyant sur l'autre son bras droit et sa guitare. Le corps anxieusement penché vers le malade, elle commença

Digitized by Google

d'une voix ferme une chanson guerrière, chant de Kleptes qui fut le signal de plus d'un combat contre les Turcs ; elle cherchait ainsi à tirer son père de la torpeur de la fièvre par l'action puissante que cet hymne de guerre devait avoir sur lui, en faisant vibrer, tout à la fois et ses nerfs engourdis par le mal, et son cœur inquiet, aux souvenirs d'indépendance, de gloire et de combat que ces paroles éveillaient en lui ; elle s'efforçait ensuite de calmer l'agitation engendrée par ce rhythme énergique et bruyant, en lui faisant succéder une de ces mélodies sauvages et mélancoliques qu'on retrouve sans cesse dans la bouche des Grecs, et par lesquelles ils pleurent une femme aimée, un frère d'armes regretté ou la patrie absente. Le malade éprouvait en effet un véritable bien-être, et, nous apercevant, il dit à sa fille: « Il y a des hommes ici ? Qui sont-ils ? mon enfant? » Et celle-ci, avec toute la charmante poésie de son langage : « Ce sont des étrangers ; je les ai reçus moi-même, leur arrivée m'a rendue toute joyeuse et me paraît un heureux présage; car c'est Dieu qui conduit les hôtes chez ceux qu'il veut bénir. Pourquoi ne sont-ils pas allés chez Zorzi qui est plus riche que nous et peut offrir plus de choses, ou chez Nikolakis qui tient un hôtel pour les voyageurs? C'est que la Providence nous les réservait. Aussi leur ai-je servi des figues fraîches, des raisins, du pain et notre vin le meilleur. Soyez tranquille, mon père, endormez-vous, vous allez guérir. » En disant cela, elle vint voir si rien ne nous manquait. Le guide eut alors la malencontreuse mais nécessaire idée de préparer notre départ. S'il avait attendu mes ordres, je ne sais point quand je les aurais donnés, car ce toit hospitalier avait pour moi un charme indéfinissable. Quelques instants après nous partions au galop ; je voulais étourdir mes regrets par la rapidité de ma fuite. La nuit était close depuis longtemps, lorsque nous fûmes de retour au khan de Vourlia. De là, je pus revoir encore cette vallée de Sparte où j'avais trouvé tant d'impressions de toutes sortes. L'antiquité, l'avouerai-je ? s'effaçait en ce moment de mon souvenir ; des ombres plus douces que l'ombre austère de Lacédémone surgissaient à mes yeux du sein de la nuit. Je me

Digitized by Google

plaisais surtout à considérer Misthra qui, sur le fond ténébreux du Taygète, m'apparaissait comme un blanc fantôme aux clartés pâles et vacillantes de la lune. Les femmes maures se montraient sur les balcons, attentives aux concerts, avides de la fraîcheur de la nuit et du parfum des jardins ; les guerriers français veillaient à pas comptés au sommet de la citadelle, et, plus bas, je revoyais aussi la jeune fille aidant son père à s'endormir. Le matin, quand je m'éveillai, toutes ces choses, chassées par le soleil, avaient disparu, ou repris leurs formes accoutumées ; et je sentais en moi cette impression vague, silencieuse et triste que laissent après eux les rêves.

EUGÈNE YÉMÉNIZ.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Mémoires d'Aimar Rivault ou Aymar du Rivail, sur l'histoire des Allobroges et du Dauphiné, publiés par M. Alfred de Terrebasse (1), traduits en partie par M. le professeur Macé (2).

Un des bienfaits de la paix profonde dont nous jouissons, c'est que les hommes de science et d'étude puissent sans préoccupation, se livrer à leurs utiles recherches, aider le développement du véritable progrès, et enrichir du fruit de leurs veilles et de leur persévérance le domaine des connaissances acquises. Les esprits destinés à répandre la lumière procèdent ordinairement de deux manières : les uns, en plus petit nombre, trouvent des horizons nouveaux d'où jaillissent des rayons inattendus, ils créent, ils inventent, ils font des découvertes précieuses et fécondes ; les autres, plus modestes, sans être peut-être moins utiles, explorent les mines déjà connues, donnent une nouvelle valeur aux trésors qui s'y trouvent, et les mettent à la portée de tous.

Ainsi, ils rendent aux études historiques un service éminent, les littérateurs qui exhument de la poussière des bibliothèques quelques manuscrits importants, les éditent à leurs frais, les élucident par de bonnes et savantes notes, et répandent ainsi un nouveau jour sur l'histoire de leur pays natal. Ils méritent également bien du pays les érudits qui non seulement traduisent les

(1) Vienne, chez Girard, 1844, in-8°.

(2) Grenoble, chez Allier père et fils, éditeurs, 1852, in-12.

Digitized by Google

textes, mais les vérifient, les discutent et les accompagnent d'explications souvent fort développées.

On sait qu'Aimar Rivault, comme l'appelle M. Moncloux-la-Villeneuve dans la *Biographie universelle*, ou Aymar du Rivail (Aymarus Rivallius Allobrox), comme on l'a nommé aussi, était d'une famille considérable du Dauphiné. Né à Saint-Marcellin vers 1490, après avoir étudié les belles-lettres à Romans, le droit probablement à Grenoble et certainement à Pavie, où il suivit les leçons des professeurs célèbres Jason Mainus et Philippe Decius, et d'où il croyait avoir entendu en 1512 le canon des Suisses grondant devant Milan, il enseigna la jurisprudence à l'université de Grenoble, et il fut un des conseillers du parlement du Dauphiné.

Il nous met lui-même au courant des principales circonstances de sa vie et de ses relations de parenté. Il nous apprend que, dès 1394, sa famille déjà notable dans le Dauphiné se signalait par une pieuse fondation (1), que ses aïeux exerçaient déjà un droit de justice (2); que son aïeul a géré à Saint-Marcellin le bailliage du Viennois et du Valentinois; que son père, jeune encore, eut à Grenoble le bailliage du Grésivaudan; qu'il fut lui-même en relation intime avec Bayart et avec les personnages les plus notables de cette époque. Il parle des missions importantes dont il fut chargé par nos rois; il nous cite dans le XXIe chapitre de son Ier livre un fait très-important, qui montre quelle confiance on avait en lui : « Quelques Piémontais, dit-il, partisans « de Louis-Jean, marquis de Saluces, ayant dernièrement en- « vahi Château-Dauphin, y firent un noble prisonnier, et préci- « pitèrent du haut de la citadelle le gouverneur. A ce sujet, par « les ordres de François Ier, roi très-chrétien, nous fûmes en- « voyé en ambassade auprès de Charles III, duc de Savoie, afin « de savoir s'il était complice de ces crimes, demander que les « coupables nous fussent livrés, et, en cas de refus, lui déclarer « la guerre. Nous avions pour collègue dans cette ambassade,

(1) Le couvent des Carmes, de Vienne, fondé par Pierre du Rivail.

(2) A Lieu-Dieu, non loin de Vienne.

Digitized by Google

« Ennemond Mulet, conseiller au Parlement du Dauphiné. » Il cite encore un exemple qui prouve combien il était considéré. Lorsqu'Henri II, roi de France, à la mort de Gabriel, dernier marquis de Saluces, réunit ce marquisat à la couronne, comme fief mouvant du Dauphiné, il y envoya deux jurisconsultes pour étudier les lois et usages du pays, et préparer les bases d'un réglement général de justice. Ces deux jurisconsultes furent Aymar du Rivail et Laurent Rabot, conseillers au parlement de Grenoble.

Cette considération, cette confiance, il ne les devait pas seulement à ses aïeux, à son nom, à son rang social, il en était redevable surtout à son mérite personnel et à son amour du travail. En effet, on a de lui une histoire du droit civil et canonique, ou si l'on veut, une histoire du droit romain et une explication de la loi des XII tables. Il avait à peine vingt-cinq ans lorsque ce livre fut imprimé en 1515 (1). Cet ouvrage est un des premiers commentaires qui aient été faits en France sur les plus illustres jurisconsultes de l'empire romain, dont les travaux réunis ont formé les Pandectes. Il a été si généralement estimé, qu'après avoir été réimprimé à Mayence (in-8, 1527), il a eu huit éditions jusqu'en 1551. Aussi voyons-nous sur ce magistrat éclairé, dans la *Biographie universelle*, ce jugement assez positif : « Ses ouvrages « eurent beaucoup de réputation et devaient en avoir. » On a pu trouver que son travail sur le droit laissait désirer plus de développement ; mais on a rendu une entière justice à la consciencieuse exactitude de ses recherches, au lumineux ensemble de ses vues.

Nous savons qu'à cette époque, comme depuis, les magistrats les plus recommandables, après avoir dignement accompli les devoirs de leur charge, consacraient leurs loisirs à cultiver les muses. Pour en citer ici quelques-uns, nous avons d'Etienne Pasquier des *recherches sur la France*, des épîtres en forme de mémoires, des poésies latines, même des jeux poétiques en fran-

(1) Petit in-4°, Valence, chez Loys Olivier. L'auteur, au commencement de son histoire des Allobroges, prend le titre de seigneur de la Rivallière et de Lieu-Dieu.

Digitized by Google

çais, tels que sonnets et pastorales. Le chancelier Guy-de-Rochefort, d'abord attaché au duc de Bourgogne, puis président du Parlement de Dijon, et chancelier sous Charles VIII, ne s'appliqua pas moins à l'étude des belles-lettres. François Olivier, ce chancelier si intègre, n'en était pas un littérateur moins zélé. Le vertueux chancelier Montholon ne se distingua pas moins par son érudition que par son austère probité. Le président Pierre Séguier n'a-t-il pas laissé un traité philosophique de la connaissance de Dieu et de soi-même (*de cognitione Dei et sui*), qui a pu inspirer à Bossuet l'idée de son bel ouvrage? Enfin, qui ne sait que, outre ses travaux consciencieux et profonds, comme grand jurisconsulte et comme grand ministre, Michel de l'Hôpital a laissé un recueil volumineux de lettres écrites en vers latins d'une grande élégance? Ces goûts littéraires n'étaient pas seulement le partage des magistrats : tous les hommes qui se livraient à la science dans ce qu'elle a de plus abstrait et de plus aride, cherchaient leurs délassements dans la culture des lettres, et souvent même dans la poésie. Ne voyons-nous pas l'un des plus austères historiens se faire l'éditeur des poésies d'Alain Chartier?

Aymar fit comme eux. Les loisirs que ses fonctions publiques lui laissaient, il imagina de les employer à des recherches historiques sur le beau pays qui l'a vu naître. Ses recherches, de l'aveu même de ses juges les plus sévères aujourd'hui, sont du plus grand intérêt pour la connaissance complète du Dauphiné et des pays circonvoisins. Il a un avantage qu'il est impossible de lui contester : il a étudié les usages, les chartes, les lois, les monuments historiques de chaque localité, avant que le feu des révolutions soit venu, sous prétexte de réformes tantôt religieuses, tantôt politiques, incendier les châteaux, brûler les bibliothèques et les archives, et disperser ainsi ou consumer tous les éléments de l'histoire.

Il est évident qu'il a écrit, avec une entière bonne foi et avec un jugement très-sain, ce qu'il pensait des hommes et des choses de son temps ; que toutes ses remarques géographiques sur le Dauphiné sont très-judicieuses et pleines de justesse, qu'elles sont de nature à rectifier beaucoup de préjugés trop répandus ;

Digitized by Google

qu'il a des notions exactes des divers cols des Alpes, des accidents notables des montagnes de l'Isère, des divers cours d'eau qui arrosent cette riche contrée, des routes et des souvenirs intéressants qu'elle renferme. On convient que c'est « une excellente « topographie, très-curieuse, très-précieuse, très-exacte encore « aujourd'hui. »

Faut-il s'étonner qu'il ait porté ses investigations jusque sur les contrées environnantes? C'est précisément ce qui, à nos yeux, donne de l'intérêt à son livre. Nous voudrions qu'il l'eût fait davantage de notre côté. L'Allobrogie était le pays renfermé entre le Rhône et l'Isère : soit. Mais le Dauphiné s'est ensuite étendu plus loin au midi et a renfermé d'autres peuplades : celles, par exemple, des Voconces et des Tricastins. D'ailleurs, pour bien faire connaître les Allobroges, il fallait décrire les peuples habituellement en relation avec eux dans toutes les directions, et c'est ce qu'il a fait en historien bien avisé ; il a été ainsi conduit à parler des Ségusiaves, c'est-à-dire des peuples de la Bresse, du Forez et du Lyonnais, ce dont nous ne pouvons que lui savoir gré.

Il y a, outre cela, dans son ouvrage, un mérite historique très-réel et d'une grande portée. Quand l'historiographe André Duchesne, qu'on a appelé le père de l'histoire, parce qu'en effet il a mis de l'ordre dans toutes nos chroniques et les a classées méthodiquement, publia ses *Antiquités des villes et châteaux de toute la France*, en 1610, et son *Histoire des Ducs et Comtes de Bourgogne*, en 1619, et ses *Histoires et Généalogies des maisons célèbres*, particulièrement celles *des comtes d'Albon et Dauphins Viennois*, en 1628, il eut soin de se procurer le précieux manuscrit d'Aymar ; il est même très-présumable que François Duchesne, son fils, historiographe aussi, s'en est servi, lorsqu'en 1647 et 1668 il donna deux nouvelles éditions des *Recherches sur les villes et châteaux de la France*, et que les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates* en ont fait également leur profit. On sait, en effet, qu'il expose très-bien « l'histoire « du second royaume de Bourgogne depuis sa fondation sous « Boson, jusqu'à sa réunion à l'empire (15 oct. 879. — 6 sep-

Digitized by Google

« tembre 1032), » réunion qui fut plutôt nominale que réelle.

Quoiqu'il en soit, cette période historique qui touche de si près aux contrées que nous habitons, est assurément très-importante. On reconnaît qu'Aymar « débrouilla plus nettement que « beaucoup d'historiens, même plus récents, cette époque singu- « lièrement confuse de notre histoire. » Sous ce rapport même, il lui reste une gloire qui n'est pas médiocre, puisque c'est à lui, en définitive, « que revient l'honneur d'avoir porté, le premier, « quelque lumière sur cette partie obscure de nos annales. » Les deux feuillets qui manquent au manuscrit, à l'année 1512, pouvaient nous donner des détails sur l'impression que dut faire la bataille de Ravenne aux populations voisines des Alpes, et sur la marche des Suisses vers Dijon ; mais d'autres écrivains auront sans doute recueilli ces circonstances de l'histoire générale.

Évidemment, il est à bien juste titre historien des époques qui l'ont précédé. Cependant, c'est comme annaliste des événements de son temps qu'il nous intéresse au plus haut degré. A nos yeux, il est surtout auteur de mémoires et auteur infiniment estimable à cause de son savoir, de sa bonne foi, des importantes relations que son rang, son caractère, sa fortune l'ont mis à même de former. Il parle quelquefois de lui ; mais, comme les plus sages chroniqueurs, il n'en parle guère qu'autant qu'il faut pour montrer qu'il était témoin des événements qu'il énonce. S'étonnerait-on, par exemple, qu'en racontant les exploits de François Ier en Italie, il se soit interrompu pour écrire quelques mots de regrets sur le jeune enfant de six ans qu'il venait de perdre ? Pas un père malheureux ne sera surpris de cette interruption. Elle prouve une fois de plus que son cœur conduisait sa plume ; elle est une garantie nouvelle de sa sincérité. Peut-on lui reprocher d'avoir mis sa personne trop en relief, quand nous ne connaissons pas plus l'année précise de sa naissance que celle de sa mort? Mais on l'accuse de trop parler de son bonheur conjugal. En effet, de nos jours on procède d'une autre façon ; tout écrivain qui parle de soi, eût-il une existence assez confortable, doit se dire malheureux et paraître avoir bu jusqu'à la lie le calice d'amertume.

Digitized by Google

Il y aurait encore une autre réponse plus péremptoire à ce prétendu grief et à plusieurs autres qui ont été produits. Il est vrai qu'il écrivait ses pensées, ses impressions ; c'était le délassement de ses travaux ; mais, en supposant même qu'il eût la volonté de publier ce qu'il avait écrit, il est certain qu'il aurait revu et corrigé son ouvrage avant de le livrer à l'imprimeur. Lui qui avait vu et sans doute soigné huit éditions de son livre de jurisprudence, il savait sans doute quels soins exige la publicité : mort vers 1560, il en était à l'année 1535 ; peut-être travaillait-il encore à son ouvrage ! Est-il un seul homme qui ne corrige beaucoup avant de livrer à l'impression? Quel est l'auteur qui souffrirait que ce qu'il a écrit avec le dessein d'une révision fut instantanément publié? Quand un écrivain est surpris par la mort, sans doute il est quelquefois utile que l'œuvre, fruit de ses veilles, profite à ses contemporains et même au-delà, et puisse être publiée par d'autres ; mais alors ceux qui publient ce travail privé des derniers soins, doivent, ce semble, faire ce que l'auteur lui-même aurait fait ; ils doivent rectifier ce qui a évidemment besoin de l'être ; ou, s'ils n'osent ni effacer ni corriger par considération pour un nom trop respectable, il leur convient d'accompagner les leçons fautives de notes les plus bienveillantes, laissant toujours entrevoir que l'auteur aurait supprimé ou corrigé lui-même, s'il avait consenti l'impression.

Ainsi qu'il y ait dans Aymar, en parlant de lieux éloignés de son pays et de temps reculés, quelques erreurs de topographie ou de date ; qu'il écrive le nom de Théodule à la place de celui de l'évêque assis sur le siége épiscopal de Sion du temps de Charlemagne ; qu'il mette « l'avènement de Pépin au trône en 750 au lieu de 752 ; » que même, par inadvertence, il fasse tomber la Doire dans le Tésin ; il est bien permis de penser qu'il se réservait de rectifier ces choses en revoyant son manuscrit, et qu'il n'eût certainement pas manqué de les corriger s'il eût assez vécu ; encore est-il douteux qu'il fallût tout corriger. Selon M. Macé, l'avènement de Pépin est de 752. Il est vrai que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* placent au mois de mars de cette année le Parlement réuni à Soissons pour proclamer

Digitized by Google

Pépin après la réponse du pape. Mais Eginhard place la mission de l'évêque saint Burchard et du prêtre chapelain Fulrad vers le pape Zacharie en l'année DCCIL et le fait de l'avènement en 750 (DCCL). Du Rivail ne pouvait pas mieux se renseigner qu'auprès du disciple d'Alcuin, du secrétaire même de Charlemagne. Il est certain, comme l'attestent tous les monuments, que depuis longtemps alors Pépin était roi de fait. Il est vrai que M. Guizot, traducteur d'Eginhard, dit en note que la chronique de cet historien est fautive de 744 à 754. Mais il était naturel que du Rivail suivît cette chronique.

L'on conçoit, enfin, que, pour se guider dans les voies épineuses de la chronologie, surtout pour l'histoire de l'Allemagne, il n'avait pas les moyens commodes dont nous disposons. Ajoutons que ce qui regarde l'Allemagne et le Piémont, ne constituait que la partie accessoire de son sujet bien positivement tracé.

Hommage donc et reconnaissance à ces hommes qui sont entrés résolûment dans des sentiers hérissés d'obstacles, et nous ont rendu faciles nos études archéologiques ! Si nous profitons de leur pénibles recherches, n'ayons que de l'indulgence pour les erreurs qui ne pouvaient manquer de leur échapper, surtout quand ils ont été surpris par la mort au milieu de leurs travaux, et quand nous savons qu'ils n'ont pu revoir leur ouvrage. Telle est, je crois, la règle que nous devons généralement nous prescrire quand nous entreprenons de publier et d'interpréter des œuvres posthumes.

Que, pour des faits d'une antiquité fabuleuse et enveloppée de nuages, Aymar se soit rendu l'écho des traditions qui de son temps étaient encore à la mode ; qu'à l'imitation des historiens qui l'ont précédé, il ait cru voir dans un des petits fils de Japhet l'origine du nom et des rois des Allobroges ; qu'il dise que le géant Briard gouvernait le pays avant le déluge ; qu'il fasse même remonter jusqu'aux Troyens la fondation de Grenoble ; c'est là une petite vanité patriotique, commune à la plupart des historiens. Les origines de Rome, de Carthage et de tant d'autres villes ne sont guère plus solidement établies. Il y a là évidem-

Digitized by Google

ment de l'exagération. Mais l'exagération qui, en parlant de ces prétentions au merveilleux affirmerait que « tout le moyen-âge vivait là-dessus ; » celle encore qui, pour nous rappeler à l'étude sérieuse de notre pays, déclarerait que « nous connaissons moins la France que la Chine et l'Océanie, » seraient encore plus grandes. Supposons, par exemple, que cette dernière assertion soit prise au sérieux par nos descendants, et qu'ils voient en regard le chiffre des voyageurs qui journellement sillonnent la France sur tous les chemins de fer ; quelle idée pensons-nous qu'ils se fassent de notre intelligence ? Il est bien permis de croire, d'ailleurs, que, si Aymar avait revu son manuscrit, il aurait exercé sur ces traditions hasardées une sage critique, comme fait toujours un écrivain raisonnable, quand la chaleur de la composition s'est refroidie.

D'un autre côté, le reproche d'indifférence en matière historique, quelquefois adressé à notre génération, ne nous paraît pas fondé en présence des ouvrages remarquables qui, depuis un demi-siècle, ont éclairé nos annales nationales. Si le zèle en ce point n'est ni aussi général ni porté aussi loin qu'on pourrait le désirer, peut-être faut-il l'attribuer à deux causes que l'on ne soupçonne peut-être pas, mais que nous nous permettrons de signaler.

Des notions générales de l'histoire moderne, prises à un point de vue élevé, comme celles que Bossuet entreprenait de donner à son illustre élève, sont aujourd'hui un élément nécessaire d'une éducation soignée ; pourvu que ce genre d'enseignement, si attrayant par lui-même, soit sagement limité et n'anticipe pas sur tant d'autres études indispensables au jeune âge. Mais si l'enseignement historique prend une trop grande extension, s'il se développe prématurément et aux dépens des notions purement littéraires et des langues anciennes, si fécondes pour la culture de l'esprit et du cœur, si on en fait trop tôt une étude de chiffres et de faits secondaires, qu'arrive-t-il ? on a en quelque sorte défloré un sujet si digne de captiver plus tard les plus nobles instincts de l'âme, on en a inspiré le dégoût ; on a émoussé cette pointe de curiosité qui fait que dans un âge mûr l'histoire de-

Digitized by Google

vient la passion de tous les esprits élevés. Depuis environ vingt-cinq ans, on a ainsi exagéré l'étude de l'histoire dans les programmes des écoles publiques. Les hommes soumis les premiers à ce système d'études, ont actuellement plus de quarante ans. Qu'on examine. A quelques exceptions près, qu'ont-ils fait de bien notable ? Il est à remarquer que le goût du romanesque a précisément été surexcité depuis cette époque. Les hommes qui ont fait des œuvres solides et durables, MM. Augustin et Amédée Thierry, Ferrand, Guizot, de Barante, Ozanam, Thiers, Lamartine, quoiqu'avec des succès divers, avaient sans doute appris dès leur enfance à connaître l'importance de l'histoire ; mais ils n'avaient pas été élevés sous le régime dont nous parlons. C'est que la connaissance de l'histoire est l'étude de toute la vie et exige beaucoup de maturité.

La seconde cause est plus délicate. L'enseignement historique a eu son côté défectif. Des hommes qui croyaient bien connaître toutes les circonstances des événements et la situation vraie des personnages historiques, ont appliqué au passé une critique souvent hasardée ; ils ont prodigué l'éloge et le blâme ; mais plus souvent le blâme que l'éloge ; ils ont attaqué et censuré des gloires universellement reconnues ; ils se sont exposés à flétrir bien des renommées légitimement acquises ; ils se sont plu à exagérer les misères de nos ancêtres ; ils ont trop souvent pris l'autorité pour point de mire de leurs critiques ; ils ont fait croire qu'ils approfondissaient, qu'ils allaient droit à des vérités inconnues, quand ils ne montraient qu'une face des faits, et souvent la face la moins honorable pour l'humanité. Ces hommes ont fait école ; ils ont fait germer la présomption au sein des contemporains, qui auraient bien quelques raisons d'être modestes ; ils ont conduit, ou peu s'en faut, la génération qui s'élève à croire que, comparativement à nos aïeux, nous sommes doués de la suprême sagesse. Dès lors, le dédain du passé devait remplacer le goût des recherches historiques, et tout naturellement on a trouvé plus commode d'adopter les jugements qu'on avait reçus tout faits que de recourir aux sources historiques pour savoir ce qu'on devait penser des hommes et des choses.

Digitized by Google

L'amour-propre y trouvait d'ailleurs si bien son compte!

Du reste, ce double mal n'est pas, Dieu merci, sans remède. Si, grâce à la paix et à notre sécurité, les études littéraires acquièrent de la force, de la profondeur et de la solidité; si l'enseignement historique s'y mêle dans une sage mesure et sans abus, on peut être assuré que les esprits retrouveront tout leur ressort, qu'ils ne seront plus énervés par l'absence de l'émulation, et que nous verrons renaître ce goût si désirable des recherches historiques aux sources mêmes où la vérité se complète.

On paraît étonné qu'Aymar ait écrit en latin. Ce n'était certes pas pour trancher du Tite-Live, mais bien par nécessité. Alors tout ce qui avait rapport à l'histoire ne s'écrivait qu'en latin. On sait que la langue française n'était point formée. Dans les provinces du sud-ouest de la France elle l'était moins qu'ailleurs. Montaigne, qui est né plus de quarante ans après Aymar du Rivail, renferme encore des traces profondes du vieux langage; et cependant Montaigne avait vécu à Bordeaux et à Paris et il put profiter de l'ordonnance de Villers-Coterets (1538) et de l'impulsion que François Ier donna à la culture de la langue nationale. Si Aymar avait écrit dans la langue vulgaire de son temps et de son pays, il serait demeuré presque indéchiffrable pour la postérité. On objectera peut-être l'exemple de Philippe de Comines qui l'a précédé d'un demi-siècle. Mais on sait que le français qui a prévalu est celui qui se parlait dans le nord de la France et particulièrement à Paris, séjour ordinaire de la cour; or, Philippe de Comines était né dans la Flandre; il n'a vécu qu'à la cour de Bourgogne et à la cour de Louis XI et de Charles VIII, c'est-à-dire là où le nouveau français se parlait le mieux : enfin, nous ne ferons nulle difficulté de reconnaître, si l'on veut, que Philippe de Comines était écrivain plus habile. On pourrait à plus forte raison citer Villehardouin, historien et héros de la croisade de 1204; mais il était champenois, et l'on sait que, dans l'édition de ses Œuvres, donnée par Du Cange, son style a été un peu rajeuni.

Aymar ne pouvait écrire qu'en latin. Il dit lui-même (liv. Ier, chap. XXVI) que, tandis qu'il étudiait la grammaire à Romans,

Digitized by Google

vers 1505, le langage du Dauphiné était communément désigné sous le nom de langue romane, et que l'on donnait aux jeunes gens le roman à traduire en latin. Dans la langue latine, qui lui était familière, il trouvait plus de noblesse, plus de force et plus de souplesse pour l'expression de ses idées. Qu'il ait désigné le parlement sous le nom de *senatus*; qu'il ait appelé les religieuses *vestales*; qu'à ses yeux comme pour tant d'autres les saints aient été des hommes divins, *divi*; qu'il ait donné le nom de *magistri equitum* aux maires du palais de la race mérowingienne, lesquels, en effet, étaient la première autorité après celle du roi, au moins primitivement; nous ne voyons pas à cela un grand inconvénient, et nous croyons que cette expression vaut bien celle de *comes stabuli*; l'essentiel était d'être clair et que ce langage fût compris de tous. Pour exprimer des choses nouvelles, il fallait bien que les mots latins fussent un peu détournés de leur première acception. Il en est de même dans toute langue, si l'on veut bien y faire attention; et dans la nôtre, par exemple, les mots *livre* et *sou* n'expriment pas aujourd'hui ce qu'ils exprimaient du temps de Charles V. Son latin, d'ailleurs, a de la noblesse, du nombre, de la dignité, et l'on sent en le lisant qu'il était nourri de la lecture de Cicéron. Nous devons lui rendre grâce d'avoir employé le seul moyen qu'il eût sous la main pour nous communiquer ses pensées et ses impressions.

Aymar a partagé son *Histoire des Allobroges et du Dauphiné* en neuf livres. Dans le premier il établit la topographie non-seulement du pays renfermé entre l'Isère et le Rhône, mais des contrées circonvoisines dans toutes les directions. C'était en effet la base de son travail. Dans le second, il traite de l'origine et des premiers temps de ce peuple; il continue ainsi le récit de ses annales jusqu'au neuvième livre. Là il traite de l'histoire du Dauphiné depuis la cession à Philippe de Valois jusqu'en 1555, époque où depuis plus de vingt-cinq ans il était témoin des événements qu'il racontait, et par conséquent la plus intéressante de son livre.

Nous avons remarqué qu'il présente, avec des détails du plus grand intérêt, le règne de Humbert II et les circonstances de la

Digitized by Google

cession à la France. Dès 1334, Philippe de Valois se porte médiateur entre Humbert II et le comte de Savoie (non Amédée V, mais Aymon son second fils); il les fait venir tous deux à Lyon et les y réconcilie. Humbert eut un fils qui fut appelé André. Ce pauvre enfant, par la faute de sa nourrice (*culpa nutricis*) tomba d'une fenêtre du palais des Dauphins dans le fossé de la ville de Grenoble et fut tué du coup (2 juillet 1338). Humbert, pendant la durée de la croisade dont il fut chef (1345), laissa le gouvernement du Dauphiné à Henri de Villars, archevêque de Lyon, son proche parent. Il revint après avoir perdu (1347) son épouse à Rhodes. Dès 1340 il avait transféré le conseil delphinal de Saint-Marcellin à Grenoble. En 1349, après avoir accordé aux peuples du Dauphiné de nouvelles franchises et de grands priviléges que l'auteur énumère très-soigneusement, se sentant malade et sans espoir d'avoir des enfants, non seulement il sanctionna la cession provisoire qu'il avait faite à Philippe de Valois le 23 avril 1343, mais à Romans, le 3 mars, il céda le Dauphiné à Charles, fils de Jean et petit-fils du roi de France, étant décidé à embrasser la vie monastique et ne se réservant que le titre de Dauphin sans l'administration.

Du vivant même de Philippe de Valois, Charles, qui fut depuis Charles V, reçut en présence de son père cette concession à Lyon le 15 juillet 1549; et, sur la demande de Jean, évêque de Grenoble, il jura l'approbation et le maintien des franchises et priviléges accordés par Humbert aux Dauphinois. C'est uniquement aux liens du sang qui unissaient le roi de France et le Dauphin qu'il faut attribuer cette cession. Ainsi ceux qui ont prétendu que Philippe a acheté le Dauphiné 40,000 écus d'or, ont rêvé.

Tel est le témoignage de notre historien sur ce point important. Il rapporte avec la même exactitude un grand nombre d'autres événements très-graves. Dans le discours préliminaire de l'édition de ses Œuvres, nous aurions voulu voir l'indication de ces événements; une analyse des faits historiques eût été du plus grand intérêt pour ces contrées. Mais ce discours, après quelques développements biographiques puisés dans les pages mêmes de l'ouvrage, ne dit presque rien ni du mérite du livre, ni de l'esprit

Digitized by Google

dans lequel il a été conçu. Nous ne pensons pas que l'histoire même des hommes qui nous ont rendu service doive être un panégyrique, mais nous croyons que ce qu'ils ont fait de bien et d'utile doit être présenté avec les plus vives couleurs, et que pour encourager les vivants il faut honorer tous les morts qui méritent de l'être. Si, en 1560, son fils, qui s'appelait Aymar comme lui, fut pourvu aussi de la charge de conseiller, c'est une preuve qu'il avait emporté l'estime et l'affection de ses concitoyens.

Au reste, la manière dont il finit prouve qu'il ne comptait pas aller au delà de l'année 1535, soit qu'il vît de l'inconvénient à écrire des faits trop rapprochés de lui, soit que son âge lui imposât le repos. Il termine par un portrait des Dauphinois, où il les loue de leur bravoure au nom d'un autre historien; et il dit comme au commencement : « C'était notre devoir de rappeler ce qu'ils ont fait, afin que le souvenir d'une race d'hommes si belliqueuse et si honorable ne s'éteignît pas. »

Nous regrettons d'abord que M. Macé n'ait traduit que le premier livre. La vérification qu'il a consciencieusement faite des lieux décrits par l'auteur a dû lui coûter une multitude de voyages et des fatigues infinies. Les autres livres n'auraient exigé ni autant de peines ni autant de sacrifices, et il aurait élevé à la province du Dauphiné un véritable monument. Nous pouvons encore espérer qu'il ne s'en tiendra pas à ce commencement qui ne pouvait guère être autre chose que l'introduction de l'ouvrage.

Ce premier livre se partage en vingt-sept chapitres qui traitent successivement d'abord des limites générales du pays, puis de Vienne l'ancienne capitale et de ses environs, puis de Romans et de son voisinage, ensuite de Grenoble et de ses alentours, ensuite de Chambéry, de la Maurienne, de la Tarantaise et de Genève, qui appartenaient aussi à l'Allobrogie. Après cela, il passe en revue les peuples du Midi, les Voconces avec Die, Vaison, Saint-Nazaire, Pont-en-Royans, les Cavares avec Valence, Avignon et Montélimar, les Tricastins, les Tricoriens, les Volces et les Salyes plus au sud. Il s'arrête un peu plus longuement sur les Voconces, parce que s'étendant sur le versant occidental des Alpes

Digitized by Google

jusqu'à Digne, ils ont constitué plus tard une partie notable du Dauphiné. Il continue ainsi à décrire les régions alpines occidentales.

De l'est de l'Allobrogie, il passe au nord et à l'ouest. Il décrit les Antuates ou Nantuates, anciens habitants de la Bresse, et les Sébusiaves ou Ségusiaves, correspondant aux peuples du Lyonnais ou du Forez. Malheureusement cette description qui nous eût tant intéressés n'a pas autant de développement que nous l'aurions désiré. Puis, enfin, retournant vers l'Est, il donne une division des Alpes, et il nous fait connaître les Garucelles de Saint-Jean-de-Maurienne, les Véragres d'Octodure, peuples du Valais, les Salasses de la vallée d'Aoste et d'autres peuplades barbares qui les ont jadis habitées. Enfin il donne une indication assez précise des sept routes qui anciennement conduisaient de la Gaule dans l'Italie, routes que, dès la plus haute antiquité, des armées gauloises traversèrent plus d'une fois; et il ajoute qu'en son temps on avait ouvert bien des voies nouvelles et rendu les anciennes plus praticables.

Ce serait se faire une idée inexacte de la méthode de l'auteur Dauphinois, même dans ce premier livre, de penser qu'il se borne à une sèche nomenclature de noms et à de stériles indications de lieux. Il y mêle une foule de notions intéressantes sur les mœurs de ces peuples, sur leur industrie, sur leur histoire, sur l'importance historique de leurs villes, sur les monuments et les inscriptions qu'on y trouve, sur les traditions qui s'y rattachent. Il cite, à l'appui de ce qu'il en dit, les anciens géographes, les vers élégants d'Ausonne et de plusieurs autres poètes. On voit qu'il cherche à répandre de l'agrément sur une matière un peu aride. Pour intéresser les érudits, il n'oublie pas d'indiquer les passages fréquentés de César dans ses premières expéditions en Gaule, et les peuples qui lui opposèrent de la résistance. Il ajoute, même parfois à ses récits, des réflexions très-philosophiques et d'une haute portée; ainsi, après avoir raconté les vicissitudes de la maison d'Orange qu'il croyait sur le point de s'éteindre, il dit : « Voilà la stabilité des choses de la « terre ! Tout périt ici-bas, excepté les vertus qui nous conduisent

Digitized by Google

« à la céleste immortalité ! (1) » Horace avait dit avant lui : « C'est la vertu qui ouvre le ciel à ceux qui ont mérité de ne pas « mourir ! (2) »

On conçoit qu'en traitant des points si divers dont les uns étaient contestables et les autres pouvaient être éclaircis et discutés, du Rivail ait pu fournir, à un traducteur d'un grande érudition historique, une ample matière aux explications et aux commentaires. M. Macé a mis beaucoup de soin et de zèle dans cette partie de son travail sur le premier livre de l'histoire des Allobroges. Ses notes sont en grand nombre et supposent de très-grandes recherches sur les sujets les plus variés : il rappelle comment les provinces de l'Est de la France furent réunies à la couronne, et comment les régions du versant oriental des Alpes furent aliénées ; il fait un examen critique des autorités invoquées par l'auteur. Il donne des développements à ce qui est simplement indiqué. Il fait de curieuses dissertations sur des sujets divers, tels que l'usage antique de résiner les vins, l'origine et l'importance des foires de Lyon, la signification primitive des noms de Guelfes et de Gibelins, la victoire des chrétiens d'Espagne en 1212, la limite précise entre les Voconces et les Allobroges, l'engloutissement de l'ancienne ville de Luc, la manne de Briançon, les merveilles du Dauphiné. La géologie et la botanique viennent payer leur tribut à l'intérêt que l'archéologie et l'histoire répandent partout. Enfin, il n'oublie pas, en parlant des voies de communications connues au XVIe siècle, de nous rappeler les grandes et belles routes ouvertes de notre temps, surtout celle du Simplon, « le plus admirable travail que les « hommes aient jamais exécuté, construite aussi par les soins « de Napoléon, de 1801 à 1807. »

Même, dans ce premier livre, M. Macé nous avertit qu'il a retranché d'assez nombreux passages. Nous en regrettons plusieurs qui faisaient très-bien sentir la méthode et l'esprit de notre

(1) Ecce quanta sit rerum stabilitas ! corruunt enim omnia, nisi virtutes quæ nos ad cœlestia perducunt. (Chap. XIII, liv. 1.)

(2) Virtus recludent immeritis mori cœlum. (Hor.)

Digitized by Google

auteur. Ainsi, Aymar nous dit en débutant, qu'il exposera d'abord la topographie de son temps « à l'exemple du souverain « auteur de toutes choses, qui, dans l'œuvre de la créature, « a d'abord fait la terre et la nature avant d'en former les habi- « tants. » Il nous explique ensuite quel motif l'a porté à écrire l'histoire de son pays. Les Allobroges ont fait de grandes et belles actions; il craint qu'elles ne soient passées sous silence et qu'après eux le souvenir n'en soit perdu. Il veut aussi glorifier Dieu (1), et son désir est « de présenter à la postérité des modèles à suivre « et des écueils à éviter (2). » Ensuite il trace les limites naturelles de la Gaule, puis ses divisions sous César et sous Auguste. Puis, enfin, il montre la position des Allobroges dans la Gaule elle-même. C'est ainsi qu'il entre en matière, et nous aurions désiré voir cela dans la traduction.

On nous permettra de citer encore un exemple. Comme magistrat versé dans la jurisprudence, accoutumé à considérer le droit de rendre la justice comme la plus haute fonction qu'un mortel puisse exercer parmi ses semblables, pouvait-il voir sans peine que la noblesse française crût de telles fonctions indignes d'elle? Il fait donc ses efforts pour lutter contre ce préjugé. Aussi, lorsqu'il explique la création du parlement du Dauphiné dont il était membre, il profite de l'occasion pour développer sa pensée : « Des nobles, dit-il, en faisant allusion à son père et à sa propre « situation, ont possédé cette dignité sans croire déroger, sur- « tout le titre de bailli du Roi, qui est la plus haute judicature « de la province : Est-ce qu'à Rome la préture, cette charge, « toute judiciaire, ne fut pas le partage des plus illustres patri- « ciens, des Scaurus, des Sylla, des Lucullus, des César, des « Brutus même et de tant d'autres? et, cependant, la préture, « comme le tribunat et l'édilité, n'était qu'une dignité de second « ordre. On la donnait ordinairement, selon Plutarque, à de

(1) Ad manifestationem laudis et gloriæ Dei a quo omnia processerunt et procedunt. (Chap. I, liv. 1.)

(2) Ut nostræ ætatis homines et posteriores habeant quos imitentur vel effugiant. (Ibidem.)

Digitized by Google

« jeunes hommes ; elle était un degré au consulat, aux autres « dignités du premier ordre. » Il cite ensuite tous les nobles de la plus haute distinction, même de proches parents des Empereurs, qui se sont fait un honneur de cultiver la science du droit.

On sent que du Rivail est là sur son terrain, dans son propre élément. Son style s'élève avec sa pensée. Ses réflexions sont évidemment empruntées à l'ordre d'idées de son ouvrage de l'Histoire du Droit Romain. En effet, comme il le dit très-bien, protéger ses semblables par la puissance de la parole, c'est les servir aussi bien que de les protéger le glaive à la main ; défendre l'honneur et les intérêts de son pays par son éloquence, c'est aussi bien mériter de sa patrie, que de les défendre avec l'épée et le bouclier. Il cite Cicéron, il cite cet adage romain si connu : *Cedant arma togæ* (1) : « Qu'y a-t-il, en effet, de plus noble, « de plus louable et de plus sacré que de dispenser la justice, « et de rendre à chacun, selon son droit... La justice ! c'est la « principale fonction des princes, c'est la plus haute attribution « de la souveraineté. » Et à l'appui de cette vérité incontestable, il invoque de nombreux exemples. Ce qui peut paraître surprenant, c'est qu'avec de pareils principes, il sacrifie lui-même au préjugé qu'il combat. En parlant de ses cinq fils, il dit : « qu'il « les élève pour le service militaire, selon la coutume de ses « ancêtres (2). »

Notre historien a aussi, sur le cours du Rhône, des détails, des développements qui auraient eu pour nous beaucoup d'intérêt. Il paraît qu'il s'était fait une singulière idée des Provençaux de son temps, et l'on voit qu'il attribuait la mobilité de leur esprit aux vents qui régnaient habituellement dans le lit du grand fleuve (3). Il met cette pensée sur le compte d'un auteur

(1) Et quid est nobilius laudabiliusque ac sanctius, quam justitiam exercere et jus suum unicuique tribuere ? Imo judicare principum munus et officium est.

(2) Quam prolem ad bellum more majorum contra hostes educamus. (Chap. XIV, liv. 1.)

(3) Juxta Rhodani fluenta flatus emergunt, et homines generantur

Digitized by Google

qu'il appelle Gervais ; mais on voit qu'il la produit assez malicieusement. Il nous semble que ces morceaux et d'autres non moins piquants auraient mérité d'être conservés dans la traduction.

Dans le chapitre XIX de ce 1er livre, Aymar produit un examen assez curieux des opinions diverses sur le passage d'Annibal par Barcelonette et le pays des Sigoriens. On voit qu'il a lu Celius, Tite-Live surtout. Il ne veut pas que le général carthaginois ait passé par le Mont-Genèvre, parce que de cette montagne on ne voit pas les plaines du Piémont, et, dans le chapitre XXI, il répète qu'il a souvent parcouru ces contrées pour se rendre en Italie. Il ne veut pas non plus qu'Annibal ait passé par le Mont-Cenis, parce qu'il n'aurait pas traversé la Durance.

Il paraît que ces trois opinions étaient les plus accréditées de son temps et partageaient les érudits. Le mot *Druentia*, qui s'est malheureusement trouvé dans l'esprit de Tite-Live, pour désigner le Drac, a causé aux savants de grands embarras ; car il s'agissait, ayant l'idée d'un passage de la Durance, de concilier un retour très-inutile et très-dangereux vers le sud, avec quatre journées de marche vers le nord, avec l'habileté du général et avec les limites de temps indiquées par les auteurs, toutes choses parfaitement inconciliables.

Ce point, que personne n'avait encore parfaitement éclairci, faute d'une connaissance complète et personnelle des Alpes et de toutes ces régions, M. Macé l'a très-péremptoirement discuté. Sa dissertation est des plus intéressantes. Après avoir examiné tous les systèmes qui ont été produits sur cette grave question, il se range de l'avis de M. de Saussure. Il établit qu'Annibal, après avoir passé le Rhône, un peu « au-dessus de Roquemaure », et avoir remonté le fleuve quatre jours sur la rive gauche, arriva à l'île formée par l'Isère et le Rhône à leur confluent ; qu'ensuite, après s'être rendu médiateur entre deux frères compétiteurs du trône des Allobroges, il remonta l'Isère vers les Tricastins, sur

ventosi, inanes, inconstantes, et in promissis suis valde mentientes. (Chap. IX. liv. 1.)

Digitized by Google

la limite des Voconces, et cotoyant toujours l'Allobrogie qui lui était favorable ; qu'il traversa avec grande difficulté le torrent du Drac ; qu'il suivit la vallée du Grésivaudan jusqu'à Montmeillan, qu'alors ayant détourné à droite et parcouru la vallée de l'Arc, il commença l'ascension du Mont-Cenis, où il rencontra des ennemis et de grands obstacles ; qu'après ces dix jours de marche indiqués par Polybe, il en mit neuf autres à gravir ; qu'en définitive, arrivé au sommet du Mont-Cenis, après dix-neuf jours, temps encore indiqué par Polybe, il put, comme les historiens l'affirment, camper pendant deux jours sur le plateau de la montagne, qui a six kilomètres de longueur et un de largeur ; qu'en descendant par l'ancienne route que les piétons suivent encore, il put, pendant trois heures, apercevoir les plaines que le Pô arrose, et les montrer à ses soldats ; et qu'il arriva ainsi à peu de distance de Turin.

Ceux qui sont surpris de voir qu'Annibal, après avoir passé le Rhône, chemine vers le nord, au lieu d'aller directement à l'est, s'étonnent de ce qui n'étonna ni Polybe ni Tite-Live. Ils ne réfléchissent pas qu'un consul romain était déjà débarqué à Marseille avec des troupes (1) ; qu'il arriva au lieu même, où le passage du Rhône s'était effectué, trois jours après qu'Annibal en était parti ; qu'il y eut un engagement de cavalerie entre les Numides et les avant-postes de Scipion (2) ; que la province romaine pouvait et devait susciter de grands obstacles aux Carthaginois ; qu'enfin, Annibal s'était assuré de l'affection des Allobroges et même des Boïens du nord de l'Italie, et qu'il lui importait extrêmement de se rapprocher le plus possible de ces peuples belliqueux pour s'en faire un appui et s'y recruter au besoin. Ses espérances ne furent pas sans déception, car les Allobroges se déclarèrent contre lui et le combattirent quand il eut passé leur

(1) Scipion, qui allait en Espagne avec soixante vaisseaux longs, était arrivé à Marseille quand Annibal se préparait à passer le Rhône.

(2) Dans ce combat, le nombre des morts fut à peu près égal de part et d'autre, et ce ne fut qu'après une résistance opiniâtre que les Numides prirent la fuite. (Rollin, *hist. Rom.*, liv. XIII.)

Digitized by Google

pays ; mais il sut déjouer toutes les ruses et triompher de tous les obstacles, et ses espérances n'en avaient pas moins dû guider sa marche.

Cet itinéraire, en parfait accord avec la nature des lieux et avec le témoignage des deux grands historiens qui l'ont décrit, se trouve d'ailleurs confirmé par l'autorité la plus compétente en cette matière. Napoléon dit positivement, dans ses *Mémoires*, que le général carthaginois n'a pas pu prendre d'autre route que celle de l'Isère et du Mont-Cenis, et que depuis bien des siècles les savants, qui n'ont étudié les lieux qu'avec des cartes, radotent sur ce point. Rollin est un peu moins incisif ; mais, sans vouloir engager de discussion sur cette matière, il se prononce pour l'itinéraire des bords de l'Isère.

Ainsi, pour nous résumer, nous pouvons regretter que même dans ce premier livre, l'honorable traducteur ait laissé à l'écart certains passages qui ne pouvaient qu'augmenter l'intérêt des divisions géographiques ; mais nous ne pouvons que le féliciter du zèle qu'il a mis dans ses recherches, et nous sommes persuadé que de semblables travaux ne sauraient être trop encouragés. LEGEAY.

MÉMORIAL ANNUEL, ADMINISTRATIF, STATISTIQUE ET COMMERCIAL DU DÉPARTEMENT DE L'AIN, pour 1853, par Frédéric DUFOUR, imprimerie de DUFOUR, 1853, in-8.

L'époque déjà avancée de l'année où nous sommes pourrait faire croire que la publication de ce livre vient un peu tard. Les Annuaires ont l'habitude, en effet, de paraître aux environs du jour de l'an ; mais comme les mutations ne se font pas à époque fixe, l'inconvénient d'être en retard, très-grand pour un almanach, est à peu près nul pour un livre comme celui-ci. Les notions statistiques, les services divers, le personnel des administrations ne changent pas à chaque saison, et les docu-

Digitized by Google

ments précis et bien choisis que nous donne M. Dufour peuvent être utiles quelle que soit l'époque de l'année où ils sont publiés.

Le *Mémorial* sera indispensable à toutes les personnes qui ont quelque rapport d'affaires avec nos voisins du département de l'Ain, et surtout à celles qui prennent intérêt au chemin de fer de Lyon à Genève. A ce titre il s'adresse à nos compatriotes. On le trouve à Lyon, chez Savy, libraire, place Bellecour.

NOUVEAU GUIDE PITTORESQUE DE L'ÉTRANGER A LYON, par CHAMBET aîné, 9e édition. Lyon BRUNET fils, 1853, in-12.

Paris se réserve assez volontiers le monopole de ces *Guides* que le touriste rencontre à chaque pas dans les villes ou les sites un peu célèbres et qui répondent le plus souvent si mal à la confiance qu'on veut bien leur accorder. Sur l'invitation d'un éditeur, un écrivain, le premier venu, compulse tout ce qui a été écrit sur le sujet qu'on lui donne à traiter et voilà qu'on apprend l'apparition du *Vade Mecum* du voyageur dans telle ville ou telle province. Les journaux s'empressent de louer l'exécution typographique du livre, l'élégance du stile, la finesse des aperçus, mais à l'ouverture du volume on trouve que l'Hôtel-de-Ville de Lyon est le chef d'œuvre de Soufflot, on a voulu dire Maupin, ou que la grotte de la Balme a deux lieues de long et une lieue de large, ce qui fait une voute d'une belle portée, ou que Xavier Bichat est né à Tholssey, Thoirette étant un petit village fort inconnu aux parisiens; et, grâce à ce laisser aller des écrivains, ces *Guides*, ces *Revues*, ces *Pittoresques*, deviennent des livres dangereux qu'on ne peut consulter qu'avec la méfiance la plus extrême. Nous avons sous les yeux un plan de Lyon de 1852 qui désigné deux de nos forts sous les noms de fort de la Côte-d'Or et fort de Loyauté. Ce n'est que l'em-

Digitized by Google

placement qui nous a fait reconnaître qu'il était question des forts de Loyasse et de la Tête-d'Or; mais les étrangers ne pourront-ils pas croire que nos ingénieurs militaires ont eu un souvenir de la carte de *Tendre* quand ils ont bâti le fort de *Loyauté*? Il est donc nécessaire que ces *Descriptions*, ces *Guides du voyageur* soient faits sur les lieux et par des écrivains du pays. M. Chambet l'a compris, aussi son *Guide à Lyon* vient-il d'atteindre sa neuvième édition. Cet ouvrage n'en est pas moins entièrement nouveau, M. Chambet ayant voulu mettre son livre au niveau de toutes les améliorations, de tous les changements que notre ville a subis.

La méthode de M. Chambet est claire et simple. Grâce à lui, l'étranger connaîtra notre ville; rien de ce qui est intéressant n'est oublié; il nous sera permis cependant de regretter que les occupations de l'auteur ne lui aient pas laissé le loisir de surveiller avec soin ses épreuves et de corriger quelques fautes typograpiques de peu d'importance dans un mot ordinaire, mais graves quand elles se rencontrent dans un nom propre. Ainsi, parmi les hommes illustres de Lyon, M. Chambet a voulu citer Prost de Royer et Trimolet, et le compositeur a écrit : Prost de Loyer et Tremolet; le sculpteur Elschoët est devenu Elschoïl, enfin les acqueducs de Beaunant sont devenus les acqueducs de Biaunant. On nous trouvera sévère, nous typographe, de relever les fautes d'un confrère. Cette considération a failli nous arrêter, mais, toute réflexion faite, nous avons trouvé que l'ouvrage de M. Chambet était assez bon par lui-même, et que l'imprimerie remarquable de M. Brunet était assez connue pour pouvoir supporter les deux ou trois petites erreurs que nous leur reprochons.

Des vignettes fort jolies et un plan accompagnent cet ouvrage qui, nous l'espérons, arrivera bien vite à sa dixième édition.

A. V.

Digitized by Google

LE VERRE D'EAU, GRAVURE DE CHARLES JACQUES.

Parmi les graveurs qui, depuis quelques années, ont su se faire une réputation, il faut sans hésiter mettre au premier rang M. Charles Jacques, dont le talent est aujourd'hui reconnu même par ses rivaux. *L'Illustration* disait dernièrement de lui: « Nos lecteurs ont remarqué une série de gravures publiées dans ce journal au commencement de chaque mois, pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler et ayant trait aux travaux de la campagne, aux diverses époques de la saison. Ces gravures, contrastant par une exécution plus libre, plus large et plus heurtée avec la plupart des autres gravures sur bois du journal, avaient un relief singulier qui attirait forcément l'attention, soit qu'on fût disposé à goûter l'âpre saveur de ce genre de composition, soit qu'on éprouvât une résistance instinctive pour cette franchise et cette rudesse. Elles s'alliaient très-bien, du reste, à la nature des sujets à représenter, et souvent au caractère des dessins à reproduire. Ces remarquables travaux dus à M. Jacques ont une naïveté forte et saisissante. » Ces lignes et surtout les œuvres qu'elles accompagnaient avaient attiré notre attention. Quoique Charles Jacques ne soit pas Lyonnais, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant avec la présente livraison un dessin de la première manière de cet artiste, alors qu'il cherchait sa voie ; c'est-à-dire avant qu'il eût trouvé ce caractère large et naïf qui le distingue aujourd'hui. Dans un de nos prochains numéros, nous ferons connaître cette nouvelle manière qui a valu à son auteur une si belle réputation.

A. V.

Digitized by Google

Imp. par Aug. Delattre Rue de la Rochefoucauld 6 Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLECTION D'UN ABBÉ DE SAVIGNY

AU XVe SIÈCLE.

Tout le monde sait que le suffrage universel, comme beaucoup d'autres institutions, a été emprunté par la société civile au clergé catholique, qui, lui-même, l'avait emprunté aux Romains, et l'a pratiqué pour l'élection de ses prélats jusqu'au XIe siècle, peut-être même plus tardivement encore. A ce mode primitif d'élection en succéda un autre, qui consistait à faire choisir les prélats par leurs pairs. Ce dernier est encore en usage pour l'élection des papes. Il était particulièrement pratiqué pour l'élection des abbés dans les abbayes : c'était le suffrage universel sous une autre forme. Ces faits sont parfaitement connus; mais ce qui l'est moins, c'est la manière de procéder à l'élection. Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de donner sur ce sujet quelques détails tirés d'un très-long procès-verbal d'élection d'un abbé de Savigny conservé dans les archives du département du Rhône. Nous n'avons-eu qu'à résumer ce document latin, en le traduisant, et à l'éclaircir à l'aide d'autres documents originaux en notre possession.

Le lundi 12 janvier 1456 (*nouveau style*), Guillaume d'Albon, abbé de Savigny depuis le 22 août 1415, trépassa dans le château de Saint-bel, qu'il avait fait réparer, et qui devint alors, s'il ne l'était déjà, la résidence abbatiale. Le mardi 13, le corps

Digitized by Google

du défunt fut porté solennellement à l'abbaye, et enterré dans la grande église, devant l'autel de Saint-Étienne.

Le jeudi 15 janvier, les moines furent convoqués dans le chapitre au son de la cloche, suivant l'usage, pour avoir à s'occuper de donner un successeur à Guillaume d'Albon. L'assemblée eut lieu sous la présidence de Pierre Escofier (*Escoferii*), grand prieur. Outre les moines, au nombre de quarante, presque tous profès et dans les ordres, on avait fait venir le notaire Pierre Bonpain (*Bonipanis*), pour rédiger le procès-verbal de la séance, et quelques témoins étrangers à l'abbaye pour, le signer.

Après mûre délibération, il fut décidé que l'élection aurait lieu le jeudi 29 janvier et jours suivants, si cela était nécessaire. Le grand prieur et les autres moines capitulants arrêtèrent que tous les religieux seraient convoqués personnellement pour ce jour-là, tant les présents que les absents, ceux de ces derniers du moins, qu'il serait possible d'*appréhender*; et, de plus, que le décret de convocation serait lu, suivant les priviléges et les coutumes de l'abbaye, sur le *pont*, c'est-à-dire probablement sur le pont volant qui donnait accès dans le monastère par la grande porte. En conséquence, on nomma deux moines pour porter à qui de droit les lettres de convocation qui furent rédigées pour cela, avec spécification toutefois qu'elles ne seraient communiquées qu'aux intéressés résidant dans le diocèse de Lyon, suivant l'usage (1).

Au moment où l'assemblée allait se séparer, le grand prieur rappela, au nom des autres moines capitulants, que les *suspendus*, *interdits* ou excommuniés, s'il y en avait parmi les frères, devaient s'abstenir de prendre part à l'élection, pour n'en pas compromettre la validité; il ajouta, au surplus, que si, malgré son avertissement, il y en avait qui persistassent à voter, ils seraient expulsés du chapitre.

Et attendu qu'un des moines, présent dans le monastère, mais

(1) Ceux qui résidaient hors du diocèse n'avaient pas droit d'élection, à ce qu'il paraît, *quia extra regnum*. Nous verrons cependant que plusieurs votèrent par procuration.

Digitized by Google

retenu dans son lit par ses infirmités, n'avait pu se rendre à la convocation, il fut décidé que le notaire Bonpain, accompagné de plusieurs personnes, serait chargé de lui communiquer le procès-verbal de la délibération, pour qu'il eût à y consigner son opinion. Le moine pour lequel on montrait cette déférence était un des cousins de l'abbé défunt, appelé comme lui Guillaume d'Albon; il était hôtelier de l'abbaye, c'est-à-dire qu'il était chargé d'héberger les étrangers de distinction qui venaient visiter le monastère. Au sortir du chapitre, Bonpain, accompagné de deux témoins, se rendit chez Guillaume d'Albon, qui approuva complètement ce qui avait été fait.

De leur côté, Jacques Genon (*Genonis*), doyen de Laney, et Louis de Lavieu, prieur de Saint-Clément-de-Valorgue, au diocèse de Clermont, délégués par leurs confrères pour signifier à tous les ayants droit le jour de l'élection, se mirent en devoir d'accomplir leur mission. Du 18 au 22, Louis de Lavieu s'acquitta de ce soin auprès de plusieurs des moines présents dans l'abbaye. Le 23, il se transporta aux prieurés d'Alix et de Ternant, et signifia sa commission aux deux prieurs; le lendemain, il en fit autant au prieur de Tarare, et ainsi de suite à tous les moines résidant hors de l'abbaye, mais dans le diocèse cependant.

Le jour de l'élection venu, tous les moines claustraux présents à Savigny, au nombre de quarante-six, entendirent une messe du Saint-Esprit, puis se rendirent processionnellement dans le chapitre, en chantant le *Veni Creator*. Cette hymne achevée, ils nommèrent Humbert Roland (*Rolandi*), docteur en droit et sacristain de l'église Saint-Paul de Lyon; Bertrand Merlet (*Merleti*), licencié en droit et official ordinaire; et Simon Court (*Curti*), également licencié en droit et bénéficier de l'église de Lyon, tous trois présents et acceptants, pour les assister dans cette circonstance, outre les notaires Bonpain et Hugues de Bellièvre, avec leurs scribes et deux témoins *idoines*, Mathieu Rosier (*Roserii*), curé de *Boencho* (Boen?), et Guillaume Baudet (*Baudeti*), de Saint-bel, bachelier en droit.

Les conseillers élus, les notaires et les témoins prêtèrent successivement serment de remplir exactement leur mission et de

Digitized by Google

garder le secret sur les circonstances de l'élection. D'après l'ordre du grand prieur, le notaire Bonpain lut à haute voix les lettres *citatoires*; en outre, il fit d'abondant appeler devant la porte de l'abbaye, par le frère Louis de Lavieu, tous ceux qui avaient droit d'élection, tant les présents que les absents. On prit ensuite le nom de chacun, en tenant note de ceux qui étaient chargés de délégations.

Deux de ces délégations méritent une mention particulière; mais, avant d'en parler, il convient de faire connaître quelques faits essentiels. Lorsque Guillaume d'Albon mourut, il y avait fort longtemps déjà qu'il était malade, et sa succession était convoitée d'avance par deux personnes. La première était un de ses neveux, appelé Jean d'Albon, prieur de Mornant et d'Arnas, qui le suppléait habituellement, et qui paraissait réunir toutes les chances; nous verrons, en effet, qu'il fut nommé : le titre d'abbé de Savigny fut même conservé presque héréditairement dans sa famille pendant deux siècles, transmis qu'il était invariablement de l'oncle au neveu. L'autre compétiteur était Antoine de Balzac, moine de Cluny, prieur d'Ambierle, plus tard évêque de Valence et de Die. Ce dernier était frère de Roffec de Balzac, qui avait épousé deux ans avant Jeanne d'Albon, fille d'Antoine d'Albon, cousin du dernier abbé, mais d'une autre branche; Roffec, usant de l'influence que son mariage lui donnait dans le pays, mit tout en œuvre pour faire réussir l'élection de son frère. C'est ce que nous allons voir par l'analyse des deux procurations dont nous avons dit un mot.

La première, donnée par Étienne de Lorgue, prieur de Ternant, est datée du 9 avril 1455, c'est-à-dire de près d'un an avant la mort de l'abbé Guillaume. Étienne y déclare qu'il est sujet à une grave maladie, appelée vulgairement la *migraine* (migrana), qui ne lui permet pas d'aller à cheval, et pourrait l'empêcher de se rendre à l'abbaye s'il venait à y avoir une élection d'abbé à faire. En conséquence, il charge Guillaume Aroud (*Arodi*), chamarier, et Étienne Grolier (*Grolerii*), célérier de Saint-Laurent-d'Oingt, de le représenter dans cette circonstance. L'acte fut rédigé à Bagnols, en présence de noble per-

Digitized by Google

sonne Jean Jossard (*Jossardi*), seigneur de Châtillon-d'Azergues, et d'Antoine d'Albon, seigneur de Bagnols, par Pierre Tassin, de Savigny, clerc du diocèse de Lyon.

Une note marginale porte que cette pièce devait être considérée comme nulle, 1° parce qu'elle avait été rédigée dix mois avant la mort de l'abbé; 2° parce qu'elle avait été écrite dans la maison de Bagnols, que Roffec de Balzac avait reçue comme dot de sa femme, Jeanne d'Albon; 3° parce que les témoins de cet acte étaient, le premier, oncle de Jeanne, et le second, son père; 4° enfin parce que le notaire qui l'avait rédigé était un des serviteurs de ces derniers, qu'il était châtelain de Châtillon, avait deux de ses fils avec Roffec et un troisième avec Antoine de Balzac. Nous verrons, en effet, que Benoît Tassin, autrement dit Mailliard, autre fils de Pierre, qui était alors moine à Savigny, vota pour Balzac, et s'efforça de faire exclure du scrutin un de ses adversaires (1).

La seconde procuration dont nous avons à parler est celle de Guillaume d'Albon, hôtelier de l'abbaye, moine infirme, à qui nous avons vu qu'on avait porté le procès-verbal de la délibération du 13 pour qu'il y consignât son avis. Quoique cousin de l'abbé défunt et de Jean d'Albon, son successeur en expectative, comme il était en même temps grand-oncle de la femme de Roffec de Balzac, ce dernier parvint à lui faire signer, la veille de l'élection, une délégation pour un simple moine, Hugues Rostaing, qui, en effet, vota pour Antoine de Balzac. Cette procuration eut pour témoins les mêmes personnes que la précédente, c'est-à-dire Antoine d'Albon, neveu de Guillaume d'Albon et beau-père de Roffec de Balzac; et Jean Jossard, oncle de la femme de ce dernier. Une note écrite en marge de cette pièce, moitié en latin et moitié en français, lui dénie toute valeur par suite de ces diverses circonstances, et de ce que le délégataire ne put jurer que Guillaume d'Albon, qui résidait dans l'abbaye, ne pouvait venir voter. Cette note nous apprend, en outre, que ce dernier était gardé dans

(1) Voyez, au reste, sur la famille Mailliard, la notice que j'ai publiée dans le *Journal de Montbrison*, des 8 et 15 juillet 1849.

Digitized by Google

sa chambre par « deux archers de messire Roffec, sieur de Balzac, frère dudit prieur d'Ambierle.... lesquelx ne vouloyr pas que les scruptateurs allassent à luy, doubtant que y ne voulusse pas ledit prieur d'Ambierle; mais luy firent fère ladite procuration et constituer un procureur qu'il avoit à sa merci. »

Ces préliminaires accomplis, et avant de passer au vote, le grand prieur fit une allocution pour engager tous ceux qui pourraient être sous le coup d'une interdiction à se retirer, pour ne pas nuire à l'élection.

A peine avait-il achevé, que Benoit Tassin, autrement dit Mailliard, se leva, et demanda l'exclusion du frère Jean *de Tilio*, infirmier, lequel avait depuis longtemps, dit-il, encouru une sentence d'excommunication rendue par l'official de Lyon, à la requête de Pierre Tassin, père du réclamant, à l'occasion de dégâts faits dans les terres dudit Pierre par les animaux de Jean de Tilio. Ce dernier n'avait pas été relevé de la sentence, quoiqu'il eût passé un compromis avec Pierre Tassin au sujet de cette affaire. Là-dessus, Benoit produisit les pièces de la procédure.

Jean de Tilio allégua vainement qu'il n'avait pas été interdit pour cela, et qu'il avait droit de voter. Le chapitre se prononça contre lui. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sortir d'embarras, Jean de Tilio supplia l'official, là présent, de vouloir bien lever la sentence, ce que celui-ci fit immédiatement, après avoir pris connaissance des pièces, et en imposant toutefois une pénitence au réclamant. Il fut délivré aussitôt acte de cette décision.

Cela fait, et conformément aux prescriptions du concile de Bâle, tous les moines prêtèrent le serment suivant, le grand prieur dans les mains du chamarier, et tous les autres dans les mains du grand prieur : « Je jure et promets à Dieu tout-puissant et au bienheureux Martin, notre patron, de choisir pour abbé et pasteur de l'abbaye de Savigny celui qui me paraîtra le plus propre à remplir cet office, sans me laisser influencer par argent ou prière. »

Le grand prieur ayant ensuite rappelé les divers modes d'élection qui pouvaient être usités, soit l'inspiration du Saint-

Digitized by Google

Esprit, soit le scrutin, soit le compromis, il fut convenu qu'on adopterait la forme du vote au scrutin. En conséquence, on fit choix de trois moines pour recevoir les déclarations des votants. Les scrutateurs désignés furent : frère Robert Gageron (*Gageronis*), prieur claustral ; Etienne Grolier (*Grolerii*), célérier de Saint-Laurent et Vénérand de Serron, doyen de Courzieux, qui acceptèrent cette mission.

Avant de procéder, les trois scrutateurs firent serment, entre les mains du grand prieur, de recevoir fidèlement les votes ; de n'induire personne à voter dans un sens plutôt que dans un autre ; de ne publier que ce qui serait nécessaire. Les notaires et scribes en firent autant, et tous ensemble se retirèrent dans les archives, autrement dit le trésor de l'abbaye, le lieu le plus convenable et le plus voisin du chapitre.

Lorsqu'ils furent installés, les trois scrutateurs se mirent en devoir de remplir leur mission : ils commencèrent par l'un d'eux, Robert Gageron, que ses deux autres collègues interpellèrent ainsi : « Nous vous adjurons par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et au péril de votre âme, afin que, selon Dieu et votre bonne conscience, et suivant le serment que vous avez prêté, vous nous disiez quel est celui que vous choisissez comme le plus utile et idoine pour la charge d'abbé de Savigny. » A quoi Gageron répondit : « Moi, frère Robert Gageron, prêtre, moine profès, et prieur claustral de l'abbaye de Savigny, interpellé par vous, mes deux collègues, je déclare voter pour frère Jean d'Albon, bachelier en droit, prêtre, moine profès de cette abbaye, prieur des prieurés de Mornant et d'Arnas, situés dans le diocèse de Lyon, et dépendant de ladite abbaye, lequel je crois être le plus utile et le plus idoine, et je l'élis pour abbé et pasteur de ladite abbaye de Savigny. »

Tous les autres moines, appelés successivement et interpellés de la même manière, répondirent dans la même forme, d'abord les trois commissaires, puis les autres frères, en commençant par le grand prieur. En voici la liste dégagée de toutes les formules :

Digitized by Google

Pour Jean d'Albon,

1° Pierre Escofier, grand prieur ;

2° Robert Gageron, prieur claustral ;

3° Vénérand de Serron, prieur de Courzieux ;

4° Le même, par délégation de *Vaucher de Montemorliono*, prieur de Sail-en-Donzy ;

5° Louis le Toux, doyen de Teylan ;

6° Le même, par délégation de Girard de Thélis, prieur de Randans (près de Feurs) ;

7° Jean de Ripparia, sacristain ;

8° Etienne Guigat, sacristain de Notre-Dame de Savigny ;

9° Hugues de Tarare, pénitencier ;

10° Antoine Tassin, alias Mailliard, réfecturier ;

11° Antoine de la Rivoire, cruisier ;

12° Barthélemy Dufour, *ouvrier* et prieur d'Amanzé ;

13° Antoine *de Minuta*, prêtre ;

14° Louis de Lavieu, prieur de Saint-Clément-de-Valorgue, au diocèse de Clermont ;

15° Rolet de Lere, moine profès ;

16° Guichard de Charvet, moine ;

17° Eustache de Soleillant, moine ;

18° Antoine Vernoillat, prieur de Tarare ;

19° Ardoin *de Ronseriis*, grand célérier ;

20° Jean de Tilio, infirmier ;

21° Jacques *Genonis*, doyen de Lancy ;

22° Jocerand *Arodi*, aumônier ;

23° Guillaume *de Ronseriis* ;

24° Le même, par délégation de Jean *de Chameriaco*, communier ;

25° Eustache Dodieu, prieur de Saint-Nizier-d'Azergues ;

26° Henri *de Montaigniaco*, prêtre ;

27° Louis Vernoillat, moine ;

28° Guillaume Moret, moine ;

29° Philibert de Lavieu, moine ;

30° Antoine Vernoillat, moine ;

31° Claude *Gageronis*, moine ;

32° Jean *de Faya*, moine ;

33° Théodore *de Ronseriis*, moine.

Pour Antoine de Balzac,

1° Etienne *Grolerii*, célérier de Saint-Laurent ;

2° Le même, par délégation d'Amédée de Charanczonay, prieur de Sainte-Marie de Taluyers, au diocèse de Genève ;

3° Le même, par délégation de Jacques de Lernay, prieur de Lonvagny, diocèse de Genève ;

4° Guillaume Aroud (*Arodi*), chamarier ;

5° Le même, par délégation d'Etienne de Lorgue, prieur de Ternand ;

6° Jean de Molesme, capiscole ;

7° Le même, par délégation d'Henri Glemer, prieur de Noailly-en-Roannais ;

8° Antoine de Varey, prêtre ;

9° Lancelot de Cordoue, moine profès ;

10° Symphorien Piney, prieur d'Alix ;

11° Henri *de Foresta*, prêtre ;

12° Benoit Tassin, prêtre ;

13° Louis de Salemard, prêtre ;

14° Hugues Rostaing, prêtre ;

15° Le même, par délégation de Guillaume d'Albon, hôtelier ;

16° Briand de Rochefort, prêtre ;

17° Jean Pinatel, prêtre ;

18° Jean de Rochebaron, moine acolyte ;

19° Pierre *Baronati*, moine (1).

Pour Louis le Toux,

Jean d'Albon, prieur de Mornant et d'Arnas.

(1) Une note marginale nous apprend que ce religieux n'était dans le monastère que depuis trois mois, et qu'il n'avait que dix à onze ans. Aussi ne

Digitized by Google

Aussitôt que le vote fut terminé, les scrutateurs rentrèrent dans le chapitre, et en firent connaître le résultat par la voix du prieur de Courzieux. Cela fait, Louis le Toux déclara reporter sur Jean d'Albon la voix que celui-ci lui avait donnée. Le prieur de Courzieux, du consentement de ses deux collègues, fit alors le dépouillement du scrutin devant tout le chapitre, et après avoir fini, s'exprima ainsi :

« Seigneurs, mes frères, je trouve 53 votants (y compris 8 procurations). Sur ce nombre, 33 ont voté pour le frère Jean d'Albon, 19 pour Antoine de Balzac, 1 pour Louis le Toux, comme vous pouvez le vérifier sur le registre. On voit que la plus grande partie s'est prononcée pour Jean d'Albon, et suivant la raison, ce nombre doit être préféré ; il doit l'être aussi pour son mérite ; car ceux qui ont nommé ce dernier sont les plus anciens et les plus notables, et parmi eux se trouvent le plus grand nombre de dignitaires et d'officiers. Ils ne lui sont d'ailleurs ni parents ni alliés, et il ne paraît pas qu'il y ait eu pour ce vote aucune prière ou promesse faite. Au contraire, ceux qui ont voté pour Antoine de Balzac sont en plus petit nombre, et, pour la plus grande partie, des plus jeunes frères et des moins titrés, n'ayant pas une grande habitude des affaires de l'abbaye. La raison veut donc que nous préférions Jean d'Albon, car il est d'un nom illustre, de bonne vie et mœurs, d'âge convenable, de noble race et de naissance légitime, prêtre, bachelier en droit, bien connu dans l'abbaye, qu'il gouverne depuis longtemps au nom de frère Guillaume d'Albon, et pourrait, au besoin, subvenir aux nécessités de l'abbaye. Quant au frère de Balzac, quoiqu'il soit honnête homme et gradué, cependant il est d'un moindre mérite. Pour le frère Louis le Toux, il ne peut en être question ici, car il n'a qu'une voix, et la reporte sur Jean d'Albon. »

put-il pas donner le nom de celui pour lequel il votait ; il ne se rappela que son titre de prieur d'Ambierle (*priorem Ambertæ, quem aliter nominare nescirem*). Il avait oublié une partie de la leçon qu'on lui avait faite. Le dernier électeur de Jean d'Albon était à peu près dans le même cas : il ne put donner que le titre de *prieur de Mornant*.

Digitized by Google

Cette allocution du prieur de Courzieux ayant été approuvée de tous ses coélecteurs, il proclama Jean d'Albon abbé, avec les formules ordinaires : « In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen. Cum abbatia Savigniaci, ordinis sancti Benedicti, Lugdunensis diocesis, abbatis et pastoris solacio destituta per obitum bonæ memoriæ domini Guillelmi de Albone, ipsius abbatiæ quondam ultimi abbatis seu pastor, die duodecima mensis presentis Januarii defuncti et inde inhumati; vocatisque evocandis, die jovis hodierna vicesima nona mensis predicti Januarii, pro futuri abbatis et pastoris dictæ abbatiæ procedendo electionis negotio, intimata, assignata et prefixa, presentibus omnibus et singulis qui debuerunt, voluerunt seu potuerunt interesse, tandem placuerit omnibus religiosis dicti capituli, nemine discrepante, per viam scrutini eidem abbatiæ de abbate seu pastore, Dominica auxiliante gratia, providere; factoque scrutino juxta formam concilii generalis Basiliensis, ipsoque publicato, et collatione diligenti numeri ad numerum, zeli ad zelum, et meriti ad meritum facta, repertum sit majorem et saniorem partem totius hujus capituli dictæ abbatiæ Savigniaci vota sua direxisse in venerabilem et religiosum virum fratrem Johannem de Albone, in decretis, etc... Idcirco ego prenominatus decanus Corziaci, voce, vice et nomine meis, et dictæ majoris et sanioris partis totius hujusmodi capituli, qui vota sua in eumdem fratrem Johannem de Albone, ut profertur, duxerunt, ex potestate mihi per eos attributa, commissa et concessa, invocata sancti Spiritus gratia, dictum fratrem Johannem de Albone in abbatem et pastorem dictæ abbatiæ Savigniaci eligo et nomino per presentes. »

A peine le prieur de Courzieux avait-il achevé cette proclamation, que Guillaume Aroud, le chamarier, se leva, et protesta contre l'élection de Jean d'Albon, tant en son nom propre qu'au nom de ceux qui, comme lui, avaient voté pour Antoine de Balzac. Faisant la contre-partie de ce qui venait d'être dit, il affirma que son candidat était bien préférable, et que ceux qui avaient voté pour lui étaient, sinon les plus nombreux, du moins les plus qualifiés, les plus considérables, les plus méritants, etc., etc.

Digitized by Google

Enfin il finit par proclamer à son tour, et dans la même forme, Antoine de Balzac abbé de Savigny.

Les électeurs de Jean d'Albon protestèrent et se retirèrent en chantant le *Te Deum* et sonnant les cloches en signe de joie ; ils vinrent ensuite processionnellement dans le chœur de l'église, où ils intronisèrent Jean d'Albon sur le siége abbatial ; ce à quoi les partisans de Balzac s'opposèrent tant qu'ils purent.

Cette cérémonie terminée, le prieur de Courzieux, à qui le grand prieur et tous ses collègues avaient donné mission pour cela, annonça en langue vulgaire, au clergé et au peuple rassemblé en grand nombre dans l'église, l'élection de Jean d'Albon.

Les partisans d'Antoine de Balzac en firent autant à leur tour, mais en l'absence des partisans de d'Albon, qui s'étaient retirés. La position de ceux-là, d'ailleurs, dans cette occasion, était bien moins favorable, car ils n'avaient pas leur candidat sous la main ; mais ils se rattrappèrent plus tard.

Les droits de Jean d'Albon paraissent si bien établis, qu'on a peine à se rendre compte de ce conflit, et cependant il se prolongea pendant plusieurs années, tant était considérable l'influence de Roffec de Balzac (1). C'était, en effet, l'un des personnages marquants de cette époque. Il devint successivement capitaine de cent hommes d'armes des quatre mille francs-archers ou architenants de France, chevalier de l'ordre du roi, conseiller et chambellan de Louis XI, sénéchal de Beaucaire, et gouverneur du Pont-Saint-Esprit. Il était frère de Robert de Balzac, baron d'Entragues et de Saint-Amand, sénéchal d'Agenois.

Pendant plusieurs années, Jean d'Albon tenta vainement de se faire reconnaître par l'archevêque de Lyon. Celui-ci différait sans cesse, pour une raison ou pour une autre. Enfin il renvoya l'affaire par-devant le pape, qui se prononça pour Balzac. Mais Jean d'Albon en appela de cette décision, qui était contraire aux droits de l'église gallicane. Enfin, après de longs débats qui abou-

(1) Voyez dans ma notice sur Benoit Mailliard (*Journal de Montbrison* des 8 et 15 juillet 1849), le rôle que joua ce gentilhomme dans le Lyonnais durant les troubles du *bien public*.

Digitized by Google

tirent à un procès devant la cour de parlement, l'archevêqu ayant été mis en demeure de se prononcer entre les deux candidats, par arrêt en date du 28 juin 1460, et cela sous peine de saisie de son temporel, Jean d'Albon fut admis. Il dut subir toutefois les examens d'usage devant le chapitre de Lyon, qui, du reste, s'était prononcé en sa faveur depuis longtemps. Il fut mis en possession le 7 décembre 1461, c'est-à-dire plus de cinq ans après son élection.

Aug. BERNARD.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

LOUIS-GABRIEL SUCHET,

MARÉCHAL DE FRANCE ET DUC D'ALBUFÉRA.

(SUITE).

Dès les premiers jours de l'année 1808, tous les yeux étaient fixés sur la Péninsule, sur cette noble et grande nation espagnole, dont la gloire a rempli si souvent le monde, dont le patriotisme devait se produire malheureusement contre nous.

Un roi honnête, mais aveuglé par les soins les plus vulgaires, les moins dignes du trône, une reine plongée dans une vie dégradée, un favori vain, léger, incapable, consommaient dans l'insouciance et la licence les dernières ressources de Charles-Quint. Cependant l'Espagne avait été la première nation de l'Europe depuis la dernière moitié du XVe siècle jusqu'au commencement du XVIIe. Elle avait doté l'univers d'un nouveau monde; ses aventuriers avaient été de grands hommes; ses capitaines étaient devenus les premiers généraux de la terre; elle avait imposé sa langue, ses manières et jusqu'à ses vêtements aux diverses cours; elle avait régné dans les Pays-Bas par des mariages, en Italie et en Portugal par des conquêtes, en Allemagne par l'élection, en France par nos guerres civiles; elle avait menacé l'existence de l'Angleterre; elle avait vu nos rois dans ses prisons, et ses

Digitized by Google

soldats à Paris ; sa langue et son génie nous avaient donné Corneille. Enfin l'Espagne, conquérante en Amérique et dans les Indes disait que le soleil ne se couchait pas sur ses états.

Au cinq mai 1808, le traité de Bayonne céda à Napoléon, au nom de Charles IV, tous les droits de ce monarque. On blâmait l'entreprise qui allait être le résultat de ce traité tenu secret pendant quelque temps, car elle semblait devoir ajouter de nouveaux poids au lourd fardeau dont l'empire était chargé. On blâmait la forme qui n'était qu'une perfidie envers de malheureux princes hébétés et impuissants ; de toutes parts on disait qu'il y avait là un gouffre où viendraient s'enfouir beaucoup d'argent, beaucoup d'hommes, pour un résultat fort incertain. Lorsqu'ensuite on venait à considérer cette nation espagnole d'où allaient partir des cris d'une haine implacable contre la France, l'inquiétude devenait extrême. En voyant le nouveau roi Ferdinand VII obligé d'aller chercher en France la reconnaissance de son titre royal, les Espagnols avaient été promptement éclairés sur ce qui allait se faire à Bayonne, et une haine ardente s'était tout-à coup allumée dans leurs cœurs. Tous, il est vrai, ne partageaient pas ce sentiment au même degré. Les classes élevées et même les classes moyennes, appréciant le bien qui pouvait résulter d'une régénération de l'Espagne par les mains civilisatrices de Napoléon, animées contre l'étranger de sentiments moins sauvages que ceux du peuple, d'ailleurs moins portées que lui à l'agitation, ne souffraient que dans leur fierté, vivement blessée de la manière dont on entendait disposer de leur sort. Cependant, avec des égards, un déploiement subit et irrésistible de forces, on les aurait contenues, et peut-être même eût-on fini par les ramener. Mais le peuple fut jeté dans une vive exaspération ; ce peuple espagnol allait déployer pour le soutien de l'ancien régime toutes les passions démagogiques.

Mais on avait compté sur le génie de Napoléon, toujours

Digitized by Google

heureux, pour vaincre de nouvelles difficultés, on allait tout attendre de ce génie extraordinaire. Le public habitué à la guerre, habitué surtout sous ce maître tout puissant à dormir au bruit du canon, dont les échos lointains ne faisaient que présager des victoires, demeurait tranquille et confiant, malgré tout ce qu'avait de triste, de sinistre même, cette guerre entreprise au delà des Pyrénées, contre l'irritation et l'enthousiasme d'une nation entière, contre un peuple notre allié qui redemandait en vain, à la face du monde civilisé, son roi, son gouvernement et son repos. On flottait ainsi entre la crainte, l'espérance et l'orgueil satisfait.

Toutefois si l'Empereur allait être presque toujours absent d'Espagne, pendant la lutte, son esprit devait y être présent. Son âme énergique y remplaça sa personne, et il est impossible de lire les instructions qu'il adressait à ses lieutenants pendant cette période orageuse, sans être frappé du calme héroïque qu'il conservait pendant tant d'alarmes, si lointaines et si menaçantes, et qu'il communiquait en l'éprouvant.

Ce fut au milieu de ces graves préoccupations que le général Suchet, après quelques mois d'un repos fortuné, se vit appelé par l'Empereur à porter la fortune de ses armes en Espagne. Il allait montrer ses drapeaux triomphants, au-delà des Pyrénées et illustrer de nouveau son nom dans la mémorable campagne de Catalogne et de Valence. Mais il allait entrer aussi dans cette carrière de luttes, de succès chèrement achetés et de revers occupant les dernières années de l'Empire. Une réflexion déjà se présente : ce qu'on vient de voir faire à ce grand capitaine dans ses campagnes, se renouvellera exactement dans toutes les époques suivantes : toujours il débuta vivement, brillamment, mêlant la prudence à la bravoure, dans sa vie : discipline, subordination, religion, patrie. Cette belle terre d'Espagne ne put pas se montrer aride pour lui. Sa vaillante armée y cueillit des lauriers avec abon-

Digitized by Google

dance. Cette expédition mémorable allait accroître encore la renommée de Suchet dont le génie était alors dans toute sa force.

En franchissant les Pyrénées, le rideau se levait devant lui. Il voyait d'autres régions et d'autres scènes, le soleil d'Aragon et de Valence, les palmiers du Guadalquivir que ses soldats devaient bientôt saluer de leurs armes.

Sa mission fut d'abord de couvrir le siége de Sarragosse sur la droite de l'Ebre; il y obtint un premier avantage. Sa division, maîtresse des hauteurs de St-Lambert, empêcha toute tentative des Espagnols qui venaient soit de Valence, soit du centre de l'Espagne pour secourir la place.

Le corps du général Junot qui venait de terminer le siége de Sarragosse passa, le 10 mai 1809, sous les ordres de Suchet qui fut alors nommé général en chef de l'armée d'Aragon, et gouverneur de cette province. Il devait se reposer dans ce pays, le surveiller de là, partir si les évènements prenaient une tournure favorable, et s'avancer par Cuença sur Valence. Le corps d'armée du maréchal Mortier, qui s'était peu fatigué pendant le siége de Sarragosse, restait en arrière pour soutenir Suchet ou garder l'Aragon si ce général venait à s'éloigner.

Mais le départ du 5e corps, l'agression de l'Autriche, et le délabrement d'une armée affaiblie par tant de souffrances et de combats, rendirent sa position très critique. Toutefois il sut triompher de ces difficultés et les faire servir à sa gloire. Il avait en cette occurence de beaux jours à espérer, et la fortune allait encore lui sourire bien des fois, car son prestige de soldat invincible était loin de se perdre! A peine était-il arrivé à sa destination que le général espagnol Black se présenta avec vingt cinq mille hommes devant Sarragosse; les troupes abattues demandaient à opérer leur retraite; mais l'intrépide général, ferme et tranquille, monté sur son

Digitized by Google

cheval de bataille, vint montrer à ses soldats cette noble figure qu'ils aimaient tant à voir, et dont la fière beauté les remplissait de confiance. — Mes amis, leur dit-il, en parcourant les rangs, vous ne possédez encore en Espagne que le terrain que vous avez sous les pieds. Si vous reculez d'un seul pas, vous êtes perdus!

Ces paroles raniment leur courage ; le chef leur communique son énergie, et les conduit à l'ennemi, qu'il bat à Maria le quatorze juin : il lui prend quatre mille hommes, trente pièces de canon, et, cinq jours après, il complète sa défaite à Belchite. Ces succès renversaient les projets des Espagnols qui voulaient se porter sur les Pyrénées.

A cette époque, l'armée d'Aragon n'avait encore reçu que de faibles secours, et néanmoins cette province avait entièrement changé de face ; nos partisans y étaient partout en majorité : mais les villes de Lérida, Méquinenza et Tortose en menaçaient continuellement les frontières et servaient de refuge au reste des guerilleros. Suchet pensait à entreprendre le siége de ces trois places quand il reçut une autre destination.

Il est fâcheux pour un général de voir ses plans dérangés par des ordres venus de loin, et qui souvent ne sont plus exécutables quand ils lui parviennent ; mais combien sa position est-elle plus pénible encore, s'il lui faut obéir à deux impulsions contraires : c'est ce qui arriva à Suchet. Malheureusement placé entre les instructions du prince de Neufchatel et celles du roi Joseph, il se vit forcé par la cour de Madrid d'entreprendre contre Valence une expédition qu'il jugeait alors inopportune.

Nous l'avons déjà dit : la conduite de ce général fit voir qu'il était l'homme de son temps à qui le ciel avait accordé de meilleure heure la prudence. Il en fit une nouvelle application dans cette rencontre. Il n'était point d'avis d'entreprendre cette expédition lointaine pour laquelle il fallait un

Digitized by Google

corps d'armée de trente mille hommes au moins, avec de l'artillerie, et il en était alors dépourvu. Il exposa ses raisons avec force, car il croyait que ces sortes d'entreprises étaient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, et que dans un tel cas une entreprise manquée se présente avec deux sortes de mauvais succès: Le malheur présent, et une plus grande difficulté pour espérer la réussite à l'avenir; mais l'expédition n'en fut pas moins résolue. Dès ce moment, Suchet ne vit plus d'obstacles; il savait que, si la prudence est la première de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris; il marcha rapidement sur Valence avec sa petite armée, sans artillerie, laissant sur ses derrières des partis prêts à intercepter ses communications. Les prévisions du noble chef ne furent point trompées, et malgré le succès d'Alventosa, malgré la soumission volontaire de Murviedo, il fit une campagne infructueuse, mais non pas sans gloire cependant.

Rentré en Aragon après ce mouvement excentrique, Suchet fut laissé à ses inspirations. Alors commença pour cette armée tout à coup florissante, une magnifique série de triomphes. Ce fut à quelque temps de là que, reprenant le cours des opérations qui étaient dans sa véritable sphère et devant bientôt devenir maître des provinces orientales, il opéra une nouvelle marche plus sûre vers Valence: sa petite et vaillante armée s'élança le 10 mai sur Lérida, ville espagnole, baignée et arrosée par les eaux paisibles de la Sègre. Sa situation sur une colline au milieu d'une riche campagne, au bord d'une rivière ombragée par des plantations de peupliers, lui donne un aspect pittoresque et délicieux. Son nom rappelle une foule de souvenirs consacrés par l'histoire des guerres soit anciennes, soit modernes. Elle se rendit célèbre dans l'antiquité par son commerce florissant, et par la victoire que

Digitized by Google

Jules César y remporta sur les lieutenants de Pompée. Elle fut longtemps la résidence des rois d'Aragon ; elle conserve encore quelques restes de sa splendeur antique.

Cette ville qui fut l'écueil de plusieurs grands capitaines de leur siècle, entre autres du grand Condé, et que les fiers Espagnols regardaient comme imprenable, est attaquée et emportée d'assaut, après la brillante victoire de Margalef où notre héros triompha du général O'Donnel, sous les murs de la place.

Le 8 juin suivant, Méquinenza est forcée de capituler.

Tortose résiste au vainqueur ; elle n'ouvre ses portes qu'après treize jours de tranchée. Cette ville, l'une des plus importantes de la Tarraconnaise, située entre deux chaînes de montagnes au bord de l'Ebre, est défendue tout à la fois par la nature et par l'art. Elle rappelle un fait mémorable : enlevée aux Maures en 1149, ceux-ci rassemblèrent des forces considérables pour la reprendre ; épuisée par une longue résistance, elle allait succomber faute de bras pour la défendre, lorsque par une singularité dont il n'est point d'exemple, les femmes prirent les armes et repoussèrent les Musulmans. Jusque dans ces derniers temps, une cérémonie dans laquelle les descendantes de ces fières Amazones des bords de l'Ebre, avaient le pas sur les hommes, consacra le souvenir de ce glorieux évènement.

Toutes ces villes, sans en excepter Ségorbe, ne parurent résister à Suchet que pour ajouter à ses victoires.

Il s'empara du fort San-Félipe au col de Balaguer, en janvier 1811.

Cette année fut marquée par le siége de Tarragone. Suchet venait d'être informé de la surprise de Figuières, et invité à fournir un détachement pour essayer d'y rentrer. Au lieu de se rendre à ce conseil, il marcha droit sur Tarragone. En apprenant cette détermination hardie, Napoléon s'écria : *voilà*

Digitized by Google

qui est militaire ! Cette audace allait être bientôt justifiée.

Tarragone la forte, l'antique Tarraco qui donna son nom à la plus vieille province de l'Hispanie, Tarragone revêtue d'une enceinte de fortifications, succomba le 20 juin 1811, après des efforts héroïques, après deux mois de siége ou plutôt d'une continuelle et formidable bataille, en présence et sous le feu d'une escadre anglaise, de ses troupes de débarquement et de l'armée espagnole de Catalogne. Suchet déploya dans cette circonstance ce que l'art de la guerre peut avoir de plus grand et de plus habile; il montra qu'il était l'un des meilleurs tacticiens de l'époque. Il fit des prodiges à ce siége, et son génie inspirateur grandit dans la fumée de l'assaut.

Ces brillants faits d'armes comblèrent de joie Napoléon qui depuis longtemps avait les yeux fixés sur Suchet. Aussi l'empereur témoigna-t-il combien il était satisfait du général en chef, en l'élevant au grade de maréchal de l'Empire. Le décret du 8 juillet qui lui en donna le bâton, rappelle tous les services de l'illustre guerrier, et notamment les exploits de Lérida, Méquinenza, Tortose et Tarragone. Revêtu de cette haute dignité, le comte Suchet s'en montra digne par l'éclat de ses nouvelles victoires.

En septembre suivant, le maréchal ouvrit la campagne de Valence ; il assiégea d'abord Oropéza, qui se rendit à quelques jours de là.

Les forts de l'antique Sagonte qui couvrent la ville capitale de Valence, relevés à grands frais par les Espagnols, arrêtèrent Suchet qui se vit obligé d'en faire le siége. On sait que cette ville infortunée était renommée dans l'histoire, par son inaltérable attachement aux Romains, lorsque Annibal en forma audacieusement le siége.

Telle était la ville qu'il fallait réduire. Les Sagontins devaient conserver le souvenir du héros moderne, dont la bonté

Digitized by Google

allait égaler le courage, car il fit respecter les droits de l'humanité au milieu d'une guerre furieuse.

La ville avait repoussé deux assauts, et continuait d'être battue en brèche, lorsque le général Black, qui commandait dans Valence se présenta tout à coup à la tête de 30,000 hommes pour la secourir. Il était bien aise aussi de réparer l'échec de *Maria* et de *Belchite*. Suchet deux fois repoussé ramena deux fois la victoire à ses aigles, et Black fut entièrement défait, à la vue même de Sagonte qui capitula et donna son nom à cette mémorable bataille, où le maréchal fut blessé à l'épaule. Black rentra dans Valence et Sagonte capitula.

L'armée du maréchal devait être renforcée vers ce temps-là par des corps détachés. Le corps de réserve de la Navarre l'ayant rejoint, alors, sans attendre la division du Portugal, il passa le Guadalquivir, et investit Valence le même jour.

Valence qui donne son nom à la province, est l'une des plus belles et des plus importantes cités de l'Espagne; elle est traversée par le Guadalquivir ou le *Betis* des anciens. On est étonné de la beauté des campagnes, de la richesse de la culture, et de la vigueur de la végétation dans toute l'étendue que l'œil peut parcourir.

La population de cette grande ville qui est ordinairement de 70,000 âmes, s'élevait à près de 200,000, dans le moment où Suchet faisait ses opérations de siége. La place étant fortifiée par tant de travaux et défendue par tant de soldats, on pouvait craindre qu'il ne la fallût acheter par des sacrifices proportionnés à son importance, mais Suchet pressa vivement le siége, le conduisit avec talent et habileté. L'intrépide maréchal était toujours le premier soldat à cheval de l'empire: bien que le feu des batailles l'énivrât, la douceur de son âme lui faisait cependant répugner au sang et aux horreurs d'une guerre furieuse. Ce qu'il voulait à la tête de son armée, ce n'était pas la mort, c'était la fuite de l'ennemi et la victoire.

Digitized by Google

Sa bravoure et son humanité étaient devenues proverbiales. La sensibilité du cœur s'allie ainsi dans le guerrier moderne à l'impétuosité du courage. Il veut la victoire en masse, les détails du carnage lui font horreur et pitié.

Suchet donc qui aspirait non pas à la gloire des dévastateurs, mais à celle des bienfaiteurs des peuples, ayant fait jeter quelques bombes dans la place, fit une dernière tentative pour amener une reddition volontaire ; il écrivit au général en chef Black cette lettre qui rappelle la prudence du héros, la main du civilisateur, l'épée du guerrier, et dont les termes méritent d'être consacrés par l'histoire :

AU CAMP DEVANT VALENCE,

Le 6 janvier 1812.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Les lois de la guerre assignent un terme aux malheurs des peuples ; ce terme est arrivé : aujourd'hui l'armée impériale est à dix toises des corps de votre place ; dans quelques heures, plusieurs brêches peuvent être ouvertes, et dès-lors un assaut général doit précipiter dans Valence des colonnes françaises; si vous attendez ce terrible moment, il ne sera plus en mon pouvoir d'arrêter la fureur du soldat, et vous seul répondrez devant Dieu et devant les hommes des maux qui accableront Valence. Le désir d'épargner la ruine totale d'une grande ville me détermine à vous offrir une capitulation honorable. Je m'engage à conserver aux officiers leurs équipages, à faire respecter la propriété des habitants. Je n'ai pas besoin de dire que la religion que nous professons sera réservée et ses ministres protégés.

J'attends votre réponse dans deux heures, et vous salue avec une très-haute considération.

Signé : Le maréchal SUCHET,

Black lui répondit que son armée saurait soutenir l'honneur du nom espagnol, aidée qu'elle était par la constance d'un peuple résigné à tous les sacrifices.

La ville, après avoir beaucoup souffert, capitula. Le 9 janvier, elle ouvrit ses portes, et vingt mille hommes mirent

Digitized by Google

bas les armes. Elle fut ainsi préservée du pillage, du carnage, des flammes et de toutes les horreurs qui suivent un assaut. Ce qui fit le plus d'honneur à Suchet en cette occasion, ce fut d'avoir cherché à atténuer les malheurs de la guerre en diminuant les résistances par la justice, la modération et la prudence.

Ainsi qu'on le voit, cette capitulation était en même temps la prise d'une armée : c'était la seule qu'eussent les insurgés dans les provinces orientales : elle était composée de leurs meilleurs généraux et de toutes les troupes régulières qui restaient à l'Espagne, c'est-à-dire, de 17,500 hommes d'infanterie, et de 1800 hommes de cavalerie, ayant 93 chefs à leur tête. 374 bouches à feu et 21 drapeaux devenaient les trophées de la victoire.

Le général en chef Black, né dans ces contrées, perpétuait la guerre civile par l'autorité que lui donnaient son nom, ses services et sa fortune; ce général était considéré comme l'un des meilleurs chefs d'armée qu'eût révélé la guerre de l'indépendance espagnole. O'Donnel, Zayas, Lerdizabal et Velasco disposaient après lui des passions de la multitude; et, faits prisonniers, ils emportaient en France la dernière espérance des insurgés, qui ne comptaient désormais ni chefs, ni troupes, ni places, depuis les frontières de la France jusqu'à celles du royaume de Murcie. Quelle que fût l'importance de la conservation de Valence, on ne la défendit point avec l'opiniâtreté dont les habitants de places beaucoup moins considérables avaient précédemment donné l'exemple. C'était alors une preuve que l'enthousiasme et la colère des peuples cédaient enfin aux leçons de l'expérience et de la raison. L'esprit d'insurrection, sensiblement refroidi, était au moment de s'éteindre ; et ce résultat était dû non seulement aux armes du maréchal Suchet, mais à la sagesse qui dirigeait sa conduite, à la modération qui dictait ses mesures, à la fermeté qui en soutenait l'exécution.

Digitized by Google

Le 10 janvier 1812, le maréchal Suchet entrait à Valence avec son corps d'armée. C'était pour la première fois qu'il lui arrivait de se montrer en triomphateur dans une ville conquise. Mais aujourd'hui, soit orgueil d'avoir terrassé une armée réputée invincible, soit désir de frapper l'Espagne par un éclatant spectacle, prenant des airs plus hauts que de coutume, il choisit un jour favorable pour faire dans la capitale de Valence une entrée trimphale.

Toute la population de la ville se trouvait sur pied dès le matin, pour contempler cette grande scène. Suchet, entouré de son état-major, suivi de ses guides et de sa belle cavalerie, richement vêtus, était l'objet des regards d'une foule immense, silencieuse, saisie à la fois de tristesse et d'admiration, impression naturelle chez un peuple patriote, mais vif et ardent, orgueilleux et fier, frappé de tout ce qui est grand, jaloux de connaître son vainqueur, et les généraux et soldats les plus renommés qu'il y eût alors au monde. La belle figure du Maréchal, sa taille distinguée et noble, sa physionomie ouverte, son sourire gracieux et affable, l'expression mâle de ses traits, sa longue et épaisse chevelure noire, signe de la vigueur de son corps, tout dans son aspect et sa stature frappait les yeux, gagnait les cœurs et atténuait la haine que les Espagnols portaient en ce moment à leurs vainqueurs.

Tel fut le spectacle que présenta Valence : le peuple était dans les rues, la riche bourgeoisie se tenait aux fenêtres. Quant à la noblesse, elle avait fui, remplie de crainte. Les femmes de cette bourgeoisie espagnole semblaient avides du spectacle qui s'étalait sous leurs yeux : quelques-unes laissaient couler des larmes ; aucune ne poussait des cris de haine ou des cris de flatterie pour les vainqueurs. Heureuse l'Espagne de garder sa dignité dans son désastre !

Les magistrats de Valence offrirent les clefs de la ville à Suchet, qui les reçut en disant qu'elles appartenaient à un plus

Digitized by Google

grand que lui, c'est-à-dire à Napoléon. Puis il se rendit au palais du gouverneur de la province, où il donna audience à toutes les autorités publiques, tint un langage doux, rassurant, promit l'ordre de la part de ses soldats, à condition de l'ordre de la part des habitants; promit aussi de respecter les personnes et les propriétés, comme le doivent faire des conquérants civilisés et généreux. Suchet n'avait pas besoin de parler de la discipline : il ne fallait veiller avec lui qu'à la rendre moins sévère. Tous les habitants notables de la cité et un grand nombre de dames de haut rang vinrent le visiter. Il se fit en peu de temps de nombreux amis par sa franchise, son urbanité, sa générosité, son courage et le charme de ses manières.

A quelque temps de là, le Maréchal compléta la conquête du royaume de Valence par la prise de Peniscola et de Deina, qui subirent le sort des autres places de ce royaume. Cette province se soumit sans obstacle et sans regrets, d'après la confiance qu'avaient communiquée aux habitants l'équité connue du vainqueur et le bon ordre qu'il venait d'établir dans l'Aragon. Il savait également entretenir la discipline et l'émulation dans ses troupes par la justice avec laquelle, dans ses rapports, il rendait compte de la bonne conduite et de la bravoure de ses officiers comme de ses soldats. Cet ensemble de nobles procédés et de talents du premier ordre, lui valut le titre de duc d'Albuféra. Napoléon, en élevant Suchet à cette dignité, accorda aux soldats de cette vaillante armée deux cent millions de dotation, par la mise en possession de ce riche domaine, situé dans le champ même de leurs victoires. Cette dotation fut une véritable conquête que le souverain français ratifia, un trophée que sa munificence éleva à leur gloire.

Le duc d'Albuféra joignit, le 8 avril suivant, le titre de gouverneur général d'Aragon, de Catalogne et de Valence à celui de général en chef de ces trois provinces. Il savait unir

Digitized by Google

à la force la prudence qui fait réussir la force, et la justice qui l'honore. Ayant commencé sa conquête par l'énergie, il voulut l'achever par la modération. Il s'occupa dès-lors à diminuer les malheurs de la guerre par de sages mesures, à dissiper les factions, à réunir les esprits, prescrivant à ses victorieuses phalanges d'épargner les populations, de se conformer aux coutumes du pays, de respecter toujours les usages de ce peuple, et de ne blesser en aucune manière le sentiment national. Lui-même savait respecter les préjugés autant que le peut faire un homme dont l'esprit est au-dessus des préjugés, car il voulait que les Français, au lieu d'éloigner les Espagnols, les rapprochassent de la France. Tranquille alors, il put tourner ses soins du côté de l'administration. Il gouverna ce pays avec douceur et sagesse.

C'est ainsi que, dès son arrivée sur le territoire de Valence ou d'Aragon, son premier soin avait été d'instituer une commission de gouvernement composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables. Des députés, des chapitres, des propriétaires, des négociants, des hommes de loi avaient été rassemblés pour répartir et voter avec soin les taxes de guerre, de l'emploi desquelles il leur était rendu un compte fidèle et détaillé, avant que de nouvelles charges fussent imposées.

Il fit rentrer un peu l'ordre dans les finances.

Aux vieilles institutions tombées depuis longtemps en désuétude, avait succedé un absolutisme étouffant, capricieux, fanatique, n'ayant d'initiative, dans ce malheureux pays, que pour la destruction : l'industrie, le commerce, l'agriculture n'avaient pu résister à une suite de mesures fausses et inintelligentes, ou à une organisation vicieuse de la propriété ; les ressorts moraux étant brisés, les ressorts matériels se détendaient à leur tour ; le mouvement de la vie était arrêté ; partout c'étaient l'impuissance, la faiblesse, l'inaction, l'immobilité de la mort.

Digitized by Google

Dans les provinces administrées par Suchet, de sages mesures réveillèrent et excitèrent l'industrie, remirent le travail en honneur : des canaux furent creusés, des chemins furent ouverts pour faciliter les transports, les communications; des travaux d'assainissement, d'irrigation furent faits pour féconder le sol, œuvre à laquelle s'associa personnellement ce conquérant civilisateur.

Il savait que le travail appliqué à la terre est le plus moral et le plus social des travaux de l'homme, parce qu'il nourrit plus directement le travailleur, et lui fait sentir qu'il tient son pain de Dieu. Il porta son attention sur les terres qui n'attendaient que la main de l'homme, pour enfanter de nouvelles et riches productions, sur celles qui avaient besoin d'être améliorées pour que la fertilité en fût augmentée, sur celles qui étaient entièrement infécondes, pour faire retirer de ce sol délaissé toutes les ressources que la nature avait déposées dans son sein. Par les efforts et les encouragements du maréchal, l'industrie agricole prit un essor remarquable, et franchit depuis les bornes dans lesquelles la paresse, l'inertie et de fâcheux préjugés la tenaient à l'étroit.

Le bien être qui se développa avec sécurité, l'accroissement prodigieux de la richesse du sol, la sagesse de l'administration militaire, la justice qui présida à tous les actes, effacèrent peu à peu le sentiment de haine que la conquête et la domination étrangère inspiraient. Les mœurs s'adoucirent sous l'influence de la loi et de l'exemple du vainqueur; les villages abdiquèrent eux-mêmes tout sentiment de vengeance personnelle. Le peuple reçut le bien qui lui venait d'une main étrangère, et qui le gouvernait avec une sagesse et une bonté qui la firent adorer des provinces sur lesquelles elle s'étendait. L'homme prestigieux qui avait rendu à ces provinces le calme, la sécurité, la prospérité, l'exercice de leur religion, était plus qu'un homme, car il se conciliait l'estime et

Digitized by Google

l'affection des ennemis de son pays, et se les attachait par sa grâce. La France en général, et Lyon en particulier, se prirent alors d'enthousiasme pour lui, pour ses exploits, et pour la plus savante et la plus admirable de toutes ses campagnes.

La fortune allait bientôt donner son dernier sourire à notre héros! il battit encore lord Bentink au col d'*Ordal*. Des troupes anglaises étaient venues renforcer l'armée espagnole, appelée alors armée anglo-espagnole, et commandée par le général Wellington. La fortune cessa alors de favoriser les armées françaises, et se déclara pour les armées coalisées. Le maréchal duc d'Albuféra eut encore le bonheur de faire lever le siége de Tarragone vivement pressé par le général Muray qui perdit toute son artillerie. Mais il lui fallait abandonner l'Espagne, renoncer à ses conquêtes, retourner vers les Pyrénées où sa vaillante armée était nécessaire, à cause d'un danger qui menaçait la France, danger qui était la suite de la retraite de Moscow. On sait les désastres de cette retraite, où l'armée de Napoléon lutta, en se décimant dans des déserts de neige, contre les éléments et les hommes. Jamais depuis Xercès, une si longue et si complette déroute ne sema tant de cadavres d'hommes et de chevaux sur une plus vaste solitude.

Les services signalés de Suchet et le vœu général des troupes lui valurent de la part de l'empereur le poste honorable et flatteur de colonel général de la garde impériale, en remplacement du maréchal Bessière, duc d'Istrie, qui venait de trouver une mort glorieuse dans les champs de Lutzen. Ce choix était heureux et irréprochable, car il tombait sur un maréchal de France sorti du rang de simple soldat; il représentait, dans un seul homme, l'égalité plébéienne, la bravoure héroïque, la fidélité militaire donnée en gage, en exemple et en émulation à l'armée.

Suchet occupa encore pendant six mois la Catalogne, il ne

Digitized by Google

fit sa retraite vers les Pyrénées que lorsque les armées françaises eurent été refoulées sur tous les points, et que de sinistres nouvelles lui parvinrent de toutes les parties de l'empire ; toute sa vaillance devint inutile : il voyait son armée de vingt cinq mille hommes s'amoindrir chaque jour, après les garnisons qu'il fut obligé de laisser dans les places fortes, après les dix bataillons qu'il envoya au maréchal Augereau, défendant avec une petite armée la ville de Lyon, berceau de Suchet. Celui-ci suppléa par son habileté au défaut de troupes. Dans sa retraite, il ne perdit point l'attitude de vainqueur ; l'ennemi comprit l'électricité communicative que sa valeur inspirait à sa petite armée. Suchet évacua le dernier l'Espagne, soutint le moral des troupes contre les frayeurs et les paniques. Grâce à sa présence d'esprit et à sa valeur, il faisait chaque jour repentir les Anglo-Espagnols de leurs attaques téméraires. C'est ainsi qu'il entra en France sans avoir éprouvé de pertes sensibles. Dans cette ruine finale de 1814, où, malgré les éclairs d'héroïsme, la fortune nous fut contraire, il eut de belles journées, des heures qui lui rendaient le soleil de sa jeunesse ; mais la France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation, et le peuple témoignait de sa lassitude de la guerre.

L'heure était venue : Napoléon, d'une main à qui Dieu avait retiré la force, devait rendre Ferdinand VII à la liberté. Napoléon crut pouvoir refaire l'œuvre de Louis XIV, et il se trompa ; il rencontra un rempart immortel contre lequel il vint se briser. Ferdinand rentra en Espagne au milieu des fêtes. Suchet reçut ce monarque à Perpignan, et fut chargé de le conduire à l'armée espagnole. Ferdinand accueillit le maréchal avec distinction, et lui témoigna sa *reconnaissance pour la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples révoltés.* Ainsi fut rendue à son roi cette Espagne qui avait trompé la gloire et le génie de Napoléon. Mais le jeune prince,

Digitized by Google

esclave au berceau, aigri dans sa jeunesse, révolté contre son père dans ce palais servile, dans la captivité, fut ingrat à son retour, il ne sut ni pardonner ni récompenser.

Toutefois le titre et la dotation du duché d'Albuféra, d'origine et de fondation napoléonienne, remontant à l'époque des grands services de Suchet en Espagne, ne furent point conservés au maréchal, malgré la promesse qu'en avait faite Ferdinand VII; et, plus tard, il refusa même de reconnaître ce loyal, modeste et vaillant militaire sous le titre de duc d'Albuféra. Ce scrupule sur les noms empruntés des actions et des lieux venait un peu tard. Il n'en fut pas de même à l'égard d'autres grands feudataires de l'empire dont les dotations furent garanties dans d'autres provinces par les traités de 1814.

Nos armées avaient visité les grandes capitales de l'Europe; Paris était à son tour visité par l'étranger, et frémissait sous le poids d'une telle humiliation. Les derniers boulets de cette guerre de 25 ans vinrent sillonner les boulevarts de la capitale de la France.

Le maréchal Suchet en défendant le sol de la France méridionale, en protégeant la retraite de ses petites et invincibles phalanges, apprenait la chûte de la couronne impériale à Fontainebleau. Ainsi s'écroulait ce prodigieux édifice de gloire; ainsi, après vingt-cinq ans de combats, le bruit des armes cessait d'un bout de l'Europe à l'autre. Etait-ce là un repos définitif? était-ce une halte de cette vie qu'agitait celle de son siècle? l'avenir allait répondre. En attendant, Napoléon était précipité du premier trône de l'univers par des ennemis déloyaux.

Il est impossible de ne pas reconnaître qu'il y a des moments dans l'histoire qni semblent marqués par Dieu pour la monarchie universelle; amorce trompeuse, toutefois, que la providence ne présente, dans la suite des temps, à quelques

Digitized by Google

hommes supérieurs, que pour châtier en eux l'orgueil humain par d'inévitables déceptions : Charlemagne, Charles-Quint et Napoléon sont trois de ces hommes.

Nous avons vu tomber et s'abimer dans les gouffres de l'histoire bien des grandeurs souveraines ; nous avons vu çà et là, dans l'étude et dans la contemplation des siècles, bien des chutes profondes, des infortunes éclatantes, des douleurs infinies; nous avons aperçu des rois écrasés sous les débris du trône, de grands hommes de guerre qui succombaient dans la bataille en devinant la victoire, d'illustres innocents qui mouraient par la main du bourreau, des princes exilés par leurs peuples, des martyrs qui s'en allaient vers Dieu par la route de l'échafaud. Mais rien dans les livres, rien de solennel, de douloureux et de terrible ne nous a plus ému, plus effrayé, plus remué que le spectacle de ce dénouement de la tragédie impériale.

Napoléon expira sur le rocher inhospitalier de Ste Hélène, à la suite d'une agonie de six années. Cette grande âme retourna vers le dieu qui juge les rois et les peuples. Après avoir reposé dans son malheur sur la terre étrangère, il repose aujourd'hui dans sa gloire, sur les bords de la Seine, *au milieu de ce peuple qu'il aima tant*. L'histoire commence à l'y réveiller du bruit de sa justice et de ses éloges.

Suchet voulut rester à cheval tant qu'il y eut un coup d'épée à donner ; il avait vécu sous la tente, au milieu des triomphes et loin de nos malheurs. A mesure que le bruit des armes cessait, il dévorait les jours dans une expectative dont toutes les éventualités l'attristaient ; la déchéance et la captivité de l'empereur lui arrachèrent des larmes. Ce changement lui imposait de nouveaux devoirs qu'il remplit avec franchise et désintéressement; il fit reconnaître Louis XVIII par son armée.

Lorsque le duc d'Albuféra revint en France, le roi était déjà

Digitized by Google

rétabli sur le trône. La réputation de Suchet l'avait devancé auprès du nouveau souverain qui l'appela à la Chambre des Pairs, et lui confia le gouvernement de la 5me Division, à Strasbourg.

Malgré l'exaltation produite par les évènements de 1815, Suchet put contenir les troupes sous ses ordres dans l'obéissance, et se montra lui-même fidèle à son serment, tant que les Bourbons demeurèrent sur le territoire français. Resté sans ordres, ni instructions du gouvernement royal, et jugeant par les premiers actes du congrès de Vienne que l'étranger se disposait à envahir la France, le maréchal ne connut plus d'autre intérêt que celui de la patrie. Oui, quand arrivait un jour où l'honneur du drapeau et le salut du pays étaient en péril, Suchet se redressait de toute sa hauteur, son regard s'animait de feu; il retrouvait les inspirations de son génie et de son patriotisme. Il se rendit à Paris le 30 mars 1815, dix jours après l'arrivée de Napoléon, pour recevoir de nouveaux ordres. Il reçut, le 5 avril, celui de se porter à Lyon pour y rassembler une armée, dont il aurait le commandement.

Suchet, né à Lyon, entouré d'estime, aimé dans les provinces qu'il venait défendre, vit de toutes parts accourir sous ses drapeaux un nombre immense de soldats volontaires, ou déserteurs de l'armée royale pendant l'année qui venait de s'écouler, mais les arsenaux étaient vides, et il n'avait pas été possible d'armer plus de 10,000 soldats de ligne avec un nombre à peu près égal de gardes nationaux; c'est avec cette petite armée qu'il fallait couvrir 50 lieues du versant des Alpes sur la France, la Savoie, le Jura et Genève, et fermer les gorges du Mont-Cenis, du Simplon et de Genève. Lorsqu'il serait refoulé de ces versants des Alpes, il devait se replier sur Lyon, Mâcon, Châlon, et défendre la ligne de la Saône. Lyon, changé en place de guerre, se fortifiait derrière

Digitized by Google

Suchet pour donner un point d'appui à son armée contre les invasions des deux routes du midi.

C'est avec de si faibles moyens que le duc d'Albuféra, qui avait inspiré une entière confiance aux braves Lyonnais ses compatriotes, se porta vers les Alpes, battit les Piémontais le 15 juin, et, quelques jours après, les Autrichiens à Conflans. Mais le sort de la France était décidé; c'est à peine si on jette les yeux sur les impuissantes résistances dont les faibles détachements de Suchet, de Lecourbe, de Rapp et de Grouchy lui-même essayèrent de ralentir le débordement d'un million d'hommes que la Sambre, le Rhin, les Alpes versaient de nouveau sur le Nord, les Vosges, l'Alsace, le Jura, Lyon, la Bourgogne et les plaines de Paris. On admira Suchet dans sa retraite comme dans ses victoires; sa gloire en reçut un nouvel accroissement, car on le vit déployer ce que l'art de la guerre peut avoir de plus grand et de plus habile. Avec une petite armée il continua des progrès qui étaient le fruit de son génie; il fit des mouvements si heureux, profita si bien du terrain et du temps qu'il empêcha l'ennemi de le poursuivre.

Il se replia sur Lyon pour diminuer autant qu'il était en son pouvoir les maux de l'invasion, et empêcher la ruine de sa ville natale. Il sut, en effet, éviter les malheurs dont elle était menacée: il dicta même, en quelque sorte, toutes les conditions de l'occupation de la cité, et sut conserver à son pays un matériel de guerre évalué à dix millions; il s'était réservé trois jours pour se retirer avec ses armes. Cette capitulation honorable, il la dut à la considération que son mérite et ses dignités lui avaient acquise auprès des généraux qui étaient à la tête de l'armée d'invasion.

Il en coûta au cœur de Suchet de consentir à l'entrée des armées étrangères dans sa ville natale qu'il aimait avec passion; mais les grands évènements du Nord et l'occupation de

Digitized by Google

la capitale, avaient amené ce malheur. S'il avait souvent gémi des maux que la guerre avait fait souffrir sous ses yeux aux peuples étrangers, combien ne dut-il pas être encore plus sensible à ces mêmes maux, quand il les vit fondre sur sa patrie! On ne se figure pas, disait-il, ce que c'est que d'entendre de malheureux paysans se plaindre en français.

Il lui était cependant réservé un suffrage que son noble cœur ambitionna toujours; sa conduite loyale, ferme et mesurée lui mérita les témoignages solennels de reconnaissance de la part de ses concitoyens qui lui devaient d'avoir vu ainsi leur ville respectée par l'ennemi. Ces précieux témoignages lui furent exprimés par le Corps municipal et par la Chambre de Commerce. Le souvenir en est aujourd'hui consigné dans les registres de la grande cité. Ce fut là la dernière et peut-être la plus belle victoire de l'illustre maréchal!

Les désastres de Waterloo ayant replacé le sceptre aux mains des Bourbons, le duc d'Albuféra fut continué dans le commandement de son armée avec laquelle il se replia au-delà de la Loire. Là, d'après les ordres du roi, il s'occupa du licenciement de l'armée, opération délicate et difficile pour un général qui était surnommé le *père du soldat*. L'armée fut digne d'elle et de lui; elle ne méconnut point la voix de son chef, et les soldats rentrèrent dans leurs foyers avec autant de soumission qu'ils avaient montré d'intrépidité lorsqu'il les conduisait à la victoire. A peine libres, on les vit reprendre le chemin de leurs villages et de leurs chaumières; l'armée muette et morne passa de l'empereur au roi, avec la convenance de ses regrets, mais avec l'unanimité et la discipline de son patriotisme; elle sentait que la nation avait payé trop chèrement sa gloire, et qu'elle devait disparaître pour laisser règner la paix. Suchet, touché des malheurs de sa patrie, et convaincu que renouveler la guerre, bien que favorable à sa popularité et à son nom, ce ne serait que pro-

Digitized by Google

longer l'agonie de la France, s'employait, en sauvant les apparences, mais avec une sincère abnégation, à pacifier l'esprit de l'armée et à dompter son irritation.

Le peuple sait que l'habitude d'obéir à toutes les puissances ne crée pas la constance dans le cœur des hommes de guerre, et que les révolutions qui ont à les combattre la veille, n'ont pas de plus complaisants serviteurs le lendemain. La discipline militaire, en enlevant à l'homme des camps l'exercice de sa propre volonté, lui enlève plus qu'à toute autre profession l'énergie de caractère dans les vicissitudes des évènements. Mais hâtons-nous de dire que Suchet n'était pas un de ces satellites des camps qui passent d'un service à l'autre, comme leur épée passe de main en main, ne conservant dans leur nouvelle cause ni le respect d'eux-mêmes, ni le respect de ceux qu'ils ont précédemment servis; espèce d'hommes aussi communs dans les camps que dans les cours, que la discipline et la cupidité façonnent à l'adulation, à la bassesse, à la cruauté. C'était un homme de tête et de cœur, fidèle à son pays et à son prince, mais fidèle aussi à la reconnaissance et à la gloire envers celui qui avait été son empereur. Le maréchal Suchet, était un guerrier inaccessible à l'intrigue, dévoué à l'empereur, mais plus dévoué à l'armée dont il était l'un des modèles: tous ensemble fidèles par le cœur à leur ancien général, fidèles par l'honneur aux Bourbons, depuis qu'ils étaient les chefs nécessaires de sa patrie. Les révolutions l'affligèrent toujours, sans l'aigrir; il rentrait alors dans les rangs des bons citoyens, pensait, parlait, agissait, combattait avec le pays.

Aussi, Louis XVIII, qui savait que Suchet avait contribué à diminuer les nouveaux malheurs de la France, l'honora-t-il de sa confiance; il le réintégra dans sa dignité de pair de France, et le nomma grand-croix de la Légion d'honneur; plus tard, il le choisit pour assister à la naissance du duc de Bordeaux.

Digitized by Google

Une paix profonde avait succédé aux troubles de la guerre, alors, d'un bout de l'Europe à l'autre, les nations furent tranquilles et les calamités qui avaient pesé sur tant de peuples cessèrent enfin de les désoler.

Nous avons retracé la course de Suchet partout triomphant, au sommet des Alpes, en Italie, en Allemagne, en Espagne, au Midi, au Nord; nous avons montré le chef de l'Etat qui honorait partout la gloire parce qu'il savait ce qu'elle coûte, se faisant le digne ministre de la reconnaissance publique envers ce guerrier, et sachant payer noblement la dette de la patrie. Ainsi, Suchet fut nommé chef de bataillon à 23 ans, colonel peu de temps après, général de division à 29 ans, maréchal de l'empire à 41 ans, duc d'Albuféra à 42 ans, et colonel général de la garde impériale, à 43 ans.

Il était chevalier des ordres du saint Esprit et de saint Michel, commandeur de l'ordre militaire de saint Louis, grand cordon de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de saint Henri de Saxe, chevalier de l'Ordre Impérial de la Couronne de fer, etc., etc., etc.

Dans cette période de vingt années, l'auréole de vingt victoires illumina le front de cet illustre guerrier. Suchet, le héros du Mincio, de Tarragone, de Lérida, de Sagonte, de Valence etc., etc.; l'habile et sage Suchet fit cent mille prisonniers, prit cent drapeaux, 1400 bouches à feu, fonda la domination française en Aragon, à Valence, sur l'ordre, la justice et la probité.

Après avoir été à l'école des Joubert, des Moreau, des Masséna, des Lannes, des Bonaparte, il se plut à former des officiers qui se nommèrent Pannetier, d'Anthoine, de Saint Joseph, Saint Cyr Nugues, Bugeaud, Harispe, Haxo, Munier et Delort.

Suchet ne voulait devoir ses grades qu'à son épée et à l'estime de ses frères d'armes; aussi toujours dans sa vie vit-

Digitized by Google

on l'illustration des faits d'armes précéder l'illustration des titres, et devint-il l'un des favoris de l'armée.

Tel est le résumé de la vie militaire du duc d'Albuféra.

BOLO.

(*La fin au prochain numéro*).

Digitized by Google

SEYSSEL, ANGLEFORT, LAVOURS.

SEYSSEL.

Le Rhône supérieur, à Seyssel, séparait, du temps de Jules César, la Séquanie de la Province romaine. Comme je l'ai fait observer, c'était, à cette époque, un point important vers le confluent de la rivière des Usses, sur les escarpements de laquelle Jules César avait tracé une ligne défensive qui se prolongeait, par Seyssel, dans le Bugey. Le Rhône inférieur baignait sur ses deux rives, et notamment sur la rive droite du Bugey, de nombreuses bourgades allobroges et romaines. L'origine de Seyssel paraît donc remonter à Jules César. Les antiquités trouvées sur les deux rives ont fait présumer avec raison que la ville, partagée par le Rhône, avait un pont dont on voyait encore les vestiges, le siècle dernier, vestiges mis à découvert par les basses eaux, et que l'on a fait disparaître comme nuisibles à la navigation. Ce pont romain reliait les deux parties de la ville, durant l'empire et le moyen âge. Il est certain, toutefois, que l'ancien Seyssel était, en grande partie, sur la rive gauche; c'est aujourd'hui Seyssel-Savoie. L'autre Seyssel n'était qu'un faubourg; il a pris son accroissement depuis la réunion du Bugey à la France; bien-

Digitized by Google

tôt après, il est devenu plus considérable que le Seyssel de la rive gauche.

Dès lors que, sans aucun doute, Seyssel fut, dans son principe, un *oppidum* sur la frontière romaine, et puisque l'histoire générale nous indique cette origine, il est moins important de chercher, dans l'interprétation de son nom, quel fut son fondateur. Cette curiosité a préoccupé ceux qui ont écrit sur cette localité sans consulter les faits de l'histoire.

Guichenon, chez qui fourmillent les inexactitudes archéologiques, s'est égaré dans cette recherche, en prenant sur les bords du Léman, à Nyon, l'inscription tumulaire d'un *Sissius*, sévir de la Colonie Equestre, pour en faire, en vertu de la seule consonnance, le fondateur de Seyssel. L'assertion de M. Désiré Monnier, quelque hasardée qu'elle me paraisse, serait assurément préférable. Il décerne cet honneur à un membre de la puissante famille *Sextillia*, établie dans le Bugey, et dont j'ai déjà fait connaître deux personnages, *Donnus Sextillius* et *Sextillius Bellinus*. L'inscription d'un petit autel votif, déposé dans la salle de physique du collége de Belley, mentionne un autre personnage de cette nombreuse famille, établie dans cette ville.

MERCVRIO S.
SEXTILLIVS
COSPILIVS
DE SVO DONA
VIT.
V. S. L. M.

Si un monument de la famille Sextillia eût été découvert à Seyssel, la supposition de M. Monnier aurait acquis la consistance dont elle est dépourvue. Néanmoins, l'analogie des deux noms est si grande que l'on ne saurait tout à fait répudier cette indication.

Digitized by Google

Parmi les antiquités de Seyssel, on remarque le cippe d'un personnage consulaire, dont l'épouse mourut en cette ville. Ce monument, d'un intérêt local assez grand, me paraît, en outre, soulever et résoudre des questions historiques dignes de fixer l'attention des érudits. Le judicieux et exact de Veyle, qui s'est occupé avant M. de Moyria des inscriptions romaines du Bugey, reproduit celle-ci dans son recueil manuscrit ; au surplus, M. de Moyria l'a également relevée sans variante :

CAIVS CLODIVS CRISPINVS
PRÆFECTVS GALL. II VIR
IVRIS DICVNDO
COS. III. SIBI VIVO ET
SECVNDINÆ PONENDVM C.

Caius Clodius Crispinus, de l'illustre famille *Clodia*, fut élevé aux plus hautes fonctions de l'empire par Trajan. Cette inscription, dont l'exactitude et l'authenticité ne peuvent être suspectées, puisqu'elle a été lue et relevée par des hommes versés dans la science épigraphique, est un document précieux sur deux points d'histoire problématiques. Contre l'opinion imposante des auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, elle confirme les fastes consulaires de Cassiodore qui mentionne les trois consulats de Crispinus à des époques correspondant aux années 108, 113, 118 de l'ère chrétienne. *L'Art de vérifier les dates* n'admet qu'un seul consulat de Crispinus en 113, et revêt de cette dignité en 110 un nommé Priscinus, d'après un document qui a semblé fort douteux aux auteurs des *Tables chronologiques* (1), puisque dans l'incertitude ils ont inscrit : « Clodius Crispinus ou Priscinus. » Sur cette confusion de consulats, Tillemont est conforme à *l'Art de vérifier les dates*

(1) *Tab. chron.* de Lenglet et Dufrenoy. — *L'Art de vérifier les dates*, années 109, 110 et 113.

Digitized by Google

et contre Cassiodore, à qui cette inscription de Seyssel donne une éclatante réparation.

Une autre question, pressentie par Tillemont, ressort de la qualification de préfet des Gaules, prise par Crispinus sur son monument tumulaire. Jusqu'à ce jour, on a pensé généralement, d'après Zozime, que l'institution des préfets du prétoire, avec des départements distincts, appartenait à Constantin qui divisa l'empire en quatre grandes préfectures. Tillemont, parlant d'un préfet des Gaules et d'Illyrie nommé Clarus, sous l'empereur Valérien, fait observer que ces fonctions seraient ainsi antérieures au règne de Constantin. Le monument de Seyssel reporte encore à plus d'un siècle avant Valérien cette mesure prise par les empereurs pour diminuer le pouvoir exorbitant des préfets du prétoire (1).

On voyait, et l'on voit probablement toujours, dans le cimetière de Seyssel-Savoie, un fragment de pierre avec cette inscription en lettres onciales :

BONO
REIP.
NATO

Il ne reste pas d'autre fragment pour indiquer à la mémoire de quel empereur ce monument a été érigé. Il paraît appartenir à une colonne milliaire. Plusieurs autres inscriptions avec cette formule ont été trouvées dans les provinces voisines, et surtout en Suisse.

M. de Moyria a relevé, dans l'église de Seyssel-Savoie, cette inscription d'un grand autel votif :

DEO VINCIO POLLVCI.

(1) Tillemont. *Hist. des Emp.*, tome 3, page 394. Voir à ce sujet l'hist. Auguste, *les trente tyrans*, 17e lettre de Valérien : *Valerianus Rogonio Claro, præfecto Illyric. et Gall.*

Digitized by Google

Les dimensions de cet autel, ses belles lettres onciales, son caractère mythologique le classent parmi les plus remarquables monuments de ce genre, dans le Bugey. Il désigne le culte d'une divinité topique ou gauloise alliée au culte d'une divinité romaine. Cette inscription me semble devoir être ainsi traduite : *Au dieu Vence ; à Pollux*. M. de Moyria croit au contraire que c'est une consécration à *Pollux de Vence*. La signification du nom latin *Vincio*, ainsi que les données mythologiques, ne souffrent pas cette interprétation. Le dieu Vence était au surplus adoré dans d'autres localités, et l'on peut supposer avec quelque raison qu'il a laissé son nom au village de Venciat, près de Miribel, dans la Dombes.

ANGLEFORT.

Sur la rive droite du Rhône inférieur à Seyssel, on rencontre, au pied du Colombier, Anglefort, resserré entre la montagne et le fleuve. C'était évidemment jadis un point fortifié, comme l'indiquent son nom et surtout sa situation dans un étroit passage. On ne peut comprendre la ligne défensive de Jules César sur les Usses, jusqu'à Seyssel, sans une fortification à Anglefort pour défendre ce défilé et arrêter de ce côté l'invasion des Helvètes. Anglefort, *in angustiis oppidum*, a dû en effet contraindre la horde des émigrants qui avaient franchi le pas de l'Ecluse, de s'écouler par les vallées de Nantua et de Saint-Rambert. Sous les Empereurs, lorsque de pareilles invasions ne furent plus à redouter, Anglefort devint un *vicus*, où nous trouvons principalement établie une famille *Matussia* dont plusieurs monuments ont conservé la mémoire en ce lieu.

L'ancien prieuré d'Anglefort avait été construit, en grande

Digitized by Google

partie, sur des restes de construction romaine, dont on voyait encore les vestiges au commencement de ce siècle. Des fragments d'inscriptions ont été retrouvés sur cet emplacement. J'ai rapporté l'épitaphe de Victorinus, surpris par la mort loin de sa patrie, et inhumé à Anglefort; son sarcophage reçoit actuellement les eaux de la fontaine publique. Toutes les autres inscriptions démontrent l'établissement des Romains, sans avoir trait directement à des faits historiques. Je me bornerai à reproduire une de ces inscriptions, qui mentionne la ville de Lyon :

D. M.
L. IVLIO CINTONN....
LVGVDVNI ANNO...
XXXII DEF....
ET AEL. LVCIOLAE.
MATRI EIVS L. IVL. MARTIVS
FILIO ET CONIVGI
..... SIBI VIVOS (*sic.*)
P. C.

Lucius Julius Martius hoc monumentum ponendum curavit diis Manibus et Lucio Julio Lugduni cinlonnario, defuncto aetatis anno XXXII et Aeliæ Luciolæ matri ejus, filio, conjugi et sibi vivo.

Les centonnaires étaient une corporation d'ouvriers chargés du matériel de l'armée, des équipages et des machines de guerre. Ce cippe de *Martius* est placé à l'entrée du chœur, dans l'église d'Anglefort, où l'on remarque, encastrées dans les murailles, plusieurs autres inscriptions rapportées par M. de Moyria.

Digitized by Google

LAVOURS.

En descendant le Rhône, non loin de l'embouchure du canal qui verse les eaux du Bourget dans le fleuve, est le *Molard* de Lavours, sur la rive opposée (1). On dit qu'autrefois ce Molard, et des traces le confirment, était environné par les eaux du fleuve qui, sur ce point, change fréquemment de lit et forme, dans son cours inconstant, un archipel connu sous le nom d'*îles de Lavours*. Sur ce *Molard* formé d'un massif de roches, couvert de broussailles et de buissons, est une construction romaine que j'ai décrite au chapitre des Sarrasins. Ses pans de murailles semblent braver les siècles avec leur ciment indestructible. Était-ce une construction servant de signal et de fortification pour défendre l'Allobrogie et surveiller le cours du Rhône, avant la conquête de la Gaule? Il est assez difficile d'indiquer la destination de cette petite construction isolée, car on n'a remarqué sur le monticule aucune autre trace de construction, à part le puits taillé dans le roc, dont on admire la dimension et la profondeur présumée. Dans la période des Bourguignons, il sera question de la construction romaine ; car, à deux reprises, elle a servi de refuge, dans des circonstances bien différentes qui intéressent l'histoire du Bugey.

Des pierres épigraphiques dans les murs du château de Lavours, au pied du Molard, indiquent sur l'emplacement du village un établissement romain. Mais, parmi ces antiquités, il en est une aussi curieuse par elle-même que par un étrange événement qui la rattache à l'histoire du

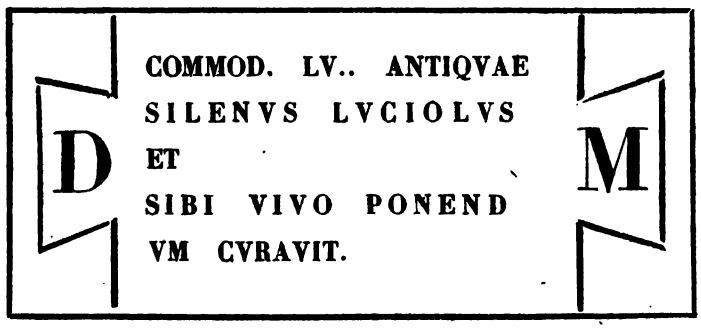
(1) *Molard* est dérivé de *moles*.

Digitized by Google

moyen âge. Ce monument est très-connu dans la province sous le nom de *lit du Roi*. De temps immémorial, il portait cette dénomination, lorsque les anciens auteurs qui ont écrit sur le Bugey en ont fait l'objet de leurs dissertations. C'est un sarcophage bisôme, ou tombeau à deux compartiments, destinés l'un au mari, l'autre à l'épouse. Ces compartiments étaient creusés seulement à quatre ou cinq pouces, ce qui indiquait que, par une circonstance quelconque, ce sépulcre inachevé n'avait pas rempli sa destination. Les habitants de Lavours l'ont fait creuser pour servir de bassin à leur fontaine. Avant cette appropriation, le lieu où il était déposé sur la route de Lavours à Belley a gardé le nom de *lit du Roi*.

« Ce sépulcre, dit Guichenon, est encore appelé par le vulgaire *le lit du Roi*. Fodéré qui abonde en fables, et, après lui, le père Genand, disent que c'est la sépulture de *Silvius Luciolus*, roi d'une partie du Bugey et de la Savoie ; cependant, soit que l'on considère l'inscription, soit, la forme du sépulcre, il se trouve que ce n'est qu'un sépulcre particulier. »

C'est en effet un sarcophage romain. Son inscription ne comporte aucun autre commentaire historique ; elle est seulement remarquable par ses belles lettres qui accusent le premier ou le deuxième siècle :



Digitized by Google

« Voilà, ajoute M. de Moyria, à quoi se réduit l'inscription du *lit du Roi*, malgré sa dénomination pompeuse. Les poètes ne seront pas contents de cette froide description, mais tout leur est permis, de par Horace ! Ils pourront, quand bon leur semblera, faire reposer Charles-le-Chauve dans notre *bisomum*, et la désignation populaire se trouvera expliquée. »

Suivant une tradition accréditée dans le pays, le corps de l'empereur Charles-le-Chauve aurait été déposé sur cette pierre. Certes, je ne suis pas poète. Mes études historiques m'ont appris à n'accueillir qu'avec une grande réserve les faits dénués de preuves, seulement étayés sur des inductions ou des probabilités, et néanmoins, je suis loin de partager l'ironique incrédulité de M. de Moyria sur cette ancienne tradition, parce qu'elle est précisément confirmée par les documents de l'histoire. Que le lecteur en soit le juge.

Il est constant qu'au retour de son expédition d'Italie Charles-le-Chauve expira au pied du Mont-Cenis, dans le village de Brios, aujourd'hui Apvrieux, et que son corps fut transporté à bras d'hommes de ce lieu à Nantua, où il fut inhumé.

Les *Annales de Saint-Bertin*, année 877, les *Annales bénédictines* de Mabillon, la savante dissertation de M. Billet, archevêque de Chambéry, ne permettent pas de controverse sur ces faits (1).

Or, si le corps de Charles-le-Chauve, porté à bras d'homme, a suivi nécessairement la route de Brios à Chambéry ; si, comme il est très-probable, il a pris la voie du lac du Bourget pour entrer dans le Bugey, et qu'il ait traversé le Rhône près de Lavours; si, allant à Nantua, les porteurs ont suivi la route de Lavours à Belley, sur le bord de laquelle était le bisôme, est-il étonnant que, trouvant en chemin une grande

(1) *Monoy. hist. du Bugey*, page 59.

Digitized by Google

pierre taillée en forme de table, ils y aient déposé le cercueil impérial pour se délasser. Est-il étonnant que les populations, accourues au spectacle d'un pareil convoi, aient dénommé cette pierre *le lit du Roi*, pour conserver la mémoire de cet événement ? Puisque la tradition populaire est ancienne, constante et confirmée par l'histoire, puisque cette halte de porteurs de Charles-le-Chauve est infiniment probable, il est assurément permis d'adopter cette interprétation, sans être poète, alors surtout que la topographie donne à ce fait une démonstration remarquable. Il est même difficile de ne pas en être convaincu, si l'on considère que, par la disposition des montagnes littorales du Rhône, le corps de Charles-le-Chauve a dû nécessairement passer près du tombeau de *Luciolus*, la route de Lavours à Belley, par Rochefort, ayant toujours été la même, à raison de l'unique ouverture de ces montagnes.

P. GUILLEMOT.

Digitized by Google

DÉCOUVERTE

D'UNE

VILLE GALLO-ROMAINE

ENTRE

VILLEFRANCHE ET SAINT-GEORGES,

—

LETTRE A M. PEYRÉ.

—

MONSIEUR,

Les travaux des chemins de fer qui sillonnent et fouillent profondément le sol de la France ont rendu à la lumière une foule d'antiquités dont l'existence était à peine soupçonnée. Les restes d'une ville gallo-romaine viennent d'être exhumés près de St-Georges-de-Reneins. J'ai lu avec le plus vif intérêt le compte-rendu que vous avez fait insérer dans la *Revue du Lyonnais* du mois de juin dernier. Cet intérêt qui naît tout à la fois et du sujet et de la manière dont vous l'avez traité, j'ai dû l'éprouver plus que personne, car cette découverte, tout à fait imprévue, vient faire subir une nouvelle phase à une question d'antiquité que je croyais avoir amenée au point de recevoir une solution définitive. Vous avez, dans cette occasion, parlé de mon petit travail en termes beaucoup trop bienveillants. Je vous prie de recevoir l'expression de toute ma reconnaissance ; je vous l'offre également pour les détails précieux que je dois à votre obli-

Digitized by Google

geance et à votre zèle éclairé pour tout ce qui touche à l'histoire de notre Beaujolais.

N'admirez-vous pas, Monsieur, l'étrange fatalité qui semble s'être attachée à cette question de géographie comparée? Pendant près de trois siècles, elle a été un sujet de contestations et d'erreurs pour tous les savants qui s'en sont occupés. Enfin, à force de recherches et de calculs, M. Walckenaër, à qui sa position et ses connaissances géographiques donnaient le droit de prononcer, l'avait déclarée définitivement jugée. Et voilà qu'aujourd'hui (suivant votre expression), « après quinze siècles d'oubli, une ville sans nom se produit au grand jour. » Son apparition inattendue fait revivre un procès qu'on croyait à jamais éteint. Cette ville ne serait-elle point la mystérieuse *Lunna* qu'on a cherchée si longtemps? Son enfouissement à quelques mètres de profondeur, « sans laisser aucune empreinte dans les traditions locales, ni aucun vestige à la surface du sol », si ce n'est quelques fragments de briques et de tuiles à rebords (1); toutes ces circonstances n'expliquent-elles pas d'une manière très-naturelle la difficulté qu'ont dû éprouver les antiquaires à retrouver une ville qui avait complètement disparu? Un nouvel examen de la question devient donc nécessaire.

Permettez-moi de remarquer d'abord que de tous ceux qui se sont livrés à cette recherche pendant un long espace de temps, il n'en est pas un seul qui ait attaché la moindre importance aux chiffres de la *Carte de Peutinger* qu'on n'a pas même pris la peine de discuter. Je suis le premier qui ai dit, en 1844, que si ces chiffres étaient exacts, il fallait chercher *Lunna* à peu près au lieu nommé *les Tournelles de Flandres* (2). Je ne croyais certainement pas voir, un jour, sortir une ville du lieu que j'avais désigné.

(1) Ces tuiles à rebords, qu'on trouve assez fréquemment dans le Beaujolais, sont de véritables tuiles romaines. J'ai constaté leur parfaite identité avec celles dont on se sert encore aujourd'hui à Rome.

(2) *Recherches sur l'emplacement de Lunna*, p. 9 de la 1re édition, et p. 15 de la seconde.

Digitized by Google

Aucun historien ancien n'a parlé de *Lunna*. Cette ville gallo-romaine ne nous est connue que par deux documents : la *Carte de Peutinger* et l'*Itinéraire d'Antonin*. Comme ces deux autorités sont en contradiction formelle sur le point qui nous occupe, il convient de savoir d'abord quel degré de confiance elles méritent l'une et l'autre. Nous ne pouvons choisir, pour cet examen, un meilleur guide que le savant Mannert, le D'Anville de l'Allemagne. Voici le résumé de sa dissertation placée en tête de l'édition de la *Carte de Peutinger*, publiée à Leipzig en 1824.

Agrippa, l'auteur des grandes voies romaines qui sillonnaient la Gaule (1), est le premier qui, selon Pline, ait fait une carte de l'univers (*Pictum orbem*) qu'il plaça sous les portiques de son nom, à Rome (2). J'ai lieu de croire que cet ouvrage était composé en mosaïque, tel que l'ancien plan de Rome dont on voit encore de nombreux fragments au Capitole. Il résulte du même passage de Pline, qu'Agrippa avait fait mesurer toutes les routes de l'Empire, et qu'Auguste fit achever les portiques, d'après les intentions et suivant les notes et les plans de son gendre. (*Ex destinatione et commentariis M. Agrippæ*).

Cette carte a dû être la source d'où sont sortis et l'*Itinéraire* dit d'*Antonin* et toutes les cartes que les Romains ont possédées.

C'est à tort qu'on a cru la Carte dite de *Peutinger* faite sous Théodose et qu'on l'a nommée *Table Théodosienne*. Ce qui a donné lieu à cette erreur, ce sont douze vers latins mis en tête d'une copie faite sous cet empereur. Mannert prouve très-bien que cette carte est beaucoup plus ancienne. Elle remonte, pour le fond, à celle d'Agrippa. Celle que nous possédons aujourd'hui est une copie d'une *récension* faite vers l'an 230, sous le règne d'Alexandre Sévère, et dans laquelle on a inséré quelques-uns des changements amenés par la suite des temps. Je ferai, néanmoins, à ce sujet, une remarque qui a échappé au savant Mannert, et qui vient à l'appui de son opinion sur l'an-

(1) Strabon, lib. IV, in fine.

(2) Pline III, 2. Il en existait une copie sous les portiques des *Ecoles Méniennes* d'Autun. — Eumènes, *Oratio de restaurandis scholis*, ch. 20, 21.

Digitized by Google

ciennété de l'original primitif de cette Carte; c'est qu'on y voit figurer les trois villes d'*Herculanum*, de *Pompei* et de *Stabia*, détruites ou plutôt ensevelies l'an 79 de Jésus-Christ, par l'éruption du Vésuve. Cet original était donc antérieur à cette grande catastrophe, et ce n'est point le faire remonter trop haut que de l'attribuer à Agrippa.

Le copiste auquel nous devons la carte actuelle est, toujours suivant Mannert, un moine ignorant du XIIIe siècle. Il y a entremêlé plusieurs indications chrétiennes qui ne s'accordent guère avec les temples païens qu'on y remarque. Elle comprenait l'univers entier tel que le connaissaient les Romains, tandis que l'*Itinéraire* ne sort jamais des limites de l'Empire. Cet Itinéraire, plus récent et moins détaillé que la carte dont il est issu, contient pourtant quelques routes nouvelles ajoutées par Dioclétien et Constantin. Mannert croit que la dernière édition que nous possédons de ce document date de la fin du IVe siècle.

Enfin, le savant géographe fait une observation d'une grande importance. L'expérience lui a appris qu'en général les chiffres de la *Carte* méritent plus de confiance que ceux de l'*Itinéraire*. Ce dernier ayant été transcrit successivement à plusieurs reprises, a été plus souvent exposé aux erreurs des copistes que la carte qui n'a été copiée qu'une fois sur un original fort ancien.

Après ces explications préliminaires, arrivons à l'application. Les deux documents dont nous venons de parler sont parfaitement d'accord sur la distance totale de Lyon à Mâcon, qu'ils fixent à 30 lieues gauloises, soit 45 mille romains. Ils sont également d'accord (à 157 mètres près) avec les mesures officielles françaises, telles que les donnait le *Livre de poste* avant que la route eût été allongée par la rectification qui lui fait contourner les hauteurs de Limonest. Mais ces deux autorités sont en complet désaccord sur le placement des stations intermédiaires entre ces deux villes. La Carte qui, d'après Mannert, serait la première en date, ne donne qu'une station, celle de Lunna, qu'elle place à 16 lieues gauloises de Lyon, et à 14 de Mâcon, ce qui partage la distance en deux parties presque égales. L'Itinéraire adopte un ordre de choses tout à fait différent. Il divise la distance en trois

Digitized by Google

parties parfaitement égales de 15 milles romains, soit 10 lieues gauloises chacune, et place les stations savoir : la première à *Assa Paulini*, représenté aujourd'hui par la petite ville d'Anse, et la seconde à *Lunna*, qu'il met à 4 lieues gauloises au nord de la position que lui assigne la *Carte*. Cette différence est tellement tranchée, qu'elle n'est point de celles qu'on peut expliquer par une erreur de chiffres, comme D'Anville l'a fait si souvent. Entre ces deux fixations contradictoires il faut choisir ; c'est-là que porte toute la difficulté.

Remarquons d'abord que la division de la route de Lyon à Mâcon, telle que la donne la *Carte*, avait l'avantage de n'en faire que deux parts, dont le parcours n'excédait point les forces d'un piéton ordinaire. C'est le système adopté aujourd'hui, et l'étape unique est placée à Villefranche. La division donnée par l'Itinéraire a l'inconvénient de faire ces étapes trop courtes et d'exiger une journée de marche de plus.

Mais ceci n'est qu'une considération secondaire. Venons à quelque chose de plus précis et voyons si les ruines nouvellement découvertes se trouvent placées au point indiqué par la *Carte*. Comme, avant tout, nous recherchons la vérité, il faut bien se garder de prendre pour base de nos calculs la borne kilométrique n° 38, placée actuellement à la hauteur des ruines, car elle nous donnerait une différence plus que double de celle que nous allons trouver dans un instant. Pour être dans le vrai, nous devons adopter les mesures telles qu'elles étaient en 1844, avant la rectification de Limonest. Elles ont l'avantage de concorder d'une manière remarquable avec celles de la *Carte* et de l'*Itinéraire*, puisqu'à Mâcon je n'ai trouvé qu'une différence de 157 mètres que la voie romaine a de plus que la route française.

Il résulte de mon premier travail qu'en 1844 la *Croisée de Belleville* en partant du point d'intersection de la route de Paris avec celle de Beaujeu, se trouvait à 44,167 mètres de Lyon. Aujourd'hui, elle en est à 45,500 ; la route a donc été allongée de 1,333 mètres. Si donc nous eussions opéré en 1844, le point où sont situées les ruines, au lieu d'être à 38,000 mè-

Digitized by Google

tres de Lyon, se serait trouvé réellement n'en être distant que de . . . . . 36,667 m.

Voyons maintenant si cette distance s'accorde avec les 16 lieues gauloises que marque la *Carte*, en partant de Lyon. Le mille romain valant 760 toises d'après l'opinion de M. Walckenaer laquelle paraît avoir prévalu aujourd'hui, les 760 toises représentant 1,481 mètres 26 centimètres, la lieue gauloise qui vaut un mille et demi, représente 2,221 mètres 90 centimètres, et les 16 lieues gauloises valent par conséquent. 35,550

Différence (1). 1,117 m.

Il s'ensuit que la route française aurait 1,117 mètres de plus que la voie romaine. C'est précisément le contraire qui devrait avoir lieu ; mais, à la vérité, dans une proportion moins forte. La chaussée moderne de la plaine entre le village des *Chères* et Anse, a dû nécessairement rendre la route française plus courte que la voie romaine qui était forcée à des détours pour éviter les débordements de la Saône. M. Auguste Bernard (2) avait trouvé, en opérant sur la carte du *Dépôt de la Guerre*, qu'à Anse la voie antique avait 340 toises, soit 662 mètres de plus que la route moderne. Quoique ce résultat me paraisse fort exagéré, il confirme néanmoins la justesse de mon observation sur l'excédant que doit toujours donner la voie romaine dans toute l'étendue de la route entre Lyon et Macon, et ce, par suite des chaussées modernes qui ont accourci les distances. Il convient donc d'ajouter quelque chose à ces 1,117 mètres, et je crois qu'on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité en portant le total à 1,300 mètres. Ainsi, il s'en faudrait de 1,300 mètres que les ruines dont il s'agit ne se trouvent au point marqué par la *Carte de Peutinger*, ou, en d'autres termes, elles seraient à 1,300 m.

(1) Si nous avions adopté l'évaluation de D'Anville, de 756 toises pour un mille romain, ce qui porterait la lieue gauloise à 2,210 mètres, cette différence, au lieu d'être de 1,117 mètres, s'élèverait à 1,307 mètres.

(2) Dans ses *Origines du Lyonnais*.

Digitized by Google

au nord du point que *Lunna* devait occuper d'après cette Carte.

Néanmoins, en ma qualité de rapporteur impartial, je dois constater qu'il est souvent arrivé à D'Anville de ne point s'arrêter à des différences de chiffres égales à celle-ci. Il les explique toujours par la *différence de direction* entre la voie romaine et la route moderne.

Mais, sans avoir recours à ce moyen, vous me fournissez une autre considération qui pourrait faire disparaître complètement cette différence. D'après vos nouvelles observations, les ruines s'étendent, il est vrai, jusqu'à 500 mètres au nord de la borne kilométrique n° 38; mais, d'un autre côté, vous avez constaté qu'on a trouvé des médailles et des fragments de murs anciens à 40 mètres au sud de la borne n° 37, près des *Tournelles de Flandres*. Si ces constructions, au lieu d'appartenir à une maison isolée, formaient l'extrémité méridionale de la ville, elles donneraient à cette dernière un développement de plus de 1,500 mètres de longueur et feraient concorder parfaitement les distances. Malheureusement, il est impossible, ainsi que vous le faites observer, d'affirmer qu'il n'y a pas solution de continuité entre ces différentes ruines. Il eût fallu, pour juger la question en parfaite connaissance de cause, que la tranchée eût régné d'un bout à l'autre. Or, par suite de l'abaissement du sol dans le milieu de cette étendue, les travaux du chemin de fer se trouvent *en remblais* sur ce point. Nous ne pouvons donc savoir ce que recèle cette portion de terrain recouverte par la chaussée.

Voyons maintenant si les distances données par l'Itinéraire s'accordent avec l'état actuel de la route. La première station en partant de *Lugdunum* est *Assa Paulini*. Tout le monde est d'accord pour la retrouver dans la petite ville d'Anse. Comme ce point est hors de toute contestation, j'ai jugé inutile de mesurer les distances sur le terrain, comme je l'ai fait ailleurs. Il m'a suffi que les cartes placent Anse au tiers de la distance de Lyon à Mâcon, ce qui s'accorde parfaitement avec les 15 milles romains, soit 10 lieues gauloises de l'Itinéraire. D'Anse à Belleville, même distance, et nous arrivons au centre de cette dernière ville avec une légère différence de 166 mètres que la voie ro-

Digitized by Google

maine a de plus que la route française, différence qui s'explique par les chaussées modernes. Enfin, de Belleville à Mâcon, même distance encore. Nous arrivons aussi au centre même de cette ville avec une différence de 157 mètres seulement. L'Itinéraire avait divisé la route de *Lugdunum* à *Matisco* en trois sections parfaitement égales. Je trouve, comme vous, Monsieur, que cette égalité si parfaite présente quelque chose d'extraordinaire ; mais ce qui me semble bien plus étonnant, c'est qu'en plaçant Lunna à Belleville, chacune de ces trois sections, prise isolément, donne des résultats d'une exactitude aussi remarquable, je dirai presque mathématique. J'ai indiqué la cause des légères différences qu'on observe, différences tellement naturelles que, si elles n'existaient pas, j'aurais lieu de me défier de la justesse de mes calculs. Je ne sais si je me trompe, mais c'est, selon moi, un argument bien fort que cette concordance parfaite sur trois points différents.

Il est une autre circonstance qui vient encore ajouter à nos éléments de conviction. C'est au point même, occupé aujourd'hui par Belleville, que venait s'embrancher une autre voie romaine qui subsiste encore, et qui est connue dans le pays sous le nom de *Chemin ferré* ou de *Chemin des Romains*. C'était une de ces voies secondaires que les Itinéraires désignent sous le nom de *Compendium* (route abrégée). Celle-ci se rendait à Autun en passant par Cluny, ce qui était beaucoup plus court que la route par Mâcon et Chalon. N'est-il pas naturel de penser que le point de jonction de ces deux voies romaines ne devait et ne pouvait se rencontrer que dans une station ?

Mais revenons à ces restes de constructions auxquelles j'ai donné jusqu'ici le nom de ville, bien que nous n'en connnaissions encore qu'une partie. J'ignore ce que nous révèleront des fouilles subséquentes. Si l'on s'en tient à ce qui jusqu'à présent a été mis à découvert, on est forcé de reconnaître que, sauf quelques portions de murs et de parquets revêtus de stuc, observés par vous, presqu'aucune de ces constructions ne donne l'idée d'une ville gallo-romaine d'une certaine importance. Au lieu de l'*opus reticulatum* (ouvrage à réseau) qu'on retrouve assez sou-

Digitized by Google

vent à Lyon, au lieu de ces murs en pierre de taille, connus sous le nom de *grand* et de *petit appareil*, au lieu de ces parquets en mosaïque, comme on en a découvert à Belleville, on ne voit que des fondations ou des voûtes composées de pierres brutes du pays et absolument semblables aux constructions communes de notre époque. Ce caractère est tellement frappant, qu'au premier abord on croirait n'avoir sous les yeux que les restes d'un gros bourg, remontant tout au plus au moyen âge, si les médailles et les débris de poterie romaine qu'on y rencontre, n'attestaient une beaucoup plus haute antiquité.

Au reste, quelque soit le nom qu'on veuille donner à ces ruines, je suis très-disposé à penser, je dirai même que je suis convaincu qu'elles étaient jadis traversées par la voie romaine qui, pour éviter les débordements de la Saône, devait s'en écarter un peu plus que la route moderne, et s'élever sur cette petite colline. Si, dans les fouilles récentes, on n'en a point découvert de traces, je crois qu'on n'en peut tirer aucun argument; cela prouverait seulement que la voie antique est restée enfouie dans la partie du sol non encore explorée. Comment croire, en effet, que cette ville (ou ce bourg) si bien placée dans la direction que devait nécessairement suivre la voie romaine, ne fût pas située sur cette route même, mais à quelque distance de là?

Néanmoins, il ne s'ensuit pas que cette ville fût inévitablement Lunna. Dans un pays aussi riche et aussi fertile, ne pouvait-il pas y avoir sur la voie romaine d'autres villes que celles qui formaient des *stations*? Pour nous servir d'un exemple pris dans le pays même, n'avons-nous pas vu pendant longtemps Villefranche, malgré son importance et son titre de chef-lieu d'arrondissement, privé d'un relais de poste, tandis que Saint-Georges et Anse en avaient un?

Vous avez été frappé, Monsieur, des traces d'incendie qu'on rencontre assez souvent dans ces fouilles. Cette observation dont j'ai pu constater la parfaite justesse dans ma visite sur les lieux, nous conduirait à penser que cette ville a été détruite par le feu. Mais à quelle époque faut-il rapporter cet incendie? Les nombreuses médailles qu'on trouve en remuant le sol pourraient nous

Digitized by Google

fournir, au moins approximativement, la date de cette catastrophe. Vous avez remarqué ainsi que moi que, parmi ces médailles quelques-unes sont gauloises, mais que la plupart sont romaines et appartiennent au Haut-Empire. Nous en avons même trouvé une *consulaire* en argent, de la famille *Julia* ; mais aucune de celles que nous avons vues n'a été frappée sous le règne de Constantin ni sous celui de ses descendants (1). Les dernières en date que nous ayons examinées sont de Philippe, dit l'Arabe, qui parvint au trône l'an 244. Il est donc rationnel de penser que la destruction de cette ville a eu lieu dans la dernière moitié du IIIe siècle de l'ère vulgaire, époque où les Gaules furent, à plusieurs reprises, ravagées et par la guerre civile et par les incursions des hordes germaniques. Nous venons de voir que Mannert fixe à l'année 230 la *récension* de la Carte sur laquelle a été copiée celle que nous possédons aujourd'hui. Cette récension serait donc antérieure de 20 ou 30 ans à la destruction de la ville qui nous occupe. Si cette ville était Lunna, il est tout naturel que son nom figure sur cette Carte puisqu'elle existait encore.

Mais alors comment se fait-il que le nom de cette ville détruite se retrouve sur l'Itinéraire que Mannert croit de 160 ans environ plus récent que la Carte ? Comment se fait-il surtout que l'Itinéraire assigne à cette ville une nouvelle position à quatre lieues gauloises au nord de l'ancienne, position tout à fait incontestable, puisqu'elle s'accorde avec les distances données par

(1) Il est vrai qu'on a trouvé une médaille de Gratien qui régna de 375 à 383, mais, comme à ma connaissance, on n'en a découvert aucune des Empereurs qui ont occupé le trône pendant l'intervalle de cent vingt-six ans écoulés depuis la mort de Philippe en 249 jusqu'à l'avènement de Gratien en 375, cette médaille isolée ne prouve absolument rien, pas plus qu'une médaille d'un pape du moyen-âge, trouvée également. Cela s'explique très-naturellement. La route ayant continué de passer sur l'emplacement de la ville détruite, ces monnaies ont été perdues par des voyageurs. Comment expliquer autrement l'absence des médailles si communes d'Aurélien, de Probus, de Dioclétien, de Maximien, mais surtout de Constantin et de ses fils ?

Digitized by Google

ce même Itinéraire, avec les antiquités qu'on trouve à Belleville sur une superficie qui paraît dépasser celle occupée par la ville nouvellement exhumée, et qu'enfin l'embranchement d'une autre voie romaine vient ajouter une nouvelle preuve qui suffirait à elle seule pour faire pencher la balance en faveur de cette dernière position?

Néanmoins, si, par suite de fouilles ultérieures, il était établi que les ruines occupent sans interruption un développement de 1,500 mètres et s'étendent jusqu'au midi des *Tournelles de Flandres*, ces ruines, soit par leur importance, soit par leur position au point précis indiqué par la *Carte*, ne pourraient être autre chose que l'antique Lunna; mais, dans ce cas, la difficulté me paraîtrait tout à fait insoluble, à moins qu'on n'eût recours à un moyen extrême, en supposant qu'il y a eu deux *Lunna*, qu'après la destruction de la première, on l'a rebâtie à quelque distance sous le même nom. Ce ne serait pas le premier exemple de ce genre. Je ne citerai que la célèbre Capoue dont on a transporté le nom à une autre ville voisine; mais je crains que les savants ne trouvent cette supposition un peu hasardée. Peut-être penserez-vous qu'au milieu d'une telle incertitude, c'est le seul moyen de tout concilier?

En effet, tout s'explique alors d'une manière assez naturelle. Après la destruction de la ville par une de ces catastrophes si communes dans les Gaules aux IIIe et IVe siècles, au lieu de songer à la rebâtir, on aurait transporté son nom, ainsi que la station, à une position plus au nord, qui déjà avait probablement l'avantage d'être le point de jonction d'une autre voie romaine; mais comme ce changement allongeait beaucoup trop l'étape de Lugdunum à Lunna, on aurait partagé la distance en deux parties égales en établissant une nouvelle station à *Assa Paulini*, petite ville qui devait exister déjà. Et voilà comment l'ordre des stations se trouverait totalement changé dans l'*Itinéraire*, que Mannert croit bien postérieur à la *Carte*.

Tout ceci ne repose, sans doute, que sur des conjectures; mais si, un jour, il était prouvé par de nouvelles découvertes que la position des *Tournelles* a autant de droit que celle de

Digitized by Google

Belleville à représenter Lunna, ce serait, je pense, la seule manière de trancher le nœud gordien.

Je crois n'avoir oublié aucune des considérations qui peuvent jeter quelque jour sur la question, dans un sens comme dans l'autre. Je me suis borné aux fonctions de *rapporteur*. Je m'abstiendrai d'énoncer une opinion que l'on pourrait croire dictée par mes premières impressions. Je laisserai donc le droit de prononcer aux hommes qui, comme vous, Monsieur, réunissent les connaissances nécessaires à la plus complète impartialité.

Agréez, etc.

D'AIGUEPERSE.

Lyon, le 10 août 1853.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

COURS DE LITTÉRATURE PROFANE ET SACRÉE, par M. F.-Z. COLLOMBET. Chez Perisse frères, à Lyon et à Paris, 2 vol. in-18, 2e éd.

Il y a un peu plus de vingt ans, M. F.-Z. Collombet débutait dans la carrière littéraire par un cours de littérature en quatre volumes in-8o. Le public accueillait avec faveur ce premier essai d'un écrivain qui lui a donné depuis tant de savantes et utiles productions. Quoi qu'en dise l'auteur, cet accueil n'était pas dû seulement *au soin qu'il avait eu de ne rien laisser entrer* dans son livre *qui ne pût aller sous les yeux de tout le monde*, *et au zèle qu'il manifestait pour les saines doctrines religieuses*, il était encore dû au culte que professait l'auteur pour les saines traditions littéraires et ce bon goût qui va se perdant toujours de plus en plus. Mais quel que fût le mérite du nouveau cours, il se ressentait trop de la jeunesse de l'auteur pour que celui-ci, parvenu à la maturité de l'âge, n'en comprît pas l'insuffisance et les défauts. Aussi vient-il de méditer ce travail entièrement refondu et enrichi de tous les trésors de l'expérience.

Il en est qui diront ici : à quoi bon un nouveau cours de littérature ? Les traités que nous ont donnés les maîtres des derniers siècles ne suffisaient-il pas ? Y aurait-il de nouvelles règles du bon et du beau à nous apprendre ? Les voies qu'ont frayées les grands modèles pour atteindre à la perfection ne sont-elles pas toujours les voies qu'il faut suivre ? Nous répondrons à la critique

Digitized by Google

qui voudrait ainsi poser le dieu Terme dans le champ de la littérature : depuis la *Rhétorique* d'Aristote et le *Sublime* de Longin, il s'est fait un très grand nombre de traités de *rhétorique*, de *politique*, d'*éloquence*, pourquoi cela? C'est qu'en effet, aucun de ces traités n'est suffisant pour diriger l'esprit humain dans la recherche du beau; c'est que le caractère des littérateurs change avec les époques; c'est que si les règles sont immuables, l'application en est infiniment mobile et capricieuse; c'est que de nouveaux modèles viennent s'ajouter aux anciens; c'est que des formes inconnues se révèlent, et qu'il faut nécessairement les examiner pour les admettre ou pour les repousser. Et les controverses qui surviennent ne forcent-elles pas sans cesse de revenir à la discussion des principes? La lutte entre les *romantiques* et les *classiques*, est loin d'être terminée. Tout récemment n'a-t-on pas mis en question s'il ne convenait pas de placer les Pères de l'Eglise avant les écrivains profanes de l'antiquité? C'est surtout dans les temps de décadence littéraire, comme celui où nous vivons que des traités deviennent nécessaires pour signaler aux jeunes humanistes les écueils nombreux que sèment sur leur route des écrivains plus brillants que solides et retenir les esprits sur la pente qui les entraîne vers le mauvais goût.

Un cours de littérature est donc toujours une chose à faire? Dans vingt ans peut-être, M. Collombet lui-même éprouvera encore le besoin de remanier son propre ouvrage pour le mettre au niveau de la littérature du moment. En attendant, le livre tel qu'il nous le donne, mérite toute notre attention. L'auteur le divise en deux sections ; la première expose les règles générales de la composition, la seconde traite de la politique. Sans doute on ne trouvera point ici d'autres préceptes que ceux que l'on rencontre partout ailleurs, mais on y trouvera ces préceptes exposés avec une netteté, une précision, une méthode peu communes. L'aridité qui dégoûte, la diffusion qui ennuie, ont été habilement évitées ici, la lecture de l'ouvrage entier est aussi agréable qu'instructive. Les exemples qui accompagnent les préceptes, puisés tantôt dans les écrivains anciens, tantôt dans les écrivains modernes et contemporains, sont bien choisis. Nulle part nous n'avons vu ce qui

Digitized by Google

regarde le style, les qualités, les défauts, les divergences de style traités avec plus de clarté, de justesse et de vérité. Il y a, dans M. Collombet, une connaissance approfondie de la langue française, et un tact très-fin pour discerner les bonnes locutions des locutions vicieuses. Son livre est à la fois une école de grammaire et de goût.

Ceux qui aiment le néologisme et le recherchent, n'auront pas d'actions de grâces à rendre à M. Collombet, car il le proscrit impitoyablement. Il ne veut point de *sommités littéraires*, *artistiques*, *politiques*, *de haute capacité*, *de notabilité du siècle*, *de gloire de la France* et d'autres innovations semblables.

Le journalisme qui a rendu de fort petits services à la religion et à la morale, a, en revanche, puissamment contribué à corrompre la langue littéraire. C'est le journalisme qui, pour ses besoins quotidiens, a inventé ces locutions *à la fois commodes et vagues*. Or, nous vivons tous plus ou moins sous l'influence du journalisme; il est le despote de la parole comme de la pensée, ce qui fait que ses locutions ont envahi l'éloquence, la poésie, l'histoire, etc. Nous ne pensons pas que les protestations de M. Collombet empêchent ces locutions de prendre place dans la langue française, mais nous confessons volontiers avec lui qu'elles sont vicieuses et que *c'est ainsi que les langues*, en paraissant *s'enrichir par l'analogie, s'altèrent par le luxe des rapports qu'elles découvrent*.

Ceux qui aiment encore le style affecté, les grands mots, les métaphores bizarres, les tours prétentieux, n'ont pas beau jeu avec M. Collombet. Il montre, dans une foule d'endroits de son livre, par des exemples cités à propos, combien l'écrivain se rend ridicule lorsque, oubliant les règles de la logique, il se laisse guider uniquement par l'imagination des figures et la liaison des mots.

M. Collombet excelle à prendre un fragment de poésie ou de prose, à le disséquer avec le scalpel de la critique, pour en découvrir le fort ou le faible. On serait quelquefois tenté, à la vue des minutieuses observations qu'il se permet, de lui reprocher un peu de taquinerie, mais son goût est si pur, son coup d'œil si juste, ses remarques sont si vraies, que l'on est forcé, tout en s'impatien-

Digitized by Google

tant peut-être de perdre quelque chose de ses illusions, de rendre hommage à la sagacité de l'homme qui révèle des taches auxquelles on était loin de songer. Nous recommandons aux jeunes littérateurs, comme études infiniment utiles pour former le goût, l'analyse du récit de la mort de Polyphonte, t. 1, page 163 et suivantes, celle du récit de la mort de Vatel, page 146, celle de la mort de Duguay-Trouin, page 117, enfin, l'analyse du poème de la *Henriade*.

M. Collombet ne juge pas seulement les écrivains au point de vue littéraire, il les apprécie encore au point de vue de la moralité et des principes. Tout en rendant justice aux talents, il ne craint pas de signaler les erreurs et de stygmatiser les renommées acquises aux dépens des croyances et des bonnes mœurs; les auteurs vivants eux-mêmes n'échappent point à cette critique sévère et impartiale. Grâce à elle, la jeunesse studieuse saura qu'il ne faut pas se hasarder à cueillir toutes les fleurs, qu'il y en a dont l'éclat est pernicieux, dont le parfum donne la mort. Citons un exemple de cette critique dans ce qui concerne le chansonnier Béranger. « De gouvernement, il ne semble en vouloir d'aucune sorte, et pourtant il en faut un à cette pauvre humanité. De religion, il n'en veut pas non plus. Il a appris aux hommes de notre siècle à se rire de Dieu, le verre en main; à prendre J-C. pour un fou, et à estimer que la chasteté de la femme, c'est-à-dire l'homme de nos mœurs, de nos femmes, de nos filles, de nos sœurs, n'est qu'un préjugé ridicule. Le chantre de *Lisette* et de *Frétillon* ne rougit pas de faire entrer au Ciel, avec des droits égaux, la sainte sœur de charité et la femme perdue; il a le courage d'entremêler d'indécents *mirliton*, *mirlitaine*, à la sombre pensée du *Jour des Morts*, et de profaner ainsi tout ce qu'il y a de plus sacré au Ciel et sur la terre. Que Béranger soit un remarquable et très-remarquable poète, je le veux bien, si la poésie a son domicile aux lieux infâmes ». C'est ainsi que doivent être traités devant le public les écrivains qui ont osé consacrer à l'irréligion et à l'obscurité les nobles facultés qu'ils avaient reçues de Dieu.

Félicitons l'auteur du cours de littérature d'avoir cité, lorsque

Digitized by Google

le sujet a pu le comporter, les morceaux remarquables de l'Ecriture-Sainte et des écrivains ecclésiastiques. Cette méthode à peu près neuve n'a pas seulement l'avantage de servir la morale et la religion, elle a celui de montrer que les écrivains sacrés et les Pères ne sont point indignes de figurer à côté des grands maîtres classiques; qu'ils peuvent au besoin devenir les modèles du grand et du beau aussi bien qu'ils enseignent le bon et le vrai; cette méthode répond surtout aux désirs actuels des esprits qui, justement dégoutés du paganisme, veulent enfin qu'on leur parle le langage de leur croyance.

Félicitons encore l'auteur du cours de littérature de ce bon ton, de cette honnêteté qui règnent d'un bout à l'autre de son livre. Dans cette foule de citations empruntées à toutes les langues, il n'en est aucune qui puisse blesser la susceptibilité la plus délicate. L'œuvre de M. Collombet peut être mise entre les mains de tout le monde. Elle n'a qu'un défaut, à notre avis, celui de nous faire attendre, peut-être longtemps, une seconde partie qu'elle indique et dont elle ne saurait se passer.

L'Abbé CHRISTOPHE.

M. E. M. Oettinger, de Leipzig, et le capitaine Auguste de Reume, font imprimer en ce moment à Bruxelles la seconde édition de la *Bibliographie Biographique*, qui contiendra soixante mille indications biographiques. M. de Reume s'est chargé de la partie belge. On connaît la conscience des écrivains du nord. Nous savons que les hommes chargés de ce grand travail sont à la hauteur de la tâche qu'ils ont entreprise; c'est donc un bon livre que nous annonçons au public et, quoique

Digitized by Google

portant le titre de seconde édition, un livre que les nombreuses additions qu'il renferme rendent tout à fait nouveau.

Il y a deux mois, parut à Paris, à la librairie nouvelle, boulevard des Italiens, un petit volume curieux et mordant, intitulé *Paris à l'envers*, par le comte de Villedeuil. Ce livre, satire de nos mœurs, de nos modes et de notre société, a eu un succès qui tient autant à l'esprit avec lequel il est écrit qu'au sujet intéressant qu'il traite. Après les *Lettres Persannes*, les *Lettres d'une Péruvienne* et tant d'autres ouvrages où notre civilisation est jugée à un point de vue à part, il semblait difficile de donner du neuf et du piquant; M. de Villedeuil nous a montré que nos vices et nos ridicules ne sont pas ceux de nos pères, et qu'on pouvait les fronder en toute sécurité sans craindre de ressembler aux moralistes du temps passé. Si sa verve est un peu railleuse et un peu piquante, il n'en est pas moins certain que son livre est plein de bonnes vérités.

Digitized by Google

CHARLES REYNAUD (1).

Il y a très-peu de temps nous rendions compte ici du volume de poésie que venait de publier notre jeune collaborateur Charles Reynaud, et déjà il nous faut annoncer sa mort!

Nous qui l'avons vu à l'œuvre tout cet hiver, alors qu'enfermé dans sa retraite de la Roche-Sanglar, il achevait loin de Paris, et à la hâte ses *Épitres et Pastorales*, il nous semble maintenant qu'il avait peut-être un pressentiment de sa fin. L'épi se pressait de mûrir; on peut dire que la mort l'a pr s la couronne au front.

La célébrité lui venait de tous les côtés. La presse avait été unanime à lui décerner des éloges; décoré depuis huit jours, fêté par ses amis, tout semblait le convier à une destinée brillante; et c'est juste à ce moment qu'il tombe atteint comme d'un coup de foudre. Les anciens disaient: celui-là est aimé des Dieux qui meurt jeune. Ah! si ce proverbe est vrai, c'est sans doute parce qu'il est impossible de ne pas se sentir douloureusement attendri de pitié devant ces figures qu'entoure l'auréole

(1) Charles Reynaud est mort à Paris, le lundi 22 août, à l'âge de trente-deux ans.

Digitized by Google

de la jeunesse ; la mort, en les frappant au moment du triomphe, semble nous demander pour elles plus de larmes et ajouter aux regrets que nous éprouvons, comme elle ajoute à la poésie de leur destinée.

De bonne heure l'instinct poétique se manifesta en lui ; mais la preuve que cet instinct ne fut pas chez Reynaud, comme chez tant d'autres, un don passager de l'adolescence, c'est que l'auteur des *Épîtres* y resta fidèle en dépit des distractions de toutes natures auxquelles il savait résister. Il eût pu se contenter de mener une vie élégante à Paris et dans ses terres ; mais une noble ambition le poussait, l'ambition d'être digne des amis déjà célèbres qu'il s'était choisis. Il était bien près d'atteindre son rêve ; son volume le plaçait à côté de Ponsard et d'Augier ; il venait mêler un peu de lyrisme et d'élégie au bon sens de l'un et à l'esprit de l'autre. Peut-être eût-il un jour abordé le théâtre ?

Reynaud était, en effet, doué d'une grande flexibilité de talents, d'une merveilleuse aptitude à réfléchir le milieu littéraire dans lequel il vivait ; il avait commencé par imiter, comme presque tout le monde. Puis, à force de travail, il avait épuré son goût et dégagé son originalité. Avant d'arriver à écrire *la Ferme à midi*, cette pièce si vraie de couleur où, la précision de la forme s'allie à une élégance sévère et familière, il avait entassé vers sur vers.

On a dit de lui qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Rien de plus vrai ; nul n'avait comme lui cette faculté de sociabilité, cette abondance généreuse du cœur qui se répand et qui attire. Cette passion de l'amitié éclatait visible et attrayante sur sa physionomie régulière, si vive, si ouverte, légèrement colorée et toute méridionale. Il était né, en effet, au-delà de Vienne, à cette limite où le midi commence. Qui s'est, plus que lui, dévoué à ses amis ? Comme il épousait leur muse ! comme il la poussait dans le monde, témoin *Lucrèce* ; comme il était heureux de cette vie fraternelle et littéraire qu'il s'était créée !

Cher poète ! si le mérite d'un homme se mesure aux regrets

Digitized by Google

que sa fin prématurée réveille dans tous les cœurs, le vôtre est grand ; vous nous avez laissé non seulement vos vers, où nous retrouverons votre âme et vos sentiments, mais l'exemple d'une vie bien remplie aux yeux de Dieu, quoiqu'en puisse penser le vulgaire. Car votre vie, vous l'avez divisée en deux parts : l'une à la poésie, et l'autre à l'amitié ; vous avez pu du moins vous endormir sur votre gerbe. Et en songeant à votre mère bientôt octogénaire qui vous survit, ce n'est plus vous, c'est elle que je plains.

J. TISSEUR.

LE DOCTEUR PRUNELLE.

Samedi, 20 août 1853, le corps médical de France, la médecine lyonnaise ont fait une perte regrettable. M. le docteur Prunelle, ancien professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, membre de la Société de médecine de Lyon, inspecteur honoraire des eaux de Vichy, ancien député de la Tour-du-Pin, maire de notre ville de 1830 à 1835, a succombé à Vichy à la suite d'une attaque d'apoplexie foudroyante, à l'âge de 77 ans.

M. Prunelle était né dans les environs de la Tour-du-Pin (Isère), où il possédait la belle propriété appelée *le Vion*.

Intelligence de premier ordre, aptitude universelle, érudition immense, caractère fortement trempé, il ne fut pas seulement un médecin éminent, il fit preuve d'une haute capacité comme administrateur de notre ville. L'école de dessin du Palais-Saint-Pierre et les diverses collections scientifiques lui doivent une partie de leurs améliorations et de leurs richesses. Son coup d'œil savait tout embrasser, et son esprit tout comprendre et tout saisir. C'est un des maires les plus habiles que Lyon ait possédé. Aussi la Cité, reconnaissante des services rendus par ce courageux administrateur dans des temps critiques, avait tout récemment commandé son buste pour être placé dans la galerie des Lyonnais dignes de mémoire qui a été ouverte au Palais-Saint-Pierre. Notre habile sculpteur, M. Fabisch, le termine en ce moment.

Digitized by Google

Chronique artistique.

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ,

GROUPE EN MARBRE DE M. FABISCH,

DANS L'ÉGLISE DU GRAND HÔTEL-DIEU DE LYON.

Nous avons parlé, dans le temps, du groupe de *Marthe et Marie*, lequel venait d'être placé dans une chapelle de l'Eglise du grand Hôtel-Dieu. Plus tard une autre chapelle de la même église reçut un très-beau reliquaire en bois sculpté et doré, d'une exécution remarquable. Nous applaudissions à la bonne pensée qui poursuivait ces heureuses restaurations, sans rechercher quelle main les dirigeait, lorsque nous avons appris que le secret de l'œuvre était dans le zèle intelligent et infatigable de M. l'abbé Avril, aumônier en chef de l'Hôtel-Dieu, et, chose admirable, que les offrandes pieuses des Frères et des Sœurs de l'hospice avaient une large part dans la réalisation. Une administration tracassière ou inintelligente n'aurait pas laissé faire; celle de nos hospices a encouragé et applaudi; on devait s'y attendre, et nous l'en félicitons. M. l'abbé Avril donc a poursuivi sa marche, et nous devons à ses soins l'œuvre dont nous allons entretenir nos lecteurs.

On se souvient peut-être d'avoir vu, dans une des chapelles de l'Hôtel-Dieu, une statue en plâtre verni, représentant une femme grêle et de mauvaise humeur, entourée d'une énorme draperie, je dirai mieux, d'une lourde couverture de laine qu'elle avait peine à ramener vers ses yeux, pour es-

Digitized by Google

suyer ses larmes : on appelait cela *Notre-Dame-de-Pitié ;* était-ce à tort ou à raison? Toujours est-il que la pitié, après s'être fait longtemps attendre, est enfin venue, et qu'on a remplacé cette pleureuse désespérée par la vraie *Notre-Dame* ou *la Vierge Marie venant de recevoir le corps de son Fils détaché de la croix*. Ce sujet a exercé fort diversement le talent des artistes. Les uns ont représenté le Christ assis sur les genoux de sa Mère, qui s'efforce de le soutenir et l'empêche de s'affaisser sur lui-même. Ce tableau, où deux corps, dans une situation verticale, luttent l'un d'efforts, l'autre de pesanteur, est d'un aspect fatiguant et disgracieux.

Des statuaires de mérite ont adopté un second parti : ils ont étendu le corps du Christ aux pieds de sa Mère, en relevant un peu le torse et le faisant appuyer, par le bras et l'épaule, sur les genoux de cette dernière. Si nos souvenirs sont fidèles, c'est la pensée du célèbre Coustou dans le groupe placé derrière le chœur de Notre-Dame, à Paris ; c'est encore la pensée du vitrail de la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul dans l'église de Saint-Jean.

Enfin un troisième parti, susceptible d'une symétrie harmonieuse, mais d'une plus grande difficulté d'exécution, est celui qu'a choisi M. Fabisch. Le corps du Christ est étendu, de gauche à droite, sur les genoux de la Vierge ; les jambes, abandonnées à leur pesanteur naturelle, tombent jusqu'à terre en se croisant un peu vers leur base ; les épaules s'appuient sur le genou gauche de Marie, en laissant tomber en arrière un des bras, tandis que la Vierge soutient la tête, en la faisant incliner légèrement de face. Cette manière d'envisager le sujet fournit deux belles études : Etude d'expression. — C'est une douleur de mère.... *Vous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne* (1). C'est une douleur résignée ; *il fallait que le Christ mourût* (2). Etude plastique.—C'est un corps privé de vie, mais qui ne doit rien avoir de la rigidité et de l'affaissement cadavérique ; c'est un corps de trente-trois ans... de formes parfaites, corps uni à la divinité.

L'artiste a-t-il rempli ce cadre magnifique? Formuler un *oui* ou un *non*, ce serait entourer du même cercle les goûts les plus divers, et leur dire : *Tu ne sortiras pas de là*. Qui peut le faire ? Il nous semble que l'étude anatomique du corps de Jésus ne laisse rien à désirer..... M. Fabisch a donné à ce corps inanimé une grande souplesse : il a su éviter une certaine exagération musculaire que quelques écoles de sculpture regardaient comme l'expression du beau. Dans un corps mort il n'y a pas de vie, donc pas de

(1) Jérémie.

(2) Actes des Apôtres.

Digitized by Google

circulation du sang, donc pas de gonflement de veines ni de muscles. Sachons-lui gré de n'avoir pas fait un de ces cadavres où l'on ne rencontre que saillie des os et dépression des chairs. La tête du Christ a conservé sa physionomie suave et douce : cette face n'est pas morte, elle dort.

L'exécution de la vierge présentait des difficultés d'un autre genre. Il est presque physiquement impossible, dans le cours ordinaire des choses, qu'une femme puisse tenir sur ses genoux le corps d'un homme sans qu'il y ait exagération d'efforts et de mouvements. Il est évident que si la Vierge se levait droite, elle serait d'une taille peu ordinaire ; mais, en lui donnant une taille proportionnelle, le groupe devenait ridicule et inexécutable : l'artiste a donc été forcé de faire mentir la nature ; il a donné à la femme les proportions du corps de l'homme, et l'harmonie s'est rétablie. La draperie de la vierge est souple et largement jetée ; il le fallait pour dissimuler davantage la longueur du corps de Jésus en opposition avec la hauteur du torse de Marie. Le sentiment de pitié qui se peint sur ce visage n'a-t-il rien d'exagéré? Ne peut-on pas lui reprocher de sentir un peu la désolation? Peut-être : mais on sait combien les effets cherchés et obtenus sous le jour déterminé de l'atelier sont modifiés sous le jour nouveau qu'ils reçoivent dans les édifices où on les expose. A coup sûr si M. Fabisch eût pu prévoir qu'un malencontreux rayon de lumière viendrait dans l'église de l'Hôtel-Dieu frapper directement les prunelles de sa Madone ; au lieu de les faire élever vers le ciel, il les eût dirigées vers le corps du crucifié, et le jour glissant sur la paupière nous aurait donné plus de calme. Mais le groupe n'est pas éclairé à souhait, et il faut bien en prendre son parti. *Marthe et Marie*, *Notre-Dame-de-Pitié*, voilà deux bonnes pages de M. Fabisch ; mais comme le second est autrement large! comme les parties s'y rattachent avec plus d'unité que dans le premier!

Le même sujet a été placé au-dessus de la grande porte de l'église. Il est une preuve de la difficulté, pour un *praticien*, de copier en augmentant. On y a fait mettre des anges dont les proportions et le relief nuisent beaucoup au sujet principal ; il eût mieux valu les retrancher complètement. Au reste, tous ces personnages sont mal à l'aise dans l'étroit hémicycle du tympan.

Ainsi que nous l'avons exprimé en commençant, les restaurations sont en bonne voie ; cependant nous signalerons quelques fautes de goût qu'on eût pu facilement éviter. Ainsi, pourquoi, dans une église aussi riche de style que celle de l'Hôtel-Dieu, habiller aussi pauvrement le jeu d'orgue ? Comment a-t-on songé à introduire, en compagnie des pilastres à chapiteaux corinthiens et des belles colonnettes du sanctuaire, ces deux maigres fûts

Digitized by Google

surmontés de lourds chapiteaux d'un style ionique impossible, et qui paraissent trembler sous le poids de la tribune ?

Il serait digne de l'Administration de donner à cette église toute la splendeur dont elle est susceptible. Le modèle est tout trouvé, c'est l'église de Saint-Polycarpe. Tous les ornements, d'un blanc mat, rehaussés d'or, se détacheraient sur une teinte générale d'un ton doux et calme. On pourrait mettre dans les fenêtres de la nef des verrières en grisailles, le style de l'édifice ne se prêtant pas aux vitraux de couleur; puis on relèverait toutes les grilles dont les parties ouvragées seraient dorées ou argentées. L'église de l'Hôtel-Dieu deviendrait ainsi un vrai bijou.

Nous signalons avec plaisir le nouveau progrès qu'ont fait les saines doctrines de l'art dans les restaurations de nos édifices religieux. L'église de Saint-Bonaventure s'est enrichie dernièrement d'un nouveau buffet d'orgues que nous avouons être d'un beau travail, quoique nous n'en approuvions pas tous les détails. On l'a placé au fond de l'apside ; c'était une tentative délicate, car on s'exposait à masquer de belles verrières. M. Benoît a su vaincre la difficulté en faisant exécuter un buffet dont l'ingénieuse disposition laisse parfaitement à découvert les grandes fenêtres de l'église. Nous voudrions bien passer sous silence le vitrail qu'on a posé dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, mais il écrase la vue et force est à nous d'en dire notre avis. Eh bien ! nous ne pensons pas qu'on ait jamais à se féliciter de cette page qui fait, bien malheureusement, suite aux belles verrières du chœur, à l'Ensevelissement du Christ, à sainte Elisabeth, etc.

Ce vitrail représente le *portement de croix;* l'attitude d'un homme tombé par terre n'est certainement pas de celles qui sont le plus empreintes de noblesse et de dignité ; c'est toujours fort triste de se traîner sur les mains et les genoux et ce n'est jamais beau. Sidonc un artiste se trouve forcé de reproduire une scène de cette nature, ildevra reporter sur la physionomie toute la beauté d'expression qui manque à l'attitude générale ; c'est ce qu'a fait Raphaël dans son *portement de croix* où notre Seigneur, jeté contre terre, relève une tête dont la face est si belle de douceur et de résignation, qu'on ne s'aperçoit pas de l'ignoble posture que sa croix lui a faite.

Ici, au contraire, nous avons une tête sans dignité, d'un galbe commun, et, ce qui est le pire, dessinée de profil. Ce n'est pas tout ; le personnage du Christ placé sur le premier plan est plus petit que les soldats placés sur le second. Il en est de même de la Vierge, dont les proportions sont si peu étudiées qu'on ne sait s'il lui manque une partie du torse ou des jambes ; joignez à cela une pose raide et une figure d'une sécheresse sans égal.....

Digitized by Google

Mais, en revanche, comme la robe du Christ est d'un beau rouge! comme ces soldats ont de belles barbes; sans doute il y a de bonnes choses dans ce vitrail. Les fonds sont bien rendus.... mais nous désirerions qu'on se préoccuppa moins de la couleur et beaucoup plus du dessin.

Nous présentâmes, il y a quelques mois, des observations critiques sur le clocher et la statue de Fourvière. Ces observations, bien qu'elles exprimassent l'opinion générale et qu'elles fussent étayées de toutes les preuves de fait, parurent, à quelques personnes, empreintes de trop de sévérité, et nous fûmes accusé de traiter trop durement les artistes. Nous n'avons jamais refusé à M. Dubois des talents et des connaissances; ceux qui nous ont lu avec quelque attention ont compris que nous mettions les artistes hors de cause, et que, tout en blâmant telle partie de leur œuvre, nous montrions qu'ils n'avaient fait que subir la pression de la Commission. M. Dubois lui-même l'avouait, en disant à un de nos amis : « *Que voulez-vous, je ne suis pas libre de faire ce que je veux* ! » Mais il se passe, en ce moment, au Puy, quelque chose d'analogue à ce qui s'est fait à Lyon, et le jugement qu'en portent les journaux de Paris nous est une preuve que nos appréciations ne portaient pas à faux.

Il est question d'élever une statue de la Vierge sur l'un des rochers qui dominent la ville du Puy. L'inévitable Commission s'est organisée, puis elle a lancé le factum du concours; or, il se trouve que ce programme est presque identique à celui qui fut posé par la Commission de Fourvière. On indique d'abord l'attitude, les attributs, etc. On demande ensuite une esquisse de 50 centimètres; puis, l'auteur de l'esquisse, qni aura mérité le prix, fera un dernier modèle de deux à trois mètres de hauteur, *de façon à pouvoir servir immédiatement de type*, sous la *direction de l'auteur*, *au grand modèle destiné à la fonderie*.

L'*Univers* du 16 juillet fait, à ce sujet, les réflexions suivantes :

« L'inconvénient du concours annoncé, c'est qu'on doit juger, d'après « une esquisse, un ouvrage non encore exécuté, et qu'il est incertain si « l'artiste qui aura trouvé une disposition ingénieuse... aura l'expérience « et la pratique nécessaires pour la rendre convenablement. Il est très- « difficile de juger, d'après une statuette de dix-huit pouces, le talent « d'un artiste à faire un colosse de 45 pieds..... On pourrait demander ce « que la Commission entend par la direction de l'auteur. Serait-ce que le « modèle de trois mètres sera livré à des praticiens qui l'exécuteront en « grand avec les conseils de l'auteur? Assurément ce serait le moyen de

Digitized by Google

« n'avoir rien de bon. Tout le monde sait qu'il est difficile pour un prati-
« cien de copier en réduisant ; mais en augmentant, cela est presque im-
« possible. C'est surtout dans un travail de ce genre que la main de l'ar-
« tiste est nécessaire aussi bien que son intelligence. Le travail doit varier
« selon les dimensions, selon la nature d'effet à produire, et une figure de
« six pieds ne saurait être modelée comme une statue de 45. »

Nous sommes heureux de donner à la Commission de Fourvière cette nouvelle preuve de l'impartialité de notre critique.

J. R

Digitized by Google

CHRONIQUE THÉATRALE.

Mme ANNA DE LA GRANGE. — M. ACHARD.

Habent sua fata libelli ; cette parole est bien plus vraie appliquée aux théâtres qu'aux livres. Essayez donc en pareille matière d'établir un calcul de probabilité, vous y perdrez votre latin.

Voyez, par exemple, l'*impressario* de notre théâtre italien : il se dit un beau jour : M. Gueymard, ténor du grand-opéra de Paris, a pu donner à Lyon douze représentations avec augmentation du prix des places et douze fois il a fait salle comble ; donc, en faisant chanter Mme de La Grange sur le même théâtre, j'obtiendrai le même résultat. Puis notre impressario ajoute à part lui d'un air fin : Il s'agira d'entendre chanter une femme, donc l'affluence sera plus grande, car le Lyonnais est français, c'est tout dire. Eh bien ! l'impressario se trompe, il a compté sans son hôte, c'est-à-dire sans faire la part du hasard, sans ce je ne sais quoi d'aléatoire qui défie les combinaisons humaines.

S'il eût consulté les souvenirs du caissier, il aurait appris qu'en tout temps les grandes recettes ont été faites par des acteurs et non par des actrices. Ni Rachel, ni Alboni, ni Mme Damoreau, n'ont, sous ce rapport, égalé le succès de Talma, de Duprez et de Gueymard. Je me souviens d'avoir vu un dimanche Mlle Alboni jouer le rôle d'*Odette* devant une salle à moitié pleine, et encore sans augmentation du prix des places. Oui, ce froid et impassible témoin qu'on appelle le chiffre constate sur toute la ligne la défaite des prime-donne et le triomphe des ténors, la prédominance de l'attraction masculine sur l'attraction féminine. Et à présent que les petits poètes fassent de petits madrigaux en l'honneur de ces dames, tous les sonnets du monde pâliront devant cette comptabilité brutale !

Sans cette explication qui touche à une grande loi de l'histoire théâtrale, comment se rendre compte du demi-succès de Madame de La Grange au point de vue financier seulement ? car, pour les applaudissements, ils n'ont point manqué ; et on peut même dire que chaque spectateur, en manière de compensation, faisait du bruit comme quatre. Et cependant Gueymard soulevait les populations avec des ouvrages usés jusqu'à la corde, comme *la Favorite*, et Mme de La Grange a chanté *la Somnambule* et *l'Elixir*,

Digitized by Google

opéras presque nouveaux pour nous, sans pouvoir bien remplir la salle, et comparé à celle-ci, celui-là n'est qu'un écolier!

Pourtant, quel talent mieux fait que le sien pour attirer, aujourd'hui que nous aimons l'extraordinaire, l'inouï, le prodigieux; aujourd'hui que nous sommes blasés sur le simple; ce n'est pas elle qui chante comme l'Alboni, laquelle vous impatientait presque à force de chanter sans avoir l'air d'y faire attention. Que d'étude, que de science, que d'effets hasardés, quoique justes! On sent qu'elle a comme ajouté à sa voix quelques notes de contralto postiches; je suis de ceux qui les goûte peu; cela m'étonne sans me charmer; et, malgré l'éclat du contralto à certaines notes basses, il me semble entendre Mme de la Grange non pas chanter, mais faire ce que l'on appelle la grosse voix. Quoi qu'on en pense, il est impossible de pousser plus loin l'art du chant proprement dit. Ce n'est pas une voix, c'est un instrument Toutes les vieilles comparaisons du rossignol seraient ici sans application; à côté de Mme de la Grange, on peut affirmer sans hyperbole que ce barde ailé des bois, comme l'appelle Lamartine, ne possède qu'un gosier paralysé par les rhumatismes. Elle fait avec même gosier ce que Listz ne fait qu'avec ses dix doigts sur un piano de trois mètres. On peut préférer à Mme de la Grange des cantatrices plus simples, plus expressives, mais il faut reconnaître qu'elle a reculé la limite du possible en fait d'agilité, de prestesse, de flexibilité vocale; à ce titre, elle marquera dans l'histoire de l'art musical au XIXe siècle. L'idéal de la roulade et du staccato est trouvé. Quel dommage que la roulade soit si peu émouvante et que le stacatto ne fasse pas pleurer!

Aux Célestins, c'est Levassor qui succède à Achard; Levassor a certainement plus d'observation et plus d'invention comique que son prédécesseur; mais ce qui plaît dans Achard, c'est cette rondeur, ce sans façon, cet air bon enfant qui ne le quittaient jamais. Il avait le jeu honnête, il arrivait à faire rire avec une jolie voix, ce qui doit paraître impossible à Grassot, et, pardessus le marché, il n'était ni cagneux, ni grêlé, ni contrefait. Ces comiques-là s'en vont.

J. T.

Aimé Vingtrinier, directeur-gérant.

Digitized by Google

LE RÉVEIL,

A ÉLISE D.

I.

La journée est finie. Avec elle l'étude
Et le travail du jour que charme l'habitude ;
C'est l'heure de sortir, et votre mère attend
Votre bras, doux appui du bras qu'elle vous tend.
Les lueurs du couchant rayonnent à la vitre,
Et leurs derniers reflets dorent votre pupitre.
Laissez tout : les dessins, les albums, les pinceaux,
Les livres entr'ouverts et qu'on lit par morceaux,
Les pastels commencés, les romances chéries,
Le canevas à jour qu'ornent vos broderies :
Tous fidèles amis que connaît votre main,
Aimables compagnons qui seront là demain.

Digitized by Google

Hâtez-vous, douce enfant, folle tête rieuse,
Brune enfant de seize ans et déjà sérieuse ;
Il est toujours si bon de respirer un peu
L'air vital, le grand air, le bon air du bon Dieu.

C'est l'heure où, chaque soir, en groupe de famille,
Vous prenez le chemin de la vieille charmille
Dont l'ombre plus épaisse et les fraîches senteurs
Appellent les oiseaux et les couples conteurs.
C'est une heure attendue et qui toujours rassemble,
En cercle plus étroit, ceux qui vivent ensemble,
Que la journée isole, et qui veulent, le soir,
Se rejoignant enfin, se parler et se voir.
L'hiver, c'est le foyer qui, de leurs causeries,
Abrite et réjouit les douces rêveries ;
Mais l'été, c'est le ciel, le ciel calme et profond,
Le grand ciel azuré qui leur sert de plafond.

La charmille est épaisse et le banc vert de mousse,
Jamais, sous dais plus riche, ottomane plus douce,
Au rêveur amoureux d'ombre et de liberté,
Ne promit, loin du jour, un nid plus abrité.
C'est là que vous goûtez, loin du reste du monde,
Tous les trois réunis dans une paix profonde,
Ce suave bonheur qui rend le front joyeux,
Qui dilate le cœur, et que disent les yeux ;
Ce bonheur, doux soleil des paisibles demeures,
Hôte de tous les jours et de toutes les heures,
Qui naît de l'union et du bonheur de tous,
Et peut-être le seul qui n'ait pas de jaloux.

Oh ! le tableau charmant ! auprès de vous assise,
Caressant vos cheveux qu'a dénoué la brise,
Votre mère encor jeune et pleine de douceur,

Digitized by Google

Dans sa calme beauté, semble être votre sœur.
Vous riez et causez, portant sur toutes choses
Vos frais babils, suivis parfois de longues pauses,
De silences rêveurs où l'on ne dit plus rien,
Où les cœurs parlent seuls et se comprennent bien.
Votre vieux père, admis à ces intimes fêtes,
Mêle sa tête austère à vos rieuses têtes,
Et, debout près de vous, couvre de son regard
Ses deux folles enfants, lui, le calme vieillard,
L'homme prudent et fort, le pilote, le guide,
Dont l'œil est votre phare et le bras votre égide ;
Lui, le chef souverain et plein de majesté,
De cette trilogie humaine trinité,
Dont les termes unis se nomment la famille,
Et que forment le père et la mère et la fille.

Ce soir, vous êtes triste, et parfois l'on croirait
Voir passer tout à coup sur votre front distrait,
Comme une ombre légère, une triste pensée.
Votre mère inquiète et toujours empressée,
Dans le partage égal qui se fait entre vous
Des petites douleurs, et dont le cœur jaloux
Des deux parts veut toujours obtenir la plus grande,
Votre mère attentive est là qui vous demande
D'où vient votre tristesse et vous parle tout bas :
Mais vous êtes rêveuse et ne répondez pas.

II.

C'est que vous écoutez, recueillie et pensive,
Une voix qui vous parle et dont l'accent arrive
A votre âme inquiète en murmures lointains,
Pareils à ces rumeurs, à ces voix étouffées

Digitized by Google

Que parfois des forêts apporte par bouffées
Et berce dans les airs le souffle des matins.

C'est que vous écoutez une voix inconnue
Qui, vous ne savez d'où, nouvellement venue,
Et troublant depuis peu votre calme rêveur,
A parlé tout à coup, hôte qui se révèle,
Qu'on ignorait encore et qui tout bas appelle
En frappant doucement au seuil de votre cœur.

Un hôte inattendu qui, pour se faire entendre,
Murmure, tout craintif, son appel le plus tendre,
Chante joyeusement et pleure tour à tour ;
Et pendant qu'il attend la réponse tardive,
Surveille du regard, sentinelle attentive,
Votre âme, dont il fait incessamment le tour ;

Afin d'y découvrir, sous l'ombre qui les couvre,
Une furtive entrée ou la porte qui s'ouvre,
Joyeuse, sur un seuil par le soleil charmé,
Si le foyer est mort ou s'il dort sous la cendre,
Et si, sourd à la voix qu'il ne veut pas entendre,
Le logis est désert ou prudemment fermé.

C'est moi, dit-il, ouvrez ! et sa plainte redouble.
— Je ne vous connais point et votre voix me trouble.
Allez, répondez-vous, portez ailleurs vos pas.
Votre air est étranger, je ne sais qui vous êtes,
Votre présence ici trouble mes douces fêtes.
Dieu vous garde, bonsoir ! — Mais il ne s'en va pas.

Il sait qu'à répéter sa demande importune,
On arrive bientôt à fléchir la fortune ;
Qu'il faut savoir attendre, et que, le plus souvent,

Digitized by Google

Par l'oreille trahi, le cœur se laisse prendre ;
Qu'à celui qu'on écoute on est près de se rendre ;
Et qu'enfin, tôt ou tard, arrive le moment.

Qu'importe au pélerin, quand il rencontre un gîte,
Si l'hôte défiant ne l'accueille pas vite,
De l'appeler plus fort et de heurter deux fois,
Sachant qu'il faut parfois prier longtemps le maître,
Et que, pour être admis, on doit faire connaître
Et rendre caressants les accents de sa voix.

Et tel le voyageur que votre effroi repousse,
Sans s'éloigner du seuil attend l'heure plus douce
Où s'ouvrira pour lui le toit hospitalier ;
Solliciteur charmant, éconduit par la crainte,
Il sait qu'il doit attendre et que sa triste plainte
Vous occupe sans cesse et le rend familier.

Et sans se rebuter à l'espoir qui le leurre,
Le jour, la nuit, partout, en tous lieux, à toute heure,
Cet aimable importun, sans trève vous poursuit ;
A l'éclat du soleil comme à l'ombre discrète,
Dans le parc lumineux, dans l'alcôve secrète,
Dans vos pensers, le jour, dans vos rêves, la nuit.

III.

Dans tous les rêves d'or qui vous jettent leur flamme,
Il est là qui rayonne et qui parle à votre âme
En mots mystérieux, un langage inconnu,
Un langage nouveau qui trouble et qu'on écoute,
Idiôme charmant qu'on aime et qu'on redoute,
Et dont le traducteur n'est pas encor venu.

Digitized by Google

Une langue ignorée, étrange, sans pareille,
Que l'âme seule entend et dont jamais oreille
Ici-bas ne saisit les sons mystérieux ;
Dont l'alphabet jaloux, au sage qui l'épèle,
Refuse le secret que toujours il révèle
A tout cœur de seize ans en mots harmonieux.

Une langue de miel aux douceurs infinies,
Dialecte divin que parlent les Génies
Et les savants d'amour, sous un ciel toujours pur,
Sous le ciel du printemps que dore la jeunesse,
Où tout rit au soleil, où tout verse l'ivresse,
Où tout est liberté, rayons, parfums, azur.

IV.

Et depuis quelques jours dans votre âme inquiète,
Livre fermé pour tous, mais ouvert au poète,
Qui de toute âme tient la clé,
Sous l'ombre où votre effroi pleure et se réfugie,
Je lis cette secrète et plaintive élégie
De votre pauvre cœur troublé :

— Oh ! quel est ce profond mystère ?
Et d'où vient cette étrange voix
Que sur ma rive solitaire,
J'entends pour la première fois ?
Elle est douce et pourtant m'alarme ;
Elle me trouble, elle me charme,
Et partout s'attache à mes pas :
Malgré moi, mon oreille accueille

Digitized by Google

Et mon cœur en secret recueille
Ses accents qu'il ne comprend pas.

Sont-ils de merveilleux préludes
A ces mystérieux concerts,
Que parfois dans les solitudes,
Chantent les Esprits des déserts ;
Qu'entendent certains solitaires
Dont ils bercent les nuits austères,
Dont ils endorment les douleurs,
Et qui, dit-on, sont le présage
D'un ciel serein après l'orage
Et l'arc-en-ciel de jours meilleurs ?

Sont-ils la voix confuse encore
Qui, sur les sillons endormis,
Avant le lever de l'aurore,
Chante l'aube du jour promis ?
Sont-ils la voix mélodieuse
D'une nature radieuse
Annonçant son prochain réveil ?
Et quelle est cette aube nouvelle ?
Quel est ce jour qui se révèle
Et quel en sera le soleil ?

On dit que, pendant la nuit sombre,
Rêveur et triste sur son bord,
Le matelot, parfois dans l'ombre,
Tressaille et devine le port.
C'est qu'à son attente lassée,
La terre enfin est annoncée
Par des signes révélateurs ;
C'est que, de la rive étrangère

Digitized by Google

La brise, douce messagère,
Apporte de vagues senteurs.

Je sens passer sur mon visage,
Comme ces errants matelots,
Un vent qu'apporte du rivage
L'escadron voyageur des flots.
Parfum d'une terre promise,
Dont la rive n'est point permise
Et dont l'œil cherche en vain le port :
Qui vous sourit et vous appelle,
Et qui disparaît, la cruelle,
Alors qu'on approche du bord.

Oh ? rendez-moi les nuits sereines
Qui fermaient doucement mes yeux,
Sur mon front, versant à mains pleines
L'urne d'or des songes joyeux !
Rendez-moi mes belles journées
Qui se succédaient couronnées
De l'éclat d'un brillant soleil,
Avant cette obscure science
Qui, de ma douce insouciance,
A troublé le calme sommeil !

Cet étranger qui dans ma voie
Se trouve tout à coup jeté,
Annonce-t-il de qui l'envoie,
La colère ou bien la bonté ?
Tout vent qui souffle le promène,
Tout rayon qui passe l'amène,
Tout écho redit ses accents ;
Brises, lueurs, tout le révèle,
Le nomme, et chaque heure nouvelle
Ajoute au trouble de mes sens.

Digitized by Google

Ah ! puisque son pouvoir pénètre
Jusqu'au fond même de mon cœur,
Faut-il enfin le reconnaître
Et le saluer mon vainqueur ?
Dois-je le fuir ou bien l'attendre ?
Dois-je lutter ou bien me rendre ?
Sylphe, Démon, Esprit subtil,
Lutin, Protée insaisissable,
Quelle est sa forme véritable,
Quel est son but et d'où vient-il ?

V.

Et vous dites encore : où donc est l'interprète ?
A le comprendre enfin je sens que je suis prête ;
Qu'attend-il ? — Il laissait Dieu vous y préparer,
Car il est près de vous. Il veille. Il vous écoute :
C'est le poète, ami que trouve sur sa route
Quiconque a peur de s'égarer.

Et c'est lui qui vous dit : Accueillez avec joie
Ce trouble précurseur. Telle est l'humaine voie :
Chaque progrès s'achète et nous coûte un tourment ;
Chaque pas en avant un instant nous déroute ;
Tout travail s'accomplit dans l'angoisse et le doute,
Présages de l'enfantement.

Car cet hôte inconnu, ces voix, ces bruits sans nombre,
Tout ce monde nouveau qu'enveloppe encor l'ombre
Sur le seuil alarmé de vos nuits sans sommeil,
Préparaient votre esprit au jour qui se révèle :
Avant-coureurs obscurs d'une phase nouvelle
Qui n'attend plus que son soleil.

Digitized by Google

Voyez ! voyez là-bas : l'horizon se colore ;
La lumière est partout. Oh ! la brillante aurore !
Et quel jour éclatant elle vient annoncer !
Toute ombre disparaît et vous êtes ravie !
Ah ! c'est que nous nommons cet instant de la vie
D'un nom bien doux à prononcer.

C'est le printemps béni ! Le voilà qui se lève !
Le printemps radieux plein de flamme et de sève,
De secrètes clartés et d'étranges splendeurs ;
Qui fait bondir le sang et battre les artères
Et qui fond les glaciers et les cœurs solitaires
Aux feux brûlants de ses ardeurs.

Le printemps tout rempli de mystères ! Cet âge
Où les désirs du cœur colorent le visage
Et se lisent si bien sur un front rougissant ;
L'heure où l'adolescent secoue avec puissance
Les langes trop étroits où dormait son enfance
Qui s'en échappe en frémissant.

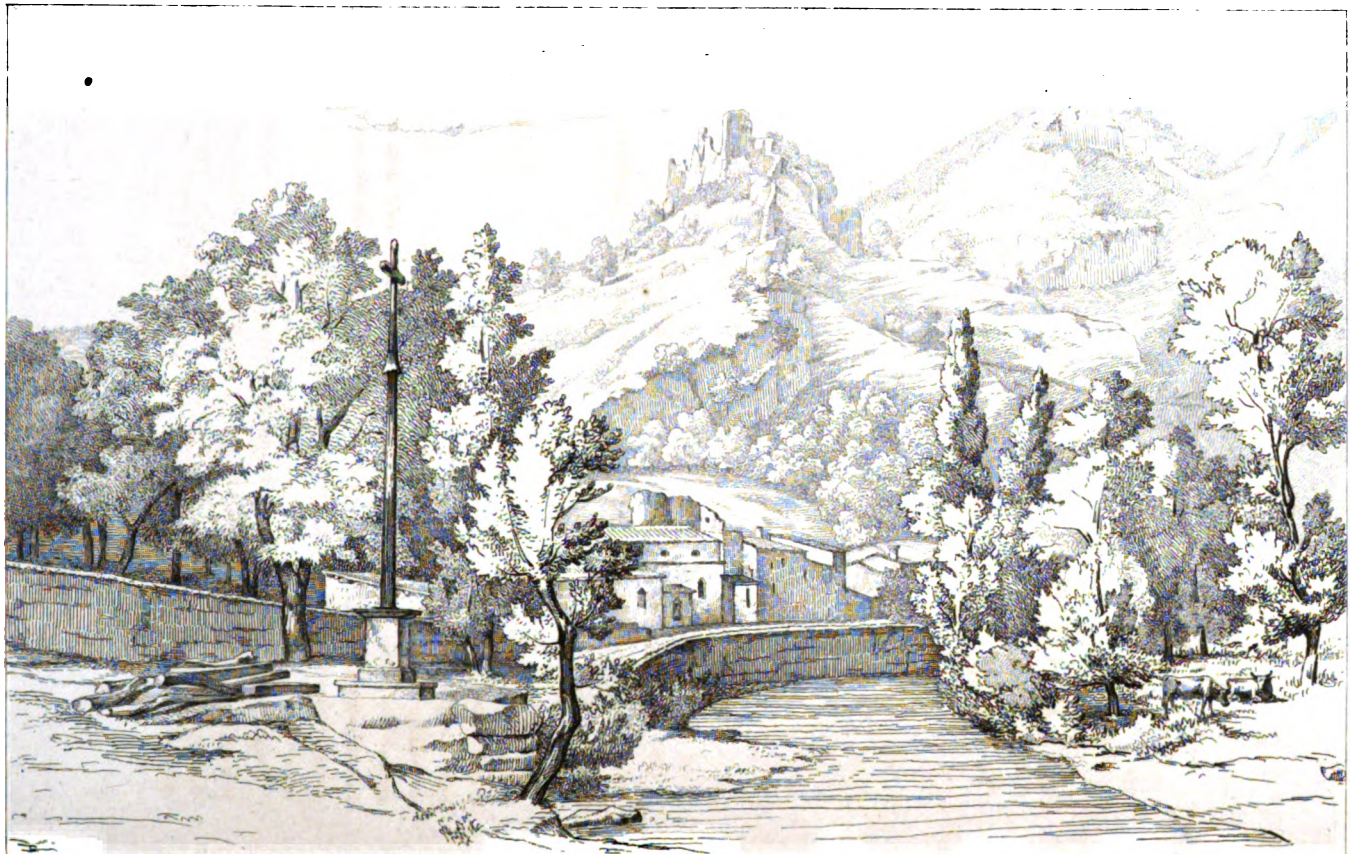
Enfant ! Dieu vous fit belle, et, pour vous rendre heureuse,
Il ajoute à ce don de sa main généreuse
Les fleurs du renouveau, ses parfums et ses chants.
Ouvrez, ouvrez votre âme au souffle qui l'apporte.
A ce doux visiteur ceux qui ferment la porte
Sont les brutes et les méchants.

Dans son air bienfaisant vous commencez à vivre.
Amassez avec soin les trésors qu'il vous livre ;
Sans tarir le présent c'est doter l'avenir.
Cette courte saison est la seule où l'on cueille.
C'est là que vient, plus tard, quand l'âme se recueille,
S'alimenter le souvenir.

Léon DURAND-CŒUR.

Digitized by Google

Digitized by Google



Durlaux del. J. Fugère sc. aqua forti

St RAMBERT EN BUGEY.

Imp. Rigolet Lyon

Digitized by Google

NOTICE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

SUR LA

VILLE ET L'ABBAYE DE S^T^-RAMBERT-DE-JOUX [1].

AVANT-PROPOS.

Une personne de ce pays, dont l'approbation nous est infiniment précieuse, nous avait engagé à écrire quelques pages sur

(1) Cette notice est l'œuvre posthume d'Hippolyte Leymarie, de cet artiste enlevé trop tôt aux arts et aux lettres ; car il fut tout à la fois peintre, graveur, archéologue et écrivain distingué. Il avait, pendant son séjour à Saint-Rambert-en-Bugey, composé pour la Société d'émulation de l'Ain l'histoire de la ville à laquelle il était allé demander le rétablissement d'une santé perdue. Ce travail remarquable sous plus d'un rapport est tombé dans les mains du fondateur de cette *Revue*, et il n'a pas cru devoir l'y garder, convaincu qu'il sera lu avec intérêt, comme tout ce qui est sorti de cette plume érudite.

Nous avons laissé l'avant-propos tel qu'il fut écrit en 1842, deux ans avant la mort de son auteur. Voir pour de plus amples détails biographiques sur Hippolyte Leymarie, sa Notice par M. Léon Boitel, dans la *Revue du Lyonnais* de janvier 1845.

Digitized by Google

l'ancienne ville de Saint-Rambert-de-Joux. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, en commençant par consulter les historiens locaux, même ceux où nous ne pouvions espérer de rencontrer qu'une mention incidentelle sur notre commune et son abbaye. Nos amis et d'autres personnes obligeantes voulurent bien nous communiquer des observations ou des manuscrits relatifs au sujet de notre travail; enfin nous réunîmes à ces matériaux nos remarques particulières avec des descriptions qu'un séjour de neuf ans dans le pays, et notre profession, nous permettaient de traiter d'une manière spéciale. Telle est l'origine de cette monographie dont la conclusion a semblé longtemps nous fuir, malgré notre ardeur à la tâche. Elle sera, nous n'en doutons pas, bien aride et bien longue pour la plupart de nos lecteurs, et cependant combien de lacunes, combien de parties à peine ébauchées n'y signalera-t-on pas ! Nous ne nous faisons aucune illusion sur ce point, et si, dans la prévision de reproches mérités, nous laissons voir le jour à notre travail, c'est que nous regardons cette première publicité seulement comme provisoire. Nous espérons qu'elle nous vaudra de la part de nos concitoyens des objections ou des notes que nous sollicitons d'avance. Plus tard, nous fondrons ces nouveaux documents dans les nôtres, nous les accompagnerons de dessins explicatifs, et surtout des *preuves* dont nous nous serons servi. Celles-ci sont en général déjà connues, mais elles n'ont pas été toutes publiées d'une manière irréprochable, et la rareté des in-folios énormes où elles gisent enfouies, en rend l'étude souvent impossible. Ce sont là pourtant les bases les plus solides de notre histoire locale ; par elles, notre Notice sur Saint-Rambert deviendra profitable ; elle sera aussi plus digne de la Société d'Émulation de l'Ain à qui

Digitized by Google

nous offrons cet essai comme un témoignage de notre reconnaissance.

Saint-Rambert, 1842.

CHAPITRE Ier.

ANTIQUITÉ DE SAINT-RAMBERT-DE-JOUX.

L'ancien nom de la ville de Saint-Rambert-de-Joux est inconnu, mais il n'y a point d'incertitude sur l'origine de celui qu'elle porte aujourd'hui. Il lui vient d'un illustre personnage de race franke, qui vivait à la cour de nos rois, vers la seconde moitié du VIIe siècle (1). Rambert ou plutôt Ragnebert, Ragnebertus, fils du duc Radbert, s'étant attiré la haine d'Ebroin, maire du palais, fut exilé par lui dans cette partie de la Bourgogne qu'on nomma plus tard le Bugey. Bientôt le bannissement du vertueux Rambert ne suffit plus à la vengeance de l'usurpateur, sa mort fut résolue. En conséquence, des soldats le conduisirent dans un désert où saint Domitien, deux siècles auparavant, avait construit un pauvre oratoire devenu ensuite une abbaye célèbre. Là on le fit asseoir sur un rocher, et on le mit à mort. À cette nouvelle les cénobites se hâtèrent de descendre du couvent; ils enlevèrent avec le plus grand respect le corps du martyr, et l'ensevelirent dans leur église.

Quelques années après, la sainteté de saint Rambert se manifesta tout-à-coup par des miracles qui eurent lieu sur son tombeau. On y accourut de toute part; chacun s'empressait de visiter des reliques si vénérables. Enfin le nombre des pieux pèlerins devint si grand, que leur concours forma peu à peu un bourg auquel on donna le nom du saint qui l'avait en quelque sorte fondé. On y joignit le surnom de Joux, pour rappeler qu'il se trouvait à l'extrémité de la chaîne du Jura.

(1) Voyez plus loin un résumé de la légende de saint Domitien.

Digitized by Google

Ceci est le résumé des documents concernant l'origine et le nom de la ville de Saint-Rambert, tels qu'on les trouve dans Guichenon, *Histoire de Bresse et de Bugey*; dans les Bollandistes, *Acta Sanct.*, XIII Junii, p. 694—6; dans la légende de Ragnebert tirée du Bréviaire de notre abbaye; dans Duchêne, tome I, *Hist fr.*; et dans l'*Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, par M. Depery, tom. I.

Si l'on s'en rapportait aux historiens de notre monastère, la première origine de la ville de Saint-Rambert serait donc due à la construction d'une abbaye par saint Domitien, puis aux visites que des chrétiens pieux rendaient au tombeau du martyr Rambert, de qui elle tiendrait à la fois et son existence et son nom. Les textes sont formels, le pays était *désert* aux environs de l'abbaye, d'abord à l'époque dont parle la légende de saint Domitien, c'est à dire vers 420, *profundam heremum*; des faux monnayeurs avaient pu y *résider*, *antiqui falsi monetarii olim versati fuerant;* saint Domitien avait choisi cette *retraite* pour *éviter* les bruits du monde qui le troublaient dans sa première résidence, *frequentiam populorum graviter ferens*, etc.; enfin Torcieu était le village le plus rapproché de l'abbaye, six kilomètres. Deux cents ans plus tard, lorsque Ragnebert vint y souffrir le martyre, l'aspect de notre pays n'avait pas encore changé; c'était toujours un *désert des plus sauvages*, suivant M. Depery; *duxerunt eum per quoddam desertum*, légende de saint Rambert, etc. Guichenon partage cette opinion: « Sans doute, il faut croire, dit-il, que ce lieu-là que saint Domitien avait choisi comme un profond désert dont il a encore aujourd'hui l'image, ne commença d'être habité et fréquenté qu'après la mort de saint Rambert, par le concours des peuples qui, par dévotion, ou pour être guéris de diverses infirmités, venaient à son sépulcre. »

Ces autorités n'ont guère trouvé de contradicteurs jusqu'à ce jour; il faut convenir cependant que la confiance qu'elles inspirent à plus d'un titre ne doit pas nous fermer les yeux sur des faits matériels qui sont en opposition avec elles. M. de La Teyssonnière a fait observer le premier combien leurs expres-

Digitized by Google

sions sont exagérées. L'archéologie, l'érudition classique n'existaient de nom ni de fait, à l'époque du moyen âge où l'on peut soupçonner que les légendes de saint Domitien et de saint Rambert ont été rédigées. Nous ne nous étonnerons donc pas que les légendaires du XIme au XVme siècle, copistes ou amplificateurs de légendaires plus anciens, fussent incapables de reproduire le style et les allures des siècles précédents, ni de reconnaître les âges des monuments qui les entouraient encore, et qui auraient dû leur servir de jalons pour dresser l'histoire des localités. D'ailleurs, il était d'un grand intérêt pour les monastères de prouver leur préexistence aux villages dont ils voulaient exiger des redevances. En prenant le titre de fondatrice de la ville de Saint-Rambert, l'abbaye obligeait sa fille à un respect profond, à un dévouement sans bornes ; enfant pénétré de ses devoirs, la ville de son côté obéissait aux lois de la famille autant qu'à celles de la religion, en portant au couvent et ses prières et la dîme de ses moissons ; elle y trouvait, en outre, une protection temporelle souvent plus efficace que celle des barons. Saint-Rambert, non plus que les autres bourgs qui se trouvaient dans le même cas, n'avait donc point à se plaindre de son sort, et, trompé sciemment ou par hasard, dans ces temps de misères où la justice était incertaine, où les prévaricateurs haut placés demeuraient presque toujours impunis, il n'eût rien gagné à devenir entièrement libre, de vassal qu'il était. Bourgeois et vilains réclamant auprès d'un grand seigneur, n'auraient obtenu qu'un sourire de mépris, mais un abbé inspirait d'autres sentiments ; la crosse pesait alors autant que l'épée.

Nous professons un grand respect pour les vénérables athlètes de la loi du Christ, qui tout puissants au milieu d'une société sensuelle et égoïste, eurent pourtant le courage de sacrifier leur bien-être et même leur vie à leurs croyances. Mais notre foi aux légendes qui nous ont transmis leur histoire est loin d'être sans bornes. Outre que les fraudes pieuses sont de toutes les époques, les historiens qui vinrent pendant le cours du moyen âge rassembler les traditions éparses, n'étaient ni inspirés, ni infaillibles. Nous venons de le dire, ils durent souvent mêler

Digitized by Google

aux récits vrais ou faux que les siècles leur avaient légués, des contresens et des erreurs que leurs préjugés et leur ignorance des temps antiques rendaient inévitables. Guichenon et de La Teyssonnière, auteurs dont l'opinion ne saurait être suspecte en ces matières, sont convenus que nos légendes avaient été altérées. Aussi, quoique ces deux remarquables pièces parlent des vastes et sauvages déserts des bords du Brevon et de l'Albarine, nous les sacrifierons sur ce point à la vérité. Nous établirons par des faits que la vallée de Saint-Rambert était habitée longtemps avant l'arrivée de saint Domitien et de saint Rambert; peut-être la ville n'existait-elle pas alors sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui; peut-être n'y avait-il pas de ville à proprement parler; mais il y avait aux alentours du couvent des habitations qui lui étaient antérieures, et leur grand nombre nous permet de contredire quelques unes des assertions des légendaires.

Tout le monde sait que la partie du Bugey qui forme aujourd'hui l'arrondissement de Belley, fut de bonne heure envahie par les Romains, à la suite de leur occupation du Dauphiné et de Lyon, quelque temps avant J.-C. On sait aussi que, suivant l'usage, des chemins furent bientôt jetés depuis la métropole des Gaules jusqu'aux extrémités des provinces voisines. On s'accorde à supposer que la vallée de l'Albarine et celle des Hôpitaux reçurent fort anciennement une de ces routes, maintenant route départementale, n° 4. Ceci est surabondamment prouvé par la disposition même des localités qui n'admettent aucun autre passage dans un rayon fort étendu, et par les traces nombreuses d'antiquités romaines trouvées dans cette direction. La légende de saint Domitien et M. Depery citent un oratoire et un hospice que ce saint aurait fait bâtir au Vme siècle, sur le *bord du chemin* et de la rivière d'Albarine. Mais nous pouvons remonter beaucoup plus haut.

A 3 kilomètres de Saint-Rambert, à l'extrémité est de la commune, et sur les confins de celles d'Oncieu et d'Argis, la route de Belley est resserrée tout-à coup entre la rivière et un rocher coupé à pic. Ce défilé porte le nom de Rochetaillée, et, en

Digitized by Google

effet, ce n'est ni le temps, ni le hasard qui a donné ici à la pierre le poli grossier et la rectitude de surface que nous lui voyons. Les traces du pic et du ciseau sont empreintes partout sur le flanc de ce mur monolithe. Nous pensons et presque tous les voyageurs sont de notre avis, que l'opération de la Rochetaillée ne peut être attribuée à l'ère grossière du moyen âge. On se souciait alors trop peu de la largeur des chemins et de l'égalité des pentes, pour dérober à grands frais, d'un côté au torrent, de l'autre à la montagne, un espace nécessaire aux chariots, aux convois, à la majesté féconde de Rome et de ses colonies. D'ailleurs, à 30 mètres plus haut, régnait un coteau très-praticable, couvert aujourd'hui de vignes et de sentiers, que le mulet du marchand et le roussin du soldat pouvaient aisément parcourir. Par la même raison, et quoiqu'il nous en coûte de soutenir une opinion contraire à celle de MM. Chapuis et de La Teyssonnière, nous refuserons aux Gaulois l'honneur d'avoir taillé ce rocher. Nos vieux Celtes étaient un peu barbares, nous l'avouons malgré notre patriotisme, et leur transit ne demandait pas de si grandes facilités. On nous dit que si les Romains avaient été les auteurs de ce passage, ils l'auraient accompagné d'une inscription. Quoi donc! l'orgueil de Rome ne pouvait-il se passer d'une réclame! les très-nombreuses voies romaines qui sillonnent les rochers de la Gaule et de l'Italie sont-elles toutes, à chaque pas, signées de leurs auteurs! bien loin de là. Plusieurs routes antiques possèdent, il est vrai, des inscriptions taillées dans le roc, mais le plus souvent ces démonstrations vaniteuses étaient suppléées par des bornes et colonnes milliaires.

Notre chemin est le seul monument d'utilité publique d'origine gallo-romaine, que possède aujourd'hui la vallée de Saint-Rambert. Nous ne devons pas oublier de citer un indice d'habitation gauloise sur ce territoire, c'est une hache, dite celtique, en bronze, d'une très-bonne conservation, qui nous vient de fouilles faites il y a quinze ans sous le canal actuel. Elle était protégée par deux pierres plates écartées à leur base et réunies à leur sommet, en forme de pyramide.

Un autre monument gallo-romain d'un grand intérêt local et

Digitized by Google

scientifique, c'est l'autel votif de *Camulia attica*, qui supportait jadis un bénitier dans l'église de Saint-Rambert et qui a disparu, il y a quelques années, sans qu'on puisse savoir ce qu'il est devenu. Nous supposons que M. Bruant, (1) dans son zèle mal entendu, l'avait fait transporter à Belley, où il gît sans doute ignoré dans quelque coin, si toutefois le maçon n'en a fait de la chaux ou une pierre d'angle. Nous ne citerons pas la version de feu notre administrateur antiquaire; M. de Moyria a lu ainsi :

DIBVS CABI
CAMVLIA AT
TICA ARAM
POSUIT

et il en a fait un autel aux dieux Cabires. Un manuscrit de l'abbé Chapuis qui est en notre possession, donne une leçon différente.

DIIS CVSTO
DIBVS C.AFIV
CAMVLIA AI..
IF.C.N. ARAM
POSVIT

Au dessus de la première ligne, il supplée les mots DIIS CVSTO qui sont ponctués, de manière que nous ne pouvons savoir s'ils sont le résultat d'une simple supposition, ou d'un examen plus attentif du bord supérieur de la pierre. La première leçon fait un emploi raisonnable de toutes les lettres de l'inscription, la seconde nous exempte du singulier barbarisme DIBVS mis pour DIIS, dont on trouverait difficilement l'équivalent dans les monuments épigraphiques de l'époque. Il paraîtrait d'après l'une des deux autres inscriptions de Camulia Attica que possède encore l'arrondissement de Belley que notre autel aux dieux Cabires, ou aux dieux gardiens, ou plutôt aux dieux Cabires-gardiens, serait du deuxième siècle.

Ce monument n'est pas le seul qui rappelle le passage du peuple-roi dans la vallée de Saint-Rambert. Voici les noms de quel-

(1) Sous-préfet de Belley.

Digitized by Google

ques localités de la commune où l'on trouve aujourd'hui des traces d'habitations gallo-romaines.

Bord méridional de l'Albarine. — Sur le plateau des Armers : tuiles, poteries, etc.

Bois de Nerva situés plus haut : on y a trouvé, il y a peu d'années, une belle figurine en bronze.

Verger de Ringe, près du pont : débris de poterie, vase en bronze.

Plus loin, sur les bords du ruisseau de Ringe : amas de charbon, poteries communes et fines, vases à ornements d'un haut style.

Col au sommet du vallon de Ringe : tuiles.

Hameau de Blannaz, grange Tenand : poteries.

Lachapelle près de Blannaz : tuiles.

Hameau de Serrière : nous y avons vu combler un chemin creux avec des débris confus de poteries et de tuiles à rebords.

Rive droite de l'Albarine. — Localité de pérines : meule de moulin à bras en basalte poreuse, poteries, tuiles, médailles, dont un beau et rare grand bronze de Maxime, fils de Maximin.

Grange du Stabat : tuiles.

La Gadinière : briques, amphores.

Gratoux : id. id.

Granges de Gratoux : id. id.

Fontaine de Luysandre : id. id.

Derrière le château de Saint-Rambert : briques, poterie noire et autres.

Laroche, mont Saint-Michel : tuiles, meule en basalte.

Granges au dessus de Lupieux : tuiles.

Maison Fallavier : traces de murs, tuiles nombreuses, amphores, poterie jaune, noire, rouge ; vases à ornements riches et d'un bon goût ; débris de charbon, morceaux oxidés de fer et de bronze, fragment de mosaïque grossière.

Vigne Bourdin, éboulement de marne : tuiles, fragments de marbre blanc veiné.

Au delà de la côte Répi, sur la grande route : poteries, médailles en bronze du bas empire.

Digitized by Google

Quoique l'on puisse admettre, à la rigueur, que ces habitations gallo-romaines n'ont pas existé toutes ensemble, on ne peut pourtant pas supposer gratuitement que les propriétaires du sol transportassent à chaque génération leurs demeures d'un lieu à un autre sans but apparent, et comme pour dérouter les antiquaires à venir. Chacun de ces emplacements était trop bien choisi pour en changer si vite. On ne peut pas croire non plus que les nombreuses maisons de notre vallée, dont nous n'avons pas sans doute indiqué le quart, eussent été anéanties toutes à la fois, un peu avant qu'il plut à saint Domitien de choisir le Bugey pour sa résidence. Nous ne trouvons ni à Saint-Rambert, ni dans le voisinage les éléments ou seulement l'indice d'une ruine si rapide et si générale. Rien ne fait supposer que les Bourguignons, par exemple, aient renversé chez nous une seule pierre de nos murs, une seule tuile de nos toits; au contraire, on sait qu'ils se mêlèrent avec les anciens habitants; et d'ailleurs les médailles et autres monuments que le IVe et le Ve siècle nous ont laissés, prouvent surabondamment que notre vallée n'était pas déserte à cette époque. Ainsi donc, en faisant largement la part des destructions opérées avant le Ve siècle, soit par l'instabilité des fantaisies humaines, soit par les sinistres imprévus, soit par l'action lente du temps, on peut considérer une liste de vingt habitations gallo-romaines dans notre commune, comme suffisante pour faire supposer une population considérable. Elle contredit formellement, selon nous, l'assertion des légendaires qui regardent la vallée de l'Albarine comme une nouvelle thébaïde. Mais ce n'est pas tout, quelques remarques que nous devons à un de nos amis, ou que nous avons faites nous-même, donneront plus de poids encore à notre opinion.

Les vingt noms ci-dessus appartiennent à des hameaux ou à de simples pièces de terre. Lupieu, Laroche, Luysandre et Blannaz seuls sont éloignés de l'Albarine. Les quinze autres sont sur ses deux rives, non pas immédiatement au bord de l'eau, mais au milieu de terrains fertiles et cultivés, la plupart au nord, c'est à dire regardant le midi, et abrités de la bise par de hauts rochers. Douze d'entre eux sont répandus sur un espace de moins

Digitized by Google

de 1500 mètres ; dix occupent un espace de mille mètres à peine, de l'est à l'ouest, et de 5 ou 600 du nord au sud. Enfin les localités de Gratoux, des granges de Gratoux, de la Gadinière, du Stabat, du Château, sont placées en cercle autour de l'abbaye sur des rayons de deux ou trois cents mètres au plus.

La principale agglomération de maisons semble avoir occupé les ondulations de la pente tournée vers le Sud, qui cotoye la route de Lyon à sa sortie de Saint-Rambert ; là, en effet, le sol est profond, les sources coulent abondantes et limpides ; le soleil grâce à un élargissement relatif de la vallée y paraît plutôt et réchauffe plus vivement la terre que dans le défilé où se trouve Saint-Rambert, les abords y sont aussi plus faciles. Par les mêmes raisons les combes de Chantemerle et de Ringe situées de l'autre côté de la ville reçurent à la même époque de nombreuses habitations. Quant à la passe étroite de Saint-Rambert, elle fut peut-être aussi habitée, mais les maisons dont elle est couverte maintenant ne permettent pas de l'assurer.

Nous aurions pu facilement grossir cette liste, si nous avions voulu aborder les communes voisines, ou seulement les parties éloignées de la nôtre. Arandas, Tenay, Argis, Oncieu et Torcieu sont également riches en débris antiques de tout genre. On sait qu'une belle collection de médailles romaines fut ramassée en partie, ou du moins commencée près de nous par l'abbé Chappuis. Un grand nombre d'entr'elles provenait dit-on, des offrandes que les paysans faisaient à la messe. Nous en avons recueilli nous même une quantité notable, soit en bronze, soit en argent, chez les boutiquiers de Saint Rambert, et nous nous sommes abstenu de les mentionner parceque nous ignorons leur provenance exacte.

N'oublions pas de dire que la plupart des maisons gallo-romaines étaient dans le voisinage des sources. Cette coïncidence est tellement rigoureuse que partout où l'on rencontre une fontaine, on rencontre aussi des poteries ou des tuiles à rebord. Enfin, les découvertes que nous avons citées sont dues au hasard ou aux loisirs de deux ou trois personnes. Nul à Saint-Rambert ne s'est occupé spécialement de ces questions, nulle part il n'y

Digitized by Google

a été fait de fouilles systématiques, même dans les endroits qui promettent les plus abondantes récoltes, comme à Pérines et dans le jardin de M. Fallavier. Tout ce que nous avons provient des propriétaires et cultivateurs qui ont fait ces trouvailles à la surface d'un terrain que la charrue parcourt et nettoye depuis quinze-cents ans.

Hippolyte LEYMARIE.

La suite au prochain numéro.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

LOUIS-GABRIEL SUCHET,

MARÉCHAL DE FRANCE ET DUC D'ALBUFÉRA.

(SUITE ET FIN).

DEUXIÈME PARTIE.

Il est une vertu céleste, admirable dans tous les états de la vie, très-nécessaire surtout aux hommes, qui, placés par la naissance ou par le rang au-dessus des autres hommes, ont besoin de la pratiquer sans cesse pour se rendre digne de leur puissance, pour se la faire pardonner. Ni l'appareil sanglant des combats, ni le sombre aspect des misères ne peuvent arrêter ses efforts. Elle cherche le malheur sous le chaume; elle lui prodigue les consolations et les secours; par elle, sur le champ de bataille, le vainqueur gémit d'un funeste triomphe, et baigne de ses pleurs les victimes immolées au salut des empires ou à l'ambition des rois. On nomme cette vertu *humanité*. Elle renferme en elle seule le germe de toutes les autres vertus, telles que la bonté et la bienfaisance.

La bonté, fille de la justice, est la plus aimable des qualités du cœur. Unie à la douceur, elle est la base et l'ornement de la gloire. On pourrait même dire que, sans elles, l'homme peut acquérir de la célébrité, mais non de la vraie gloire : il est permis de vanter l'habileté de Louis XI; mais c'est à des rois comme saint Louis et Louis XII que la palme de la gloire est réservée. Le peuple appelait l'un son père, et n'a trouvé pour l'autre de place digne de lui que dans le ciel.

La vraie bonté ne peut donner lieu à aucune accusation

Digitized by Google

de faiblesse, ni de médiocrité. L'élite des grands hommes, des grands esprits, des grands talents, se lève en masse pour proclamer cette vérité.

Le sage Scipion, le vertueux Épaminondas, le loyal Duguesclin, le bon chevalier Bayart, le modeste Turenne, nous ont laissé de si grands souvenirs qu'on ne peut prononcer leurs noms sans éprouver tout ce qu'inspire la vraie bonté.

Les esprits pieux, dans tous les siècles, ont cru qu'au-delà de cette vie il est une rémunération du bien et du mal. Mais croyons aussi que, dans cette vie même, le supplice du méchant commence, et qu'un de ses tourments est de savoir combien l'homme juste, bon et bienfaisant éprouve intérieurement de douces et pures jouissances.

L'homme généreux et bon voit augmenter sa félicité par la part qu'y prennent ses amis; dans l'infortune, il est consolé par eux, et sa conscience le dédommage intérieurement des injustices de la fortune.

La bienfaisance est la fille de la bonté; les jouissances qu'elle donne sont innombrables : l'ambition, l'avarice, la volupté nous promettent et nous vendent une ombre de bonheur qui passe comme un éclair; la bienfaisance nous donne des plaisirs réels qui ne s'altèrent jamais, et dont le souvenir seul est encore un bonheur. La religion la nomme charité; c'est par cette vertu qu'elle a conquis l'univers.

Humanité sainte qui, mieux que Suchet, pratiqua tes augustes leçons? qui, mieux que lui, sut t'illustrer, t'honorer, t'éclairer et te charmer?

Il réunissait à la foi du chrétien, l'honneur du chevalier, la noble fierté de la gloire militaire, le patriotisme du citoyen et cette magique vertu qu'on appelle bonté, qu'on sent, comme le rayon d'un soleil doux et pénétrant, qui console, ranime et réjouit. C'était une grande âme, que Suchet!

Digitized by Google

comme les nobles cœurs, il mettait sa gloire, non point dans la vengeance, mais dans la générosité. Les représailles contre un peuple ou contre un homme vaincu, lui paraissaient ce qu'elles sont, une perversité du succès. Il avait pour mobiles, non pas le pouvoir ni la renommée, mais la vertu et la patrie. D'autres généraux ont pu l'égaler dans l'art terrible des combats, dans la science de faire du mal aux peuples, sous prétexte qu'ils sont ennemis : nul ne l'a surpassé dans la science plus rare de faire du bien. Il accomplissait en guerrier un ministère de rigueur ; mais quand il voyait les ennemis privés des ressources qui pouvaient ou les défendre, ou soutenir leur existence, aussitôt le guerrier faisait place à l'homme, et son âme était remplie d'une profonde pitié. Les vaincus, dans lesquels Suchet avait cessé de voir des ennemis, recevaient de lui tous les secours que réclamait leur infortune, et le témoignage public de leur reconnaissance dut être, pour son cœur généreux et magnanime, une récompense plus douce que la victoire. La pitié chez lui allait jusqu'à le désarmer. Il se croyait alors et se trouvait en effet plus heureux de sauver sa victime suppliante que de l'immoler à sa colère. Voyez-le, considérant ce peuple infortuné de Tarragone et de Sagonte qu'il vient d'écraser sous les ruines de leurs villes, il frémit de sa gloire ; la victoire lui inspire aussitôt la miséricorde et la justice ; cette partie de sa vie guerrière, où il sut joindre de grands bienfaits à de grandes victoires, et poursuivre au milieu de tant de dangers et d'obstacles un système tutélaire et conciliateur, est une leçon qui s'adresse à tous ceux qui seront appelés à gouverner même dans la paix.

Suchet voulait ressembler à l'antiquité, non par des ravages, mais par des vertus. C'était un Romain que la France semblait avoir dérobé aux plus heureux temps de la République, car il en eut le caractère ; il respectait l'huma-

Digitized by Google

nité, et adorait profondément la providence dont il se croyait appelé, selon son pouvoir, à propager les éléments de civilisation, dans cette époque de luttes et de développement.

Il n'était pas tant flatté de vaincre les Espagnols que de se faire aimer d'eux. Il n'oubliait rien pour se présenter dans leur pays en amis : il épargnait les populations et respectait les propriétés. Il voulait populariser le nom français par la discipline et la générosité, et en sauvegardant les lois saintes de l'humanité. Dans sa marche militaire, il ne foulait qu'avec ménagement le sol étranger, offrant une admirable discipline, une intrépidité réfléchie. Il désirait que l'Espagne vit en lui, non pas un conquérant, mais un administrateur, un civilisateur. Il aima toujours mieux l'attirer que l'humilier; et s'il eût été appelé dans les conseils de l'empereur, alors que cette nation se jetait dans ses bras, acceptait sa médiation, implorait sa tutelle, il eût, sans doute, incliné pour qu'on maintînt le pacte naturel entre deux nations faites pour s'associer (1). Il voyait, d'un côté, la France aimant l'Espagne, attentive à ses luttes et recevant en elle-même le contre-coup de toutes ses dissensions, intéressée à l'établissement solide de la royauté constitutionnelle, exerçant une influence considérable, sans doute, mais sans

(1) Il suffit de jeter un regard sur la carte et sur l'histoire pour juger de l'intérêt que nous avons à l'union des deux pays : en désaccord avec l'Espagne, nos provinces du Midi se trouvent sevrées d'un commerce qui fait leur richesse, et notre marine est privée, dans les Deux-Mondes, des secours et des ports nécessaires dans nos conflits avec les Anglais. Pendant la guerre de 1756, les efforts de l'Espagne nous épargnèrent les honteuses conditions que nous subîmes par le traité de 1763 ; et, en 1778, la jonction des deux marines força la flotte anglaise à se réfugier dans le canal de Saint-Georges. La République, par la présence d'une armée espagnole, connut le danger de laisser ouverte notre frontière du Languedoc et du Béarn, et se hâta de conclure la paix de Bâle.

Digitized by Google

ces arrière-pensées menaçantes qu'on imagine pour les combattre ; de l'autre, la Péninsule, sympathisant avec la France, vivant de ses idées, profitant de ses exemples, et se tournant vers elle à tous ses moments de détresse, sans craintes chimériques ; les deux pays, en un mot, dès longtemps portés à resserrer une union commandée par leurs penchants naturels, par des nécessités politiques et utiles, en même temps, au développement de leurs intérêts matériels. Napoléon lui-même sentit aussi la nécessité politique ; mais, au lieu de faire de l'Ibérie une alliée, il voulut en faire une conquête : méprise énorme. Après ses revers, il s'est accusé, avec cette magnifique naïveté du génie à qui toute erreur pèse, d'avoir méconnu cette noble nation.

Sous ce double point de vue, la marche de Suchet valut au nom français une renommée sérieuse de subordination, d'honneur et d'humanité. Aussi cette guerre restera-t-elle le modèle des guerres qui ne portent pas la dévastation avec elles. Les mains de Suchet restèrent toujours pures après avoir manié les deniers de l'armée, après avoir disposé en conquérant des tributs du commerce, des richesses de la Péninsule. Il épargna aux provinces espagnoles, dont le gouvernement lui avait été confié, les horreurs du pillage, et fit distribuer aux hôpitaux, aux indigents et à ses soldats les sommes considérables que les autorités du pays avaient voulu lui faire accepter par reconnaissance. — « Ce qui est « permis aux autres, répétait-il, ne l'est pas à ceux qui « commandent des soldats. »

Ses actes furent toujours empreints d'un sentiment naturel de générosité, et lui valurent ce respect et cette vénération dont le souvenir règne encore en Espagne. Cette disposition affectueuse et cette noblesse de sentiments lui concilièrent toutes les populations qu'il fut appelé à gouverner.

Il était l'idole des soldats, qui le comparaient au Chevalier

Digitized by Google

sans peur et sans reproche. Nul général n'obtint d'eux une obéissance plus prompte et plus absolue. Sa fermeté leur était connue; ils le savaient inflexible pour l'accomplissement d'un devoir; mais ils savaient aussi que sa sollicitude à leur égard n'avait point de bornes. Vivant au milieu d'eux, partageant leurs peines et leurs privations, veillant sur leur bien-être, ne prodiguant point leur sang dans des affaires inutiles, assurant les succès par la sagesse de ses combinaisons, il avait acquis sur leur esprit un ascendant qui ne lui fit jamais défaut.

Il employait toutes les forces de son âge mûr à protéger ses anciens camarades, dont il était le père et le protecteur auprès du souverain. Il s'enquérait de tous leurs besoins; il compâtissait à leurs maux; il les accueillait en camarades. Le plus obscur d'entr'eux n'était point oublié. Cet illustre capitaine était leur soutien et leur providence. Aussi, tous rendaient-ils hommage à sa bonté d'âme, à sa générosité, à son noble caractère. Cet hommage montre à quel point ce guerriér si justement renommé par sa bravoure et son humanité avait su se rendre cher, dans la haute position qu'il occupait, à tous ceux qui faisaient appel aux sentiments élevés de son cœur. Il rencontrait sur toutes les routes de vieux soldats et de vieux officiers qui se montraient fiers d'avoir combattu avec lui.

« Mon général, j'étais un des capitaines, un des soldats « de votre armée; » et tous parlaient de la patrie, de sa gloire et de ses malheurs.

Jamais, chez le maréchal Suchet, la colère, le dénigrement, l'envie n'altérèrent la sérénité de ses traits. On pouvait l'affliger sans jamais blesser sa bienveillance, ni le rendre injuste. Il expliquait le mal par des motifs excusables, et croyait au bien chez tous parce qu'il le sentait en lui.

Intrépide pendant l'action, il marchait presque toujours le premier à l'avant-garde et le dernier dans la retraite. L'au-

Digitized by Google

dace s'alliait toujours chez lui avec la prudence, dans la conception de ses opérations; le sang-froid et la présence d'esprit ne l'abandonnèrent jamais.

Il savait allier la bravoure du maréchal de Saxe au désintéressement de Turenne et à la modestie de Catinat. Il était l'un des soldats chevaleresques de l'époque impériale, l'une des figures les plus grandes, les plus héroïques parmi les compagnons du nouvel Alexandre; aussi Napoléon ne le séparait-il point dans son esprit des noms glorieux inscrits dans les fastes de la France. Il pensait que sa gloire égalait la leur.

Lorsqu'il le revit après huit années de séparation, il lui dit en allant à sa rencontre, et lui tendant la main :

« Maréchal Suchet! vous avez bien grandi depuis que nous « ne nous sommes vus. Soyez le bien-venu : vous apportez « la gloire, vous apportez tout ce que les héros donnent à « leurs contemporains sur la terre. Je ne vous parle point « de l'avenir : c'est votre propriété. »

Une belle princesse, la plus adorée des femmes de son temps, et qui eût voulu plus tard décorer l'exil de son illustre frère, présente à cette réception, ajouta :

« M. le Maréchal! je n'ai pas d'éloges à vous faire. Sachez « seulement que vous n'avez pas tiré un coup de canon pour « la gloire de la France, sans que mon cœur ait battu d'ad- « miration et de reconnaissance pour vous. »

Et quand, à quelques années de là, l'homme du destin vivait de souvenirs sur le rocher de Sainte-Hélène, l'image de Suchet, de celui qu'il s'était plu à appeler son ami, lui apparaissait dans ses entretiens avec ses familiers, car il exprimait la même pensée, en disant que « Suchet était quelqu'un « chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus à sur- « prendre (1). »

(1) Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 19.

Digitized by Google

Et lorsque Napoléon semblait déjà être hors du siècle, comme dans un monde nouveau, d'où il considérait la France et l'Europe, et où il aimait à s'entretenir des hommes et des choses de son temps, O'Méara lui demandant quel était le plus habile général français : « Cela est difficile à dire, répon-
« dit le grand capitaine, mais il me semble que c'est Suchet ;
« auparavant c'était Masséna, mais on peut le considérer
« comme mort : Suchet et Gérard sont, à mon avis, les meil-
« leurs généraux français. Si j'avais eu deux maréchaux
« comme Suchet en Espagne, non seulement j'aurais conquis
« la Péninsule, mais je l'aurais conservée. »

L'amitié de Napoléon mourant avait jeté sur le maréchal Suchet un de ces reflets posthumes que les grandes renommées laissent après elles sur ce qui les a approchées.

Telles étaient les pensées de Napoléon sur ses compagnons d'armes. Son génie associait alors son île étroite, cette immense solitude, aux destins du monde. Ce point imperceptible de l'Océan Atlantique, ces rivages escarpés qui lui forment un rempart naturel et presque inexpugnable, rappellent assez bien les destinées humaines ; il y a là quelque chose de l'infini. Par le côté fermé, il porte au recueillement ; par le côté ouvert, il sollicite la pensée à se répandre, et emporte l'âme dans les lointains de l'espérance.

Les qualités de l'esprit et du cœur du maréchal lui valurent d'autres amitiés : c'étaient, après Napoléon, Masséna, Moreau, Lannes, Bernadotte, Joubert. Avec eux, il marchait sur les traces du premier. Plusieurs souverains et princes étrangers le traitèrent avec distinction, et lui firent plusieurs fois l'accueil le plus flatteur. Il s'assit à la table des Empereurs et des Rois ; il prit part à leurs fêtes. Il fut en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, dans l'église, la politique, la magistrature, les sciences, les arts et les lettres.

Digitized by Google

Quand, à de pareils témoignages, on peut ajouter celui des étrangers, tous les compatriotes du maréchal Suchet doivent s'enorgueillir d'une renommée nationale si bien acquise. Il laissa des souvenirs durables en Italie, premier théâtre où son mérite se fit connaître. En Espagne, les populations qu'il soumit bénirent ses soins tutélaires, et lui décernèrent le beau titre d'homme *juste* : *el hombre justo*. A Sarragosse, son nom a été donné à une promenade publique. A la nouvelle de sa mort, dans cette ville qu'il a habitée longtemps, des Espagnols montrèrent spontanément leurs regrets, en faisant célébrer un service pour le repos de son âme. Depuis lors, les circonstances ayant ramené les Français en Espagne, sous la conduite d'autres chefs, ils trouvèrent le souvenir de Suchet vivant en Aragon et à Valence, et entendirent des bénédictions honorer sa mémoire.

Sa justice, la sévérité de son administration tempérée par la douceur de son caractère, la supériorité de son jugement, la variété de ses connaissances acquises dans des études continuelles, l'avaient rendu aussi propre à régir un état qu'à commander une armée. Dans les intervalles de repos laissés par les opérations militaires, Suchet continuait à se livrer à l'étude des siéges et de la stratégie. Il lisait la *Tactique* de Folard, les Mémoires de Vauban, et ceux du maréchal de Saxe, consultait les documents historiques qu'il pouvait se procurer sur l'Espagne, comme ceux du maréchal de Berwick, du grand Condé, se délassait par la lecture de la *Jérusalem délivrée*, dont un exemplaire ne le quittait jamais, visitait les champs de bataille et rédigeait des rapports, dans lesquels ses qualités militaires étaient encore rehaussées par la candeur et par la modestie la plus rare. Après avoir lu ces rapports, on doute, comme cela a été dit de Catinat, de sa participation aux affaires consignées dans ses bulletins officiels : sa correspondance ne tendait qu'à faire ressortir le mérite de ses com-

Digitized by Google

pagnons d'armes. Si quelquefois il lui arriva de parler de lui à l'Empereur, il ne lui rendit qu'un compte modeste de ses actions, la renommée en publia la gloire. Son ambition était satisfaite, dès qu'il se trouvait en état d'agir et de servir son pays. Aucun général n'inspira plus à ses soldats cet amour pur et désintéressé de la patrie qui apprend à supporter les privations et les souffrances.

La vie du maréchal nous offre d'autres exemples non moins remarquables de bonté et de grandeur. Au milieu de tous les désordres des camps et de tous les excès inséparables de la guerre civile, lors de nos grandes crises politiques, l'humanité se réfugia sous sa tente, et n'en fut jamais repoussée. Cette vie est semée de traits qui, sous le point de vue de la noblesse, de la religion et de l'humanité, lui font peut-être encore plus d'honneur que ses grands talents militaires. Nous en ferons connaître seulement quelques uns.

Le duc d'Albuféra, investi, en 1815, du commandement de l'armée des Alpes, dont le quartier-général se trouvait à Lyon, était à dîner avec son état-major ; un aide-de-camp vint lui apprendre que Grouchy avait en son pouvoir le duc d'Angoulême. Quelques officiers qui étaient là, croyant faire leur cour au maréchal, se mirent à s'égayer aux dépens de ce prince, et à plaisanter sur sa dévotion. Suchet, qui était vif sur l'honneur, indigné de ces propos, se lève tout à coup et leur ordonne de cesser de telles insultes au malheur. Les officiers se turent un instant. Ils reprirent bientôt la conversation et témoignèrent la joie qu'ils auraient de voir passer ce prince prisonnier à Lyon. — « Vous ne le verrez pas, « Messieurs, répliqua avec chaleur le maréchal ; il a capi- « tulé. Si l'Empereur refuse de ratifier la capitulation, je « quitte le service. Pour Dieu ! Messieurs, sauvons l'hon- « neur, c'est tout ce qui nous reste. Dans tous les cas, je

Digitized by Google

« vous déclare que, si Monseigneur le duc d'Angoulême « arrive à Lyon, nous irons le visiter ensemble, et nous « lui rendrons les honneurs qui sont dus à son rang et à « ses vertus ! »

Vers le même temps, le duc d'Albuféra était venu faire hommage de ses dignités au modeste village de Saint-Rambert-l'Ile-Barbe. Il entra à la villa la *Mignone*, d'où il était parti pour tant de victoires et tant de grandeurs. Ses yeux se voilèrent, et sa mémoire remonta vers les choses, les rêves, les tendresses d'un autre temps. Il se donna un moment l'illusion du passé en revoyant ces délicieux jardins enrichis d'eaux et de verdure, dont les arbres avaient versé leurs premières ombres sur ses premiers pas dans la vie. Après quelques instants de repos, il se rendit chez le curé de la paroisse, l'abbé Gubian. — « Monsieur « le curé, lui dit le maréchal, voici six cents francs que j'ai « l'honneur de vous remettre pour les besoins de votre « église et le soulagement de vos pauvres. Vous vous expli- « querez facilement cette marque d'intérêt, lorsque je vous « aurai appris que j'ai passé les plus studieuses et les plus « pures années de ma jeunesse dans cette paroisse, où je « retrouve aujourd'hui, avec émotion, les paysages, les « lieux, les maisons, les noms de familles qui me retracent « mes plus lointains souvenirs. Je faisais alors mes études « au collége de l'Ile-Barbe. J'allais au catéchisme dans « votre église, et en visite au presbytère chez l'un de vos « prédécesseurs, M. l'abbé Barret. Le nom de ce vénérable « prêtre a réveillé en moi des souvenirs qui me sont chers et « qui ne s'effaceront jamais : les impressions de cette heu- « reuse époque de ma première jeunesse sont tellement « restés gravés dans mon esprit, que ma mémoire se rappe- « lait, au milieu des camps, les faits et les lieux, comme « si tout cela n'eût daté que de quelques mois. Je retrouve

Digitized by Google

« ici l'humble demeure du pieux desservant et la modeste « église ; je revois avec plaisir la plupart de ces bons amis « qui se pressent autour de moi, et j'éprouve un moment « de véritable bonheur. »

En cet heureux jour, les pauvres du village se ressentirent de la bienfaisance de l'hôte illustre qui les visitait, et les habitants s'applaudirent de son affabilité et du tendre intérêt qu'il leur portait.

Ainsi qu'on le voit, Suchet avait sucé des principes religieux. Le souvenir de sa première éducation ne s'était point effacé au milieu du tumulte des armes. Il était pieux, et sa piété était celle du héros chrétien, qui, sans abaisser ses dignités, sait humilier sa personne.

Nous voulons rappeler un trait qui lui fait grandement honneur, et qui ajoute beaucoup à l'idée que peuvent donner de lui ses nobles sentiments.

On était encore à l'époque où il se trouvait pourvu du commandement de l'armée des Alpes. Le bruit courut, le 8 avril 1815, qu'il voulait élever des fortifications sur la colline de Fourvière ; c'eût été exposer, au feu de l'ennemi, l'autel le plus cher aux habitants de la grande cité. Suchet se sentait lyonnais. Il était appelé, par la Providence, à sauver ses concitoyens, à adoucir le fléau de la guerre, car il avait déjà, dans d'autres temps, protégé le laboureur et les moissons sur la terre étrangère, en mêlant au courage du guerrier la charité évangélique.

Si ce projet de compromettre le salut de la cité exista, il venait de plus loin. Quoiqu'il en soit, le vainqueur de Tarragone monta un jour à Fourvière, et commença par observer, du haut du clocher, sa ville natale confiée à sa défense. De retour dans la sacristie de la chapelle, il demanda le chef des chapelains. Le président était absent ; le vice-président se présenta :

Digitized by Google

« Monsieur l'abbé, lui dit le maréchal, ma mère m'ame-
« nait souvent ici aux pieds de Notre-Dame. La religion de
« cette mère chérie et de mon enfance se présente aujour-
« d'hui à ma tristesse, avec toutes les tendresses du berceau,
« avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté
« de la tombe.

« Veuillez faire dire quelques messes à mon intention. »

Il déposa en même temps plusieurs pièces d'or sur la table où l'on enregistrait les offrandes, et alla ensuite à l'autel de la sainte Vierge, où il demeura quelque temps prosterné et recueilli aux pieds de la Reine des cieux. Déjà, dans une autre circonstance, le duc d'Albuféra avait protégé le sanctuaire de la Vierge. C'était après le siége de Sarragosse, en 1809. Il refusa, malgré les ordres réitérés de l'un des ministres du roi Joseph, de porter une main profane sur les riches offrandes faites par les grands et les rois d'Espagne à Notre-Dame du *Pilar*. »

On a cependant tenté de souiller sa gloire en l'accusant d'un acte de barbarie. Si nous ne faisions que le panégyrique de Suchet, nous devrions garder le silence sur une action de jeunesse qu'il eût voulu ensevelir dans l'oubli. Mais nous n'avons pas cru que la solennité de cet hommage dût exclure la vérité..

Les grands hommes sont plus soumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeler devant son petit tribunal. Les soldats romains ne faisaient-ils pas de sanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyaient triompher même des triomphateurs.

Or, à l'époque où Toulon fut délivré des Anglais, un arbre de la liberté avait été planté dans le bourg de Bédouin, au pied du mont Ventous. Une nuit cet arbre fut coupé : la petite ville fut condamnée par ordre du Comité de salut public à être rasée et ses malheureux habitants à être décimés.

Digitized by Google

En ce moment d'effervescence générale, augmentée peut-être par les malheurs de Toulon, le proconsul Maignet, qui avait prononcé la sentence, força le jeune Suchet, alors commandant du 4e bataillon de l'Ardèche, d'en protéger l'exécution. Ainsi le grand Turenne fut forcé jadis d'incendier le Palatinat; mais Turenne ne se trouvait pas, comme Suchet, placé entre l'échafaud et l'obéissance à des ordres supérieurs, à des ordres sanguinaires. Il n'était pas alors, comme Suchet, dans cet âge tendre qui subit une fatalité et pour qui le temps de la réflexion n'est pas encore venu. Et cependant Turenne, homme d'expérience, doué de la maturité de l'âge, mit à feu et à sang le Palatinat, pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulents. Il brûla, avec le même sang-froid, une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher l'ennemi de subsister, et il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine !

Mais nous tous qui vécûmes dans les troubles et les agitations, nous n'échapperons pas aux regards de l'histoire. Qui peut se flatter d'être trouvé sans tache dans un temps de délire, où personne n'avait l'usage de sa raison !

Telle est la faiblesse humaine, que le talent, le génie, l'héroïsme, la vertu même peuvent quelquefois franchir les bornes du devoir. Disons que Suchet ne voulut pas faire mal. Il ne fit qu'obéir bien jeune encore, et son obéissance ne saurait faire retomber sur sa tête la responsabilité de cet acte de sauvagerie. C'était le temps où les proconsuls de la Convention se partageaient les provinces de la France et y exerçaient, au nom du Comité de salut public, un pouvoir absolu et souvent sanguinaire. La fortune, la vie ou la mort des familles étaient dans un mot de la bouche de ces représentants, dans une signature de leur main.

L'histoire doit faire peser la honte de cette action sur la tête du proconsul Maignet qui, dans le Midi, s'efforçait alors

Digitized by Google

de dépasser en supplice la férocité de Collot-d'Herbois à Lyon (1).

Suchet eût-il participé volontairement à cette calamité publique, il aurait encore plus tard noblement effacé ce souvenir lugubre sous le nom de duc d'Albuféra !

La gloire est la preuve de la vertu (2).

La paix ne fut pour le maréchal Suchet qu'une sphère d'activité dans laquelle il se forma aux luttes oratoires. Il passa ainsi de l'armée dans les assemblées du pays. Grave et éminent personnage que la variété de ses aptitudes, l'élévation de son âme et la culture de son esprit plaçaient au-dessus des partialités et des intrigues de son temps. A la Chambre des Pairs, son élocution était facile, naturelle et persuasive. On croyait entendre la voix de ses bonnes actions : noble et calme à la tribune, il ne se troublait point. La facilité de son esprit était admirable ; ce qu'il disait valait toujours mieux que ce qu'il avait appris. Il montrait les choses et il en cachait tout l'art : on sentait qu'il avait appris sans peine. On écoutait avec complaisance les beaux accents de générosité et de liberté qui vivifiaient ses discours. Son visage était ouvert comme sa pensée, loyal comme son âme, inspiré comme son éloquence. Sa figure était belle et sereine ; un certain charme de jeunesse ne s'était point effacé de son front demi-chauve, jusqu'à l'âge de 50 ans ; une imagination caressante et vive répandait sur ses mœurs sérieuses la gracieuseté du sourire. Il conservait des amitiés illustres dont il combattait les opinions avec une austérité

(1) Quelqu'un conseillant à M. de Fontanes, alors proscrit, de s'adresser à Maignet, « Maignet ! l'incendiaire d'Orange et de Bedouin. Non, non » répondit-il.

ROGER, de l'Académie française ; THIERS et DE LAMARTINE (*Histoire de la Révolution*).

(2) Vauvernague. 413e maxime.

Digitized by Google

tolérante, qui accroissait l'attachement par l'estime. Passionné pour la prospérité de l'Etat, on sait de quel zèle il était animé partout où il la croyait intéressée. On sait qu'aucune considération ne put jamais lui faire dissimuler son sentiment dès qu'il était question du bien public; exemple rare à la cour, où ces mots de bien public et de service du chef de l'Etat ne signifient guère dans la bouche de ceux qui les emploient qu'intérêt personnel, jalousie et avidité !

Appelé dans les conseils de la couronne, nous ne dirons pas par ses hautes dignités, mais plus honorablement encore par l'estime et la confiance du souverain, c'est là qu'il faisait briller également et ses talents et ses vertus ; c'est là que la droiture de son âme, la sagesse de ses avis et la force de sa parole, consacrée au service de sa patrie, comme l'avait été son épée, ramenèrent plus d'une fois toutes les opinions à la sienne; c'est là qu'il eût étonné, par la solidité de ses raisons, ces esprits plus subtils que judicieux, qui ne peuvent comprendre que, dans le gouvernement des états, être juste soit la suprême politique.

Hâtons-nous d'arriver à ces doux moments de sa vie, où, tout à fait retiré du monde, il lui fut permis, dans sa charmante solitude de Saint-Just, près Vernon, sur les bords riants de la Seine, de s'abandonner tout entier aux penchants de son cœur et aux vertus de son choix. Il n'était point de ceux qui ont besoin de l'embarras des affaires pour remplir le vide de leur âme. Contemplons la belle harmonie de sa vie privée, l'antique simplicité de son caractère domestique. Tous ceux qui eurent le bonheur d'être admis dans son intérieur s'accordent à dire qu'on n'en vit jamais de plus orné par les grâces et l'esprit, en même temps que de mieux gouverné par la raison et par la bonté. Il vivait là dans les douceurs d'une société paisible, à côté d'une épouse dont il était adoré, de trois enfants chers à son cœur, dont il faisait l'éducation

Digitized by Google

et de nombreux amis qui le chérissaient et l'honoraient, toujours charmés de le voir et toujours ravis de l'entendre. Ils croiront sans peine ce que nous disons, ceux qui ont seulement entrevu dans le monde les manières à la fois si simples et de si bon goût du maréchal Suchet, qui ont eu avec lui quelques-unes de ces relations de société où il apportait encore sa noble expansion et sa haute intelligence. La lecture de tous les livres utiles, l'observation de toutes les choses instructives, remplissaient dignement les loisirs d'une vie toute consacrée à la gloire et à la patrie.

Les journées se passaient en entretiens entre le maréchal et ses familiers et en lectures. Repassant en idée ses souvenirs, il s'occupait encore à rédiger ses mémoires, à l'exemple de ces illustres capitaines de l'antiquité qui savaient manier la plume comme ils avaient tenu l'épée. Les heures libres du reste du jour étaient consacrées aux siens, aux causeries familières, autour de la table du soir, en retours sur le passé. Dix années de réflexions avaient succédé pour lui à l'époque de l'action et des combats. Il se demandait si c'en était fait de la grande gloire, si l'avenir lui réservait encore quelque occasion, et si la fortune avait pour lui un nouveau sourire.

C'était pourtant au milieu de son cours que la mort devait arrêter une carrière si utile, si féconde et si brillante, et lorsque, comparant à la frêle durée de la jeunesse cette maturité pleine de force qui semblait promettre beaucoup d'années à Suchet, ses amis se confiaient au temps et à l'avenir pour lui payer tous ces tributs d'affection, il allait leur être enlevé par un coup soudain. Leur yeux devaient être les tristes témoins d'un spectacle si lamentable, et leurs voix qui s'étaient formées à de si charmants entretiens, n'avaient plus qu'à porter jusqu'au ciel l'amère douleur de sa perte. Déjà l'interruption des fatigues de la guerre avait paru devenir

Digitized by Google

l'occasion de symptômes alarmants qui, dès 1824, menacèrent ses jours. C'était désormais la maladie de ceux dont le génie palpite dans l'âme. Le premier remède se rencontrait dans une inertie morale dont la pratique était difficile à une personne telle que Suchet, toujours prête à s'enflammer d'ardeur pour la gloire, d'enthousiasme pour le bien, d'indignation contre l'injustice. On lui avait fait espérer que sa vie se prolongerait aux doux rayons du soleil de Provence; et, vers la fin de l'année 1825, il s'était rendu avec son épouse au château de la Baronnie de Saint-Joseph, territoire de Marseille, habité et possédé par son beau-père. A son passage dans la cité natale, il eut recours à la médecine lyonnaise. Elle parut un instant procurer quelque soulagement à ses douleurs. Etait-ce chez lui le plaisir de se trouver près de son berceau? Mais ces douleurs, après son départ, redoublèrent avec intensité, et le rayon d'espérance qui avait un instant brillé s'éteignit tout à coup.

Les détails de ses derniers moments offrirent une foule de circonstances pathétiques et déchirantes. On put apprécier alors son courage au milieu des tortures du mal physique, et les soins touchants de toute sa famille et l'héroïque dévoûment de son épouse. Une sécurité de quelques jours encore avait été suivie d'un danger sans espérance; le malade touchait à ces dernières heures de la vie où la voix de l'âme prend plus de mélancolie et de solennité, comme les bruits du soir dans une nature qui va se taire et s'éteindre. Au milieu des promesses divines de la religion, ses dernières pensées obscurcies des ombres de la mort n'eurent que peu de temps pour s'arrêter sur la douleur de sa respectable épouse, amour et gloire de sa jeunesse, délices et orgueil de sa vie; sur le deuil de ses enfants, joie et perpétuel souci de son âme, qui ne vivaient que de son affection. Il porta leur image dans son dernier regard comme dans sa dernière aspiration. Ce

Digitized by Google

fut le 3 janvier 1826, qu'il expira dans ces sentiments religieux qui font de la mort la plus simple une grande action, et qui, donnant de la noblesse aux moindres faits d'une vie chrétienne, les élèvent à la dignité de l'histoire. Pendant le cours de sa longue maladie, il aimait à parler des choses éternelles, et une certaine mélancolie pieuse attendrissait ses plus intimes entretiens.

Perte cruelle pour l'amitié, pour le pays, et surtout pour ceux à qui Suchet accordait cette estime invariable et cette active bonté que rien ne remplace dans la vie ! Les regrets publics s'attachent de nos jours et s'attacheront encore longtemps à un soldat d'une si honorable mémoire ; ils récompenseront ainsi ce beau caractère, et cette âme si bienveillante, si généreuse, si supérieure à l'envie et si naturellement passionnée pour tout ce qu'il y a de grand et de bon sur la terre.

Nous n'essayerons pas de pénétrer plus avant dans ce noble cœur. Ce droit n'appartient qu'à l'amitié éloquente qui s'est fait entendre avec une grande autorité de douleur et de talent, soit sur la tombe du duc d'Albuféra, soit à la Chambre des Pairs, soit dans les regrets universels de l'armée, soit enfin dans les acclamations unanimes qui dans son pays natal saluaient sa mémoire.

Pour nous, il nous suffit d'avoir rappelé ce qui frappait tous les yeux, ce qui formait le caractère public de Suchet, cette probité imposante et simple dans les plus hautes affaires, ce zèle actif pour la France, ce dévoûment si pur, si désintéressé au chef de l'Etat, ce respect religieux pour les libertés publiques qu'il protégeait comme l'un des monuments de sa gloire.

Nul n'avait montré plus de confiance que lui dans le gouvernement de l'opinion par l'opinion, ni prodigué davantage à l'esprit du temps les libertés compatibles avec l'ordre

Digitized by Google

social et la monarchie représentative. Son esprit était épuré par l'expérience ; cher à l'armée, modérateur des partis, dans un temps où le seul parti patriotique était la modération des cœurs et la réconciliation des idées. Son avènement à la Chambre des Pairs offrait une noble figure à la liberté, celle d'un tribun militaire dans un guerrier homme d'Etat : il portait ce double caractère dans sa personne.

Il nous suffit surtout de rappeler ce mouvement de consternation publique, ce deuil profond, lorsque la nouvelle de sa mort arriva en Espagne, dans ce pays conquis par ses armes. Les Espagnols, à cette nouvelle, déposèrent sur son tombeau la plus belle couronne civique. Ils s'étaient rappelés avec attendrissement l'administration d'un général qui, tout en les combattant sur un champ de bataille, savait faire respecter les droits et les biens des vaincus, et les consoler de leurs disgrâces à force de justice et de bonté. Il sied aux peuples qui ont le cœur bien placé d'avoir le sentiment des bienfaits autant que celui des injures ; la générosité n'est pas un vain mot pour eux ; ils sont invinciblement attirés vers qui agit avec dignité et noblesse. D'un autre côté, c'est le privilége des belles âmes de monter ainsi les autres à leur diapason, et d'inspirer comme de faire les nobles actions. Suchet avait honoré jusqu'aux ennemis de son pays par la considération qu'ils avaient pour lui.

Suchet paya l'inévitable tribut dans la force de ses années et dans la fleur de son talent, car il n'avait que 55 ans ! Heureux ceux qui meurent jeunes encore, pleins de services et d'œuvres, alors que la vertu, la gloire les environnent ! heureux ceux qui tombent avant le temps, au milieu de leur renommée ! ils n'ont point vu les tombes de leurs amis ! heureux ceux qui s'éteignent dans le plein éclat de leurs succès, avant les revers qui attristent les nations ! ils ne se trouvent

Digitized by Google

point mêlées aux discussions pénibles qui suivent de fatals mécomptes.

Suchet échappa en partie aux vicissitudes de pensées que d'autres subirent sous des gouvernements dont il n'eut pu épouser qu'à demi les prétentions et les doctrines. Il échappa aussi à la polémique qu'il aurait eu à supporter de la part des immodérés et des violents, pour quelques-uns des ses actes de transaction et de conciliation, les meilleurs même et les plus mémorables. Enfin, il n'eut point à souffrir dans sa conscience de ses revirements politiques successifs qui brisent toujours plus ou moins l'unité d'une belle vie. La sienne fut complète, droite et glorieuse. Elle se couronna, en finissant, d'honneurs proportionnés à ses mérites.

Le maréchal a laissé après lui une tendre épouse, qui passe le reste de sa vie dans les regrets, et des enfants qui font aujourd'hui mieux que nous l'éloge de leur père. Ils étaient en bas âge, lorsque ce père fut ravi à leur tendresse. Ces enfants sont aujourd'hui au nombre de deux : Napoléon Suchet, duc d'Albuféra, et Mme Louise Suchet, épouse de M. le comte Mathieu de la Redorte.

Lorsque cette noble vie venait de s'éteindre, rien ne pouvait calmer la douleur de Mme la duchesse d'Albuféra. Unie par les nœuds sacrés à un époux chéri et digne de l'être, elle fit voir par sa douceur, par ses égards et par sa tendresse pour lui, que la véritable piété ne fait qu'ajouter plus de charme et de fidélité à l'affection conjugale ; et si elle témoigna par sa douleur combien il lui avait été cher, elle montra par sa constance que celui qui n'abuse point du bonheur ne se laisse point non plus abattre par l'adversité.

L'éducation de son fils, alors âgé de 13 ans, était le principal motif qui l'arrachait à sa retraite ; et c'est à ce sujet qu'elle écrivait à un Lyonnais, peu de temps après la perte cruelle qu'elle avait faite, ces simples et touchantes paroles

Digitized by Google

qui la font mieux connaître que tout ce qu'on pourrait dire :

« Il n'y a pas de consolation pour une douleur comme la « mienne ; elle sera éternelle et comparable au bonheur que « j'ai éprouvé pendant dix-sept ans. J'ai besoin de la vue de « mes trois enfants pour me donner la force de vivre, car le « plus grand bienfait du ciel à présent pour moi, serait dans « ma réunion à l'être parfait que je pleurerai toute ma vie. « Mais je dois élever mon fils de manière à porter digne- « ment un si beau nom ; c'est une grande tâche pour lui, et « c'est moi qui dois lui en faciliter les moyens . . . . . »

Ces nobles expressions font revivre dans l'illustre veuve les mœurs de ces antiques romaines qui contribuèrent si puissamment à la gloire de la patrie, en faisant l'éducation de leurs fils.

La noble mère du jeune Suchet n'a rien épargné, dans le temps, pour bien remplir ce devoir important. Le succès nous dispense de nous étendre sur ce qu'elle a fait à cet égard ; et il nous serait d'autant moins permis de l'oublier, que nous jouissons aujourd'hui des fruits de ses soins maternels. M. le duc d'Albuféra siége dignement depuis quinze ans dans les assemblées du pays.

Nous avons dit que le maréchal Suchet s'était occupé, dans les dernières années de sa vie, de rédiger ses Mémoires ; ils furent publiés après sa mort par les soins d'une épouse qu'il associa toujours à sa gloire. Elle les présenta à la famille, le 19 janvier 1829. Cet ouvrage caractérise un guerrier éminemment civilisateur ; il est plein d'idées neuves et d'aperçus profonds. Le maréchal raconte, de 1808 à 1814, ses campagnes, les guerres où il se montra acteur principal, comme on l'a vu faire à tel autre capitaine de haute intelligence. Ses réflexions sur la guerre y sont d'une justesse qui frappe l'esprit du lecteur. Sa marche est rapide, sa manière d'écrire révèle souvent une imagination poétique, et sa pensée passe avec

Digitized by Google

une égale facilité d'un sujet à un autre. L'agriculture est l'objet de son attention le long des routes. Il visite les hameaux, les vallées, les collines. Les vieillards qu'il rencontre lui font le récit de leurs inquiétudes et de leurs espérances, lui parlent de leurs récoltes et de leurs troupeaux. Ils savent que, s'il excelle dans l'art terrible des combats, nul ne le surpasse dans la science plus rare de faire le bien. Le maréchal s'enquiert de leurs besoins, de leurs méthodes de culture, jette un regard bienveillant sur leur situation, porte attention sur les modes de labour, de transport et d'attelage.

Il évoque tous les souvenirs des lieux qui passent sous ses yeux, souvenirs des luttes de l'indépendance des anciens habitants de l'Ibérie contre la tyrannie des Romains. On y voit que, bien que sa situation exigeât une surveillance constante, elle ne l'empêchait pas de trouver des loisirs pour satisfaire le penchant qui l'entraînait vers les recherches historiques.

L'Espagne est un sujet continuel et inépuisable d'études : plus on s'approche d'elle, cherchant à soulever le voile qui couvre ses destinées fabuleuses, plus l'esprit est vivement sollicité, plus il se laisse aller à la suivre dans les innombrables vicissitudes de sa fortune. Elle a traversé, en effet, tous les hasards qu'une nation peut traverser : tour à tour victorieuse ou abattue, elle a connu l'enivrement de la gloire et l'amertume des revers, l'orgueil que donne la force et la tristesse de l'impuissance ; chaque transformation successive lui a coûté assez de sacrifices et de souffrances ! Dans ce spectacle de conflits soudains, d'épreuves vaillamment, héroïquement supportées, ce n'est pas l'imagination seule qui est séduite par l'imprévu des péripéties, par l'aspect de mœurs pittoresques, de coutumes bizarrres, de caractères énergiques produisant dans leur choc des effets éblouissants. La raison sévère et calme y trouve aussi ses fruits à recueillir : sondant plus profondément les faits, elle remonte à leurs causes, les compare,

Digitized by Google

en montre l'enchaînement logique et irrésistible. C'est ainsi que les investigations peuvent devenir fécondes.

Déjà, de nos jours, diverses périodes des vieux âges de la Péninsule ont été le sujet de savants aperçus en France, en Allemagne, en Angleterre, partout où on pense. Au-delà des Pyrénées même, les esprits se tournent vers cette voie: par un effort assurément nouveau sur cette terre où les Arabes ont laissé le fatalisme, ils s'informent, discernent, jugent avec soin.

L'Espagne souffre des douleurs trop vives encore pour que toutes les études ne se rattachent pas à ses besoins actuels, à ses misères, et ne tendent pas à leur procurer quelque allégement. Il vient une heure dans les révolutions où c'est un travail utile de retracer sommairement leur histoire, de montrer l'idée féconde qui les a suscitées, en la dégageant des erreurs mêlées à elle ; préciser ainsi une situation, c'est toucher déjà à un avenir meilleur. La Péninsule est arrivée à cette heure décisive ; après avoir, pendant près d'un demi-siècle, dépensé son énergie en luttes de tout genre, veillé sans cesse en armes, lasse de bruits, de troubles, de soulèvements, elle aspire au calme, à la paix dans laquelle seulement peuvent s'affermir ses institutions, se développer son commerce, établir d'une façon sûre ses rapports avec les autres pays, toutes choses qui constituent la puissance d'un peuple, et qui sont malheureusement encore à l'état de problème chez nos voisins.

Le style des Mémoires de Suchet a de l'énergie et de l'éclat; il n'exclut pas le coloris, la beauté des images. On en jugera par le tableau suivant, qui peint bien l'Espagne :

«Considérée géographiquement et physiquement, l'Espagne tient presque autant à l'Afrique qu'à l'Europe ; on ne peut en douter, quand sur la carte de la Méditerranée, à côté des péninsules de la Grèce et de l'Italie, on voit celle d'Espagne

Digitized by Google

donner pour ainsi dire la main à la pointe d'Afrique, qui semble n'être que sa continuation, malgré le nom et le détroit qui les séparent. En consultant les récits historiques, on reconnaît que la destinée de ces deux contrées n'a guère été plus divisée que leur territoire. Les Romains ont été jusqu'à les confondre sous une même dénomination. La partie de l'Afrique qui de *Tingis* (Tanger) prenait le nom de *Tingitane*, a reçu quelquefois la désignation d'*Hispania transfretana* (Espagne au-delà du détroit). Les Phéniciens et les Carthaginois sont venus d'Afrique, attirés par les richesses de la Bétique ; les Vandales qui, dit-on, laissèrent leur nom à l'Andalousie, et après eux les Goths, ont passé le détroit pour s'établir sur la côté opposée d'Afrique ; et plus tard les Maures ou Sarrasins ont ramené une autre fois d'Afrique des dominateurs à l'Espagne, d'où une dernière révolution les a bannis, il n'y a pas plus de trois siècles.

« Si l'on considère ensuite non ce qu'elles ont été, mais ce qu'elles sont, on ne peut s'empêcher de remarquer entre les deux contrées de nombreux traits de ressemblance. A travers les différences que la religion, les gouvernements et les lois ont établies dans les mœurs, dans le costume, dans le langage, on voit que les rapports matériels et terrestres, le sol, les eaux, la culture se retrouvent encore les mêmes entre des pays voisins qu'une longue suite d'événements a rendus étrangers l'un à l'autre. Ainsi le même soleil brûlant dévore la Barbarie et l'Andalousie ou les Algarves. Les montagnes, dépouillées de forêts, n'y amassent plus les nuages et les pluies. Les plaines et souvent les vallons sont en proie à la sécheresse. Partout, il est vrai, où l'art rencontre des eaux fertilisantes, il en profite avec un succès prodigieux pour demander des récoltes à la terre. Mais auprès de ces riches campagnes sont les déserts, ou des *despoblados* immenses, où l'œil se perd et la pensée s'at-

Digitized by Google

triste, en embrassant de toutes parts l'espace aride et solitaire. Quand on s'élève sur le sommet de quelqu'une des nombreuses montagnes qui traversent l'Espagne, on n'aperçoit sous un ciel presque toujours ardent que des plateaux incultes et des pentes nues, dont rien de vivant ne coupe l'uniformité. Seulement au fond des vallées une rivière ou un ruisseau serpente au loin, entouré d'une lisière de verdure, où l'on suit comme à la trace les moissons, les plantations et les habitations des hommes. Une carte enluminée, présentant la forme de tous les bassins, les eaux avec une teinte d'azur, et leurs bords avec une teinte verte plus ou moins large, serait un tableau fidèle où l'on pourrait reconnaître l'état réel de ce territoire qui, à peu près égal en surface à celui de la France, ne contient cependant et ne nourrit qu'une population à peine égale au tiers de la nôtre. On embrasserait d'un coup d'œil, comme par l'anatomie, les veines et les artères de ce grand corps, qui manque d'embonpoint, mais qui a encore des nerfs et des muscles, si l'on ose employer une telle comparaison, et dont la structure présente une charpente taillée pour la grandeur et la force.

« En effet, la péninsule d'Espagne, appuyée sur de solides fondements, se couvre de hautes chaînes prolongées dans tous les sens, et semble un grand promontoire entre les deux mers qui la baignent. Inclinée au levant et au couchant, elle se divise naturellement en deux pentes inégales, celle de l'Ebre et de quelques courtes rivières qui coulent vers la Méditerranée, et celle qui porte à l'Océan les eaux du Guadalquivir, de la Guadiana, du Tage et du Duero. A partir du bord de la mer, des plaines basses, d'une fertilité et d'une culture admirables, forment la base de l'amphithéâtre. On s'élève par des vallés cultivées en *huertas* au-dessous des eaux, en *secanos* au-dessus, et l'on arrive sur une première chaîne. Mais au-delà, on ne descend point, comme à l'ordinaire, dans une

Digitized by Google

vallée correspondante ; on se trouve dans les immenses plaines que soutient le plateau intérieur. Des provinces entières, les Castilles, la Manche et tout le centre de l'Espagne sont placés dans cette région élevée. D'autres chaînes couronnent encore le centre, et portent aux nues des cîmes de neige que ne peut toujours fondre un été de plus de six mois. Il résulte de cette conformation que les eaux, pour descendre à la mer, ont beaucoup à creuser dans les terres. Tandis que les fleuves du nord de l'Europe arrivent à leur embouchure par un long cours, à travers des lacs et des marais, les rivières d'Espagne et tous leurs affluents se précipitent par une pente rapide, forment des crevasses profondes et escarpées, et offrent à chaque pas des scènes pittoresques et sauvages, des passages étroits et difficiles. On ne peut y faire quelques lieues sans rencontrer un ou plusieurs de ces défilés, comme les Thermopyles ou les Fourches Caudines, dans lesquels deux ou trois centaines d'hommes suffiraient pour arrêter des armées entières. Les ravins sont presque toujours à sec, et cependant impraticables. Les grandes rivières ne sont point des moyens de communication : la navigation est fréquemment interrompue par des barrages et des usines. Quelques canaux, exécutés au milieu des oppositions populaires, ne sont guère employés qu'à l'irrigation. Deux grandes routes royales, unies par un petit nombre de chaussées secondaires, partent de la capitale et conduisent à Bayonne, à Valence et à Barcelone. Elles traversent sur de beaux ponts les fleuves et les ruisseaux, et ne sont dégradées ni par les pluies ni par le roulage, dans un pays où les transports se font à dos de mulet, et où l'on connaît à peine l'usage de la poste aux chevaux. Partout ailleurs les communications sont difficiles, les provinces isolées entre elles, les villes et les villages à grandes distances, bâtis sur des hauteurs ou concentrés dans des murs, entourés de superbes forêts d'oliviers, mais rare-

Digitized by Google

ment de hameaux ou de maisons de campagne. Le genêt et la bruyère envahissent des contrées entières. Ces terres incultes servent, il est vrai, à nourrir les troupeaux immenses qui enrichissent l'Espagnol de laines fines dont il ne sait se vêtir qu'à l'aide de l'industrie étrangère ; mais la culture vraiment utile, celle qui alimente et multiplie la population, est renfermée dans d'étroites limites . . . . . »

Quand on a lu ces Mémoires, quand on connaît la vie de l'auteur, on voit que Suchet n'était pas seulement guerrier, parlant de ses batailles rangées et de ses prises de villes ; qu'il n'avait pas seulement le cœur d'un héros, célébrant les grands exploits et les grands dévoûments de l'héroïsme, mais qu'il y avait encore en lui la tête d'un philosophe, car sa sagesse est l'âme et la base de ses récits ; qu'il était législateur, car il comprend les lois qui régissent les rapports des hommes entr'eux ; qu'il était historien, car ses récits naissent de la vérité historique ; qu'il était éloquent, car il discute et harangue ses soldats et ses personnages ; qu'il était voyageur, car il décrit les pays parcourus par lui, les montagnes, les fleuves, les monuments, les mœurs du peuple espagnol ; qu'il connaît la géographie, l'agriculture, les arts, les métiers ; qu'enfin il était un homme pieux, car il parle du ciel autant que de la terre.

Ce n'est pas dans ces Mémoires qu'il faut chercher les hauts faits du héros. Il n'en est pas parlé ; il y renvoie, avec un désintéressement de gloire exemplaire, le mérite de ses campagnes aux généraux et officiers qui l'ont si habilement secondé : les bulletins de l'armée seuls retentissent de ses exploits, pages glorieuses de la vie du héros ; les uns rendent hommage à son intrépidité, les autres à sa haute intelligence, tous à son noble caractère.

Il faut lire dans ses propres pages les récits de ses méditations, de ses sensations, de ses jours et de ses veilles, et les

Digitized by Google

diverses périodes de sa vie. Souvenirs, récits, légendes populaires, écho des clairons d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, d'Espagne, que vous êtes beaux à l'étranger, et que vous êtes peu, cependant, auprès de l'action elle-même et de ses joies enivrantes ! Que tout ce bruit du passé, qui nous enchante à écouter, doit languir pour qui a fait ce passé même! Ils faisaient, autrefois, et aujourd'hui ils racontent ou ils entendent raconter ! naguère conquérants, naguère faiseurs et défaiseurs d'Etats, aujourd'hui voyageurs et curieux. C'est bien peu, encore une fois, mais que voulez-vous ? L'Europe d'aujourd'hui ne comporte pas plus. C'est en vain que tous ces hommes de guerre, saisis par la paix au milieu de leurs batailles, et jetés bon gré, malgré, frémissent comme le fer arraché au feu de la forge et plongé tout à coup dans l'eau froide. Les campagnes sont finies ; les voyages restent. On visite Vienne, Berlin, Madrid, Moscou, Constantinople, Alexandrie, mais on n'y accourt plus au galop de son cheval, à la tête d'une triomphante armée ; on n'y descend plus dans les palais conquis l'épée à la main. On arrive en chaise de poste, on descend à l'auberge et l'on paie l'hôte en partant. La curiosité, en Europe, a remplacé l'action. On veut voir ce que deviendra le monde depuis que personne ne se mêle plus de lui faire son sort à grands coups d'épée, et qu'il se fait tout seul par l'effet lent, mais sûr, des mœurs et des opinions.

Quoi qu'il en soit, les deux volumes de Commentaires du maréchal Suchet, sont un véritable trésor de sagesse, de génie éminent, de force et de couleur de style. Ils renferment les notes épiques du poème de la plus glorieuse partie de sa vie, comparables à celles de César par l'ampleur du récit, à Tacite par la sûreté du sens politique et l'idée civilisatrice. On se dit, après les avoir lus, que c'est par ses exemples et par ses œuvres qu'il a influé sur la civilisation et qu'il mérite une place à part parmi les hommes dont le nom a grandi le nom

Digitized by Google

de l'humanité. Ce n'est pas tout : ce grand capitaine a écrit ses Mémoires avec le double respect de son rôle devant la postérité, et de son talent de lettré devant lui-même. Il leur a donné une splendeur nouvelle par sa magnifique description de l'Espagne orientale, politique, militaire, et surtout par le tableau de ses batailles, où il remplit les deux rôles d'Achille et d'Homère.

Ce que Montesquieu a dit dans l'*Esprit des Lois*, sur la relation d'Hannon, il aurait pu le redire, s'il eût vécu de nos jours, des Mémoires du maréchal Suchet :

« C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté a écrit. Il ne met aucune ostentation dans ses écrits. Les grands capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit. »

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

FRAYSSINOUS.

—

(SUITE ET FIN).

Le 4 janvier 1807, Frayssinous prononça le discours d'ouverture devant une imposante assemblée, et parla avec une chaleureuse conviction de la nécessité d'étudier plus que jamais la religion. Il exposait le but et la marche de ses Conférences, et comparait ingénieusement l'Athènes des temps modernes à cette spirituelle Athènes des temps anciens où l'apôtre saint Paul vint prêcher le *Dieu inconnu*. Frayssinous comptait au nombre de ses auditeurs Portalis, qui devait prendre bientôt la défense d'un homme dont il avait admiré la parole grave et insinuante, puis le cardinal Maury, qui lui décerna, quelque temps après, dans son *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, un juste tribut d'éloges.

Mais l'orateur chrétien était peu avancé encore dans le vaste champ qu'il se proposait de parcourir, et n'avait touché que des questions tout-à-fait étrangères aux événements contemporains, lorsqu'il se vit mandé à la Préfecture de police. Les tracasseries lui venaient d'un prêtre apostat, d'un des plus hideux personnages de la Révolution, de Fouché, qui eut l'art de se maintenir aux premières dignités de l'Etat, même sous un roi dont il avait envoyé le frère à l'échafaud. L'abbé Frayssinous fut interrogé sur ses discours, qui n'étaient pas un mystère pour la capitale; on aurait aimé qu'il parlât de la gloire des armées françaises, de la

Digitized by Google

conscription militaire, et Fouché, voyant la répugnance de la jeunesse à se courber devant les lois de la conscription, n'avait rien imaginé de mieux que d'en faire prêcher les charmes par l'orateur de Saint-Sulpice. Il ne voulut pas avilir son ministère à ce point. Fouché, dans sa colère, l'accusa de prêcher le *cagotisme* et les pratiques superstitieuses. Il n'y avait pas même à de tels reproches une ombre de vraisemblance, l'orateur n'ayant abordé encore ni les mystères, ni les exercices de la religion chrétienne ; mais un terroriste, un athée, ne pouvait pas y regarder de si près, et les conférences furent sur le point d'être supprimées, lorsque Portalis écrivit au ministère de la police gégénérale (17 mars 1807) en faveur de l'abbé Frayssinous. Il n'eut pas de peine à le justifier ni à montrer ensuite combien l'orateur ferait suspecter son ministère, s'il transportait dans la chaire évangélique des intérêts et des questions de ce genre. Napoléon se trouvait alors à la tête de ses armées. Apprenant du ministre des cultes les difficultés suscitées à Frayssinous, il défendit de l'inquiéter ; on fit néanmoins entendre à l'orateur qu'il aurait dû parler avec éloge du chef de l'Etat. Il ne pensa pas, cette fois, et avec raison, qu'il dût compromettre le succès de ses Conférences, en refusant quelques paroles d'hommage à celui qu'on avait salué assez souvent du nom de Cyrus ; mais il se borna à remercier Dieu de s'être servi de cette puissante main pour relever les autels et rapprocher le peuple français de la foi de ses pères.

Les Conférences de 1808 furent employées au développement des grands principes de la loi naturelle, à la démonstration de ces vérités premières que l'on trouve au fond de toutes les sociétés, et que des ténèbres plus ou moins épaisses peuvent bien obscurcir, mais ne sauraient entièrement voiler. C'est tout à la fois le domaine de la philosophie et celui de la théologie. L'orateur, sans être métaphysicien profond, se montre néanmoins suffisamment versé dans son sujet ; il paraît à l'aise, il n'hésite pas, il est sûr de ce qu'il dit, le dit en bons termes, déployant une douce chaleur, et parfois même du coloris. La sphère qu'il parcourt n'est pas très-vaste, mais il s'y meut avec facilité et natu-

Digitized by Google

rel ; on n'a pas de peine à l'y suivre, et il rend les sentiers aimables.

Le plus souvent il s'adresse à la jeunesse, et il a le secret, sans condescendance regrettable ni flagornerie, de lui tenir un langage insinuant. C'est ainsi que, à la fin du discours sur l'existence de Dieu prouvée par l'ordre de la nature, il dit en forme de péroraison :

« Vous êtes jeunes pour la plupart ; vos âmes encore neuves ne sont ni flétries par le venin d'un athéisme enraciné, ni desséchées par les calculs de l'intérêt, ni endurcies par le long usage des plaisirs ; vous êtes dans cet âge brillant où une imagination plus ardente, un cœur plus sensible et plus loyal disposent à se laisser mieux pénétrer aux traits du sentiment et de la vérité. Eh bien ! si jamais, fermant les livres et oubliant tous les raisonnements, vous avez contemplé quelques-unes des grandes scènes de la nature, avez-vous pu vous défendre d'une émotion profonde ? N'avez-vous pas été ravis comme dans une espèce d'enchantement, et du fond de vos cœurs ne vous est-il pas échappé ce cri de vérité : Que tes œuvres sont belles et magnifiques, Dieu tout-puissant ! *Quam magnificata sunt opera tua, Domine* (1) ! Oui, voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité? sortons du milieu de nos cités, de nos palais, des dépôts de nos richesses littéraires et de toutes les œuvres de notre industrie ; je ne veux chercher la nature ni dans le laboratoire du savant, ni dans les cabinets des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme ; non, je ne vous conduirai point auprès de cette enceinte qui renferme des animaux d'Afrique et d'Asie, ou des habitants de nos forêts, dont nous avons enchaîné la sauvage liberté. L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards ; mais, dans cet état de dégradation, il n'a plus rien qui me touche, et peut-être me sentirais-je ému, si je voyais le roi des airs s'élever d'un vol rapide et majestueux vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous ar-

Ps. CIII, 24.

Digitized by Google

mer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur et de le diriger vers le firmament; je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes; il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver cette nature qui parle à nos âmes bien mieux que toute l'éloquence humaine? Où, Messieurs! c'est dans ces forêts superbes et majestueuses où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres pénètrent l'âme d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur; c'est sur les bords d'une mer tour à tour paisible et courroucée, dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite ou les apaise à son gré; c'est sur la cime de ces hautes montagnes d'où l'œil s'égare au loin et se perd dans un immense horizon. Là, roi de la nature, l'homme semble planer dans son empire, et, contemplant avec transport ce vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies qu'il voit à ses pieds, son âme s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles. Où faut-il étudier la nature? C'est surtout dans les cieux, au milieu de ces nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune, avec ses douces clartés, semble verser sur l'univers le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir en pensée qu'il n'y a pas de Dieu, etc.? «

Ailleurs, dans la conférence sur l'examen des arguments de l'athéisme, il finit aussi par quelques mots qui s'adressent à la portion la plus jeune de son auditoire. Après avoir brièvement retracé cette touchante histoire de saint Augustin ramené à la vérité par les prédications et l'ascendant du saint évêque de Milan, Frayssinous ajoute: « Messieurs, Ambroise n'est point ici, mais n'y aurait-il pas dans cet auditoire quelque jeune Augustin se débattant dans les liens de ses passions, honteux des fers qu'il porte, et n'ayant pas le courage de les rompre; ouvrant les yeux à la lumière pour les refermer aussitôt?..... Et dans cette capitale, dans nos provinces, n'y a-t-il pas plus d'une Monique désolée, gémissant sur les écarts et l'incrédulité d'un fils, qui peut-être nous entend et dit dans son cœur: c'est de moi *dont* il s'agit? »

Digitized by Google

Frayssinous parle ainsi une langue d'une noble et harmonieuse simplicité, d'une netteté remarquable. Sans avoir les allures conquérantes, les rapprochements inattendus, les coups d'éclat du P. Lacordaire, sans descendre aussi avant dans son sujet, sans être aussi varié que le brillant et ingénieux Dominicain, il embrasse en général assez bien les différentes faces d'une question, les considère avec méthode, et s'il ne s'élève jamais très-haut, jamais non plus ne consent à descendre trop bas. Frayssinous n'a pas de ces endroits merveilleux qui émeuvent, soulèvent un lecteur cultivé, mais il est plus accessible au commun des intelligences, et c'est une des qualités qui lui assurent un succès durable.

Il y a, dans les conférences de Frayssinous, certains points qui ont perdu de leur nouveauté, de leur à-propos en quelque sorte et par conséquent de leur mérite premier. Ainsi, en 1809, il s'était servi avec avantage de ces savantes leçons de Cuvier sur les ossements fossiles, et y avait trouvé de fortes preuves à l'appui de la chronologie biblique et de la véracité du récit de Moïse ; ce qui était neuf alors et piquant dans une chaire chrétienne, est aujourd'hui devenu familier et comme vulgaire. Frayssinous recherchait tout ce qui pouvait l'instruire sur les questions scientifiques, et on le vit une fois venir au cours de l'abbé Haüy, professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle, démarche dont le célèbre physicien remercia l'orateur de Saint-Sulpice, et dont il se disait honoré.

Pourtant, le scrupule et le zèle de Frayssinous ne l'ont pas toujours préservé de tout achoppement dans des appréciations historiques moins ardues que celles où il avait été si heureux sur les traces de Cuvier. Et, par exemple, n'y a-t-il pas de quoi s'étonner, lorsqu'on l'entend dire qu'il abandonne sans réserve aucune le Tribunal de l'Inquisition à la vindicte de l'histoire, à la censure des protestants et des incrédules ? On a justement relevé la trop grande généralité de cette concession (1). Il était facile de trouver dans l'origine et dans les attributions de ce Tri-

(1) Voir le *Correspondant*, tom. XXV, pag. 447.

Digitized by Google

bunal une apologie semblable à celle qu'on trouve dans Joseph de Maistre et dans un éloquent ouvrage de l'abbé Balmes. Il était plus facile encore de montrer que la Réforme érigea la persécution en système partout où elle fut la maîtresse, que le bucher de Servet avait été allumé par Calvin, que des lois draconniennes pesaient encore sur les catholiques en Angleterre et dans tous les états du nord de l'Europe. Quant aux incrédules, il n'était pas plus malaisé de les confondre. Infidèles à leurs principes de tolérance, aussi bien que les fauteurs du libre examen, ils avaient couvert la France de prisons et d'échafauds, décapité la science dans Lavoisier, la poésie dans André Chénier, la vertu dans ce qu'il y avait de saints prêtres, de chastes Religieux et de gens de bien de toute espèce.

Les conférences de Frayssinous ont été remaniées à différentes époques, et c'est ainsi qu'on peut expliquer les éloges qu'on y trouve à l'adresse de la maison de Bourbon. Il y a dans un des premiers discours une très-belle justification de Louis XIV, que l'orateur n'eût pas osé risquer sous l'Empire, en face du puissant capitaine qui fondait des dynasties.

Il est toujours curieux de s'instruire des procédés d'un orateur distingué et de voir, en quelque sorte, éclore sa parole. Une lettre de Frayssinous écrite à l'époque où il était dans toute la force et la maturité de son talent nous le montre n'y allant qu'avec une sage lenteur, ne se fiant point aux hasards parfois heureux de l'improvisation, mais écrivant tout, apprenant tout par cœur. Voici ce qu'il écrivait, en 1816, à Monseigneur d'Aviau, archevêque de Bordeaux, qui l'avait retenu pour une station :

« Paris, 15 juin 1816.

« Monseigneur,

« J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je vois par votre dernière que vous avez bien voulu agréer mon plan de campagne ; c'est un nouveau et puissant motif pour moi d'y être fidèle ; me voilà donc engagé, on peut compter sur moi pour l'époque indiquée ; j'arriverai à Bordeaux dans le courant d'octobre, si vous pensez que je puis (*sic*) sans inconvénient ouvrir mon cours d'instructions au commencement de novembre.

Digitized by Google

« J'ai bien indiqué le dimanche pour le jour de la conférence, mais je ne tiens pas à ce jour-là même, et si vous pensiez que tout autre serait également convenable, cela me serait tout à fait indifférent.

« Je ne sais s'il paraîtra étrange que je fasse durer mon cours trois mois, au lieu d'abréger le temps, en faisant deux conférences par semaine; mais ici j'ai été conduit par des considérations assez fortes : d'abord, je n'ai pas voulu entreprendre au delà de mes forces corporelles, ni au delà de celles de ma mémoire; tout est écrit et tout est appris par cœur, et c'est assez pour moi que de loger dans ma tête un discours d'une heure, toutes les semaines; d'ailleurs, ce n'est que lentement que des esprits préoccupés de mille préjugés contre la religion, ou les indifférents, y reviennent; c'est l'ouvrage de la patience, de la réflexion et du temps; du moins, telle est la marche ordinaire, et je suis persuadé que douze discours distribués dans trois mois, suivis des entretiens particuliers auxquels je ne me refuserai pas, feront plus de bien que s'ils étaient donnés en six semaines.

« Je suis trop heureux, Monseigneur, de pouvoir compter sur la généreuse hospitalité que vous voulez bien m'offrir; mais je crains bien d'en abuser, comme elle doit durer trois mois; j'espère que vous voudrez bien joindre à cette touchante bonté celle de vous souvenir de moi dans vos prières.

« Veuillez, Monseigneur, agréer mes respectueux hommages.

« L'abbé FRAYSSINOUS (1). »

Sous l'Empire, Frayssinous prêchait quelquefois dans les paroisses, comme il le fit sous la Restauration; mais, malgré la solidité de la doctrine, la grâce et l'abondance du discours, l'orateur ne réussissait pas aussi bien dans le sermon que dans la conférence. Il avait pour la prédication ordinaire un aimable et onctueux rival dans l'abbé Legris-Duval, qui était encore un des plus vertueux prêtres de ce temps-là et qui opérait surtout par l'insinuation de la charité, les changements, les retours que Frayssinous cherchait plus spécialement par l'appel à la raison.

Quand les discussions de l'empereur avec le pape prirent une tournure fâcheuse et ardente, le pouvoir civil pensa qu'il ne fal-

(1) Nous devons la connaissance de cette lettre à l'amitié de M. Aug. Ducoin, qui en possède l'autographe.

Digitized by Google

lait pas laisser au conférencier, en pleine capitale, une tribune d'où il pourrait un jour ou l'autre s'échapper quelque parole libre et indépendante ; la première période de cet enseignement salutaire prit donc fin en 1809. Fontanes, qui savait apprécier le caractère et le talent de Frayssinous, voulut atténuer l'effet d'une ombrageuse mesure en le nommant inspecteur de l'Académie de Paris, et put lui offrir cette place après six mois d'efforts employés, disait-il, à *tourner l'Empereur*. Ces fonctions le rapprochaient encore de la jeunesse qu'il aimait et cherchait à attirer vers les doctrines chrétiennes. Lorsque Fontanes cessa, en 1815, d'être grand-maître de l'Université, Frayssinous n'oublia pas d'exprimer à son ancien protecteur des sentiments de gratitude et d'intérêt.

Après la chute de Napoléon, Frayssinous reparut à Saint-Sulpice et employa trois discours successifs à considérer la révolution française dans ses causes, dans ses effets, dans ses suites et sa fin. On a loué beaucoup trop ces trois discours : ils pouvaient agréer singulièrement à l'époque où ils furent prononcés, mais ils manquent de profondeur et offrent seulement quelques heureux passages, que l'orateur reprit plus tard pour l'*Oraison funèbre du prince de Condé* et pour l'*Eloge de Jeanne d'Arc*. Frayssinous transportait dans la tribune sacrée les ardeurs politiques auxquelles jadis il avait eu raison de ne vouloir pas sacrifier, et autorisait de son exemple ce fâcheux entraînement qui porta un certain nombre de prédicateurs à mêler parfois aux questions de doctrine et de morale les débats du parlement et du journalisme. Au reste, les discours sur la révolution n'ont été imprimés qu'après la mort de l'auteur, dans les *Conférences et discours* inédits, que M. l'abbé Dassance publia en 1843 (1).

Les honneurs et la faveur royale vinrent trouver Frayssinous. Il fut d'abord nommé inspecteur général des études, et, après les Cent jours, membre de la commision d'instruction publique; mais, son caractère bienveillant et facile ne put tenir devant le ton hautain et dogmatique de Royer-Collard, qui en était

(1) Paris, Le Clerc, 1843 ; 1 vol. in-8°, ou 2 vol. in-12.

Digitized by Google

le président, et il donna sa démission. Frayssinous reprit les conférences, et, en 1817, l'Académie Française étant revenue à l'ancien usage d'assister à une messe dans la chapelle du Louvre, le jour de la fête de saint Louis, ce fut à l'habile orateur qu'on demanda le panégyrique de ce grand et pieux monarque.

La même année, Frayssinous fut désigné pour prêcher l'Avent aux Tuileries, et nous lui voyons prendre l'année suivante le titre de *Prédicateur du roi.*

Le projet d'un concordat en 1817 donna à Frayssinous l'occasion d'écrire un livre plusieurs fois réimprimé : *les vrais Principes de l'église Gallicane* (1). Ce n'est pas cet ouvrage qui peut donner une grande idée du savoir théologique de l'auteur ; on ne voit pas bien où il veut aller, et il n'écrit qu'avec des lambeaux de Bossuet, de Fleury, de d'Aguesseau, etc. La question pour lui ne remonte pas au delà de 1682 et des hommes qui ont défendu la fameuse Déclaration de cette année-là. Or, l'église gallicane doit remonter plus haut dans les âges, aussi bien que ces *vrais principes* dont Frayssinous prétendait poser les bornes sacrées, et, pour établir catégoriquement ce que l'Eglise de France avait toujours pensé, il fallait des recherches auxquelles l'écrivain ne se livra pas. Il flotte dans un pénible embarras sur une controverse où tant d'autres se sont vainement débattus pour arriver à aussi peu de résultat que lui, et la modération de sa polémique, le caractère conciliant qu'elle revêt ne feront pas que la Déclaration de 1682 ne doive être prise pour un acte de violente hostilité contre le Saint-Siége, pour un téméraire et honteux sacrifice aux volontés despotiques de Colbert et de Louis XIV. Il y a dans les quatre articles de la Déclaration un pitoyable amas de mots énigmatiques et de définitions éternellement controversables. Nous ne comprenons pas que des légistes révolutionnaires se soient fait les partisans superstitieux d'un système qui, plaçant la royauté hors des atteintes du pouvoir spirituel, n'entendait certes pas la soumettre aux dépositions brutales de la foule et des législateurs, fussent-ils au nom-

(1) Paris, Le Clerc, 1818, in-8° de 216 pages.

Digitized by Google

bre précieux de deux cent vingt-un. Nous ne comprenons pas davantage que des hommes de la trempe de M. Dupin viennent consacrer un préambule comme celui de l'édit qui accompagne la Déclaration, car enfin lorsqu'on veut faire passer en loi de l'Etat que la couronne d'un roi de France ne relève de nulle autre puissance que de Dieu, et que c'est une vérité certaine, incontestable, établie sur les propres paroles de Jésus-Christ, on se donne à soi-même un soufflet sanglant, dès qu'on a prêté son concours à une révolution qui brisait une couronne. Si l'édit perpétuel et irrévocable du 22 mars 1682 est, dans toutes ses parties, une loi de l'Etat, il faut donc, sous peine de violer une loi de l'Etat, comme l'a fait observer M. de Cormenin (1), se conformer à l'injonction suivante de l'article 1er : « Nous enjoignons à *tous* nos *sujets* la défense d'*écrire* aucune chose contraire à la doctrine contenue dans la Déclaration. » Que devient ici la liberté de la presse, et à quels excès de ridicule ne se porte pas le despotisme ?

On écrirait tout un volume, si on voulait faire toucher du doigt les non-sens, les logomachies et les absurdités de cette fameuse Déclaration, dont Bossuet a dit avec une trop légitime impatience: *Abeat quo libuerit.* Un tel congé, c'est effectivement tout ce qu'elle mérite, et il est étrange que, de nos jours, après tant de révolutions faites au nom et en faveur de la liberté, on ait prétendu imposer à l'Eglise l'enseignement de ces quatres articles ; étrange encore qu'il se soit trouvé des hommes dans les rangs du clergé pour accepter cette mesure asservissante.

Les doctrines gallicanes ne comptent plus que des partisans attardés dans les rangs aveugles des ennemis de l'Eglise. Nous voyons même des écrivains qui sont loin d'être passionnés pour les intérêts et les droits du Saint-Siége, faire ici cause commune avec nous, et signaler les inconséquences politiques, les dangers religieux du gallicanisme. M. Edgar Quinet observe que « vouloir s'affranchir de Rome, c'était en réalité, pour Louis XIV et ses successeurs, se dépouiller de leur principe et détruire leur fondement.... Conserver la forme absolue de la monarchie d'Espagne,

(1) Dans *Oui et Non*, *au sujet des Ultramontains et des Gallicans*, note 2.

Digitized by Google

et se délivrer de ce qui en est la sanction, dit le même écrivain, est une chose impossible. En détruisant son lien avec la catholicité romaine, Louis XIV détruisait la racine même de son autorité. Il croyait monter sur le trône de Charlemagne, et, dans le fait, il commençait à descendre les degrés de Louis XVI. Les libertés de l'Eglise gallicane proclamées au profit de Louis XVI, deviennent, dans le fond, le premier acte de la Révolution française (1). »

Il faut ajouter, contre les partisans d'une monarchie tempérée, que les actes de 1682 détruisent un frein salutaire, en voulant donner un degré nouveau de hardiesse et de confiance au pouvoir de la royauté, en écartant de ses excès mêmes toute répression venant du pouvoir spirituel. Par haine pour l'Eglise, on devient fauteur secret des lubies du despotisme.

Envisagerons-nous maintenant le côté plus spécialement religieux de la question? Ce sont encore des aveux qui se présentent. Un des libres penseurs de nos temps, M. Charles de Rémusat, qui ne saurait être suspecté de partialité pour les intérêts du Saint-Siége et du catholicisme, n'a pas craint de dire, en parlant de cet asservissement qu'on a décoré d'un tout autre nom :

« Le plus célèbre effort de cet esprit intermédiaire qui veut concilier la suprématie de l'Eglise et l'indépendance des gouvernements, c'est le gallicanisme; et, sans nier que, par ses dernières conséquences, il pût entraîner à la servitude et au schisme, nous ne devons parler qu'avec respect d'une doctrine illustrée par tout ce que la France a produit de plus sage dans le gouvernement, et même dans l'Eglise (2). »

Voilà un langage qui est assurément peu digne d'un philosophe, nous dirons même d'un simple logicien. Qu'il faille *ne parler qu'avec respect* d'une opinion, d'un système dont les conséquences dernières vont aboutir à la *servitude* et au *schisme*, c'est ce qui semblera toujours fort déraisonnable, non pas seu-

(1) *Le Christianisme et la Révolution française*, p. 310.

(2) Rémusat, *Saint Anselme*, p. 412.

Digitized by Google

lement à un catholique, à un ami de l'unité religieuse, mais encore à tout homme de sens et de réflexion.

Nous souffrons, lorsque nous voyons Frayssinous blâmer la conduite des papes au moyen-âge, parler de prétentions ultramontaines, lui qui avançait un jour à M. de La Mennais qu'*à Rome il serait ultramontain* (1); déplorer ce qu'il appelle les excès de la puissance pontificale; refuser de croire à l'infaillibilité du pape, tout en reconnaissant par un contre-sens l'indéfectibilité du Saint-Siége; faire de l'Eglise une monarchie tempérée par l'aristocratie; conférer la pleine puissance à l'épiscopat, tandis que, par les conciles, l'épiscopat la donne au Saint-Siége et au pape (2); aller enfin, dans sa ferveur de royalisme, jusqu'à dire : « Nous refusons non-seulement au pape, mais à l'Eglise universelle, aux conciles œcuméniques le pouvoir de déposséder un souverain, sous quelque prétexte que ce soit, fût-il tyran, hérétique, persécuteur, impie. » Voilà le Gallicanisme; autant il se montre rogue et fier devant l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, autant il se fait humble et soumis devant celle des rois de la terre.

Ce livre qui avait la prétention d'établir les *vrais Principes de l'Eglise gallicane* et que Frayssinous avait écrit n'étant que simple prêtre, il le laissa réimprimer, bien qu'il fût passé dans les rangs de l'épiscopat, ce qui devenait moins tolérable. Il eut pour lui dans l'origine les suffrages d'hommes éminents, comme le cardinal de la Luzerne et le cardinal de Bausset, mais Mgr d'Aviau, chez qui il avait donné l'année auparavant un cours de conférences, lui adressa de vives et amicales protestations contre son ouvrage.

Frayssinous pouvait savoir par les catastrophes d'une maison

(1) *Œuvres complètes de La Mennais*, tome V, page 169, édition de Paguerre, 1844.

(2) On peut voir, à ce sujet, un excellent ouvrage de M. Du Lac, *l'Eglise et l'Etat;* Paris, 1850 et 51, 2 vol. in-18. C'est le livre le plus complet, le mieux informé et le plus sensé que nous connaissions sur ces matières délicates.

Digitized by Google

royale qui tenait tant de place dans ses affections, que ce n'est guère de la puissance pontificale qu'il faut aujourd'hui défendre les têtes couronnées, et il a vécu assez pour s'assurer que les rois ont bien d'autres dangers à conjurer que les foudres du Vatican. Nous ne doutons pas qu'il n'eût été mieux pour Louis XVI et pour Charles X, de courir les chances d'une déposition par un pape, que de monter sur l'échafaud ou de prendre le chemin de l'exil, par la volonté d'une démagogie sanglante ou d'une révolution de bourgeois et de gazetiers.

Tout en poursuivant le cours de ses conférences, Frayssinous fut appelé, dans l'intervalle de quelques années, de 1818 à 1821, vers un autre genre d'éloquence, où il a laissé d'honorables traces, le panégyrique et l'oraison funèbre. L'éloge du prince de Condé fut particulièrement goûté de Louis XVIII, qui complimenta un jour l'orateur sur l'habile délicatesse avec laquelle il avait su rappeler d'illustres faits d'armes accomplis sous des drapeaux opposés, et, sans froisser aucune susceptibilité, faire cependant un tableau véridique d'un temps où, « pour notre commune patrie, le bonheur n'était nulle part, la gloire était partout. » Le panégyrique de saint Louis a le tort de reproduire des accusations du livre des *Vrais Principes de l'Église gallicane*, contre saint Grégoire et le moyen âge ; mais on a fait observer avec justice, à la décharge de Frayssinous, que les savantes réhabilitations de quelques historiens modernes n'avaient pas encore rectifié les fausses idées qui, sur ce point, nous sont venues des derniers siècles. Dans l'éloge de Jeanne d'Arc, cette chaste héroïne est noblement vengée des souillures et des turpitudes de Voltaire. Ici encore, Frayssinous reprenait quelques-uns des meilleurs endroits de ses discours sur la Révolution. L'oraison funèbre de Louis XVIII (1824) vint *mettre fin à tous ces discours*. On y remarque une éloquence douce et modérée, exempte de toute emphase, évitant avec bonheur plus d'un écueil, jugeant sans flatterie ce règne de dix ans, « qui vivra dans nos annales et y occupera une place glorieuse pour le monarque comme pour le peuple ; » disant enfin ce qu'il fallait dire, et sachant rester vraie et chrétienne sur ce terrain brûlant de la po-

Digitized by Google

litique. Frayssinous a pris un rang modeste, mais digne, dans un genre où Bossuet a été créateur et maître souverain.

Frayssinous devait beaucoup à l'estime particulière de Louis XVIII, dont il prononça l'oraison funèbre. Lorsque le prêtre apologiste, redoutant d'avoir charge d'âmes, eut refusé le siége d'Amiens, ce prince lui voulut donner un évêché *in partibus infidelium*, et choisit le titre d'Hermopolis, ou ville d'Hermès, dans la Haute-Égypte. Hermès, chez les mythologues païens, avait le privilége de représenter l'éloquence, et Louis XVIII, qui n'était pas sans quelque prétention à l'esprit, crut faire en cette rencontre une ingénieuse application de son savoir : elle était bien plutôt profane et peu saisissable au commun des hommes.

Pendant que Mgr d'Hermopolis se préparait à recevoir la consécration épiscopale, le roi, persuadé qu'il pourrait rendre d'éminents services à la tête de l'instruction publique, le nomma grand-maître de l'Université par une ordonnance du 1er juin 1822. A la première distribution des prix du grand concours, Mgr d'Hermopolis parut en rochet et en mosette, et fit entendre à la jeunesse des colléges d'aimables et affectueuses paroles. Toutefois, malgré la douceur de son caractère et la tournure conciliante de son esprit, malgré ses lumières et ses bonnes intentions, il se trouvait dans l'impossibilité de faire ce que le roi attendait de lui. Au lieu de s'épuiser à réformer l'Université, il nous semble que la Restauration eût mieux fait de renoncer au monopole, et de laisser le champ libre à des corporations rivales ; les études auraient gagné à une forte émulation, et l'on eût évité, en plaçant tout le monde dans le droit commun, ces luttes passionnées qui amenèrent plus tard les stupides ordonnances du mois de juin 1828. Le clergé fut impuissant à discipliner un corps indépendant par sa nature, et il recueillit tout l'odieux du bien qu'il essaya sans pouvoir réussir. « Quand une fois la fortune nous arrive, disait en plaisantant Mgr d'Hermopolis, l'on ne sait plus où l'on va. » Le 31 octobre 1822, ce prélat fut élevé à la dignité de Pair de France, avec le titre de comte, et devint ainsi membre de la noble Chambre, où les intérêts de la religion trouvèrent toujours en lui un défenseur zélé, sans

Digitized by Google

doute, mais parfois imprudent et trop disposé à des concessions dangereuses. Le 28 novembre, il fut reçu à l'Académie francaise, et y occupa le fauteuil de l'abbé Sicard. On s'est plu quelquefois, dans une certaine classe d'écrivains, à demander quels étaient les titres littéraires de Mgr d'Hermopolis ; c'est pousser bien loin le dédain et la fatuité, car enfin les *Conférences* attestent pour le moins autant d'étendue d'esprit, d'habileté dans la composition, que les pesantes tragédies ou les Histoires pompeuses de tant d'autres grands hommes d'alors, qui sont si près de tomber dans l'oubli.

Mgr d'Hermopolis, déjà élevé si haut, se vit encore investi, le 26 août, d'un ministère de création nouvelle, celui des Affaires ecclésiastiques, ministère distinct et indépendant, qui rappelait un peu l'ancienne *Feuille des Bénéfices*. Ce fut pendant qu'il était ainsi au comble des honneurs, et qu'il se voyait en butte à bien des contradictions et des diatribes, que Mgr d'Hermopolis livra au public, sous le titre de *Défense du Christianisme*, ces Conférences qui avaient fait sa célébrité et sa fortune politique. Elles parurent le 9 mai 1825, en trois volumes in-8 et en quatre volumes in-12. Accueillie du public avec une faveur et un empressement signalés, cette belle apologie excita la mauvaise humeur de quelques publicistes philosophes. Fiévée put remplir neuf colonnes du *Journal des Débats*, sans dire un mot du plan de l'ouvrage, de l'ordre des discours, du choix des preuves, de la rare modération et de la brillante facilité de l'orateur. A bout de ses petits expédients, l'auteur de la *Dot de Suzette* finissait par dire assez niaisement de Mgr d'Hermopolis : « Il présente une infinité de discussions non religieuses, sur lesquelles on peut établir une infinité d'autres discussions (1). » Assurément, il n'est rien sur quoi l'on ne puisse discuter à perpétuité. Le *Mémorial catholique* de M. de La Mennais, malgré ses dissentiments et ses démêlés avec le grand-maître et le ministre, caractérisait assez équitablement ses Conférences: « Un exorde simple, disait-on, une exposition nette du sujet,

(1) *Journal des Débats*, 13 et 25 sept. 1825.

Digitized by Google

une discussion méthodique, relevée de distance en distance par des mouvements habilement préparés, une péroraison animée, composent le secret de cette éloquence polémique dont M. Frayssinous a donné, dans notre siècle, le premier exemple (1). »

Comme pair de France et comme ministre, Mgr d'Hermopolis fut appelé assez souvent à prendre la parole dans les deux chambres. Il parla en général avec cet esprit de conciliation qui le caractérisait, mais qui, en voulant dénouer le nœud, le compliquait plus d'une fois. C'est ainsi que le 6 mai 1824, dans la discussion de la loi du sacrilége, il « consentait à céder à un *scrupule* dont il vaudrait peut-être mieux s'affranchir, disait-il; que si l'on craignait, ajouta le noble pair, d'employer ce mot de *sacrilége* sans une définition qui en restreignît la latitude, au moins fallait-il le remplacer par *quelque chose.* » L'embarras, comme le faisait observer M. de La Mennais, était d'imaginer quelque chose qui dît et ne dît pas ce qu'on voulait et ce qu'on ne voulait pas exprimer (2). Le projet de loi que Mgr d'Hermopolis présenta, le 4 janvier 1825, sur les congrégations religieuses de Femmes, se trouvait ainsi gâté par ces imprudentes tentatives de conciliation ; le ministre disait, à la vérité, *n'être pas de ceux qui se précipitent dans le bien*, mais il ne donnait pleine satisfaction ni à ceux-ci ni à ceux-là, comme le lui montrait surabondamment M. de La Mennais (3).

On vit se manifester encore davantage les inconvénients de ce caractère timide et hésitant, lorsque Mgr d'Hermopolis, en discutant le budget des affaires ecclésiastiques, le 25 et le 26 mai 1826, eut à défendre le clergé, à qui les libéraux de la chambre des députés reprochaient un esprit de domination et d'envahissement, ainsi qu'un penchant très-vif pour des *opinions étrangères* et peu conciliables avec les libertés de l'Eglise gallicane. C'était le représentant du clergé qui allait au devant de l'objection avec cette téméraire franchise, et il espérait par là

(1) *Mém. catholique*, tome IV, pag. 24, 261 et 355.

(1) La Mennais, tom. VI, pag. 361, édit. Paguerre, 1844.

(1) *Ibid.*, pag. 375-400.

Digitized by Google

gagner les cœurs. Il déclara sans nécessité qu'il y avait sept petits-séminaires tenus par des membres de la Compagnie de Jésus, et chercha un faux-fuyant, se jeta dans les atténuations, lorsqu'il s'agissait tout uniment de se taire ou d'invoquer hardiment les bénéfices de la liberté et du droit commun. Il nous semble que ce qui s'est fait de nos jours aurait pu être devancé, et que les retentissantes pétitions du châtelain auvergnat, que les clameurs des journalistes devaient être étouffées par le langage haut et ferme d'un ministre qui eût montré que si l'on voulait puiser dans les arrêts des Parlements, dans l'arsenal de nos lois révolutionnaires, il fallait ne pas se borner à choisir, mais tout ressusciter, jusqu'au décret portant peine de mort contre quiconque aurait provoqué le rétablissement de la royauté.

Mgr d'Hermopolis offrit sa démission le 3 mars 1828, devant des difficultés de plus d'un genre, en face des passions qui se donnèrent la joie de ces absurdes Ordonnances du 16 juin 1828, où l'on défendait à l'Église de dépasser un chiffre déterminé d'élèves du sanctuaire, quels que pussent être les besoins à venir. Un des hommes qui trempèrent dans cette ridicule mesure avec laquelle on croyait, sans doute, sauver la couronne, est généreusement revenu de son erreur : c'est M. de Vatismenil, et on l'a vu dans ces derniers temps défendre ce qu'il avait alors condamné. Mgr d'Hermopolis a laissé des notes dans lesquelles il raconte l'affaire des Ordonnances et montre combien il fut opposé à cette iniquité. On sait que Mgr Feutrier, évêque de Beauvais, ne se consola pas d'avoir cédé aux instances de Charles X, et mourut en partie du chagrin que lui laissèrent ces funestes Ordonnances.

Lorsque la révolution de 1830 emporta une monarchie que Mgr d'Hermppolis avait servie avec un attachement plus vrai, plus profond que sage et heureux, il passa au bout de peu de temps en Savoie, en Suisse, et bientôt se rendit à Rome, d'où il revint dans son pays natal. Appelé auprès du duc de Bordeaux, pour diriger son éducation, il alla à Prague en 1833, et

(1) Henrion, *Vie de Frayssinous*, tome II. pag. 633-645.

Digitized by Google

s'occupa de son nouvel emploi avec tout le zèle respectueux qu'il put y apporter. Lorsque ses bons offices devinrent moins nécessaires, et que les infirmités furent venues avec les années, il rentra en France, au mois de septembre 1838, et se fixa en 1839 à Saint-Geniez, dans le Rouergue. Il y attendit paisiblement la mort et rendit son ame à Dieu, le 12 décembre 1841.

Ce fut un homme de bien dans toute la force du terme; il avait été bon prêtre et éloquent apologiste, il se montra évêque pieux et digne de son rang. Mgr d'Hermopolis arriva à de grands honneurs, qui ne l'aveuglèrent pas sur le peu de valeur des choses humaines; il ne tint qu'à lui de monter au cardinalat, et il sut refuser cette dignité. L'espèce même de faiblesse que nous avons signalée dans le ministre, tenait à un très-honorable côté de son caractère, la douceur, la bienveillance, la franchise. Seulement, ce n'est pas toujours par ces heureuses qualités que l'on gouverne avec succès les intérêts du pays.

Le poète Chênedollé, qui a laissé dans des notes manuscrites ses jugements sur divers contemporains, parle ainsi de Frayssinous, à la date du 3 juillet 1823 :

« J'ai vu aujourd'hui l'évêque d'Hermopolis; c'est un homme fort en théologie et qui a bien lu son Bossuet, mais il est difficile d'être plus pauvre en littérature, et il ne s'en doute pas. Ce n'est pas la conversation de Fontanes! celle de M. Frayssinous n'a ni grâce, ni éclat, ni piquant ni nouveauté : c'est une conversation terne et banale, délayée dans un accent gascon (1). »

Frayssinous savait, en effet, son Bossuet, et disait qu'il faut se nourrir de ce grand modèle. Son éducation classique et ses goûts contenus le portaient vers l'étude des auteurs du XVIIme siècle; il expose très-bien, dans une lettre sur les poésies de M. Reboul, de quelle façon il est permis d'innover en littérature; et c'est de l'exemple même de Bossuet qu'il se sert. « On a dit, écrit-il, que Bossuet s'était créé une langue pour rendre ses idées; mais comment fit-il pour y réussir? Pour être profond, tomba-

(1) Sainte-Beuve, étude sur Chênedollé, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1849. tom. II, pag. 939.

Digitized by Google

t-il dans l'obscurité? Pour être sublime, donna-t-il dans l'enflure? Pour être simple et familier, devint-il trivial? Non, sans doute. Des hardiesses heureuses, mais d'un sens très-clair; des tours nouveaux, mais naturels; des alliances nouvelles, mais imprévues et frappantes, de mots déjà usités, de mots surannés qu'il faisait revivre, et qui, placés en leur lieu, plaisaient par leur vétusté même; des locutions originales, mais lumineuses, qui donnaient plus d'énergie, de grâce, de précision au discours: tel fut le secret de l'évêque de Meaux; tel fut aussi plus ou moins celui de nos grands écrivains, poètes et prosateurs, de Corneille, de Racine, de Boileau, de La Fontaine, de J.-B. Rousseau, de Fénelon, de Massillon. Pour ajouter à la langue française de nouvelles richesses, ils se sont bien moins appliqués à inventer des mots, qu'à trouver un usage nouveau des mots conservés. »

Nous comprenons fort bien que Chênedollé, qui aurait pu jouer le rôle d'initiateur avant Lamartine, s'il eût publié ses poésies à leur date, mais qui néanmoins ne se départissait pas d'une légitime admiration pour le grand siècle, trouvât peu de littérature à Frayssinous. Ainsi, pour nous borner à un seul homme que le poète goûtait certainement, nous entendons Frayssinous dire sans hésitation au sujet des *Martyrs* de Chateaubriand, que *c'est un livre à refaire* (1). Ce jugement expéditif et tranché, nous semble plus que réformable.

Il est juste d'observer aussi que les travaux et la profession de l'orateur chrétien ne permettaient pas de chercher en lui une littérature étendue et variée: il ne pouvait être Fontanes, mais il avait son mérite propre et ses connaissances.

F.-Z. COLLOMBET.

(1) Henrion, *Vie de Frayssinous*, tom. I, pag. 227.

Digitized by Google

Voyage littéraire en Grèce.

PÉLOPONÈSE.

—

ARGOS, MYCÈNES.

I.

LE KEPHALARI.

L'itinéraire de Sparte à Argos est à peu près le même que celui de Nauplie à Sparte. Le lendemain de mon départ de Vourlia, je me retrouvai vers le milieu du jour au khan d'Agladacampo; de là, au lieu de redescendre directement sur Lerne, nous nous acheminâmes vers l'Argolide par le revers méridional des monts Lycone et Chaon. On traverse ces montagnes par un sentier désert qui passe de l'une à l'autre, tantôt égaré sur les cimes, tantôt perdu dans le fond des ravins; des vallées, creusées en forme d'entonnoir et entourées de tous côtés par de hauts et silencieux rochers, recélent la proie de grands aigles qui planent au dessus d'elles et se précipitent tout à coup au fond avec avidité. La solitude de ces lieux est d'autant plus triste qu'en approchant d'Argos je me souvenais des dieux, des héros et des diverses races d'hommes qui les avaient tour à tour habités et remplis du tumulte de leur vie. Au bout de quelques heures, nous rencontrâmes un torrent qui nous conduisit dans la plaine, et nous arrivâmes bien-

Digitized by Google

tôt à Kephalovrysis, charmante petite bourgade située entre Myli (Lerne) et Argos, à peu de distance de celle-ci. Fatigué de la route et, plus encore, séduit par la fraicheur et la grâce de ce paysage, j'y fis une halte.

A l'entrée du village, on voit une immense caverne au pied d'un rocher que la nature a taillé à pic; cette caverne sert d'issue à un petit lac formé, à ce que disent les habitants du pays, par des eaux qui descendent, en cheminant sous terre, de Stymphale, ville de la haute Arcadie, et qui, à cet endroit, font irruption à travers le sol. En effet, en se penchant sur cette onde verte et limpide, on la voit tout au fond se gonfler et bouillonner comme sous l'action d'une chaleur intérieure, sans que cette agitation parvienne jusqu'à la surface. Cette source, appelée Kephalari, engendre un petit fleuve qui porte le même nom et s'en va doucement à la mer; c'était autrefois l'Erasinus d'après les descriptions des anciens géographes et l'opinion de quelques savants modernes. Mais à quoi bon s'inquiéter d'un vieux nom, sur l'exactitude duquel on pourrait discuter longtemps, lorsqu'on peut se reposer et rêver au milieu de ce délicieux paysage dont le charme tout pastoral est rehaussé par la perspective lointaine des gorges austères et sombres de Mycènes. Là, des femmes d'Argos viennent chercher une eau fraîche et en remplissent de hautes amphores qu'elles chargent ensuite sur leurs épaules; elles portent l'ample tunique de laine blanche et le voile aux longs plis, au tissu transparent, que portaient autrefois sur la scène les femmes qui chantaient les chœurs de Sophocle et d'Euripide. Des chevaux revenant du labour, et des bœufs rentrant aux étables, se désaltèrent à longs traits. Tout autour du bassin, d'immenses platanes s'élèvent, derniers rejetons de l'antique bois sacré de Cérès qui s'étendait jusqu'au bord de la mer en couvrant une partie de la plaine; enfin, tout le long du cours sinueux de ce petit fleuve, des ponts de bois sont jetés d'une rive à l'autre, des moulins sans nombre tournent leur large roue toute ruisselante d'une onde empourprée par les rayons du soleil couchant.

Pendant que je méditais, mollement étendu sur un vert gazon, je vis mon guide tirer de sa bourse quelques pièces de monnaie

Digitized by Google

et les introduire dans un petit tronc de pierre surmonté d'une croix et élevé entre deux platanes ; s'étant aperçu que je l'avais remarqué, il vint me prier d'en faire autant et m'expliquer que l'argent déposé dans ce tronc devait contribuer à bâtir une chapelle sur cet emplacement même. C'est un usage, en Grèce, lorsque les habitants de quelque pauvre hameau veulent se construire une église, d'établir un tronc avec une croix, à l'endroit même où elle doit être construite. Cet appel à la générosité du peuple n'est jamais vain, car toute pensée religieuse trouve un puissant écho dans le cœur des Grecs. Pas un passant ne manque de s'arrêter devant ces troncs modestes et solitaires pour y laisser tomber une aumône proportionnée à sa fortune; le plus riche nomarque descend pieusement de cheval et dépose son offrande sans ostentation, et le mendiant le plus misérable y jette sa dernière obole. Je rencontrai, en effet, dans la suite, une grande quantité de ces troncs abandonnés sur la route jusqu'au jour où ils seront remplis et feront place à quelque charmante petite église. Je remarquai qu'ils étaient presque toujours placés dans un site dont la beauté élève la pensée de l'homme vers le ciel ; il semble que le peuple grec tient encore de ses ancêtres cet instinct artistique qui portait ceux-ci à ne choisir pour leurs temples que d'admirables situations ; on dirait que ce peuple, amoureux du beau, a toujours senti le besoin de mêler ses prières aux sublimes concerts de la nature, et qu'il adresse au créateur de plus parfaites adorations dans les lieux où celui-ci déploie le plus de magnificences.

II.

ARGOS.

Argos se trouve à une petite demi-heure de Képhalobrysis. Quand on approche de ses murs, l'âme se recueille d'elle-même. Berceau des premiers peuples de la Grèce, suzeraine, par le droit du sang ou de la conquête, des plus puissantes cités du Pélopo-

Digitized by Google

nèse, cette ville est maintenant réduite au simple rôle de chef-lieu de canton, et Nauplie s'est emparée de son commerce et de ses richesses. Néanmoins, le vieux sceptre achéen ne s'est point brisé, la primitive royauté d'Argos est encore debout dans la mémoire des hommes. On aperçoit toujours, du haut de son acropole, Mycènes et Tyrinthe, ses sombres filles, aux légendes merveilleuses, aux tragiques aventures, et, plus loin, son port qui s'appelait Nauplie, dès les temps les plus reculés, et d'où ses vaisseaux partirent pour cette fabuleuse conquête de la toison d'or à laquelle tous les peuples de la Grèce voulurent prendre part, confondant leurs forces et oubliant, un instant, leurs nationalités particulières pour s'appeler tous ensemble les *Marins d'Argos* (Argonautes), du nom de la cité-mère. Les rois et les héros de son histoire ont traversé les âges et reposent, dans leur mythologique célébrité, sous les pieds de la race qu'ils ont fondée et qui dure encore ; creusez le sol et, sous les églises, les couvents, les mosquées, les maisons blanches entourées de jardins, vous apercevrez, sommeillant dans leur linceul, les mânes de Danaüs, de Persée, d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon.

En entrant dans Argos, on rencontre à droite la tour d'une mosquée construite, dit-on, sur l'emplacement du temple de Vénus Nicéphore, dont voici l'intéressante origine : Danaüs, ayant ordonné à ses filles d'égorger les cinquante fils d'Aegyptus, auxquels elles avaient été données en mariage, une seule, Hypermnestre, refusa d'accomplir cet ordre cruel. Lyncée, son époux, se sauva dans la ville de Lyrcée et, arrivé dans ce lieu, éleva une torche en l'air, comme il en était convenu avec Hypermnestre, pour lui faire savoir qu'il ne courait plus aucun danger. Celle-ci, de son côté, en éleva une du haut de la citadelle Larissa, afin de répondre à ce signal de délivrance. Danaüs, irrité de la désobéissance de sa fille, la livra au jugement d'un tribunal, parce-qu'il n'osa point la punir lui-même dans la crainte de la vengeance de Lyncée. Hypermnestre fut acquittée par les Argiens et, pour remercier le Ciel, fit construire et dédia ce temple à Vénus Nicéphore.

Un peu plus loin, je tournai à gauche, et, après avoir dépassé

Digitized by Google

une grande tour en brique de construction romaine, je me trouvai dans l'enceinte du théâtre. Le théâtre d'Argos est un des plus grands et des mieux conservés de la Grèce ; ses gradins, taillés dans le roc, sont intacts comme au premier jour, et chacun des spectateurs d'autrefois pourrait trouver encore, s'il y revenait, la place qui lui était réservée ; des mousses éparses et de rares brèches, dues à l'action corrosive de l'air et des pluies d'orage, indiquent seules que les hommes ont depuis longtemps cessé de le fréquenter. Le théâtre fait face à la mer et est adossé contre la montagne ; il a, pour tenture, le ciel, ce ciel de la Grèce sans rival au monde ; pour premier plan, les montagnes du Péloponèse d'un côté; de l'autre, celles de la Corynthie ; dans le lointain, le rocher de Nauplie et le flot bleu du golfe Argolique. Quels magnifiques et grandioses décors ! Combien cette foule impressionable qui s'assemblait là pour entendre débiter les vers de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide, devait être profondément émue par les pathétiques accents de cette poésie ; et quelle sublime entente devait exister entre les acteurs qui parlaient sous la voute sonore et harmonieuse de ce superbe ciel, et ceux qui les écoutaient. Ces derniers, le spectacle étant fini, restaient immobiles à leur place pour assister à un autre spectacle peut-être plus saisissant encore que le premier. Car c'était vers le déclin du jour, à cette heure où la nature s'éveille du lourd sommeil de la journée et frémit comme une assemblée d'hommes qui s'ébranle, où les forêts chantent au souffle du vent du soir, où la mer fait entendre son grave et solennel murmure, tout plein alors des poétiques échos de la tragédie qui finissait à peine. A ce moment enfin, le soleil, majestueux et fier, tombait à l'horison et disparaissait peu à peu dans la mer, comme l'acteur qui achève de réciter son rôle et se retire lentement devant le peuple qui l'applaudit.

Il y a quelques années, ce théâtre s'emplit tout-à-coup d'un tumulte inaccoutumé ; une foule nombreuse et bruyante se pressait sur ses degrés ; ce n'était plus comme autrefois pour voir jouer une tragédie ou entendre chanter des vers ; un intérêt plus puissant et plus sacré l'y attirait. Ce jour-là, le peuple s'y rendait

Digitized by Google

pour recevoir ses lois de la main des chefs héroïques auxquels il devait sa liberté. L'affranchissement de la Grèce ayant été prononcé, Capo d'Istria, le président et, à ses côtés, des hommes tels que Nikitas, Miaolis, Grivas, Colocotroni, tinrent, à Argos, au mois de juillet 1829, la première séance de l'assemblée législative.

Les femmes et les coursiers d'Argos jouissaient autrefois d'une grande réputation de beauté; la race de ces superbes chevaux, que vantaient les poètes, m'a paru complètement éteinte et l'on ne rencontre plus dans le pays que des animaux efflanqués et sans grâce. Quant aux femmes, je n'ai pu juger qu'imparfaitement si elles ont conservé quelques attributs du sang de leurs ancêtres, car, elles portent presque toutes, à la façon des femmes turques, un voile blanc qui ne laisse à découvert que leurs yeux, et un long manteau qui ensevelit leur taille sous ses larges plis. Ce costume ne manque cependant pas de prestige, et, à travers la gaze diaphane qui enveloppe leur visage, le regard cherche instinctivement la beauté et croit la découvrir telle que l'imagination la rêve. Argos s'est illustrée non seulement par ses guerriers mais encore par ses poètes et ses sculpteurs, et fut une des premières villes de la Grèce à cultiver les arts. Télésilla fut une femme célèbre par son talent poétique et, plus encore, par un acte de courage auquel la ville doit son salut. Les Lacédémoniens, ayant mis le siége devant Argos, étaient sur le point de s'en emparer, lorsque Télésilla rassemble les femmes, les anime par ses paroles, marche à leur tête contre l'ennemi et lui fait subir une déroute complète. Une fête annuelle fut instituée en mémoire de cet évènement, et, pendant qu'elle durait, les hommes s'habillaient en femmes et les femmes en hommes. Le sculpteur Polyclète fut contemporain de Phidias et rivalisa de gloire avec lui; ses conceptions étaient peut-être d'un ordre moins élevé, mais il poussa la perfection de la forme à un degré que Phidias lui-même ne surpassa jamais; les proportions du corps humain étaient si pures et si rigoureusement observées dans toutes ses œuvres qu'on le surnomma le canon ou la règle. Il excellait à retracer la jeunesse et l'enfance, et son ciseau se re-

Digitized by Google

fusa toujours à reproduire les traits austères ou décrépits de la vieillesse.

L'importance d'Argos me faisait espérer que j'y trouverais une hôtellerie où me reposer de la fatigue des jours précédents, je me trompais. Après avoir longtemps parcouru le bazar avec mon guide pour acheter ici des légumes, là des fruits, plus loin de la viande, je fus conduit dans un misérable khan à l'extrémité de la ville. Une troupe de dindes nous reçut d'abord en s'empressant de faire devant nous la roue, de la façon la plus majestueuse et la plus risible, et leurs cris discordants avertirent les maîtres de la maison que des étrangers se présentaient. Une vieille femme vint nous recevoir et, s'excusant sur sa pauvreté, nous installa dans une salle basse qui avait la terre pour plancher et, pour toit, des poutres disjointes et calcinées. Bien que ce gîte fût de beaucoup préférable à quelques uns de ceux où je m'étais trouvé, je le considérais cependant avec assez de découragement, lorsque mon regard distrait s'arrêta sur un jeune homme et une jeune femme, assis dans la cour près d'une haute cheminée construite sous un hangar; c'étaient le fils et la belle-fille de notre vieille hôtesse. Le premier, étendu dans un large fauteuil, avait l'air triste et languissant; il paraissait âgé de vingt-cinq à vint-six ans, et ses mains, appuyées sur ses genoux, étaient déjà blanches, maigres et ridées comme celles d'un vieillard. Mon guide m'apprit qu'il était atteint depuis plusieurs années d'une maladie de la moelle épinière qui le retenait sur sa chaise. Sa femme était toute jeune, grande, gracieuse, avec un visage d'une expression triste et touchante. Elle soignait son mari avec tout le dévouement que lui inspirait un amour dont elle avait à peine goûté les joies; il y avait, dans toute sa personne, le charme particulier à cette tristesse générale et involontaire qui, à la suite de longues souffrances, pénètre les traits et passe dans l'habitude de la physionomie. Au fond de la salle qui m'avait été cédée, se trouvait une image de la Vierge, entourée de plusieurs autres images de saints, au-dessous desquelles étaient écrites des légendes et des prières. Ces images de piété, grossièrement fabriquées par les moines qui habitent les

Digitized by Google

couvents du mont Athos, se retrouvent pendues aux murailles dans toutes les habitations des Grecs, et ont remplacé chez eux les dieux qui présidaient autrefois à leurs foyers domestiques. La jeune femme entretenait sans cesse devant la Madone un cierge allumé qu'elle venait, à chaque instant, redresser ou renouveler; et ce soin l'absorbait tellement qu'elle ne paraissait même pas s'apercevoir de ma présence. Avant de se coucher, elle vint en outre allumer une petite lampe en cuivre qui oscillait à côté du cierge, et dont la pâle et pieuse lumière me tint long-temps éveillé.

III.

LARISSA.

Le lendemain matin je montai à l'acropole d'Argos, qui portait le nom de Larissa. C'est un rocher pointu, d'une grande élévation, qui domine tous les pays environnants; les dieux qui l'habitaient voyaient ainsi à leurs pieds la foule de leurs adorateurs, et ceux-ci n'avaient qu'à lever les yeux pour s'introduire en esprit auprès des autels. L'acropole se transforma plus tard en citadelle, et les hommes se fortifièrent sur ces hauteurs sacrées, quand les dieux en furent descendus. On ne rencontre plus, dans la Larisse, que quelques portions de murailles cyclopéennes qui ont servi de base au mur d'enceinte des Vénitiens; quatre belles citernes antiques se font aussi remarquer à travers les débris amoncelés des tours et des casernes du moyen-âge. Si l'on monte avec peine au sommet de la citadelle, on en redescend plus difficilement encore, car le moindre choc fait rouler sur le penchant rapide de la colline les fragments de roches et les ruines mouvantes sur lesquelles on marche.

Le siége qu'eut à subir la citadelle de Larissa, pendant les guerres de l'Indépendance, est célèbre dans les fastes de la nouvelle Grèce. Mohammed Dramali, lieutenant de Kourchid Pacha, venait d'être nommé vizir de Morée. Il jouissait d'une

Digitized by Google

grande réputation militaire et voulut la consacrer par la conquête du pachalik dont il était investi. Il partit des bords du fleuve Pénée, le 1er juillet 1822, à la tête de 20,000 fantassins et de 10,000 cavaliers; il avait en outre soixante pièces de campagne, quinze cents chameaux et deux mille bêtes de somme. Quinze jours lui suffirent pour descendre des hauteurs de la Thessalie sur les rives du golfe argolique. A peine les habitants d'Argos virent-ils déboucher dans la plaine les éclaireurs de cette formidable armée, qu'ils se dispersèrent dans les montagnes après avoir mis le feu à leurs habitations. Deux cents hommes seulement, commandés par Ypsilanti, s'enfermèrent dans les châteaux de la citadelle, résolus à mourir. Mohammed vint camper entre Argos et Nauplie, après être entré dans cette dernière ville sans éprouver de résistance. Jamais, depuis les guerres de l'antiquité, cette mer n'avait vu tant de soldats rassemblés sur son rivage où les deux races ennemies, la race grecque et la race orientale, se retrouvaient comme autrefois en présence. Les trente mille hommes de Dramali remplissaient la plaine du bruit de leurs voix et de l'éclat de leurs armes; des étendards flottaient de tous côtés; des chevaux à la selle ornée d'or et de velours couraient dans tous les sens, et les chameaux agenouillés, gémissant sous leur fardeau, faisaient retentir l'air de leur cri plaintif et sauvage; le soir, le tambour des Turcs résonnait, et les sérénades avaient lieu, comme un jour de fête, à l'entrée des tentes pavoisées des chefs. On se serait volontiers demandé quelle étrange fantaisie arrêtait ainsi cette riche et nombreuse armée devant des masures en cendres, au pied d'un rocher aride. De leur côté, les deux cents Grecs d'Ypsilanti, presque sans munitions et sans vivres, contemplaient ces troupes indolentes et méprisables; ils semblaient compter le nombre de victimes qu'ils auraient à faire avant que la fatigue ne les livrât à leur tour aux coups de leurs ennemis; tandis que les Turcs perdaient un temps précieux à se reposer, ils invoquaient le Dieu des armées et parcouraient sans cesse du regard les montagnes où leur œil perçant et exercé voyait des groupes d'hommes, trompant sans peine la vigilance endormie des Infidèles, se rassembler et se former

Digitized by Google

mystérieusement en troupes derrière les rochers, en attendant le moment favorable pour venir à leur secours. Ypsilanti, le chef de ces deux cents héros, était d'une constitution frêle et délicate et semblait incapable de surmonter les fatigues d'une seule journée de combat ; mais la force de son âme soutenait la faiblesse de son corps et le rendait aussi fort que ses plus robustes compagnons. Les Turcs firent plusieurs tentatives pleines d'hésitation et furent aisément repoussés malgré leur nombre ; ils envoyèrent alors à Ypsilanti des parlementaires qui n'obtinrent que d'alarmantes réponses. Mohammed se décida enfin à donner une attaque mieux combinée, car déjà des corps de troupe grecs sortaient derrière lui des montagnes et le harcelaient d'une façon inquiétante. Grâce à la position avantageuse des assiégés et à leur prodigieuse valeur, les Turcs furent de nouveau repoussés après avoir fait de nombreuses pertes. Alors Dramali, intimidé et désespérant de s'emparer de ce formidable rocher, leva le siége et résolut d'aller à Corinthe pour y attendre l'arrivée de Kourchid. Mais un désastre complet lui était réservé dans les défilés qui séparent la Corinthie de l'Argolide. Dix-huit cents Grecs, conduits par Nikitas, épiaient son passage sur les hauteurs voisines ; à son approche, ils se couchèrent à plat ventre parmi les broussailles ou se cachèrent derrière les troncs d'arbres et les rochers et le laissèrent s'engager dans l'étroit espace de ces défilés. Se dressant ensuite tout à coup comme une apparition surnaturelle, ils se jetèrent sur les Turcs en poussant de grands cris et en faisant rouler du haut de la montagne d'énormes blocs de granit. Les Turcs, surpris et ne sachant, au premier moment, à quels merveilleux ennemis ils avaient à faire, furent saisis d'une terreur panique ; la tête de l'armée eut le temps de gagner l'Acro-Corinthe, où Dramali parvint avec ses riches vêtements en lambeaux et le corps criblé de blessures. Il y mourut quelques semaines après. L'arrière-garde rebroussa chemin, et, traversant ventre à terre la plaine d'Argos, se réfugia sous le canon de Nauplie. Plus de trois mille hommes, formant le principal corps d'armée, restèrent sur le champ de bataille. Nikitas fut surnommé *le Turcophage*, à cause du

Digitized by Google

grand nombre d'Infidèles qu'il immola. Les Grecs perdirent au plus une trentaine des leurs et s'emparèrent de deux mille chevaux, de sept cents chameaux et de tous les bagages de l'ennemi.

Dans l'acropole d'Argos, comme dans celle d'Athènes et dans celle de Corinthe, on rencontre encore des crânes blanchis et des boulets rouillés gisant auprès de la brèche qu'ils ont ouverte. En descendant de la citadelle, je rencontrai à mi-hauteur le petit monastère de Catechouméni, bâti, selon de grandes probabilités, sur l'emplacement du temple de Junon Acræa. Je pris ensuite le chemin de Mycènes et, à peu de distance d'Argos, je traversai l'Inachus. Ce ne fut point une surprise pour moi de le trouver entièrement desséché; car, d'après les traditions mythologiques, il l'était déjà dès la plus haute antiquité. Un différend s'étant élevé entre Junon et Neptune, celui-ci, irrité d'avoir eu le dessous, tarit la source de ce fleuve dont les ondes étaient un bienfait pour le pays qu'elles baignaient, et le condamna à ne recevoir d'autres eaux que celles de la pluie et des torrents gonflés pendant l'hiver.

IV.

MYCÈNES.

Il pleuvait, ce jour-là, pour la première fois depuis mon arrivée en Grèce; aussi profitai-je d'un instant où la pluie cessait pour m'acheminer rapidement vers les ruines de la ville d'Agamemnon. C'est une sanglante et funeste histoire que celle des rois de Mycènes; les souvenirs que rappelle ce nom sont menaçants et sombres, et l'on ne peut se défendre d'une impression d'effroi en arrivant dans ces lieux, lorsqu'on songe aux tragiques aventures dont ils furent témoins. Persée, le fondateur de Mycènes, après avoir involontairement tué Acrisius au jeu du disque, bâtit cette ville à l'endroit où son épée, sortant tout à coup du fourreau, tomba par terre: sinistre présage, signe précurseur des infortunes, du sang répandu et des crimes qui devaient signaler

Digitized by Google

le règne de ses successeurs et attrister les plus lointaines générations. La famille des Atrides est le type le plus complet des haines et des discordes intestines et le plus terrible exemple des vengeances célestes. Son berceau fut souillé par l'un des plus noirs forfaits qui soient venu troubler l'imagination des anciens poètes, et fournir à leur plume d'horribles tableaux, quand leur humeur devenait sombre. Atrée ayant séduit la femme de Thyestes, son frère, pour obtenir d'elle le mouton à toison d'or, Thyestes égorgea tous les enfants d'Atrée et les lui servit à manger dans un affreux festin. Agamemnon lui-même, le roi des rois, la plus grande figure de l'épopée d'Homère, n'échappa point à la fatale destinée qui engendrait le crime dans sa famille; il fut le meurtrier de Tantale que Clytemnestre avait eu de son premier mari.

La tristesse des lieux augmente la morne impression produite par ces souvenirs. Mycènes était bâtie dans une gorge étroite et noire dont la citadelle fermait l'entrée. Là, des coups de vent étouffés et rapides heurtent des pics pelés, et l'on dirait le souffle puissant sorti de la poitrine d'un cyclope cherchant à reconstruire son œuvre détruite; des chacals habitent les cavernes et sortent, la nuit, pour effrayer les échos de leurs lugubres cris; à l'horizon, la mer paraît comme une blanche vapeur. Ce site sauvage semble préparé d'avance pour servir de cadre à un drame d'Eschyle.

Le premier monument qu'on rencontre est le tombeau des Atrides, appelé aujourd'hui tombeau d'Agamemnon; il est creusé dans une colline en forme de cône; on y entre par une porte carrée, surmontée d'un linteau de vingt-sept pieds de long, au-dessus duquel se trouve une grande niche triangulaire. Cet édifice souterrain étonne par ses proportions colossales et fait concevoir une formidable idée de la puissance des hommes qui l'ont construit et de la grandeur de la famille qui en fit son dernier séjour. Sur le seuil solennel de cette tombe, on éprouve une vague et religieuse horreur qui semble en défendre l'entrée. Quand on pénètre sous cet immense dôme, une froide humidité vous saisit; l'eau suinte à travers la gigantesque mu-

Digitized by Google

raille aux assises superposées et formant des cercles qui se rétrécissent à mesure qu'ils s'élèvent. Le jour pénètre par le sommet défoncé du cône et jette une lueur sépulcrale, indécise et triste, comme ce pâle crépuscule qui éclairait les mânes des héros dans les Champs Elysées. La nuit, les rayons de la lune s'égarent parfois dans cette noire enceinte et viennent y évoquer les sanglants fantômes des fils d'Atrée. Une autre cavité, plus petite et simplement creusée dans le roc, est contigue au tombeau proprement dit. C'est là que les Atrides tenaient leur trésor, pour le rendre inviolable comme leurs dépouilles mortelles. A quelques pas de là, deux tombeaux de construction semblable mais moins gigantesques sont à demi cachés sous les décombres ; on n'a point encore fait de fouilles pour en déblayer l'entrée. Le regard ne pénètre dans leur ténébreuse profondeur que par leur sommet défoncé et recouvert de broussailles. La gueule perfide et béante de ces cavités semble attendre de jour en jour qu'une créature imprudente vienne s'y précipiter et s'offrir ainsi d'elle-même en victime aux dieux infernaux. En remontant sur la colline voisine, on entre enfin dans la citadelle ; un énorme chaos y trouble l'imagination ; des murailles cyclopéennes se mêlent à des ruines d'une époque plus récente ; des fragments de portes et de tours se font çà et là remarquer à travers des débris informes ; plus loin, une galerie démantelée chemine hardiment sur la crête d'un précipice au fond duquel roule et gronde un torrent ; chaque année, un nouveau pan de muraille chancelle et tombe dans cet abîme, comme si le vertige l'eût saisi tout à coup après tant de siècles. Le monument le plus remarquable est celui qu'on appelle la Porte des Lions ; c'est une grande porte carrée, couronnée par une large et haute pierre sur laquelle sont sculptés deux superbes lions qui se dressent, comme dans un blason, contre une colonne, et semblent se menacer l'un l'autre.

Jamais l'antiquité ne m'était apparue sous un plus sombre et plus fatal aspect, et j'éprouvais une joie étrange à me livrer à la secrète terreur que me causaient ces lieux. Mais une pluie torrentielle nous en chassa bientôt, et nous dûmes chercher

Digitized by Google

un gîte dans le village de Carvathy, construit sur les limites de l'ancienne ville.

V.

CARVATHY.

Ce hameau consiste en une dizaine de masures qu'habitent quelques hommes maigris par la fièvre et l'indigence, cultivant çà et là un champ stérile, semblables aux loups affamés qui errent, sans nourriture, autour des tombeaux de Mycènes. Jamais je ne m'arrêtai dans un khan plus misérable que celui de Carvathy ; les murs crevassés soutenaient à peine le toit fendu qui laissait entrer, selon le temps, le soleil ou la pluie. La première pièce servait d'écurie, et les animaux domestiques y vivaient presque en commun avec leurs maîtres ; le chien, l'âne et le porc durent céder la place à nos chevaux et allèrent s'abriter, comme ils purent, sous le bord avancé du toit. La seconde pièce était habitée par la famille composée de cinq ou six personnes ; hommes, femmes et enfants vivaient là pêle-mêle, au sein d'une atmosphère noire et enfumée. Le dénûment de ces pauvres gens ne les empêcha pas de me recevoir avec la plus cordiale hospitalité et ils me cédèrent un coin tout entier du foyer ; je fus obligé d'y passer le reste de la journée à cause de la pluie qui continuait à tomber par torrents. Le personnage le plus intéressant de la famille était une aïeule centenaire ; elle passait ses jours et ses nuits sans mouvement et sans sommeil, adossée contre la muraille et enveloppée de couvertures. On eût dit que ce corps usé cherchait à retenir en lui la vie à force d'immobilité, veillant sans cesse de peur qu'elle ne lui échappât pendant son sommeil. Cette vieille femme était entourée par ses enfants de la vénération la plus profonde et des plus tendres soins ; on reconnaissait à la fois dans leur manière d'agir envers elle la piété filiale et le respect dû à la vieillesse. De chaque côté de son front, deux boucles de cheveux blancs s'échap-

Digitized by Google

paient de son bonnet de laine comme deux lames d'argent. Son œil noir et perçant avait conservé toute sa force ; le nuage terne et gris, qui obscurcit la vue des vieillards et présage leur dernier instant, n'avait point envahi sa noire prunelle. Son visage était long, austère et régulier ; sous une peau ridée et privée de chair, sa charpente était restée pure et belle. Lorsque le feu se ranimait et jetait dans l'obscurité de la salle ses rouges clartés, il y avait quelque chose de fantastique dans le profil de cette vieille femme qui se réfléchissait contre les murailles, démesurément aggrandi et se coupant contre les angles. On eût dit la dernière de ces antiques pythonisses qui trompaient les hommes en rendant les perfides oracles de l'esprit du mensonge et du mal.

J'attendais la nuit avec impatience, car le temps me paraissait long. L'âme n'est jamais plus triste et plus mal à l'aise qu'au moment de ces haltes forcées dans un voyage ; le découragement s'empare d'elle, et de sombres idées la tourmentent ; la curiosité des choses nouvelles et l'enthousiasme des spectacles de la nature ne sont plus là pour la soutenir ; le cœur s'attriste et se replie sur lui-même à la vue de ces nuages qui versent une froide pluie et semblent cacher pour toujours le ciel bleu et le soleil. Enfin, la nuit arriva ; quand le repas du soir fut fini, la grand' mère fit un long signe de croix et laissa tomber sa tête en arrière contre la muraille, comme pour dormir. Je crus qu'elle était morte ; mais ce n'était autre chose que le signal du repos de la famille. Chacun alors prit sa place autour du foyer, hommes, femmes et enfants, côte à côte, l'un près de l'autre. Ils s'agenouillèrent pour prier et se tournèrent d'abord vers le soleil levant, ensuite vers le soleil couchant, en faisant des signes de croix sans nombre et s'inclinant tour à tour jusqu'à terre et se relevant. Cette manière de prier, qui appartient à la religion turque comme à la religion grecque, semble tenir aux antiques mœurs orientales ; elle a quelque chose de solennel en même temps que de superstitieux ; elle semble confondre l'idée de Dieu avec la plus large et la plus splendide manifestation de son être, la lumière, qui dispense aux hommes et à la nature la vie, la force et la beauté.

Digitized by Google

Après la prière, les hommes se contentèrent de dénouer le mince lacet qui serre la foustanelle à leur taille, les femmes roulèrent un mouchoir autour de leur tête, et tous s'étendirent sous une seule et même couverture de laine, assez grande pour couvrir tous les membres de la famille.

A peine commençaient-ils à dormir qu'on frappa à la porte ; c'était un pauvre vagabond qui cherchait un gîte pour la nuit. On lui cria d'entrer ; la vieille mère le reçut avec le *kalôs orisété* habituel et jeta sur le feu une grosse branche sèche qu'elle prit dans un énorme fagot préparé d'avance à la portée de sa main. L'étranger, après avoir un instant séché ses vêtements détrempés par la pluie, se glissa doucement à côté des autres sous la couverture générale. Il ne lui fut demandé ni qui il était, ni d'où il arrivait, ni où il allait, ni s'il pourrait, avant de partir, payer la part qu'il avait prise dans le lit commun ; il lui suffisait d'être pauvre, fatigué et sans abri, pour avoir un droit acquis à l'hospitalité de ces braves gens.

Quant à moi, je ne pus réussir à m'endormir complètement ; j'écoutai la pluie tomber sur le toit et je mesurai la longueur du temps à voir l'aïeule qui, toujours éveillée, allongeait d'heure en heure son bras décharné pour remuer les cendres et jeter du bois sur le feu. Dans la fièvre pénible de mon demi-sommeil, je croyais voir une effrayante magicienne accomplissant ses mystérieuses opérations et évoquant des âmes sur la fumée de son foyer cabalistique.

Eugène Yemeniz.

Digitized by Google

Nécrologie.

MICHEL GROBON.

Lyon vient de perdre encore un des plus beaux fleurons de sa couronne artistique. Michel Grobon n'est plus. Notre habile paysagiste s'est éteint le 2 septembre 1853 à l'âge de 83 ans, dans la maison de campagne qu'il possédait à la montée Saint-Laurent et où il vivait, depuis quelques années, fort retiré du monde. Il était né à Lyon en 1770. Nous avons déjà publié, dans cette Revue même, sur lui et de son vivant, une notice biographique que Fleury Richard, de regrettable mémoire, écrivit à notre demande, et nous y renvoyons nos lecteurs.

Michel Grobon était fils d'un teinturier de notre ville. Son père le fit entrer de bonne heure à l'école de dessin du palais Saint-Pierre. Il y fut l'élève de Grognard pour la peinture, et reçut de J.-J. de Boissieu des leçons de gravure. Dunouy (1), le peintre de paysages, à son passage à Lyon, en revenant d'Italie, lui donna quelques conseils, mais Grobon ne se laissa pas entraîner dans la voie de ce maître, au coloris terne et monotone, et se mit à étudier consciencieusement la nature.

Professeur à notre Ecole de peinture, il contribua, peut-être trop, à inspirer aux élèves qu'il a formés, le goût et le fini précieux des peintres flamands et hollandais. Il mettait dans la reproduction de la nature une exactitude trop réaliste si je puis m'exprimer ainsi ; il voyait plus les contours et l'ensemble d'un paysage que son côté poétique et lumineux. Sa place est néanmoins marquée à la tête de nos meilleurs artistes. Ses dessins à la mine de plomb, ses eaux fortes sont remarquables par la finesse d'exécution. Ses tableaux auxquels il consacrait beaucoup de temps sont peu nombreux, et fort recherchés. Notre Musée en possède quelques-uns très-intéressants pour nous, car ils représentent des vues du vieux Lyon et de nos environs. La galerie de notre compatriote, M. Charles Michel, en renferme aussi de fort beaux. Ils sont appelés, dans la pensée de leur généreux possesseur, à aller rejoindre un jour ceux du Musée.

Vers les dernières années de sa vie, Michel Grobon, mu par une singulière préoccupation, rachetait tous ceux de ses tableaux qu'il rencontrait chez les marchands ou les amateurs disposés à les lui céder et cela dans l'intention de les retoucher. Hélas ! les retoucher à son âge, c'était évidemment leur faire plus de tort que de bien. Ce dernier trait peint l'homme, il n'était jamais content de son œuvre. Dans les arts, comme dans la vie, ne poursuivons-nous pas toujours un idéal qui toujours nous échappe ?

Léon BOITEL.

(1) Alexandre Hyacinthe Dunouy, élève de Briand, était né à Paris en 1757. Il rapporta d'Italie, où il fit la plupart de ses tableaux, des sites dont on admire la beauté et la richesse des lignes. Il y grava trente paysages à l'eau forte. En 1819 et 1827 il obtint des médailles d'honneur, et il exposa de 1800 à 1830. Son portrait a été gravé à l'eau forte par Dupré.

Digitized by Google

CHANTS D'UN EXILÉ,

Loin de toi, chère patrie,
Seul objet de mon amour,
Le doux penser du retour
Est le soutien de ma vie.
O pays de mes aïeux,
Qui seul as pour moi des charmes,
Ton souvenir, dans mes yeux,
Fait rouler de douces larmes.

Là, caché dans la feuillée,
Je crois revoir le hameau,

Digitized by Google

Et puis au pied du coteau
Notre chaumière isolée.
Doux et pieux souvenir !
Mais, las ! cet heureux mensonge,
Enfant d'un ardent désir,
S'évanouit comme un songe.

Je vois l'étroite fenêtre
Que la vigne en ses festons
Orne de riants frontons,
Et l'humble toit que le hêtre
Cache aux yeux de l'étranger ;
Là, se pressaient, en automne,
Dans notre petit verger,
Les doux trésors de Pomone.

Ici la frêle mésange
Venait se prendre au lacet
Que ma jeune main tressait ;
Et, dans le lac, la phalange
Des blancs poissons entourait
Carrés et ligne perfide
Qu'un espiègle leur tendait
Sur cette plaine liquide.

Quand de sa brûlante haleine
L'été dévorait nos champs,
Quand l'oiseau cessait ses chants,
Assis près de la fontaine,
Sous l'ombrage des forêts,
J'étanchais ma soif ardente,

Digitized by Google

Et je buvais à longs traits
L'onde pure et bienfaisante.

Quand du soir l'ombre rougeâtre
Descendait sur le vallon,
Là, venait danser en rond,
Une jeunesse folâtre ;
Et, sous les yeux de l'aïeul,
Aux doux sons de la musette,
A l'ombre du vieux tilleul,
Résonnait la chansonnette.

Ces lieux où dans mon enfance
Je me livrais au plaisir,
Sont pour moi le souvenir
Des beaux jours de l'innocence.
J'entends des sons gracieux :
C'est la cloche du village
Qui nous rappelle les cieux
Et qui charmait mon jeune âge.

Puis, se présente à ma vue
Au milieu d'arbres fruitiers,
D'aubépine et d'églantiers,
L'église à la flèche aiguë
Où l'oiseau pose son nid ;
Là, la couveuse attentive
Attend que son fils chéri
Déploie une aile craintive.

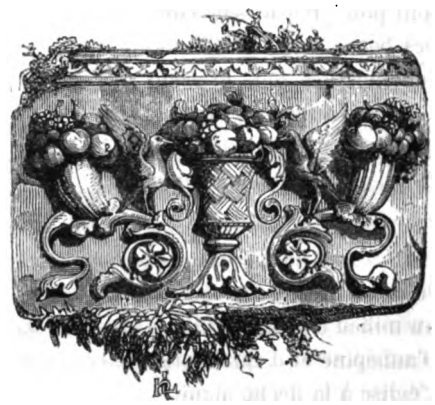
Oui, douce et chère patrie,
Seul objet de mes amours,

Digitized by Google

Loin de toi coulent mes jours :
Mais quand s'éteindra ma vie,
Ce que je demande aux cieux,
C'est de joindre ma poussière
A celle de mes aïeux
Dans le même cimetière.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. G. DE COUTANCE.



Digitized by Google

NOTICE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

SUR

LA VILLE ET L'ABBAYE

DE

SAINT-RAMBERT-DE-JOUX.

(SUITE).

CHAPITRE II.

L'ABBAYE.

Nous ne referons pas l'histoire de la France entière à propos de notre petite ville. Nous n'insisterons sur les changements de maîtres qu'elle eut à subir, que lorsque ceux-ci ne lui furent pas communs avec les provinces voisines. Vers le commencement du Ve siècle, Saint-Rambert avec le Bugey et presque tout l'orient de la France passa de la domination romaine sous le sceptre des premiers rois Bourguignons. On croit que la race des Burgundes, pacifique bien que conquérante, s'attacha au sol qu'elle venait d'occuper, et s'y mêla sans peine aux Gallo-romains; elle se convertit comme eux à la religion chrétienne. En 534, les enfants de Clovis s'étant emparés définitivement du royaume des Bourguignons, la province de Lyon, avec le Bugey qui en faisait partie, tomba au pouvoir des rois de France, puis des petits fils de Charlemagne, jusqu'en 879, où elle devint la proie de l'usurpateur Bozon, premier roi d'Arles et de Provence. Un des successeurs de Bozon céda le territoire qui nous occupe aux rois de la Bourgogne Jurane déjà possesseurs du Bugey

Digitized by Google

oriental, et dont le dernier, Rodolphe le Lâche, transmit, vers le commencement du XIe siècle, la souveraineté de ses états à l'empereur d'Allemagne Conrad le Salique.

Mais, depuis l'invasion des Bourguignons, il s'était passé dans la vallée de l'Albarine des faits qui vont nous arrêter un instant.

Domitien, dit la légende, naquit à Rome de Philippe et de Martianilla, au milieu du IVe siècle. Etant resté orphelin à l'âge de quinze ans environ, il résolut d'embrasser la vie monastique. En conséquence il donna ses biens aux pauvres, et vint à Lyon vers 430, après avoir habité successivement l'Italie, Marseille, les îles de Lérins et Arles. Domitien se fit présenter à saint Eucher qui était alors évêque de Lyon et qui le décida à se fixer dans son diocèse. Il s'arrêta en effet dans la Valbonne, et y bâtit un hermitage dans un endroit nommé *Axancia*; mais les distractions que lui causaient les visites des étrangers l'engagèrent à chercher une retraite plus paisible. Il passa donc la rivière d'Ain accompagné d'un seul de ses disciples, et trouva dans les montagnes du Bugey l'isolement qui convenait à son projet. Alors il retourne à Axancia; abandonne les constructions et les cultures qu'il y avait faites, et revient sur les bords de l'Albarine, pour la deuxième fois. Là, près d'une fontaine appelée Brébonne, aujourd'hui sans doute le torrent de Brevon, dans un lieu jadis habité par les faux monnayeurs, et à moins de 500 mètres de la ville actuelle de Saint-Rambert, il bâtit deux oratoires, dont l'un fut dédié à la Sainte-Vierge, et l'autre à saint Christophe; puis il défriche quelqes endroits de ces lieux déserts et en distribue les récoltes aux pauvres et aux voyageurs. Le pouvoir des miracles ne tarda pas à récompenser l'austère vertu de Domitien; il y joignit le don non moins précieux de la persuasion, et parvint à ramener dans le sein de l'église le schismatique Latinus auquel la ville de Lagnieu doit, dit-on, son nom, bien qu'elle existât depuis plusieurs siècles. Il obtint de ce grand personnage de riches donations qui nous semblent le noyau des terres que l'abbaye de Saint-Rambert posséda plus tard autour du couvent. Dès lors, Domitien put achever ses constructions, et principalement une église ou hospice assez vaste qu'il avait

Digitized by Google

commencé à peu de distance de l'abbaye, sur le bord de la grande route. Puis, accablé par les ans, et *miné* par l'abstinence, il mourut dans les bras de ses disciples, le 1er juillet 440, à l'âge de 93 ans. L'abbé Jean lui succéda dans la direction des religieux.

La légende de saint Rambert présente moins d'intérêt historique et de circonstances locales que celle de saint Domitien. L'histoire de ce martyr, ainsi que nous l'avons dit au commencement de notre notice, n'est liée à l'histoire de la ville de Saint-Rambert que par sa mort qui arriva en 680, par sa sépulture et ses miracles. Nous nous dispenserons de l'analyser de nouveau. Il nous suffira de faire observer que saint Rambert, suivant la légende, fut tué d'un coup de lance, tandis que, selon la tradition, il aurait été décapité sur les bords du Brevon, dans lequel dut rouler sa tête. Les ouvrages de Guichenon et de M. Depery renfermant d'amples détails sur saint Rambert et saint Domitien, nous y renvoyons les personnes que ces deux belles vies pourraient intéresser.

Outre ce que nous en avons dit, il y a dans ces deux légendes des choses dignes de remarque; sans revenir sur les termes de *désert*, de *lieux sauvages*, de *défrichement* qu'elles employent, nous n'y voyons nulle part le nom gallo-romain de notre territoire. Le rédacteur de la première de ces pièces semble même croire qu'il n'en avait pas, car il rapporte que l'emplacement des constructions élevées par Domitien prit le nom de *brevon* que le saint venait d'imposer lui-même au torrent qui se jette dans l'Albarine (*Bebronensis locellus*). Nous ne pensons pas qu'une agglomération d'habitations aussi considérable que celle de la vallée principale, fût restée plus de quatre cents ans sous la domination romaine sans avoir quelque dénomination particulière, quand nous lisons dans des monuments authentiques celles de simples métairies gallo-romaines. Telle était la maison de Latinus qui portait le nom de son maître, et qui l'a donné à son tour à la ville de Lagnieu: ainsi Ameyzieu vient de Ammatiacus (*fundus*), cité dans une inscription de cet arrondissement, etc. Il est plus naturel de supposer que ni la tradition, ni les premiers

Digitized by Google

légendaires, n'ayant pas rapporté le nom romain de la vallée de Saint-Rambert, leurs copistes ou amplificateurs, relativement bien modernes, n'en eurent aucune connaissance. Quant au nom d'Occianum que Vosgien attribue à Saint-Rambert-de-Joux, il a été de tout temps reconnu pour celui de Saint-Rambert-en-Forez, et cette erreur n'est pas la seule que l'on puisse reprocher à ce géographe. On observera encore que le terrain sur lequel s'élevèrent successivement les différents bâtiments de l'abbaye paraîtrait, suivant la légende, n'avoir pas eu de maître lorsque saint Domitien vint s'y établir. Celui-ci parcourt le désert de Brevon, trouve un emplacement convenable sur un plateau, s'en empare, et y construit une habitation pour ses clercs avec deux chapelles. Quelque temps après, il fait bâtir sur la route une église assez vaste, *non ita modicum*, que l'on peut prendre pour l'ébauche de l'église paroissiale actuelle, et, pendant ces travaux qui durent être longs, puisqu'il n'avait que quatre maçons et seize manœuvres, aucun propriétaire ne s'oppose à ses desseins; les officiers de la province lyonnaise ne semblent pas s'apercevoir de cette usurpation, et Domitien peut achever en paix son entreprise. Saint Eucher, d'abord consulté par lui, avait bien répondu : allez et bâtissez; mais, évidemment, il n'entendait lui donner là qu'une permission purement religieuse pour ériger un monastère dans son diocèse. Nos prélats n'étaient pas encore les grands seigneurs terriens qu'ils devinrent plus tard, et, d'ailleurs, les possessions temporelles de l'archevêché de Lyon ne s'étendirent jamais de notre côté. Alors, comme aujourd'hui, sans doute, toute terre avait son maître, et il ne pouvait être permis au premier venu de s'emparer de celle qui lui convenait, même sous le prétexte d'y bâtir un couvent. Nous croyons donc, et M. de la Teyssonnière l'a dit avant nous, que saint Domitien en quittant Rome n'avait pas distribué aux pauvres la totalité de ses biens; il en avait probablement mis de côté quelques portions pour subvenir aux frais des établissements qu'il projetait. C'est ainsi qu'il put jeter d'abord les fondements de son oratoire d'Axancia dans la Valbonne, acheter plus tard un vaste territoire dans la vallée de Brevon, et y élever

Digitized by Google

plusieurs édifices coûteux ; payer les gages de ses ouvriers, *conductis cœmentariis*, puis nourrir plus de vingt personnes, lorsque les récoltes qu'il venait de confier à la terre n'étaient pas encore ramassées, et que la famine se faisait sentir dans toute la province.

Du reste, aux humbles et précaires commencements de l'œuvre de Domitien succéda peu à peu l'aisance et même la richesse ; la communauté acquit des terres nombreuses. Nous avons vu Latinus lui donner, vers 450, une vigne à Vaux et d'autres biens ; cet exemple ne resta pas sans imitateurs. La foi vive de cette époque qui promettait le paradis en échange d'une donation, les remords qui amenaient les usurpateurs ou les pillards à céder aux ministres de Dieu la dîme des vols qu'ils avaient commis, la reconnaissance que les seigneurs voisins devaient aux abbés pour leurs bons services de religion ou de médiation, toutes ces causes sans doute portèrent l'abbaye de Saint-Rambert à l'apogée de sa puissance. Elle ne relevait que du pape pour la question canonique. Longtemps indépendante de toute suprématie temporelle, elle possèda des domaines jusqu'en Savoie, et se trouva, au XIIe siècle, un des petits états les plus riches du Bugey. Son étendue était plus considérable que celle de tout le canton actuel ; c'est ce que nous prouve une bulle du pape Célestin III, datée de 1191, et où l'on énumère ses bénéfices. Elle a été donnée en entier par Guichenon.

On ne sait si notre Abbaye eut beaucoup à souffrir du passage des barbares à différentes époques. Les Sarrasins, les Francs de Charles Martel, et les Hongres payens, prototype des ogres qui font trembler encore l'enfance, ravagèrent plusieurs fois la province de Lyon, la vieille Allobrogie et même l'abbaye de Nantua, mais rien ne témoigne jusqu'à quel point ces fléaux s'appesantirent sur nos rochers. L'origine sarrasine qu'on attribue dans nos environs à plusieurs villages de la montagne, soit d'après les noms bizarres, plutôt qu'arabes, qu'on y rencontre aujourd'hui, soit en raison de quelques traits prétendus orientaux, empreints dans la physionomie des habitants, peut être réelle, mais les *preuves* sur lesquelles on la fonde sont de pures hypothèses,

Digitized by Google

et ne supportent pas la discussion. On était, il y a quelques années, fort curieux de ces sortes de rapprochements; une critique plus sévère en a fait justice.

Vers l'an 1080, sous l'archiépiscopat de saint Jubin ou Gébuin, Gillin, comte de Forez, obtint une portion considérable des corps de saint Domitien et de saint Rambert, qu'il donna à l'abbaye de Saint-Rambert sur Loire, laquelle était primitivement dédiée à saint André, et se trouve près de Montbrison. Le bourg qui avoisine cette abbaye changea dès lors son nom d'Occiacum ou Occianum en celui de Saint-Rambert. Il n'est point situé sur la rive droite de la Saône, comme l'a cru M. de La Teyssonnière, mais sur la rive gauche et à quelque distance de la Loire.

Cet historien a été induit en erreur par le nom de Saint-Rambert et par l'ouvrage où il a rencontré le récit de cette transaction, et où il est, en effet, question d'un autre village de Saint-Rambert. Mais, Le Laboureur, auteur des *Masures de l'île Barbe*, ne dit nullement que ce fut à l'île Barbe, ni même à Saint-Rambert l'île Barbe que l'on fit le transport des saints Domitien et Rambert; il dit seulement qu'il arriva au temps de l'un des trois abbés de l'île: Ogier, Clément, et Guigues I, et qu'il se fit du pays de Bugey au monastère de Saint-André. Or, l'abbaye de l'île Barbe qu'il faut se garder de confondre avec le village de Saint-Rambert qui en est séparé par la Saône, avait bien été dédiée aussi à saint André, avant le IVe siècle, mais elle avait passé avant le Xe sous le vocable de saint Martin et de saint Loup; puis le petit bourg situé en face de l'île n'eut jamais d'abbaye, mais seulement de modestes chapelles dont l'une servait de paroisse; celle-ci qui était dédiée d'abord aux SS. Minervius et Eléazar, changea de nom à l'époque de la translation qui nous occupe, ou un peu plus tard. Ce sort lui fut commun avec une quatrième église de Saint-Rambert, celle du diocèse de Vienne en Dauphiné, où l'on n'a jamais vu, non plus, le corps de saint Rambert. L'histoire de la translation n'est donc point rapportée de deux manières différentes, comme s'en plaint M. de La Teyssonnière, et la version de M. Depery, plus claire que celle de Le Laboureur, est, au fond exactement la même. Le seul point sé-

Digitized by Google

rieux de dissidence de ces auteurs, est relatif au volume, ou, si l'on veut, à la quantité des reliques transférées. Le Laboureur semble croire, d'après les habitants du Forez, que les corps des deux saints nous furent enlevés en entier; les titres de Saint-Rambert en Bugey, cités par Guichenon, prétendent au contraire que la totalité était restée dans notre abbaye. En revanche, M. Depery établit que chacun des deux monastères ne possédait que la moitié des reliques, et il constate ainsi leur authenticité.

Nous venons de dire que l'abbaye de Saint-Rambert, son chef-lieu du moins, appartenait au diocèse de Lyon dès les temps les plus reculés, Ve siècle. Elle en faisait partie encore, il y a soixante ans, et le terminait du côté de l'Est. On sait que la circonscription de cette province ecclésiastique était à peu près celle de la province civile nommée pas les Romains première Lyonnaise, — elle contenait de plus une portion de la Séquanaise, — et qu'elle tirait de son ancienne suprématie sur les autres provinces de la Gaule qui portaient le même nom qu'elle, ses droits de primatie, aujourd'hui réduits à un vain titre. Mais ces pouvoirs temporel et spirituel ne restèrent pas toujours dans des limites communes.

Dès que les empereurs d'Allemagne furent devenus seigneurs suzerains à l'occident du Jura, par la cession que leur fit Rodolphe le Lâche, au commencement du XIe siècle, plusieurs petits chefs ou gouverneurs de cantons profitèrent de l'éloignement de leur maître suprême pour s'affranchir de l'obéissance qu'ils lui devaient, et pour rendre héréditaires dans leurs familles des biens primitivement révocables. Nous n'avons pas besoin de dire que ces usurpations se multiplièrent rapidement, et que l'empire incapable de soutenir ses droits devenus purement nominaux, abandonna peu à peu l'espérance de recouvrer des provinces dont il n'avait jamais joui par le fait. Le plus puissant, peut-être, de tout ces petits souverains était le sire de Coligny, dont les états au XIIe siècle, s'étendaient sur les bords de l'Ain, depuis le nord du Revermont jusqu'au Rhône, et s'avançaient dans l'Est jusqu'aux possessions de notre abbaye. Le château de Saint-Germain, un des points importants de son domaine, fut même plus tard une portion du marquisat de Saint-Rambert; après avoir

Digitized by Google

appartenu aux Dauphins de Viennois, puis aux ducs de Savoie. Cependant, nous ne pouvons croire, malgré l'autorité de Dubouchet, que Saint-Rambert ait fait aussi partie intégrante de ce comté. Un acte authentique que nous allons analyser, et qui est contemporain de la plus grande splendeur de la maison de Coligny, prouve au contraire que l'Abbaye de Saint-Rambert était souveraine de son côté. Pendant le reste du moyen-âge, nos voisins furent pour la plupart des gens d'église. C'étaient les abbayes d'Ambronay et de Saint-Sulpice, les chartreuses de Meyriat et de Portes. Les petits seigneurs laïques ne vinrent en général que fort tard s'établir dans ce vaste cercle de maisons religieuses dont ils reçurent probablement leurs domaines en fief. Leur nombre et leur autorité s'accrurent avec le temps, à mesure que les ducs de Savoie qui nous confinaient à l'Est, et qui avaient trouvé le moyen d'entrer en partage avec les abbés, eurent de leur côté des terres à céder.

Mais il était dans les destinées de l'Abbaye de Saint-Rambert de survivre à sa gloire. Est-ce contre ses voisins religieux ou séculiers, est-ce contre sa propre faiblesse qu'elle fut obligée, à la fin du XIIe siècle, d'invoquer l'assistance des ducs de Savoie? Nous ne pouvons le dire. Elle s'était protégée elle-même pendant près de huit cents ans, et voilà qu'en 1196 elle dut renoncer à cette peine honorable. L'acte dans lequel nous voyons les premières preuves de sa décadence sont les raisons qui la forcèrent de s'humilier ainsi. L'abbé Régnier et son couvent cèdent à Thomas, comte de Savoie, le château de Cornillon qui domine la ville, à condition qu'il ne sera jamais aliéné du comté. Ils cèdent au comte la moitié des droits et du domaine qu'ils ont dans le bourg, alors fermé de murs. Ils y joignent les redevances qu'entraîne sa possession, sauf quelques droits qu'ils se réservent, et certains autres qu'ils partagent. Ils se réservent tout ce qui n'est pas renfermé dans les limites du château et de la ville, ainsi que tous les droits sur les personnes et sur les biens situés hors de ces limites. Ils cèdent à perpétuité au comte les fidélités qui leur sont dues par les nobles, ainsi que tous leurs fiefs que l'Abbaye possédait d'abord en totalité. Enfin, ils s'engagent, ainsi que leurs

Digitized by Google

hommes envers le comte et ses successeurs, à l'aider dans la défense du château. Thomas, de son côté, jure d'observer ces conventions ; il jure à l'abbé foi et hommage pour le château qu'on lui a donné, et s'engage, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, à défendre en toute circonstance l'abbaye et ses dépendances ; si non il consent à être excommunié et à voir ses terres mises en interdit par les évêques de Grenoble et de Maurienne. Vingt et un seigneurs furent avec lui comme garants ; l'acte est daté du 30 novembre 1196. Il n'y a, dans cette pièce, on le remarquera, aucune mention des sires de Coligny comme suzerains, ni comme voisins ; l'abbaye dispose de ses biens sans craindre ni consulter personne, et cette autorité souveraine est déjà constatée par la bulle du pape Célestin III. L'assertion de Dubouchet ne peut donc s'appliquer à cette époque ; moins encore aux siècles qui l'ont suivie, puisque dès-lors les ducs de Savoie entrent en possession de Saint-Rambert, et que vers 1220, c'est-à-dire vingt-quatre ans après le compromis que nous venons de résumer, Saint-Germain et toute la partie méridionale des terres de la maison de Coligny passent dans celle des Dauphins de Viennois.

Nous ne trouvons pas non plus, dans l'acte de 1196, ou du moins dans ses nombreuses copies authentiques dont nous nous sommes servi, la réserve que se fait l'Abbaye de Saint-Rambert de l'hommage de Aymon de Langes, un de ses feudataires, exception mentionnée par Guichenon et par M. de La Teyssonnière.

Quant à la date de l'acte, elle a donné lieu à des méprises que nous rectifions. Guichenon, dans son *Histoire de Bresse et de Bugey*, avait placé cette transaction en 1096 ; plus tard, dans son *Histoire de Savoie*, il la rapporta à sa véritable place, 1196. Par malheur, il avait basé sur la date fautive le commencement de la liste des abbés de Saint-Rambert, dont l'ordre se trouve, en conséquence, inexact. Un écrivain de ce département, pour avoir suivi aveuglément l'*Histoire de Bresse*, s'est vu reprendre avec aigreur par un de nos compatriotes qui avait sans doute sous les yeux l'*Histoire de Savoie*. D'un autre côté, Garreau, dans sa *Description de la Bourgogne*, adopte la date de 1206, faute d'a-

Digitized by Google

voir connu le titre original, mais, comme l'a fait remarquer M. de La Teyssonnière, le pape Célestin et l'empereur Henri, cités dans l'acte, étaient morts depuis huit ans en 1206. M. Dépery, qui, en écrivant son *Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, n'avait pas consulté l'*Histoire de Savoie* de Guichenon, est tombé dans la même erreur que Garreau pour avoir voulu éviter celle de l'*Histoire de Bresse*. La liste des abbés de Saint-Rambert est en outre intervertie ; Bernard dont il fait le 6e abbé, qu'il donne pour successeur à Humbert, et qu'il fait mourir en 1206, vivait en réalité en 1223 et 1230, ainsi que l'a noté Guichenon. Il doit tenir le 7e rang et céder le 6e à Regnier.

Le titre original qui existait encore au siècle dernier dans les archives de Saint-Rambert, où Guichenon l'avait vu cent ans auparavant, a été perdu depuis cette époque. Il en reste un grand nombre de copies plus ou moins anciennes ; quelques unes sont authentiques et notariées ; toutes portent le millésime 1196.

Voici donc les comtes de Savoie devenus les hommes liges des abbés de Saint-Rambert pour le mince domaine que ceux-ci viennent de leur céder. Toutefois cet état de sujétion et d'humilité ne durera pas longtemps. Le donjon que les comtes possèdent au milieu des terres d'autrui, tout misérable qu'il est, va leur être plus utile que le plus vaste de leurs palais. Il sera le centre où iront se réunir presque toutes les terres du voisinage. A peine quelques années se sont-elles écoulées, que la Savoie enveloppe déjà comme d'un réseau l'abbaye qu'elle convoite. Tout ce qui entoure Saint-Rambert devient Savoie ; impuissant, au XIIe siècle, à garder sa propre citadelle, à se défendre contre des pillards ou de pauvres feudataires, l'abbé de Saint-Rambert l'est bien d'avantage, plus tard, contre la volonté sans réplique d'une famille de princes ambitieux. Il lui faut de nouveau céder et s'humilier ; ses limites se resserrent, ses titres lui sont ravis, et il se trouve à la fin fort heureux de conserver sous les murs de sa basilique chancelante, quelques arpents dont il nourrit ses prébendiers.

Aucun acte, du moins à notre connaissance, ne révèle les moyens employés par les comtes de Savoie, pour s'enrichir aux dé-

Digitized by Google

pens de l'abbaye de Saint-Rambert. S'en tinrent-ils à de loyales acquisitions, employèrent-ils la ruse, ou simplement la terreur de leur nom, c'est ce qu'il nous est impossible de décider ; nous croyons par analogie qu'ils trouvèrent le succès dans une heureuse combinaison de ces trois grands moyens. Nous n'avons qu'à ouvrir l'histoire du Lyonnais et des pays voisins, pour voir, de même, les petites souverainetés laïques et religieuses, principalement les droits de justice et de monnayage, échapper successivement et de différentes manières à leurs possesseurs. Enfin, l'on retrouve dans Guichenon ou dans les recherches de M. de La Teyssonnière , cent exemples de seigneurs quelquefois très-puissants qui cèdent la propriété ou la suzeraineté de leurs domaines à d'autres grands personnages , surtout aux ducs de Savoie. Les abbés firent souvent de même. En effet, ils acquéraient par des transactions de ce genre une protection qu'ils ne trouvaient plus dans leurs propres forces, depuis que les chevaliers maîtres du pays avaient détruit l'équilibre en sacrifiant leur indépendance.

Quoi qu'il en soit, les abbés de Saint-Rambert n'étaient plus au XVe siècle que de petits seigneurs. Une grande partie de leur ancien domaine leur avait échappé. Les droits qu'ils avaient d'abord sur Oncieu, Argis, Tenay, Arandas, Cleyzieu, Torcieu et Saint-Rambert, avaient passé en d'autres mains. L'abbaye nommait encore les curés de ces paroisses, mais elle n'était plus propriétaire du sol que pour de minimes portions. Enfin sa mise en commende qui arriva au commencement du XVIe siècle lui porta le dernier coup. Guichenon se plaignait en 1650 de l'incurie des religieux qui avaient laissé tomber dans la misère une maison jadis si richement dotée. Lors de la suppression des ordres religieux, elle ne comptait plus que six mansionnaires qui vivaient sans luxe et un abbé commendataire qui ne vit peut être jamais le chef-lieu de son bénéfice. Le monument même de l'abbaye ne survécut pas longtemps à l'institution. Mutilé d'abord au commencement de la révolution, il fut partagé ensuite en différents lots et vendu comme *bien national*, avec les jardins et terrains qui en dépendaient. Les nouveaux propriétaires ne se firent aucun

Digitized by Google

scrupule de raser les bâtiments qu'il ne leur convenait pas de garder. La maison conventuelle, les cloîtres, l'église et l'abbatiale furent démolis, et leurs décombres dispersés pour faire place à un parterre. Une partie des constructions situées près de l'entrée du sud, et plus loin, au nord, la maison du prieur, furent seules conservées; encore un mur vint-il les séparer en deux propriétés distinctes. Ces fragments relativement très-modernes, altérés pourtant à différentes reprises, et dépourvus de toute espèce d'importance sous le rapport de l'art, nous prouveraient, à défaut d'autres documents, la décadence rapide de l'Abbaye de Saint-Rambert, depuis sa mise en commende au XVIe siècle. On pense bien que l'histoire de cette décadence offrirait peu de faits intéressants, aussi nous bornerons-nous, sur ce point, à la courte notice que nous venons de donner; la question monumentale trouvera plus loin sa place.

CHAPITRE III.

LA VILLE.

Pendant que l'Abbaye de Saint-Rambert perdait un à un ses domaines, oubliait ses vieux privilèges, et, grâce à la faiblesse ou à l'incurie de ses chefs, marchait à grands pas vers sa ruine, une petite commune se formait à ses pieds, de son aveu et à ses dépens. Protégée par les comtes et ducs de Savoie, ses maîtres, elle acquit d'eux des franchises non pas absolues, car les religieux s'étaient, comme on l'a vu plus haut, réservé quelques droits dans le bourg, mais assez importantes pour rendre sa condition fort douce et donner de l'essor à son commerce. Nous allons indiquer en peu de mots les principaux évènements dont elle a été le sujet ou le théâtre.

La plus ancienne charte relative à l'Abbaye, dont nous ayons connaissance, fait déjà mention du bourg ou ville de Saint-Rambert. C'est la bulle du pape Célestin III citée plus haut : *monaste-*

Digitized by Google

rium cum burgo adjacenti.... Cet acte est sous la date de 1191.

Il est de nouveau fait mention de ce bourg en 1196, dans la cession du château que nous avons analysée. Ici nous trouvons quelques détails sur l'état de la ville, ses officiers et ses limites, lesquelles paraissent différer peu de celles qu'elle a aujourd'hui. Déjà elle était ceinte de murs, du moins partout où elle n'était défendue ni par l'Albarine ni par le château. (V. Guichenon. *Hist. de Savoie. Preuves.*)

En 1252, le comte de Savoie Amé IV donne, entr'autres domaines, à son frère Pierre, le château de Saint-Rambert pour apanage. (De la Teyssonnière, *Recherch.* III. 9.

L'an 1263, Pierre, comte de Savoie, à son retour de Turin, s'arrêta au château de Saint-Rambert avant de passer en Angleterre. Là, en présence de Jean, évêque de Belley, et de Pierre abbé de Saint-Rambert, il reçut de Rodolphe, comte de Genevois, l'hommage que celui-ci lui devait pour plusieurs châteaux. (De la Teyssonnière, ib. p. 28).

Par son testament en date du 6 mai 1268, le même Pierre, comte de Savoie, donna, entr'autres terres, le château de Saint-Rambert à sa fille Béatrix, femme du dauphin de Viennois; mais il faut supposer qu'à la mort de cette princesse les successeurs de Pierre reprirent ce château conformément à l'acte de cession de 1196, puisque nous les voyons y exercer ensuite différents actes d'autorité. (ib. 28.)

En 1288, Amé V, comte de Savoie, donne aux habitants de Saint-Rambert des franchises et privilèges semblables à ceux de la ville de Bourg.

Cent cinquante ans s'écoulent pendant lesquels l'importance de Saint-Rambert s'accroît graduellement par la réunion d'une foule de petits états dont il occupe le principal passage. La résidence momentanée des juges du Bugey, lui avait aussi été fort avantageuse; mais ceux-ci ayant été transférés à Rossillon vers la fin du XIVe siècle, sa prospérité s'arrêta, et sa population commença même à décroître. En conséquence, les habitants se plaignirent à leur seigneur, Louis duc de Savoie, et, au mois de juin 1442, ils en obtinrent des franchises. Quoique, dans cette charte citée par

Digitized by Google

Guichenon, rien ne fasse présumer une augmentation *en étendue* depuis 1196, la place de notre ville est désormais fixée parmi les plus remarquables de la maison de Savoie. De bourg qu'elle était d'abord, la voici devenue ville.... Sa population, y est-il dit, est depuis longtemps considérable; ses édifices sont vastes quoique anciens ; elle devient de nouveau la résidence des juges du Bugey. Quant à la fidélité des habitants envers leur souverain, elle est constatée par les expressions de l'acte, et c'est principalement en récompense des soins dont le duc a été entouré dans une maladie de deux mois qu'il a faite à Saint-Rambert, que des franchises sont données aux habitants. Ces franchises presque en tout semblables à celles que le comte Aymon, ayeul de Louis, avait données à Saint-Germain d'Ambérieu, sont d'ailleurs d'une médiocre importance et peu nombreuses. La plupart des articles dont elles se composent ont rapport aux droits seigneuriaux ou à l'administration de la justice. Un seul mérite une mention spéciale, c'est celui qui fixe la résidence des juges du Bugey dans la ville de Saint-Rambert, sans qu'ils puissent demeurer nulle autre part. (V. Guichenon).

Ces franchises furent confirmées successivement par tous les ducs de Savoie et par le roi de France Henri II, car, on le sait, la Bresse et le Bugey, conquis par François 1er en 1536, restèrent à la France jusqu'en 1559, où ils retournèrent à la maison de Savoie.

Sous le duc Charles, Saint-Rambert fit partie du douaire de Claudine de Bretagne, veuve de Philippe duc de Savoie, et en 1576, il devint le centre et le chef-lieu d'un nouveau marquisat. Nous renverrons nos lecteurs à Guichenon pour l'histoire du marquisat de Saint-Rambert. Il nous suffira de faire observer que la ville et les villages voisins furent réunis en un corps de domaine, sauf les droits de l'abbaye qui se réduisaient à peu de chose, et qu'ils furent inféodés par Emmanuel Philibert à Amé de Savoie, son fils naturel. Celui-ci vendit en 1601 le marquisat entier à son cousin Henri de Savoie, duc de Nemours et marquis de Saint-Sorlin, qui avait joué un rôle important pendant la Ligue. Le marquisat de Saint-Rambert resta longtemps dans sa famille,

Digitized by Google

puis, démembré à plusieurs reprises, il devint au siècle dernier, par une transaction qui nous est inconnue, la propriété de M. d'Argis, chevalier de Saint-Louis.

L'abbaye n'avait pourtant pas été dépouillée de ses droits seigneuriaux. Outre ses nominations à un très-grand nombre de cures et de prieurés, elle possédait encore quelques prébendes ; l'abbé s'intitulait toujours seigneur du clocher et du territoire ; sa justice s'exerçait à Saint-Rambert par les mêmes officiers que celle du roi, de la Chartreuse de Portes, du marquisat, etc. Ces officiers étaient un juge mage civil et criminel, grand personnage dont la juridiction était fort étendue, un lieutenant du juge-mage, un juge-mage d'appel, un procureur fiscal avec son greffier, auxquels nous devons joindre un receveur des consignations, un capitaine châtelain, un curial, plusieurs avocats, procureurs, notaires etc. Depuis le commencement du XVIIe siècle, la justice de Saint-Rambert ressortissait du parlement de Bourgogne; avant cette époque, elle avait un sceau particulier où se voyaient les armes célèbres et compliquées de la maison de Savoie, avec la légende : *séel de la justice de Saint-Rambert*. Elle dut en changer depuis la réunion du Bugey à la France.

Saint-Rambert prenait le titre de la *seconde ville du Bugey*, et en conséquence figurait immédiatement après Belley et avant Nantua, dans les occasions où toutes les municipalités du pays étaient réunies ; par exemple, dans les assemblées provinciales. Elle jouissait encore de cette prérogative en 1789.

Le corps des officiers de la municipalité, du fisc ou de l'intendance, se composait d'un lieutenant général de police et maire perpétuel, ordinairement le même que le juge-mage (le dernier fût M. Grumet de Montpie), de huit échevins dont un syndic, d'un procureur du roi avec son secrétaire, d'un receveur des deniers patrimoniaux, d'un receveur des octrois, d'un subdélégué, d'un ingénieur, d'un commis à la marque des toiles, etc. Le sceau de la commune portait des armes spéciales : d'or à un geai ou passereau de sable, au chef de Savoie. Depuis 1601, le chef de Savoie fut remplacé par un chef de France. La légende était : *séel de la ville et commune de Saint-Rambert*.

Digitized by Google

La bourgeoisie était, on le voit, bien plus nombreuse à Saint-Rambert qu'elle ne l'est de nos jours. Elle se rattachait par les liens de la société avec les religieux de l'abbaye et quelques familles nobles qui habitaient le pays. L'érection de la ville en chef-lieu de district, lors de la révolution,— ce district contenait les cantons d'Ambérieux, Lagnieu, Poncin et Saint-Rambert, — puis en simple chef-lieu de canton un peu plus tard; la résidence d'un percepteur, d'un receveur de l'enregistrement, d'un directeur de la poste, d'un agent-voyer, d'un brigadier des eaux et forêts, d'une brigade de gendarmerie, d'un maître de poste, d'une justice de paix, de deux huissiers et de trois notaires, ne suffisent point, nous disent les anciens, pour rendre à Saint-Rambert le *lustre* dont il *brillait* au siècle dernier; ces amis du vieux temps ajoutent que, s'il a conservé son hopital avec sa pharmacie, il a perdu son collège, et que la célèbre manufacture de linge de table qui étendait sa réputation dans toute la France, est à peu près anéantie. Mais, bien des personnes se consolent de la perte des vieux privilèges et de la première industrie de Saint-Rambert, en considérant l'augmentation du bien-être de la population et l'importance de son industrie nouvelle. L'activité y a succédé dans toutes les classes à l'ancienne et routinière apathie. Le revenu des terres a au moins doublé. Le *carrosse* de Belley qui passait jadis une fois chaque semaine dans notre grand'rue, pour se rendre à Lyon, est remplacé par deux ou trois diligences chaque jour encombrées de voyageurs. Enfin, une papeterie, une forge importante destinée à la fabrication des faux en acier fondu, et deux filatures de laine et de soie employent ensemble près de 400 ouvriers dans les temps ordinaires. Ces établissements ont donné de la vie à nos gorges les plus sauvages; ils utilisent des cours d'eau longtemps abandonnés et le travail des plus faibles enfants. Nous avouons que, avec l'industrie, la méfiance, la vanité, l'immoralité des villes peut-être, se sont introduites chez nous. Il est vrai qu'à Saint-Rambert on ne croit plus faire partie d'une seule et même famille; que la rue n'est plus le salon d'été, et la halle le salon d'hiver des habitants; nous ne disconviendrons pas que la propriété se divise jusqu'à l'excès, devient chaque jour plus

Digitized by Google

coûteuse, que la tranquillité abandonne la vallée, que les déserts les plus impraticables retentissent du fracas des marteaux ou des gémissements des roues hydrauliques ; mais, ces vices nouveaux sont ceux de la France entière, ils sont ceux de tout l'univers civilisé. En revanche, la mendicité a presque entièrement disparu ; l'égale répartition des charges et des bénéfices communaux, l'éclairage public, la construction de monuments d'une utilité générale, l'excellence de l'ancienne route, la création des nouvelles voies vicinales, le défrichement des terrains incultes, le travail dans toutes les classes et à tous les âges nous promettent une amélioration pour ainsi dire sans bornes et constatent celle qui s'est déjà opérée. La médisance cessa de trôner le jour où le banc devant la porte fut remplacé par la causerie à huis clos. Tant pis pour les artistes, si l'on peuple leurs chères solitudes, si l'on assainit leurs vieilles fabriques moussues ; la laine et le fer valent bien des idylles. D'ailleurs la tuile creuse qui couvre à présent tous nos toits est d'un pittoresque plus noble que le chaume, et la splendeur poussinesque de nos montagnes n'a point à craindre les envahissements des mulljennys. Maintenant nous allons revenir à l'histoire de Saint-Rambert, que nous terminerons en quelques mots.

Saint-Rambert appartint pendant vingt-quatre ans à la France, ainsi que la Bresse et le Bugey, par suite de la conquête de ces pays que le roi François premier fit sur le duc de Savoie en 1535.

L'an 1559, en vertu du traité de Paris, Saint-Rambert, avec les provinces dont il faisait partie, rentra dans le domaine de la maison de Savoie, pour en sortir de nouveau en 1601. Cette fois, l'échange du marquisat de Saluces que fit Henri IV contre la Bresse et le Bugey, livra définitivement et pour toujours notre vallée à la France. Il ne paraît pas que Saint-Rambert ait souffert en aucune manière dans cette transaction. On lui laissa ses officiers particuliers ; seulement la justice s'y rendit dès-lors au nom du roi de France, et son tribunal ressortit du parlement de Bourgogne. Cet état de choses dura presque sans changements jusqu'à la révolution.

Henri IV qui ne tenait point à conserver des forteresses inutiles au milieu de ses états, fit démolir par le maréchal de Biron plu-

Digitized by Google

sieurs châteaux de la province qui commandaient les passages, entr'autres, ceux de Rossillon, de Saint-Denys et de Saint-Rambert. Celui-ci connu dans la localité sous le nom de Cornillon, et moins étendu que les deux premiers, vit tomber sous la mine et le pic des maçons le hardi donjon que quatre siècles avaient respecté ; nous en reparlerons plus loin.

On cite parmi les faits remarquables de notre histoire locale, le passage de Mandrin avec sa troupe, à la suite de son affaire de Bourg. Si l'on en croit la tradition, les habitants de Saint-Rambert y auraient trouvé l'occasion de déployer à la fois du courage militaire et de la fermeté diplomatique. Après s'être reposé quelque temps, sur les bords de l'Albarine, autour d'un grangeon dont la porte servit, dit-on, de cible à ses tireurs, l'illustre bandit serait venu pour traverser la ville avec l'intention d'y faire un séjour de quelques heures. Les Rambertois redoutant les hauts faits habituels de la petite armée qu'il menait avec lui, résolurent d'empêcher cette violation de leur territoire. Ils s'embusquèrent à l'ouest de l'église dans les rochers qui commandent la route, et de là commencèrent un feu très vif sur les contrebandiers. Quelques personnes disent que bien que la rareté des armes rendît la fusillade peu animée, la démonstration n'en fut pas moins énergique. Mandrin qui n'avait en ce moment que des intentions pacifiques, et dont le but, d'ailleurs, n'était pas de se rendre odieux aux habitants des frontières, demanda à parlementer. Il rendit justice au courage des gens de Saint-Rambert, puis il s'engagea sur *l'honneur* à respecter la neutralité de la ville. Ses soldats n'entreraient dans aucune maison, s'abstiendraient de tout désordre et payeraient comptant chaque objet dont ils auraient besoin. Les précautions oratoires du chef de brigands avaient déjà calmé plus d'une susceptibilité ; la promesse d'acheter, et les contrebandiers ne marchandent pas, acheva de lui rendre favorables les boutiquiers, c'est-à-dire la majorité de la ville. Les chevaux de la troupe furent attachés sous les halles, pendant que les cavaliers se rafraichissaient, et plus d'un Rambertois fraternisa avec plus d'un héros de grand chemin.

Mais ce n'étaient plus des bandits, c'étaient d'intrépides contre-

Digitized by Google

bandiers, les vengeurs du pauvre, les ennemis jurés de la gabelle et des maltôtes. »

Au commencement de la révolution, Saint-Rambert perdit son nom, comme plusieurs localités de France qui portaient celui d'un saint. Il reçut en échange le nom de Mont-Ferme, double allusion à sa position au pied d'un rocher, et à l'énergie de ses enfants. Il justifia plus tard cette épithète glorieuse en fournissant la majeure partie des *héros des Balmettes;* on sait que ce défilé situé entre Saint-Germain et Torcieu fut défendu en 1814 par une poignée de braves qui y retinrent pendant plusieurs jours l'armée autrichienne. Soldats improvisés, sans ordres et pour ainsi dire sans chefs, ils montrèrent ce que peut le seul élan du patriotisme. Il est hors de doute que leur exemple, suivi d'ailleurs par quelques communes malheureusement éparses, aurait pu amener un changement dans les affaires, si de honteuses trahisons jointes à l'universelle lassitude de la guerre, n'eussent paralysé le courage des populations. Une capitulation honorable ayant terminé ces hostilités locales, l'armées des alliés pénétra sans obstacle dans la vallée de Saint-Rambert. Elle y passa de nouveau l'année suivante, et dans chaque séjour qu'elle y fit, sa conduite fut à peu près irréprochable.

Hippolyte LEYMARIE.

La suite au prochain numéro.

Digitized by Google

Un Chapitre de l'Histoire littéraire de Lyon.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA BIBLIOTHÈQUE LA VALETTE.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de citer des manuscrits provenant de la bibliothèque que Laurent Planelli la Valette avait formée, à Lyon, vers la fin du XVIIe siècle, et qui fut, pendant une grande partie du XVIIIe, l'un des dépôts littéraires les plus précieux de cette ville; beaucoup d'autres personnes ont eu, comme moi, à mentionner cette bibliothèque; mais, comme moi, elles n'ont pu en parler que d'une manière très-vague, car non seulement on n'en possède pas le catalogue, mais on n'en connaît pas même les différents propriétaires. Quand on la mentionne, on ne cite jamais que le nom de son fondateur, comme s'il avait vécu un siècle et demi.

J'ai pensé qu'il pourrait être utile d'éclaircir la question : tel est le but de cette notice. Elle est bien incomplète, sans doute; mais elle pourra servir de base à un travail plus considérable, et, dans tous les cas, donnera des notions suffisantes sur l'établissement qui nous intéresse. Je l'ai entreprise

Digitized by Google

comme un acte de reconnaissance envers Laurent Planelli la Valette, généreux citoyen qui avait doté son pays d'un trésor inestimable, dont d'autres l'ont privé, bien contre son intention. Il m'a semblé que ce travail m'incombait plus particulièrement à moi qui vient de publier deux des manuscrits les plus précieux (1) de cette bibliothèque, fondée à Lyon et pour Lyon, et dont cette ville, cependant, moins heureuse que d'autres, ne possède pas un lambeau.

Avant tout, et afin de n'avoir pas à revenir plus loin sur des renseignements de famille sans intérêt, je crois devoir donner ici une courte généalogie de la maison Planelli la Valette, maison qui a joué un rôle assez important dans l'histoire locale pour justifier ce privilége. Cette généalogie, que j'ai eu quelque peine à rendre complète, car rien n'a été imprimé encore sur ce sujet, a été puisée pour l'époque ancienne dans les documents officiels conservés au cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, et, pour l'époque moderne, dans les notes qu'ont bien voulu me fournir les membres de cette famille encore existants. Je dois aussi de très-bons renseignements à M. Morel de Voleine, qui a une connaissance parfaite du nobiliaire de la province, et à M. Gauthier, l'archiviste du département du Rhône, dont l'obligeance est sans bornes.

« La famille de Panelli, autrement dite Planelli ou Pianello, par un adoucissement ordinaire de la langue italienne, est originaire de Bitonto, au royaume de Naples, d'où elle se transplanta dans l'état de Gênes. Il y a environ deux cents ans qu'elle est établie à Lyon. » Ainsi s'exprimait l'abbé Pernetti, il y a bientôt un siècle (1). D'après les renseigne-

(1) *Cartulaires de Savigny et d'Ainay*, 2 vol. in-4, avec cartes, 1853 (l'ouvrage entièrement terminé va bientôt paraître) : il fait partie de la *Collection des Documents inédits de l'Histoire de France*.

(2) *Lyonnois dignes de mémoire*, t. II, p. 195.

Digitized by Google

ments qui m'ont été communiqués à moi-même, il paraît que la branche aînée des Planelli subsiste encore à Bitonto, dans la province de Bari, au royaume de Naples, où elle était établie dès 1260. Il ne vint à Gênes qu'un cadet dont la descendance s'est aussi perpétuée jusqu'à nos jours. Les armes de cette maison sont : *de gueules à un loup d'argent, passant, accompagné en chef d'une fleur de lis de même, et en pointe d'une rose aussi d'argent*. Sa devise est : *inter bella fides*. Par octroi de Charles d'Anjou, premier du nom, roi de Naples, elle a le droit d'entourer ces armes du manteau royal.

§ 1.

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE PLANELLI LA VALETTE.

I. Le premier membre de la famille des Planelli de France qui nous soit connu est Baptiste, premier du nom, marié à Gênes en 1560 ; il vint s'établir à Lyon quelque temps après, et eut l'honneur de complimenter Henri IV, lorsque ce roi fit son entrée dans cette ville, après les guerres de la Ligue, le 4 septembre 1595. C'est sans doute lui qui adopta pour armes l'écu *coupé de gueules et de sables, au tronc écoté et contre-écoté d'or, péri en fasce sur le tout*, que portaient ses descendants. Sa femme s'appelait Isabeau Agnola ; il en eut un fils qui suit.

II. Laurent, premier du nom, bourgeois de la ville de Lyon, épousa en 1600 Marguerite Denot, fille de Raimond Denot (*d'azur à un chef d'or passant sur une terrasse de sinople*). Laurent reçut, lors de son mariage, 3,000 écus comptant. Il fit son testament en 1640, et laissa six enfants :

1° Baptiste, qui suit;

2° Laurent, religieux minime ;

Digitized by Google

3° André, conseiller du roi en la sénéchaussée de Lyon, lequel épousa Marie Chiron, dont il eut deux enfants : 1° Jean-Baptiste, conseiller, vivant en 1678 ; 2° Marguerite, femme d'Antoine de Bonelle, doyen de la Cour des Monnaies, au présidial de Lyon. On voit, dans le tome VIII, pag. 255, des Œuvres du P. Théophile Raynand, une espèce de préface signée d'*André Pianelli* ;

4° Marguerite, mariée, en 1629, à Jean Bertrand, conseiller du roi et trésorier général de France en la généralité de Lyon ;

5° Marquise, mariée à Henri Austein, conseiller du roi, lieutenant particulier en la sénéchaussée de Lyon ;

6° Marie-Élisabeth, religieuse de la Visitation.

III. Baptiste, deuxième du nom, fut président des trésoriers de France en la généralité de Lyon. Il reçut le collier de l'ordre de Saint-Michel en 1652. Il avait épousé, en 1638, Marie Besset, fille de Jean Besset, seigneur de la Valette (*d'or à un aigle de sables, le vol étendu, et un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or*), et avait reçu de son père, à l'occasion de ce mariage, 30,000 livres comptant. Il testa en 1685, et fut enterré, suivant ses prescriptions testamentaires, dans la chapelle de Saint-François de Paule, qu'il avait fait bâtir, de concert avec son frère André, dans l'église des Minimes de Lyon, chapelle qui fut depuis le lieu de sépulture de sa famille. Il laissa quatre enfants :

1° Laurent, qui suit ;

2° Baptiste, qui entra dans les ordres, et devint chanoine de l'église d'Ainay, et protonotaire apostolique ;

3° Marie, qui épousa Mathieu Berthelot, chevalier, seigneur d'Ozenaj ;

4° Antoinette, mariée à Just-Henri de Ginestoux.

IV. Laurent, deuxième du nom, chevalier, seigneur de la Valette, né le 19 mars 1644, marié en 1673 à Laure

Digitized by Google

Mascranny, fille de Paul Mascranny de la Verrière, prévôt des marchands (*de gueules à trois fasces vivrées d'argent*, etc. (1)). En le mariant, son père lui céda sa charge de trésorier de France, et lui donna 50,000 livres comptant ; il fut prévôt des marchands pendant les années 1687 et 1688, conformément aux vœux du roi, qui avait écrit pour cela, le 23 novembre 1686, une lettre aux échevins. C'est sans doute lui qui prit l'écu suivant, que j'ai retrouvé sur plusieurs des livres de la bibliothèque la Valette, et particulièrement sur l'*Histoire du Beaujolais* de Pierre Louvet : *coupé de gueules et de sablet, au tronc écoté et contre-écoté d'or, péri en fasce sur le tout* (armes des Planelli de Lyon) ; écartelé *aux* 1 *et* 4, *d'argent à deux lions d'or* (à enquérir) *affrontés et tenant chacun d'une pate un annelet de sables, à la bordure d'azur, chargé de dix fleurs de lis d'or, ayant en chef un lambel de* 4 *pendants brochant de gueules* (armes inconnues) ; *et aux* 2 *et* 3 (2), *d'or à un aigle de sables, le vol étendu, et un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or* (armes de Marie Besset). Le 24 juillet 1699, un arrêt des commissaires du conseil pour le fait des armoiries l'autorisa à porter *écartelé* 1 *et* 4 *coupé de gueules et de sables à la fasce écotée d'or* (qui sont les armes de sa famille); *et* 2 *et* 3 *d'azur à trois fleurs de lis d'or* (autrement dit *de France*), *au chef chargé d'un lion naissant de gueules armé et lampassé d'azur* (qui sont les armes de la Valette, dont il prit désormais le nom). Il portait cet écu écartelé en 1700, comme on le voit sur son sceau, qui est appliqué en cire rouge sur la copie du Cartulaire de Savigny, qu'il fit exécuter cette année. Dans un voyage qu'il fit en Italie, Laurent se mit en relation

(1) Menestrier (*Méth. du blason*, p. 177) et Pernetti (*Lyonnais dignes de mém.*, tom. II, p. 277) donnent à cette famille des armes un peu différentes.

(2) On trouve aussi un sceau différemment écartelé *aux* 2 *et* 3 dans le 21e volume des manuscrits de Guichenon ; mais la gravure en est trop menue pour que j'aie pu la déchiffrer.

Digitized by Google

avec les autres branches de sa famille, et il en obtint le 12 avril 1700 le droit de reprendre leurs armes; mais il n'en usa pas. Il fit son testament en 1707 et mourut en 1718. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-François-de-Paule de l'église des Minimes. Il avait eu deux enfants :

1° Jean-Baptiste, qui suit;

2° Marie, mentionnée dans le testament de son père, qui lui laissa une maison près de la *Pomme de Pin*, dans la rue de l'Arsenal. Le *Journal de Verdun* (1) disait d'elle en 1718 qu'elle était encore plus distinguée par son mérite et sa vertu que par sa naissance. Elle resta fille.

V. Jean-Baptiste Planelli Mascranny de la Valette, chevalier, né à Lyon le 4 février 1680, se maria en janvier 1707 à Claudine de Serre, fille d'Antoine de Serre et de Charly (*d'azur à un lion d'or tenant une scie de gueules, la lame d'argent*), et reçut de son père à cette occasion 200,000 livres, dont 150,000 comptant. Jean-Baptiste était, en 1720, conseiller en la cour des monnaies à Lyon. Il obtint du roi à cette époque l'autorisation de porter les armes des Planelli de Gênes, et mourut en 1758, laissant quatre enfants :

1° Laurent, né à Lyon le 20 décembre 1707, et dont il sera question plus loin;

2° Laure, née à Lyon le 3 décembre 1708, mariée à M. de Franquières, conseiller au parlement de Grenoble;

3° Antoinette, née à Lyon le 17 janvier 1716, mariée à Louis-Hector Cholier de Cibens en Dombes;

4° Joseph-Jean-Baptiste-Claude, né à Paris le 29 mars 1718. Il fut présenté en 1728 pour être admis au nombre des pages de la reine, et fit pour cela ses preuves de noblesse. Il fut reçu le 14 août 1732, et en sortit le 1er janvier 1735. Il alla ensuite s'établir à Grenoble. Joseph se maria deux

(1) Décembre 1718, p. 440.

Digitized by Google

fois : 1° avec Mademoiselle Sabine Aloyn d'Herculain, dont il eut un fils, Charles-Laurent, marquis de la Valette; 2° avec Mademoiselle Gratet du Bouchage, dont il eut quatre filles: Laure, mariée à son cousin le marquis de Maubec; Henriette, mariée à Abel Damas le Maigre de la Motte; Philippine, restée fille, et Gabrielle, mariée à M. de la Tour Vidaud. Ces quatre dames sont mortes, mais leur frère, Charles-Laurent, vit encore. Il a été successivement colonel de cavalerie, maire de Grenoble, député, préfet du Gard. Il s'est marié trois fois : 1° avec Mademoiselle Fanny de Corbeau de Vaulserre, dont il a eu une fille, Caroline, mariée à M. le vicomte Gabriel du Bouchage, ancien pair de France; 2° avec Mademoiselle Pauline de Langon, dont il a eu un fils, François, mort jeune; 3° avec Bonne du Bouchage, veuve de M. le marquis de Saint-Vallier, dont il n'a pas eu d'enfants. M. le marquis de la Valette, qui a près de 90 ans, vit retiré dans sa terre de Varces, près de Grenoble. Il est officier de la Légion-d'Honneur et chevalier des ordres de Saint-Louis et des Saints-Maurice-et-Lazare de Sardaigne.

VI. Laurent, troisième du nom, seigneur de Charly, près de Lyon, et de Maubec, en Dauphiné, épousa en 1734 Mademoiselle Lenfant, fille d'un conseiller au parlement d'Aix (*d'or à deux fasces de gueules, à la bordure componée de dix pièces d'or et de gueules*). Il portait le nom de Charly du vivant de son père, auquel il succéda en 1758. En 1766, il alla résider au château de Thorigny, près de Sens; mais, peu de temps après, ayant cédé ce château à son fils, en le mariant, il alla habiter Paris, où il mourut le 10 janvier 1792. Il laissa deux enfants :

1° Baptiste-Édouard, mort jeune;

2° Louis-Gabriel, dont l'article suit.

VII. Louis-Gabriel Planelli de la Valette, marquis de

Digitized by Google

Maubec, né en 1742, épousa en 1768 Mademoiselle de Mascranny de Château-Chinon.

A l'occasion de ce mariage, son père lui fit la cession du château de Thorigny, où M. de Maubec résida jusqu'à la Révolution. Il fut officier dans les gardes françaises, obtint le cordon rouge, fut nommé député à l'Assemblée constituante, où il siégea au côté droit, et émigra en 1792, avec toute sa famille, c'est-à-dire sa femme et deux enfants qui moururent dans l'émigration. A son retour, M. le marquis de Maubec épousa en secondes noces sa cousine germaine, Laure Planelli de la Valette, dont il n'eut pas d'enfants. Il est mort à Grenoble, en 1832, à l'âge de 89 ans.

Il ne reste donc plus de cette branche des Planelli que M. le marquis de la Valette, âgé de 90 ans, et sa fille Caroline, vicomtesse du Bouchage, à qui je dois une partie des renseignements consignés dans les pages qui précèdent; mais les autres branches sont encore vigoureuses; il y a quelques années, un des membres de la branche établie à Bitonto est venu passer plusieurs mois chez M. le marquis de la Valette.

§ 2.

FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE PLANELLI LA VALETTE.

On a pu voir, dans la généalogie qui précède, comment la famille Planelli s'était rapidement élevée dans les honneurs et la richesse. Il lui avait suffi d'un siècle pour arriver à l'apogée de la fortune. En effet, Laurent Ier reçoit de son père, en 1600, la modique somme de 9,000 livres (3,000 écus), lors de son mariage; quoique encore simple bourgeois de Lyon, il donne, à son tour, en 1638, 30,000 livres à son fils Baptiste, en le mariant à la demoiselle Besset, qui fit entrer la

Digitized by Google

terre de la Valette dans la famille, terre dont les Planelli prirent dès lors le nom, pour se franciser davantage. Ce même Baptiste (1) devient chevalier de Saint-Michel (2) et président des trésoriers de France en la généralité de Lyon; en mariant son fils Laurent II, en 1673, il lui donna 50.000 livres, outre ses offices. Celui-ci, à son tour, devient prévot des marchands, et donne à son fils Jean-Baptiste, en le mariant, en 1707, 200,000 livres, dont 150,000 comptant!

Arrêtons-nous un instant à la personne de ce Laurent II, dont la vie a pour nous plus d'intérêt que celle de tous les autres membres de la famille : c'est même, à proprement parler, à lui que cette dernière commence pour les bibliophiles.

Comme on l'a vu, Laurent était né le 19 mars 1644. Parent par sa mère, ainsi qu'il nous l'apprend dans une note écrite de sa main, de Pierre Bullioud, auteur du *Lugdunum sacro-profanum*, recueil considérable de documents sur l'histoire de Lyon, encore manuscrit, il lui dut peut-être son goût pour les livres, et en particulier pour ceux relatifs à l'histoire. Il paraît que de fort bonne heure il se mit à recueillir les manuscrits que laissaient après eux les divers historiens de la province, et sa moisson fut d'autant plus abondante, qu'il arrivait à une époque où l'esprit d'investigation avait suscité dans nos pays un grand nombre d'écrivains de ce genre, inspirés sans doute par les travaux des Bénédictins. En effet, le XVIIe siècle est peut-être un de ceux qui ont produit le plus d'historiens provinciaux. Ainsi, pour ne parler que de ceux qui vécurent du temps de Laurent, et dont il se procura les

(1) On trouve dans les *Lettres de Greg. Leti*, t. I, p. 65, une lettre de *Baptiste Pianelli*, datée de 1644, et signée par erreur *H. Pianelli*.

(2) Il fut reçu à Grenoble, par le duc de Lesdiguières, le 9 décembre 1652, en vertu des lettres du roi, du 4 décembre 1651.

Digitized by Google

manuscrits, nous voyons à la fois, sur la fin de ce siècle, Pierre Bullioud, historien de Lyon, mort en 1661; Guichenon, historien de la Bresse et des Dombes, mort en 1664; J.-M. de la Mure, historien du Forez, mort en 1676: Louvet, historien du Beaujolais, mort vers 1680.

Devenu chef de famille par son mariage avec Mlle Mascranny, mariage qui eut lieu en 1673, et à l'occasion duquel son père lui fit la cession de toutes ses cha rges, Laurent put se livrer avec plus de latitude à ses goûts littéraires. Cela ne nuisit en rien à sa fortune; au contraire, son amour des livres lui donna un titre de plus pour s'élever, et, en 1686, sa réputation de capacité et de probité était si bien établie, que le roi crut devoir écrire aux échevins de Lyon pour leur dire qu'il *désirait* le voir nommer prévôt des marchands (1); c'est ce qui eut lieu en effet pour les années 1687 et 1688, durant lesquelles il reçut même un traitement de la cour. « C'est le seul, dit M. d'Herbigny, dans ses *Mémoires sur la généralité de Lyon*, qui, pour sa bonne administration, ait été honoré par le roi d'un traitement de mille écus. »

Déjà, en 1696, le cabinet de M. de la Valette était célèbre dans toute la province, et on y trouvait des pièces d'une rareté extrême, tel, par exemple, que le fameux cartulaire

(1) Voici une analyse de sa lettre faite par le célèbre généalogiste d'Hozier:

« Lettre de cachet, écrite à Versailles, le 23e de novembre 1686, aux prévôt des marchands et échevins de la ville de Lyon, par laquelle Sa Majesté leur mande que, comme le temps pendant lequel le sieur Pecoil devoit exercer la charge de prévôt des marchands de ladite ville étoit près d'expirer, et qu'il importoit au service de Sa Majesté et au service public de ladite ville, que ladite charge, dont Sa Majesté s'étoit réservé la nomination, fût remplie par une personne qui la pût bien exercer, elle avoit pour cette fois fait choix du sieur de La Valette comme d'un sujet capable et expérimenté, et qui avoit toutes les autres qualités nécessaires pour s'en bien acquitter. »

Digitized by Google

de Villeneuve, dont l'auteur de l'*Histoire consulaire de Lyon* nous a donné de si curieux extraits. « Ce cartulaire, dit Menestrier (1), est au pouvoir de messire Pianello, chevalier, seigneur de la Valette, conseiller du roy, président au bureau des finances de la généralité de Lyon, commissaire député par Sa Majesté pour les terriers de ses domaines et pour les ponts et chaussées de ladite généralité, et ci-devant prévôt des marchands de ladite ville. Il m'a non seulement communiqué ce cartulaire, mais il m'a fait recouvrer un autre manuscrit singulier que je cherchois depuis plusieurs années, et qui a pour titre : *Tractatus de bellis et induciis quæ fuerunt inter canonicos Sancti Johannis Lugduni et canonicos Sancti Justi, ex una parte, et cives Lugdunenses, ex altera, etc.....* Ces deux cartulaires sont des trésors pour l'histoire, dont j'enrichis le public. Paradin et Severt, qui les avoient vus, puisqu'ils en citent des lambeaux, m'auroient délivré de beaucoup de peine s'ils avoient fait imprimer ces actes qui valent mieux pour l'intelligence de notre histoire que tout ce qu'ils ont écrit, aussi bien que de Rubys. »

Le second ouvrage dont parle ici Menestrier fait partie du 32e volume des manuscrits de Guichenon. Il est de la main même de Claude Bellièvre, et offrirait sans doute de nombreuses variantes si on le comparait avec l'édition qu'en a donnée notre auteur, car ce dernier n'est pas irréprochable sous le rapport de la fidélité des textes qu'il a publiés.

Outre ces deux manuscrits, M. de la Valette prêta encore à Menestrier le fameux *Livre des compositions des comtes de Forez*, si souvent cités par de la Mure dans ses manuscrits.

Il aurait pu lui prêter encore un second ouvrage de Claude de Bellièvre, qu'il possédait déjà. Je veux parler du *Lugdunum priscum*, précieux manuscrit rédigé entre les années

(1) *Histoire consulaire de Lyon*, pr. p. III.

Digitized by Google

1520 à 1557, date de la mort de son auteur, et sur lequel M. de la Valette a écrit :

« Ce manuscrit a été composé et écrit de la main de messire Claude de Bellièvre, premier président du parlement de Grenoble, père du chancelier de Bellièvre, lequel Claude de Bellièvre étoit neveu de Grégoirette (1) de Bellièvre, femme de messire Claude Bullioud, dont je descends par ma mère. A Lion, ce 10 mai 1703. PIANELLO DE LA VALETTE. »

Peut-être est-ce à l'alliance rappelée ici que M. de la Valette dut le *Lugdunum sacro-profanum* de Bullioud et le *Lugdunum priscum* de Bellièvre.

M. de la Valette ne se contentait pas d'acheter des monuments. Lorsqu'un livre intéressant se trouvait dans un dépôt dont il ne pouvait sortir, il en faisait faire une copie ou la faisait lui-même. C'est ainsi qu'il se procura le cartulaire de Savigny, comme le constate une note écrite sur le premier feuillet ; « Copiée pour M. de la Valette, sur l'original qui est en ladite abbaye (de Savigny), en 1700. »

A la suite d'un petit cahier renfermant l'analyse d'un certain nombre de chartes de cette abbaye, on lit les vers suivants, dus sans doute à quelque moine ami de Laurent, et que je ne puis résister au plaisir de citer, non pas pour leur perfection, mais pour leur naïveté :

Voylà bien de vieilles nouvelles;
Mais recevés-les telles quelles,
Car vostre esprit les veut ainsy,
Et ma foy je les ayme aussi.
Vostre cœur vous porte à l'antique,
Et de l'apprendre je me pique
Aus dépens de mes pauvres yeux,
Pour contenter les curieux.

(1) Voyez la généalogie des Bellièvre dans l'*Histoire des grands officiers de la couronne*, t. VI, p. 521.

Digitized by Google

Il faut aussi qu'on me contente,
Parce que je suis dans l'attente
D'un vin très-excellent, dit-on,
Auquel on donne vostre nom,
Qui vaut mieux qu'un soufflet en face.
Il m'est promis de bonne grâce ;
Il faut de mesme le donner,
Et lorsque j'en pourray goûter,
Je chanteray dessus ma lyre
La chanson de tire lan lire,
En disant : vive le donneur !
Vive Laurent porte-bonheur !

La famille la Valette demeurait alors sur la place Bellecour, dans la maison que l'on appelle aujourd'hui *Hôtel de Malte*, et qui est encore remarquable par ses toits aigus et ses combles élevés. On l'appelait jadis la *Maison rouge*, par allusion à sa couleur, ou la maison du roi, parce que Louis XIV y avait logé en 1658. C'est là que Laurent avait rassemblé à grands frais, non-seulement des livres, mais des tableaux, des antiquités, tous ces objets dont l'amour décèle à la fois, dans ceux qui en sont doués, bon goût et intelligence élevée ; c'est dans cet hôtel, et probablement dans le cabinet même de Laurent, que se réunit, presque à son berceau, l'Académie de Lyon (dont il fut un des fondateurs) durant les années 1705 à 1711 : c'était le rendez-vous général de tous les savants qui venaient à Lyon. En 1709, Laurent reçut à ce titre la visite de deux illustres Bénédictins, dom Durand et dom Martène, qui parlent de lui en ces termes, dans le récit de leur voyage : « Celui dont nous avons plus de sujet de nous louer, c'est M. de la Valette, subdélégué de M. l'intendant (1), qui demeure en la place de Bellecour. C'est un homme savant, fort curieux et communicatif. Il a une bonne bibliothèque, plu-

(1) On voit que Laurent remplit successivement presque toutes les charges honorables de la ville.

Digitized by Google

sieurs manuscrits, et en particulier tous les mémoires de feu M. Guichenon, auteur des histoires de Bresse et de Savoie, et beaucoup d'autres curiosités (1). »

Vers cette époque l'hôtel de M. de la Valette s'enrichit encore du cabinet de son ami et collègue à l'Académie de Lyon, Louis du Puget, l'un des plus célèbres physiciens du XVIIe siècle. Ce savant mourut le 16 octobre 1709, léguant sa bibliothèque aux jésuites et ses instruments à Laurent Planelli. « Ce cabinet, dit Pernetti (2), étoit devenu le plus riche d'Europe en aimants et en microscopes. Les étrangers y étoient reçus avec cette complaisance, cette liberté et cette politesse qui faisoient son caractère, et qui lui valurent tant d'amis.... Par la vertu secrète des aiguilles aimantées, attachées à de petits bateaux d'argent, à des poissons, à des cygnes, il imitoit les spectacles du cirque, les naumachies, etc. »

En perdant leur premier propriétaire, les instruments de Louis du Puget perdirent sans doute une partie de leurs vertus, car il ne paraît pas que M. de la Valette se soit occupé de physique. Ses goûts le portaient vers l'étude de l'histoire. Il a peu écrit toutefois. On ne connaît de lui qu'un discours inédit, lu à l'Académie de Lyon en 1717, *sur le goût des anciens païens pour les événements merveilleux et extraordinaires* (3).

Laurent mourut le 9 octobre 1718. Cet événement fut signalé dans le *Journal de Verdun* du mois de décembre de la même année.

(1) *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins*, etc., t. I, p. 233.

(2) *Lyonnois dignes de mémoire*, t. II, p. 163.

(3) On lui attribue un petit ouvrage intitulé : *Abrégé nouveau et méthodique du blason*, etc. Lyon, chez Thomas Amaulry, 1705, petit in-8 (et non in-12), avec planches. Mais je ne pense pas que ce livre soit de lui. Il est entièrement conforme à ceux que publiait alors le P. Menestrier sur le même sujet et chez le même libraire. D'ailleurs la dédicace (*au duc de Villeroy*) est signée des initiales G. F. R. qui ne peuvent convenir à *Laurent Pianelli la Valette*.

Digitized by Google

§ 3.

ACCROISSEMENT ET VICISSITUDES DE LA BIBLIOTHÈQUE LA VALETTE.

Laurent avait laissé en mourant un fils appelé Jean-Baptiste, qui hérita de ses biens, mais non pas de ses goûts et de son mérite. Ce fils, qui était né en 1680, et qui s'était marié en 1707, était, à l'époque de la mort de son père, conseiller en la Cour des monnaies de Lyon ; il fut aussi nommé membre de l'Académie de cette ville, à la considération de son père, mais ne paraît pas avoir fait de communication à cette compagnie. Heureusement Jean-Baptiste eut un fils qui continua l'œuvre littéraire de Laurent II, dont il fut sans doute le filleul, car il portait le même nom, ce qui les fait souvent confondre. Laurent III naquit le 19 décembre 1707, c'est-à-dire l'année même du mariage de son père, qui eut lieu en janvier. Il était trop jeune à l'époque de la mort de son grand-père pour le remplacer immédiatement, mais il le fit peu d'années après, et, pendant ce temps, Jean-Baptiste n'eut guère qu'à remplir le rôle de conservateur.

Laurent III fit ses études au collége de Beauvais, et montra sans doute de fort bonne heure des goûts littéraires, dus aux inspirations de son grand-père, car il fut élu membre titulaire de l'Académie de Lyon en 1733, à peine âgé de 26 ans. En 1734, il épousa Mlle Lenfant, fille d'un conseiller au parlement d'Aix ; enfin, en 1740 (le 1er août), il fut nommé chevalier d'honneur de la Cour des monnaies de Lyon, dont son père était alors conseiller au même titre, c'est-à-dire *honoraire*. Probablement la grande fortune de Jean-

Digitized by Google

Baptiste l'avait porté à répudier les fonctions actives qu'avait remplies Laurent II. Il n'avait conservé que le titre qui avait honoré sa famille.

Dès ce moment, et longtemps avant sans doute, Laurent III, qu'on appelait alors M. de Charly, du nom d'une terre qu'avait apportée sa mère dans la maison Planelli de la Valette, avait la haute main sur la bibliothèque. Nous trouvons jointe à l'*Histoire du Beaujolais*, manuscrit en deux grands volumes in-folio qui provient de cette bibliothèque, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, une suite de notes de M. de Charly, notes fort intéressantes, et qui prouvent qu'il prenait grand soin de ses livres. En voici quelques-unes : « Le 18e aoust 1740, j'envoyay à Paris ces deux volumes à M. le procureur-général (1), avec deux pièces ou cahyers imprimez, l'un sur le parlement de Dombes, et l'autre intitulé : Dessein ou projet de cette histoire, par Guichenon. » — « En 1745 ou 46, il m'a rendu les deux volumes manuscrits, mais il a gardé par mégarde les deux cahyers imprimez. Je me souviens même avoir vu depuis chez luy, entre ses mains, le projet de Guichenon, qui n'est pas fini, c'est-à-dire dont il n'y a que le premier cahyer, le reste manque. » — « Redemander ces deux pièces à son fils, actuellement procureur général. » — « Le 14 may 1747, M. l'ancien procu-

(1) Guillaume-François Joly de Fleury, nommé procureur général du roi au parlement de Paris en 1717, en remplacement de d'Aguesseau, nommé chevalier de France. En 1740, Joly de Fleury s'adjoignit son fils aîné, auquel il céda tout à fait sa charge en 1746, et mourut en 1756. « Ce grand magistrat.... fit faire et rédigea de grands travaux non moins intéressants pour l'ancienne littérature française et l'histoire de notre droit public, que pour la jurisprudence. » (*Biog. universelle*). C'est sans doute pour ces travaux, auxquels il se livra jusqu'à la fin de ses jours, que Joly de Fleury avait demandé à la famille la Valette communication de l'*Histoire de Beaujolais*.

Digitized by Google

reur général m'a renvoyé par la poste les deux cahyers mentionnez ci-dessus. » — « Le cahyer de 62 pages est de l'auteur de l'histoire manuscrite de Beaujollois, que j'ay, qui l'a inséré presque mot à mot dans le 2e volume, au commencement. »

Je constaterai ailleurs que M. de Charly se trompait, et que le *Mémoire sur le parlement de Dombes* n'était pas de l'auteur de l'*Histoire du Beaujolais*. Louvet, dans l'endroit cité ici, a soin, en effet, de nous dire qu'il n'a fait qu'amplifier un factum qui était l'ouvrage d'une savante plume.

Parmi d'autres notes de M. de Charly, nous trouvons les suivantes, qui prouvent qu'il s'attachait avec non moins de soin à augmenter son cabinet : « M. Clapeyron m'a fait voir une lettre de Samuel Guichenon, par laquelle il paroît que c'est lui qui a compilé l'histoire de Dombes, in-folio, et qu'il avoit envoyé son manuscrit à Mademoiselle de Montpensier, pour savoir s'il la feroit imprimer ou non. » — « La lettre est de 1662, adressée à M. Deschamps, baron de Juis. » — « M. Clapeyron a aussy, ou un de ses amis, l'original des Annales de Dombes, par le même Guichenon ; il m'a promis de me le faire avoir, ainsi qu'un extrait des actés Capitulaires de Saint-Jean. Ce 29e mars 1744. »

En outre, ces documents historiques ne restaient pas inactifs entre les mains de M. de Charly. Depuis le jour de sa réception, il ne cessait de communiquer des mémoires à l'Académie de Lyon. Voici la liste de ceux dont on a retrouvé la mention dans les archives de cette compagnie savante (1) :

1° Remercîments de réception à l'Académie (1733).

2° Discours, harangues et compliments au directoriat de l'Académie (1733).

3° Dissertation sur les lettres missives (1733).

(1) Je la dois à M. Ant. Péricaud.

Digitized by Google

4° Réflexions sur Salluste, Tite-Live et Tacite (1734).

5° Dissertation sur la Bibliothèque de Lambetius (1740).

6° Observations sur quelques odes d'Horace (1742).

7° Recherches sur la famille Bellièvre (1743).

8° Dissertation sur les anciens Calédoniens ou montagnards de l'Ecosse (1747).

9° Mémoire sur les ouvrages de Guichenon (1747).

10° Notice des ouvrages manuscrits de P. Bullioud (1749).

11° Dissertation sur les colonnes milliaires (1753).

12° Réflexions sur un mémoire de M. de Boze concernant les bibliothèques (1755).

13° Observations sur le taurobole trouvé à Fourvières (1756).

Ces mémoires n'ont pas été publiés, il est vrai, mais ils étaient connus des personnes qui s'occupaient de littérature à Lyon, et la science n'y perdait rien. C'est sans doute à celui de ces mémoires lu à l'Académie en 1749 que Pernetti dut la connaissance des manuscrits de Pierre Bullioud, dont il a parlé si avantageusement dans ses *Lyonnois dignes de mémoire*. En effet, dès 1750, il écrivit à MM. de la Valette, pour avoir communication de ces manuscrits, une lettre qui existe encore (1), ainsi qu'une note de M. de Charly où on apprend qu'il avait prêté une partie des manuscrits en question à *M. l'abbé Pernetti*, en novembre 1750. C'est, d'ailleurs, ce qu'a constaté celui-ci dans son livre : « J'en ai l'obligation à MM. de la Valette, qui, curieux de conserver tout ce qui peut servir à la gloire de leur patrie, ont dérobé cet ouvrage à la poussière et aux vers (2). »

Nous possédons une autre lettre de Pernetti à MM. de la Valette, qui prouve que cet auteur jouissait auprès d'eux

(1) Elle se trouve dans le 9e vol. des manuscrits de Bullioud, à la bibliothèque de la Faculté de Montpellier.

(2) *Lyonnois dignes de mémoire*, t. I, p. 237.

Digitized by Google

d'une certaine considération : elle est du mois de novembre 1755, et leur recommande un gentilhomme de Franche-Comté, nommé Pourtier de Saint-Georges, qui désirait obtenir copie des pièces relatives à sa famille qui pouvaient se trouver dans les manuscrits de Guichenon. M. de Charly a écrit au dos de cette lettre : « Pour M. l'abbé Pernetti, novembre 1755.— Je n'ai rien trouvé sur la famille Pourtier de Salins en Franche-Comté ; mais dans le 27e volume des recueils de Guichenon, il y a quelques Mémoires sur la famille des Portiers, seigneurs de Mieudry en Savoye. » — Et plus bas : « En mars 1756, j'ai envoyé à M. de Saint-Georges copie en entier des quatre pièces du n° IV du 6e vol. des manuscrits de Guichenon concernant la maison de Pontaillier et de Chanlecy. »

On a vu que Pernetti nommait *messieurs* et non pas *monsieur* de la Valette dans son livre. Cela vient précisément de ce que j'ai dit déjà, que, quoique Jean-Baptiste fût en réalité le seul propriétaire du cabinet formé par son père, c'était son fils qui en était l'administrateur. Voici ce qu'on lit, en effet, dans les *Almanachs de Lyon* de cette époque, qui avaient soin de signaler toutes les curiosités de la ville. « *Bibliothèque et cabinet de pierres d'aimant et de microscopes de MM. de la Valette.* — M. Planelli Mascranny de la Valette, conseiller honoraire à la cour des monnaies, et M. de Charly, son fils, conseiller d'honneur de ladite cour, ont une bibliothèque formée par leurs prédécesseurs, composée d'un grand nombre de livres curieux *et fort propres*, qui traitent principalement de l'histoire, tant générale que particulière, et notamment de celle de la province ; en sorte qu'ils font un corps des plus complets sur cette matière ; ils sont accompagnés d'une grande quantité d'estampes et de quelques manuscrits rares. Mais ce qui rend cette bibliothèque encore plus considérable, c'est qu'elle est jointe à un cabinet

Digitized by Google

des plus rares et des plus riches en fait de pierres d'aimant et de microscopes, qui ont autrefois appartenu à M. du Puget, un des plus rares physiciens de son temps, le plus curieux et le plus intelligent sur cette partie de la physique qui regarde l'optique et les pierres d'aimant. »

Lorsque Jean-Baptiste mourut, en 1758, on changea quelque peu cette *rédaction d'almanach ;* mais elle ne devint pas plus française; on y apprit seulement au public qu'il se trouvait, entre autres curiosités, dans la bibliothèque la Valette, dont le propriétaire prit alors le titre de marquis de Maubec, « un diplôme de Louis-le-Débonnaire de 816, un cartulaire d'Ainay du xe siècle, le grand registre d'Etienne de Villeneuve de 1336 à 42 et les manuscrits de Guichenon, dont le recueil est de 35 à 36 volumes in-4. »

Dans les commencements, du moins, il ne paraît pas que la mort de son père ait fait négliger sa bibliothèque à Laurent III, car j'ai trouvé de lui, dans l'*Histoire du Beaujolais* dont j'ai déjà parlé, une note datée du 2 décembre 1758, et qui est ainsi conçue : « Une personne qui a beaucoup de biens et de relations en Beaujollois m'a dit qu'on croyoit cette histoire manuscrite (dont il a une copie) d'un nommé M. la Cande, que Mademoiselle de Montpensier avoit envoyé pour faire l'inventaire des titres de Dombes et de Beaujollois, et pour prendre toutes les connoissances y relatives. »

Mais bientôt le besoin de veiller aux intérêts de sa famille lui fit abandonner ses études favorites. Il ne fit plus aucune communication à l'Académie de Lyon, et quitta même cette ville peu d'années après pour aller habiter le château de Thorigny, près de Sens, où il transporta son cabinet. Ce déménagement, qui eut lieu en 1766, se fit, m'a-t-on dit, à la sollicitation de Mme de Maubec. Quoi qu'il en soit, ce fut un grand malheur pour Lyon, qui ne devait plus revoir un seul de ces livres qui lui appartenaient à tant de titres.

Digitized by Google

M. de Maubec resta peu de temps dans sa nouvelle résidence : il la céda à son fils en le mariant, vers 1768, et se retira à Paris, où il emporta, à ce que l'on croit, les instruments de physique, et où il mourut le 10 janvier 1792.

M. de Maubec fils, resté possesseur de la bibliothèque, ne paraît pas s'en être occupé. Il entra de bonne heure au service, fut ensuite député à la Constituante, et émigra en 1792, peu de temps après la mort de son père.

(La fin au prochain numéro).

Digitized by Google

FOURVIÈRES

EN PRÉSENCE DU PROGRÈS MATÉRIEL (1).

L'émotion causée l'année dernière par l'immense et disgracieuse construction que les Jésuites avaient commencée, et que depuis ils ont modifiée en faisant une concession à l'opinion publique, est un fait qui m'étonna singulièrement. Ce cube mons-

(1) Nous donnons à nos lecteurs une vue de Fourvières prise au daguerréotype au mois de mars 1853, par un temps de neige, au moment où les RR. PP. jésuites élevaient la construction dont les journaux et le public se sont tant préoccupés, construction remplacée aujourd'hui par le bâtiment beaucoup plus gracieux et plus élégant auquel les ouvriers mettent la dernière main. Ce dessin qui a le mérite spécial de représenter notre colline de Fourvières à une époque où les esprits se passionnaient pour ou

Digitized by Google

trueux de maçonnerie me semblait un fruit tellement indigène, et, depuis trente ans, tellement multiplié sur notre sol, que j'ai le droit d'être surpris de cette indignation presque générale; pour moi, il y a longtemps que mes yeux sont attristés par cette horrible lèpre de maisons sans goût ni grâce, qui, peu à peu envahit toutes nos collines, fait disparaître les beaux ombrages, et remplace les sites les plus pittoresques par l'idéal du laid. Si mes compatriotes commencent à ouvrir les yeux, je les en félicite; mais il faut avouer que c'est un peu tard, et que le mal a déjà fait des progrès effrayants. L'excès serait-il sur le point d'amener une réaction favorable? Je n'ose l'espérer.

Les souvenirs de 1820 peuvent encore rappeler la Croix-Rousse, les Chartreux, le Mont-Sauvage, ornés d'une multitude de jolis jardins. La maladie des vilaines maisons a tout recouvert, et elle continue à marcher sans rencontrer aucun obstacle. Il y a à peine quatre ans, le magnifique clos Bissardon, planté d'arbres superbes, embellissait le quartier Saint-Clair. Je me souviens, dans ma jeunesse, d'en avoir parcouru les délicieuses allées, et de m'y être récréé d'une des plus belles vues qui puissent charmer les regards. Hélas! qu'est devenu tout ce luxe de verdure? Il a été livré par la spéculation aux griffes des entrepreneurs, et aussitôt, comme par enchantement, on a vu s'élever une masse de constructions grandes et petites, dont l'agglomération ressemble à ces disgracieuses villes américaines, que le panorama du Mississipi nous a fait connaître. Des cabarets se sont ouverts, et, avant le 2 décembre, j'y ai entendu vociférer des chansons socialistes; j'ai vu la foule stupide, indifférente à cette dévastation, ou plutôt joyeuse; car c'était pour elle la mise en pratique des doctrines démagogiques qui abétissaient les masses populaires: l'égalité dans la misère, dans l'ignorance et dans la laideur. J'ai à peine recueilli, même parmi les hommes

contre les RR. PP. a été gravé sur bois par M. Durand (allée de l'Argue), et cliché sur cuivre par la galvanoplastie, procédé appelé à rendre tant de services aux beaux arts,

(*Note du Directeur de la* Revue).

Digitized by Google

que l'on devrait supposer avoir du goût, une plainte ou un regret, et je ne crois pas qu'un seul des journaux de notre ville ait écrit une ligne sur cette déplorable transformation. Un pareil silence ne me surprend pas. En effet, depuis longtemps, la barbarie anti-pittoresque progresse aux grands applaudissements de la majorité, non seulement à Lyon, mais en France, mais dans l'Europe entière ; elle se drape superbement du manteau du progrès, elle fait ses études à l'école polytechnique, et proclame la ligne droite et le plan horizontal comme le beau idéal.

Cette fausse opinion est tellement à l'ordre du jour, que nous sommes menacés quotidiennement et publiquement par un projet des plus désastreux pour notre malheureux Fourvières. Jusqu'à présent, personne n'a eu l'idée de le combattre, tellement cette conception paraît simple et naturelle. Je veux parler de la construction d'un pont suspendu entre le cours des Chartreux et l'admirable couvent des Carmes-Déchaux. On m'a affirmé que l'angle de la terrasse dudit couvent et son pittoresque pavillon seraient sacrifiés au triomphe de la ligne droite par excellence. Je l'avoue, je ne me consolerai jamais de cet acte de vandalisme. Je profiterai de l'occasion pour apprendre à ceux qui n'ont pas la moindre pratique de l'art, que rien n'est plus laid qu'un pont suspendu. Les paysagistes frissonnent à la vue de cette ligne longue, raide et maigre, qui coupe en deux un magnifique tableau. Beaucoup de gens pensent que l'étrange est le beau ; c'est là une grave erreur, qui a été la cause d'un grand nombre de délits anti-pittoresques. Les auteurs de ce déplorable projet ont l'intention d'orner les abords de leur pont de je ne sais quels jardins enchantés, et pour subvenir aux frais de cette création nouvelle, ils n'ont rien trouvé de mieux que de proposer à la ville de vendre le Jardin des Plantes, de livrer le terrain à des entrepreneurs, et d'y ouvrir des rues. Il est inutile de s'étendre sur tout ce qu'il y aurait de fâcheux dans la suppression d'une charmante et unique promenade presqu'au centre de la ville, et dans laquelle on trouve de l'ombre, un bon air et une belle vue. Je ne parlerai pas de la naumachie romaine, dont la mémoire se conserve encore dans le relief du sol ; il y a long-

Digitized by Google

temps que le progrès a détrôné le préjugé des souvenirs, et quand le savant et regrettable Artaud faisait exécuter des fouilles sur cet emplacement, beaucoup de gens se moquèrent de ses manies d'antiquaire.

Si ce pont suspendu était exécuté en vue d'un grave intérêt public, on aurait une excuse ; mais on ne peut pas même mettre en avant la raison utilitaire, et quelques propriétaires, voisins de ses abords, seront seuls à en profiter. Dans tous les cas, une pareille invention est une si pauvre chose comme sécurité, que j'engage les promoteurs de ce projet à prendre le temps de la réflexion. Une construction qui ne résiste pas à un grand vent, qui s'écroule sous le poids d'un bataillon, n'est pas chose bien admirable , surtout quand on songe à l'abîme effrayant qui menacera les passants, dans l'éventualité d'une rupture.

On trouvera peut-être outrecuidant de ma part d'oser m'insurger contre un système prôné, admiré et exécuté journellement. Je vais donc mettre mon opinion sous le patronage de la *Revue d'Architecture*, recueil rédigé *à Paris* par des hommes plus compétents que moi. M. H. Janniard, dans des considérations sur les ponts suspendus (1), s'exprime ainsi : « on ne devrait jamais construire de ponts suspendus dans les grandes villes, ne fût-ce que sous le rapport de l'art..... C'est surtout sous le point de vue de la stabilité que nous voudrions voir proscrire de tous les grands centres de population ces ponts auxquels on accorde si peu de confiance qu'on oblige les troupes qui les traversent à rompre le pas, pour ne point les ébranler trop fort, et dont on interdit le passage lors des grandes fêtes populaires... Les ponts suspendus sont faits dans un but d'économie, et comme chaque constructeur, chaque société, cherche à surpasser ses rivaux, on veut encore économiser sur l'économie. Il n'est pas un de ces ponts, peut-être, qui soit dans des conditions raisonnables de stabilité et de durée ; aussi ne se passe-t-il pas d'année sans qu'il arrive quelque sinistre..... Dès qu'on exigera que les ponts suspendus offrent une solidité à toute épreuve, adieu

(1) *Revue d'archit.*, t. 8. 1849. p. 37.

Digitized by Google

l'économie, leur seul avantage, alors adieu tout le système. »

Je ne serai pas aussi absolu que la *Revue d'Architecture*, et cependant depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites, le pont d'Angers a été l'occasion d'une épouvantable catastrophe, et celui de la Roche-Bernard n'a pas pu résister aux efforts d'un ouragan. Je me résumerai : si les ponts suspendus, dans certaines circonstances, rendent quelques services à la circulation, ne les multiplions pas outre mesure et sans nécessité reconnue ; ne leur prodiguons pas les épithètes de gracieux, élégants, aériens. Ces mots qui séduisent le public n'ont pas de sens, et doivent être remplacés par ceux de disgracieux, maigres et raides.

Revenons aux Jésuites : la manie de l'utilitaire, poussée à ses limites extrêmes, est la maladie de notre époque, et comme toute chose, quelque bonne qu'elle soit, est vicieuse par son excès, il s'ensuit que l'utilitaire devient orgueilleux, égoïste, et sans souci de ce pauvre pittoresque, qui, chaque jour, lui cède du terrain, et se voit menacé d'être expulsé de la surface du globe. Le mal commence à être intolérable, mais je trouve qu'il a été très-injuste de faire des Jésuites les boucs émissaires chargés des péchés du peuple. Ne dirait-on pas que ce sont eux qui ont inventé la maison Brunet ? ils n'ont été que les copistes de cette construction qui a servi de type à tous les maçons chargés d'enlaidir nos collines. Les RR. PP. avaient cru bravement entrer dans la voie du progrès, en imitant ce qui s'exécute depuis trente ans. En vérité, en entendant le bruit qui s'est fait autour d'eux, il semblerait que, les premiers, ils avaient imaginé d'élever des maisons religieuses, en prenant pour type l'ignoble et le commun. Faites donc attention que les nouveaux dominateurs de Fourvières arrivent les derniers, et que l'artiste, primitivement chargé par eux de dresser les plans de leur maison, est, dit-on, en possession de cet office, auprès d'une multitude de congrégations, pour lesquelles *une seule chose est nécessaire*, et qui se préoccupent très-peu des beautés de la forme. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Fourvières est enlaidi par des amas de pierres rivaux de ceux de la Croix-Rousse, et qui se garderaient bien, dans notre siècle d'égalité,

Digitized by Google

d'affecter le moindre caractère religieux. Je recommande surtout à la réaction pittoresque, — si réellement elle existe, — l'immense bâtiment situé sur le versant occidental de la colline, et qui étale principalement sa laideur aux personnes qui se promènent sur la place d'armes. Une communauté voisine en est propriétaire. A la révolution de février, il fut, je crois, dévasté par le peuple souverain, qui brûlait les métiers des couvents, et buvait le vin de leurs caves. Mis hors de service par le passage des *citoyens*, on en tira parti en le louant à l'autorité militaire, qui en fit une caserne. C'est alors qu'il brilla de toute sa gloire, et qu'il sembla dire à la critique : « vous voyez bien que si l'on m'avait donné un caractère religieux, le pantalon garance et le baudrier suspendus à mes croisées seraient une véritable anomalie, tandis que je suis propre à tout, et qu'après avoir été caserne, je pourrais, sans inconvénient, devenir usine ou autre chose. Regardez le couvent des Carmes-Déchaux, qui a eu la malheureuse prétention d'avoir un caractère : n'est-il pas ridicule avec sa population militaire ? Si l'on nous mettait l'un et l'autre en actions, je serais certainement coté bien plus haut à la Bourse, à cause de la possiblité de ma destination omnibus. » J'avoue qu'il est difficile de répondre ; et qui sait si les jésuites, réfléchissant à l'inconstance de la destinée, n'ont pas fait le même raisonnement ?

Lorsque la si pittoresque église de l'Observance tomba sous le marteau d'un grand artiste, envoyé tout exprès de la capitale du monde civilisé, est-ce que la population, ou ses représentants municipaux, firent entendre la moindre protestation ? Depuis qu'elle a été remplacée par un bâtiment propre à toute autre chose qu'à une chapelle catholique, a-t-on vu la plus petite insurrection en faveur de la raison et du bon goût ? Nullement. Parlerai-je de certaines églises nouvellement construites, dont les façades ressemblent à des temples païens ou à des théâtres ? On me répondra à cela que le culte de la tradition et des souvenirs a été aboli par le progrès. Les nombreux exemples, fournis par l'histoire architecturale des siècles passés, me forceront à m'incliner devant l'omnipotence du fait accompli. L'enfant Jésus

Digitized by Google

lui-même disparaît aujourd'hui devant cet oubli de la tradition et la manie de faire du nouveau. Il est possible que les générations futures s'habituent à la Vierge privée de son fils ; quant à moi, j'ai vu toute ma vie associés la mère et son enfant, et je ne comprends pas la Madone deshéritée du symbole de son plus glorieux privilége.

Il m'arrive parfois de douter des doctrines que je soutiens ; et comment n'en serait-il pas ainsi ? A l'époque de la très-légitime agitation dont la *Gazette de Lyon* eut, je crois, l'honneur de l'initiative, un journal, célèbre et tout-puissant dans le monde religieux, tança vertement, et avec le dédain habituel aux Parisiens, les opinions esthétiques des écrivains de notre ville. Cependant ce journal affiche la prétention d'être le défenseur exclusif des idées religieuses ; j'ai souvent lu dans ses colonnes d'excellents articles d'archéologie chrétienne, et il proteste journellement contre l'envahissement exhorbitant des intérêts matériels. C'est à n'y rien comprendre. En effet, je vais résumer la question, en mettant sous les yeux des lecteurs les deux types rivaux, admirablement placés en regard l'un de l'autre : le couvent des Carmes-Déchaux et la maison Brunet. Messieurs de l'*Univers* prirent parti pour le dernier type. Au reste, toute réflexion faite, les ennemis de Virgile et d'Homère peuvent bien, sans trop grande inconséquence, avoir des idées un peu baroques en matière d'art.

La Croix-Rousse n'attend plus que le pont suspendu pour traverser sur la colline de la rive droite et y envoyer une colonie. Jusqu'à présent la beauté pittoresque de Fourvières et son auréole sacrée en imposaient à sa voisine ; mais quand les établissements religieux prennent humblement d'avance la livrée de leur future dominatrice, rien ne sera plus capable de retarder l'invasion. Aurait-on voulu voir les Jésuites se poser seuls en ennemis des idées du siècle ? On leur a reproché si souvent d'être adversaires du présent et partisans du passé qu'ils avaient pensé plaire au public en imitant ce qui se fait non-seulement à Lyon, mais partout ailleurs. Rome elle-même, Rome commence à sacrifier aux faux dieux, encouragée par les applaudissements

Digitized by Google

des touristes et des commis-voyageurs. Un pont antique, *pons palatinus*, dont plusieurs arches manquent, et qui produisait le plus admirable effet, vient d'être réaccordé à la rive gauche du Tibre par une misérable travée de pont suspendu, aboutissant en face du temple de la Fortune-Virile, fondé par Servius Tullius, et près de l'embouchure de la grande Cloaque, souvenir des deux Tarquins. Les archéologues et les artistes ont gémi de cette profanation, mais la foule a été satisfaite. Trois autres ponts suspendus sont projetés sur le fleuve, qui bientôt cessera d'être le *Tybris cœlo gratissimus amnis*. VIRG. *Æneid*. VIII, 64. Le quartier de *Ripagrande*, illustré par les vestiges du *pons Sublicius*, est menacé de voir disparaître les dernières traces du souvenir de Porsenna et d'Horatius Coclès. En effet, un de ces ponts lui est destiné, et si la compagnie chargée de le construire trouve son avantage à utiliser les fondations antiques, elle vendra sans scrupule toute la gloire du héros pour quelques centaines de piastres. Les constructeurs de ponts de notre temps ne sont plus des *pontifices*, et leur seul culte est celui des actions. La malheureuse Rome est envahie par une foule de progressistes de toute espèce. Ces vertueux philantropes déclament sans cesse contre l'apathie romaine, vantent leurs magnifiques idées, et promettent de rendre l'illustre ville aussi prosaïque que New-Yorck ou Philadelphie. Quand ils l'auront dépouillée de sa double couronne artistique et religieuse, ils la doteront d'une bourse, admirable institution inconnue des Romains, et ils la placeront peut-être dans le panthéon d'Agrippa.

L'entreprise des Jésuites n'a donc été qu'un accident bien naturel, au milieu des tendances de notre siècle. Lisez les journaux : ils prêtent sérieusement leurs colonnes aux projets les plus étranges. On a proposé dernièrement, dans une feuille de notre ville, de se débarrasser du Rhône et de le faire passer bien loin de son lit actuel, dans lequel on bâtirait des rues en ligne droite et une bourse.—C'est le monument indispensable à la civilisation contemporaine. — Comme la spéculation matérielle est capable de tout, et que depuis longtemps nous sommes habitués à la voir fonctionner, cette idée n'a pas même excité

Digitized by Google

l'étonnement. L'auteur de ce beau projet a peut-être oublié de calculer la masse de remblais nécessaire pour remplir le vide laissé par le déménagement du Rhône ; mais, le progrès aidant, la chose deviendra facile. Démolissons la colline de Fourvières, jetons ses débris dans le lit desséché du fleuve, nous le comblerons ; et de plus, Fourvières n'existant plus, nous aurons sur la rive droite de la Saône une vaste place horizontale. Hélas ! je pleurerai probablement mon vieux Rhône et ma pittoresque montagne. Cependant ma philosophie me fournira encore quelques motifs de consolation : d'un côté, la suppression des rivières amènera logiquement celle des ponts suspendus, qui n'auront plus pour ressource que de jeter leurs maigres et perfides travées par dessus les vallées ; d'autre part, l'aplanissement de nos collines préservera la population lyonnaise des différents casse-cous ascensionnels que le progrès lui prépare.

J'aurais désiré que l'émotion dont j'ai parlé en commençant eût été la goutte d'eau qui fait déborder le vase, et qu'une bienfaisante réaction vînt réglementer le développement des intérêts matériels ; j'ai peu d'espoir. Cependant les hommes intelligents ne doivent pas céder au découragement, mais combattre sans cesse et protester par leurs discours en faveur de la raison et du bon goût. Je ne crois pas à la guérison du mal qui nous dévore ; je pense seulement que des palliatifs convenablement appliqués pourraient ralentir dans sa marche l'invasion de l'épidémie et en atténuer les effets désastreux.

Paul SAINT-OLIVE.

Septembre 1853.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE.

—

FRÉDÉRIC OZANAM.[1]

Ce n'est malheureusement pas vers la défense du catholicisme, vers l'amour de ses doctrines et de son histoire que se portent la plupart des lettrés et des savants d'aujourd'hui. Ils ont d'autres intérêts, et c'est beaucoup lorsqu'ils ne se montrent pas ennemis de l'Église. Dieu a ses desseins pour permettre qu'il en soit ainsi ; *il choisit les éléments faibles du monde afin de confondre les éléments forts*, comme parle saint Paul. De nos jours, ceux même que le catholicisme avait cru d'abord compter dans ses rangs se sont jetés dans le camp ennemi, et sont plus ou moins devenus nos adversaires. Lamartine, dont les premières poésies semblaient écloses sous le souffle de l'inspiration chrétienne, s'est oublié jusqu'à nier la révélation et à compter sur un christianisme progressif, qui n'a pas achevé son symbole et qui s'accommodera aux développements successifs de la raison humaine, qui est elle-même une révélation permanente. Il y a longtemps que Victor Hugo s'est jeté vers celle des deux muses qui lui semblait jadis devoir être détrônée par sa rivale, et le voilà descendu aux infimes degrés du socialisme, demandant ses inspirations à la colère et à la haine du catholicisme. Que dire de ce prêtre dont l'ardente éloquence remuait autrefois les cœurs, sinon ce qu'un Père disait avec douleur de Tertullien, qu'*il n'est plus de l'Église?*

(1) En mémoire de François-Zénon Collombet, nous empruntons au *Journal des Bons Exemples* cette notice qui fut le dernier travail de notre ami.

Digitized by Google

Jésus-Christ, qui n'a employé que douze apôtres à la conquête du monde, veut sans doute prouver à l'orgueil des âges modernes qu'il n'a pas besoin d'une vaine science et qu'il saura bien régner sur les cœurs par des moyens plus simples, mais plus puissants.

Ce n'est pas à dire que la science fasse tout à fait défaut parmi la foule de ceux qui croient. Non : s'il y a de tristes et regrettables défections, il y a aussi des conquêtes, et c'est du sein des préjugés protestants qu'elles sont surtout venues dans ces dernières années, tantôt par des abjurations généreuses, tantôt par d'éclatantes réhabilitations historiques. Au milieu du catholicisme, il s'est produit des noms que nous pouvons citer avec un légitime orgueil ; mais encore, ces guides et ces conseillers aimés, le Seigneur nous les a-t-il souvent retirés avant le temps. Ainsi le pieux et éloquent abbé Balmès, ainsi Donoso Cortès, nobles enfants de l'Espagne, ainsi Frédéric Ozanam, pour nous borner à des disparitions récentes.

Il nous reste à prononcer le mot de résignation de Job frappé de la main de Dieu et privé de tous ses appuis.

Frédéric Ozanam, dont je viens de rappeler le nom à côté de deux illustres défunts, est bien digne aussi de tous nos regrets, et appartenait à cette phalange d'élite qui console la religion de tant de lâches attaques, de tant de honteuses désertions. S'il n'y avait à louer en lui que le lettré, nous n'aurions guère envie de nous en occuper ici ; mais ce savant et laborieux écrivain était de plus un catholique fervent, passioné pour la religion, pratiquant le bien de toutes ses forces, et c'est un devoir de glorifier ce généreux chrétien, qui ne cessa pas un instant de mettre sa conduite d'accord avec ses principes, d'étendre sa charité avec sa science.

Antoine-Frédéric Ozanam était le second des trois fils d'un honorable médecin, arrière-petit-neveu du mathématicien Jacques Ozanam. Nous lisons dans le *Journal des Villes et des Campagnes* (14 septembre) que la famille était d'origine israélite. Le nom lui-même, qui est étranger, nous semble un motif de plus de croire à cette assertion. Le père de Frédéric naquit en

Digitized by Google

1773 à Bouligneux, canton de Chalamont (Ain), et mourut à Lyon, le 12 mai 1837, des suites d'une chute qu'il fit dans l'escalier d'une cave, en allant voir un malade. C'était un soldat de Millesimo, de Lodi, de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli; il quitta les armes en 1798, lorsqu'on lui offrait le grade de capitaine en récompense de ses services et de ses blessures. Il exerça quelques années le négoce à Lyon, alla ensuite chercher en Italie une paisible et laborieuse retraite, et se fixa à Milan au commencement de 1809. Après s'être fait recevoir docteur à l'université de Pavie, il se livra avec courage à la pratique de la médecine. L'émigration de la plupart des Français à la suite de l'occupation de la Lombardie par les Autrichiens, et aussi le désir de revoir son pays, le ramenèrent en 1816 à Lyon, où il resta jusqu'à la fin de sa vie, exerçant son art avec dignité (1).

Ce fut à Milan que naquit Frédéric, le 23 avril 1813; on verra que, dans ses écrits, il se souvint toujours avec amour du beau pays où il était venu à la vie, et qu'une sorte d'affectueux instinct le reportait vers son poétique berceau.

Frédéric fit ses études au collége de Lyon, et se distingua par son ardeur à l'étude comme par de précoces et remarquables succès. Au sortir du collége, il mit quelques essais dans un recueil mensuel destiné à la jeunesse, et qui se publiait à Lyon, sous le titre d'*Abeille*. En 1831, les saint-simoniens étant venus ici exercer leur bruyant et ridicule apostolat, Ozanam fit paraître ses *Réflexions sur Saint-Simon*; c'est le premier écrit que nous connaissons de lui. Il travaillait dès lors beaucoup et se plongeait avec passion dans l'étude des langues anciennes et des langues modernes. Mais il fallait songer à se faire une position. La *Biographie universelle* s'est méprise en attribuant cet opuscule au père de Frédéric. Ozanam alla à Paris, et on le vit tout jeune conquérir avec une rare distinction le grade de docteur en droit. Dans une ville de tumulte, de distractions perpétuelles et de

(1) Consulter, pour de plus amples renseignements, une notice sur le docteur Ozanam, dans la *Revue du Lyonnais*, t. VII, p. 467-477, 1re série.

Digitized by Google

folles joies, l'étudiant lyonnais se montra toujours aussi sage que laborieux et consacra ses loisirs aux lettres et à la religion. Ozanam fut dès lors ce qu'il n'a pas cessé d'être, zélé et industrieux pour le catholicisme. Voici ce qu'on a raconté de lui à ce sujet :

« Un jour, le professeur Jouffroy, psychologue éminent, qui croyait alors que l'analyse philosophique était bien supérieure à l'enseignement chrétien, et qui devait dix ans plus tard dire en mourant : *Tous les systèmes ne valent pas une page du catéchisme*, Jouffroy, dis-je, se permit dans son cours une critique formelle de la foi chrétienne et de son culte. Ozanam était dans l'auditoire ; il crut ne pas devoir laisser passer une pareille attaque sans protestation. Rentré chez lui, il rédige une lettre à l'adresse du professeur. Mais une réclamation individuelle lui semblait bien impuissante ; il fallait recueillir quelques adhésions et présenter la lettre *au nom des étudiants catholiques*. Il courut tout Paris et parvint à se faire donner *cinq signatures*. La lettre fut envoyée ainsi, et les signataires en attendaient peu d'effet. Mais Jouffroy, dont l'âme était noble et avait été croyante, était fait pour comprendre ce que méritent d'égards six jeunes gens fidèles à leur religion. Dans la leçon suivante, il rétracta ses paroles, et rendit l'hommage le plus complet aux jeunes hommes qui se font honneur de professer et de pratiquer le catholicisme.

« C'est à Ozanam lui-même que j'ai entendu raconter cette anecdote, et il en tirait la conclusion suivante, qu'il adressait aux étudiants catholiques de 1846 : « Voilà ce que nous avons pu obtenir quand nous étions six et que « nous ne nous connaissions pas ; aujourd'hui vous êtes plusieurs centaines « et vous vous connaissez, » Ces paroles étaient dites à l'époque des troubles excités au cours de M. Lenormant par une petite cabale anti-religieuse. L'auditoire de M. Lenormant était en majorité composé de catholiques et d'hommes sérieux ; la moindre entente pour faire respecter les droits de l'auditoire en même temps que ceux du professeur eût suffi pour faire justice des perturbateurs. C'était l'opinion d'Ozanam, qui se connaissait en auditoires de cours publics. Il rédigea même, sur ma demande, un projet de protestation dont je m'emparai, que je fis transcrire et présenter à un grand nombre d'auditeurs de M. Lenormant. Cette protestation allait être publiée, quand un arrêté ministériel donnant raison, quoique à regret, aux perturbateurs, suspendit le cours de M. Lenormant (1). »

(1) Gourju, *loc. cit.*

Digitized by Google

Ce fut pendant son cours de droit que Frédéric Ozanam fonda, en compagnie de sept autres étudiants, cette société de Saint-Vincent de Paul qui a pris depuis une si grande extension en France et dans les pays étrangers. Quelques mois avant sa mort, Ozanam rappelait à Florence, dans une conférence nouvellement établie, les humbles commencements de cette vaste association. Nous le laisserons parler lui-même :

« J'ai besoin de vous dire que ce n'est point par mon mérite personnel que je suis devenu vice-président du conseil général de Paris, mais uniquement à cause de mon ancienneté. Vous voyez, en effet, devant vous, un des huit étudiants qui, il y a vingt ans, en mai 1833, se réunirent pour la première fois, sous la protection de saint Vincent de Paul, dans la capitale de la France.

« Nous étions alors envahis par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour de nous, et nous éprouvions le désir et le besoin de fortifier notre foi au milieu des assauts que lui livraient les systèmes divers de la fausse science. Quelques uns de nos jeunes compagnons d'études étaient matérialistes, quelques uns saint-simoniens, d'autres fouriéristes, d'autres encore déistes. Lorsque nous, catholiques, nous nous efforçions de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disaient tous : « Vous avez raison si vous parlez du passé ; le christia-« nisme a fait autrefois des prodiges, mais aujourd'hui le christianisme est « mort. Et, en effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-« vous ? où sont les œuvres qui démontrent votre foi et qui peuvent nous « la faire respecter et admettre ? »

« Ils avaient raison ; ce reproche n'était que trop mérité. Ce fut alors que nous nous dîmes : « Eh bien ! à l'œuvre ! et que nos actes soient d'accord « avec notre foi ! Mais que faire ? que faire pour être vraiment catholiques, « sinon ce qui plaît le plus à Dieu ? Secourons donc notre prochain comme le « faisait Jésus-Christ, et mettons notre foi sous la protection de la charité. »

« Nous nous réunîmes tous les huit dans cette pensée, et d'abord même, comme jaloux de notre trésor, nous ne voulions pas ouvrir à d'autres les portes de notre réunion. Mais Dieu en avait décidé autrement. L'association peu nombreuse d'amis intimes que nous avions rêvée devenait, dans ses desseins, le noyau d'une immense famille de frères qui devait se répandre sur une grande partie de l'Europe. Vous voyez que nous ne pouvons pas nous donner véritablement le titre de fondateurs : c'est Dieu qui a voulu et qui a fondé notre société. »

Digitized by Google

Après avoir aidé à créer cette espèce de sainte ligue, dans laquelle on se fortifie et se soutient réciproquement par l'exemple, en portant à la famille du pauvre des consolations et des secours, à ses enfants de sages conseils et un appui, Ozanam revint à Lyon, parut quelque temps au barreau, et occupa avec succès une chaire de droit commercial fondée par la ville (1839); mais la nature passionnée et chercheuse de son esprit l'appelait vers une sphère plus élevée, où son intelligence pût surtout s'appliquer à la recherche et à la propagation des vérités chrétiennes.

Dans l'intervalle de ses études de droit, Ozanam donna en plusieurs fois à la *Revue européenne*, estimable recueil mensuel qui a été trop peu connu, ses *Deux Chanceliers d'Angleterre*, Bacon de Vérulam et saint Thomas de Cantorbéry. Ces fragments furent réunis et publiés en 1836 avec une courte préface signée des initiales de M. Edmond de Cazalès, ancien rédacteur en chef de la *Revue* dont il a été parlé. Le travail historique du jeune et brillant écrivain présentait, à la manière de Plutarque, la biographie de deux hommes qui avaient été dans des situations à peu près semblables, et dont l'un, c'était le philosophe, se montra aussi abject de cœur, aussi bassement cupide, aussi honteusement servile qu'il était grand et élevé d'intelligence, tandis que l'autre, l'évêque catholique, avait su tenir bon devant le pouvoir royal et donner sa vie pour les droits sacrés de l'Eglise. L'idée de cette double étude était neuve, ingénieuse et singulièrement féconde, comme l'observait M. de Cazalès.

Notre jeune docteur en droit retourna à Paris pour y prendre le grade de docteur ès-lettres. Sa thèse, qui a été le germe d'un beau livre, traitait de la philosophie catholique de Dante. Ce sujet difficile nécessitait une érudition qui n'est pas d'ordinaire dans le bagage scientifique d'un jeune homme de vingt-deux ans; mais le candidat s'y montra à la hauteur de son sujet par l'éclat du style de sa thèse, comme par la vive discussion dont elle devint l'objet. Ozanam prouvait avant tout que le moyen âge fut en possession d'uue philosophie. Les doctrines de Dante, exposées dans la radieuse vision du poète, n'étaient autres que celles de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure. Le jeune écrivain

Digitized by Google

avait relevé la partie scientifique de son sujet par un style déjà remarquable, et, en croyant n'étudier que le poème de Dante, on se trouvait tout à coup initié à la philosophie catholique du treizième siècle.

Ce livre parut en 1839 ; il eut les honneurs de la traduction en allemand, et l'Italie le fit passer deux fois dans l'idiome du poète dont il approfondissait les doctrines.

Le volume de *Dante et la Philosophie catholique au* XIII*e siècle*, ne tarda pas à être réimprimé en France. L'auteur y ajouta comme appendice, en 1845, des *Etudes sur les sources poétiques de la divine Comédie.* Mais ces recherches mêmes lui inspiraient un certain scrupule, et il écrivait alors à Lyon :

« Quant aux descentes aux enfers, dans la Bible, j'avoue que je me suis borné à citer le ravissement de saint Paul et la vision de saint Jean en peu de mots, de crainte de rapprocher trop le profane et le sacré, ce qui est affaire de littérature et ce qui est matière de foi. Vous trouverez peut-être un peu de timidité dans mon fait. Cependant de bons esprits ont paru craindre que mon travail ne donnât occasion de confondre les traditions respectables de la vie des saints avec les fables mythologiques. Pour moi, rien ne m'affligerait plus que de scandaliser qui que ce fût. Si j'attache quelque prix à mon livre, c'est surtout en tant qu'il peut servir à rétablir l'orthodoxie de Dante et à revendiquer la gloire encore méconnue des grands siècles catholiques. Tout mon orgueil, si Dieu me prêtait vie, force et lumière, serait de militer sous le drapeau de cette cause... »

Et, comme on lui avait parlé d'un livre qui pourrait servir de pendant à son premier volume, Ozanam ajoutait :

« Vous indiquez, en peu de lignes, le sujet d'un travail bien instructif : ce serait *la Divine Comédie après Dante*, ce serait la peinture de l'enfer chez les écrivains chrétiens qui l'ont suivi, jusqu'à sainte Térèse, jusqu'à l'admirable épisode du *Télémaque*. On pourrait faire aussi une belle histoire de l'influence de Dante sur les poètes venus après lui. A la suite de Fazio degli Uberti viendrait Pétrarque pour ses *Triomphes*, puis l'évêque Frezzi avec sa grande composition du *Quadriregio*. On verrait, dans les discours du Tasse sur le poème héroïque, les obligations qu'il avait à son glorieux prédécesseur. Dans ce récit d'Olinde et de Sophronie, je reconnais un souvenir de Dante et de Béatrice. L'inspiration platonique a rempli toute la poésie italienne. »

Digitized by Google

Il est permis de regretter qu'Ozanam ne se soit pas engagé dans cette route où on l'invitait, et dont il entrevoyait si bien les grandes perspectives avec les principaux jalons.

M. Cousin offrit, en 1839, une chaire de philosophie au nouveau docteur ès-lettres, qui ne put accepter cette place parce qu'il s'était engagé à Lyon pour la chaire de droit commercial. Ministre de l'instruction publique en 1840, le même M. Cousin ayant créé le concours d'agrégation pour les Facultés des lettres, Ozanam y prit part et fut agrégé. L'épreuve de la leçon surtout lui valut les applaudissements des juges du concours et des auditeurs. On entendit M. Cousin l'interrompre et s'écrier avec admiration : « Ah ! Monsieur Ozanam, est-il permis d'être si éloquent (1) ! »

La chaire de littérature étrangère, laissée vacante par la maladie de M. Fauriel, fut destinée à Ozanam. Il débuta au mois de janvier 1841 par un cours sur l'Allemagne au moyen âge, et professa comme suppléant jusqu'en 1845, où il succéda au savant historien de la Gaule méridionale, quand celui-ci vint à mourir. Ozanam eut pour auditeurs M. Cousin lui-même et divers membres de l'Institut et de la Sorbonne. Ému jusqu'aux larmes, il fut admirable d'éloquence. Cette première leçon et les suivantes, où l'auteur traçait habilement l'ébauche d'une histoire littéraire de l'Allemagne, furent saluées plusieurs fois par les applaudissements des auditeurs. On se pressait autour de la chaire du professeur pour entendre cette parole jeune et chaleureuse, qui traitait des merveilles du moyen âge avec tant de foi et de poésie.

Alors commença pour Ozanam une vie d'abnégation et d'étude. Il se consacra à cette mission du haut enseignement comme à un véritable apostolat. Son cours était une réhabilitation du moyen âge chrétien. Nous ne pouvons que rappeler ces laborieuses années d'un enseignement fécond et varié, où le jeune professeur parcourut à peu près toutes les grandes phases des

(1) Clément Gourju, *Un souvenir sur le tombeau d'Ozanam*, Gazette de Lyon, 21 septembre 1853.

Digitized by Google

littératures étrangères, sans négliger des travaux historiques qu'il publia en partie dans un recueil mensuel, le *Correspondant*, qu'il avait relevé, qu'il soutint quelque temps comme son œuvre, et auquel il n'a cessé de faire de précieuses communications. C'était là qu'il essayait, en quelque sorte, ses divers ouvrages.

En 1845, et comme diversion à des labeurs plus sérieux, Ozanam publia les *Lettres pour servir à l'éducation d'une jeune personne*, par mistress Chapone, traduites de l'anglais et précédées d'une introduction de sa main.

En 1847, Ozanam fit paraître le volume des *Germains avant le Christianisme*; en 1849, celui de *la Civilisation chrétienne chez les Francs*. Ces deux volumes, que l'auteur désigna ensuite sous le nom d'*Études germaniques pour servir à l'histoire de France*, valurent à l'auteur le grand prix Gobert, qui est de 10,000 francs.

Ce fut ce dernier volume qui détermina l'Académie à le couronner. Voici comment on expose le dessein de l'auteur sur la couverture des ouvrages suivants du même auteur; nous soupçonnons que ces lignes sont de sa main, et il les pouvait écrire en tout bien tout honneur, puisqu'elles ne renferment pas un mot de louange:

« Quoique les chroniques arides et les codes incomplets des Barbares ne commencent qu'après le siècle des invasions, l'Allemagne savante a entrepris de pénétrer dans les traditions germaniques avant le temps où elles s'altèrent par le désordre de la conquête, de rétablir l'histoire des peuples du Nord à une époque qui n'eut pas d'historiens, et de les suivre assez loin pour savoir enfin d'où ils vinrent et par quels liens ils tiennent au reste de la race humaine. Ce sont ces études si graves, ces collections de documents et de matériaux que M. Ozanam met en œuvre dans le premier volume.

« Dans le second, on voit le christianisme achever l'œuvre qui avait désespéré la politique des Césars. A mesure que l'ancienne Rome perd du terrain et des batailles, une autre Rome toute spirituelle, sans autre puissance que la pensée et la parole, recom-

Digitized by Google

mence la conquête, pénètre au cœur de la Germanie. La foi s'empare du peuple franc. Dès ce moment, les invasions ont trouvé leur barrière, et l'empire romain ses successeurs. L'auteur s'attache à ce peuple ; et, en étudiant chez lui la civilisation chrétienne, il en considère les effets dans l'Église, dans l'Etat et dans les lettres. »

En 1846, Ozanam, dont la santé se trouvait déjà considérablement altérée, se rendit en Italie avec une mission de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique. Il visita Rome. Pie IX venait de monter sur le trône pontifical et procédait à ce travail de régénération qui fut compromis par la révolution italienne. Le jeune écrivain avait applaudi comme catholique à cette initiative généreuse, qui allait faire disparaître le vieux préjugé suivant lequel l'Eglise était hostile au progrès et à la liberté. Il vit le souverain pontife et put admirer ce grand et noble caractère que la révolution a si indignement calomnié. A son retour d'Italie, il écrivait à un de nos amis communs, M. Augustin Jouve, une lettre dont celui-ci a donné un fragment.

« Courage ! disait-il, jamais la société n'a eu plus besoin de jeunes talents consacrés, fortifiés par de saintes croyances. J'ai passé trois mois à Rome ; j'y ai vu de près ce grand pape que nous n'aimons pas assez, que nous n'admirons pas assez, dont nous n'étions pas dignes. Je le crois venu pour mettre la main à de grandes choses, à la réconciliation de l'autorité et de la liberté, dont la lutte fait, depuis trois cents ans, le malaise du genre humain ; c'est la même lutte qui se perpétue, d'un autre côté, entre la science et la foi. En rentrant en France et en comptant ceux qui pourraient prêter leur concours à l'œuvre du pontife, j'ai été profondément affligé de leur petit nombre. Sans doute Dieu n'a pas besoin de nous, mais il serait glorieux, il serait méritoire de coopérer à l'accomplissement de ses desseins. »

Trois mois après éclatait la révolution de Février. Ozanam vit, avec le nouveau gouvernement, s'ouvrir une époque favorable au développement de la liberté publique et de la liberté religieuse. Le 15 avril 1848, pour répondre aux vœux d'un certain nombre de personnes qui l'avaient inscrit parmi les candidats qu'elles se proposaient de porter à l'Assemblée nationale, Ozanam

Digitized by Google

adressa aux électeurs du département du Rhône une profession de foi qui se ressent de l'époque et des espérances trop vives, des illusions auxquelles bien d'autres que lui se laissèrent si facilement aller. Il y avait dans cette pièce des théories qui n'auraient rien de dangereux avec des âmes chrétiennes comme celle d'Ozanam, mais qui mènent loin des esprits frivoles et incrédules.

Ozanam prit part à la rédaction du journal l'*Ère nouvelle*, fondé par le P. Lacordaire, et y publia des articles d'un sérieux intérêt, notamment un travail sur le divorce, qui parut au moment où des pétitions insensées redemandaient l'anarchie dans la famille et dans la société.

Pendant sa mission scientifique dont nous avons parlé, Ozanam recueillit les matériaux d'un livre qu'il publia en 1850, les *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire d'Italie depuis le* VIIIe *siècle jusqu'au* XIIIe. Ce volume présente de véritables richesses et beaucoup d'aperçus nouveaux, beaucoup de pièces tout à fait inconnues. On doit à cette même mission un autre livre qui parut en 1852, *les poètes franciscains en Italie au* XIIIe *siècle.*

Comment résister à de si longs, à de si pénibles travaux ? Il aurait fallu renoncer à toute étude sérieuse, mais cette âme ardente et passionnée pour la vérité ne pouvait se priver de cet aliment intellectuel de la science. Cette dévorante activité l'usa en quelques années.

Ozanam alla une dernière fois, au mois d'août de l'année passée, demander la santé au ciel trompeur de l'Italie. Cette année toutefois ne s'écoula point pour lui dans un stérile repos ; le religieux voyageur fonda plusieurs conférences de St-Vincent de Paul, et prit la parole au milieu de ces réunions pour les diriger et leur imprimer le véritable esprit de l'association.

Le séjour de Pise ne lui rendit pas la santé. Une maladie aux reins, qui avait fini par paralyser son organisation tout entière, fit de rapides progrès et ne laissa plus d'espoir sur le rétablissement de sa santé. Ozanam voulut mourir dans sa patrie, et, comme Audin avant lui, il rentra sans pouvoir aller jusqu'au bout.

Digitized by Google

Il s'arrêta à Marseille, où il devait trouver les parents de Mme Ozanam. Celle-ci ne l'a pas quitté un seul instant, non plus que ses deux frères, M. l'abbé Ozanam et le docteur Charles, qui l'ont entouré des soins les plus tendres et les plus affectueux. Le surlendemain de son arrivée, il reçut le saint Viatique avec une parfaite résignation, édifia toutes les personnes présentes à cette touchante cérémonie, et mourut trois jours après, le 8 septembre, dans les bras des siens, en chrétien ferme et plein de foi.

Heureux ceux qui meurent ainsi, jeunes et pleurés, ayant en peu d'années noblement rempli une belle tâche ! Assez peu importent quelques volumes de plus ou de moins ; le vain bruit qui se fait autour d'une publication littéraire ne vaut pas, à l'heure suprême ; la douceur d'une bonne action et le souvenir des devoirs sérieusement remplis.

Nous en sommes convaincu, c'est à de telles louanges que l'âme de notre savant et regrettable Frédéric, si elle nous entend de son lieu de repos, se trouve le plus sensible.

Toutefois, le haut enseignement et les lettres ont fait une perte considérable, qui a été vivement sentie, car de tous côtés il est venu des éloges sur cette tombe trop tôt fermée ; mais où le docte défunt laisse le plus grand vide, c'est dans les rangs de ceux qui consacrent leurs efforts à réédifier la science chrétienne. Ozanam exerçait à Paris, dans sa chaire de la Sorbonne, une sorte d'apostolat religieux sur les jeunes gens qui suivaient son cours. Il a rendu, par ses ouvrages, d'incontestables services à la défense de la vérité chrétienne. Un grand avenir littéraire était réservé à ce professeur enlevé dans sa quarantième année, et il n'aurait pas tardé à voir les portes de l'Académie des Inscriptions s'ouvrir devant lui.

Mais ce qui valait mieux encore, chez notre savant compatriote, que cette érudition variée qui se prenait à tant d'objets ensemble, qui éclatait dans sa conversation comme dans ses écrits, c'était la foi religieuse et la pratique assidue, sincère, modeste, des devoirs qu'impose le catholicisme ; jamais il n'a varié sur ce point, et il en trouve aujourd'hui la récompense devant Dieu.

Digitized by Google

Ceux qui l'ont connu savent tout ce qu'il y avait de richesse dans cette active intelligence et d'élévation dans ce noble cœur. L'expression de ses volontés dernières présente des traits de délicatesse qui le feraient mieux apprécier encore, si besoin était.

La perte de Frédéric Ozanam sera vivement sentie par la société de Saint-Vincent de Paul, dont il était un des soutiens les plus zélés. Il s'en occupait constamment et la regardait comme destinée à ramener le peuple au christianisme. Dans ses conversations et dans ses lettres, il en parlait fréquemment. Un jeune professeur (1), qui a écrit sur ce cher défunt une notice à laquelle nous avons fait ici plusieurs emprunts textuels, termine son travail en citant quelques lignes d'une lettre où Ozanam l'entretenait de cette admirable association :

« Je sais, disait-il, que la conférence de Saint-Vincent de Paul d'Aix continue à prospérer. Attachons-nous à la charité ; c'est le moyen le plus sûr de servir la bonne cause au milieu des controverses et des animosités qui divisent les hommes. C'est aussi le moyen de sanctifier notre vie et de la consoler en même temps, car la vue des misères d'autrui est bien faite pour nous rendre nos chagrins plus supportables. »

Les membres de cette société, qu'il avait fondée, lui ont donné à Marseille même des preuves de cette noble amitié qui unit les chrétiens, et quelques jours après sa mort, le 12 septembre, ils étaient réunis dans l'église de Saint-Charles, faisant célébrer un service funèbre pour demander à Dieu le repos éternel de cette belle âme qui a tant travaillé à la gloire de la religion et des lettres chrétiennes.

F.-Z. COLLOMBET.

(1) M. Augustin Jouve, dans la *Gazette du Midi*.

Digitized by Google

Nécrologie.

FRANÇOIS-ZÉNON COLLOMBET.

Nous avons, ce mois-ci, perdu l'un de nos plus chers collaborateurs, François-Zénon Collombet, celui qui, le premier, nous vint en aide à la fondation de la *Revue du Lyonnais* et dont le talent et l'amitié ne nous firent défaut en aucun temps.

Nul, plus que lui, ne prodigua ses veilles et sa fortune à la propagation de la saine littérature et à la défense de la foi catholique. Il n'est pas, à Lyon, un journal sérieux qui ne l'ait compté dans les rangs de ses rédacteurs. La liste si variée de ses ouvrages serait trop longue pour que nous l'entreprenions ici. Nous laissons à une plume compétente, celle de M. l'abbé Christophe, le soin d'apprécier les travaux de notre regrettable ami et de dérouler les phases diverses de cette vie d'honnête homme, d'écrivain et de chrétien, close à quarante-cinq ans et quelques mois. Nous ne ferons, en attendant, que donner ici les particularités et les détails que l'intimité nous a révélés.

François-Zénon Collombet eut son berceau dans les montagnes du Jura, à Sièges. Il était né, le 28 mars 1808, de parents cultivateurs, jouissant d'une honorable aisance. Il possédait cette forte organisation que présentent les hommes de la Franche-Comté. Il fut élevé, d'abord, dans la petite école de son village, où il apprit à lire, et de là il passa successivement dans les séminaires de Saint-Claude, d'Orgelet, de Meximieux, de Belley et enfin de Saint-Irénée, à Lyon, où il compléta son éducation et fit sa théologie.

Privé de bonne heure des caresses et des soins affectueux de sa mère et laissé à la direction d'un père qui se remaria bien

Digitized by Google

vite, Collombet apprit trop tôt à se replier sur lui-même, à vivre dans les livres et dans l'isolement de sa pensée. De là lui vint cette nature craintive, cet abord austère et réservé, ce manque d'expansion qu'on pouvait remarquer en lui à première vue. Mais aussi, une fois qu'on avait, par de franches avances, éveillé sa sympathie, cette glace apparente qui n'était chez lui qu'à la surface, fondait bien vite et faisait place alors à une causerie charmante où, à défaut de cet esprit léger et français qu'il n'avait pas, il prodiguait les trésors substantiels d'une forte érudition. Un oncle, qui était chapelain à Fourvières, lui tint lieu de père, et fut le conseil et l'ami de sa jeunesse ; il aurait voulu voir entrer son neveu dans les ordres et il l'y poussait. En mourant, il lui légua une fortune assez considérable pour lui assurer une vie indépendante et le laisser maître de se créer une carrière selon ses goûts.

Collombet n'hésita plus. En 1830, croyant ne pas être appelé à la vocation vers laquelle on avait tourné son esprit et ses études, et quoique tonsuré déjà, il quitta la robe du prêtre et se livra tout entier à la littérature, mais à cette littérature saine et substantielle, qui se nourrit des Pères de l'Eglise, ces grands écrivains et ces profonds penseurs.

Ce fut à cette époque qu'il loua, rue Saint-Dominique, n° 11, au fond de la cour, au 3e étage d'un étroit escalier, dans la modeste demeure d'un maître d'école, une modeste chambre dont, pour y arriver, la plupart de nos célébrités voyageuses ont suivi le long corridor, à travers un double rang de petits paniers d'enfants. Si les rumeurs de la rue n'arrivaient pas jusqu'à l'homme d'études, les criailleries de l'école et le bruit sonore des sabots d'écolier devaient le troubler souvent à ses heures de travail. Eh bien ! cette maison, qui a eu tant d'influence sur cette vie, il ne l'a quittée qu'à la mort, et ce n'est pas qu'il y trouvât tout le confortable, toutes les aises de l'existence, il s'en faut de beaucoup ; mais Collombet s'était fait de ses hôtes une autre famille, et, soit dévoûment à leurs intérêts, soit force de l'habitude, il ne put jamais se décider à quitter ce logis pour une plus commode habitation. Que dis-je ! si, une fois l'idée lui en vint. Il avait

Digitized by Google

même retenu, sur le quai Fulchiron, un appartement complet, plein d'air et de lumière, et il aima mieux le garder et le payer pendant deux ans sans l'habiter que d'attrister les gens chez lesquels il avait logé jusqu'à ce jour. Ce trait suffit, à lui seul, pour faire juger de son cœur. Il est une révélation de toute sa vie intime.

C'est donc dans cette retraite qu'ont été composés tous les ouvrages qu'il a publiés dans l'espace de vingt-trois ans, soit en collaboration avec son digne ami, M. Grégoire (1), soit seul pour la plus grande partie (2). Il eut d'honorables amitiés parmi nos littérateurs les plus en renom, et il entretenait avec eux des relations épistolaires dont on trouvera de nombreuses traces dans sa bibliothèque, car il avait l'habitude d'enrichir la plupart de ses livres des autographes de leur auteur. Chateaubriand, Ste-Beuve, Ampère, Audin, Silvio Pellico, Cantu, Reboul et tant d'autres figurent là, sous la garde d'une modeste reliure.

Quoique essentiellement littérateur, Collombet n'appartint, par système, par parti pris, à aucune société littéraire, à aucune académie, tant il avait en horreur toute demande à faire à cet égard et en effroi les amours-propres et les susceptibilités d'auteur, tant il craignait d'avoir à endosser la responsabilité d'actes collectifs. En travaille-t-on plus, et à quoi bon ? nous disait-il souvent.

Il concourut, une fois seulement dans toute sa vie, pour un *Eloge de Chateaubriand* que proposa l'Académie de Lyon, et il s'en repentit beaucoup, car ce prix qu'on lui marchanda ne fut pour lui qu'un sujet d'amertume et de désenchantement.

(1) On leur doit, entr'autres, la traduction des Œuvres de saint Jérôme, 6 vol. in-8 ; de Salvien, 2 vol. in-8 ; de Sidoine Apollinaire, 3 vol. in-8 ; de sainte Térèse, 3 vol. in-8 ; de saint Vincent de Lérins et de saint Eucher, 1 vol. in-8 ; et les Hymnes de Synésius, 1 vol. in-8, et celles de Manzoni, 1 vol. in-8.

(2) Ont paru, sous son nom seul, les ouvrages suivants : *Les Mélodies poétiques de la jeunesse*, 4 vol. in-8 ; un *Cours de littérature sacrée et profane*, 4 vol. in-8 ; *Vies des Saints du diocèse de Lyon*, 1 vol. in-8 ; *Vie de sainte Térèse*, 1 vol. in-12 ; *Histoire de saint Jérôme*, 2 vol. in-8 ; *Histoire civile et religieuse des lettres latines au IVe et Ve siècles*, 1 vol. in-8 ; *Œuvres de la vie et des temps de saint Cyprien*, 1 vol. in-8 ; l'*Itinéraire de Rutilius*, 1 vol. in-8 ; *Tertullien*, 1 vol. in-8 ; les *Poèmes de Florus et d'Agobard*, 1 vol. in-8 ; *Etudes sur les historiens du Lyonnais*, 2 vol. in-8 ; *Histoire de la suppression des Jésuites*, 2 vol. in-8 ; *Histoire de l'Eglise de Vienne*, 3 vol. in-8.

Digitized by Google

Par ses diverses publications, il rendit d'utiles services à la cause des lettres et se montra dans le journalisme un des plus ardents champions du catholicisme. Il collabora activement à la *Biographie de Feller*, à l'édition qu'en a donnée récemment M. Pélagaud, et à la *Biographie universelle* de Michaud, réimprimée par Desplaces. Il était dans tous ses écrits l'honnêteté même, le *vir probus*. Lutteur infatigable dans la presse, et, dans ses livres, érudit plein de patience et allant toujours aux sources, il eut plus de correction que d'éclat, plus de force que de coloris. Il avait l'ampleur des grands écrivains. Il fut, au dire de notre savant abbé Greppo, un des trois hommes de France le mieux initiés au génie de la langue latine. Il connaissait à fond le grec, l'italien, l'anglais et l'espagnol, et nous a donné d'excellentes traductions de Synésius, de Pellico, de Manzoni, de sainte Térèse. Nous dûmes beaucoup à sa collaboration si facile et si variée, car la *Revue du Lyonnais* était sa tribune de prédilection, son œuvre, son enfant, pour ainsi dire. Il ne la perdit jamais de vue, et il s'intéressait, de près ou de loin, à son développement et à son avenir, comme s'il en eût été le directeur même.

Le mal qui est venu l'enlever si inopinément à notre affection a trouvé un corps usé par le travail et les déceptions de la vie, un esprit lassé et un cœur atteint d'une profonde tristesse. La fièvre typhoïde n'a donc fait qu'achever l'œuvre de destruction dont il portait le germe depuis bientôt deux ans. A partir de cette époque, toute une révolution s'opéra en lui, comme si une grande lumière s'y était faite soudainement. Il n'eut plus dès-lors dans l'intimité cette joie d'enfant et ce bon gros rire dont nous étions accoutumé à lui voir accueillir de mauvais jeux de mots, de pauvres calembourgs. Sa piété devint plus grande et son âme plus accessible encore à la douleur. Il se faisait de plus en plus meilleur, comme s'il en avait eu besoin pour augmenter nos regrets.

La mort toute récente de la fille de son hôte, jeune femme qu'il avait vu naître et grandir, qu'il aimait d'une tendresse de père, et dont il avait suivi avec intérêt l'éducation, cette mort

Digitized by Google

vint lui porter un nouveau coup et ajouter à toutes les peines secrètes de son pauvre cœur.

C'est le 18 octobre 1853, à une heure de l'après-midi, que, dans un suprême et dernier effort, François-Zénon Collombet a rendu son âme à Dieu, entouré de ses amis éplorés et en prières, et consolé par sa foi dans la religion. Jusque dans les agitations de la fièvre, jusque dans son délire, on retrouvait encore en lui l'écrivain nourri aux bonnes sources, le catholique sincère et fervent, le cœur affectueux de l'ami. En effet, les noms de ses auteurs favoris, les grands noms de Bossuet, de Fénelon, de Lacordaire revenaient sur ses lèvres comme dans sa pensée, et, tout en récitant avec le prêtre les psaumes sacrés, il en admirait encore l'éternelle beauté. Il est mort comme il a vécu, dans la pratique de ses devoirs de chrétien.

Hélas ! comme il nous l'exprima une fois, dans un de ces moments de répit que lui laissait la fièvre, que n'est-il resté aux champs, modeste curé de campagne ! Il serait encore plein de vie et il continuerait à nous donner l'exemple du bien !

François-Zénon Collombet est mort sans avoir reçu aucune de ces distinctions que l'on accorde autant aux sollicitations qu'au vrai mérite. La croix d'honneur eût dû aller le chercher. Disons-le comme un reproche et un enseignement à ceux de nos compatriotes qui, en possession de hautes fonctions, auraient dû appeler sur cet écrivain consciencieux les faveurs du pouvoir. Ces justes récompenses, Rome elle-même ne les lui a pas départies, et sa modestie n'en est que plus relevée à nos yeux. Il pouvait bien les attendre, mais il ne les eût jamais provoquées ni demandées.

Sa dépouille mortelle, suivie d'un nombreux concours, a reçu l'*absoute* dans l'église de Saint-François, et de là elle a été transportée dans l'humble cimetière de Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, où l'ont escortée quelques amis intimes et où sa famille possède un tombeau. Saint-Rambert aura donc désormais un rayon de gloire, comme Oullins en possède un avec les noms de Ducis et de Jacquard.

Léon Boitel.

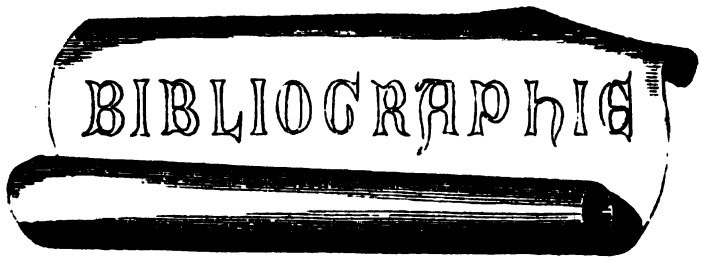
Digitized by Google

L. A. COUTURIER.

Quelques jours avant la mort de F.-Z. Collombet, la *Revue du Lyonnais* perdait encore un de ses plus anciens collaborateurs, L.-A. Couturier, autrefois juge de paix à Saint-Chamond, où il a succombé, en septembre 1853, à une péripneumonie, au moment où il venait d'être nommé à la justice de paix de Chalamont (Ain). Après une interruption de quelques années, il se réjouissait de reprendre un service dans lequel sa profonde connaissance du droit lui permettait de rendre de bons et utiles offices à la société. Il avait une plume facile et littéraire, et l'on se rappelle encore la remarquable notice qu'il mit en tête des œuvres d'Aimé de Loy, et les nombreux articles qu'il a donnés sur le Forez, à notre Revue, ainsi que, tout récemment encore, son intéressante monographie sur l'établissement des frères de saint Jean-de-Dieu, où il avait vécu quelques années pour rétablir une santé altérée par de profonds chagrins. Nous consacrerons prochainement une plus longue notice à ce collaborateur, qui laisse un grand vide dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, comme dans la magistrature et les lettres lyonnaises.

Léon Boitel.

Digitized by Google



DES ÉCOLES DE SOURDS-MUETS.

Essai théorique et pratique des Maladies de l'Oreille. — Des Sourds-Muets et des Aveugles. Mémoire sur l'état actuel des institutions à leur usage et des réformes à y apporter. — Le même ouvrage, deuxième édition. — Des Sourds-Muets et des Aveugles ; de l'organisation des Écoles a leur usage. Première Lettre. — Des Sourds-Muets et des Aveugles ; de l'enseignement. Deuxième Lettre. — Introduction a l'étude médicale et philosophique de la Surdi-Mutité. Le tout par M. E. Hubert-Valleroux, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de la Société médico-pratique et du Conseil supérieur de la Société centrale d'éducation et d'assistance pour les Sourds-Muets.

Le premier des ouvrages dont nous énumérons les titres est un pur traité de médecine. Les suivants contiennent des vues sur l'organisation actuelle et pratique des écoles de sourds-muets et d'aveugles, et les réponses aux objections faites à l'auteur. Le dernier présente sur l'état des sourds-muets des données physiologiques qui sont l'introduction à un ouvrage plus considérable que nous promet l'auteur, et qui intéressera à la fois les sciences médicales et philosophiques.

Le docteur Hubert-Valleroux est un homme de science autant que de dévoûment. Toutefois notre incompétence nous oblige de laisser à d'autres le soin d'examiner ses travaux sous le côté de leur valeur scientifique ; nous nous bornerons à constater leur importance sous le point de vue social et chrétien.

La surdi-mutité est une infirmité qui laisse à peu près intacte l'existence physique, mais qui atteint profondément l'homme dans ses relations morales et intellectuelles. L'organisme, dont elle est l'altération, est celui qui

Digitized by Google

ouvre la porte sur cette nature immatérielle et nous met en rapport avec elle par la communication de la pensée. De là une véritable séquestration, semblable à celle du sauvage perdu dans un ilot de l'océan, loin de toutes les traditions humaines. Tout ce dont la parole est l'instrument essentiel, est nécessairement au-dessus du sourd-muet. L'état de cette âme close est un profond sujet d'études pour les moralistes et les métaphysiciens. Sans doute, elle a toutes les aptitudes naturelles et innées, mais elle les a enveloppées et endormies. Elle est susceptible de connaître Dieu, la loi, le devoir; mais c'est une simple capacité ; la notion précise ne peut arriver jusqu'à elle. L'observation générale et constante témoigne de cette relégation intellectuelle qui place les sourds-muets à un degré de grande infériorité, de nullité, pour ainsi dire, dans l'échelle morale.

L'œuvre de dévoûment qui consiste à porter le flambeau au sein de ces ténèbres et à y faire resplendir la notion morale et divine, est analogue à celle des missionnaires que la charité entraîne sur les points ignorés ou fermés du globe pour y rattacher de pauvres âmes perdues à la loi de grâce. Le missionnaire se résigne aux dures privations, aux pérégrinations lointaines, aux périls de la mer, et à l'ignorante cruauté des populations même qu'il va secourir. Le bienfaiteur des sourds-muets se condamne aux longs travaux d'une science nouvelle qui a pour objet de vaincre la nature rebelle et de suppléer aux moyens qu'elle a refusés à un trop grand nombre de malheureux qui, pour vivre à nos côtés et au sein de nos familles, n'en sont pas moins isolés et hors des communications religieuses et sociales. Lors même qu'elle ne peut leur rendre le sens dont ils sont privés, la science leur rend la tradition par un moyen factice, et en fait pour la société des membres qui la comprennent et en pratiquent les devoirs, et pour Dieu des adorateurs qui le connaissent et le glorifient.

Telle est la science créée par les de L'Épée et les Sicard, et qui s'est perpétuée par des continuateurs pleins de zèle, parmi lesquels le docteur Hubert-Valleroux tiendra une place distinguée. Les travaux auxquels il a voué une active, studieuse et déjà longue carrière, ont deux parts. La première est l'application de la médecine aux maladies de l'oreille. M. le docteur Hubert-Valleroux pense que l'art qu'il professe a des moyens efficaces, soit pour prévenir, soit pour guérir, ou tout au moins pour atténuer la surdi-mutité que, trop souvent à son avis, on a le tort de regarder comme incurable. La seconde part de ses travaux et qui a été pour lui l'objet de nombreux voyages en France et à l'étranger, concerne l'organisation et la discipline des maisons d'éducation consacrées aux sourds-muets par la bienfaisance publique et privée.

Digitized by Google

Depuis que les pouvoirs nationaux s'élevant à l'idée de leur mission, ont compris qu'ils ne sont pas institués dans un but de jouissance ou d'ambition personnelle, mais pour être les curateurs et les bienfaiteurs des peuples, depuis surtout que les idées chrétiennes ont pénétré dans la science sociale, une des tâches acceptées de l'administration publique a été de remédier autant que possible à ces misères sociales qui naissent de l'imperfection de la condition humaine. La Convention nationale de France, en mettant sous la protection et la garantie de l'État, l'institution fondée, à force de charité, par l'abbé de L'Épée, consacra en principe que l'éducation des sourds-muets était placée au nombre des charges publiques, et décréta la création des écoles qu'on jugeait alors suffisantes. Un autre gouvernement, poussé par le sentiment chrétien, quoique despotique, le roi de Danemark a décrété : « que tout enfant sourd-muet, né dans ses états, recevra l'éducation nécessaire pour en faire un membre utile de la société. »

Toutefois, il s'en faut de beaucoup que le principe adopté ait reçu sa réalisation complète. En France, suivant l'exposé de M. Hubert-Valleroux, les choses en sont encore à peu près au point où les avait placées le décret de la Convention nationale. Or, par l'effet d'une statistique fautive, on croyait que le nombre des sourds-muets, en France, était d'environ quatre mille : les documents qui nous sont donnés par M. Hubert-Valleroux portent ce nombre à près de trente mille. Il n'y aurait donc que la très-petite minorité des enfants atteints de cette infirmité qui seraient appelés au bienfait de l'éducation dans les écoles qui leur sont destinées. Or, comme les méthodes artificielles, seules applicables aux sourds-muets, ne peuvent être pratiquées dans l'éducation privée, la plus grande partie resterait dans l'abrutissement natif, êtres doués d'une âme capable d'entrer dans la communion des intelligences, des affections, des secours mutuels, et dans la réciprocité des droits et des devoirs. Mais la porte qui tient ces âmes closes n'a point été ouverte, et elles restent, ces pauvres créatures, des germes immatériels et immortels comme nous, mais non développés, par la criminelle indifférence de leurs semblables.

Les subventions au moyen desquelles est élevé ce trop petit nombre de sourds-muets, consistent : 1° dans une allocation annuelle et variable du budget de l'Etat ; 2° dans les allocations locales votées par les départements ; mais comme celles-ci sont classées au nombre des dépenses facultatives, la parcimonie des Conseils généraux a non-seulement empêché de nouveaux établissements de se former, mais a réduit ceux qui existent à un état précaire qui enchaîne leurs progrès. Sourds aux exhortations de plusieurs ministres, un certain nombre de départements ont refusé

Digitized by Google

toute subvention, et ce ne sont pas les moins riches ni les moins peuplés.

M. le docteur Hubert-Valleroux ne se contente pas de signaler l'insuffisance des moyens accordés aux écoles de sourds-muets; il critique encore, sous plus d'un rapport, l'emploi de ces ressources qui, mieux ménagées, pourraient s'étendre à un plus grand nombre de malheureux, et donner à ceux qui y participent les bienfaits d'une éducation mieux dirigée, notamment d'un enseignement professionnel plus complet (1). Dans la maison de Paris, par exemple, l'éducation de chaque sourd-muet, dans une période de six ans, coûte 10,000 fr., ce qu'il faut attribuer à un personnel trop nombreux : 73 fonctionnaires pour 160 élèves! Et encore, dans cet établissement-modèle, héritage des de L'Epée et des Sicard, a-t-on perdu les traditions des fondateurs, loin de les perfectionner. Sous l'empire d'une administration qui étouffe l'enseignement, tout a dégénéré en éclat extérieur, et, à qui s'enquiert du bien opéré, on montre des murs et des jardins. Encore si les jardins n'étaient pas réservés aux délices des administrateurs!

Le *Mémoire* du docteur Hubert-Valleroux a suscité une polémique assez vive. Les querelles des savants ressemblent à celles des théologiens : on trouve plus facile de répondre du haut de l'autorité que du haut de la vérité, et de fulminer que de raisonner. Nous regrettons que tel soit le caractère des réponses faites à l'auteur du *Mémoire*. Après cette dépense de mauvaise humeur, rien n'est prouvé; la question qui intéresse à un si haut point l'humanité, reste entière. Nous, public, nous nous inquiétons fort peu que certaines positions officielles soient amoindries; mais nous nous inquiétons vivement si tant de malheureux reçoivent, en effet, le secours que la société leur doit, et sur un sujet si propre à nous toucher, nous admettons une heureuse rivalité d'efforts charitables, non les explosions de l'amour-propre blessé.

Après tout, ce qui nous semble devoir être réclamé pour la maison des sourds-muets de Paris ou pour la maison-mère et centrale, si, comme le propose M. Hubert-Valleroux, elle serait plus convenablement placée à la campagne, ce n'est pas un amoindrissement. Cet institut doit toujours être le dépôt des traditions qui progressent, le foyer de la science; en un mot, nous croyons que son principal caractère est celui d'un établissement normal propre à fournir des méthodes et des professeurs à toutes les autres écoles de France. Nous admettons donc pour elle un certain luxe, pourvu

(1) Nous nous plaisons à reconnaître que ses critiques ne s'appliquent nullement à l'Etablissement de Lyon, dirigé par M. Forestier, et auquel le P. Charles donne des soins inspirés par une charité si ardente et si éclairée.

Digitized by Google

que ce ne soit pas un luxe d'état-major et de moellons, mais bien le luxe convenable à une grande école nationale.

Les divers écrits de M. le docteur Hubert-Valleroux s'appliquent aux jeunes aveugles autant qu'aux sourds-muets ; il insiste cependant sur la différence qui existe entre ces deux classes d'infortunés. L'aveugle est susceptible de recevoir les traditions morales et religieuses ; pour lui l'éducation domestique est possible jusqu'à un certain point, même en ce qui concerne l'instruction. Cette différence est ainsi évaluée par notre auteur : un dixième seulement de sourds-muets peut être élevé au foyer domestique, ou bien, compliquant cette infirmité avec l'idiotisme, est incapable de recevoir les bienfaits de l'instruction. Pour ceux-là il faut des hospices et non des écoles. D'autre part, une moitié des enfants aveugles peut continuer à recevoir l'instruction chez les parents ou dans les écoles ordinaires, par la vulgarisation des procédés d'enseignement de Haüy. Partant de cette base, notre auteur conclut que les écoles de sourds-muets devraient pourvoir à l'éducation de 6260 enfants au lieu de 1700 qu'elles contiennent actuellement, et les écoles d'aveugles recevoir 720 enfants au lieu de 215. Au contraire, l'élève sourd-muet est beaucoup plus susceptible que l'aveugle de recevoir l'instruction professionnelle qui lui donnera les moyens de vivre de son travail, après sa sortie de l'école. Parmi les diversités de travaux, l'un des plus convenables pour le sourd-muet, est celui des champs. Aussi M. le docteur Valleroux insiste-t-il vivement pour que les établissements soient en général placés à la campagne et unis à une institution agricole.

Sans suivre M. le docteur Hubert-Valleroux dans l'énumération de toutes les réformes qu'il réclame, et dont l'avantage lui est démontré par une longue et studieuse observation, nous signalerons avec lui, comme la principale, l'unité dans les méthodes d'éducation. On conçoit la diversité, comme conséquence de la liberté, pour l'enseignement ordinaire; mais ici il s'agit de procédés spéciaux et artificiels. La question est de retrouver la bonne tradition, si elle s'est égarée, ou de choisir, parmi les perfectionnements les plus efficaces. Tout doit donc être ramené à la méthode véritablement scientifique. M. Hubert-Valleroux signale des faits singuliers. Dans plusieurs lieux les écoles de sourds-muets sont livrées à une direction qu'anime sans doute un grand esprit de charité, mais d'une charité nécessairement sans lumière. Il y en a qui sont dirigées par d'anciennes servantes ! Pour retrouver cette filière du progrès qui se fonde sur les traditions des premiers maîtres, et constituer un ensemble de procédés, une méthode qui, mise sous la garde de la Maison centrale, rayonnera dans toutes les autres, M. Hubert-Valleroux propose un congrès où les otologistes les plus connus dans la pratique et dans

Digitized by Google

la science apporteraient le tribut de leurs observations et reconstitueraient en commun l'art perdu.

Les écrits du docteur Hubert-Valleroux ne peuvent avoir qu'un grand poids pour les amis de l'humanité. Il y a un fait constant pour tous ; c'est que l'éducation des sourds-muets est insuffisante. Cela suffit pour attirer une sérieuse attention sur tous les documents apportés dans une question qui est à la fois sociale et chrétienne ; car, en matière de charité, la France catholique ne saurait rester au-dessous du Danemark luthérien, sans donner un démenti à ses croyances.

J. MORIN.

Digitized by Google

CHRONIQUE THÉATRALE.

L'Honneur et l'Argent, Philiberte, les Filles de marbre.

Nous avons eu, aux Célestins, un mois vraiment littéraire : *l'Honneur et l'argent*, de M. F. Ponsard, *Philiberte*, de M. E. Augier, et les *Filles de marbre*, auxquelles les auteurs ont donné pour costume, au premier acte, le *peplum* antique, un costume assez littéraire, comme vous voyez.

Ab jove principium. Disons de suite que la pièce de M. Ponsard a réussi à Lyon comme à Paris. Elle a réussi par ses belles qualités de style, par le côté satyrique et moral qui est le vrai, le grand mérite de cette œuvre. Elle est tout-à-fait de la famille des hautes comédies classiques. Tout s'y rattache : l'austérité et la simplicité de l'action, la trempe et la couleur même des caractères, la symétrie des effets, le dogmatisme raisonneur, la prédominance des qualités éloquentes sur les qualités réputées plus spécialement poétiques, la vigueur et la correction du langage ; il n'y a rien à lui comparer, en ce temps-ci. L'*Ecole des Vieillards*, qu'on a voulu lui opposer, est certainement d'un ordre inférieur ; l'œuvre de M. Ponsard a de plus cet avantage d'être parfaitement de son temps. Certes, le sujet n'est pas neuf en lui-même, et de tous temps les poètes ont tonné contre la puissance de l'or, à laquelle l'art, la famille, l'honneur ont toujours été subordonnés. Cependant M. Ponsard a su donner à ce sujet rebattu des couleurs tellement contemporaines que son œuvre est vivante et toute jeune ; en maint endroit, l'allusion s'échappe en traits acérés ; l'invective a un but et frappe juste, sans se perdre dans le vide, et le parterre d'applaudir, et le parterre a raison, car une œuvre qui ne sort pas des entrailles de la réalité est une œuvre morte d'avance ; une telle œuvre est la condamnation de toutes ces comédies soi-disant anecdotiques, sans portée morale, où tout est sacrifié aux ingénieuses combinaisons des péripéties.

Le défaut de cette pièce, si défaut il y a, est peut-être précisément dans la manière un peu crue dont le thème est exposé ; il règne dans son ensemble une certaine absence de nuances, de demi-teintes, de finesses. La comédie doit châtier, mais autrement que la satyre. Elle devient plus noble et plus haute à mesure qu'elle empiète davantage sur le domaine du moraliste ; il faut qu'elle explique les actes qu'elle entrechoque, et, pour y arriver, elle doit sonder les replis du cœur humain. Il est bien vrai que, dans la vie ordinaire, l'on prise l'honneur moins que l'argent, mais extérieurement, en paroles, tout le monde se pique du contraire. Le poète n'a peut-être pas assez insisté sur ce désaccord entre les principes avoués et les actes qui n'y répondent point ; la scène du quatrième acte, où l'on voit tous les créanciers que Georges a payés avec la fortune de sa mère, fuir à son approche, fera comprendre ma pensée ; cette scène frappe fort, mais est-elle bien juste ? n'y a-t-il pas aussi absence d'une certaine délicatesse dans la manière dont la pièce se dénoue ? Lucile qui épouse Georges en présence de sa sœur, et Georges qui se hâte un peu d'aller de l'une à l'autre, me font involontairement éprouver une impression désagréable. La pensée morale semble s'amoindrir à la fin. Le héros perd son auréole, et quand il triomphe, l'intérêt l'abandonne. Quoiqu'il en soit, et malgré ces légères critiques qui naissent surtout du point où chacun se place, l'*Honneur et l'Argent* est un des beaux succès dramatiques de ce temps ; et ce succès fait honneur

Digitized by Google

non seulement au poète, mais au spectateur, ce qui n'arrive pas toujours, témoin tant de pièces que je ne veux pas nommer ici.

La comédie de M. Augier procède d'un ordre d'idées tout différent; abondante en traits spirituels, toute étincelante, jouant avec les jolis mots comme avec un éventail à paillettes, cette comédie ne vit pas de la vie réelle; elle n'a pas les pieds sur terre; elle se meut dans un monde étrange qui n'est ni le monde que nous habitons, ni le monde de l'idéal; c'est un très-joli proverbe en vers, mais ce n'est pas une comédie; pourquoi se passe-t-elle au XVIIIe siècle plutôt qu'au XIXe?... Qu'est-ce que cette petite fille à qui un désœuvré fait à brûle pourpoint une injurieuse déclaration d'amour, et qui saute de joie en l'écoutant, parce que cette déclaration lui apprend qu'elle n'est pas aussi laide qu'elle se l'imaginait? Est-ce que ce sentiment de joie, au lieu d'éclater en premier lieu, ne devait pas suivre l'indignation, qui semblait d'abord toute naturelle en cette occasion. Avec de pareils traits et de telles audaces, Philiberte ne m'apparaît plus qu'en proie à une idée fixe : celle de la laideur, et j'avoue que cette monomanie ne me touche guère, surtout quand je vois tout le monde s'empresser autour d'elle. Je cherche vainement dans cette œuvre une pensée morale quelconque, et le caractère principal me paraît manquer tout à fait de naïveté. Quant à la science du vers comique, ce n'est pas moi qui la contesterai à M. Augier, et tout en admirant sincèrement son talent, je souhaite qu'il aborde plus résolûment les réalités sociales, et que non seulement il cherche à nous amuser, mais aussi à nous moraliser. Le but de la comédie est là.

M. Bondois a créé le rôle de George avec beaucoup de tact, et Mme Roger-Solié est charmante dans le rôle de Lucile; elle a été pleine de verve et d'esprit; sa diction est parfaite; elle a sauvé, à force de grâce légère, les hardiesses de ce rôle.

Que dire des *Filles de marbre?* L'intention est bonne; l'esprit n'y manque pas; c'est encore une pièce à louer, parce qu'elle a un but, parce qu'elle s'occupe de choses qui nous pressent de tous les côtés. Seulement, on a placé trop haut l'héroïne, et le héros est trop brillant. Que diable! il y a peu de filles de marbre qui soient prima donna au théâtre italien; il y a peu de Phidias qui meurent d'amour pour elles, il faut bien en convenir. Ni les hommes ni les femmes n'auront voulu se reconnaître dans ce miroir. Ce sujet a été trop idéalisé par les auteurs, et j'aurais voulu qu'ils se tinssent plus près de la réalité, afin que la leçon fût plus directe. Mme Roger-Solié a été superbe de froideur et de dédain dans le rôle de Marco; et quand Jullian lui chante la fameuse chanson des pièces d'or, avez-vous remarqué sa manière d'écouter? en même temps que la femme semble rougir jusqu'au blanc des yeux, l'actrice garde un sourire ironique; Bondois a joué avec vigueur; l'indignation engendre les bons vers, comme dit le poète, et elle fait aussi les bons acteurs.

J. T.

Aimé Vingtrinier, directeur-gérant.

Digitized by Google

UNE NUIT DANS LES RUES.

I.

C'est l'heure où le passant qui regagne son gîte
Court d'un air effaré le long des quais déserts ;
Mais pour aller dormir trop de fièvre m'agite,
Et la nuit est trop belle et les cieux sont trop clairs.

Et je me dis : ô toi dont le cœur veille, imite
Ces astres vigilants, fais comme eux, brûle encor,
Et sur la Danaé que ton rêve visite
Répands ta poésie en blondes gouttes d'or.

Répands tes vers au ciel comme des lucioles ;
Qu'ils s'en aillent, brûlants, luire à son oreiller :
Entr'ouvre sa fenêtre à des brises plus molles,
Près d'elle, jusqu'au jour, c'est à toi de veiller.

C'est à toi de veiller sur sa tête charmante,
Laisse donc s'exalter ton poétique émoi ;
As-tu besoin d'ouïr, à côté de l'amante,
Le lac inspirateur qui l'endort loin de toi ?

Digitized by Google

Te faut-il à fouler l'herbe qu'elle a foulée ?
Les bois où, dans le jour la colombe la suit ?
Les Alpes déployant leur ligne crénelée,
Comme des murs d'argent qui supportent la nuit ?

Non, non, il te suffit pour que ton cœur s'émeuve,
De ce vent qui chuchotte en effleurant les toits ;
Il suffit, sous ce pont, d'ouïr gronder le fleuve ;
Le pavé des cités vaut la mousse des bois.

II.

— Oh ! tandis que rôdant, ici, de rue en rue,
J'attendrai que la nuit ait achevé son cours,
Dors en paix, loin de moi, toi qui m'es apparue
Comme un doux arc-en-ciel, toi, le chant de mes jours !

Dors en paix. — Mon esprit t'environne et t'embrasse ;
Je sais quels hauts sommets, quel ciel pur et lacté
Te font un horizon qui rehausse ta grâce,
Un horizon de neige autour de ta beauté.

Je sais que de ton lit si j'écartais les voiles,
Sur ton beau front dont rien n'égale la pâleur,
Je verrais s'effeuiller les tremblantes étoiles,
Comme aux vents du printemps les amandiers en fleur.

Croise donc sur ton sein tes deux mains virginales ;
Le soir, quand l'air fraîchit sous le ciel plus obscur,
Le nymphéa sous l'eau dérobe ses pétales ;
Il parfume en dormant son sépulcre d'azur.

Dors ainsi, dors en moi, viens-y ployer ton aile ;
Comme le lys au lac ton sommeil m'appartient ;
L'onde entend respirer la fleur qui vit en elle,
Que j'entende en mon cœur le battement du tien.

J. Tisseur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rome, 22 avril 1842.

Mon cher ami,

Je suis ici logé dans les jardins de feu S
pas de l'Académie royale de France; je puis
me déranger, faire une promenade dans le j
voir de là Rome presque entière, la Villa Borghese
le fameux temple de St-Pierre, espèce de musée
abonde et où l'art a déployé tant de merveil
peu étonné à première vue, encore bien
la croix que forme St-Pierre soient en même
églises.
Rome est une ample et bruyante vill
provinciale, surtout dans les modes de nos
voit à la promenade du monte Pincio beau
jeunes personnes qui, dans leur équipage,
de place, rejettent leur chapeau en arrièr
stupéfiante. Du reste, tout est calqué
française sauf beaucoup de choses dans
et le désintéressement. Ce qui déconcerte m

Impr.ie de Louis Perrin, à Lyon.

Digitized by Google

Digitized by Google

Rome, 22 avril 1842.

Mon cher ami,

Je suis ici logé dans les jardins de feu S
pas de l'Académie royale de France; je puis
me déranger, faire une promenade dans le ja
voir de là Rome presque entière, la Villa Borghese
le fameux Temple de St-Pierre, espèce de musée
abonde et où l'art a déployé tant de merveil
peu étonné à première vue, encore bien
la croix que forme St-Pierre soient eux-mêm
églises.

Rome est une ample et brillante ville
provinciale, surtout dans les modes de nos
voit à la promenade du Monte Pincio beau
jeunes personnes qui, dans leur équipage,
de place, rejettent leur chapeau en arrière
stupéfiante. Du reste, tout est calqué
française sauf beaucoup de choses dans
est le désintéressement. Ce qui déconcerte m

Impr.ie de Louis Perrin, à Lyon.

Digitized by Google

T.S.2.

Monsieur

Monsieur Léon Poitet,

Quai St-Antoine, 36,

Lyon.

SARD 29 DEC

SEZIONE DIRETT. 22 APR.

(83)

Digitized by Google

QUIS DABIT PENNAS SICUT COLUMBÆ.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

ET LITTÉRAIRE

SUR

FRANÇOIS-ZÉNON COLLOMBET.

Depuis trois années la mort a frappé des coups bien cruels sur les écrivains lyonnais. En 1851, Audin donnait le signal du départ. Grégorj ne tarda pas à suivre Audin. Il y a deux mois à peine, nous déplorions la perte d'Ozanam, et voici que Collombet s'éteint, à son tour, à quarante-cinq ans, dans la force de l'âge, au moment où son talent, développé par les plus vastes études et mûri par l'expérience, prenait son plus brillant essor!

Digitized by Google

C'est une triste et douloureuse tâche que celle d'enregistrer ces disparitions successives et précipitées d'hommes si éminents à tant de titres; mais c'est un devoir pour ceux qui leur survivent de recueillir leur mémoire, et c'est en même temps la seule consolation que l'amitié puisse se permettre sur leur tombe. L'on nous saura donc gré de crayonner quelques traits de la vie du dernier de ces illustres défunts.

François-Zénon Collombet naquit le 28 mars 1808 au petit village de Sièges, dans le Jura. S'il est vrai que la nature de l'homme s'empreint du caractère des lieux qui lui ont donné le jour, on peut dire qu'il y avait dans la constitution, la physionomie, le moral même de Collombet quelque chose à la fois de sévère, de grave et de calme qui ressemblait au pays natal. Il en avait, du reste, gardé un profond et touchant souvenir. Nous l'avons plus d'une fois entendu regretter naïvement de n'avoir pas choisi la vie des champs au milieu des paisibles habitants de son hameau plutôt que la carrière des lettres, carrière plus éclatante sans doute, mais où l'on rencontre bien des préoccupations importunes et très-souvent d'amères déceptions. Trois mois avant sa mort, étant à Curis, sur la Saône, en la compagnie d'un de ses plus intimes amis, et l'aspect des lieux lui rappelant la pittoresque image des bords de la Bienne, il discourut longuement et avec émotion sur ce berceau de son enfance.

Dès ses premières années, Collombet manifesta des dispositions peu ordinaires pour l'étude; il était le premier à l'école, au catéchisme; un goût naturel semblait le porter vers la culture de l'esprit. On le voyait sérieux, appliqué, consacrant ses loisirs à la lecture pendant que ses compagnons volaient aux amusements de leur âge. Tout livre qui tombait sous sa main était incontinent dévoré. Une mort prématurée qui lui enleva sa mère, changea son existence et décida de son avenir. Le jeune Zénon passa alors sous la tutelle de son oncle, l'abbé Comte, ancien curé d'Oyonnax et pénitencier de la chapelle de Fourvières. Il témoigna toujours la plus profonde révérence pour ce bon oncle. C'était, en effet, un vénérable débris de ce vieux et héroïque clergé qui sut préférer l'exil et la mort à une hon-

Digitized by Google

teuse apostasie. Il en parlait souvent, et aimait surtout à rappeler la vie réglée, simple, frugale, la modestie, les manières graves et pourtant sans raideur de ce vertueux prêtre. Longtemps même après l'avoir perdu, son imagination était encore vivement frappée de ces exemples édifiants de vertu sacerdotale ; la conduite sévère que nous avons si souvent admirée dans notre ami doit être, en partie, attribuée au souvenir toujours présent de ces exemples.

Enlevé au foyer paternel, Collombet fut placé au collége de Saint-Claude où il fit la huitième et la septième, puis au petit séminaire d'Orgelet où il continua ses études jusqu'à la quatrième. Il entra alors au petit séminaire de Meximieux, peuplé d'un grand nombre d'élèves. C'était en l'année 1822. Le jeune Zénon ne tarda pas à devenir l'un des premiers de sa classe, et ses succès allèrent toujours grandissant jusqu'en rhétorique où il n'eut plus de rival. Il était remarquablement fort dans tous les genres de composition, mais il avait une supériorité incontestable dans les compositions latines. Déjà même à cette époque, il écrivait avec une rare élégance en latin, et faisait, dans cette langue, des vers avec une facilité plus rare encore. Simple élève de rhétorique, il lisait un grand nombre d'auteurs latins de la renaissance qu'il pouvait alors se procurer à bas prix. Son goût déjà le poussait vers les études littéraires ; il faisait un recueil des passages qui l'avaient le plus frappé dans ses lectures. Cette méthode qu'il appliqua plus tard sur une plus vaste échelle à ses grandes études, sera toujours précieuse à ceux qui se livrent aux travaux de l'érudition ; elle soulage surtout la mémoire et facilite les recherches ; ces extraits, rangés par catégories, deviennent une véritable bibliothèque dont le catalogue est dans un cartable, les armoires dans le cerveau.

Dans le cours de ses études, Collombet n'était pas seulement un brillant lauréat, un élève qui jetait du lustre sur l'établissement auquel il appartenait, c'était encore un écolier régulier, pieux, doux, bienveillant pour ses condisciples, aimant à les obliger, un écolier sachant apprécier dans ses maîtres le mérite et la vertu, sensible à l'excès à une marque d'intérêt, à une parole d'en-

Digitized by Google

couragement. Mais, soit légèreté de l'âge, soit entraînement, il se liait parfois avec des camarades qui lui attiraient de mauvaises notes.

En 1826, Collombet passa de Meximieux à Belley pour y faire sa philosophie. Il n'obtint pas dans ce cours les mêmes succès qui avaient signalé les cours précédents, il y trouva des émules. D'ailleurs, son attrait ne le portait pas vers les luttes de la dialectique; la forme sèche et rude du syllogisme rebutait son imagination toute pleine encore de poésie; d'un autre côté, son esprit, déjà positif, était peu disposé à s'accommoder des systèmes dont se compose la métaphysique, systèmes dont la discussion ne mène guère qu'à une vérité incomplète quand elle ne conduit pas à l'erreur.

En 1827, au sortir de la philosophie, Collombet, qui avait témoigné à son oncle quelque velléité d'embrasser l'état ecclésiastique, vint au séminaire de Saint-Irénée de Lyon. C'est là que nous commençâmes à le connaître. Zénon, à Saint-Irénée, vivait beaucoup de sa réputation, mais ses progrès en théologie n'y répondaient pas tout-à-fait. Cette infériorité dans une science, dont il devait plus tard faire un si utile et si fréquent usage, tenait à des causes indépendantes de ses talents incontestablement supérieurs. Le brillant rhétoricien de Meximieux en était revenu à ses études favorites, les belles lettres grecques et latines. Ajoutez qu'il apprenait en même temps l'hébreu, l'anglais, l'italien, l'espagnol. Une intelligence encore plus vaste et plus puissante que la sienne n'aurait pu suffire à tant de choses; la théologie devait donc naturellement souffrir d'un tel partage de l'attention. On soupçonna que notre jeune séminariste ne prenait point assez au sérieux le noviciat du sacerdoce et il ne fut pas appelé aux saints ordres. Quant à nous qui avions déjà entrevu la valeur réelle de Collombet, sans compter encore au nombre de ses amis, nous nous contentions de souhaiter que nos maîtres communs pussent revenir de leurs préjugés défavorables contre un sujet si distingué; il ne nous était pas possible de blâmer leur prudente sollicitude qui exigeait pour la redoutable imposition des mains une autre garantie que celle des talents.

Digitized by Google

Cependant Zénon n'avait point renoncé à la vocation ecclésiastique, et, son cours de théologie achevé, il se disposait à accepter de l'enseignement dans un des petits séminaires du diocèse. Rendu à son élément et libre, dans cette carrière, de déployer sa rare capacité, nous ne doutons pas qu'il n'eût bientôt dissipé les préventions des supérieurs et recouvré leur confiance; malheureusement il émit des désirs, légitimes peut-être, mais qui rencontrèrent une vive opposition et il manqua son but. Sa constance ne tint pas contre cette dernière épreuve et il renonça définitivement à entrer dans les ordres. La Providence l'appelait à accomplir, sous l'habit laïque, une autre mission non moins sainte que celle du prêtre.

A cette époque, Collombet, par la mort récente de l'abbé Comte, entrait en possession d'une très-honnête fortune; il résolut de profiter de l'état d'indépendance où elle l'établissait pour se livrer exclusivement à l'étude, sans trop savoir où cela pourrait le conduire. Il vint alors prendre son logement au n° 11 de la rue Saint-Dominique. C'est là, dans une chambre obscure, isolée, complètement dépourvue d'agrément et de confortable que s'est écoulée la dernière moitié de sa vie. Il avait sans doute choisi d'abord provisoirement cette demeure; on sait maintenant, comme l'écrivait un de ses amis (1), qu'il y est resté par un sentiment de générosité, d'abnégation et de sacrifice.

Livré à lui-même, Collombet rêvait de gloire, d'avenir littéraire et faisait part de ses projets à un ami, M. Grégoire, qu'il avait autrefois connu à Belley, lors de son cours de philosophie, et que de singulières circonstances avaient ramené près de lui. Animé des mêmes dispositions, possédant des goûts semblables et doué d'un beau talent, cet ami s'associait volontiers à des projets qui souriaient à son imagination. Un grand événement vint inspirer aux deux jeunes collaborateurs un but plus noble que la gloire. On était alors dans la dernière moitié de 1830; la monarchie restaurée en 1815 venait de s'écrouler sous les coups de la démagogie. L'autel lui-même était sérieusement menacé, car

(1) M. Auguste Ducoin, *Gazette de Lyon* du 21 octobre 1853.

Digitized by Google

les hommes qui avaient fait la révolution ne craignaient pas de proclamer bien haut que le Christianisme avait fait son temps et que l'heure était venue de lui substituer cette philosophie impuissante et matérialiste qui avait déjà perdu une génération. La vue de ce qui se passait réveilla dans l'âme généreuse de Collombet un dessein qu'il n'eut pas de peine à faire partager à son ami, celui de lutter contre l'erreur de leur siècle. Pendant que les nouvelles idées de *libéralisme* enivraient tant d'autres têtes, voici comment un jeune homme de vingt-trois ans envisageait le présent et l'avenir :

» En cette orageuse année de 1830, deux jeunes gens que des goûts pareils avaient unis sur la fin de leurs études, se trouvèrent brusquement jetés hors d'une route qui cependant leur souriait. Étrangers aux turbulentes illusions que tant d'esprits nourrissaient alors, ils envisageaient douloureusement l'avenir, car ils n'avaient pas foi à ceux qui donnaient le branle, et l'expérience des années écoulées depuis n'a pas encore changé leurs convictions. Ils ne pensent point, en effet, que, des confuses doctrines qui se prêchent autour d'eux, l'on puisse voir sortir aisément quelque chose de noble, de stable et d'arrêté, ni que ces importantes logomachies doivent aboutir à de salutaires enseignements, puis enfin, lorsqu'ils songent que les plus fortes intelligences abdiquent avec tant de facilité leurs pensées de la veille, que d'insatiables ardeurs de philosophie et de liberté sont venues expirer en face de l'intérêt et de la matière, que l'orgueil de la sagesse humaine est descendu tout à coup jusque-là, ils se demandent où sont les maîtres, où sont les guides, et par qui désormais il sera permis de jurer..... Oh! ils plaignent sincèrement les nobles esprits qui, se prenant à de vides ombres, tout en croyant saisir et le vrai et le bien, se laissent emporter à tout vent de doctrine, se desséchent aux dévorantes ardeurs des luttes sociales, et regardent s'il est une autre ancre de salut que cette croix de bois qui a sauvé le monde (1). »

(1) Préface de l'Hist. civile et religieuse des lettres latines, aux IVe et Ve siècle.

Digitized by Google

Ces magnifiques paroles sont l'expression des nobles et catholiques sentiments que nous avons connus de tout temps à Collombet ; alors ces sentiments portèrent les deux amis à se replier sur eux-mêmes et à chercher, pour combattre le mal du moment, un mode qui eût le mérite à la fois de la science et de l'à-propos. En rétrogradant vers le passé, ils s'arrêtèrent au cinquième siècle, à cette époque où l'ancienne civilisation, attaquée par les Barbares, avait été recueillie et sauvée par le Christianisme, et résolurent de faire connaître à la génération présente les auteurs ecclésiastiques de cette période désastreuse. En effet, il y avait entre le cinquième siècle et le nôtre, sous le rapport des ruines matérielles et morales, une analogie trop frappante pour pouvoir être méconnue des esprits tant soit peu sérieux. En publiant donc en français les œuvres des écrivains chrétiens qui assistèrent à la chute de l'ancien monde, ils montreraient aux hommes de notre époque, comment cette religion que de stupides phraséologues voulaient abattre, avait su résister à la plus effroyable de toutes les tempêtes, et comment seule alors elle avait arboré le signe du salut. Nous voyons par la correspondance de Collombet que son projet avait été compris et que de généreuses intelligences y applaudissaient. Nous nous permettons de citer un de ces témoignages confidentiels :

« J'ai appris par les journaux, Monsieur, écrivait M. Édouard Turquety, dans une lettre du 6 décembre 1834, les belles e grandes entreprises dont vous vous occupiez dans vos studieux loisirs. » Et dans une autre : « Oui, vous avez raison, le Catholicisme est encore une source inépuisable pour les arts, et je m'étonne que certains esprits osent, en le niant, se refuser à l'évidence. Oui, quoiqu'en disent les restes de l'école sceptique ou voltairienne, l'avenir, tout l'avenir appartient à cette haute religion que n'ont pu ébranler les secousses de dix-huit siècles. Le Christ nous domine encore du haut de cette croix qu'on dédaigne et qui est maintenant comme jadis le *Labarum* d'une nouvelle ère. »

Cependant les deux collaborateurs débutaient dans la carrière par deux ouvrages qui parurent presqu'en même temps sous le

Digitized by Google

titre, l'un de *Mélodies poétiques de la jeunesse*, 4 vol. in-8°, l'autre *Cours de littérature profane et sacrée*, 4 vol. in-8°. Le premier était un recueil des plus beaux passages des poètes contemporains, à partir de la révolution jusqu'en 1830, avec quelques mots de biographie et des jugements sur chacun d'eux; le second n'était guère qu'une compilation érudite et critique de préceptes et d'exemples, sur l'art d'écrire, empruntés à nos meilleurs poètes et prosateurs. Ces deux ouvrages, destinés surtout aux maisons d'éducation, et où se révèle autant de délicatesse, de respect des convenances que de science et de goût, annonçèrent au public que les belles-lettres, la religion et la morale comptaient deux écrivains de plus. Nous trouvons encore, à la date de 1832, sur les martyrs de Lyon de la fin du second siècle, un petit épisode où Collombet fait raconter en prose poétique, par un jeune diacre, Férulas, les faits contenus dans la célèbre lettre des fidèles de Vienne aux églises d'Asie. Ce récit ne manque pas d'intérêt, mais la forme y accuse le jeune homme; d'autres ouvrages de cette époque témoignent également de quelques prétentions à l'effet. Collombet s'éloigna depuis de cette manière d'écrire et adopta la belle langue de Louis XIV.

En 1833, l'on vit paraître sous les noms de J.-F. Grégoire et de F.-Z. Collombet les *OEuvres de Salvien traduites en français*, 2 vol. in-8°; elles furent immédiatement suivies de celles de *Saint Vincent de Lérins et de Saint Eucher de Lyon*, 1 vol. in-8°; le tout enrichi de savantes préfaces. Puis vinrent successivement et à de courtes distances, *Sidonius Apollinaris*, 3 vol. in-8°, et *les Hymnes de Synésius avec les odes de Manzoni*, 1 vol. in-8°. Dans l'intervalle de ces publications, les deux amis firent paraître ensemble deux petits volumes traduits de l'italien : *Jésus parlant au cœur du jeune homme, et Jésus parlant au cœur du prêtre*, une autre traduction d'un opuscule de Silvio Pellico, ayant pour titre : *Devoirs des hommes*, puis un petit volume d'*Hymnes pour l'enfance, traduites de l'anglais de Miss Barbauld*. Quelques volumes de sainte Thérèse furent également donnés. Plus tard, Collombet fit imprimer à part une vie de la

Digitized by Google

sainte (1), mais le travail commencé sur les Œuvres n'a jamais été achevé.

En feuilletant les papiers de notre ami, nous y avons trouvé touchant quelques-unes des productions que nous venons de nommer, une charmante lettre de Silvio Pellico que les lecteurs nous sauront gré de leur communiquer :

« Monsieur, c'est malgré moi que je suis bien coupable. J'avais reçu, il y a quelques mois votre traduction des *Hymnes*. Des occupations, des maladies chez moi, une longue maladie de ma pauvre excellente mère que Dieu vient de m'ôter, m'ont pris mon temps. Je voulais répondre à beaucoup de lettres, et à la vôtre aussi, et je suis resté débiteur de réponse à quantité de personnes. Je ne puis réparer ces fautes qu'en demandant excuse..... Maintenant je vous remercie, Monsieur, de votre vie de sainte Thérèse et des deux opuscules. Tout ce que vous faites est bon, j'admire votre activité et votre zèle pour la religion. Que Dieu soutienne vos forces et qu'il vous en récompense ! Je suis bien aise que vous vous occupiez d'un ouvrage concernant la Vierge Marie. Vous trouverez quelques faibles poésies de ma plume sur cette vierge divine dans un des deux volumes que je publie à présent. Ils vont paraître dans quelques jours, et je vous prierai d'en agréer un exemplaire. Mes respects à votre ami.

Souvenez-vous de moi dans vos prières.

SILVIO PELLICO.

Turin; 1er de mai, 1837.

Collombet fit effectivement imprimer, peu de temps après, l'ouvrage sur Marie dont parle ici l'écrivain italien ; il a pour titre : *Livre de Marie, Mère de Dieu*, emprunté aux Pères de l'Église,

(1) Il est intéressant de connaître le jugement que l'auteur a porté sur ce livre. « Cette vie de sainte Thérèse, dit-il, a été écrite en quatre mois d'un travail extrêmement assidu et pendant l'hiver. De tout ce que l'auteur a écrit, c'est ce qu'il préfère, parce qu'il y a plus qu'ailleurs de ses sentiments intimes. »

Digitized by Google

aux orateurs chrétiens, aux poètes grecs, latins, français, italiens, espagnols, anglais et allemands, 2 vol. in-18. Collombet publia encore, en 1834, une *Histoire des Saintes du diocèse de Lyon*, in-8°; puis les deux collaborateurs entreprirent la traduction des lettres de saint Jérôme: ils en donnèrent ensemble cinq volumes, mais arrivés là, M. Grégoire, distrait par des occupations qui absorbaient ses loisirs, cessa de partager les travaux de son ami. Dans les ouvrages imprimés sous le nom de Grégoire et Collombet, toutes les notes et les préfaces appartiennent à ce dernier, excepté deux introductions qui sont de M. Grégoire, celle des *Mélodies poétiques* et celle de Salvien, jusqu'à l'appréciation littéraire de Salvien.

Réduit à lui-même, Collombet acheva les lettres de saint Jérôme, y ajouta des morceaux choisis dans les œuvres du saint docteur et, en 1842, fit imprimer le tout formant cinq vol. in-8°. Il avait déjà donné, en 1839, le *Commonitoire de saint Orientius*, évêque d'Auch, au Ve siècle, précédé de la vie de l'auteur tirée des Bollandistes, et enfin une *Histoire civile et religieuse des lettres latines au IVe et au Ve siècle*, in-8°, ouvrage plein de recherches curieuses, de détails intéressants et d'une saine critique. M. le duc de Caraman, écrivant à l'auteur, lui faisait ainsi son compliment sur cette dernière production :

« Je connaissais déjà votre excellente histoire de la littérature chrétienne dans les premiers siècles du Christianisme; non seulement cet ouvrage m'a fait grand plaisir, mais j'y ai trouvé une source très-utile de recherches pour la littérature latine des premiers siècles de la Gaule..... Je m'associe, croyez-le bien, Monsieur, à vos fortes et patientes études et j'en apprécie toute l'importance dans un temps où l'on ne saurait trop ramener les esprits à l'étude du beau et du solide (1). »

Tant de belles et utiles publications furent couronnées en

(1) Malgré ces éloges, Collombet n'était pas satisfait de cet ouvrage. Dans une note écrite de sa main il s'exprimait ainsi : « ouvrage à refaire en deux volumes au moins; l'un pour le IVe, l'autre pour le Ve siècle. Tout refondre. Étendre bien plus certains chapitres. »

Digitized by Google

1844 par l'*Histoire de saint Jérôme* en 2 vol. in-8°. Jusque-là aucun savant français n'avait fait, sur la littérature chrétienne du IVe et du Ve siècle, des études aussi sérieuses, aussi complètes que celles de notre ami. L'on peut dire que ces deux époques si fécondes pour l'Église en beaux esprits, en rares talents étaient restées inexplorées. Les travaux de Collombet n'avaient pas seulement le mérite de l'érudition et du style, ils avaient encore celui de la nouveauté; mais le dernier était, sans contredit, de tous le plus vaste, le plus beau, le plus complet, sous le triple rapport de la science, de la pensée et de la forme. Il mit le sceau à la réputation de l'auteur; les journaux en retentirent, le *Journal des Débats* lui-même, si indifférent d'ordinaire aux publications religieuses quand il ne leur est pas hostile, crut devoir en rendre un compte élogieux. Plusieurs des lettres que nous avons trouvées dans la correspondance de l'auteur renferment sur cette œuvre des félicitations non moins flatteuses; nous nous permettrons d'en détacher une, parce qu'elle est d'un homme éminent; César Cantu écrivait de Milan :

« La tâche que vous vous étiez imposée était grande, vous n'êtes point resté au-dessous. On pourrait vous reprocher quelques digressions, mais la manière dont elles sont encadrées désarme la critique. Vous montrez le saint, sa doctrine, son caractère, sans dissimuler les ombres. J'espère que votre œuvre obtiendra en France de justes éloges, et qu'elle ne tardera pas d'être bientôt connue en Italie. »

Parmi les auteurs des derniers temps de l'empire romain mis au jour par Collombet, nous ne devons pas oublier l'*Itinéraire de Rutilius Namatianus*, in-8°, soit parce qu'il faisait un cas tout particulier de ce poète, qu'il trouvait sa versification plus pure qu'elle ne l'était généralement à cette époque, qu'il l'a enrichi de plus remarquables annotations, soit parce qu'à l'endroit de cette publication, nous trouvons encore de Silvio Pellico une fort jolie lettre dont nous ne saurions taire un fragment :

« Votre souvenir m'est cher, Monsieur, et vous me témoignez encore ce souvenir par un don précieux. Notre excellent M. Valéry m'a apporté votre *Rutilius*. Je ne connaissais que de nom

Digitized by Google

cet auteur latin ; je vous remercie de m'avoir introduit aussi agréablement auprès de lui. Plusieurs choses donnent de l'intérêt à son itinéraire ; j'aime surtout dans ce livre tout ce qui vient de vous. M. Valéry m'a parlé de vous avec beaucoup d'estime, et je partage ce sentiment si juste. »

Comme nous l'avons vu, l'activité intellectuelle de Collombet ne s'était pas tellement enfermée dans la période du IVe et du Ve siècle, qu'elle n'en sortît souvent pour chercher d'autres sujets sur lesquels elle s'exerçait volontiers. Nous devons à de semblables excursions le livre de *l'Oraison dominicale de saint Cyprien*, in-8, une *Notice critique sur une édition des discours et des poésies de Fontanes*, in-8 ; une *Étude biographique et littéraire sur Reboul de Nîmes* ; une *Notice biographique et littéraire sur Joseph Berchoux*, in-8° ; les *Poèmes de Florus, diacre de l'Eglise de Lyon, suivis de ceux d'Agobard, pour la première fois réunis et traduits en français avec une histoire de la poésie latine au IXe siècle*, in-8° ; des *Recherches historiques sur l'église et le couvent des Dominicains de Lyon, de* 1218 *à* 1789, in-8° ; enfin deux séries en deux volumes in-8° d'*Etudes sur les historiens lyonnais*. Il n'est aucun de ces ouvrages qui n'offre le cachet littéraire du biographe de saint Jérôme ; toutefois le dernier l'emporte sur tous les autres autant par l'intérêt que par l'étendue. Il est à regretter que ces Etudes ne soient trop souvent qu'une savante compilation ; on aimerait mieux que l'auteur, en fondant ses documents dans son propre style, eût fait un tout plus homogène.

On serait tenté de croire que l'élaboration d'œuvres si nombreuses et si variées ne laissait pas un seul moment à Collombet ; il n'en était rien, pourtant. L'inépuisable écrivain rédigeait encore beaucoup de biographies, tant pour le *Dictionnaire historique de Feller*, que pour la *Biographie universelle*. Il est bien peu de numéros de la *Revue du Lyonnais*, soit dans la première, soit dans la seconde série, où l'on ne voie le nom de F.-Z. Collombet au bas de quelque article tantôt de critique, tantôt d'archéologie, tantôt de biographie, etc. Pendant longtemps il donna chaque jour un article au *Courrier de Lyon* ; il fut l'âme du *Répa-*

Digitized by Google

rateur ; il écrivait souvent dans les journaux de Paris, et il était connu comme un des bons publicistes de la province. Il est facile de retrouver ce qu'il a fait pour la *Revue du Lyonnais* dans le recueil de cette publication mensuelle, mais c'est grand dommage que les nombreux articles qu'il insérait dans les autres journaux soient pour jamais ensevelis dans l'oubli où vont se perdre ces publications d'un jour. Il nous en est échappé pourtant un tout petit volume, celui qui a pour titre : *M. Villemain. De ses opinions religieuses et de ses nombreuses variations politiques. Extrait du* Réparateur *de* 1844. Cet opuscule, où le grand-maître de l'Université d'alors était vigoureusement attaqué, est le modèle d'une polémique serrée, piquante ; il produisit dans le temps une vive sensation, car c'était l'époque des grandes guerres de l'Église de France contre les hommes du monopole universitaire ; le bruit en alla jusqu'à Rome, et l'un des membres les plus distingués de la Compagnie de Jésus, le Père Villefort, adressa à l'auteur des félicitations :

« Je remercie le Seigneur, dit-il, du talent d'écrire qu'il vous a accordé et du bon usage que vous en faites. Votre travail si remarquable sur M. Villemain est une nouvelle preuve du dévoûment constant et courageux qui depuis tant d'années vous porte à venger la Religion, son culte, sa morale et tout ce qui s'y rattache, des calomnies de l'ignorance et de la mauvaise foi.... Puisse celui qui est notre récompense *magna nimis* vous rendre au centuple le bien que vous nous faites ! Puisse-t-il vous accorder d'exercer pour sa gloire et le bien de la Religion, pendant de longues et longues années, un apostolat dont les fruits vous survivront certainement ! » Ces souhaits, hélas ! n'ont point été exaucés !

En 1842, Collombet fit le voyage d'Italie, visita les grandes villes de cette péninsule, fouillant les bibliothèques et recueillant partout sur sa route les souvenirs des premiers âges du christianisme. La capitale du monde catholique avait laissé surtout une religieuse et forte impression dans son âme. Plus heureux que Gibbon qui, quatre-vingts ans auparavant, n'avait vu dans cette auguste cité que des ombres républicaines ou impériales et s'é-

Digitized by Google

tait ridiculement impatienté d'entendre le chant des vêpres à côté du temple de Jupiter *Stator*, Collombet sut y contempler les merveilles de l'Eglise et de la Papauté, et sa foi s'était admirablement réchauffée au contact de cette chaire de Pierre, occupée depuis tant de siècles par cette suite majestueuse et non interrompue de pontifes qui, eux aussi, ont fait de grandes choses et exercent encore aujourd'hui une domination autrement étendue que celle de Trajan et de Constantin. Après son retour, il avait formé le dessein d'un livre qui devait le ramener dans la Péninsule et à Rome; il y aurait séjourné au moins une année pour compléter ses documents et s'inspirer à ce foyer de la Religion. Mais alors il fut sur le point de réaliser un voyage plus important encore, celui de la Palestine, que l'illustre historien de *Luther* et de *Calvin* vint lui proposer. Il s'agissait de débuter par l'Italie et de revenir par l'Egypte. Un livre composé à frais communs devait être le fruit de cette intéressante pérégrination : « Nous aurions, écrivait Audin en 1845, de conserve, deux volumes in-8, qui auraient pour titre : *Voyage sur les scènes de la Bible* (ou *du Nouveau Testament*) : bon titre! Voilà mon idée. J'espère que vous ne serez pas assez barbare pour refuser. » Quelques mois après, Audin revenait là-dessus; les traducteurs du livre futur étaient, disait-il, tout trouvés; à Munich, à Ratisbonne, on l'avait demandé comme une grâce, et il espérait, à son passage à Rome, obtenir pour les deux voyageurs une mission scientifique du cardinal Lambruschini. Mais, malgré de telles excitations, Collombet se montrait lent à se déterminer; une course si lointaine effrayait son imagination. D'ailleurs, il redoutait pour sa santé la mer et la traversée des sables de l'Arabie; il finit par refuser. Audin se dirigea seul vers l'Orient, et depuis, la rédaction du livre projeté, interrompue par la mort de l'auteur, est restée pour toujours inachevée. Collombet lui-même n'est jamais retourné en Italie. Ainsi vont les choses humaines.

Mais si notre ami renonçait à voyager, ce n'était point pour se livrer au repos. Il publia successivement, en 1846 et 1847, l'*Histoire critique de la suppression des Jésuites*, 2 vol. in-8°, et

Digitized by Google

l'*Histoire de la sainte Eglise de Vienne*, 3 vol. in-8°. Le second de ces ouvrages, bien qu'il soit plus complet que ceux de Maupertuis et de Charvet, n'est pas la meilleure production de notre écrivain ; il fut fait vite, pour remplir une commission, et les diverses parties qui le composent n'ont point été assez profondément étudiées. Il n'en est pas de même du premier ; c'était un sujet favori pour Collombet, et il l'avait longtemps médité ; aussi érudition, forme, critique, tout y est réuni. On lira peut-être avec plaisir le jugement qu'en a porté Silvio Pellico :

« Monsieur, votre *Histoire critique et générale de la suppression des Jésuites* augmente la haute estime que j'avais de votre talent et de votre zèle pour la vérité... Vos autres écrits sont tous dignes de louange ; celui-ci les surpasse à mon avis. Le sujet a un intérêt bien vif dans notre temps. Les choses que vous racontez sont si remarquables, vos raisons sont si évidentes, que ces volumes doivent faire une impression salutaire sur bien des esprits. »

Dans l'intervalle, notre auteur donna au public quatre petits ouvrages : *le Livre des jeunes personnes* ; *Jésus parlant au cœur de la religieuse*, sous le pseudonyme de l'abbé Palomica, un *Mois de Marie* et la traduction du livre des *Prescriptions de Tertullien*, avec des notes. Il travaillait même à une édition de Tertullien tout entier avec des notes *variorum*, mais nous n'avons trouvé dans ses manuscrits que le seul livre de l'*Apologétique*.

En 1848, l'Académie de Lyon mit au concours l'éloge de Châteaubriand que la France venait de perdre, en proposant une médaille d'or de 1000 francs au meilleur mémoire qui lui serait adressé avant le 12 novembre 1849. L'attrait d'un sujet vaste et brillant, le désir de payer son tribut à la mémoire d'un homme de génie qu'il aimait et admirait, engagèrent Collombet à tenter, pour la première fois, les chances d'un concours, mais il n'eut pas lieu de s'en applaudir. Son travail ne fut adopté qu'à demi ; en cela, disons-le, le corps savant ne se montra ni équitable ni libéral à l'égard du lauréat. Collombet s'en est vengé par une préface qui vivra autant que son livre, le plus beau, sans contre-

Digitized by Google

dit, de ses livres. Nulle part, notre écrivain n'a déployé avec plus d'abondance l'érudition littéraire ; nulle part, il n'a fait preuve d'un goût plus sûr, d'une critique plus fine, plus délicate, il n'a mis plus de poésie dans son style. Presque tous ses jugements sur Châteaubriand sont neufs, et ils resteront (1).

A dater de la publication de cet ouvrage, Collombet ne fit plus rien paraître de considérable ; *Châteaubriand* avait été pour lui comme le chant du cygne. La réimpression de son *Cours de Littérature* ne doit pas compter, bien qu'il l'ait à peu près refondu. Ce n'est pourtant pas qu'il n'eût de grands travaux tout prêts pour la publicité. Ainsi nous avons trouvé dans ses manuscrits : 1° Des *Observations et des Notes critiques sur les* Provinciales *de Pascal*, achevé ; 2° Une *Histoire de la vie et des écrits du Père Jacques Sirmond*, achevé (2) ; 3° un recueil de vers des poètes chrétiens sous ce titre : *Carmina poetarum christianorum selecta ab primis Ecclesiæ sæculis ad annum usque ducentesimum supra millesimum, in gratiam studiosæ juventutis collegit, notisque criticis instruxit F.-Z. Collombet.*

(1) Ceux qui ont lu le beau travail de Collombet nous sauront gré de leur donner ici, sur le *Génie du Christianisme*, quelques lignes judicieuses, écrites après coup et que nous avons trouvées dans les papiers de l'auteur : « Je crois que Châteaubriand a fait du bien par son *Génie du Christianisme* ; c'est un bon livre d'occasion. Il fallait opposer quelque chose à la fatuité des philosophes, quelque chose de léger comme leurs attaques. Ce n'est pas un livre de profonde conviction ; il n'a pas même entrevu la puissance historique et sociale du christianisme ; rien de son organisation, rien de l'explication qu'il a apportée aux grands problèmes de la société, et des leçons de liberté par lesquelles il a régénéré le monde, accroupi dans un cloaque comme était la société humaine. Il n'y a vu que le beau..... ce n'est qu'un côté de la vérité... Mais enfin, il a osé parler religion quand tous les esprits en sentaient le besoin et que personne, dans la bonne compagnie, n'osait l'avouer. »

Nous avons rendu compte du livre de notre ami dans le tome IVe de la 2e série de la *Revue du Lyonnais*.

(2) Il serait utile d'éditer ces deux œuvres posthumes ; l'auteur en parlait souvent et y a, sans nul doute, renfermé des détails aussi curieux qu'utiles à connaître.

Digitized by Google

achevé; 4° une *Traduction nouvelle de l'Imitation de Jésus-Christ, avec des notes*, achevé; 5° Un *Recueil de lettres inédites de savants français et étrangers du XVIIe et du XVIIIe siècle*, achevé; 6° *Noctes Lugdunenses, ou Variantes et notes sur divers auteurs grecs et latins*, achevé; 7° Le *Traité de Lactance sur la mort des persécuteurs*, achevé; 8° *Des Commentaires sur les Evangiles*; quelques vies des saints pour les jours de l'année; des fragments sur l'histoire des empereurs romains. Ses papiers renferment, en outre, sur divers sujets, une grande quantité de notes, mais incomplètes. Il y en a sur une histoire ecclésiastique de Lyon, qu'il avait le projet de faire imprimer in-folio, s'il eût pu la mener à bout; sur une réfutation du système protestant; sur une histoire du clergé lyonnais pendant la Révolution (1); enfin, sur le dictionnaire de la langue française.

Quand on énumère ainsi les travaux de Collombet, on s'arrête stupéfait en face d'une si prodigieuse fécondité; on se demande comment, dans le court espace de vingt-trois ans, il a pu suffire à tant d'œuvres diverses, comment surtout il pouvait les conduire de front. Ce prodige (car il y en a un) s'explique toutefois par un état d'indépendance qui permettait à l'auteur de disposer de tous ses moments, et la continuité de l'étude, d'une part; de l'autre, par un esprit de méthode et une étonnante facilité. Collombet trouvait partout à s'instruire. Rencontrait-il une inscription quelle qu'elle fût? il la relevait sur-le champ. Un nom, une date, la moindre indication qui s'offrait à lui sur une colonne, une pierre, dans un livre insignifiant d'ailleurs, devenaient aussitôt sa propriété. Il n'y avait si petite bibliothèque où il ne trouvât le moyen de recueillir un document, une remarque utile qu'il consignait sur un lambeau de papier. Si une belle idée passait dans la conversation, il l'arrêtait et ne tardait pas à la fixer sur son calepin. Dans le courant d'une lecture, une bonne page, une indication savante, une rectification érudite, un fait nouveau tombaient-ils sous ses yeux? il tirait son crayon et en prenait

(1) Nous espérons retrouver les matériaux qu'il avait recueillis sur ce sujet et les publier un jour, suivant le plan qu'il s'était formé.

Digitized by Google

note. Les *journaux* et les *revues* lui étaient d'un grand secours pour le mettre sur la route des opinions, des erreurs en vogue; il les suivait de la sorte pas à pas, et il n'avait garde de les perdre de vue. Chaque jour il allait au café, et pendant qu'un verre d'eau sucrée restait posé devant lui, il parcourait d'un œil attentif et rapide les feuilles de la capitale et de la province, et son infatigable crayon ne cessait d'enregistrer des réflexions et des faits. La préface de l'*Histoire de la suppression des Jésuites* a été composée sur des renseignements recueillis de cette manière. Ces papiers épars étaient au retour soigneusement classés dans des cartables divers, et bientôt chacun de ces cartables renfermait les éléments d'un livre. Grâce à une telle méthode sans cesse appliquée à toutes sortes de sujets, Collombet avait acquis une érudition aussi profonde qu'étendue et variée.

Et puis la facilité de travail chez lui était miraculeuse. Avait-il une fois conçu le plan, recueilli et ordonné les matériaux d'un livre? la rédaction ne lui coûtait rien. Jamais il ne retouchait; tout ce qu'il a écrit, il l'a fait d'un seul jet; rarement il lui arrivait de briser une page. On peut dire qu'il ne connaissait pas les douleurs de l'enfantement. On ne le voyait pas appuyer le front sur sa main, se promener dans sa chambre pour solliciter l'idée ou chercher une expression; immobile à son secrétaire, il écrivait, et les pensées se déroulaient sans interruption au vol de la plume; la phrase les suivait, sans jamais rester en arrière, et rien n'y manquait, ni la correction, ni l'élégance.

Mais cette extrême facilité qui dispense du travail nuisait un peu à Collombet. Tous ses ouvrages sont bons; aucun n'est parfait; si bien qu'il fasse, on sent, à la richesse du fond, qu'il aurait pu faire mieux encore. En général, le tissu de sa composition manque de nerf et de corps; il est uni, égal, flatteur pour l'œil, mais point assez serré. Pourtant, dans les morceaux écrits de verve et où l'inspiration se fait sentir, l'énergie et la concision arrivent comme naturellement, le ton de l'auteur alors devient mâle et atteint quelquefois à l'éloquence.

Collombet n'avait pas ce qu'on appelle du génie, ses plans n'accusent pas de création originale, sa pensée ne s'élève ja-

Digitized by Google

mais à une grande hauteur, et il n'offre pas, comme de Maistre par exemple, de ces phrases neuves, pénétrantes et qui portent sentence. C'est un fleuve qui roule à pleins bords des eaux pures et limpides, mais qui n'a point, comme le Nil sortant du désert, de ces chûtes majestueuses et brusques qui étonnent le voyageur. Collombet, du reste, ne visait point à cet éclat; il avait la conscience de son talent et se contentait de mettre la vérité en lumière avec ordre, dans un style irréprochable, simple, clair et à la portée de tout le monde; il écrivait pour éclairer, non pour émouvoir; on le lit de même pour s'instruire, non pour chercher des impressions. Ce qui caractérise donc notre auteur, c'est le solide plutôt que le brillant, c'est l'utile plutôt que l'agréable, la valeur de la matière plutôt que l'originalité de la forme. Il ne provoquait pas l'admiration; il forçait à l'estime; en voyant une production nouvelle sortie de sa plume, on ne criait point : voici un beau livre! on se contentait de dire : voici un bon livre. Il n'entraînait pas, il faisait réfléchir.

Mais si, comme écrivain, Collombet avait des émules à Lyon, il n'en a point eu que nous sachions comme érudit. On ne se rend pas compte des immenses richesses que renfermait le trésor de sa mémoire. Ces richesses, il les déroulait quelquefois dans la conversation, quand, sans trop heurter sa modestie, on trouvait le moyen de le placer sur son terrain. On pouvait le consulter sur tout, il avait des renseignements pour tout le monde : histoire profane, histoire ecclésiastique, bibliographie, classiques, philologie, tout lui était familier; ajoutons qu'on ne faisait jamais un vain appel à sa complaisance.

Comme publiciste, Collombet était pourvu de précieuses facultés. Nul ne savait mieux que lui poser nettement une question, en faire ressortir la face saillante, trouver les arguments d'à-propos, de circonstance. La contradiction l'animait sans l'irriter; il répondait coup sur coup, du soir au lendemain, avec une vigueur toujours croissante. Il n'avait pas la pointe acérée, mais il maniait supérieurement l'ironie amère. Malheur à l'adversaire qui se présentait contre notre lutteur avec des antécédents équivoques en doctrine ou en opinion. Collombet

Digitized by Google

l'avait bientôt mis en opposition avec lui-même, puis il l'accablait sous une grêle de citations que lui fournissait l'arsenal inépuisable de ses notes, et le forçait au silence.

Collombet avait lié des relations avec un grand nombre de personnages lettrés de l'époque, et il en eut plusieurs pour amis. Nous en avons déjà fait connaître quelques-uns ; nous nommerons encore MM. Poujoulat, Ampère, Aimé Martin, Fauriel, Ozanam, Mme Valmore. M. de Lamennais, avant de passer définitivement à l'erreur, lui écrivait presque sur le ton de la familiarité. L'aimable causeur du lundi, M. Sainte-Beuve, entretenait également avec lui un commerce très-suivi de lettres, dans lesquelles l'affection le disputait à l'estime. Audin pénétrait jusqu'à l'intimité. Et ce n'était pas seulement dans le secret de la confidence que l'historien de Luther s'indignait que personne à Lyon de ceux pour qui c'était un devoir de le faire n'eût demandé la croix d'honneur pour Collombet (1) ; il l'a fait plus d'une fois assez haut pour que cela arrivât à qui de droit. Lui-même avait le projet d'interposer son crédit auprès du cardinal Lambruschini pour obtenir à l'historien de saint Jérôme la croix de saint Grégoire. Il s'étonnait encore qu'aucun corps savant n'eût ouvert ses portes à l'homme qui, parmi ses contemporains, avait le plus fait pour les lettres et la science. Collombet, à la vérité, content de servir leur cause, n'ambitionna jamais les distinctions qui sont la récompense des services ; mais ne devrait-on pas comprendre les nobles désintéressements ? N'y a-t-il pas un amour-propre mal entendu chez les sociétés savantes à ne pas prévenir les hommes éminents trop modestes pour s'avancer, surtout lorsqu'elles s'encombrent de médiocrités vaniteusement solliciteuses !

Châteaubriand doit compter au nombre des amis de Collombet; la correspondance qu'on lit à la fin de l'éloge de l'illustre vicomte montre combien l'historien de saint Jérome s'était approché de l'auteur des *Martyrs*. Parmi ces lettres, il en est une écrite à la date de l'année 1838, qui, en annonçant un voyage de Château-

(1) Aug. Ducoin, *Gazette de Lyon*, du 21 octobre 1853.

Digitized by Google

briand dans le midi de la France, faisait espérer à notre littérateur lyonnais une visite que celui-ci regarda toujours comme un des évènements les plus heureux et les plus honorables de sa vie, et qu'il a soigneusement noté sur un papier à part : « Le 1er août 1838, porte ce papier, M. de Châteaubriand vint en effet me voir, à trois heures et demie, accompagné de l'abbé Bonnevie ; il resta chez moi un quart d'heure ; il parla de son voyage principalement : il avait eu pour objet premier l'amélioration de la santé du noble vicomte et la reconnaissance du golfe Juan, de Cannes, puis de l'itinéraire de Bonaparte. »

Collombet ne fut pas seulement un lettré éminent, il fut encore un homme privé des plus estimables. Sa conduite était irréprochable ; jamais la critique la plus sévère n'y trouva à reprendre. On admirait en lui la gravité des mœurs, le respect des convenances. Ses amis savent combien il était bon, franc, loyal, sincère, étranger à la jalousie, disposé à rendre service. Il était doué de sentiments élevés et généreux, et une grande fortune eût été bien placée entre ses mains ; désintéressé comme il l'était, il ne se fût réservé que ce qui aurait suffi à un honnête entretien, et il eût employé tout le reste ou en bonnes œuvres ou en encouragements littéraires. Il aimait les hommes d'étude ; il suffisait qu'on travaillât avec goût, intelligence, pour avoir droit à son estime, et même à son amitié. Il ne comprenait pas dans les personnages haut placés l'indifférence à stimuler le talent ; il sortait quelquefois à cet égard de sa modération habituelle et s'indignait ; jamais il n'entendit parler d'un homme d'étude pauvre sans se sentir ému, et il regrettait alors les richesses. Jamais on n'eut besoin d'exciter sa libéralité, il donnait et donnait largement, quelquefois plus que ses moyens ne le lui permettaient, mais il savait s'imposer des privations. Il y avait telles personnes qui venaient régulièrement chercher, chaque mois vers lui, des sommes fixes qu'il s'était engagé à leur payer. Plusieurs ne vivaient que de ses charités. Il se montrait d'une douceur extrême envers ceux qui l'entouraient, vivaient avec lui; il aimait les enfants, se plaisait à les caresser, avait des

Digitized by Google

égards tout particuliers pour les pauvres, les ouvriers, les humbles de la terre.

Son caractère était aussi haut et fier que son âme était droite et généreuse ; il ne pouvait souffrir ce qui était bas et rampant, les procédés malhonnêtes; on ne s'en permettait jamais deux fois envers lui. Il possédait, comme on l'a déjà écrit, la haine du mal au suprême degré, et sa vie entière n'a été qu'une longue et énergique lutte pour le repousser partout où il le rencontrait. Nous ne connaissons personne qui ait été aussi indépendant de pensée et d'action que Collombet ; le respect humain lui était inconnu ; il ne comprenait pas qu'on n'eût point le courage de paraître ce qu'on devait être, et n'avait qu'un souverain mépris pour ces hommes qui transigent avec la conscience par intérêt ou par faiblesse.

C'est bien de lui qu'on doit dire : *amicus Plato, magis amica veritas*. Quand on avait le malheur de toucher à l'arche sainte, la religion, il lui était impossible de garder le silence; quelle que fût la qualité de l'adversaire, il se présentait au combat, et ne posait les armes que lorsque la vérité était vengée.

On peut dire que notre écrivain était passionné pour la religion ; sa vie entière lui a été consacrée. Nous avons vu qu'il avait renoncé à la carrière ecclésiastique en 1830. Quatorze ans après, Mgr. Devie, évêque de Belley, voulut l'ordonner prêtre et le lui proposa. Collombet demanda du temps pour se résoudre et finit par refuser, sur les conseils de quelques amis qui lui persuadèrent qu'il servirait peut-être moins bien la religion dans l'Eglise que dans le monde, et perdrait par le caractère sacerdotal une sorte de neutralité qui prêtait une merveilleuse force à sa parole. Ce furent sans doute ces mêmes raisons qui l'empêchèrent d'entrer dans l'état religieux, auquel l'invitait, de son côté, le savant abbé de Solesmes, dom Guéranger. Du reste, son régime ne différait guère de celui d'un prêtre ou d'un religieux. Il entendait presque tous les jours la messe, s'approchait fréquemment de la sainte table, et avait des heures pour la prière. Il était agrégé au tiers ordre de saint François. Dans sa paroisse, il faisait partie de la confrérie du Saint-Sacrement.

Digitized by Google

On le vit, avant la République, prendre une part très-active aux réunions des ouvriers, réunions connues sous le nom de Société de saint François Xavier; il écrivait pour ces réunions des vies de saints, il faisait des instructions aux pauvres dans les colonnes des Hospitaliers.

Il manifestait pour les pratiques pieuses la même franchise, la même indépendance que pour ses écrits. Aux processions du Saint-Sacrement, Collombet paraissait chaque année, muni de la baguette des courriers, parcourant les lignes des fidèles, non pas aux éclats de rire (on ne riait pas de Collombet), mais au grand dépit des petits voltairiens qu'indignait le noble courage du savant. Sa chambre ressemblait à celle d'un bénédictin; il y travaillait toute la matinée, quand il n'allait pas visiter la grande bibliothèque de la ville dont il était le plus ancien et fut toujours le plus assidu lecteur; il en connaissait les plus petits recoins. Le soir, il avait toujours quelques heures pour l'amitié.

Depuis environ un an, Collombet paraissait s'affaiblir, sans qu'on pût en dire la cause. C'était bien la même intelligence, ce n'était plus le même corps. Cette organisation puissante éprouvait de temps à autre des évanouissements, la vigueur s'y éteignait par degrés. Au printemps dernier, un accident douloureux, en le frappant au cœur, vint accélérer cette décadence. Collombet avait vu succomber une jeune personne qu'il avait vu naître, grandir, et pour laquelle il nourrissait une tendresse toute paternelle. A dater de cette perte, son état commença à inspirer à ses amis des craintes sérieuses. On espérait pourtant que la force de l'âge, le repos, les soins aideraient à se relever cette nature encore si pleine d'existence. Mais ces espérances ne tardèrent pas à s'évanouir. Le mal, qui avait jusque-là couvé sourdement, éclata tout à coup vers la fin de septembre d'une manière terrible. Dès les premiers jours, Collombet jugea de son état et se prépara à la mort avec le calme et la fermeté d'un chrétien. « Il n'est pas besoin de tant de papiers, disait-il un jour en voyant les ordonnances des médecins, c'est la fin, mais je pars sans regrets; que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » il écrivit lui-même son testament le 4 oc-

Digitized by Google

tobre, puis il se confessa et reçut le saint viatique avec une piété dont se souviendront longtemps les témoins de cette touchante cérémonie. Dès ce moment, dans les intervalles que lui permettait le délire, il ne s'occupa plus que de son âme, et ne paraissait sensible qu'aux seuls témoignages des nombreux amis qui entouraient son lit de douleur. Oh ! que de fois il porta à ses lèvres une petite croix d'argent à demi effacée, héritage de son bon oncle, et qui lui était rendue plus chère encore par l'empreinte d'un souffle récemment exhalé ! Le 16, les médecins déclarèrent que leurs efforts étaient impuissants à lutter contre le mal, et, le 18, à une heure et demie de l'après-midi, il s'endormit dans le Seigneur.

Il écrivait quelques jours avant, dans sa Notice sur Ozanam, son dernier ouvrage, les lignes suivantes : « Heureux ceux qui meurent ainsi, jeunes et pleurés, ayant en peu d'années noblement rempli une belle tâche ! » Eh bien ! Collombet a eu aussi ce bonheur, si c'en est un ; il est mort jeune, à quarante-cinq ans; de sincères et abondantes larmes ont mouillé son tombeau, et Dieu sait quelle tâche il a remplie ! mais nous aimerions mieux, nous, qu'il vécût encore, pour achever ce qu'il avait commencé, honorer la science par la vertu, et servir la cause de la religion qui trouvera rarement un défenseur aussi actif, aussi dévoué que lui.

L'ABBÉ CHRISTOPHE.

Digitized by Google

Un Chapitre de l'Histoire littéraire de Lyon.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA BIBLIOTHÈQUE LA VALETTE.

(SUITE ET FIN).

§ 4.

DISPERSION DE LA BIBLIOTHÈQUE LA VALETTE.

Par suite des décrets rendus contre les émigrés, les biens de M. de la Valette, autrement dit le marquis de Maubec, furent saisis et vendus. Quant à la bibliothèque, elle fut réservée, en vertu d'une décision de la Convention, qui ordonna de surseoir à la vente des livres et objets d'art des émigrés, ayant le dessein de les utiliser pour l'instruction du peuple. Les administrations de districts furent provisoirement chargées de les inventorier et de les conserver. Le cabinet de M. de Maubec, fut en conséquence, transporté à Sens, où il resta jusqu'en 1795. A cette époque (le 3 brumaire an IV, 25 octobre 1795) parut un décret qui organisait l'instruction publique sur de nouvelles bases dans tout le territoire de la République. Parmi les institutions que créait ce décret, était celle des écoles centrales. Il en devait être établi une au moins par département, et auprès de chacune d'elles une bibliothèque publique. Ce plan grandiose, comme tous ceux

Digitized by Google

de la Convention, ne reçut malheureusement qu'une exécution incomplète par suite des événements. On sait, en effet, que le gouvernement qui succéda presque aussitôt après à la Convention n'avait ni la puissance ni la volonté de réaliser les grands projets de sa devancière : il sembla prendre à tâche, au contraire, de les entraver, n'osant les rejeter ouvertement.

Toutefois quelques départements plus pressés, c'est-à-dire plus patriotiques que d'autres, réalisèrent chez eux plus ou moins complètement le plan de la Convention. De ce nombre fut celui de l'Yonne, qui eut de bonne heure son école centrale et sa bibliothèque, composée en grande partie des livres des couvents et des émigrés. Ceux de M. de Maubec en particulier furent apportés à Auxerre, par les soins du Père Laire, nommé bibliothécaire de la bibliothèque centrale de cette ville ; ce célèbre bibliographe a même écrit de sa main sur ces manuscrits plusieurs notes, dont quelques-unes sont peu dignes de lui pour le style. Laire resta à la tête de cet établissement pendant plusieurs années, continuant ses travaux littéraires et faisant un cours de bibliographie.

C'est probablement durant cet intervalle que la Bibliothèque nationale s'enrichit d'un certain nombre de volumes provenant de la bibliothèque la Valette ; ils lui furent sans doute envoyés par ordre de la Commission qui avait été formée dans le but d'inspecter les dépôts littéraires de la nation et d'en répartir les livres entre les grands centres de population de la France, pour réparer un peu les injustices du hasard, qui avait accumulé les richesses bibliographiques sur certains points voisins des grands établissements religieux supprimés, tandis que d'autres, moins favorisés, n'avaient rien eu. Cette Commission était composée de M. Chardon de la Rochette et de Dom Maugerard, ancien bénédictin, auquel la Bibliothèque nationale doit ses plus précieux incunables.

Digitized by Google

J'ignore si le catalogue des livres apportés d'Auxerre à Paris a été dressé ; mais voici ceux provenant de la bibliothèque la Valette, que le hasard m'a fait passer par les mains :

1° Histoire du Beaujolais (par Pierre Louvet), 2 vol. in-folio en papier.

2° Cartulaire d'Ainay, 1 vol. in-4° en parchemin.

A ces deux ouvrages qui portent des preuves matérielles de leur provenance, on peut joindre, je crois, les deux suivants, qui en sont dénués :

3° Manuscrit de Benoît Mailliard, relatif à Savigny, 1 vol. in-fol. en papier.

4° Cartulaire de Savigny, 1 vol. in-fol. en papier.

Ce dernier volume était probablement le 33e de la collection de Guichenon, dont nous parlerons bientôt, volume qui a été remplacé dans cette collection par la copie du cartulaire de Savigny, qu'avait fait faire M. de la Valette en 1700. L'erreur est évidente : puisque Guichenon est mort en 1664, il n'a pu posséder une copie faite au commencement du XVIIIe siècle.

Le Père Xavier Laire étant mort en 1801, on lui donna pour successeur M. Moreau, dont les travaux me sont parfaitement inconnus, mais qui paraît cependant s'être occupé de sa bibliothèque.

Le 3 pluviose an X (23 janvier 1802), ce dernier écrivit au ministre de l'intérieur une lettre qui a pour nous le plus grand intérêt. En voici la teneur :

Citoyen Ministre,

Je viens de trouver, parmi les manuscrits de la Bibliothèque de l'Yonne;

1° La collection des manuscrits de Guichenon, relatifs à l'histoire de Lyon, de la Bresse, du Forez et des pays voisins;

2° Ceux de Planelli de la Valette, contenant :

Digitized by Google

(*a*) Les recueils originaux de priviléges de la ville de Lyon, 2 vol. in-fol en vélin, et 1 en papier.

(*b*) L'Histoire littéraire de Lyon, in fol., 6 vol.

(*c*) L'Inventaire de ses archives, in-folio, 2 vol.

(*d*) L'Histoire de son Eglise, *Lugdunum priscum*, avec dessins et figures.

(*e*) L'Etat de sa Généralité, in-fol., 2 vol. Ce dernier recueil est celui de tous les imprimés transmis par le sous-intendant de la province aux curés de toutes les communes de son arrondissement. Ces imprimés, remplis par eux, ont été renvoyés à l'intendant. C'est le tableau de la statistique de ce qui composait alors la Généralité de Lyon.

(*f*) Enfin des Registres de l'état civil tenus par le consistoire protestant avant la révocation de l'édit de Nantes.

(*g*) Et un répertoire de notaire, etc., etc., etc.

Ces deux collections forment 80 volumes, et elles renferment l'une et l'autre beaucoup de chartes originales, bulles, lettres de nos rois et de quelques rois d'Angleterre.

Quel que soit le mérite de ces recueils pour notre bibliothèque, il est incontestable qu'ils en auraient infiniment davantage s'ils étaient placés dans une ville qu'ils concernent, et où se présenterait sans cesse l'occasion de les consulter, ce qui ne saurait arriver ici que bien rarement.

Je propose donc au citoyen Ministre d'autoriser l'échange que j'offre à la bibliothèque de Lyon, de cette collection qui l'intéresse. Je demande en retour ce qu'elle pourrait posséder de relatif à l'histoire particulière des villes de notre département, et, en outre, sur les multiples qu'elle a, des ouvrages de sciences exactes ou naturelles ou de littérature étrangère.

En proposant à la bibliothèque de Lyon un échange dont tout l'avantage est pour elle, je lui donne une preuve d'intérêt qui doit aussi en obtenir de sa part.

Veuillez, citoyen Ministre, nous faire rendre autant de justice que nous nous portons de nous-mêmes à en faire.

Recevez, citoyen Ministre, l'hommage de mon respect.

MOREAU.

Conformément à cette lettre, le ministre écrivit, le 19 pluviose (8 février), au préfet du Rhône, pour lui faire part de la proposition. Celui-ci communiqua la lettre au citoyen Tabard, conservateur de la bibliothèque de la ville, qui était alors la bibliothèque de l'École Centrale, et qui lui répondit le

Digitized by Google

13 prairial (2 juin). Il déclare d'abord qu'il n'a rien trouvé de relatif à l'Yonne. Il offre seulement un exemplaire de l'*Encyclopédie* in-folio, un exemplaire incomplet des *Mémoires de l'Académie des sciences* et quelques autres ouvrages ; et, pour faire plus facilement accepter son offre, il déprécie autant qu'il le peut les manuscrits d'Auxerre. « Cela n'empêche pas, dit-il en terminant, que je n'apprécie infiniment l'offre du bibliothécaire de l'Yonne, laquelle mérite en effet d'être accueillie et acceptée par quelque voie que cette affaire puisse se consommer. Les 80 volumes de recueils, d'après le détail que j'ai sous les yeux, ont un véritable prix, et ne peuvent en avoir nulle part autant que dans la bibliothèque de Lyon, quoiqu'il ne s'agisse pas de monuments autographes de la plume de grands hommes, et qu'on ait de la peine à concevoir comment ces originaux, qui semblent avoir fait partie de véritables archives, ont pu être transportés et réunis à cette distance de leur sol natal, plusieurs de ces manuscrits étant d'ailleurs suppléés par les imprimés : ce n'en sont pas moins des monuments parlants qui peuvent offrir des particularités ignorées, intéressantes surtout pour le pays que nous habitons. »

On voit que le bibliothécaire de Lyon ignorait complètement l'origine des manuscrits d'Auxerre. Naturellement M. Najac, le préfet, n'en savait pas davantage. Le 15 prairial, il envoya la lettre de M. Tabard au ministre, avec une recommandation spéciale, le priant de « prendre des mesures dignes de sa bienveillance éclairée pour faire rentrer dans les dépôts de Lyon des pièces importantes qui n'auraient jamais dû en être distraites. »

Le ministre, approuvant l'échange, fit connaître cette réponse au bibliothécaire de l'Yonne par une lettre en date du 10 frimaire an XI (1er décembre 1802), mais les choses en restèrent là, parce que, sur ces entrefaites, les écoles centra-

Digitized by Google

les avaient été supprimées (1er mai 1802), et les bibliothèques cédées par le gouvernement aux villes dans lesquelles elles se trouvaient, à la condition d'en prendre soin et de payer le conservateur. Auxerre devint, à ce titre, propriétaire de la bibliothèque du département de l'Yonne, qui, n'ayant plus de bibliothèque, n'eut plus de bibliothécaire avec lequel on pût traiter. Peut-être pourrait-on contester la légalité ou du moins la convenance de la concession ; mais je laisse ce soin à d'autres ; je dirai seulement que cette transformation ne fut ni subite ni régulière. La ville d'Auxerre ne se montra pas très-empressée de remplir ses engagements moraux et de faire jouir le public de cette bibliothèque, ce qui était une condition de la cession faite par le gouvernement. Forcée d'enlever les livres du lieu où ils avaient été installés, l'abbaye Saint-Germain, qui était une propriété de l'Etat, la municipalité les fit déposer provisoirement dans les bâtiments du collége, à elle appartenant, et où ils restèrent pendant vingt ans entassés dans les greniers, exposés à la pourriture et aux dilapidations du premier venu. Elle fut bien punie de cette négligence.

Chaptal, ex-professeur de chimie à l'ancienne université de Montpellier, étant devenu ministre de l'intérieur, voulut donner un souvenir de reconnaissance, sinon à cette université, qui n'existait plus, du moins à l'établissement qui lui avait succédé, la Faculté de médecine. En conséquence, il chargea M. Prunelle, qu'il avait connu à cette Faculté, et qui se trouvait alors à Paris, de parcourir un certain nombre de départements, dont il lui traça lui-même l'itinéraire, et d'y recueillir, dans les dépôts littéraires appartenant à la nation, tout ce qui pourrait convenir à cet établissement, afin de remplacer l'ancienne bibliothèque de l'université, qui avait été supprimée, ainsi que cette dernière, dans la crise révolutionnaire. M. Prunelle devait explorer les dépôts qui se trou-

Digitized by Google

veraient sur son passage, depuis le Mans jusqu'à Avignon, et depuis Alby jusqu'à Chaumont. Mais cette mission ne produisit presque rien. Plus tard, M. Prunelle fut adjoint à MM. Chardon de la Rochette et Maugerard. Dans cette nouvelle mission, il visita l'est de la France, et cette fois fit une copieuse moisson de toute sorte de livres, tant à Dijon qu'à Troyes et à Auxerre. Il y enleva tout ce qui lui parut précieux à un titre ou à un autre. Usant sans discrétion de la latitude qui lui avait été donnée, et que le désordre de cette époque anti-littéraire semblait autoriser, il enleva aux villes que je viens de nommer jusqu'aux monuments de leur propre histoire (1), et cela pour en gratifier la FACULTÉ DE MÉDECINE *de Montpellier*.

J'ai retrouvé l'inventaire des livres qui furent par lui tirés de la bibliothèque d'Auxerre; il comprend 141 ouvrages imprimés, et 27 ouvrages manuscrits. Parmi ces derniers, nous en trouvons trois, formant une soixantaine de volumes, qui provenaient certainement de la bibliothèque la Valette. En voici l'indication :

1° Manuscrits de Guichenon sur l'histoire et la généalogie, in-4°, 33 volumes.

2° Histoire littéraire de Lyon, in-fol. 7 volumes.

3° Mémoires de l'état de plusieurs provinces de France, fournis par les intendants, et formant en quelque sorte une statistique, in-4°, 20 volumes.

Ce dernier numéro est probablement l'article (*e*) de la lettre de M. Moreau ; mais dans cette lettre on ne lui donne que 2 vol. ; je n'ai pu éclaircir cette affaire parce qu'il n'y a pas de trace de ce livre dans la bibliothèque de la Faculté de

(1) C'est ainsi que Montpellier a hérité des manuscrits de Bouhier sur la Bourgogne, qui revenaient de droit à Dijon, et du *Missale Senonense*, provenant de Sens, et qui fut enlevé à la bibliothèque d'Auxerre, où il avait été transporté.

Digitized by Google

médecine de Montpellier, où j'ai retrouvé au contraire, outre les deux premiers numéros, deux autres ouvrages non spécifiés ici, et qui furent sans doute ajoutés *par dessus le marché à l'acquisition* de M. Prunelle. Ces deux ouvrages sont : 1° la copie du cartulaire de Savigny, de 1700, et 2° le *Lugdunum priscum* de Claude de Bellièvre.

Quoi qu'il en soit, cet enlèvement eut lieu le 26 thermidor an XII (14 août 1804), comme le constate l'inventaire dont j'ai déjà parlé, qui fut laissé au préfet de l'Yonne, et qui est signé « Prunelle, commissaire du gouvernement chargé de toutes les recherches relatives aux sciences et aux arts. » Une lettre du préfet nous apprend que ces livres furent expédiés au ministre de l'intérieur le 9 fructidor suivant (27 août), par la voie du coche d'Auxerre, et qu'ils étaient renfermés dans deux caisses.

Quand on parcourt aujourd'hui le catalogue des manuscrits de la Faculté de Montpellier, on se demande où Monsieur Prunelle avait la tête lorsqu'il fit choix de tant de livres divers, romans, histoire, géographie, littérature, etc, pour une école de médecine. Il dut bien se repentir plus tard, lorsqu'il fut devenu maire de la ville de Lyon (où il a commencé sa fortune politique), de n'avoir pas songé à restituer à cette ville les manuscrits de la Valette; nous laissons ces récriminations inutiles aujourd'hui, et poursuivons notre historique.

Nous avons dit comment la bibliothèque du département de l'Yonne était devenue municipale, et ce qui lui était arrivé alors. En 1824, la ville d'Auxerre songea enfin à remplir ses engagements. Le maire nomma bibliothécaire M. Lefebure, ancien militaire et chevalier de la légion d'honneur, qui remit ce dépôt en ordre ; j'ai eu l'honneur de connaître ce bibliothécaire, dans les circonstances dont il me reste à parler.

Digitized by Google

Il y a une vingtaine d'années, j'entrepris d'écrire une histoire du Forez.

Après avoir rédigé un premier travail à Paris, je me rendis dans ce pays, pour recueillir de nouveaux renseignements sur les lieux. Une de mes courses m'ayant conduit à Charlieu, j'y vis un notaire qui m'annonça tenir du bibliothécaire d'Auxerre, qui était un de ses amis, qu'il y avait dans ce dépôt plusieurs volumes manuscrits relatifs au Forez. Quoique je ne connusse alors aucun des faits que je viens de raconter, et que j'eusse été déjà fort souvent déçu dans mes espérances, j'écrivis à tout hasard à ce bibliothécaire, le 3 septembre 1834, une lettre datée de Lyon, où je m'étais rendu pour explorer les archives du Rhône.

Quelle ne fut pas ma surprise en recevant quelques jours après la lettre suivante, datée d'Auxerre le 5 septembre :

« Monsieur,

« Espérant que ma lettre vous trouvera encore à Lyon, je m'empresse de répondre à celle que vous m'avez écrite, datée de cette ville, le 3 du courant.

La bibliothèque de la ville d'Auxerre possède les manuscrits suivants concernant l'histoire du Forez :

« 1° Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Foretz (*sic*), en forme d'annales, etc., par M. Jean-Marie de la Mure, prêtre, docteur en théologie, conseiller, aumônier du roi, sacristain et chanoine de l'église royale de Montbrison. 2 volumes in-4°. Le frontispice porte la date de 1675. Le manuscrit est de la main de l'auteur (1).

« 2° Recueil de pièces justificatives concernant cette histoire, et dont une partie a été écrite par M. de la Mure lui-même.

« 3° Pièces concernant l'appel de l'arrière-ban du Foretz. 3 volumes petit in-folio, dans lesquels se trouvent des pièces relatives à cet objet.

(1) M. Lefebure se trompait, ce n'est qu'une copie, et même d'un scribe ignorant, qui a altéré tous les textes.

Digitized by Google

« 4° Recueil abrégé des actes faits au bénéfice des comtes de Foretz, etc. Manuscrit in-4° du XVIIe siècle.

« 5° Cartulaire écrit au XIVe siècle, où sont rapportés les reconnaissances et hommages-liges des seigneurs envers les comtes de Foretz. Manuscrit sur papier, in-4°.

« La bibliothèque d'Auxerre ne consentirait à se dessaisir de ces manuscrits qu'en faveur de la bibliothèque de Montbrison, ville qu'ils concernent particulièrement, et sur la demande que les autorités en pourraient faire à M. le ministre de l'instruction publique, auquel j'ai fourni copie du catalogue des manuscrits.

« J'apprendrais avec plaisir que M. le ministre, accueillant la demande qui lui serait faite à ce sujet, m'autorisât à faire l'envoi des manuscrits ci-dessus à la ville de Montbrison, et qu'il voulût bien fixer lui-même l'indemnité ou l'échange qu'il serait possible de donner à la ville d'Auxerre.

« En attendant, la communication de ces manuscrits ne sera faite que sur les lieux, à la bibliothèque de la ville d'Auxerre. Je désire beaucoup qu'ils vous paraissent être assez importants pour vous déterminer à venir en prendre connaissance en personne. »

Je revins de suite à Montbrison, où je mis toutes les autorités en campagne pour obtenir l'échange proposé. J'écrivis en outre personnellement au ministre de l'instruction publique (c'était alors M. Guizot), qui approuva la proposition, et voulut bien se charger de donner des livres à la bibliothèque d'Auxerre en compensation de nos manuscrits ; mais, grâce aux lenteurs des bureaux, je ne pus être mis en possession que six mois après, encore m'avait-il fallu faire plusieurs voyages tant à Auxerre qu'à Paris.

Voici le relevé exact de ce qui fut cédé par la bibliothèque d'Auxerre, et que j'ai livré à celle de Montbrison avec beaucoup d'autres livres, suivant inventaire signé par le maire et publié dans le *Journal de Montbrison*, avec une lettre de moi, du 17 novembre 1835.

1° *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*,

Digitized by Google

par de la Mure, 2 gros volumes in-fol., portant la date de 1675. C'est une copie. Cette copie ou l'original se trouvait entre les mains du docteur Falconnet, médecin à Roanne, en 1677, comme je l'ai rapporté dans une *Lettre à M. d'Assier*, imprimée dans le *Journal de Montbrison*, du 13 janvier 1850. J'ai joint à ce manuscrit la lettre de M. Guizot qui a autorisé l'échange.

2° *Documents généraux*, 3 vol. in-fol. renfermant tous les documents recueillis par de la Mure, pour la composition de son livre. Plusieurs pièces sont inédites.

3° *Arrière-ban du Forez*, 7 volumes de différents formats. Je ne sais si ces volumes viennent de la Mure ou directement de M. de la Valette.

4° *Foi et hommage*, 2 vol. de différente grandeur, contenant des hommages des seigneurs du Forez.

5° Sommaire du *Livre des compositions des comtes de Forez*, in-4°.

6°. Terrier de la Ferrière, in-4° de 1600; couvert en parchemin.

7° Plusieurs pièces concernant les revenus de l'église Notre-Dame de Montbrison.

Je ne suis pas bien sûr que ces dernières pièces proviennent d'Auxerre; mais je dois ajouter à cette nomenclature un petit ouvrage de de la Mure, la *Généalogie de la maison d'Urfé*, que j'ai publiée dans la monographie de cette feuille, imprimée en 1839. Cette généalogie formait un petit cahier in-folio, copié par M. de la Valette, comme j'ai pu m'en assurer à Montpellier même, en comparant les nombreux spécimens de cette écriture que je possède avec les notes de M. de la Valette, que renferme la bibliothèque de la Faculté de médecine de cette ville.

Voici tous les renseignements qu'il m'a été possible de recueillir sur les manuscrits de la bibliothèque la Valette. Je

Digitized by Google

ne me suis pas occupé des imprimés, parce qu'outre la difficulté des recherches, ils étaient moins intéressants pour nous. Toutefois il est probable qu'il devait y avoir beaucoup d'ouvrages sur l'histoire de nos provinces, et peut-être bien quelques livres et brochures uniques.

Il ne me reste plus qu'à donner le catalogue des divers manuscrits que je viens de citer successivement, et à indiquer le dépôt où se trouvent ceux qui ont été retrouvés. Je commencerai par ces derniers : ils sont au nombre de vingt, formant un total de 69 volumes.

1. Arrière-ban de Forez, 7 vol. de différentes grandeurs. (La Bibl. de Montbrison).
2. Bellièvre (Claude de). Lugdunum priscum, ms. autographe, 1 vol. in-fol. (Bibl. de la Faculté de Montpellier). Il paraît, d'après une note de M. de la Valette, que ce livre passa d'abord dans les mains de Bullioud.
3. — Tractatus de bellis et induciis quæ fuerunt inter canonicos Sancti Johannis Lugduni et canonicos Sancti Justi, ex una parte, et cives Lugdunenses, ex altera. Manuscrit de la main de Claude de Bellièvre, que Menestrier a publié dans son *Hist. consul. de Lyon*, pr. p. 1 à 33.
4. Bullioud (Pierre). Lugdunum sacro-profanum, ms. original en 8 vol. in-4. — La Bibl. de la Faculté de Montpellier n'en a que 7 ; le 8e manque, on ignore où il est ; on peut rattacher à cette collection un volume du même auteur qui se trouve dans la Bibl. de la ville de Lyon, et un autre dans celle de feu Louis Coste.
5. — Collectanea pro ecclesia Lugdunensi, recueil de pièces en une liasse (Bibl. de la Fac. de Montpellier).
6. Cartulaire d'Ainay, petit vol. in-4, en parchemin, qui se trouve à la Bibl. nationale, et que je viens de publier à la suite du cartulaire de Savigny. (Voyez l'article suivant).
7. Cartulaire de Savigny, 1 vol. in-fol. copié en 1700, sur l'original conservé dans les archives de l'abbaye. On a rangé par erreur ce volume dans les manuscrits de Guichenon à la Bibl. de la Fac. de Montpellier. Voyez *Guichenon*. Je viens de publier ce cartulaire, avec le précédent, dans les *Documents inédits de l'histoire de France*, 2 vol. in-4°.
8. Foi et hommage des seigneurs de Forez, 2 vol. (la Bibl. de Montbrison).
9. Guichenon (Samuel). Recueil de pièces formé par cet auteur et composé de 35 vol. in-4, y compris le vol. de tables. Il n'en est parvenu que 33

Digitized by Google

à la Bibl. de la Fac. de Montpellier. Le 33e qui était une copie du Cartulaire de Savigny, est peut-être le volume qui se trouve aujourd'hui à la Bibl. nationale sous le n° 35 de la série des cartulaires. Il est certain que ce volume se trouvait encore dans le pays au milieu du XVIIIe siècle, car on y lit quelque part : « scellé à l'Arbresle, le 14 janvier 1758. » Peut-être M. de la Valette l'avait-il prêté pour résoudre quelque contestation. Quant au 34e volume, qui se composait d'une chronique de Savoie, M. Prunelle l'a donné à une autre ville si l'on s'en rapporte à cette note écrite de sa main dans la table : réservé pour la bibliothèque de ... (le nom a été omis). Le 35e vol. de cette collection est une table générale de toutes les pièces qu'elle renferme, écrite de la main même de M. de la Valette. Il existe une copie de cette table à la bibliothèque nationale (fonds Boulier 101) ; elle a en outre été imprimée récemment sous le titre d'*Inventaire des titres recueillis par Samuel Guichenon*, 1 vol. in-8°. Lyon, 1851.

10. Histoire littéraire de Lyon. (Voyez Bullioud, *Lugdunum sacro-profanum*).

11. Livre des compositions des comtes de Forez. (Menestrier, *Hist. consul.* pr. p. III). Ce livre est sans doute celui que de la Mure cite comme se trouvant de son temps dans les archives du Forez, et qui a été acheté récemment par M. Courbon, avoué à Saint-Etienne. C'est un vol. grand in-fol. en vélin. Il existe une copie de ce livre aux Archives et une autre à la Bibl. nationale.

12. Louvet (Pierre). Histoire de Beaujollois et de Dombes, 2 vol. in-fol. (Bibl. nationale).

13. Mailliard (Benoît). Manuscrit sur l'histoire de Savigny, un vol. petit in-fol. autographe. (A la Bibl. nationale).

14. Mure (J. M. de la). Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez, 1675, 2 vol. in-fol. (A la Bibl. de Montbrison).

15. — Documents, 3 vol. in-fol. (Ibid).

16. — Généalogie de la maison d'Urfé, 1 cahier in-fol. (Ibid).

(Sur les manuscrits de de la Mure, voyez mon *Hist. du Forez*, t. II, *Biographie*, pp. 44 à 63, et *Journal de Montbrison* des 23 et 30 novembre et 7 décembre 1844. Article tiré à part).

17. Pièces concernant les revenus de l'église Notre-Dame de Montbrison. (A la Bibl. de Montbrison).

18. Savigny. Différentes pièces sur cette abbaye, remplaçant le 34e volume de Guichenon, absent. (A la Bibl. de la Fac. de Montpellier). Voyez aussi *Cartulaire de Savigny*.

Digitized by Google

19. Sommaire du livre des compositions des comtes de Forez, in-4. (A la Bibl. de Montbrison).

20 Terrier de la Ferrière. Vers 1600, in-4. (A la Bibl. de Montbrison).

Les manuscrits inconnus, ou dont on a perdu la trace, sont au nombre de onze, formant 33 volumes:

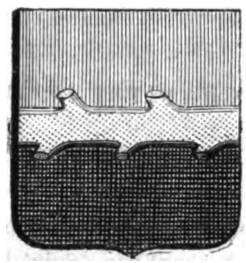
1. Bullioud (Pierre). Lugdunum sacro-profanum, in-4. (Le 7e volume de cette collection, qui était en 8 volumes, manque ; les autres sont dans la Bibl. de la Faculté de Montpellier).
2. Cartularium publicæ domus Lugdunensi. Olim Villanova, postea de Langes (et de Villars), nunc Bulliodorum , deinde de la Valette. Ce manuscrit , dont nous apprenons ici la transmission successive, est sans doute le cartulaire d'Étienne de Villeneuve, dont parle Menestrier, *Hist. consul.* pr. p. II.
3. Diplôme de Louis-le-Débonnaire de 816.
4. Etat de la Généralité de Lyon, recueil de documents imprimés et manuscrits sur la Généralité, 2 vol. in-fol. (Voyez *Mémoires sur l'état de plusieurs provinces*, etc.).
5. Inventaire des archives de Lyon, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est peut-être pas autre chose que deux des volumes du *Lugdunum sacro-profanum* de Bullioud.
6. Manuscriptum ex bibliotheca Athanacensi. Ce manuscrit est indiqué comme ayant passé de la bibliothèque des Bullioud dans celle de M. de la Valette (*Inventaire*, etc. fol. XII, verso). C'est peut-être la seconde pièce du 21e vol. de Guichenon (*Inventaire*, etc. fol. 65).
7. Mémoires sur l'état de plusieurs provinces de France, fournis par les intendants et formant une statistique, 20 vol. in-4. (Voir *État de la Généralité de Lyon*). D'après ce qu'en dit M. Moreau dans sa lettre au ministre, il semble que ce soit un recueil formé par M. de la Valette lorsqu'il était subdélégué de l'intendant de Lyon.
8. Priviléges de la ville de Lyon, 2 vol. in-fol en vélin et 1 en papier.
9. Registre de l'état-civil tenu par le consistoire protestant de Lyon, avant la révocation de l'édit de Nantes, 1 vol. in-fol.
10. Répertoire de notaire, 1 vol. in-fol.
11. Villeneuve (Etienne de). (Voyez *Cartularium publicæ domus Lugdunensi*).

J'espère que cet inventaire fera retrouver plusieurs des

Digitized by Google

pièces mentionnées ici, dans les bibliothèques où elles se trouvent aujourd'hui. Pour aider à cette reconnaissance, je donne ici l'écu des Planelli : tous les livres où on le verra, soit seul, soit uni à d'autres, proviennent de la bibliothèque la Valette.

A. Bernard.



Digitized by Google

NOTICE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

SUR

LA VILLE ET L'ABBAYE

DE

SAINT-RAMBERT-DE-JOUX.

(SUITE).

CHAPITRE IV.

BIOGRAPHIE.

Nous ferons en quelques mots seulement la biographie des hommes remarquables qui sont nés à Saint-Rambert, les notices de M. l'abbé Dépery étant assez répandues pour nous dispenser de plus amples détails.

Claude Guichard, seigneur d'Arandas, d'Argis, et de Tenay, naquit à Saint-Rambert, vers le milieu du XVIe siècle. Il fut secrétaire d'état, maître des requêtes et grand référendaire du duc de Savoie. Charles-Emmanuel Ier le nomma son historiographe. Parmi les ouvrages de ce savant, on lit encore avec fruit son *Traité des funérailles et diverses manières d'ensevelir des Romains, Grecs et autres nations tant anciennes que modernes.* Après sa mort, les ducs de Savoie reprirent les terres qu'ils lui avaient données.

Claude Mermet naquit vers le même temps à Saint-Rambert. Il alla s'établir à Chambéry, où il fut notaire et secrétaire ducal. Son principal titre de gloire est d'être l'auteur d'une des premiè-

Digitized by Google

res grammaires françaises qui aient été faites (1). Il a laissé encore, entr'autres ouvrages, des poésies dont le trop fameux quatrain sur les amis est la pièce la plus connue.

François Bourdin, jurisconsulte distingué, naquit à Saint-Rambert en 1675 et mourut en 1755. Sa probité et son savoir profond dans le droit lui valurent la faveur de Victor-Amédée et de Louis XIV. Il exerça longtemps les fonctions de juge-mage dans son pays, où sa famille existe encore aujourd'hui.

Son fils, Jean-Baptiste Bourdin, lui succéda dans la même judicature et avec le même succès. Né en 1708, il mourut affaibli par le travail, à l'âge de 49 ans.

La famille Grumet donna, dans le XVIIIe siècle, plusieurs hommes distingués à la ville de Saint-Rambert :

Philippe-Joseph Grumet, médecin habile, qui mourut en 1778;

Jean-Louis Grumet de Montpie, conseiller du roi, conseiller aux états de la province de Bugey et le dernier juge-mage de Saint-Rambert, mort en 1808, à l'âge de 76 ans ;

Le colonel Grumet de Montpie, officier du génie pendant la Révolution ; il avait épousé la petite-fille de Néricault Destouches, et mourut en 1815 ;

Enfin Jean-Marie Grumet, frère des deux précédents. Il avait été abbé de Saint-Martin-de-Canigou (et non Cannigon) dans les Pyrénées, et grand-vicaire de M. de Brienne, archevêque de Toulouse. Il fut décapité pendant la Révolution.

Etienne Chapuis, né en 1741, fut successivement curé d'Argis et bibliothécaire de l'école centrale de l'Ain. Il mourut à Saint-Rambert en 1818. L'abbé Chapuis s'occupa pendant presque toute sa vie d'archéologie, et surtout de numismatique. Il lut à la Société d'Emulation de l'Ain, dont il était membre, un grand nom-

(1) *La Biogr. port. univ.* s'exprime ainsi : né en 1550, mort en 1602, auteur de : *Pratique de l'orthographe française*, *Sophonisbe*, tragédie, *le Temps passé*, œuvre poétique, Nous ajouterons : *Le Devoir des femmes et la singulière manière de les empêcher d'être méchantes*. Lyon, 1583. — *Traité des consolations aux maris*, Lyon, 1583. *La grande Boutique des Usuriers, en vers français, avec l'Aventure extraordinaire d'un soldat qui mangea son cheval et son espée*, etc. (*Note du Directeur de la Revue*).

Digitized by Google

bre de dissertations sur différents sujets d'antiquité où l'on trouve du savoir et de la critique. Il avait commencé dans son pays même une collection de médailles qui acquit plus tard de l'importance, sans atteindre toutefois à beaucoup près les dimensions colossales que son biographe s'est plu à lui donner. M. l'abbé D., qui dans sa notice a cité comme *complètes* les divisions de ce médailler, tant en argent qu'en bronze, pour ce qui concerne l'histoire romaine *entière*, n'avait sans doute pas vu la collection du curé d'Argis. Il se serait abstenu de la mettre au-dessus ou à côté de celle de la Bibliothèque royale pour le nombre et la conservation des as, tandis qu'elle n'en renfermait pas un seul multiple, et de considérer comme *complet* un médailler, fruit des économies d'un pauvre prêtre, lorsque les prodigieux cabinets du Vatican, de Paris et de Vienne n'ont pas cette prétention.

Victor Augerd, avocat, né à Saint-Rambert en 1758, exerça longtemps dans cette ville les fonctions de juge de paix. La variété et la solidité de ses connaissances, la droiture et la noblesse de son caractère l'ont fait admirer et vénérer de tous ceux qui l'ont connu; c'était un véritable philosophe pratique. Victor Augerd s'est fait connaître hors de son pays par son profond savoir en botanique. La belle collection de plantes qu'il avait faite dans ses fréquents voyages, a été léguée par lui à la Société d'Emulation de l'Ain, dont il était membre. Il est mort en 1837.

CHAPITRE V.

L'ABBAYE.

De l'antique abbaye de Saint-Rambert, on ne rencontre plus aujourd'hui que des débris épars et presque méconnaissables. Nous essayerons toutefois de réunir par la pensée ces restes d'un passé illustre. Nous n'y trouverons pas les éléments d'une restauration complète, mais, du moins, nous nous ferons d'après eux une idée approximative de l'importance monumentale que dut avoir le couvent.

Les bâtiments de l'abbaye s'étendaient sur un plateau exposé

Digitized by Google

au levant et au sud, à cent mètres environ du torrent de Brevon et sur sa rive droite. Leur élévation au-dessus de son niveau était à peu près de cinquante mètres, et leur distance de l'Albarine d'un peu plus de deux cents. Abrités au couchant par les hautes crêtes d'Angrière, et au nord par le contre-fort de Mont-Joux, dont le ruisseau de la *Fondrière* les séparait, ils occupaient le seul emplacement à la fois praticable, chaud, fertile, et à l'abri des inondations, qu'il y ait dans le voisinage de Saint-Rambert. On a remarqué déjà que les fondateurs de couvent savaient choisir admirablement l'assiette de leurs maisons. Les facilités de la vie, la beauté du site, et ce que nous appellerions aujourd'hui le confort, ne les préoccupaient guères moins que le silence et la tranquillité. Aussi n'est-il point certain, malgré l'autorité de la légende, que le choix de saint Domitien fût fondé uniquement sur l'isolement du lieu. Les habitations, on l'a vu, se pressaient nombreuses dans les alentours, et le désert de Brevon ou Brebonne, si désert il y avait, put être à peu de frais un séjour fort agréable.

Les particuliers devenus acquéreurs à la suite de la Révolution, ayant démoli le couvent, sauf un fragment vers l'entrée, et la maison du prieur, tout deux relativement modernes et encore dénaturés depuis, on ne pourrait se faire maintenant qu'une idée très-fausse de l'ancien aspect du monastère. Il est bon de savoir que le long espace compris entre l'entrée et la maison du grand-prieur, était occupé du nord au sud par une ligne de bâtiments; c'était le logement des religieux proprement dits. Depuis la même entrée, une seconde ligne de construction s'étendait de l'ouest à l'est et faisait un angle droit avec les précédentes; c'était le petit prieuré et le palais abbatial. D'un autre côté, à la suite de la maison du prieur, existaient quelques maisons destinées aux dignitaires, puis, de l'extrémité de celles-ci jusqu'au palais abbatial, partait en équerre un mur au centre duquel aboutissait perpendiculairement l'église. Ce monument occupait donc à peu près le centre d'un carré presque régulier; le reste de la superficie était partagé en cours, hangars et jardinets.

En dehors du couvent, du côté du sud, une petite chapelle dé-

Digitized by Google

diée à saint Roch s'élevait sur un monticule ; tout auprès était le cimetière de l'abbaye. Une charte de 1268, citée par Collet, nous apprend que les corps des habitants de Saint-Rambert, décédés après l'âge de sept ans, étaient enterrés dans ce cimetière, et que les droits de sépulture, les chandeliers ou cierges, et les vêtements précieux des défunts appartenaient aux moines. Il est probable que les enfants étaient enterrés autour de l'église paroissiale, dans le cimetière actuel.

Il ne paraît pas que les constructions de notre abbaye méritent de grands regrets de la part des artistes ni des antiquaires. On n'a trouvé dans leurs débris rien d'orné, rien de monumental, rien même d'ancien ; car nous ne pouvons employer ce mot pour de pauvres moulures du XVe ou XVIe siècle dont les portes étaient entourées ainsi que les fenêtres ; pour de mesquins écussons dont la date la plus reculée serait de 1480 ; enfin pour de longues murailles presque récentes, froides, lisses, monotones, et qui allaient tomber d'elles-mêmes, lorsque le marteau du maçon les jeta sur le sol.

Il n'en est malheureusement pas ainsi de l'église, intéressante par son antiquité, sinon par son élégance et ses vastes dimensions. Elle devait ajouter à l'agrément du paysage, et comblerait aujourd'hui une lacune fâcheuse parmi les rares monuments religieux du Bugey. Elle fut démolie en 1793, et, certes, on ne s'attendait pas à en voir reparaître une portion remarquable, lorsqu'un éboulement arrivé en 1838, au milieu d'un parterre, à la place qu'avait occupée le chœur, fit supposer que la crypte existait encore. L'abside centrale de cette crypte et les arrachements de ses absides latérales se voyaient toujours, il est vrai, au bord d'un chemin où elles servaient de contre-forts au jardin supérieur, mais on croyait l'intérieur anéanti, et le parement défiguré par des réparations maladroites n'attirait nullement les regards. Les déblais terminés, on procéda à une restauration complète. Les murs étaient intacts ; les jours bouchés furent rouverts ; la suppression de l'escalier communiquant avec l'église nécessita une porte dans le milieu de la convexité de l'abside centrale. Les colonnes gisaient renversées, mais les frag-

Digitized by Google

ments en place et la forme des voûtes indiquèrent leur position. Enfin les amorces des voûtes dirigèrent le rétablissement de leur appareil compliqué. Au dessus de la crypte on éleva un pavillon qui montre au loin l'emplacement du chevet de l'ancienne église; on y utilisa quelques chapiteaux assez curieux, trouvés, à différentes époques, en fouillant le sol. Une portion du soubassement des murs du chœur existe encore. Il avait été décoré à deux reprises de peintures à fresque : la plus ancienne, à fond blanc, était composée de guirlandes de fleurs et d'ornements dans le goût du XVe siècle ; la seconde, appliquée sur celle-ci, n'offrait qu'un misérable badigeon jaunâtre, accompagné, en guise de bordures, de draperies rouges à franges jaunes, avec de gros nœuds de distance en distance. Pour la crypte, placée, depuis sa restauration, sous le vocable de saint Domitien, nous la décrirons en peu de mots. Elle se compose, comme nous l'avons dit, de trois absides en partie souterraines, dont celle du centre a le plus grand diamètre. Celle du sud n'a pas été entièrement déblayée. Toutes sont ornées, dans leur circonférence intérieure, d'arcatures simulées sans ornements, sauf ceux que nous indiquerons plus loin. Leurs archivoltes et les consoles ou colonnes engagées qui les supportent sont en moellons de petit appareil, comme le reste des murs. Trois fenêtres à plein-cintre, nous devrions dire trois meurtrières, éclairaient la crypte centrale ; l'une d'elles a été remplacée par la nouvelle porte ; deux donnent du jour dans les hémicycles latéraux. Quatre colonnes placées en carré dans l'abside centrale, et deux seulement disposées parallèlement au grand axe de l'église, dans les absides latérales, supportaient les retombées des voûtes. Celles-ci, grossièrement uniformes et d'une très-petite portée, sont d'arêtes, à plein-cintre, avec arcs doubleaux. En raison du poids minime qu'elles supportent, les colonnes sont d'une pierre blanche, tendre, tirée sans doute d'Evosge ou de Lacoux. Il serait difficile de trouver quelque chose de plus barbare et de plus désagréable que la forme de ces colonnes. Leurs fûts sans bases, quelquefois d'une seule pièce, sont en fuseaux très-renflés. Les chapiteaux ne sont que des pyramides tronquées, renversées et chanfreinées

Digitized by Google

aux arêtes verticales. L'autel, placé aujourd'hui à l'occident, contre le mur du fond, était adossé à la portion circulaire de la maîtresse-apside ; sa face, d'une grande pierre commune, n'a qu'une moulure très-simple autour d'un champ légèrement enfoncé ; un charnier a été trouvé au devant. Deux portes s'ouvrent à droite et à gauche dans les absides secondaires ; le linteau de celle qui conduit au nord porte un grand lobe sculpté en creux et semble appartenir à une ancienne restauration. La chapelle qui vient à la suite renfermait un petit escalier communiquant avec l'église supérieure. Les sculptures qu'on y voit sont les seules de toute l'abbaye qui restent encore sur place. Ce sont : une main et une tête de taureau grossièrement sculptées sur des consoles, à la naissance de la voûte. Par malheur, la barbarie n'a pas d'époques. La leur, qui est extrême, ferait supposer qu'elles sont l'œuvre d'un enfant, et il est impossible de s'en servir comme d'un point de départ pour fixer l'âge du monument. Nous ne pouvons pas non plus asseoir une supposition sur l'examen seul de l'appareil, qui est ici de moëllons très-réguliers et très-petits, car la facilité de se procurer dans les environs des pierres d'un volume égal, a dû favoriser singulièrement le parallélisme des assises. Toutefois nous serons amené à une date approximative, soit par l'examen des caractères négatifs plutôt que positifs de notre monument, soit par le style ancien des chapiteaux qu'on a trouvés épars autour de lui, soit enfin par la certitude que l'église supérieure, en certaines portions, était l'œuvre du XIe et du XIIe siècle. Nous croyons donc qu'on peut assigner le XIe aux cryptes que nous venons de décrire. Nous ne connaissons rien d'antérieur dans tout le pays.

H. LEYMARIE.

(*La fin au prochain numéro*).

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

MESSIEURS,

Si j'avais à prendre la parole pour un discours solennel en présence de cette assemblée à laquelle donne un éclat inaccoutumé le savant illustre qui la préside, je serais en ce moment plein de trouble et de défiance. Mais ma tâche plus facile et moins brillante consiste en un simple compte-rendu des travaux de la Faculté des lettres, où il ne sera question, comme à l'ordinaire, que de nos cours et de nos examens, sujet qui revient le même chaque année, et que je n'espère pas ranimer ni rajeunir.

J'appellerai surtout votre attention sur la première application du nouveau programme du baccalauréat ès-lettres, et sur la règle qui a apporté quelques restrictions à la liberté jusqu'à présent illimitée du choix et de la durée des sujets de nos cours. En même temps que la plupart des Facultés des lettres recevaient des Facultés de droit un auditoire obligé et destiné à se renouveler tous les trois ans, il a paru convenable de régler la matière de nos cours et de l'enfermer dans le même espace de temps. S'il n'a pas été fait d'exception à cette mesure générale pour les Facultés des lettres qui n'ont pas l'avantage d'être voisines des Facultés de droit, c'est sans doute parce qu'elle nous laisse une

Digitized by Google

latitude assez grande pour pouvoir toujours varier nos leçons au bout de chaque période de trois ans, devant un auditoire qui ne varie pas, ou du moins qui ne varie qu'insensiblement. En effet, la règle nouvelle à laquelle nous sommes soumis, peut très-bien se concilier avec cette liberté d'allure qui nous semble essentielle à l'enseignement supérieur des lettres. Voici d'ailleurs, Messieurs, tout ce qu'elle nous prescrit, et, en conformité avec ses prescriptions, voici les sujets de nos cours de cette année.

Le professeur de littérature ancienne doit prendre le sujet de son enseignement, la première année, dans l'histoire de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'au temps de Périclès, et dans la littérature latine, jusqu'au siècle d'Auguste; la deuxième année, dans les siècles de Périclès et d'Alexandre, et dans celui d'Auguste; la troisième, dans la période qui s'étend depuis Alexandre jusqu'à Justinien, et depuis Auguste jusqu'à la fin de l'empire d'occident.

Le professeur présentera donc dans le cours de cette année une histoire de la littérature grecque jusqu'au siècle de Périclès. Après des considérations générales sur l'origine, la religion et les mœurs des diverses populations de la Grèce, sur la langue grecque et ses dialectes, il travaillera à éclaircir la période des chantres sacrés et des poètes législateurs. Passant ensuite à l'histoire de la poésie épique, il discutera la question homérique, et il achèvera la part de la littérature grecque par l'histoire des origines du théâtre jusqu'à Eschyle. Il exposera parallèlement, dans une de ses deux leçons, la période correspondante de la littérature latine. A l'histoire et à l'analyse, il joindra l'explication des textes les plus importants sous le rapport de la langue, de l'histoire et du goût.

Remarquez, Messieurs, que ni la lettre ni l'esprit du programme n'imposent au professeur d'embrasser également toutes les parties de son double et vaste sujet pour recommencer de la même manière cette même histoire, nécessairement fort abrégée, devant des auditeurs qui, l'ayant entendue trois ans auparavant, ne se soucieraient peut-être pas de l'entendre une seconde fois. Tout ce qu'on lui demande, c'est de prendre son sujet dans ces deux

Digitized by Google

périodes, et cette expression d'un vague calculé et tout à fait libéral, se retrouve à dessein dans chacun de nos programmes. Nous demeurons donc libres de nous attacher à telle ou telle question, à telle ou telle partie de préférence aux autres, dans le vaste cercle des matières ou des périodes entre lesquelles se partagera notre enseignement. On a voulu mettre obstacle aux petits sujets, aux recherches trop longues de détails plus intéressants pour le professeur que pour l'auditoire, on a voulu prévenir les écarts de méthode, on n'a pas voulu nous enchaîner.

L'Italie, l'Espagne, le Nord auront tour à tour une des trois années de l'enseignement du professeur de littérature étrangère. C'est la littérature espagnole et portugaise qu'il a choisie pour le sujet des leçons de cette année. Il remontera aux origines de la langue et de la littérature espagnole ; il fera une excursion en Portugal en l'honneur de Camoens ; puis, revenant à l'Espagne, il fera l'histoire de son théâtre, à partir des premiers drames de Cervantes, jusqu'à l'époque où, après s'être élevé avec Calderon à son plus haut degré de perfection et de gloire, il perd son originalité dans des imitations étrangères. Comme l'année dernière, il consacrera une de ses deux leçons à la continuation de ses savantes études sur la grammaire comparée.

Les origines de notre littérature avec le XVIe siècle, le XVIIe et le XVIIIe, forment les trois grandes divisions naturelles du cours de littérature française.

Le professeur fera l'histoire de la poésie française jusqu'à Malherbe. Après des considérations sur la formation de la langue française, il analysera quelques-uns des plus anciens monuments poétiques des dialectes d'oc et d'oïl, les principales épopées des trois grands cycles épiques du moyen-âge et des poèmes d'une autre famille, *le roman du renard*, les *fabliaux* qui abondent en précieux renseignements sur la vie héroïque, bourgeoise et populaire du moyen âge. Quelques leçons sur la poésie de transition le conduiront du moyen âge à la renaissance, où il distinguera les diverses traditions poétiques qui traversent le XVIe siècle, l'école gauloise de Villon et l'école de la renaissance proprement dite qui a sa plus haute expression dans Ronsard. Il fera précéder

Digitized by Google

d'un rapide tableau des commencements de la poésie dramatique, l'étude des premiers essais de notre théâtre classique. Enfin, il conduira la poésie française jusqu'au moment où la prosodie et le style poétique achèvent de se fixer sous l'influence de Malherbe.

Les trois années du professeur d'histoire seront partagées entre l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. Il faut évidemment qu'il renonce à raconter en aussi peu de temps la suite complète des faits pour s'attacher aux considérations générales qui les éclairent, ou à l'histoire plus difficile et plus importante des institutions et des mœurs. Aussi a-t-il choisi pour sujet du cours de cette année, le tableau des institutions politiques des républiques de l'antiquité, de leurs développements et de leurs modifications successives. Après quelques leçons sur la législation de Lycurgue, il passera à celle de Solon, et fera l'exposition complète des développements et des révolutions de la constitution athénienne, mettant en scène les grands hommes qui y jouèrent un rôle, et rattachant l'histoire de la Grèce tout entière à celle de l'Agora. D'Athènes il ira à Rome; à partir des origines du sénat et de la constitution de Servius Tullius, il suivra les différentes phases de la république jusqu'à Auguste, et il ne parlera de ses longues guerres qu'autant qu'il sera nécessaire pour faire comprendre l'agrandissement successif de la puissance romaine. Ce sera un commentaire de la grandeur et de la décadence des Romains, mais accompagné de scènes et de récits puisés dans les historiens anciens, et de discussions empruntées à la critique et à l'érudition modernes.

On exige du professeur de philosophie qu'il prenne le sujet de ses leçons, la première année, dans la psychologie et la logique, la deuxième année, dans la morale et la théodicée, la troisième, dans l'histoire de la philosophie. Dans le cours de cette année, il s'appliquera à donner des notions précises et exactes de la conscience, de la spiritualité, de la sensibilité et de la liberté. Mais il étudiera principalement l'intelligence, et dans l'intelligence, la raison. Sur les caractères et la nature de cette raison, il fondera l'existence d'un vrai, d'un bien, d'un beau absolus, et la réfutation du scepticisme de Kant, qui, sans plus s'arrêter, comme le scep-

Digitized by Google

ticisme ancien, à une guerre de chicane et de détail contre nos facultés intellectuelles, condamne tout d'abord et à jamais notre intelligence à ne saisir que des apparences, par cela seul qu'elle est intelligence humaine.

Ainsi, Messieurs, tout en gardant la liberté qui leur convient, nos cours présenteront plus d'ensemble, ils auront un commencement, un milieu et une fin dans un temps déterminé. Par là nous espérons attirer à nous un plus grand nombre de jeunes gens studieux, qui tiendront à honneur de couronner leurs études dans les colléges par un stage de trois ans dans les cours de l'enseignement supérieur des lettres. D'un autre côté, nous espérons bien aussi ne pas perdre au bout de trois ans nos anciens et fidèles auditeurs, et tous ceux qui voudraient nous honorer d'une plus longue assiduité, par le soin que nous aurons de varier nos leçons et même nos sujets, dans les limites du programme, au retour de chacune des périodes triennales de notre enseignement. Sans doute, nous eussions aimé à voir nos chaires entourées de la jeunesse des écoles, mais enfin jusqu'à présent, grâce aux amis des lettres et de la philosophie répandus dans toutes les classes de cette grande cité, nous avons pu nous en passer, et nous espérons pouvoir nous en passer encore à l'avenir. Ce que d'autres ont gagné en auditeurs obligés, notre ambition, Messieurs, sera de le gagner en auditeurs volontaires, quoiqu'il nous faille toujours lutter contre les mêmes obstacles matériels que je signalais l'année dernière, quoique nous ne puissions mettre nos cours aux heures les plus convenables pour le grand nombre.

Des cours je passe aux examens, auxquels la réforme du baccalauréat a donné, cette année, un intérêt particulier. Le nombre des candidats qui, l'année dernière, était de 460, n'est plus que de 342, et il faut s'attendre à le voir diminuer encore davantage, le baccalauréat ès-lettres n'étant plus, comme autrefois, la porte unique des carrières libérales. Sur ces 342 examens, il y a eu 201 ajournements. Mais il importe de considérer à part les deux sessions d'avril et d'août qui, à cause de la première application du nouveau programme, renferment des avertissements plus directs pour les candidats de l'année prochaine. Or, dans ces deux

Digitized by Google

sessions, sur 223 candidats, 142, c'est-à-dire, à peu près les deux tiers, ont été ajournés, ce qui nous ramène aux plus mauvaises proportions des années antérieures, sans autre cause, je dois le dire, que la difficulté plus grande des nouvelles épreuves. La composition française ou latine ajoutée pour la première fois à la version, a dû particulièrement attirer notre attention. Parmi les compositions françaises, quelques-unes nous ont paru bonnes, plusieurs passables, mais dans un grand nombre nous avons été frappés de l'absence de jugement et de goût, et nous n'avons trouvé qu'un amas indigeste de diffuses réminiscences. On aurait dit qu'il y avait entre les candidats une sorte de rivalité malheureuse, non pas à qui ferait le mieux, mais à qui ferait le plus. A peine le sujet donné, aussitôt et sans un seul moment laissé à la réflexion, on voit toutes les plumes courir pour ne plus s'arrêter quatre heures durant. Qu'ils fassent plus de cas, s'il est possible, à l'avenir, du grand précepte de l'art poétique :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

J'ajouterai, pour la plupart des candidats : avant que de faire une composition latine, apprenez donc aussi à écrire en latin. Il faut entendre ce frémissement d'effroi qui parcourt tous les rangs de la série infortunée à laquelle le sort ennemi vient d'infliger un sujet latin. Appréhensions, hélas ! trop bien justifiées, car, sauf quelques exceptions bien rares, que de fautes grossières, ou tout au moins quelle absence complète de latinité ! Le dirai-je ? Quelques-uns semblaient avoir pris pour modèle le latin du *Malade imaginaire* plutôt que celui de Cicéron. Si cette épreuve n'a pas été fatale à un plus grand nombre encore, croyez qu'il a fallu que nous eussions à cœur d'adoucir un peu les transitions et d'observer une certaine loi de continuité entre les bacheliers de la veille et ceux du lendemain.

Cependant il est bon de faire remarquer que, néanmoins, sur les 142 ajournements dont je parlais tout à l'heure, 107 ont été déterminés par les compositions. Si notre sévérité à l'égard de la version latine commence, après quelques années, à porter ses fruits ; si j'ai enfin à signaler dans cette épreuve un incontestable

Digitized by Google

progrès, pourquoi ne pas nous flatter que par les mêmes moyens nous obtiendrons tôt ou tard un semblable résultat pour les nouvelles compositions ?

Dût-on me trouver d'humeur difficile et plus enclin au blâme qu'à l'éloge, je ne dirai pas plus de bien de l'explication grecque que de la composition latine. Afin de rendre impossible toute préparation mécanique et matérielle, et pour persuader aux candidats que le plus court parti était tout simplement d'apprendre le grec ou au moins du grec, le nouveau programme a singulièrement augmenté le nombre, l'étendue et la difficulté des textes. Homère et Sophocle, Plutarque en compagnie d'autres encore, y figurent tout entiers. Il va sans dire que nous n'avons pas cherché les passages les plus difficiles, que jamais les secours du professeur n'ont manqué au candidat; et, néanmoins, combien de fois l'explication n'a-t-elle pas été impossible! Représentez-vous, je vous prie, en présence de Sophocle, la triste figure d'un candidat qui ne pourrait pas même comprendre une fable d'Esope. Que les bons élèves cependant ne se découragent pas, dans l'impossibilité de préparer tous les auteurs grecs du nouveau programme. Nous sommes raisonnables : nous ne leur demandons pas d'avoir tout vu, tout préparé, de tout comprendre à première vue, mais de prouver qu'ils ont étudié le grec. Il peut plaire sans doute à un candidat malheureux de raconter qu'il a été renvoyé parce qu'il n'a pas expliqué à livre ouvert toute l'*Iliade*, toute l'*Odyssée*, toutes les tragédies de Sophocle, afin d'indigner contre nos rigueurs les crédules et les simples; mais qu'il soit sincère, et il avouera qu'il n'a échoué que pour s'être montré ignorant des premiers éléments de la langue et de la grammaire grecques.

Voici maintenant, selon notre usage, les noms des candidats qui ont obtenu les mentions *bien* et *très-bien* pendant le cours de l'année classique :

Dans la session de novembre de l'année dernière, la mention a été méritée par MM. Louvat de Champolon, Frèrejean, Munet, Benoit, Payet, Perret, Verny, Roux, Dubois, Chardenet, Poyat, Cantal, Chabanacy, Ollat, Vialleton, Rostaing, Levrat,

Digitized by Google

Celle-Duby. M. Besse des Larzes a obtenu dans cette session la mention *très-bien*. Dans la session d'avril, d'après le nouveau programme, les mentions *bien* deviennent plus rares : trois seulement ont été accordées à MM. Jordan, Trahand, Carcassonne. Dans la session d'août, à Lyon, MM. Cozon, Robin, Petitjean, Dardenne, Bois, Palais, ont obtenu la mention *bien*, et M. Dejey la mention *très-bien*. Dans la session de Clermont, trois candidats seulement, MM. Bideau, Monnet, Labourier ont obtenu la mention *bien*.

Ces mentions honorables, suite et récompense ordinaire des bonnes études, sont pour les jeunes gens le prélude d'autres succès dans les concours et dans les écoles, qui presque toujours viennent d'une manière éclatante confirmer nos premiers jugements et nos espérances. Ainsi nous donnions, l'année dernière, chose rare, quatre boules blanches à un candidat élève du Lycée de Lyon, et cette année il est reçu le premier à l'école polytechnique. Un élève du même Lycée a eu seul dans la dernière session la mention *très-bien*, et quelques jours après il était déclaré admissible pour les compositions à l'école normale. Mais, sans aller chercher les exemples hors de cette enceinte, n'avez-vous pas, jusqu'à présent, chaque année, reconnu les noms de nos bacheliers d'élite dans les lauréats de notre école de médecine ? Espérons que ceux qui débutent de la sorte marcheront sur les traces de tant d'hommes distingués dans les sciences et dans les lettres dont cette ville s'honore, et qui ont débuté comme eux ; espérons que quelques-uns lui seront à leur tour un sujet de gloire et d'orgueil, et succèderont dignement à ceux dont elle déplore encore aujourd'hui la mort prématurée !

Appelés, cette année, pour la première fois, à intervenir dans le nouveau baccalauréat ès-sciences, nous n'avons eu, Messieurs, qu'à nous féliciter de ces nouveaux et plus intimes rapports avec nos collègues de la Faculté des sciences. Si dans nos examens nous avons toujours fait libéralement la part des sciences, la Faculté des sciences veut dans les siens faire plus grande encore la part des lettres, et il y a entre nous une parfaite unité de vues sur l'importance des épreuves littéraires. Aussi un certain nombre

Digitized by Google

d'ajournements ont-ils été uniquement déterminés par l'insuffisance de la version ou de l'explication latine. Puissent ces ajournements ne pas devenir plus nombreux quand nous serons sortis de la période de transition, et quand le programme tout entier sera exigé des candidats avec des auteurs latins plus nombreux et plus difficiles, avec les langues vivantes, avec les auteurs français, avec la logique !

Pour en finir avec les examens, je n'ai plus que quelques mots à dire de la licence ès-lettres. Plus heureux que l'année dernière, où nous n'avions à annoncer que des ajournements, sur cinq candidats qui se sont présentés, nous avons pu enfin en recevoir deux, M. l'abbé Davin et M. Ballandrin, maître-répétiteur au Lycée de Lyon. M. Ballandrin donne à ses élèves un exemple que désormais ils devront suivre, d'après le décret qui, en élevant leurs fonctions, leur impose d'atteindre en un temps déterminé le but de la licence ès-lettres. Grâce à ce décret, entre eux et nous s'établiront, je l'espère, des relations plus fréquentes. Qu'ils comptent, sinon sur notre indulgence, que nous ne pouvons promettre à personne, au moins sur une bienveillante appréciation de leurs efforts, sur nos encouragements et nos conseils.

Enfin, Messieurs, cette année a été vraiment remarquable et féconde entre toutes dans les annales de la Faculté des lettres de Lyon, par les travaux et les succès de mes collègues, en dehors des travaux et des succès de leur enseignement. Je sais bien qu'aucun de vous ne les ignore, mais vous me permettrez cependant de les rappeler ici avec un légitime sentiment d'orgueil pour notre Faculté. Indépendamment de ses recueils anglais et allemands, et de ses Mémoires sur les ruines de Ninive et de Persépolis, M. Eichhoff a fait paraître son beau et savant volume sur la littérature du Nord. Sous le titre de *Poèmes évangéliques*, M. de Laprade a publié des élévations poétiques sur les Evangiles, que je ne puis mieux louer qu'en rappelant la flatteuse distinction dont les ont honorées l'Académie française et les paroles de M. Villemain, qui met leur auteur au premier rang de nos poètes (1).

(1) Séance publique annuelle du 18 août 1853.

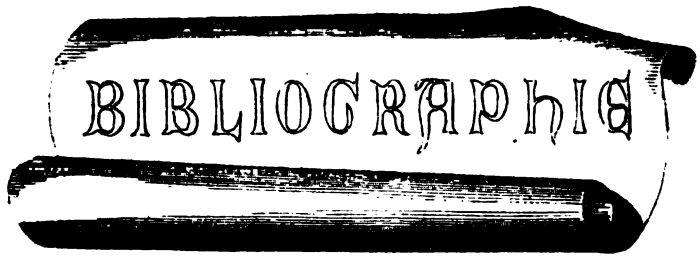
Digitized by Google

Au même temps, une autre Académie, celle des sciences morales et politiques, couronnait un autre de nos collègues, M. Dareste, qui a remporté le prix sur la question de l'état des classes agricoles depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe Mais ici encore je laisserai parler un autre grand et excellent juge, M. Guizot, qui s'exprime ainsi dans son Rapport sur le Mémoire de M. Dareste : « C'est vraiment une histoire de la condition des classes agricoles « du XIIIe au XVIIIe siècles, histoire puisée avec une érudition « aussi exacte que variée à toutes les sources diverses où l'on en « peut découvrir les éléments, suivie d'époque en époque dans le « développement successif des faits, et partout ramenée à des ré- « sultats précis et positifs. » Cette histoire, bientôt publiée, viendra prendre place à côté de son *Histoire de l'administration en France*, qui a été aussi couronnée par la même Académie.

Je suis heureux, Messieurs, d'avoir à proclamer les succès de mes collègues ; je suis fier de ces titres nouveaux qui honorent la Faculté des lettres de Lyon, qui la rendent de plus en plus digne des sacrifices qu'exige son installation définitive, et qui témoignent de la vie et de la force du haut enseignement.

F. BOUILLIER.

Digitized by Google



Pensées d'un Solitaire, par Félix **Olivier**, notaire à Lyon. Lyon, **Giraudier**, imp. d'Aimé Vingtrinier, 1853, in-12.

Les livres, comme les hommes, ont une physionomie. Les uns nous repoussent par un air pédant ou maussade; quelque utilité que nous espérions retirer de leur commerce, nous avons un effort à faire pour les aborder, si je puis ainsi parler, et frayer avec eux. D'autres, au contraire, sont aimables et souriants; ils attirent nos yeux et notre main. Et si, en les ouvrant, nous trouvons sous cette enveloppe séduisante de belles et hautes pensées, de bons et nobles sentiments, alors il y a véritablement un plaisir exquis à feuilleter ces gracieuses pages; c'est quelque chose comme le charmant étonnement qu'on éprouve en découvrant de hautes qualités d'esprit ou de cœur unies à une riante jeunesse; et on se prend à penser, comme le poète payen, « que la vertu est plus belle dans un beau corps. »

Aussi, nous ne doutons point que bon nombre de nos lecteurs ne connaissent déjà le livre de M. Olivier. Grâce à l'imprimeur, quiconque le voit désire l'ouvrir; grâce à l'auteur, quiconque l'ouvre, en achève la lecture. Pour ceux qui ne l'auraient pas encore rencontré sur leur chemin, nous ne pouvons mieux les inviter à le lire qu'en leur faisant connaître en peu de mots le dessein de l'ouvrage, les principales idées qu'ils y trouveront, et les qualités par lesquelles il nous paraît mériter l'attention du public intelligent.

Un livre de *Pensées* n'admet guères un plan rigoureux; aussi, ces cent pages renferment bien des idées diverses, et dans un

Digitized by Google

désordre qui n'est pas sans grâce. Il y a cependant un lien qui les rattache en un faisceau ; elles dérivent toutes d'une même inspiration, elles émanent d'une croyance que l'auteur a voulu servir en les publiant : la foi au spiritualisme. M. Olivier nous dit modestement que « sa seule ambition est d'être un auxiliaire obscur au service de cette noble cause dont le spiritualisme est le drapeau. » Il lui a paru, dit-il encore, que la société penchait vers le matérialisme. Beaucoup d'autres le croient, et pensent que c'est faire œuvre de bon citoyen que de combattre cette recrudescence d'un mal d'où sortent tous les autres maux. Il ne suffit pas de gémir sur ces ouvrages immoraux qui recommencent à envahir les étalages de nos librairies ; sur ces spectacles déshonnêtes qui attirent chaque soir une foule avide d'être initiée à de honteux mystères ; sur ces habitudes de fastueuse débauche, où une nouvelle jeunesse dorée semble se précipiter avec plus de fureur que jamais. C'est un devoir de combattre, chacun dans la limite de nos forces, ces symptômes menaçants. M. Olivier s'est mis en règle, et il nous a donné l'exemple. Il a de nobles paroles pour flétrir le vice, l'égoïsme, l'abrutissement des âmes qui oublient la dignité de leur nature ; d'éloquentes protestations contre la fausse science « qui traite de chimère tout ce qui échappe à son analyse ; qui sourit quand on lui parle du monde invisible..... ; qui porte le matérialisme dans les replis de sa robe magistrale, et le secoue à pleines mains sur les générations abusées, desséchant ce qui reste de vie et de foi dans les âmes. » En même temps qu'il condamne le mal et réfute l'erreur, il sait louer le bien et démontrer le vrai. Dans ses fragments sur l'amour, sur le génie, sur la pudeur, sur la liberté morale, sur la mort, etc., il met en pleine lumière cette nature spirituelle de l'âme humaine, qui est sa force et son honneur, il relève l'homme sur le piédestal de son origine divine et de ses immortelles destinées. Ainsi, il justifie pleinement son *ambition*, et nous croyons pouvoir lui promettre que la *noble cause* qu'il a voulu servir, ne le reniera pas.

Quant à la forme même de ces *Pensées*, elle est très variée. Ce sont, en général, des réflexions sur les sujets les plus divers,

Digitized by Google

écrites simplement, mais avec chaleur, et sans doute au moment même où elles ont été inspirées soit par la vue des choses, soit par de belles et fécondes lectures. Quelquefois, c'est le commentaire animé d'un texte qui a frappé l'auteur par les applications imprévues auxquelles il peut donner lieu. Nous avons remarqué çà et là de brillantes images qui ont le mérite d'exprimer avec précision des idées importantes; celle-ci, par exemple: « Le rationalisme qui, dans son orgueil, répudie l'inspiration divine, est comme une terre qui croirait pouvoir être fertilisée sans les rosées du ciel (p. 24) ; » et cette autre: « Dans ces préceptes sublimes où le stoïcisme semble le précurseur des commandements divins, on croit sentir palpiter le souffle chrétien, comme ces haleines embaumées qu'on respire sur les mers lointaines, et qui révèlent au navigateur l'approche d'une terre fortunée (p. 93). » Ne sont-ce pas là de ces comparaisons dont parle La Bruyère, où l'on reconnaît *les esprits justes ?*

Mais il nous est permis d'y reconnaître plus qu'un esprit juste ; il faut ajouter un esprit chrétien. M. Olivier, et nous devons l'en féliciter, laisse nettement voir à quelle source il puise ses pensées élevées et ses généreux sentiments. Nous pourrions accumuler ici des citations qui lèveraient tous les doutes à cet égard. C'est à la lumière des paroles divines prononcées il y a dix-huit siècles, que M. Olivier juge les faits de nos jours ; nous l'en louerons, car c'est faire acte de saine logique. Ceux qui se disent spiritualistes et qui s'arrêtent en deçà du christianisme, s'arrêtent au milieu d'un grand chemin ; ils ne savent pas user jusqu'au bout de ce que saint Thomas d'Aquin appelait *la force trop peu connue du raisonnement.*

Après les livres saints, c'est Tacite que M. Olivier cite le plus souvent. On voit qu'il lit beaucoup ce grave historien d'une époque si curieuse et si instructive ; et, sans doute, cette prédilection tient moins au génie de l'écrivain qu'à la singulière ressemblance qu'il est permis de trouver, sur quelques points, entre cette époque et celle où Dieu nous a placés. Les rapprochements de ce genre abondent dans plus d'une page des *Pensées* : quelques-uns sont très-frappants. Ils nous ont rappelé ce savant

Digitized by Google

et célèbre professeur du Collége de France, qui, naguères, en expliquant à ses auditeurs un passage des *Annales*, s'arrêtait tout à coup, *saisi à la gorge par l'allusion*, comme il nous le racontait plus tard, car il venait de reconnaître dans je ne sais quel Romain le général Bedeau ! Mais que M. Olivier nous permette de lui soumettre un doute : ces rapprochements où il se complaît ne sont-ils pas quelquefois un peu sévères, un peu injustes même, à l'égard de notre siècle ? On a reproché à Tacite, peut-être avec raison, de charger encore le tableau déjà si sombre de la société romaine ; d'en voir les vices à travers le verre grossissant de sa mauvaise humeur stoïcienne, et de calomnier jusqu'à Tibère et Néron. Que sera-ce si nous appliquons ses arrêts à notre temps, à notre société française et chrétienne ? Sans doute, nous n'avons qu'à jeter les yeux autour de nous pour voir bien des misères affligeantes ; et comme la corruption, la perversité, la bassesse tournent forcément dans un même cercle, plus d'un tableau de l'historien romain aurait pu être crayonné sur les faits ou les hommes d'aujourd'hui. Et néanmoins, pour qui étudie attentivement et le milieu où il vivait, et celui où une providence meilleure nous a placés, quelle différence ! N'identifions point ce qui ne peut pas même être comparé ; il y aurait de l'aveuglement et de l'ingratitude à ne pas voir l'espace immense qui sépare ce paganisme épuisé, expirant au milieu de convulsions horribles dans le sang de ses cruautés et dans la boue de ses plaisirs, de ce christianisme toujours jeune, toujours fécond, toujours pur, qui soutient nos sociétés modernes, et leur communique en partie son immortalité.

Je dois aller plus loin. Dans ce livre aimable, M. Olivier fait une trop grande place aux idées tristes, aux sombres prévisions. Il y parle trop de décadence, de ce qu'il appelle les *signes des temps*, de cette *agonie* et de cette *mort* dont il croit que nous sommes menacés (nous autres Français, je suppose), et dont l'heure lui semble déjà marquée dans un avenir prochain. Sans vouloir entamer ici une si grave discussion, ne peut-on pas trouver que c'est vraiment y mettre trop peu de façons que de nous condamner ainsi sans miséricorde ? Quoi ! l'arrêt est porté ! vous en êtes

Digitized by Google

bien sûr ! et il n'y a plus qu'à nous envelopper de notre manteau pour tomber décemment ! Je sais que plusieurs prétendus prophètes l'affirment ; on dirait qu'ils ont assisté au Conseil où la divine Providence a prononcé que nous devions mourir, et ils se sont charitablement chargés de nous en avertir pour nous donner le temps de mettre ordre à nos affaires. Pour nous qui n'avons pas eu ces révélations particulières, nous pensons, avec le poète grec, « que l'oracle le plus sûr est de combattre pour la patrie. » Nous nous rappelons qu'un texte sacré proclame les nations *guérissables* ; et, quelque douloureux que soit le présent, quelque menaçant que soit l'avenir, nous croyons que l'*espérance* est une vertu aussi bien pour les peuples que pour les individus.

Un homme illustre dont la mort récente est une grande perte, un homme aussi savant, aussi bon et aussi sage qu'on puisse l'être, Ozanam, pour tout dire en un mot, l'admirable Ozanam que nous pleurons, que nous invoquons presque, a écrit deux beaux et solides chapitres sur *le progrès dans les siècles de décadence* (1). Là, après avoir établi philosophiquement et théologiquement la doctrine du progrès comme l'entend le Christianisme, il la confirme *a posteriori* par l'histoire des siècles les plus sombres du moyen âge, de ceux où toute lumière semble éteinte, toute justice étouffée, où l'œil effrayé ne voit que des ruines. Ces ruines, M. Ozanam ne les conteste pas ; il les montre accumulées à l'entrée de trois périodes principales qui sont comme les actes de ce drame sanglant; mais, sous chacune de ces décadences, il nous fait voir bientôt « un progrès que le Christianisme assure, qui s'accomplit obscurément, sourdement, et pour ainsi dire par des voies souterraines ; jusqu'à ce qu'il se fasse jour et éclate enfin dans une plus juste économie de la société, dans une plus vive lumière des esprits. » Même dans ces époques de désordre qui sont les maladies de ce grand être collectif appelé l'humanité, « Dieu laisse les personnes maîtresses de leurs actes, mais il a la main sur les sociétés, il ne souffre pas qu'elles s'écartent au delà d'un

(1) *Le Correspondant*, vol. XXX, p. 257 et 321

Digitized by Google

point marqué, et c'est là qu'il les attend pour les reconduire par un détour pénible et ténébreux plus près de cette perfection qu'elles oublièrent un moment. » Malheureusement, au milieu de ces luttes et de ces crises, les meilleurs esprits se troublent; effrayés du mal qu'ils voient de trop près, ils méconnaissent « le bien dont ils sont eux-mêmes les ouvriers. » C'est ce qu'a fait M. Olivier; nous serions heureux d'attirer sa pensée sur le savant écrit de notre cher Ozanam; il y trouvera, nous en sommes certain, une réponse à toutes ses craintes et de solides raisons d'espérer.

Oui, si vous le voulez, sur certains points nous semblons descendre; mais c'est « une courte pente pour remonter des cimes plus hautes qui ne seront pas encore les dernières. » Ne parlons donc plus d'agonie, ni de mort; ce serait une erreur; ce serait aussi un danger. Le découragement ne vaut rien, ni aux sociétés, ni aux individus; et pour parler encore le beau langage de M. Ozanam: « Souvent il est bon d'humilier les hommes, jamais de les désespérer. Il ne faut pas que les âmes perdent leurs ailes, comme dit Platon, et que, renonçant à la hauteur d'une perfection qu'on leur déclare impossible, elles se rejettent tout entières vers de faciles plaisirs. » Ceux-là méritent bien de la patrie qui *combattent pour elle*, comme dit Hector dans le vers auquel nous faisions naguère allusion, qui au lieu d'effrayer ses défenseurs en exagérant les dangers qu'elle court, les rallient au contraire pour lutter énergiquement contre l'ennemi. Notre patrie, à nous, c'est la société chrétienne, ses dangers, ce sont les erreurs et les vices qui lui livrent l'assaut depuis dix-huit cents ans; ses défenseurs, ce sont tous les honnêtes gens qui établissent n'importe quelle vérité ou prêchent n'importe quelle vertu : et c'est précisément parce que M. Olivier, au lieu de se borner à gémir, s'est jeté dans cette mêlée, que nous le félicitons de son livre et que nous nous permettons de l'en louer.

Ce livre, en effet, ne sera pas inutile; il contient plus d'une réflexion imprévue qui peut-être fixera quelque âme flottante; il fera parvenir de salutaires pensées en des esprits qui ne les

Digitized by Google

iraient pas chercher dans les gros volumes et dans les savants traités. Nous sommes heureux de voir ce bien s'opérer à l'ombre d'un nom que nous vénérons, celui de M. l'abbé Noirot, le maître de M. Olivier et le nôtre. Ce n'est pas à Lyon qu'il est nécessaire de dire combien ce nom est bien placé à la tête d'un livre consacré à propager les idées spiritualistes; mais c'est pour nous une vive joie de voir sortir l'un après l'autre, de cette modeste classe du lycée de Lyon, tant de penseurs distingués qui dans les genres les plus divers, restent fidèles à l'esprit, aux convictions, aux croyances que l'éloquence d'un professeur éminent leur a inspirées. Il y a là une merveille de fécondité intellectuelle qui rappelle les jours de Socrate, et bientôt ce sera une lourde tâche pour les bibliographes d'énumérer tous les ouvrages qui dérivent de ce bel enseignement. Heureux le maître qui a fait de tels disciples ! Heureux aussi les disciples qui peuvent, comme M. Olivier, payer à leur maître leur dette de reconnaissance en communiquant à d'autres le bienfait qu'ils ont reçu de lui !

H. HIGNARD.

LA MUSE OTTOMANE, OU CHEFS-D'ŒUVRE DE LA POÉSIE TURQUE, traduits pour la première fois en vers français, avec un précis de l'histoire de la poésie chez les Turcs, par M. EDOUARD SERVAN DE SUGNY, *Paris*, *Genève*, 1853, in-8, (à Lyon, chez Auguste BRUN, libraire, rue du Plat).

Si se présenter à propos est un mérite, M. de Sugny a eu celui de publier son livre au moment où tous les esprits s'occupent des affaires d'Orient. Que la Turquie repousse les armées du czar ou qu'elle succombe, que le Croissant reprenne un nouvel éclat ou que les chevaux des Cosaques viennent s'abriter sous les kiosques du sérail, il n'en est pas moins intéressant et curieux d'étudier aujourd'hui cette littérature de l'Orient, trop peu connue et si digne cependant d'être prise au sérieux, surtout par ceux pour qui le coloris, la verve

Digitized by Google

et la pensée font le mérite de la poésie autant que la régularité du plan et la pureté de la versification.

Bien souvent dans notre enfance nous nous sommes figuré que le monde finissait à notre horizon ; bien souvent plus tard nous avons été tenté de croire qu'il n'y avait que bien peu de choses en dehors de notre littérature française, et plus rien après la littérature des peuples civilisés de l'occident ; pour ceux qui seraient dans cette même erreur, M. de Servan de Sugny est venu montrer d'immenses domaines où jamais notre orgueil n'est allé moissonner. Un seul homme, Victor Hugo, a osé explorer ces mondes inconnus, et il en a rapporté ses *Orientales*, son meilleur livre peut-être ; un de ceux du moins où il a prodigué le plus de puissance et d'imagination. Cet exemple devrait être plus suivi, aujourd'hui surtout que nous possédons l'Algérie, dont la population tient au peuple arabe par tant de liens. Notre imagination ne pourrait que s'enrichir à la lecture d'une foule de poètes dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous : de Nezhami, par exemple, l'auteur du poème d'Alexandre-le-Conquérant, de Lébid, un des rivaux de Mahomet en poésie ; de Hafesh qui donnait deux des plus belles villes de l'Orient pour le point noir qui ornait la joue de sa maîtresse ; de Jami, d'Antar et de bien d'autres, moins grands sans doute que nos maîtres vénérés, les Homère, les Dante, les Milton, mais mille fois au-dessus de cette fourmilière de littérateurs dont les ouvrages se trouvent habituellement dans nos mains.

Bien peu de nos poètes vivants, du moins nous le croyons, oseraient mettre leur plus belle tirade à côté de ce fragment du poème de Schanfara qui décrit si vigoureusement les mœurs sauvages du désert :

« Partez, enfants de ma mère, retournez sur vos pas. Il me faut désormais d'autres compagnons que vous, une autre famille que la vôtre. Cette famille, je vais la trouver au désert : ce sera le loup, coureur infatigable ; ce sera la panthère, au poil ras et brillant, l'hyène au poil hérissé. Voilà mon monde ; avec eux un secret n'est jamais trahi, et le coupable n'est pas

Digitized by Google

abandonné en punition de sa faute. Tous ils repoussent l'insulte, tous sont braves, moins braves que moi cependant quand il faut soutenir le premier choc des chevaux de l'ennemi. Si la faim me presse, je me refuse à l'écouter; je la trompe, je l'oublie, je la promène, jusqu'à ce qu'enfin je la tue. Je mordrais la terre comme un loup affamé, plutôt que de subir l'hospitalité d'un homme arrogant qui me croirait son débiteur parce qu'il m'aurait donné quelque nourriture. Je replie donc mes entrailles sur la faim, comme un fileur tord ses fils entr'eux et les enroule sur le fuseau.

« Dès le matin, je me mets en course, comme un loup au poil grisâtre, aux flancs amaigris qu'une solitude conduit à une autre. Il part au point du jour, entortillant la faim dans ses entrailles, trottant contre le vent, s'élançant au fond des ravins et trottant de plus belle. Après une quête inutile, quand le besoin l'a chassé de tous les lieux où le besoin l'avait poussé, il appelle. A sa voix répondent des loups efflanqués comme lui. Ses hurlements sont lamentables. On croirait entendre, au désert, ces pleureuses qui, du haut des collines, gémissent sur la perte d'un époux ou d'un enfant. »

Parler de la littérature arabe à propos d'un volume de poésies turques, citer des poètes d'une nation quand nous avons à parler des poètes d'une nation voisine, ce n'est pas nous éloigner de notre sujet autant qu'on pourrait le penser ; il y a communauté d'idées, de croyances et de civilisation entre la Turquie, la Perse et l'Arabie, et les divers peuples de l'Allemagne, par exemple, n'ont pas plus de liens de sympathie entre eux que ces trois grandes puissances dont nous voudrions faire connaître les richesses poétiques. La gloire de Goëthe et de Schiller appartient à toute la race teutonique, comme celle de Lamii ou d'Antar aux peuples qui suivent le Coran.

Malgré l'infériorité de la poésie turque vis-à-vis des productions vives et colorées de l'Arabie et de la Perse, M. Servan de Sugny n'en a pas moins rendu service aux jeunes littérateurs en leur ouvrant des horizons nouveaux et en les conduisant par la main dans ces contrées jusqu'à présent fermées à notre

Digitized by Google

curiosité. Les rares écrivains qui ont parlé de la littérature orientale se sont bornés à donner des traductions en prose. M. de Sugny le premier a osé attaquer la difficulté de face, et il a courageusement traduit en vers un volume entier des meilleures pièces des poètes Turcs depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours.

Malgré les difficultés qu'il a éprouvées dans ce rude travail, nous serions tenté de blâmer M. de Sugny, avec tous les ménagements possibles, d'avoir pris la peine de revenir, après chaque pièce, mettre le public dans la confidence des passages qui l'ont embarrassé et des raisons qui l'ont porté à choisir un sens plutôt qu'un autre. Outre que ces notes arrêtent le lecteur et l'initient trop au mécanisme de l'œuvre, elles ont le tort de grossir le volume aux dépens d'une foule de poésies dont elles occupent la place, et de limiter à une quarantaine le nombre des poètes traduits, tandis qu'il aurait pu être facilement doublé, sans que le livre eût été plus gros. M. de Sugny, avec une délicatesse et une conscience dignes des anciens temps, a voulu montrer à ses lecteurs toute sa fidélité et sa bonne foi, comme si la plupart d'entr'eux tenaient à ces détails, et comme si en poésie on pouvait demander à un auteur autre chose que le succès.

Nous ferons encore une autre observation. Dans plusieurs de ses traductions, M. de Sugny malgré tout son talent n'a pu dissimuler le manque de couleur locale de quelques-unes des pièces qu'il a traduites. La civilisation turque est de tout l'Orient celle qui se rapproche le plus de la nôtre, et nous dirons, comme une critique et non comme une louange, on pourrait s'y tromper, que plusieurs des pièces du livre de M. de Sugny rappellent Anacréon ou Béranger. On nous demandera peut-être en quoi ce blâme diffère du plus bel éloge; nous nous hâterons de répondre que si nous étions admis à l'honneur insigne d'entrer dans le sérail, nous ne tiendrions nullement à y rencontrer des Françaises, malgré leur incomparable beauté.

Il en est de même du livre de M. de Sugny; à travers la grâce et l'harmonie de sa traduction, trop de nos idées se laissent apercevoir. Qu'on nous permette des citations :

Digitized by Google

LE VIN (Par Baki).

Echanson ! verse-moi du vin ;
C'est le paradis sur la terre.
Echauffé par ce jus divin,
On s'égaie, on rêve, on espère ;
Des embrassements les plus doux
On goûte encor la jouissance.
Les plaisirs éclipsés pour nous
Ressuscitent par sa puissance ;
Pour moi, jusqu'à mon dernier jour,
Je veux l'appeler à mon aide.
Des maux que me cause l'amour
Il sera le charmant remède.
J'aurai donc garde de pleurer
Les biens perdus de ma jeunesse,
Tant que je pourrai savourer
Cette liqueur enchanteresse.
Ciel, entends le vœu de mon cœur :
Si ma mort au sultan qui m'aime
Pouvait donner santé, bonheur,
Ah ! que j'expire à l'instant même !

L'ILLUSION (PAR LE MÊME).

La rose où le zéphir se joue
Nous rappelle une fraîche joue
Où la jeunesse est dans sa fleur ;
Une belle bouche est pareille
Au jus de la grappe vermeille
Que presse un joyeux vendangeur.
Mon cœur dont l'amour fait sa proie,
Ressemble au soleil qui flamboie,
Tout à la fois chaud et brillant.
Quand tu parais, ma bien-aimée,
Avec ton haleine embaumée,
Avec ton front noble et riant,
Je pense voir le sanctuaire
Qu'au sein de la Mecque on révère,
Ou celui du roi d'Orient.

Digitized by Google

Sous ta chevelure si brune,
Ton visage est comme la lune
Eclaircissant l'ombre des nuits.
Et puisque pour nos yeux séduits
Tout n'est qu'une illusion vaine,
Gardons-nous de ce monde-ci ;
Car les plaisirs, comme la peine,
Ne sont qu'illusions aussi.

On devine que, dans ces traductions, M. de Sugny a su conserver toutes les beautés de l'original; mais, dans la première pièce, *le Vin*, nul ne pourrait deviner qu'elle est due au génie d'un des meilleurs poètes de la Turquie. Toutes ces idées peuvent aussi bien appartenir à notre civilisation qu'à celle de l'Orient, et le sujet même pourrait nous induire en erreur; dans la seconde, l'*Illusion*, une couleur plus vive, plus prononcée se fait sentir; on retrouve un ordre de pensées qui n'ont plus aussi souvent cours dans notre pays et qui indiquent une vie et un climat étrangers ; une comparaison surtout, celle de la jeune fille qui ressemble au sanctuaire de la Mecque, rentre tout-à-fait dans le genre oriental et rappelle la poétique épithalame du plus sage des rois, lorsqu'il s'écriait :

« Que vous êtes belle, ô mon amie... vos dents sont comme des troupeaux de brebis tondues qui sont montées du lavoir... Votre cou est comme la tour de David qui est bâtie avec des boulevards, où mille boucliers sont suspendus avec toutes les armes des plus vaillants... Vous êtes belle comme la ville de Thersa, vous êtes agréable comme Jérusalem et terrible comme une armée rangée en bataille... » ou la chanson du poète arabe :

« Mon cœur brûle avec son feu our une femme issue du paradis ; — ô vous qui ne connaissez pas Meryem, —cette merveille de Dieu l'unique,—je vais vous montrer son portrait.

« Meryem, c'est le bey Osman lui-même, quand il paraît avec ses étendards, les tambours qui mugissent, et ses goums qui le suivent.

« Sa tête est ornée de soie pure, d'où s'échappent en boucles ondoyantes ses noirs cheveux parfumés de musc. Ses dents sont

Digitized by Google

comme des perles enchassées dans du corail, et ses yeux brillants blessent comme les flèches des noirs habitants du Bernou.

« Elle vaut Tunis avec Alger, Tlemcem et Mascara, leurs boutiques, leurs marchands et leurs étoffes embaumées.

« Elle vaut les bâtiments qui traversent la mer bleue avec leurs voiles pour aller chercher les richesses que Dieu a créées pour nous. »

Si la poésie turque n'a pas cette saveur, on ne peut nier que M. de Sugny n'ait conservé la fraîcheur des idées et l'originalité des pièces qu'il a traduites. En voici une charmante, que nos poètes les plus élégants seraient heureux de signer. On ne peut pas dire qu'elle appartienne plutôt au génie de l'Orient qu'à celui de l'Occident, mais elle sera certainement admirée de tous les esprits fins, de toutes les imaginations poétiques. Nous dirons plus tard le nom de l'auteur.

L'ABSENCE.

C'est le temps des roses nouvelles ;
Leurs frais boutons sont entr'ouverts,
Et du sein de ces fleurs si belles
Monte un doux parfum dans les airs.
Quand la jeune fille que j'aime
Venait ici, rose elle-même,
Conter aux roses ses secrets,
Tout semblait prendre un air de fête :
Les jasmins inclinaient leur tête
Pour rendre hommage à ses attraits ;
Les églantiers ouvrant leurs branches
Inondaient de corolles blanches
La poussière de son chemin.
Mais aujourd'hui, douleur amère !
Cette beauté qui m'est si chère
Ne parait plus dans mon jardin.
Mahomet, que te font ces roses,
Loin de l'objet de ton amour ?
Il faut que jusqu'à son retour
De tes larmes tu les arroses !

Digitized by Google

Le nom et la vie de ce tendre écrivain ne sont pas inconnus à la plupart de nos lecteurs. Un mérite piquant du livre de M. de Sugny, c'est de rapprocher certains noms de certaines œuvres, de dévoiler les talents poétiques de quelques-uns de ces hommes que nous n'avons été habitués à ne regarder que comme de sanguinaires conquérants ou des soldats barbares. Cette union de la cruauté avec l'imagination et la poésie se retrouve assez souvent, et ailleurs que dans l'Orient. La charmante chanson : *Il pleut, il pleut, bergère*, est due à la plume d'un révolutionnaire, et l'on sait que M. de Robespierre, dans ses bons moments, a fait, lui aussi, des épîtres à Chloé plus chastes, plus naïves et plus tendres que tout ce qu'a écrit le capitaine de dragons Florian. La pièce de l'*Absence* est l'œuvre de Mahomet II, le farouche conquérant de Constantinople, l'auteur des massacres dont cette ville fut victime, lorsque l'empire d'Orient fut détruit, de Mahomet qui disait aux chrétiens en parlant du Bosphore : « Les deux rivages sont à moi ; celui d'Asie parce qu'il est habité par des Ottomans, et celui d'Europe parce que vous ne savez pas le défendre. » On est confondu de voir les dons les plus précieux de l'intelligence unis aux passions les plus redoutables, aux instincts les plus grossiers ; lire les vers amoureux du meurtrier d'Irène produit un effet que l'on ne peut pas définir.

Du reste, M. de Sugny fait remarquer combien, parmi ces sultans si terribles, il y en a qui ont cultivé la poésie, et non seulement eux, mais leurs vizirs, leurs généraux et les hommes les plus haut placés dans l'État. Tandis qu'en France nous ne pouvons citer que deux ou trois de nos souverains qui aient été, nous ne disons pas poètes, mais assez versificateurs pour avoir rimé un couplet ou deux, onze sultans figurent dans l'ouvrage de M. de Sugny, et y figurent avec honneur. On dirait que le fatalisme et le despotisme ne laissant rien à faire aux peuples et aux souverains, que la sagesse humaine n'ayant rien à voir dans la conduite de ce monde, peuples et souverains se réfugient dans le domaine de l'imagination, où là, du moins, ils ont la liberté d'agir et de s'étendre, de créer et de détruire, d'édifier et de renverser, de vivre enfin leur volonté.

Digitized by Google

Parmi les princes qui figurent dans la *Muse ottomane*, il en est un dont la vie et les malheurs se rattachent à notre pays, et qui, à cet égard, mérite de nous une mention particulière : Zizim, vaincu par son frère Bajazet II, se réfugia auprès de Pierre d'Aubusson, grand-maître des chevaliers de Rhodes. Conduit en France, il habita la ville du Puy, et, quelque temps après, le château de Sassenage, où il devint épris de la belle comtesse Philippine-Hélène de Sassenage, dont il conserva toujours le souvenir. Après quelques mois d'un séjour trop heureux, il fut conduit à Bourganeuf, où l'on voit encore la *Tour de Zizim*, grosse construction féodale appuyée, contre les murs de la ville, qui commande et domine une vaste vallée, et qui ressemble plus à une prison qu'à l'habitation d'un prince venu librement sous la protection des lois de l'hospitalité. On sait qu'il fut empoisonné à l'âge de trente-six ans, à Naples. Voici des vers qu'on croit adressés à la belle Hélène de Sassenage. Ils révèlent le cœur et le talent d'un poète, et font deviner quelle réputation il aurait pu acquérir dans le chemin du gai savoir, s'il n'avait pas eu le malheur de naître si près du trône.

Des roses ! qu'on m'apporte une masse de roses !
L'amour a, dans mon sein, allumé tous ses feux.
Des roses ! quelles fleurs aujourd'hui m'iraient mieux,
Puisqu'elles ont l'aspect de lèvres demi-closes !
Oh ! que je voudrais voir à ma bouche s'unir,
Par un tendre baiser qui consolât ma peine,
Ces lèvres de corail à la suave haleine,
Ame de la Beauté que j'apprends à bénir !
Le ciel, de mes malheurs a comblé la mesure ;
Mais toi, sois secourable à mon cœur oppressé ;
Et puisque de tes yeux les flèches l'ont percé,
Viens de ta douce main fermer cette blessure.
Tu m'accueillis chez toi : daigne dans ta bonté
Me rendre d'un haut prix cette hospitalité
En ne me donnant point de rival qui m'offense.
Pélerin, fugitif, du sort persécuté,
Je prétends vivre encore avec magnificence,
Et me faire admirer par mes nobles façons.
Des roses, serviteurs ! du nectar, échansons !

Digitized by Google

Plusieurs passages de cette pièce de vers sont tout à fait dans le goût d'Anacréon. Il est certain cependant que les Turcs, et en général, les peuples orientaux, ont peu étudié la littérature étrangère à leur pays ; on peut présumer que ces coïncidences tiennent à ce que le cœur humain est partout le même, et le cri du plaisir se ressemblant si bien à deux mille ans de distance, prouve seulement combien il y a peu de manières d'être heureux et de publier son bonheur, tandis qu'il y a tant de manières diverses de souffrir.

La poésie turque, dit M. de Sugny, moins voluptueuse que la poésie persane, moins guerrière que la poésie arabe, a quelque chose de plus moraliste et de plus idéal. « Les Turcs, ajoute cet écrivain, ont quelque chose de distinct des deux autres nations. Méditatifs par nature, ils aiment à approfondir les mystères de l'existence, à plonger par la pensée dans les ténèbres de l'autre monde, et à se demander le but et la fin de tout dans celui-ci ; aussi, sont-ils moralistes par excellence, et ont-ils sans cesse présentes à l'esprit l'heure de la mort et l'éternelle destinée qui attend chaque homme au-delà du tombeau. Dans les œuvres même les plus légères de leurs écrivains, il y a presque toujours quelque aperçu religieux et philosophique se rattachant au sujet principal pour en former le couronnement, ou, s'il y a lieu, le correctif. En un mot, les Turcs ne se considèrent que comme campés dans la vie, de même qu'on a dit que leur nation n'était que campée en Europe. On conçoit quelle gravité une semblable manière de voir doit imprimer à leurs mœurs, et par suite, à leurs créations intellectuelles. »

Quant aux traductions en général, M. de Sugny nous rappelle qu'il y a deux méthodes ayant chacune ses partisans et ses détracteurs. L'une consiste à traduire mot à mot en conservant les expressions, les images, les comparaisons, en faisant connaître le génie de l'auteur dans sa sauvagerie, en le présentant lui-même tel qu'il est, avec son costume bizarre peut-être, mais national ; c'est la méthode la plus hardie, c'est la méthode la plus moderne, c'est celle qu'ont suivie Buchon, dans sa traduction d'Hébel, et Eugène Bareste, dans celle d'Homère.

Digitized by Google

Pour ce dernier, comme dans le grec, Ajax environné par les guerriers troyens, se retire à pas lents, ainsi qu'un âne aux pas tardifs qui passe sur un champ et qui brave les coups dont une troupe d'enfants l'accable ; mais leur force est insuffisante, et ils ne parviennent à le chasser que lorsqu'il est rassasié de nourriture. L'autre méthode consiste à voiler les images, à adoucir les expressions, à plier l'auteur qu'on traduit au génie de la langue et de la civilisation du traducteur, à mettre sur le corps du pauvre étranger, à la place du costume de sa nation, un habillement plus en rapport avec le monde, la société qui l'accueille ; c'est ce qu'ont fait Bitaubé et Mme Dacier à propos du passage d'Homère que nous venons de citer. Le premier traduit *un âne* par cette périphrase : l'animal lent et paresseux, mais patient et robuste ; la seconde : l'animal patient et robuste, mais lent et paresseux. C'est ce qu'ont fait presque tous les traducteurs du siècle dernier, effrayés de trouver dans leurs auteurs des expressions ou des idées qui n'auraient pas eu cours à Versailles ; c'est en général cette dernière mode que M. de Sugny a cru devoir suivre, et il s'est appuyé sur ce passage de Delille, dont il fait la citation : « Il faut que le traducteur représente, autant qu'il lui est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire contracte une dette : il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, non avec la même monnaie, mais la même somme ; quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée ; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. »

Notre opinion personnelle est que ces accommodements sont chose passablement dangereuse. Qui peut être juge entre l'auteur et le traducteur? Si ce dernier présume que telle expression n'est pas de mode *aujourd'hui* dans son pays, qui peut dire qu'elle ne le sera pas demain? Le goût n'a-t-il pas changé en France depuis un siècle, et le beau parler de Ménage et de Voiture serait-il bien de mise aujourd'hui? Nul doute que Wateau, chargé de copier le *Jugement dernier*, n'eût trouvé le

Digitized by Google

dessin de Michel-Ange bien rude et bien abrupt, et qu'il n'eût été violemment tenté d'en adoucir les contours. On voit où un pareil système pourrait conduire. Les auteurs seraient embellis sans doute, mais ils ne seraient plus eux, et, sous les ornements étrangers dont ils seraient revêtus, on aurait de la peine à retrouver leur personnalité.

Beaucoup de pièces du livre de M. de Sugny sont trop élégantes, trop gracieuses, trop dans le goût le plus délicat de la civilisation française, pour que nous n'ayons quelque peu la crainte que le traducteur ait parfois embelli ses modèles, soit en esquivant ce qu'à notre point de vue il a jugé des défauts, soit en leur prêtant des beautés dont les auteurs originaux étaient privés. A part cela, le livre de M. de Sugny est une œuvre trop grande, trop sérieuse pour ne pas mériter toutes nos sympathies. Nul doute que les jeunes auteurs ne tournent enfin leurs regards vers cet Orient, berceau de notre civilisation, et qu'ils ne se hâtent de porter leurs pas vers ces contrées dont M. de Sugny vient, d'une manière si brillante, de leur ouvrir le chemin.

A. VINGTRINIER.

Digitized by Google

Mlle JANE DU BUISSON.

La mort continue à frapper sans pitié dans les rangs de nos écrivains : Mlle Jane Du Buisson a succombé, dans la nuit du 23 novembre 1853, à une longue et douloureuse affection de la moëlle épinière. Elle était née à la Croix-Rousse, en 1798. Elle eut pour mère une femme lettrée et musicienne habile ; elle était la sœur de l'artiste de ce nom, notre habile peintre de paysages et d'animaux. Aussi eut-elle de bonne heure le sentiment du bon et du beau, et l'amour de la littérature et des arts. Elle s'y livra tout entière, et sa demeure trahissait dans son ameublement tous ses goûts de prédilection (1). La plupart de nos journaux eurent, il y a quelques années, sa collaboration plus ou moins anonyme.

La *Revue du Lyonnais* lui doit de piquants articles de mœurs, de spirituels comptes-rendus, et *Mademoiselle de Magland*,

(1) Dans le tome XVI de la Revue, p. 391, Mlle Du Buisson donna, sous le titre d'*Étude de bric à brac*, un intéressant inventaire de ses richesses artistiques.

Digitized by Google

délicieux petit roman que firent remarquer le charme du style, la grâce des détails, la vérité des portraits et la finesse de l'observation. Jules Sandeau s'y serait reconnu et aurait volontiers signé ce volume.

Mlle Du Buisson se chargea pendant dix années de faire, ici même, la revue de nos expositions annuelles. Elle s'en acquittait avec l'esprit qu'on sait. La maladie la força tout à coup de rompre ses rapports avec nos lecteurs et la mort vient de dénouer bien cruellement la promesse qui nous avait été récemment faite d'un nouvel ouvrage de sa composition. A ceux qui n'ont connu que ses écrits, nous dirons qu'ils n'ont pas eu la meilleure part de cette âme aussi dévouée qu'intelligente, de ce cœur que la douleur n'a point aigri et qu'elle rendit au contraire plus compâtissant encore aux douleurs d'autrui. Nous pouvons le proclamer aujourd'hui, sa charité était grande et sa bonté allait au devant de ceux qui souffrent.

Si parfois, sous sa plume comme dans sa causerie intime, la saillie et le trait allaient plus loin que l'épiderme, elle s'en repentait bien vite, et il ne fallait pas faire d'appel à son cœur pour la faire revenir de la sévérité de quelques-unes de ces spirituelles boutades.

Les *Lettres d'un rapin de Lyon à un rapin de Paris* qui parurent, à propos de l'exposition de 1837, sous le pseudonyme d'Ernest B***, firent alors assez de bruit pour que nous rendions ici à leur véritable auteur cet opuscule dont la forme légère devait faire accepter l'excentricité de quelques jugements.

Notre pauvre amie a reçu, à son lit de mort, les prières d'un prêtre qui fut, lui-même, notre collaborateur, M. l'abbé Fleury Laserve. C'est ainsi que devaient se retrouver, à quelques années de distance, deux écrivains qui s'étaient naguère connus dans le monde.

Léon BOITEL.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

Le moment de l'Exposition approche, et les peintres sont en émoi. On se hâte de terminer les dernières toiles ; on retouche, on vernit, on se met sous les armes, et on attend avec empressement le grand jour. Les journalistes, de leur côté, taillent leur plume, et se disposent à passer au fil de la critique tout ce qui leur tombera sous la main. Déjà quelques escarmouches ont eu lieu. On a poussé des reconnaissances, et les éclaireurs sont revenus avec des nouvelles. Les peintres lyonnais marcheront nombreux et puissants. M. Saint-Jean ne présentera pas son meilleur tableau : il a été commandé par l'empereur, et il ne paraîtra pas à notre Exposition ; mais nous aurons d'autres toiles de cet artiste, M. Saint-Jean est trop laborieux pour n'avoir pas quelque tableau à mettre dans les rangs. M. Trimolet ne s'est pas cru à l'abri avec un superbe portrait d'homme, et il s'est retiré de la mêlée, quoiqu'il eût à offrir aux coups de l'ennemi une de ses meilleures toiles. M. Bonirote se repose sur ses lauriers, et nous l'en blâmons ; en revanche, M. Ponthus-Cinier a, dit-on, un escadron de petits paysages, parmi lesquels on cite surtout une *Vue du camp de Sathonay* ; pour cette fois, les bourgeois n'auront pas tort d'aimer une scène de guerre en

Digitized by Google

peinture. M. Guy a aussi une *Vue du Camp de Sathonay*, mais le camp n'est qu'un accessoire dans son tableau ; le sujet principal est un des généraux de l'armée de Lyon, monté sur un cheval plein de feu, et suivi d'un groupe de cavaliers bien disposés et bien rendus. On a tant reproché à cet artiste d'avoir un coloris trop éblouissant, qu'il s'est amusé à faire, cette année, des intérieurs éclairés à peine. Nul doute qu'il ne faille avoir recours au livret pour connaître le nom de leur auteur. Nos prochains numéros contiendront, sur le Salon, des comptes-rendus *non signés* d'un de nos plus habiles collaborateurs.

A. V.

Aimé Vingtrinier, directeur-gérant.

Digitized by Google

JEAN LE SCRIBE [1].

I.

Je l'ai connu six mois : sa démarche était lente ;
Au contact incessant d'une fumée ardente
Son front s'était bruni;
Ses yeux gris étaient ronds comme ceux des chouettes ;
On aurait dit à voir sur son nez ses lunettes
Un tréma sur un ï.

Son paletot, hors d'âge et luisant comme un casque,
Laissait flotter au vent sa doublure fantasque
Et ses pans éplorés ;
Son lugubre gilet fondait aux entournures,
Son pantalon ouvrait, à toutes les coutures,
De grands yeux effarés.

(1) La *Revue* est une œuvre sérieuse et nous n'avons pas l'intention de la faire dévier de la ligne qu'elle a suivie jusqu'à ce jour ; cependant la pièce de vers que nous donnons à nos lecteurs est empreinte d'une telle verve et d'une telle originalité que nous n'avons pas hésité à l'admettre, sans tenir compte de ses allures dégagées et de ses images plus que sans façon.

(*Note du Directeur de la* Revue).

Digitized by Google

Les genoux avaient mis le nez à la fenêtre
Dans ce pantalon noir peu fertile en bien-être
Et rongé par le bas ;
Comme un papier-Veynen ses souliers diaphanes
Avaient un grand amour pour les surfaces planes
Et n'avaient point de bas.

II.

Eh bien ! dans sa misère on sentait la puissance ;
Quand il voulait sortir de son indifférence
Il était fort et beau ;
A travers ses haillons un parfum poétique
Perçait, comme l'orgueil du philosophe antique
Aux trous de son manteau.

Parmi les flots du peuple il passait solitaire,
Sa pipe au noir fourneau fumait comme un cratère
Sous son grand chapeau gris,
Et, comme au front d'un Dieu qu'un nuage environne,
On voyait luire, au fond d'une noire couronne,
Ses regards assombris.

III.

Qu'il était beau, surtout lorsque chez sa fruitière
Il entrait chaque soir, la mine haute et fière,
Sans paraître effrayé ;
Pourtant, depuis trois ans qu'à cette humble boutique
Il avait, disait-il, accordé sa pratique,
Il n'avait pas payé !

Il n'était pas besoin que sa puissante lèvre
S'ouvrît pour demander un fromage de chèvre,

Digitized by Google

Avant qu'il eût rien dit
La fruitière, à sa vue interdite et muette,
Lui donnait son fromage en inclinant la tête
Et lui faisait crédit ! !

IV.

Qui dira les palais, les tableaux fantastiques
Que son geste inspiré, ses paroles magiques
Déroulaient à mes yeux ?
Lui seul les avait vus, lui seul pouvait les dire,
Ces vastes horizons où son puissant délire
Nous emportait tous deux !

Alors que nous errions à des heures indues
Aux sombres carrefours, aux ruelles perdues,
Près des vieilles prisons ;
Qu'aux pavés inégaux nous déchirions nos bottes
Et que nous blanchissions nos pans de redingottes
A l'angle des maisons.

C'étaient un grand soleil et des clartés divines,
La lumière à longs flots coulait dans les ravines;
De splendides lueurs
Inondaient l'univers, et l'ombre, accumulée
Aux antiques forêts, disparaissait brulée
Sous les rayons vainqueurs.

V.

C'était un nouveau monde avec de vastes plaines,
Un pays ignoré des empreintes humaines,
Un sol vierge et puissant
Où l'on voyait passer, en nombreuses phalanges,

Digitized by Google

Des animaux géants aux tournures étranges,
Au pas grave et pesant.

Sous les arbres profonds des forêts séculaires,
De vieux oiseaux rêveurs, aux plumes centenaires,
En cercle rassemblés,
Jetaient de longs regards aux sombres avenues
Et devisaient entr'eux de choses inconnues
Et d'âges écoulés.

Aux limites du ciel, dans l'éclatante zône,
Parfois en rugissant passait un lion jaune
Ardent comme un tison.
Sorti comme un boulet de sa noire tanière,
Sous les vents du désert raidissant sa crinière,
Il rayait l'horizon.

VI.

C'étaient des palais d'or, des villes endormies
Où des géants muets, ainsi que des momies
Le long des murs rangés,
Ouvrant avec lenteur leur pesante paupière,
Nous regardaient passer avec leurs yeux de pierre
De six mille ans chargés.

VII.

Vous qu'il savait trouver, expressions sonores,
Tropes inattendus, bizarres métaphores,
Tours de phrase inconnus,
Langage oriental, souffles de fantaisie,
Éblouissantes fleurs, rayons de poésie,
Qu'êtes-vous devenus?

Digitized by Google

VIII.

Et vous bleus tourbillons, ondoyantes fumées
Que lançaient dans les airs nos pipes enflammées
Et qui montiez aux cieux,
Où donc avez-vous fui ? Quelles sphères lointaines
Parcourent maintenant, loin des plages humaines,
Vos flots capricieux ?

O mes chères vapeurs, mes belles voyageuses,
Alors que vous montiez en vagues nuageuses
Dans les ombres du soir,
Mon âme s'envolait au doux pays des anges,
Balancée aux contours de vos légères franges
Blanches dans le ciel noir.

IX.

Rêves trop tôt passés, flammes trop vite éteintes,
Vous avez fui bien loin des étroites enceintes
Où nos pieds sont cloués !
Et, comme des enfants qui délaissent leur père,
Vous nous avez quittés, tristes — comme une paire
De vaisseaux échoués ! —

X.

Et nous allons toujours, mais sans mêler nos ombres,
Car un jour qu'il pleuvait, que les cieux étaient sombres
Et que nous étions gris,
Nous nous sommes promis une haine funeste,
Et quand nous nous voyons il me lance le geste
Du plus profond mépris.

Digitized by Google

Ce geste qui consiste à se frapper la nuque,
A l'endroit où l'habit se joint à la perruque,
Par un prompt mouvement,
Tandis que l'autre main, à plus d'une reprise,
Tous les doigts écartés, vers l'homme qu'on méprise
Se lance vivement.

Et moi, je lui réponds par un geste identique,
J'aligne mes deux mains comme un flûteur antique,
Au-devant de mon nez,
Et puis, avec vigueur déployant leurs phalanges,
J'exécute dans l'air des mouvements étranges
Sous ses yeux consternés !

ARMAND FRAISSE.

Digitized by Google

LA CRYPTE

DE

SAINT-POTHIN A LYON.

Les Catacombes de Rome sont regardées avec raison comme le berceau de l'art chrétien, mais ce qui surtout les rend intéressantes, c'est qu'elles nous rappellent le souvenir de ces premiers fidèles, qui, pour se soustraire aux édits sanglants des empereurs romains et éviter les affreux supplices auxquels ils étaient condamnés, s'y réunissaient dans de fraternelles *agapes* et y célébraient les mystères de leur religion persécutée. L'âme ne peut se défendre d'une certaine émotion en pénétrant dans ces souterrains aujourd'hui négligés, après avoir été pendant bien des siècles l'objet de la vénération publique.

A l'exemple de leurs frères de Rome, les premiers chrétiens des Gaules durent aussi, pendant les temps de persécution, se rassembler dans des lieux souterrains, des grottes ou d'anciennes carrières. Malheureusement, la plupart de ces cryptes n'ont plus rien aujourd'hui de caractéristique. Les plus anciennes en France sont celles de Lyon, Agen, Montmajour et de Rouen.

Digitized by Google

Notre ville en possède deux, celle de Saint-Pothin, à Saint-Nizier, et celle de Saint-Irénée, sous l'église de ce nom. Celle-ci ayant été décrite plusieurs fois, étant très-connue et visitée sans cesse, nous ne nous occuperons que de la première.

La crypte de Saint-Pothin est placée sous le chœur et derrière le maître-autel de Saint-Nizier, sur l'emplacement même où, au IIe siècle, saint Pothin caché dans les bois de la plus petite des îles du confluent, faisait entendre la parole de Dieu, et réunissait les fidèles pour la célébration des saints mystères.

Grec d'origine et disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, Pothin fut envoyé par lui dans les Gaules pour les convertir à l'Évangile. A cette époque, et même fort longtemps avant, comme on le voit dans Justin, les Gaulois et les Grecs avaient entre eux des relations commerciales très-étendues. Depuis que par l'édit d'Auguste, Lugdunum était devenu la capitale de soixante nations des Gaules, il était le centre de leur commerce, et les ports de l'Asie étant en rapport continuel avec celui de Marseille, les Grecs remontaient le Rhône avec leurs barques jusqu'aux îles du confluent et y avaient établi les magasins et entrepôt des marchandises de leur pays : notre ville était donc le point le plus important pour les prédications du saint évêque. Par le moyen des Grecs, ses compatriotes, chrétiens comme lui, il put facilement y arriver et trouver un asile secret loin des prêtres augustaux, si puissants et si terribles. Parmi les îles du confluent, il choisit celle où sont actuellement les églises Saint-Nizier et Saint-Pierre, parce qu'elle était la moins habitée. Comme elle était plus basse que les autres, marécageuse et souvent envahie par les eaux du Rhône ou de la Saône, et couverte de bois, notre premier évêque put pendant longtemps, avec mystère,

Digitized by Google

y remplir ses devoirs apostoliques sans être persécuté. Dans ce lieu presque désert, il avait élevé un oratoire dédié à la Vierge et aux SS. Apôtres Pierre et Paul; une image de Marie, apportée par lui de la Grèce, était exposée sur l'autel à la vénération des fidèles. Tel fut dans la Gaule le berceau du Christianisme.

Les deux extrémités de la réunion des îles du confluent formaient alors un étonnant contraste. D'un côté une modeste chapelle, timidement élevée en secret sur un terrain marécageux et caché par des bois : de l'autre un autel colossal, au milieu d'une vaste et magnifique enceinte, enrichi des merveilles de l'art et entouré de toute la pompe des sacrifices. D'un côté, d'humbles chrétiens agenouillés en silence, offrant l'image de toutes les vertus, prêts à mourir plutôt que de renoncer à leur croyance; de l'autre, des peuples entiers réunis dans l'ivresse des fêtes et des jeux. D'un côté enfin, un saint évêque assisté de quelques prêtres, levant au ciel ses mains vénérables en lui demandant de protéger ses fidèles disciples ; de l'autre, soixante prêtres augustaux, fiers, hautains, chargés d'honneurs, et dont l'orgueil irritable faisait autant de persécuteurs.

Nos études sur l'état de la plaine de Lyon au temps de la domination romaine, nous ont fait comprendre combien le choix de la retraite de Pothin avait été sage. Placé à deux ou trois cents pas du large canal (1) qui servait de port aux barques des Grecs, ses compatriotes, éloigné du temple d'Auguste par toute la longueur de l'ensemble des îles du confluent, à portée de se servir pour correspondre avec Lugdunum, des moyens de transport que les marchands du canal avaient établis pour communiquer avec la rive droite de la Saône, il pouvait secrètement réunir ses coreligionnaires sans éveiller les soupçons de leurs ennemis.

(1) Celui des Terreaux.

Digitized by Google

Grâce à cette heureuse position, Pothin put remplir longtemps les devoirs de son apostolat. Assisté d'Irénée, prêtre et Grec comme lui, ses prédications eurent le plus grand succès et multiplièrent tellement les conversions que les païens et leurs prêtres s'en alarmèrent. L'an 177, pour allumer davantage la fureur du peuple contre les chrétiens, les prêtres d'Auguste les accusèrent de se livrer à des infamies dans leurs réunions. La rage du peuple fut portée alors à son comble ; ils furent chassés des bains et des marchés, frappés dans les rues, pillés et massacrés jusque chez eux. Pothin, alors âgé de quatre-vingt-dix ans et réduit par son âge à une faiblesse extrême, fut traîné devant le tribunal du gouverneur, et, couvert de blessures, expira deux jours après (1) dans le cachot où on l'avait jeté... c'était alors le 2 juin de l'an 177.

Nous n'entrerons pas dans le détail des atroces souffrances que firent endurer les idolâtres aux autres malheureux chrétiens traînés à l'amphithéâtre de l'autel d'Auguste : elles sont rapportées dans la lettre que les fidèles de Lyon écrivirent à ceux d'Asie, et que l'on trouve en partie dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe (2). Nous dirons seulement que saint Irénée, successeur de Pothin, se retira sur la colline de Lugdunum là où est maintenant l'église qui porte son nom et y continua la mission de son saint prédécesseur. Mais les chrétiens, en mémoire de leur premier évêque, eurent toujours une profonde vénération pour le lieu où il avait élevé son oratoire, et lorsqu'enfin, au IVe siècle, Constantin permit et même ordonna le libre exercice du culte du Christ, les fidèles se hâtèrent d'en relever les ruines et

(1) Ce cachot se voit encore sous l'hospice de l'Antiquaille élevé sur l'emplacement du palais des empereurs.

(2) *Revue du Lyonnais*, tome XX, p. 19.

Digitized by Google

rebâtirent sur la même place et sur les mêmes fondations cette sainte chapelle consacrée à la Vierge et aux apôtres Pierre et Paul par le premier évêque de Lugdunum. On y déposa quelques restes des martyrs de l'an 177 que l'on avait pu sauver de la rage des bourreaux (1). Les grands souvenirs que rappelait cette première église la désigna de suite pour la cathédrale de Lyon, malgré la petitesse de sa dimension (2). Son établissement attira dans le voisinage un grand nombre de chrétiens qui descendaient en grande partie de ces premiers Grecs disciples de saint Pothin. L'île fut alors assainie, les bois abattus, et des terres rapportées commencèrent à exhausser le sol, afin de le mettre à l'abri des envahissements des deux rivières. Les souvenirs émouvants qui se rattachaient à cette île attirèrent dans celles qui en étaient voisines un grand concours, et la colline de Lugdunum perdit alors peu à peu de son importance. Malheureusement, construits à la hâte par des architectes sans talent, les monuments de cette époque ne tardèrent pas à s'ébranler et nécessitèrent d'être réédifiés au Ve siècle. C'est ce qui arriva à celui dont nous parlons.

Reconstruite par saint Eucher, la nouvelle cathédrale des SS. Apôtres était plus vaste, mais le premier oratoire avait été religieusement respecté. En forme de croix grecque, souvenir de son origine, ce monument rétabli tel qu'il était

(1) C'était en l'honneur de ces saintes reliques, qu'avait été instituée la fête des Merveilles, qui avait lieu le 2 juin, jour de la fête de saint Pothin, et qui fut supprimée au XVe siècle, à cause des abus auxquels elle avait donné lieu.

(2) Le mystère dont saint Pothin était obligé de s'envelopper ne lui avait pas permis de fonder son oratoire sur un plan plus vaste. D'un autre côté, toutes les anciennes églises grecques sont très petites. Voir à ce sujet l'ouvrage intitulé : *Eglises Byzantines en Grèce*, par André Couchaud. Les temples du paganisme étaient aussi en général assez petits parce que le peuple se tenait en dehors pendant toute la célébration des sacrifices et des cérémonies religieuses.

Digitized by Google

primitivement avait été relié à la nouvelle église, malgré cela, il en était resté parfaitement distinct, et les fidèles pouvaient encore y aller chercher les souvenirs pieux et touchants qu'il rappelait.

Le tombeau de saint Nizier, archevêque de Lyon, mort en 573 et inhumé dans l'église des SS. Apôtres, étant devenu célèbre par les miracles qui s'y faisaient, cette église prit peu à peu le nom de ce saint personnage, et lorsqu'au VIIIe siècle, ruinée par les Sarrasins, Leydrade la releva en 800, elle fut dédiée définitivement au bienheureux archevêque. Ainsi, le nom de saint Nizier l'emporta sur le souvenir du glorieux martyr de l'an 177. Chancelante à son tour à la fin du XIIIe siècle, elle fut démolie, et la reconstruction de celle que nous voyons aujourd'hui, fut commencée en 1303 et dura plusieurs siècles. Elle n'est pas même encore terminée aujourd'hui.

En 1528, les héritiers de Pierre Renouard, en faisant faire des réparations à la nouvelle église, firent reconstruire la crypte de saint Pothin, mais exactement sur le plan antique, qui fut heureusement respecté.

Abandonnée aujourd'hui, cette crypte intéressante est placée sous le chœur et derrière le maître-autel de Saint-Nizier. On y descend par deux escaliers en serpent, placés l'un à droite l'autre à gauche de la barrière du chœur. Ils se composent chacun de 19 marches, formant ensemble la profondeur totale de 3 mètres 418 millimètres, (dix pieds, sept pouces), dont il faut déduire sept pouces, qui sont la hauteur de la marche que l'on monte pour entrer dans la partie de la chapelle latérale où se trouve chaque escalier. Le pavé de la crypte est donc précisément à dix pieds sous le sol actuel, qui a presque atteint le pavé de l'église.

Le plan de ce oratoire est une croix grecque, ainsi que nous l'avons dit en commençant, indice de son origine; les

Digitized by Google

bras en sont arrondis en culs-de-four, formant quatre absides et ayant d'une extrémité à l'autre, sept mètres 490 millimètres. La voûte en arête, fortement surbaissée, a trois mètres un centimètre d'élévation. L'autel, de la forme la plus simple et d'une haute ancienneté est en pierre brute ; elle a un mètre 400 millimètres de large sur un mètre 390 millimètres d'épaisseur et un mètre 120 millimètres de hauteur, y compris une marche de 150 millimètres. Le dessus de l'autel est marqué de quatre croix grecques creusées grossièrement. La pierre sacrée, carrée, de 420 millimètres, est marquée aussi de croix grecques, mais au nombre de cinq; elle est incrustée dans la grande pierre formant le dessus de l'autel. Du même côté, mais à la hauteur de un mètre 750 millimètres et en arrière, est appliqué contre le fond de l'abside et encastré par les angles le sarcophage en pierre brute où fut déposé, dit-on, le corps de saint Ennemond, au VIIe siècle.

Le pavé de la crypte est en carreaux de terre moderne qui font le plus mauvais effet, ainsi que ceux de faïence dont on a revêtu le devant de l'autel, et qui sont absolument de la même espèce que ceux de nos fourneaux modernes. Au milieu du pavé est la pierre sépulcrale de Nicolas Navarre, évêque de Cydonie, suffragant, vicaire-général de Lyon et chanoine de cette église, mort le 25 septembre 1753, à l'âge de soixante et dix ans. Cette pierre a un anneau de fer scellé au milieu, ce qui suppose au-dessous une excavation où est déposé le cercueil.

En examinant attentivement cette crypte, on voit de suite que son caractère, qui rappelle tout à fait les édifices du IIIe ou IVe siècle, a dû être altéré grandement par sa reconstruction au XVIe, quoiqu'on en ait exactement conservé le plan antique. Altération qui, du reste, a été complétée d'une manière déplorable, de nos jours, par une épaisse couche de

Digitized by Google

mortier, détestable badigeon qui n'a pas peu contribué à la défigurer. Vis-à-vis de l'autel, le restaurateur moderne (1) y a pratiqué une porte conduisant aux souterrains de l'église, et dont le style roman a achevé de dénaturer cet antique sanctuaire, dont le caractère aurait dû au contraire être religieusement respecté (2).

Dans notre travail sur l'emplacement du temple d'Auguste, nous avons relevé une inexactitude que l'on retrouve dans tous les historiens de Lyon, anciens et modernes. Ignorant l'exhaussement du sol du quartier Saint-Nizier, mais connaissant parfaitement la tradition relative au premier évêque de Lugdunum, ils ont tous considéré cette crypte comme un souterrain creusé par saint Pothin, erreur qu'ils n'auraient pas commise s'ils avaient visité ce lieu. Ils auraient vu que le sol de la crypte n'étant qu'à dix pieds de profondeur et le sol antique exactement aussi à dix pieds, comme on en a la preuve par la fouille faite au siècle passé par M. Dubois, à la place du Plâtre, et la découverte faite de notre temps par M. Renaux sous la rue Mercière, la chapelle souterraine est précisément sur le sol antique. D'ailleurs, le sol actuel n'étant qu'à cinq mètres six cent cinquante-deux millimètres et demi (dix-sept pieds et demi) au-dessus des basses eaux, si l'on enlevait d'abord dix pieds de terre pour trouver l'ancien sol, et qu'ensuite on voulût creuser ce sol antique pour y établir un souterrain, on arriverait plus bas que les eaux de la Saône qui s'y précipiteraient aussitôt.

Il est donc évident que ce lieu célèbre n'a point été un souterrain au temps de saint Pothin, puisqu'il ne l'est pas encore tout à fait aujourd'hui, malgré l'exhaussement du

(1) Pollet, architecte.

(2) Au XVIe siècle, on a donné à cette vénérable crypte le nom de chapelle de Saint-Ennemond à cause du sarcophage de ce saint qui y est déposé. Ainsi on a effacé jusqu'au souvenir du premier Apôtre des Gaules.

Digitized by Google

terrain. Sa voûte dépassant la hauteur de la place de huit à dix pouces. On peut s'en rendre compte par le calcul suivant. Le pavé de la crypte est à trois mètres deux cent trente millimètres (dix pieds de profondeur); l'élévation de sa voûte est de trois mètres vingt-deux millimètres (neuf pieds quatre pouces un quart); restent donc deux cent huit millimètres (sept pouces trois quarts) pour arriver au niveau du pavé de la nef: le moins que l'on puisse supposer d'épaisseur à la voûte, c'est quatre cents à cinq cents millimètres (quinze à dix-huit pouces). Ainsi, le dessus de cette voûte s'élève donc de deux cents à deux cent septante millimètres (huit à dix pouces) au-dessus de la nef, et à plus forte raison au-dessus du niveau de la place. Cette différence est masquée par la hauteur du chœur qui est plus élevé de trois marches que le reste de l'église, et dont la voûte de la crypte supporte le pavé.

Maintenant, si l'on veut se rendre compte de quelle manière le terrain des environs a pu s'élever assez pour enterrer cet antique oratoire, il faut se rappeler que, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'église des SS. Apôtres élevée sur cet emplacement tomba en ruines au Ve siècle, et qu'elle fut reconstruite par saint Eucher : que, ruinée de nouveau par les Sarrasins, elle fut rebâtie en 800 par Leydrade, sous le vocable de Saint-Nizier, archevêque de Lyon, dont le tombeau y était devenu célèbre, et qu'enfin, tombant en ruines à la fin du XIIIe siècle, elle fut reconstruite au commencent du XIVe.

L'exhaussement du quartier Saint-Nizier s'est donc formé des décombres et des ruines des temples chrétiens qui se sont élevés sur cet emplacement, ainsi que des terrains rapportés par les habitants à certaines époques, afin de se défendre contre les inondations que cette île avait à supporter bien plus souvent que les autres. L'oratoire Saint-Pothin s'est

Digitized by Google

donc trouvé peu à peu plus bas que le sol nouveau qui a fini par s'élever au point où nous le voyons aujourd'hui.

Chaque année on dit la messe, dans la crypte, le 28 septembre en l'honneur de la fête de saint Ennemond. Ainsi, rien ne rappelle plus dans ce lieu sa célèbre origine. Le souvenir de saint Ennemond, très-précieux sans doute, est-il comparable à celui du premier apôtre de Lugdunum et à celui des saints martyrs de l'an 177? non certainement. En laissant tomber dans l'oubli un souvenir si glorieux, l'église de Saint-Nizier se prive d'une brillante illustration et renonce à ses titres de noblesse. Elle possède le trésor le plus précieux, trésor que doivent lui envier toutes les églises des Gaules, et elle ne s'en fait pas honneur. La crypte consacrée aux SS. Apôtres par saint Pothin n'est-elle pas le plus beau titre de gloire de l'église de Lyon? C'est elle qui lui donne le rang de métropole des Gaules, c'est d'elle que son archevêque prend le titre de primat, c'est de tous ses monuments religieux le plus ancien, le plus précieux, le plus vénérable et le plus auguste, celui enfin qui rappelle les plus anciens comme les plus intéressants souvenirs. On a peine à comprendre que l'on ait pu laisser dénaturer un monument de cette importance, et qu'ayant l'honneur de posséder le premier autel consacré au Christ par le premier apôtre des Gaules, la paroisse de Saint-Nizier le laisse tomber dans l'oubli. C'est pourtant cet humble caveau qui donna un si grand lustre à l'église de Lyon; c'est dans cet étroit espace que fut allumé le flambeau de la foi qui éclaira les Gaules en créant une civilisation nouvelle, c'est sur ce sol même foulé par saint Pothin que se sont agenouillés nos premiers ancêtres convertis au Christianisme, c'est là qu'ils ont été régénérés par les eaux saintes du baptême; c'est là que Sanctus, Epagathe, Matur, Pontique, Biblis, Attale, Alexandre, Blandine et un grand nombre d'autres ont puisé dans les paroles et les exhor-

Digitized by Google

tations de leur saint évêque la force nécessaire pour supporter les tourments; c'est sur ce sol et dans cette enceinte même que Pothin leur apprit à mourir pour leur croyance. Enfin, c'est là que, pendant bien des siècles, les fidèles de Lugdunum vinrent honorer la mémoire de leur premier évêque et adorer le Dieu qu'il leur avait annoncé.

Espérons que le respectable pasteur qui gouverne l'église de Saint-Nizier, en ranimant dans le cœur des fidèles, le souvenir des grands événements qui ont signalé l'établissement du Christianisme dans les Gaules, et rendant au culte cette vénérable chapelle, monument de tant et de si intéressants souvenirs, non seulement pour le chrétien, mais même pour l'historien et l'archéologue, lui restituera son véritable nom de la sainte Vierge et des SS. Apôtres, et que sur ce même autel rétabli dans toute sa simplicité première, et débarrassé de la restauration moderne qui le profane, nous verrons un jour le successeur de Pothin venir, le 2 juin, au milieu d'un grand concours de fidèles, célébrer le sacrifice de la messe en mémoire de la mort glorieuse de son prédécesseur.

E. C. MARTIN-DAUSSIGNY.

Digitized by Google

NOTICE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

SUR

LA VILLE ET L'ABBAYE

DE

SAINT-RAMBERT-DE-JOUX.

(SUITE ET FIN).

L'abside abbatiale occupait le dessus des trois cryptes et s'étendait bien au delà du côté du couchant. C'était une basilique de dimensions moyennes, sans transept ni chapelles latérales. Enterrée par les élévations successives du sol voisin, comme celle de tous les vieux monuments, son entrée était précédée d'un porche en bois auquel on descendait par quatre ou cinq marches. Si les anciens du lieu ne se trompent pas, car c'est d'après leurs souvenirs que nous réédifions, la porte était à plein-cintre, supportée par des colonnes et accostée de deux statues. Celles-ci qui existent encore dans le coin d'une cour, sous le nom de saint Domitien et de saint Rambert, mais mutilées et méconnaissables, appartiennent au commencement du XIIIe siècle et sont d'un bon style. Au-dessus de la porte régnait dans toute la largeur de la façade un bas-relief en forme de frise, qui représentait, selon les uns, la *Passion*, selon d'autres, le *Massacre des Inno-*

Digitized by Google

cents; il n'en reste pas le moindre vestige. La façade se terminait par un gâble ou pignon très-simple. Le clocher, placé sur le chœur, s'élevait à une hauteur considérable; il était carré, surmonté d'une pyramide à quatre pans en pierres; ses fenêtres étaient à plein-cintre et ornées de chapiteaux. De là, ou de l'entrée, viennent probablement ceux que nous trouvons épars dans les environs. Ils sont très-variés, très-originaux et d'un style ancien; un lion est sculpté sur l'un d'eux. Le plan de l'église de l'abbaye était basilical, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas la forme d'une croix, mais celle d'un carré long divisé en trois nefs par des piliers. Elle n'avait pas de chapelles sur les côtés, mais se terminait à l'orient par trois absides, dont celle du milieu était la plus grande. Celle du nord renfermait l'autel dédié à saint Clair; celle du sud était la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Les fenêtres du chœur avaient quelques vitraux peints. La châsse de saint Rambert était placée derrière le grand-autel. Par devant, le chœur s'étendait presque jusqu'au milieu de l'église, dont il était isolé par une tribune et des boiseries, et son entrée était surmontée d'une voûte en ogive sous laquelle on voyait un calvaire. Les riches stalles de cette enceinte réservée étaient dues au ciseau spirituel et délicat du XVe siècle. Leurs armoiries d'or à la bande de gueules, à six coquilles de même mises en orle, nous apprennent qu'on les devait à Louis ou Georges de Mareschal, qui furent abbés de Saint-Rambert de 1439 à 1481, et un peu au delà. Guichenon, qui cite ces deux prélats dans sa *Notice sur Saint-Rambert*, ne mentionne que Louis dans sa généalogie de la maison de Mareschal, et seulement à la date de 1449. Nous ne connaissons qu'un fragment de ces boiseries: il sert de barrière dans une habitation rurale de Serrière, à deux kilomètres de l'Abbaye; l'opinion vulgaire qui le prétend tiré de la Chartreuse de Portes est complètement erronée. On a trouvé parmi les ruines du couvent les mêmes armoiries sculptées sur pierre, soit dans de grands cartouches ou alvéoles, soit sur des clefs de voûte, et toujours avec la crosse abbatiale en pal derrière l'écu, ce qui indique que messire de Mareschal restaura plusieurs portions de l'église ou des bâtiments contigus:

Digitized by Google

mais nous ne saurions dire lesquelles, ces ornements ayant été déplacés et dispersés.

L'abbaye possédait encore un genre de sculpture qui ne nous semble pas très-commun c'est un dais gothique en terre cuite, avec sa couverte émaillée d'un vert brillant. Il peut avoir appartenu à une chapelle, à un tombeau, un bénitier, etc. Le dernier débris que nous puissions citer est une cuve baptismale en pierre blanche, octogone et d'une composition aussi gracieuse qu'originale.

Notre inventaire est bien pauvre, sans doute. Puisse cette notice le grossir un jour, en inspirant autour de nous un peu plus de respect pour les œuvres si longtemps négligées de nos pères ! Ce serait pour nous une bien douce récompense.

CHAPITRE VI.

LE RECLUS.

A mille mètres de Saint-Rambert, sur la route de Belley, on voit à l'entrée d'un bois et dans un lieu très-solitaire, un petit groupe de maisons qui fut une propriété ou une dépendance de l'abbaye. L'habitation du *reclus* que nous ne pensons pas, malgré son nom, avoir été jamais une recluserie, mais seulement un hermitage, se compose d'une pauvre maison du XVe siècle et d'une chapelle de la même époque. Celle-ci consiste en une nef dont la voûte est à nervures croisées prismatiques, d'un bon dessin, avec une petite abside carrée vers l'Orient : le jour y pénètre par des fenêtres hautes en ogive, et les clefs de voûte embellies de l'écusson si commun chez nous de l'abbé de Mareschal, ne laissent aucun doute sur la date de la construction et sur le nom du fondateur. La maison est précédée d'une niche avec une statue de saint en costume de moine. Tous les voyageurs qui savent voir ont remarqué la forme pittoresque de cet humble

Digitized by Google

oratoire et son heureux effet dans le paysage. Nulle part, dans le reste du Bugey, on ne rencontrerait une vallée plus noble ni plus grandiose que celle-ci, des montagnes plus sévères ni plus majestueuses que celles qui l'entourent, des noyers plus touffus que les siens, une rivière plus poétique ni plus limpide que l'Albarine, qui lui donne à la fois la fraîcheur et la vie. Comme tous les monuments bien placés, le modeste sanctuaire parait l'accessoire obligé et, pour ainsi dire, contemporain de ce paysage étonnant. Serait-il donc vrai que les siècles passés furent toujours pourvus d'un sens qui nous manque aujourd'hui? Nous voulons dire ce tact exquis dans le choix du terrain et dans la forme générale des constructions, auquel ne peuvent suppléer ni la perfection des détails, ni la grandeur réelle de l'ensemble, ni la coquetterie ou le luxe de l'entourage.

CHAPITRE VII.

L'ÉGLISE PAROISSIALE.

L'église paroissiale de Saint-Rambert est placée hors de la ville, sur la route de Lyon, au bas de rochers couverts de broussailles. L'Albarine coule à ses pieds du côté du Midi; le torrent de Brevon joint sa façade occidentale. Un étroit vallon ombragé, discret, plein d'eaux murmurantes et de balmes touffues, s'ouvre par derrière dans la direction du Nord, et conduit à l'abbaye par des sentiers riches en charmants aspects. Ainsi que tant d'autres belles et bonnes choses, le vallon de Brevon veut être cherché, car l'église en masque l'entrée. Pour elle, que d'attraits elle trouve dans son voisinage! Il est impossible de croire que le hasard seul ait présidé au choix de son emplacement. Le même goût délicat que nous avons signalé dans la disposition de l'abbaye et du *reclus*, nous le retrouvons dans l'assiette de l'église parois-

Digitized by Google

siale. Certes, il est difficile de rencontrer une basilique moins monumentale; eh bien! son élévation au-dessus de la route, le mouvement de ses toitures, les angles nombreux de ses chapelles, ses porches, son étroit cimetière, son lourd clocher lui-même, sauf le dôme, sont ici autant de détails utiles d'un ensemble pittoresque. Tout cela est lié admirablement aux maisons de la ville, au pont rustique de l'Albarine. Soit en face, soit de profil, notre pauvre temple est encore d'un grand intérêt par ses formes générales et par sa position excentrique, à l'ouverture d'un vallon mystérieux. Les escarpements verticaux qui le flanquent laissent toujours tomber sur lui leur ombre et les guirlandes de leurs buissons; le vieux château ou plutôt les pans de tours retenus par le lierre, semblent, comme par le passé, veiller sur lui du haut de leurs pyramides de rochers; enfin les montagnes sévères, quoique verdoyantes, qui le ceignent à des distances variées, cadencent encore derrière ses murs leurs arêtes poussinesques et leurs contreforts savamment ondoyants. Mais, nous l'avons dit, le goût de notre époque n'est plus celui du moyen-âge. Tout le mal qu'on pouvait faire à ce tableau, voilà que l'homme le tente. Les formes que nos aïeux avaient trouvées riches de grâce et de convenance, sont devenues insuffisantes à notre orgueil. Les débris du château disparaissent peu à peu, sans contrôle, sous la main démolisseuse des enfants; les arbres moussus sont coupés, la mine ébranle les rocs et renverse les remparts; aux antiques forêts succèdent de maigres champs de céréales que les pluies à leur tour ne tarderont pas à détruire. En revanche, des pavillons plus ou moins chinois, mais également absurdes de forme et de couleur, remplacent les naïfs grangeons où nos pères venaient chercher la gaîté. Le mauvais goût, lèpre endémique de toute population exclusivement boutiquière, la manie de l'imitation, cette autre maladie honteuse née de la suffisance et de l'incapacité, voilà ce qui peuple le voisinage des villes grandes et petites de tant de constructions baroques, proclamées charmantes par leurs propriétaires; et, il faut le dire, c'est presque toujours à l'amour-propre de l'homme aisé qu'on en doit la première idée. C'est le conservateur naturel des

Digitized by Google

saines traditions qui semble se plaire à égarer l'opinion publique. Puis la foule copie pour ne pas être *humiliée* par les *bourgeois*, et c'est ainsi que le plus beau pays du monde peut être déshonoré sans ressource. Aux défrichements près, notre canton n'a encore rien perdu de ses beautés d'ensemble, mais ses jolis détails sont chaque jour dénaturés, anéantis.

Si l'on s'étonnait de l'importance que nous attachons à la forme, nous pourrions répondre qu'en fait d'art la forme et le fond sont inséparables. Chacun sait que, dans la civilisation moderne, l'art, devenu compagnon intime de l'homme, se présente à lui sans cesse et de toutes les manières. Du palais où il créa tout, il descend jusque dans la chaumière, et tend à remplacer, par l'universalité de jouissances modérées et fréquentes, ces élans sublimes, mais rares, cet enthousiasme délicieux, mais passager, que des populations entières purent lui devoir autrefois, et qu'il n'accorde plus aujourd'hui qu'à quelques esprits d'élite. L'art ou la forme, si l'on veut, n'est donc pas chose indifférente, et notre sévérité sur ce point serait justifiée par la rapidité de la propagation des idées absurdes. Le clocher de l'église de Saint-Rambert va nous en fournir une preuve.

On eut à le reconstruire au commencement de ce siècle, et la forme du chœur sur lequel on l'élevait motiva tout naturellement sa forme carrée, ou plutôt carrée-longue. On ouvrit une fenêtre à plein-cintre sur chacune des petites faces, et deux accouplées sur chacune des grandes. Jusque-là, tout était bien ; mais un si beau zèle pour le convenable ne pouvait durer longtemps. Quand il ne resta plus qu'à poser la toiture, les esprits se partagèrent. Les uns voulaient une pyramide en pierre, les autres un quadruple fronton ; la flèche en ferblanc eut des partisans nombreux, enfin parut le projet d'un dôme, et toutes les oppositions s'effacèrent devant lui. Le dôme fut voté à une grande majorité. Dieu veuille, pour l'honneur des lettres, qu'il ne se soit pas trouvé dans l'assemblée un seul homme capable de signer son nom ! On eut donc au-dessus du clocher, sur un plan carré long, un dôme en accolade. — En accolade ! — Angles en ferblanc, boule idem, croix à jour, rien n'y manqua. Il y avait mille formes à

Digitized by Google

choisir, mille beaux modèles à copier; on choisit ce qui aurait dû au plus juste titre être rejeté dédaigneusement. « Vous admirez cette coupole, disait Michel-Ange aux Romains devant le Panthéon d'Agrippa, eh bien! je la porterai à deux cents pieds dans les airs. » Et nous aussi nous eûmes au sommet d'un clocher l'imitation du grand dôme de l'Hôtel-Dieu de Lyon. C'était très-neuf et très-sublime. Quant au vénérable toit à quatre eaux et à tuiles courbes, il n'obtint pas une voix au conseil. L'amortissement le plus noble, le plus commode et le moins coûteux, personne n'y songea. O civilisation! c'est toi qui as imaginé de faire une injure du mot *gothique*, comme réunissant les idées du ridicule et du suranné.

Eh quoi! nous dira-t-on, le mal est-il si grand? Vous avez un dôme en accolade sur votre clocher; ce n'est pas beau, mais ce n'est pas éternel; il faut l'abattre et le refaire.—Vous en parlez bien à votre aise! on voit que les fenêtres de votre maison ne sont pas, comme les nôtres, ouvertes tout juste en face de l'odieuse coiffure. D'ailleurs, en supposant que la ville consentît à cette bonne œuvre, il serait déjà trop tard pour réparer le mal. Notre clocher en a engendré d'autres. L'amour-propre des curés et des municipalités a cru, en le copiant, s'élever à la hauteur du chef-lieu de canton, et, qui sait? de la grande ville, peut-être. A bas la centralisation! Saint-Rambert avait grimacé le dôme grandiose de Soufflot, Tenay singe à son tour le dôme de Saint-Rambert. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de l'homme, le plus laid macaque se rattache au Thésée du Parthénon.

La disposition intérieure et la décoration de l'église de Saint-Rambert sont loin de répondre à la beauté de ses alentours. C'est une basilique sans collatéraux ni voûtes, flanquée sur ses côtés de chapelles inégales en grandeur, différentes par l'âge et le style. Les plus anciennes ne semblent pas remonter au delà du XVe siècle; aucune n'est remarquable. Le chœur, qui est moderne, ainsi que l'abside à pans, au lieu de se présenter en face de la grande porte de l'église, est jeté sur le côté gauche dont il touche la dernière chapelle, et, comme il est beaucoup plus étroit que la nef, il laisse du côté droit un grand mur lisse

Digitized by Google

où l'on a pu plaquer un autel bolteux. D'ignobles œils-de-bœuf élevés au niveau du plafond donnent du jour dans le vaisseau ; une immense et laide charpente placée au-dessus de la grande porte d'entrée rappelle les soupentes qui étouffent les maisons d'ouvriers. Cette église dans une église est réservée aux Pénitents.

Nous n'avons jamais compris pourquoi l'on permettait à une fraction des habitants d'une paroisse de s'isoler, pendant la prière, du reste de la population. Nous comprenons encore moins pourquoi l'on tolère le ridicule vêtement dont ils s'affublent et qu'ils viennent étaler dans les rues à chaque cérémonie religieuse. Cette mascarade dévote eut, dit-on, son mérite au moyen âge, lorsque nos rois, qui ne trouvaient pas le temps de travailler au bonheur de leurs sujets, avaient pourtant celui de se faire fouetter pour leurs péchés. Qui ne voit pas qu'aujourd'hui, en France, ces pratiques d'un autre temps n'excitent que le rire et le dégoût ! Croit-on qu'il soit plus facile de faire son salut lorsqu'on a jeté sur sa tête une serviette blanche, et que Dieu répandra plus volontiers ses grâces sur le sac du pénitent que sur la bure du cultivateur !

C'est, du reste, un des caractères de notre époque vaniteuse que de vouloir agir différemment des autres, au lieu de chercher à mieux faire. Rester à sa place, travailler et prier dans la foule, c'est un supplice que chacun veut éviter. Ce que nos aïeux faisaient dans la vivacité peu réfléchie de leur foi, nous le faisons un peu par habitude et beaucoup par orgueil, et nous attachons à leurs pratiques vieillies et déplacées la tenacité de notre amour-propre et les marques de notre mauvais goût. De là tous ces ornements faux et absurdes dont nous défigurons nos temples. De là ce clinquant, ces fleurs artificielles, cet oripeau qui encombrent nos autels, bien plus, les autels de l'église de Brou, ce bijou de marbre, la merveille du pays. Il est vrai que dans un coin, dans les quatre coins de nos sanctuaires, les fidèles rencontrent par compensation de vieilles charpentes, des au-

Digitized by Google

tels brisés, des chaises mises au rebut, d'immondes débris en compagnie d'un balai peu fatigué ; mais l'œil du dévot de nos jours ne se choque point de ces affronts à un culte sublime. Il lui suffit que l'autel de sa sainte chérie soit orné de porcelaines comme la cheminée d'un malade, et sa fenêtre drapée de calicot rouge et jaune, accord harmonieux. On peut mutiler sous ses yeux les tombeaux, cette parure instructive du sol des temples, repeindre les vieux autels avec des couleurs criardes, détruire ou cacher les inscriptions, que lui importe ! Il a, lui, dans sa chapelle de prédilection, un saint de bois doré ou de carton-pierre ; il a un tabernacle peint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des lithochromies contre les murs, et des bouquets de percale sous des cylindres de verre. Il ne désire rien de plus et se rit de la paroisse voisine, qui en est réduite à ses statues gothiques et aux simples fleurs des champs.

Ces reproches s'adressent à la plupart des églises du pays, et celle de Saint-Rambert doit en prendre sa part. A l'exception d'un tableau ancien à compartiments et d'une chaire en bois sculpté d'un joli travail, son mobilier ne respire qu'une misère vaniteuse et le goût le plus dépravé. Nous ne reprocherons pas à la génération présente les tentatives de destruction qu'on a faites sur les nombreuses pierres tumulaires du pavé ; mais ce que nous ne lui pardonnons pas, c'est de jouer à la cathédrale, c'est de créer une foule de chapelles inutiles, lorsque le sanctuaire lui-même est en souffrance ; c'est de couvrir de guenilles et de paillons les parois du temple, comme s'il ne devait pas entrer dans sa décoration d'autres éléments que dans celle d'une chambre à coucher ! Avec l'argent qu'on a mis à ces colifichets, on aurait pu restaurer les tombes, remplacer le maître-autel, assemblage ridicule de courbes disgracieuses, par un autel de marbre d'un style large et sévère. On aurait eu des vitraux peints au lieu de baldaquins en calicot, et de véritables statues au lieu de ces images qu'on ne peut regarder sans rire. Les bons conseils n'ont pourtant pas manqué. Pour opérer cette réforme, pour faire de notre église une église véritable, il faudrait abattre la soupente des Pénitents et supprimer trois ou quatre chapelles ;

Digitized by Google

il y aurait économie et convenance. Mais on rencontrerait une opposition terrible parmi les privilégiés dépossédés ; ceux qui, pour une croix monumentale destinée à la voie publique, ont préféré les maigres ornements de la fonte de fer aux plans larges et austères de la pierre, ceux-là ne renonceraient pas volontiers aux rideaux rouges et au bois doré. Enfin l'amour-propre du bon peuple, en voyant son église de chef-lieu réduite à un nombre de chapelles qu'on peut trouver dans la plus sauvage succursale, ne manquerait pas de croire l'honneur de St-Rambert compromis, et de crier à la trahison. En effet, telle est aujourd'hui la disposition des esprits, qu'il est rare de chercher le bien sans rencontrer des persécutions ou des obstacles.

On voit encore, dans l'intérieur de la ville de St-Rambert, l'ancienne chapelle des Pénitents transformée en magasin de fourrage. Quoiqu'elle ait été bâtie ou restaurée à l'époque de la Renaissance, elle n'offre rien de remarquable, non plus que la petite église de Blannaz, située dans la montagne, à une lieue sud du chef-lieu.

La chapelle du *Mont-Saint-Michel*, mentionnée dans l'acte de 1191, n'existe plus depuis longtemps. Elle était placée à une lieue nord de Saint-Rambert, dans le voisinage du hameau de Laroche, au milieu des bois, et sur le bord d'un précipice très-profond. Son emplacement est marqué par une grande croix.

CHAPITRE VIII.

LE CHATEAU.

En face de l'Abbaye, sur la rive gauche du Brevon, s'élève un haut rocher couronné par les ruines du fameux château de Cornillon. Démoli en 1602 par le maréchal de Biron, il a pourtant gardé jusqu'à ce jour quelques pans de murs soutenus par le lierre, et serait certainement mieux conservé, sans l'acharnement incroyable que les enfants semblent mettre à en effacer les derniers restes. Son plan est un carré long, ou, si l'on veut, un trapèze dont la plus petite face regarde le sud. Dans l'angle

Digitized by Google

nord-est, une tour carrée, servant à la fois de donjon et de défense pour la porte placée au nord, faisait saillie à l'extérieur et à l'intérieur de l'édifice. En effet, le château avait besoin, de ce côté, d'une protection plus forte que sur ses autres faces, car il n'était accessible que par là, au moyen d'une étroite arête de rochers qui le liait aux balmes voisines. La face de l'est était renforcée par des tourelles dont on voit quelques traces. Celle de l'ouest, donnant sur une pente rapide qui descendait jusqu'au Brevon, n'avait pas d'autre protection que l'épaisseur de ses murs. Celle du sud, placée sur le bord extrême d'un rocher souvent vertical et toujours très-escarpé, dominait à près de cent mètres la ville qui s'étend à ses pieds. Un mur assez élevé partait de cette façade méridionale dans la direction de l'Albarine ; il suivait l'arête de la montagne jusqu'à un escarpement naturel qui rendait impossible toute tentative d'escalade. Deux tourelles sans ouvertures le flanquaient dans sa longueur. On communiquait sans doute de l'une à l'autre et de celles-ci au château par un passage étroit pratiqué dans la crête du mur et supporté par des consoles. Quelques autres tourelles placées sur des corniches, du côté de la ville, complétaient ce système de défense bien simple, comme on le voit. Si nous avons su nous faire comprendre, il est évident que le château de Cornillon, placé au point de réunion de trois vallées, était destiné à surveiller au loin le pays, surtout à protéger la ville, mais qu'il ne pouvait servir de résidence au seigneur le moins difficile. Ses dimensions étaient à peine de 30 mètres du nord au sud, et de 15 de l'est à l'ouest. Aucun détail d'architecture n'existe dans ces ruines. On n'y voit même ni porte ni fenêtre, si ce n'est la trace d'une baie étroite du côté du midi. Il faut donc supposer que les ouvertures étaient situées à une grande hauteur au-dessus du sol, ou peut-être qu'elles donnaient sur une petite cour réservée à l'intérieur.

L'appareil des murs du château est de moëllons irréguliers rangés par assises parallèles. Des trous carrés percés çà et là indiquent la place des échafaudages. Le ciment est très-grossier, mais d'une dureté excessive. Les trois angles encore visibles sont en pierres de taille moyennes disposées avec soin. La partie infé-

Digitized by Google

rieure de ces angles fait une saillie en talus que l'on pourrait comparer à un gros contrefort. L'étude assidue de tous ces caractères négatifs comme ceux de la crypte du couvent, plutôt que positifs, nous fait supposer que le donjon de Cornillon fut rebâti par les ducs de Savoie peu de temps après la cession que leur en fit l'abbaye, c'est-à-dire au XIIIe siècle. Nous avons trouvé une ressemblance singulière entre ce château et ceux des Alymes et de Luysandre, ses plus proches voisins.

Le site et l'entourage du château de Saint-Rambert ne sont pas moins remarquables que ceux de l'église, mais dans un tout autre genre. Nous avions dans le bas de la vallée un paysage calme et frais, mélangé de fabriques pittoresques, une plaine étroite mais plantureuse que parcourt l'Albarine aux belles eaux, et que des chemins bordés de haies de buis sillonnaient en tous sens, sous l'ombrage non interrompu de noyers magnifiques. Les montagnes n'y étaient que des fonds, c'est-à-dire des accessoires, et leur rapprochement, en concentrant les regards sur un espace peu étendu, facilitait la perception de beautés qui seraient comme égarées dans un plus vaste terrain. Ces beautés qui auraient rendu notre pays cher à Poussin, si Poussin l'avait connu, sont une grande noblesse dans l'arrangement des masses et dans les profils, une sobriété de détails qui n'exclut pas l'élégance, surtout une poésie douce et tranquille jointe à l'originalité d'effets la plus variée et la plus piquante. Nous ne pouvons mieux caractériser cet aimable ensemble qu'en le comparant à une belle idylle grecque.

Mais, à mesure que l'on monte dans les ruines du château, ou plus haut encore, dans les rochers de Chantemerle, on voit les agréments bucoliques de la vallée inférieure s'effacer devant des beautés d'un ordre plus relevé. La hauteur des montagnes, vues sous un angle aigu, était mal appréciée, tandis qu'en face de leurs escarpements, on en devine mieux les dimensions. La plaine était le principal du tableau, elle en est devenue l'accessoire, un accessoire sans importance, puisqu'on ne la distingue qu'aux méandres de ses eaux, où se reflète l'azur foncé de notre ciel. La configuration du terrain commence à se faire mieux comprendre;

Digitized by Google

on reconnait plusieurs plans, plusieurs systèmes de plateaux, de sommets et de bas-fonds, là où l'on ne voyait qu'une ceinture de rochers touffus jetés presque uniformément en cercle autour du bassin.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici ces sommets tranchants et dentelés, ces profils mesquins, cette maigreur de formes jointes à d'énormes dimensions, que plusieurs cantons de la Suisse et du Dauphiné prodiguent à leurs admirateurs. A l'exception de l'aiguille de Moment, toutes nos montagnes sont taillées par méplats larges et simples. Leurs croupes couvertes de bois et de rochers ondulent sans trop de précipitation, et, pour nous servir d'un terme technique, semblent *poser* devant le spectateur. Leurs lignes terminales sont calmes, presque horizontales ; des plateaux en couronnent la plupart des hauteurs. Mais c'est pour le versant qui regarde la vallée qu'elles réservent toute la hardiesse de leurs formes ; là elles dépouillent leur face d'une verdure parasite, vêtement obligé de leurs autres contours, et montrent avec une certaine ostentation ces trésors de roche vive, ces assises puissamment accidentées que le souffle de Dieu poussa un jour jusqu'aux nuages.

Tels sont, à l'est, les remparts naturels de Lacraz, et, en face, de l'autre côté de l'Albarine, le cirque imposant de Nerva, surmonté des arêtes de Suerme. Ces deux monts géants, et ils sont bien géants malgré la médiocrité de leur hauteur absolue, semblent en quelques parties une contre-épreuve l'un de l'autre. Séparés par un intervalle à peine égal à leur élévation, ils dressent tous deux à la face de leur rival de robustes épaules aux verts taillis, une large poitrine osseuse, décharnée, sillonnée de rides profondes, et ces rides elles-mêmes sont parallèles jusque dans leurs replis les plus singuliers. Tous deux sont assis dans la même prairie et baignent leurs pieds dans les mêmes eaux ; tous deux enfin prêtent aux aigles les cavités inaccessibles de leurs têtes décharnées. Nous n'avons jamais jeté les yeux sur ces deux colosses jumeaux sans nous rappeler les fables ingénieuses que les Grecs brodaient sur chaque accident de leur territoire, et nous espérions trouver dans quelque fragment inédit d'Hésiode ou

Digitized by Google

de Pausanias la métamorphose de Suerme et de Nézebeau, rivaux séparés par la nymphe Albarine, lorsqu'un géologue nous donna, sans recourir aux Grecs, le dernier mot de cette légende mystérieuse. Ces deux rochers, nous dit-il, sont les deux moitiés d'une seule et même montagne, dépôt formé, au sein des mers, de débris minéraux et organiques, puis fendue, plissée et soulevée par l'une de ces commotions violentes qui agitèrent notre planète dans sa jeunesse. Quant à l'Albarine, produit de quelques sources partielles provenant d'infiltrations supérieures, elle n'obéit qu'aux lois de la pesanteur en se jetant à travers la déchirure du sol pour gagner ensuite le Rhône et la Méditerranée. Ovide! Hésiode! qu'en diriez-vous? Malgré l'arrêt de la géologie, l'ensemble gigantesque de nos monts vus à mi-côte nous rappelle toujours l'épopée primitive, et si nos prairies inférieures semblent faites pour les bergers de Théocrite, la noblesse antique de nos plateaux les rend dignes de porter les héros d'Homère.

Entre les mille phénomènes que le soleil crée à chaque instant sur la surface du globe, nous ne connaissons rien d'aussi curieux à observer, rien d'aussi émouvant à contempler que ces jeux grandioses de lumière dont les montagnes en général sont le théâtre, et que les nôtres font valoir d'une manière toute particulière. Si c'est une belle soirée d'été qu'on a choisie pour monter au château de Saint-Rambert, on sera d'abord frappé de la netteté avec laquelle se détachent les détails lointains. L'extrême limpidité de l'air des Alpes vous apporte, pour ainsi dire, sous la main tel objet dont vous êtes séparé par de grandes distances. On remarquera ensuite la singulière répartition du sombre et du clair dans le paysage. Toute la chaîne qui forme la vallée au couchant est plongée dans une obscurité complète; un petit nombre de rayons, seulement, s'égare sur quelques angles de rochers en saillie, et les nappes lumineuses qui vont frapper le côté de l'est bordent en passant comme d'une frange d'or les crêtes de *Mont-de-l'Ange*, la pyramide tronquée de Saut-à-l'Ours et les hautes arêtes qui de là viennent aboutir à Mont-Joux. Du fond de la plaine, la teinte mystérieuse ne tarde pas à s'élever jusqu'au spectateur. Les roches chauves de Grapinet, ce mur colossal qui

Digitized by Google

menace Saint-Rambert, reçoivent un dernier rayon du soleil; leurs chênes penchés sur l'abîme s'empourprent un instant pour se noyer aussitôt dans une sourde harmonie. C'est comme le signal devant lequel tous les feux du jour s'éteignent dans les bas lieux; mais ils brilleront encore plus d'une heure aux flancs des montagnes d'Oncieu, de Suerme, de Laroche et de Névray. Les rochers rivaux dont nous avons parlé sont maintenant d'une rare magnificence. Toute la lumière du ciel semble réservée pour eux. Mille saillies invisibles pendant le jour y deviennent nettement distinctes par les taches violettes qu'elles projettent sur les parois voisines. Il s'y élance des contreforts où l'on ne voyait qu'un mur calcaire, il s'y creuse des ravins où l'on ne soupçonnait pas même un pli dans le sol. La verdure de Nerva et de Rond-Bois n'est plus ce linceul monotone qui dissimulait sous son épaisseur des muscles puissants; l'ombre, en s'allongeant, en modèle à son tour les ondulations; c'est une tunique légère qui recouvre le corps sans le cacher. Quant à la base même des deux montagnes, elle est plongée dans une nuit relative qui donne plus d'éclat encore aux sommets. Ceux-ci prennent à chaque instant une vivacité, des couleurs, des profils nouveaux. D'un bord du bassin à l'autre, ils dessinent leur silhouette sur le flanc des côtes d'Evôge ou d'Argis. Ils y tracent des images fantastiques qui cheminent et s'étendent avec tous leurs profils, et ceux-ci avec tous leurs détails, mais altérés, brisés, défigurés à chaque pas par les mouvements imprévus du sol. Le paysage entier semble marcher. De nouveaux sommets semblent même se former, çà et là, par la séparation d'arêtes qu'on avait cru d'abord réunies. Car c'est souvent un effet de la pureté merveilleuse de notre horizon, qu'on ne puisse en apprécier les distances que par le jeu des ombres et non par le plus ou le moins de densité des vapeurs.

Cependant l'or du soleil se glace de teintes violacées. Chaque facette des rochers s'enflamme de lueurs plus brillantes. Plus tard, un petit nombre de crêtes isolées, Névray, Suerme, le Crêt-Rodier, gardent seules les feux du couchant, dans la demi-teinte générale, semblables à des charbons ardents qui marquent le passage d'un incendie. Puis la lumière disparaît tout à coup, et l'habi-

Digitized by Google

tant des bas-fonds sait que le soleil vient de se coucher. Alors le vent du soir s'élève au milieu d'un crépuscule plein de tons délicats et perlés ; il court de corniche en corniche, balaye les banchères, ébranle les buis et chasse la chaleur des dernières crevasses où elle se concentrait depuis le matin. L'homme, on le voit, n'est pour rien dans ce spectacle, car Saint-Rambert, disparu depuis longtemps, ne se trahit que par des fumées que l'on pourrait prendre pour de légères vapeurs, et les maisonnettes éparses qui se chauffaient aux derniers rayons du jour, dans les combes du Croz ou de Chantemerle, n'étaient que des points lumineux perdus dans l'immensité du tableau.

Envisagé du point de vue que nous avons choisi en second lieu, notre vallée présente un aspect bien plus sévère que lorsqu'on suit les bords de l'Albarine. Sa sévérité va même jusqu'à la tristesse, mais la dignité qui accompagne chacun de ses mouvements change en qualités rares, aux yeux des personnes qui savent voir, ce que l'austérité de ses lignes et l'extrême escarpement de ses parois ont de repoussant pour quelques bons bourgeois amis des terres plates. Nous pensons que c'est un sentiment de ce genre qui animait contre les montagnes du Bugey notre vieux Guichenon. Peu charmé du haut style de ce pays et de l'imprévu qui s'y rencontre à chaque pas, l'enfant de la grasse province mâconnaise ne parlait qu'avec horreur et mépris de ces rochers affreux. Il réservait toute son admiration pour les plaines, et allait jusqu'à donner les plus belles épithètes à cette odieuse mer de cailloux qu'on nomme le Bas-Bugey, et dont le souvenir seul nous altère et nous lasse au coin de notre feu. En revanche, nous avons pour nous le Poussin, le Guaspre, et d'autres artistes de cette portée. Nous ne retrouvons, il est vrai, dans leurs œuvres immortelles, ni la puissante échine du Suerme ni les sublimes escarpements de la vallée des Cascades, mais leurs motifs de paysages rappellent à chaque instant les nôtres.

Ces grands hommes qui n'avaient qu'une affection médiocre pour les petits moulins, les sapins couverts de mousse et les glaciers, aujourd'hui si fort à la mode, auraient sans doute de-

Digitized by Google

mandé à notre pays, s'ils l'avaient connu, des inspirations *historiques* et de nobles profils.

CHAPITRE IX.

LA VILLE.

Malgré son antiquité, la ville de Saint-Rambert ne possède aucun monument remarquable. Ses remparts du moyen-âge n'existent plus depuis longtemps. Son ancien hôtel-de-ville, bâtiment sans importance du XVe siècle, a été démoli, il y a quelques années, pour faire place à la Maison commune actuelle. C'est une vaste et simple construction assez heureusement harmonisée avec le style noble des fabriques du pays et les lignes grandioses de ses montagnes. Elle deviendrait fort convenable à peu de frais.

Les maisons particulières de Saint-Rambert sont en général d'une époque reculée. Un très-grand nombre d'entre elles remontent au XVe siècle et contribuent à donner à la grande rue une physionomie originale qui s'effacera bientôt. Leurs fenêtres à croisillons, ornées de moulures prismatiques plus ou moins compliquées, sont taillées dans une belle pierre que l'on prendrait pour du marbre noir. Çà et là on rencontre des portes en ogive du XVe et peut-être du XIVe siècle. Il y a même dans le faubourg une fenêtre double divisée par une colonne octogone qui semble du XIIIe, et sur le *pavé*, une autre qu'à sa grille à plein-cintre et à ses moulures cylindriques on peut supposer romane.

Les fragments déplacés sont assez nombreux. Ce sont quelques inscriptions, dont l'une recouvrit le tombeau d'un moine du nom de Luyrieux (XIVe siècle), des bas-reliefs de la Renaissance, des cartouches avec armoiries, etc. Dans tous ces débris il n'y a rien de curieux par le travail, rien qui rappelle des souvenirs historiques. La maison dite du Gouvernement ou de Nemours date du XV ou XVI siècle, comme tant d'autres, et son illustre destination est fort douteuse ; toutefois, on y voit une galerie de la

Digitized by Google

Renaissance dont les colonnes fuselées et les pleins-cintres tordus par les années sont plus pittoresques qu'élégants.

Ce qui donne encore à la ville de Saint-Rambert une tournure remarquable et peu commune, c'est, après le rideau de rochers qui la domine, un canal d'eau vive qui parcourt sa grande rue dans toute sa longueur, et deux lignes de halles ou de toitures fort anciennes dont la voie publique est abritée sur un espace considérable. Par malheur, on songe à débarrasser la route de ces deux monuments des siècles passés (1). Si ce beau projet s'accomplit, si la fièvre des démolitions ne s'apaise, Saint-Rambert n'aura rien à envier au plus monotone, au plus insignifiant faubourg.

CHAPITRE X.

LES FORTS SARRAZINS.

Avant de terminer cette notice déjà si longue, nous signalerons plusieurs débris de monuments sans intérêt en eux-mêmes, mais auxquels des traditions absurdes ont donné une valeur que nous essayerons de détruire. Il s'agit de trois constructions singulières jetées comme par miracle sur des corniches de rochers presque inaccessibles, et au moins fort dangereuses. Le peuple leur a donné le nom de *forts sarrazins*, et les amis du merveilleux, toujours plus nombreux que les observateurs raisonnables, n'ont pas manqué d'appuyer et de commenter cette origine glorieuse.

Deux de ces forts, puisque forts il y a, sont placés sur la commune de Tenay, le troisième appartient à Saint-Rambert; mais comme il ne nous a été signalé que depuis peu de temps et qu'il

(1) Les halles sont enlevées et au lieu d'une rue pittoresque, mais étroite et sombre, qui faisait le bonheur des artistes, Saint-Rambert possède maintenant une rue large, propre, aérée, où le soleil pénètre en pleine liberté, où la circulation est facile et où l'on trouve enfin le bien-être et la santé, ce que préfèrent en général les habitants.

(*Note du Directeur de la Revue*).

Digitized by Google

est placé dans une des crevasses les plus effrayantes du Suerme, nous avons perdu avec nos jambes de vingt ans le plaisir de le visiter. Nous ne parlerons donc que des deux autres, auxquels il est, dit-on, semblable, et que nous avons étudiés il y a quelques années.

Chacun de ces forts est placé sur une corniche ou dans une grotte d'un accès difficile, dangereux et facile à défendre. Celui de Mallix est accessible d'un seul côté; tous sont recouverts par la saillie même de la montagne. Ils se composent d'une seule muraille qui fait face à la vallée, et de deux autres portions de murs qui vont rejoindre le rocher, afin d'abriter l'intérieur du logis. La plus grande longueur de ces constructions n'a pas plus de 10 mètres; leur largeur est à peine de 4 ou 5, et la hauteur de 6 à 8. Près du fort d'Argis on voit les traces d'un autre plus petit, qui semble en avoir été une dépendance. Aucun n'a de plancher, de toiture, de porte ni de fenêtres : on entrait sans doute par un étroit espace laissé libre entre le rocher et le mur; la saillie de la montagne, qui est toujours fort considérable, dispensait de toit. Des trous carrés dans les murs de face et dans le rocher correspondant, trous espacés à deux mètres environ les uns au-dessus des autres, marquent la place des bois légers qui devaient supporter les deux étages de ces habitations. Quant aux fenêtres on s'en dispensa comme on s'était dispensé des portes; on y suppléa par de petits trous réservés dans le mur, sans intention meurtrière toutefois, à ce qu'il nous semble. La précipitation du constructeur nécessita ces économies, et cette précipitation est encore prouvée par la nature de l'appareil qui est très-rustique, fait de petits moëllons pris au hasard et liés par un mortier grossier et médiocrement dur.

Ces considérations et plusieurs autres nous font rejeter d'abord les Sarrasins. Leur passage dans le Bugey n'a jamais été prouvé; ensuite ils étaient trop bons soldats, ils avaient trop de tact pour placer dans ces précipices leurs forteresses. Et quelles forteresses! Dix pieds sur trente et pas d'eau, ou du moins un faible suintement qui équivaut à une privation totale. D'ailleurs, un seul de ces forts avoisine une route; les autres en sont éloi-

Digitized by Google

gnés ; l'un d'eux en est séparé par de vastes bois et une rivière. Tous sont loin des centres de population qu'on aurait eu à surveiller, des munitions et des vivres qu'on devait se procurer ; tous sont exposés d'assez près à des regards plongeants ou obliques, et mille projectiles pouvaient bien y arriver par le même chemin. Enfin la nature même de la construction, qui est mauvaise et indubitablement moderne, ne permet pas de faire remonter les conjectures au delà du XVe siècle. Les personnes qui vont sans cesse répétant : *vox populi vox Dei*, et pour qui les traditions ont toujours quelque chose de providentiel, nous demanderont sans doute pourquoi la tradition locale parle des Sarrasins ; nous répondrons par une simple observation. Les aqueducs romains, essentiellement romains, de la campagne de Lyon, sont connus du peuple sous le nom d'arcs sarrasins. Or, chacun sait que, au lieu de bâtir, ces barbares employèrent à détruire le peu de temps qu'ils passèrent dans notre voisinage. Ajoutons que le fort sarrasin de la commune de Saint-Rambert porte aussi le nom de *fort à Jean-Charles*, ce qui n'est pas la traduction d'Abdérame, de Tarik ou de Mohammed.

Quelques personnes ont recours, à défaut de Sarrasins, aux religionnaires persécutés. Cette opinion, moins extravagante que la première, n'est pourtant pas plus fondée. Personne n'a jamais entendu parler des guerres de religion dont le Bugey aurait été le théâtre : le Bugey, comme la Savoie, était et reste encore très-catholique. Les Vaudois ou les Protestants ne se seraient pas exposés au milieu des orthodoxes les plus fervents, dans la partie la plus fréquentée de notre vallée. Où auraient-ils pris des vivres ? D'ailleurs, quoique l'on ne pût pas aisément les joindre de près, avec quelle facilité ne les aurait-on pas chassés de leurs forts, à coups de fusil ou de flèches ! Certes, ce n'est pas ainsi que les victimes de Louvois avaient organisé leur défense. Les grottes des Cévennes et de l'Ardèche, bien différentes de nos corniches étroites, sont de véritables forteresses, où des centaines d'habitants, avec leurs troupeaux et leurs meubles les plus nécessaires, pouvaient trouver pendant longtemps un refuge assuré. Les abords en sont difficiles, mais pourtant on pouvait s'y

Digitized by Google

procurer en abondance du fourrage, de l'eau, du bois; et ces retraites avaient été choisies dans les déserts les plus sauvages, au milieu de paturages et de rochers que les bergers devaient connaître seuls.

Nos forts sarrasins seraient-ils des hermitages? — Nous ne le pensons pas. Pourquoi des hermitages loin des églises? Pourquoi trois hermitages de la même époque, si près l'un de l'autre, sans compter ceux de la vallée? Pourquoi les aurait-on mis en garde contre des surprises? etc.

Ce ne sont point des étables à moutons, car l'aire est trop étroite, la construction trop soignée, les dangers de l'abord trop grand, et l'existence de plusieurs étages implique la présence de plusieurs personnes, ou du moins d'un solitaire assez exigeant en fait de confort.

Ce ne sont pas non plus des habitations ordinaires, à moins qu'elles ne fussent destinées à des lépreux; et nous nous arrêterions volontiers à cette version, si elle ne laissait pas de son côté plusieurs objections sans réponse. Au XVe siècle, les lépreux étaient déjà très-rares, et trois léproseries dans une lieue de terrain seraient une anomalie inconcevable. On peut dire qu'au XVIe siècle il n'y en avait presque plus; or, si nous ne nous trompons, nos forts ne remontent pas au delà de 1500; leurs mauvais matériaux ne permettent pas de le croire. Plus anciens, ils n'auraient pas duré jusqu'à nous. En outre, les lépreux étaient chassés des villes, mais une fois dans les champs, pourquoi se seraient-ils fortifiés? contre quoi? contre qui? Un malade ne fuit pas la santé; c'est l'homme sain qui fuit la maladie.

Ceci nous conduit à l'examen d'une dernière opinion qui est la nôtre, et que, par conséquent, nous trouvons la seule bonne. Tout le monde sait qu'au moyen-âge Lyon et les provinces voisines furent décimées par d'horribles pestes. Le XVIe siècle tout entier et la moitié du XVIIe furent marqués par des mortalités qui laissèrent des villages, des bourgs entiers sans habitants. Des riches, des heureux, des lâches prirent la fuite devant le fléau et coururent cacher dans les retraites les plus sûres la faiblesse

Digitized by Google

de leur esprit. Cela s'est vu de nos jours. D'un autre côté, il paraît que la vallée de Saint-Rambert fut exempte de la maladie, au moins une fois, puisqu'en 1581 elle était le refuge des Lyonnais. Montaigne raconte, dans le journal de son voyage en Italie, qu'à son retour en France il passa par la Suisse, la Savoie, le Bugey et la Bresse. A Saint-Rambert, où il arriva le 6 novembre 1581, il trouva le sieur Francesco Cenami, banquier de Lyon, qui y était *retiré pour la peste, et qui lui envoya de son vin et son neveu avec plusieurs très-honnêtes compliments.* (Voyez Pernetti, *les Lyonnais dignes de mémoire* ; et M. Breghot du Lut, *Mélanges*, 444).

Nous pensons donc que nos forts sarrasins furent construits à la hâte, pendant quelqu'une des grandes pestes du XVIe ou du XVIIe siècle, pour servir de retraite aux fugitifs, soit indigènes, soit étrangers. Du haut de ces espèces d'observatoires ils pouvaient conserver des relations faciles avec la vallée, recevoir des vivres, des nouvelles, parlementer de vive voix avec le dehors, sans être dérangés contre leur gré, sinon par la force ouverte, et personne sans doute ne l'employa contre eux. Nous dirons, pour compléter notre pensée, que rien ne prouve que ces forts aient rempli leur destination primitive ; mais nous ne croyons pas impossible qu'ils aient servi plus tard de demeures à ces mendiants solitaires, si communs autrefois, bohémiens casaniers qui vivaient tristement dans les lieux déserts, comme les chamois *gentils*, et que notre civilisation aura bientôt fait disparaître jusqu'au dernier.

Hippolyte LEYMARIE.

Digitized by Google

Voyage littéraire en Grèce.

PÉLOPONÈSE.

I.

NÉMÉE.

Nous quittâmes Karvathy avant le jour par un ciel splendide. A peu de distance de Mycènes, nous nous engageâmes dans les défilés de Dervenaki où se passa le combat dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Un ruisseau, dont la fraîcheur attire les insectes dorés et les oiseaux, y coule sous un impénétrable berceau de myrthes et de lauriers roses. A mesure que l'on monte, ces plantes disparaissent et le petit ruisseau coule péniblement sur un lit de rochers entre lesquels il cherche sa route, sans cesse arrêté par un obstacle, se détournant pour l'éviter et se brisant çà et là en petites cascades, jusqu'à ce qu'il trouve enfin plus bas une couche moëlleuse sur un gazon parsemé de fleurs et abrité par de verts arbustes.

Après deux heures de marche, nous nous trouvâmes sur les hauteurs qui environnent le vallon de Némée. Némée est une large et imposante solitude où l'on n'entre que par des sentiers dérobés. Quelques cimes neigeuses apparaissent au loin par dessus les premières montagnes, et les flancs de celles-ci sont couverts d'une couche de bruyères basses et sombres. Lorsque le vent y passe, il y produit le bruit et le mouvement des vagues. Il y avait autrefois là des forêts immenses, solitaires, hantées seulement par de sombres divinités et de féroces animaux, des cyprès rem-

Digitized by Google

plissaient le creux du vallon et mêlaient leur voix plaintive aux voix plus mâles et plus grandes des autres forêts. Quelques-unes des premières prêtresses de Bacchus, chassées d'Argos, vinrent confier aux échos discrets de ces lieux les mystères de leur culte et se livrer à leur étrange délire au sein de l'impénétrable asile de ces bois. Au premier plan du paysage se trouve le mont Apésas, taillé en forme d'autel et sur lequel Persée offrit pour la première fois un gigantesque sacrifice à Jupiter Apesantius. A quelque distance de là, je pénétrai dans la caverne du lion de Némée, redoutable souverain de cette nature primitive. Au pied du mont Apésas, se trouvait le temple de Jupiter Néméen ; trois de ses colonnes existent encore, sveltes, élancées, revêtues par le soleil d'une couche d'or, et coiffées d'un lierre sombre qui s'entrelace aux ornements brisés de leurs chapiteaux. De nombreux fragments de marbre gisent à leur pied. Ces trois colonnes produisent un effet sublime au milieu de ce désert brûlant et de ces montagnes aujourd'hui monotones et dénudées. Je les revis une autre fois la nuit; ainsi rapprochées les unes des autres, éclairées par la lune, se dressant comme de blancs fantômes dans l'ombre environnante, elles formaient un groupe saisissant de grâce et de mélancolie ; elles semblaient se mouvoir aux lueurs indécises de la nuit et l'on eût dit trois nymphes, surprises et troublées de ne plus retrouver comme autrefois le chemin qui les conduisait dans les grandes forêts et les vallées ombreuses chantées par Pindare. Sur le chemin qui conduit hors de la vallée, on voit encore la source où la nourrice d'Opheltes conduisit les sept chefs de Thèbes pressés par la soif. C'est aujourd'hui une petite fontaine turque à laquelle nous nous désaltérâmes nous et nos chevaux.

Au sortir de Némée, ce sont des vallées bizarrement coordonnées entr'elles, des plateaux accidentés couverts de blocs de granit qui semblent transportés là par la main des hommes. Souvent, le chemin, au lieu de tourner autour des rochers qui le barrent, passe au travers et vous force à suivre la voie dangereuse tracée par les torrents. Au détour d'un de ces rochers, nous nous trouvâmes face à face avec une sixaine d'hommes armés et de mauvaise mine. « Des Clephtes », me dit tout bas mon

Digitized by Google

guide. « Que veux-tu faire », lui demandai-je, « Passons tranquillement sans avoir l'air de faire attention à eux. » Quand nous fûmes à peu de distance, l'un d'eux dit à mon guide : « Où allez-vous ? » — A Corynthe, « Qui est cet étranger ? » — « un Français. » « Eh ! bien, bon voyage ! »—« Ils sont bien polis les Clephtes, observai-je à mon guide, quand ils eurent passé. — Ils sont plus polis avec les Français qu'avec nous autres, me répondit-il ; si vous aviez eu le costume du pays, ou bien encore s'ils vous avaient pris pour un Anglais, ils nous auraient peut-être dévalisés. » Je crois même qu'ils auraient peu respecté ma qualité de Français, malgré la conviction de mon guide, s'ils avaient cru trouver quelque chose sur nous ; mais nous ne pouvions leur offrir que nos vêtements pour tout butin, car nous n'avions de montre ni l'un ni l'autre et, fort heureusement, nos bagages, qui contenaient un peu d'argent, nous précédaient sur une route plus fréquentée et plus directe.

La petite ville de Cléones était située sur la route que nous suivions ; quelques pans de murailles apparaissent encore dans un champ labouré, et servent à empêcher l'éboulement d'une vigne située au dessus comme une terrasse. C'est là que je retrouvai pour la dernière fois le souvenir d'Hercules. Ayant échoué contre les armées d'Augias commandées par les Molionides, chefs d'une puissante famille d'Elée, Hercules reconnut qu'il viendrait difficilement à bout de ces troupes tant qu'elles auraient de pareils guerriers à leur tête. Il résolut donc de se défaire des Molionides par trahison, et, leur ayant dressé une embuscade, il les tua à Cléones même, au moment où ils passaient par là, sans méfiance, pour se rendre aux jeux Isthmiques. Ce meurtre était un sacrilège en même temps qu'une lâcheté ; car, pendant la durée des jeux, toute guerre était suspendue afin que chaque peuple pût y envoyer sans crainte ses députés. Les Éléens demandèrent vainement justice à Corynthe et à Argos ; n'ayant pu obtenir la réparation qui leur était due, ils cessèrent de se rendre aux jeux Isthmiques.

A peu distance de Cléones, nous traversâmes un ruisseau qui s'appelle Courtesa et qui fait tourner un chétif moulin, la seule

Digitized by Google

habitation que nous ayons rencontrée depuis Mycènes. Peu après, nous atteignîmes un plateau élevé dont le sol crayeux fatiguait la vue par sa blancheur, et qui était tout parsemé de fleurs aromatiques dont la chaleur redoublait l'enivrant parfum. De là, je jouis d'un imposant panorama. Des montagnes sans nombre avaient tout-à-coup surgi à mes yeux, apparaissant les unes à la moitié, les autres au quart de leur hauteur à cause de leur distance et de l'élévation des premiers plans. C'étaient derrière moi celles de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Laconie que j'avais traversées les jours précédents ; mon guide me les nommait les unes après les autres, car je ne les aurais pas reconnues en les revoyant ainsi transformées par l'éloignement et groupées ensemble d'une façon inattendue. Elles étaient sombres et noires et les vallées se dessinaient sur leurs flancs par une ombre plus épaisse, comme des plis sur un manteau ; elles formaient une scène gigantesque et animée, et paraissaient baignées d'une atmosphère de vie. Cinq ou six d'entr'elles étaient réunies ensemble et, avec leurs sommets bizarres et penchés les uns vers les autres, semblaient des colosses tenant un conciliabule aérien ; çà et là, une cime s'élevait au dessus de toutes les autres, sérieuse, calme, solitaire et paraissant considérer avec dédain les tourments et l'agitation du monde qu'elle dominait. Plus loin enfin, trois ou quatre, échelonnées sur une ligne en pente rapide, se précipitaient en avant comme si elles se fussent disputées à la course. Tout près de moi, des rochers aigus s'élevaient assez haut pour me dérober la vue de Corynthe et de sa citadelle. Derrière eux, l'Hélicon et le Parnasse planaient à l'horizon. Le mont Parnasse perdait dans un ciel doré son front blanc et majestueux comme le front d'un vieillard et sa large base se noyait dans les vapeurs azurées de la mer. Mes regards ne pouvaient s'en détacher et j'éprouvais une émotion profonde à contempler de loin cet antique séjour des Muses. Je l'étudiais avec avidité, je m'attachais à tous ses détails que la clarté de l'atmosphère me laissait apercevoir et je cherchais à saisir l'expression de ces sublimes formes, car je ne m'attendais pas encore à parcourir ses sentiers.

Digitized by Google

II.

CORYNTHE.

En approchant de Corynthe, j'étais comme un voyageur poudreux qui regarde avec honte ses vêtements délabrés et n'ose pénétrer ainsi dans une ville somptueuse, s'imaginant que tous les habitants vont le regarder passer avec le sourire du mépris et du sarcasme. Je jetai donc un regard inquiet sur mes piteuses montures et sur moi-même, au moment d'entrer dans cette ville dont le séjour était si envié chez les anciens et dont ils disaient : « Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corynthe. » Mycènes, que je laissais à si peu de distance derrière moi, troublait encore mon esprit comme un mauvais rêve, et je m'efforçais de l'oublier. Quelle différence entre ces deux villes ! A Mycènes, de noires montagnes, de funèbres cavités, une religion pleine de sombres mystères, de crimes inouïs et d'affreuses expiations. A Corynthe, au contraire, un ciel riant, un rivage harmonieusement découpé par la mer, un culte qui s'épanouit au grand jour et ne s'adresse qu'aux plus séduisantes divinités. Point de funestes épisodes dans son histoire ; presque point de guerres ; aucun de ces combats qui procurent la gloire à force de carnage ; c'est presque l'histoire du plaisir chez les anciens. Quand on voit Corynthe aujourd'hui, le contraste du présent avec le passé n'a rien qui navre le cœur ; elle semble simplement en proie à ce doux accablement et à cette mélancolique inaction qui viennent après une longue fête.

Lorsque nous eûmes dépassé et laissé sur la gauche un pic élevé surmonté d'un petit fort avancé, nous prîmes l'Acro-Corynthe à revers et nous atteignîmes la grande porte de la citadelle, après avoir gravi une pente escarpée. Une dizaine de soldats grecs gardent cette citadelle immense qui contenait une armée entière, et des mosquées, et le palais et le nombreux sérail du pacha. Au moyen de nos passeports, nous obtînmes l'autorisation d'en parcourir l'enceinte. Elle était autrefois ornée de

Digitized by Google

statues et de temples dignes de la magnificence et des richesses des Corynthiens. Un âge d'austérité et de foi succéda à cet âge d'or, et d'humbles chapelles chrétiennes s'élevèrent sur les débris somptueux des temples ; puis un âge de fer survint et ajouta de nouvelles ruines aux anciennes ; des châteaux forts, des casernes, des murs crénelés usurpèrent le trône de la divinité. Le dernier âge vit aussi sa fin ; les soldats disparurent de la citadelle comme les dieux avaient disparu des temples, sur tout cela, règnent le silence, la solitude et l'abandon, jusqu'à ce qu'une puissance nouvelle s'installe plus forte et plus durable sur toutes ces ruines amoncelées.

La citadelle de Corynthe était un chef-d'œuvre de fortification ; la muraille qui l'entoure a pour base d'inaccessibles rochers ; elle monte et descend pittoresquement suivant les courbes du terrain ; ses créneaux sont presque partout intacts et se suivent rangés les uns à côté des autres, droits et immobiles comme des soldats au moment du combat ; en quelques endroits seulement une file entière a été enlevée par les boulets ennemis et les ruines rougeâtres de la pierre brisée ressemblent à du sang qui coule. D'énormes canons montrent leurs gueules béantes aux embrasures. L'airain dont ils sonts faits est chauffé par le soleil, et l'on croirait, en les touchant, que la poudre fermente en eux et qu'ils sont impatients de vomir de nouveau la flamme et la mitraille. Mais, le soir venu, cette sourde colère s'éteint d'elle-même ; ils redeviennent froids ; tout est calme autour d'eux, aucune armée ne se présente à l'horizon ; le seul ennemi qu'ils aient à redouter et contre lequel ils ne peuvent rien, c'est la rouille qui les ronge.

Du sommet de l'Acropole, le regard embrasse un sublime panorama. Au dessous de vous, deux mers se laissent voir ensemble, celle de Lépante et celle de Salamine : celle-ci, calme, bleue, avec des reflets de montagnes dans ses flots et sur ses rives, des anses mystérieuses où se réfugient des barques qui glissent sous leur voile latine, rapides, gracieuses et blanches comme des cygnes. Le combat de Salamine a cessé son bruit ; rien ne trouble plus la tranquillité profonde au sein de laquelle l'ombre de Thémistocle se repose de ses victoires. L'autre mer est verte,

Digitized by Google

agitée, inquiète ; le moindre souffle suffit pour exciter une tempête sur ses ondes irritables, et l'on croit entendre le bruit du canon de Don Juan dans le bruit sourd et prolongé des vagues refoulées au sein des cavités du rivage. Entre ces deux golfes, l'isthme de Corynthe, séjour aimé de Neptune, élève une frêle barrière au moyen de laquelle le Péloponèse se trouve lié, comme par un fil, au reste du continent. Il semble que ces deux mers, si elles se savaient aussi voisines, pourraient d'un seul bond confondre leurs flots ensemble. Sur le rivage opposé du golfe de Corynthe, l'Hélicon et le Parnasse se dressent dans toute leur majesté, et, plus loin, l'Ionie et son ciel renommé se devinent aux clartés de l'horizon. Enfin, au delà du golfe Saronique, sur l'extrême ligne de la haute mer, l'œil étonné aperçoit le promontoire de Sunium, et un peu plus rapprochés, le mont Penthélique et l'Hymette sur les flancs duquel le rocher de Cécrops se dessine comme un point d'or, tant l'atmosphère est limpide! Existe-t-il au monde un panorama plus magique et qui renferme à la fois tant de lieux et tant de gloire? Lorsque, du haut de l'Acro-Corynthe, on voit toutes ces choses confuses, flottantes, baignées dans une vaporeuse lumière, on croit assister, en proie à l'illusion d'un rêve splendide, au réveil des plus beaux jours de l'antiquité.

Briarée avait consacré l'Acro-Corynthe au soleil qui en fit à son tour hommage à Vénus ; présent superbe et digne d'être échangé entre des dieux. Les Corynthiens furent, au commencement, de hardis navigateurs et fondèrent de puissantes colonies, telles que Syracuse et Corcyre. D'immenses richesses et une grande renommée furent le fruit de leurs courses en mer. Mais, une fois enrichis, ils n'écoutèrent plus la voix de l'ambition et ils renoncèrent aux lointains voyages. Les arts et la poésie suffirent à les occuper, et leur ville s'orna de nombreux et superbes édifices. Comme le peuple était enclin au plaisir et que les femmes y étaient d'une incomparable beauté, Corynthe devint en peu de temps le séjour le plus délicieux de la Grèce. Ses habitants se souvinrent alors de la déesse qui présidait à leur destinée et se livrèrent avec entraînement à son culte. Un temple magnifique fut élevé à Vénus au sommet de l'acropole

Digitized by Google

pardessus tous les autres ; des fêtes se célébraient sans cesse en son honneur. Le plaisir et la volupté, consacrés par la religion, devinrent la seule occupation de ce peuple avide de jouissances. Vénus eut pour prêtresses les mille courtisanes de Corynthe ; elles seules furent chargées d'entretenir ses autels ; leur métier impudique était dès-lors une fonction sacrée, et elles l'exerçaient à la face du ciel, tandis que la vertu, rare et méprisée, se cachait et se voilait de honte. Les femmes honnêtes, ne pouvant se mêler aux scandaleuses cérémonies de la Vénus des Corynthiens, célébraient en l'honneur de cette déesse des processions particulières. Car, elles adoraient Vénus, elles aussi ; mais, la chaste Vénus qui préside aux pudiques amours de la famille.

Derrière le temple de Vénus, était la fontaine Pirène, auprès de laquelle Bellérophon s'empara du cheval Pégase au moment où il venait s'y désaltérer. Cette fontaine, qui existe encore sous le nom de Draconèro, alimentait quatre cents citernes creusées dans l'enceinte de l'acropole et dont on voit encore un grand nombre aujourd'hui. Au dessus du même temple, était celui de la Nécessité et de la Force. La porte en était close pour la multitude qui ne demandait pas mieux que d'oublier la puissance fatale de ces divinités. Plus bas, était le temple des Parques dont l'accès n'était point interdit ; car ce peuple, si entraîné qu'il fût par le plaisir, aimait peut-être à reposer parfois son esprit, dans l'idée d'une autre vie, afin de mêler, par cette pensée austère, une religieuse tristesse à ses joies. L'image des trois parques était cependant couverte, derrière l'autel, d'un voile impénétrable, comme si l'on eût craint que l'aspect de ces impitoyables déesses n'apportât trop d'inquiétude et d'amertume dans le cœur de ces hommes préoccupés seulement du bonheur de vivre. Trois petites colonnes, confondues avec les ruines d'une mosquée, existent encore sur l'emplacement que devait occuper le temple. Les divinités de la mort sont les seules dont il soit resté quelque chose dans ces lieux où s'est établi leur triste et silencieux empire.

Au sortir de la citadelle, nous descendîmes par un chemin rapide qui serpente sur le flanc du rocher et passe près de l'endroit où l'on montrait autrefois le tombeau de Laïs, la plus séduisante

Digitized by Google

de ces belles et lascives prêtresses de Corynthe, courtisane sans rivale, dont la beauté fit l'admiration du siècle où elle vécut et dont le nom a sa place dans l'histoire, comme ceux d'Alexandre et d'Auguste. Laïs avait conservé, jusqu'à un âge fort avancé, le miroir qui lui servait, pendant sa jeunesse, à se parer pour recevoir ses nombreux amants. Etant vieille, elle ne pouvait voir sans regret les rides de son visage dans ce miroir au fond duquel les traits charmants de sa beauté d'autrefois lui apparaissaient confusément dans le lointain. Pour éloigner d'elle ce témoin irrécusable de sa chûte, elle en fit don à Vénus Mélanis dont elle avait été prêtresse. Non loin de là, une caverne profonde et humide est pratiquée dans le flanc de l'acropole. Cette caverne servit longtemps d'abri à saint Paul et c'est là qu'il rédigeait ses épitres aux Corynthiens. Il y menait une vie austère et pure, ayant au-dessus de lui les idoles dont le règne allait finir, et, à ses pieds, le peuple qui les adorait encore et s'efforçait de jouir de ses dernières voluptés. La présence du saint a purifié ces lieux de leurs souillures et les dieux ont abandonné leurs temples ébranlés en entendant sa voix.

Un peu avant d'entrer à Corynthe, on passe par le Cranium, où se trouvait une enceinte dédiée à Bellérophon. Bellérophon donna un exemple de vertu, chose rare dans les annales de Corynthe. Prœtus, roi de cette ville, avait pour épouse Antée, femme pleine de séductions, mais immodérée dans ses désirs et d'une fidélité conjugale contestée par l'histoire. Antée était éperdument éprise de Bellérophon, bien que ce dernier ne lui eût jamais donné la moindre marque d'admiration ni d'amour. Cette indifférence exaltait encore la passion d'Antée. Ne comprenant point comment cet homme pouvait demeurer rebelle au pouvoir de sa beauté, tandis que tous les autres recherchaient un de ses regards comme une faveur insigne, elle attendait impatiemment le jour où il s'avouerait vaincu, lui aussi, et viendrait prendre sa chaîne. Ce jour n'arriva pas. Alors, chose inouie ! cette orgueilleuse reine prit le parti de découvrir elle-même sa passion à Bellérophon. Celui-ci reçut cet aveu avec indignation et ne conçut que du mépris pour celle qui le lui faisait. Antée, transportée de rage, le dénonça à Prœtus comme ayant voulu la sé-

Digitized by Google

duire. Prœtus la crut ou feignit de la croire, trop heureux lui-même de se venger sur cet homme qu'on lui abandonnait, de tout ce qu'il avait souffert des autres sans oser se plaindre. Hésitant cependant à se défaire de Bellérophon à Corynthe même, il l'envoya chez Jobates, père d'Antée, roi de Lycie, et le munit d'une lettre où ses instructions à son sujet étaient clairement expliquées. Jobates commença par recevoir Bellérophon avec magnificence et le festoya pendant huit jours sans s'informer de ce qu'il venait faire chez lui. Après avoir ainsi largement rempli les devoirs de l'hospitalité, il ouvrit enfin la lettre que Bellérophon lui remit de la part de Prœtus. Jobates, ayant de la sorte appris le funeste projet de ce dernier, fut fort affligé, car il aimait déjà Bellérophon. Cependant, ne voulant point désobliger son gendre en épargnant sa victime, ni souiller son palais du sang d'un étranger qui avait joui des bienfaits de son hospitalité, il chercha un moyen honnête de s'en défaire sans que sa conscience eût rien à lui reprocher et, pour cela, il l'envoya combattre la Chimère. Bellérophon, à sa grande surprise, revint triomphant. Il l'envoya alors contre les Solymes et ensuite contre les Amazones. Bellérophon revint encore vainqueur ; la destinée semblait ne pas vouloir toucher à ses jours. Jobates, fort embarrassé, le renvoya à Corynthe, comblé de présents, mais après avoir pris soin d'aposter sur sa route, au dehors des frontières de son royaume, une troupe de brigands les plus féroces et les plus audacieux de toute la Lycie. Bellérophon, qu'avaient épargné la Chimère, les Solymes et les Amazones, ne devait point tomber sous les coups d'obscurs voleurs de grand chemin ; il les battit et n'en laissa pas survivre un seul. Enfin, charmé de sa valeur et cédant à l'entraînement qu'il se sentait pour lui, Jobates le rappela à sa cour, lui avoua les ordres cruels qu'il avait reçus de Prœtus, et lui donna sa fille en mariage.

Je m'empressai de parcourir Corinthe, et je retrouvai son amphithéâtre, à l'extrémité duquel on voit encore l'antre où les bêtes destinées au combat étaient retenues. Au milieu de la ville, sept colonnes doriennes sont debout, surmontées de leurs architraves; elles faisaient partie du temple de Minerve Cha-

Digitized by Google

limités. Je fus douloureusement surpris de voir que les seules ruines importantes existant à Corinthe n'appartinssent point à l'ordre corinthien, cet ordre élégant et pur, dont les formes harmonieuses et pensives rappellent la mélancolique origine. On sait, en effet, que Callimaque, architecte de Corinthe, l'inventa à la vue d'une touffe d'acanthe venue sur la tombe d'une jeune fille, tombe récemment fermée, sur laquelle une malheureuse mère venait chaque jour apporter en offrandes quelques-uns des objets que sa fille avait aimés. Quand elle eut fini, elle couvrit le tout d'une tuile. Cette tuile gêna dans leur croissance des feuilles d'acanthe qui se trouvaient dessous, les força à se replier sur elles-mêmes. Callimaque, ayant remarqué leurs formes harmonieusement contournées, imagina le chapiteau corinthien. Je ne retrouvai pas non plus, dans la population qui s'agitait dans les rues de la ville, cette langueur, cette molesse et cet air de volupté qui devaient la caractériser autrefois. Comme à Sparthe et à Argos, je rencontrai des physionomies sobres, mâles et guerrières. A voir ainsi dans une constante attitude de combat le peuple grec, ce peuple des Klephtes insoumis et d'invincibles marins, poussé peu à peu à travers tant d'écueils vers une destinée nouvelle, on dirait un nautonnier attentif, flairant l'avenir, écoutant le vent qui va souffler et le porter vers des rivages qu'il a prévus et où il doit trouver le repos et la gloire.

III.

L'ISTHME, CALLAMACHI.

Une heure suffit pour traverser l'isthme et passer du golfe de Corinthe à celui de Salamine. Ce terrain semble avoir été préparé par la nature pour les jeux fameux qui s'y célébraient; il est plat et uni ; des arbrisseaux rabougris apparaissent çà et là, comme ces touffes d'herbes qui croissent sur une vieille place abandonnée. Des pins isolés s'élèvent de loin en loin ; cet arbre abondait autrefois dans cette plaine, et servait à couronner le vainqueur à la course.

Digitized by Google

Jusqu'à une certaine distance de Corinthe, la terre renferme une multitude innombrable de tombes, dont une grande quantité a déjà été découverte. Les paysans n'ont pas le droit de les chercher partout où ils veulent et ne peuvent déblayer que celles qu'ils rencontrent par hasard dans le champ qu'ils cultivent. Ceux qui vendent les objets antiques qu'elles contiennent encourent une forte amende; ils doivent les conserver dans leur chaumière comme un dépôt sacré, ou les remettre, contre une indemnité proportionnée à leur valeur, aux agents de l'autorité qui les font passer au musée d'Athènes. Malgré les précautions prises pour conserver à la Grèce ces trésors convoités par les étrangers, le paysan grec les vend néanmoins, et très-cher, aux rares voyageurs qui passent, et fait lui-même des fouilles en secret. Voici le stratagème qu'il emploie pour se soustraire à la surveillance de l'autorité : il s'arme d'une longue baguette de fer qu'il dissimule le mieux qu'il peut sous ses longs vêtements, et l'enfonce dans la terre à l'endroit où il présume devoir trouver une tombe. Si la baguette rencontre une de ces excavations, elle en ressort fortement oxidée par les gaz délétères qui s'en dégagent. Le paysan marque la place, y revient pendant la nuit, y creuse un trou le moins grand possible, y engage, au risque de périr asphyxié, la moitié supérieure de son corps et ramasse tout ce qui lui tombe sous la main. Le sol de la Grèce renferme, à coup sûr, des trésors enfouis et ignorés; le temps n'a pu dévorer et anéantir toutes les œuvres d'art qui ornaient ses villes si riches et si somptueuses, dont il ne reste que quelques pierres à la surface; ils existent sans doute, enterrés par les bouleversements qui ont changé la face du terrain. Si des fouilles avaient lieu, persévérantes et bien calculées, les Grecs retrouveraient à se dédommager amplement de la perte de tous les chefs-d'œuvre qui leur ont été enlevés à une époque où ils ne pouvaient défendre, contre un vol sacrilége, cet héritage sacré de leurs ancêtres.

De nombreuses contrefaçons d'antiques sont envoyées d'Allemagne aux paysans grecs qui réussissent d'autant mieux à ce petit commerce qu'on ne les soupçonne pas. Ce sont de petites

Digitized by Google

urnes, des fragments de pieds et de mains en bronze, des statuettes empreintes d'une couche factice de vétusté, à laquelle il est impossible de ne pas se méprendre. En passant dans un petit village, presqu'au sortir de Corinthe, mon guide fut reconnu par un paysan qui se trouvait sur sa porte et s'opposa à ce que nous allassions plus loin avant d'avoir accepté un verre de raki. Tout en buvant, mon guide lui demanda s'il n'avait point quelque curiosité à vendre. Le pauvre homme n'ayant point été prévenu que je savais le grec, lui répondit franchement : « Si c'est pour toi, je n'ai rien à te donner maintenant ; si c'est pour ton maître, j'ai là des statues et des vases ; il n'aura qu'à choisir ; je ne les lui vendrai pas cher. » Dimitri se prit à rire en se tournant vers moi ; cela me fit rire aussi, et nous repartîmes au galop, en souhaitant le bonsoir au paysan qui resta tout ébahi à nous regarder courir. Nous franchîmes les vestiges de l'immense muraille qui sépare l'Attique du Péloponèse ; nous passâmes devant le théâtre d'Isthmus, la seule chose qui reste de cette ville ; il est tout dégradé et de grands arbres ont poussé tout autour comme pour le défendre d'une ruine plus complète. La nuit commençait à tomber quand nous arrivâmes à Callamachi, joli petit village à l'entrée du golfe de Salamine, enrichi par la présence du Lloyd autrichien et par le transport des nombreuses marchandises qui traversent l'isthme. A quelques pas de là, dans une anse profonde, était Cenchrée, port où s'embarqua saint Paul, quand il alla porter à l'Aréopage la nouvelle du Dieu inconnu.

La plage de Callamachi est pleine d'une poésie suave et d'un charme doux et mélancolique. C'est là qu'il faut aller le soir pour surprendre, dans un moment d'abandon, la Grèce telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'elle fut autrefois. Il n'y avait point en cet endroit ignoré de grandes villes, ni de temples, ni de portiques ; par conséquent point de ruines aujourd'hui pour y témoigner des outrages du temps et attrister le présent par le regret du passé. Ces lieux sont maintenant ce qu'ils furent toujours. Des hommes y passaient jadis comme ils y passent encore : les uns regagnant leurs sauvages montagnes ; les autres

Digitized by Google

attendant tranquillement le lendemain pour se risquer sur mer. Là se rassemblent les hardis marins d'Hydra, de Syra, de Spezzia ; la journée finie, ils allument de grands feux sur le rivage, et assis autour, ils chantent des refrains de liberté ou content des histoires, se laissant approcher des femmes et des enfants qui les écoutent. A l'écart, des chaloupes sont échouées sur la plage, montrant leur large coque humide et verte, semblables à des dieux marins qui viennent respirer l'air et sécher leurs flancs tout trempés par un long séjour dans les flots. Plus loin, surtout, ce sont des groupes d'Albanaises dansant en rond en se tenant les mains, et décrivant tantôt un cercle, tantôt de gracieuses spirales, sans que leur file se rompe jamais. A leur costume bizarre, à leurs longues tresses de cheveux, ornées de cuivre, à leur chant accentué, on les reconnaît bien vite pour des étrangères. Que font-elles là, dansant et riant? Pourquoi donc ont-elles quitté le séjour des Klephtes et leurs fiers époux? qui le sait, et pourquoi s'en étonner? Fûtes-vous jamais surpris de rencontrer sur le bord des fleuves les mêmes fleurs que sur le sommet des monts? Les filles de l'Albanie descendent de leurs montagnes tout simplement pour voir la mer, pour mêler leurs chansons à son murmure, pour satisfaire leur fantaisie. Elles sont là ce soir ; mais n'attendez pas à demain pour les regarder; elles auront déjà repris leur vol vers leurs nids d'aigle.

Quand la nuit fut venue, que les feux furent éteints sur les bords de la mer et que les danseuses se furent évanouies comme des esprits aériens, je rentrai dans mon hôtellerie. Toutes les chambres donnaient sur une vaste salle basse par une grande galerie de bois. Assis sur ma porte, je voyais tout ce qui se passait en bas, comme si je me fusse trouvé au paradis d'un de nos théâtres. Une dizaine de pallikares étaient à boire, éclairés par une lampe qui jetait autant de fumée que de lumière, les uns armés jusqu'aux dents, les autres demi-vêtus. L'un d'eux chantait des refrains amoureux ou patriotiques, avec ce son de voix nasillard qui caractérise la manière de chanter des Grecs. Adossé contre le mur dans une nonchalante attitude, il vidait à chaque instant son verre ; à la

Digitized by Google

fin de chaque couplet, les autres faisaient éclater de bruyants bravos, et l'écoutaient avec admiration recommencer une chanson nouvelle. Son répertoire était inépuisable, et, animé par la présence d'un étranger, il eût chanté jusqu'au matin si l'hôtelier ne l'eut fait sortir avant de fermer sa porte. Une de ces chansons surtout me frappa à cause son rhythme étrange et mélancolique. C'était la plainte d'une jeune femme dont le mari s'était enfui pendant qu'elle dormait, pour rejoindre les Grecs et se battre contre les Turcs. La voici telle que j'ai pu la recueillir:

« Un petit oiseau s'est éveillé pendant la nuit et s'est mis à chanter à la fenêtre de Despo qui dormait, et sa voix s'est fait entendre à elle dans un rêve.

« Dors, dors, Despo, ou plutôt réveille-toi bien vite; ton mauvais génie t'a fait dormir ce soir. Habille-toi, non point avec tes habits de fête, tes bracelets et tes rubans, mais avec ta robe de montagne et tes souliers de route.

« Tu ne l'as donc pas entendu partir; tu n'avais donc pas vu la poudre sur ses mains, et à sa ceinture ses pistolets tout chargés. Il a profité de ton sommeil pour partir, pauvre petite, et cependant tu ne l'aurais pas retenu, n'est-ce pas?

« Il est allé en courant vers les sept villages où Niketsaras a donné rendez-vous à ses pallikares. Véli-Pacha s'avance contre eux avec sept mille Turcs, sept mille infidèles. Cours, Despo, et porte-lui des balles.

« Petit oiseau, merci, prête-moi tes ailes, si tu veux que j'arrive en même temps que lui. »

La chanson se finit là brusquement; il est à croire cependant qu'elle doit avoir un dénoûment. Mon guide qui me la dicta le même soir n'en savait pas plus long; je me la fis redire plus tard par d'autres Grecs que je rencontrai, mais ils la savaient plus incomplètement encore. C'est là le sort de la plupart des chansons populaires de la Grèce; elles passent de bouche en bouche et s'altèrent au bout d'un certain temps. La littérature de la Grèce moderne consiste en une inépuisable série de chants populaires. Le Grec, et j'entends principalement le Grec qui vit hors des villes, aime la poésie comme il aime la liberté,

Digitized by Google

comme il aime la patrie ; il naît poète en même temps que guerrier. S'il éprouve de la tristesse ou de la joie, il chante; des chansons sont composées pour tous les instants de sa vie, pour toutes les phases solennelles de son existence. Les pères les transmettent à leurs fils ; et on ne les trouve nulle part écrites. C'est une poésie traditionnelle, sans nom d'auteur, sans origine connue, sans célébrité ; elle se retrouve dans le cœur des Grecs toutes les fois qu'ils ont un sentiment à exprimer.

Il existe cependant une classe d'hommes qui semble s'être chargée du dépôt sacré de cette poésie. Ce sont les aveugles ; c'est parmi eux aussi qu'on trouve le plus grand nombre d'improvisateurs. Ils parcourent la Grèce entière, fréquentent surtout les villes à l'époque des panégyris (foires), se rencontrent dans les campagnes, assis sur le bord des fossés, aux endroits où les chemins se croisent. Ils redisent les vieilles chansons ou chantent celles que leur génie leur inspire tout à coup. Cette poésie se distingue par son originalité, sa hardiesse, la vérité de ses tableaux et un sentiment profond de la nature. Elle s'élève parfois jusqu'au lyrisme et prend les allures libres et primitives du génie de Pindare. J'en ai rencontrés souvent de ces rhapsodes aveugles et nomades, vieille race qui vit, chante, mendie depuis Homère, et se rattache à lui par une chaîne non interrompue. Ils chantaient en s'accompagnant d'une espèce de violon à trois cordes. J'écoutais et je m'attendais à recueillir de leur bouche quelques vers encore inconnus de l'Iliade, cette rhapsodie sublime, à laquelle plusieurs hommes de génie ont peut-être travaillé. Mais ce ne sont plus les noms d'Hector, d'Ulysse, d'Achille et d'Agamemnon que célèbre leur poésie ; ce sont ceux d'Ali-Tébélen, de Nikitas, Grivas, Colocotronis, Andrikos ; ce ne sont plus les troyennes immolées sur le cadavre de leurs époux, mais les femmes des Klephtes se battant comme les hommes, et expirant comme eux sur le champ de bataille. Ce n'est plus Troie, enfin qu'ils chantent ; c'est Souli, avec ses sept châteaux et son siége qui dura dix ans aussi.

E. Yemeniz.

Digitized by Google

LES

ARTISTES LYONNAIS A PARIS

A Monsieur le Directeur de la *Revue du Lyonnais*.

Vous m'avez demandé, Monsieur et ami, de profiter d'un court séjour à Paris pour renseigner vos lecteurs sur les œuvres et la situation des artistes, nos compatriotes, qui ont quitté notre ville pour se fixer dans un milieu plus favorable à leurs travaux. Je cède d'autant plus volontiers à votre désir que les œuvres de plusieurs de ces artistes me semblent avoir récemment produit, dans le monde intelligent et lettré, une grande et légitime sensation.

Je vous avoue que c'est avec une joie réelle que j'ai constaté cette influence. Plus d'une fois vous avez entendu, comme moi, critiquer vivement les préoccupations et les habitudes exclusivement industrielles qu'on attribue à la population lyonnaise. J'aimerais à voir les Lyonnais se justifier en accordant largement l'admiration et la popularité aux hommes qui doivent incontestablement jeter sur leur patrie un reflet de la considération et de la renommée qui les entourent. Aujourd'hui que le côté matériel et positif semble prévaloir, non seulement dans les institutions, mais encore dans les arts et les lettres, il serait bon de faire comprendre que l'éclat et la durée des sociétés tiennent moins encore aux perfectionnements de l'industrie,

Digitized by Google

à l'extension de la spéculation, au développement de la richesse, qu'à la grandeur morale d'un peuple et au rang qu'il occupe dans l'ordre intellectuel.

La première chose dont j'ai à vous entretenir est la décoration peinte à l'église de Saint-Vincent-de-Paul par M. Hippolyte Flandrin. Je connaissais les peintures du même artiste à Saint-Germain-des-Prés, à Paris, et, à Saint-Paul, de Nîmes, et je n'attendais rien d'inférieur à ces œuvres réellement magistrales. Mais mon attente a été de beaucoup dépassée, et je ne crois pas trop dire en affirmant qu'après l'*Apothéose d'Homère*, par M. Ingres, la frise de Saint-Vincent-de-Paul est la plus belle œuvre monumentale qui ait été réalisée à notre époque. Nous pouvons constater ici que c'est à des artistes lyonnais qu'on doit les peintures religieuses les plus remarquables qui aient été exécutées à Paris. Ce sont, avec les travaux de M. Flandrin, les chapelles de MM. Orsel et Perrin à Notre-Dame-de-Lorette.

C'est à peu près l'histoire de l'Eglise chrétienne tout entière qui se déroule, comme une panathénée céleste, sur les murailles de Saint-Vincent-de-Paul : au-dessous de l'orgue est la représentation d'un autel presque semblable aux tombeaux des catacombes et sur lequel est placé le symbole du sacrifice nouveau, le calice renfermant le sang rédempteur; à droite et à gauche, saint-Pierre et saint Paul évangélisent les nations de l'Orient et de l'Occident; sur les parois latérales s'étend la longue procession des saints et des saintes de l'Eglise du Christ; à droite les hommes, à gauche les femmes. Toutefois, à ces dernières sont mêlés ceux qui, au sein de la famille et avec elle, ont marché dans la voie de la sanctification. L'artiste n'a pas voulu séparer dans le triomphe ceux que Dieu avait unis dans la lutte. Il les a placés à la suite des femmes, sans doute parce que la femme est l'âme et le cœur de la famille, et qu'à cette source tout être vient puiser cet

Digitized by Google

élément de tendresse qui n'est peut-être jamais en nous qu'un reflet affaibli et emprunté de la grâce et de la délicatesse féminines.

Vous voyez tout d'abord la simplicité de cette conception ; les figures destinées à l'exprimer sont réunies par groupes suivant leurs attributs spéciaux dans le culte catholique. D'abord les vierges, les martyres et ainsi du reste. Je blâmerai toutefois M. Flandrin d'avoir donné une place trop humble aux pécheresses ; il les a mises bien loin derrière les nonnes et les reines. Cela me semble peu conforme à la parole du Seigneur, affirmant qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui aura fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui auront persévéré dans la voie du salut. L'éclat dont l'église a pris soin d'entourer le culte de Marie-Magdelaine proteste implicitement contre le rang que M. Flandrin assigne à cette sainte dans son épopée chrétienne. Je ne vois pas de raison plus sérieuse pour classer les rois et les reines dans une catégorie spéciale ; j'avais cru jusqu'ici que les distinctions du monde s'effaçaient dans la hiérarchie céleste et je ne sache pas, sauf erreur, que l'église ait consacré d'hommage ou d'office spécial aux princes et aux puissants de la terre. A tout le moins notre artiste n'eût pas dû leur donner le pas sur ces pauvres et saintes familles de héros chrétiens qui, dans l'ordre religieux, ne le cèdent en rien aux rois et aux reines ; car, enfin, ceux-ci ne sont plus qu'eux ni martyrs, ni confesseurs, ni vierges, ni pontifes, ni rien de ce qui commande un culte, un honneur dans l'Eglise, et les autres ont pour eux la royauté véritable, la seule devant laquelle s'inclinât saint François d'Assise, la royauté de la pauvreté. L'Eglise a-t-elle donc jamais pensé que la caste et la race dans le passé ou la richesse dans le présent fussent la mesure proportionnelle de la sainteté, et ne fallait-il pas venir à notre époque pour voir ériger en axiôme dans des livres cette monstrueuse proposi-

Digitized by Google

tion que la race c'est le mérite, et le capital c'est la vertu.

J'ai un autre reproche grave à adresser à M. Flandrin sur l'ordonnance morale de sa composition ; n'a-t-il pas créé, *proprio motu*, dans le séjour de la paix éternelle, une catégorie de guerriers qu'il place avant les pontifes, les docteurs et les moines ? — Entendez-vous ? la force brutale, le sabre, avant le sacerdoce, avant l'enseignement, avant la science, avant le dévoûment ! Y a-t-il donc dans la liturgie catholique un hymne en l'honneur du glaive ? Je croyais qu'il n'en existait qu'en l'honneur des martyrs qu'il a immolés ! La légion thébéenne est-elle donc vénérée pour avoir tiré l'épée contre les bourreaux ou pour avoir tendu le cou, comme Isaac sur le bûcher ? Est-ce comme appui prêté à l'autorité morale de l'Eglise que M. Flandrin a voulu sanctifier la force matérielle?—Hélas! mieux vaudrait laisser de tels souvenirs se perdre dans l'oubli ! mieux vaudrait rappeler au monde l'anathème jeté par saint Hilaire de Poitiers à l'emploi de la force, même lorsqu'elle vient en aide à la vérité. Il semble pourtant que tout ce qui s'est passé depuis les paroles de ce grand saint n'est point fait pour inviter les hommes à dresser un autel à la Force, et que ce n'est point aux pieds de cette idole que se dirigent les aspirations jeunes et nouvelles de la société.

Je regretterais qu'on vît dans les observations qui précèdent l'indice d'une pensée hostile à l'artiste élevé dont nous nous occupons; c'est précisément parce que l'œuvre de M. Hippolyte Flandrin porte l'empreinte d'une incontestable supériorité qu'il faut attacher plus d'importance aux tendances morales qui en doivent ressortir. Sous le prestige de la beauté extérieure, il faut rechercher encore la vérité de l'enseignement, si, comme l'a dit Platon, le beau n'est au fond que la splendeur du vrai.

C'est pourquoi je demanderai encore à M. Flandrin qui a pu lui fournir l'idée de placer Charlemagne au nombre des saints. L'impression en eût-elle donc été amoindrie

Digitized by Google

si sa composition n'eût offert aux yeux ni sceptre ni manteau impérial ? — Mais enfin M. Flandrin n'a vu nulle part dans le bréviaire romain l'office de saint Charlemagne ; son culte, tout local, purement arbitraire, est à peine toléré dans une petite partie de l'Allemagne, où il n'a que la valeur d'une légende. Charlemagne, au dire des chroniques, fut loin d'être un saint : des actes de cruauté et d'injustice souillèrent plus d'une fois ses triomphes. Il fit transporter, si mes souvenirs de collége me servent fidèlement, au mépris de toutes les lois, un grand nombre de Saxons en Aquitaine et d'Aquitains en Germanie. Ce n'est pas sans doute pour ces faits que M. Flandrin l'a canonisé. Peut-être est-ce tout simplement parce qu'il fut empereur ? — Mais encore n'est-ce pas là aux yeux de tout le monde une raison suffisante.

Du reste, et en dehors de ces critiques, qui portent sur ce qu'on peut appeler la partie purement intellectuelle de la composition, il me serait difficile de vous exprimer avec quelle admirable entente M. Flandrin a distribué ses figures, combien ces groupes se font mutuellement valoir par une disposition claire et habile. Dans cette série, qui ne compte pas moins de deux cents figures dont l'action est presque identique, l'artiste est parvenu à ne jamais se répéter. Tout est accusé par des effets d'une simplicité admirable, dans une gamme de tons très sobres et très-doux, et parfaitement en harmonie avec la nature de l'édifice. Les draperies sont souvent *modelées* au moyen de deux nuances différentes, c'est-à-dire par une espèce de reflet changeant dont l'aspect possède un grand charme, sans affecter cependant les prestiges d'ombre et de couleur qu'on ne saurait trop éviter dans une décoration de ce genre. L'emploi des fonds or, la sobriété des plans, qui n'embrassent jamais plus de deux ou trois figures, sans lointain d'aucune sorte, sont très-favorables aux exigences de la peinture monumentale, qui doit souvent se

Digitized by Google

rapprocher des conditions ordinaires du bas-relief, surtout lorsqu'elle recouvre les grandes lignes de la construction. On peut dire au reste qu'il y a dans tous ces agencements comme une cadence qui en relie les détails par un caractère d'harmonie dont les frises du Parthénon offrent le type premier et incomparable. En effet, la peinture n'est-elle pas vraiment la musique des yeux, et ne doit-elle pas, comme elle, être soumise à des lois d'accord et de mesure? Le fait est que toutes les œuvres de l'art grec sont frappées au sceau de ce rhythme sacré dont la tradition n'a reparu depuis qu'à de rares époques de l'art. C'est surtout dans la statuaire et la peinture appliquée aux monuments de l'antiquité que cette harmonie est plus visible. En quoi consiste au fond ce type du beau? Quelle est la clé qui en peut ouvrir l'accès? Est-ce quelque chose d'analogue à cette consonnance mystérieuse qui existe dans certains êtres entre la beauté des formes et la beauté des attitudes et des mouvements, fussent les plus fugitifs, les plus inaperçus d'entr'eux? — C'est ce que les subtilités du langage ne peuvent exprimer, pas plus qu'elles ne peuvent atteindre aux sources des inspirations du cœur, des sentiments d'admiration et d'enthousiasme qu'excite toute chose belle et qui semble en émaner aussi naturellement que le parfum de la fleur. Les enseignements modernes ont recherché ce type; ils l'ont appelé de divers noms suivant le vocabulaire ou le jargon de chaque école. Les uns ont voulu le voir dans un certain balancement des formes, une certaine opposition dans les lignes. Pour nous, sans chercher à analyser, à nommer cette face sous laquelle se révèle le Beau infini, nous la saluerons avec amour partout où nous en retrouverons les traces. De nos jours, un homme entre tous en a possédé le secret, c'est M. Ingres, et sans doute ses élèves ont dû puiser à cette source, qui jaillit si vierge et si abondante des œuvres du maître.

Digitized by Google

Il faut ajouter que plus la pensée exprimée par les personnages d'une composition se rapproche de la contemplation pure, plus elle se prête à ce caractère d'harmonieuse beauté et plus aussi elle se plie aux effets simples et solennels de l'art monumental. Mais ce n'est pas encore là l'aspect sous lequel m'ont le plus frappé les peintures de Saint-Vincent-de-Paul; les frises et les chapelles de Saint-Paul de Nîmes m'avaient déjà révélé ces qualités de M. Flandrin. L'écueil de son talent est ailleurs, il est habituellement dans l'expression. Trop souvent on retrouve la tête du *modèle* d'atelier sous la physionomie individuelle réclamée par le sujet. Trop souvent aussi cette expression est loin d'être élevée et surtout marquée au coin d'une personnalité fortement tranchée. J'ai donc été singulièrement frappé en trouvant dans les figures de Saint-Vincent-de-Paul une énergie et une passion auxquelles ne m'avaient point préparé les ouvrages précédents du même artiste. La froideur était, d'ailleurs, un défaut moins redoutable dans une série de scènes où il n'y a pas, à proprement parler, d'action matérielle: aucune disposition ne pouvait mieux s'adapter aux facultés de M. Flandrin, mais aussi nul ne pouvait mieux que cet artiste l'exprimer avec une grâce austère.

Je voudrais pouvoir m'arrêter sur chaque détail et signaler mille délicatesses charmantes, mais il faut se contenter de nommer en passant quelques figures parmi les plus belles. C'est d'abord une sainte Pélagie, vêtue de blanc, à laquelle l'artiste a su donner la plus touchante beauté qu'il soit possible de rêver; c'est une sainte Félicité entourée de sept petits enfants blonds et roses qui sourient à la mort et semblent jouer avec elle; plus loin, sainte Thaïs, enveloppée d'une simple tunique rouge, le regard fixé au ciel, consume sur un brasier ardent ses riches vêtements du monde et du péché; sainte Ursule et sainte Cécile, rayonnant du double éclat du martyre et de la virginité, sont ravies dans les extases de la contemplation. A

Digitized by Google

ces héroïnes des aspirations mystiques succède, symbole vivant de l'existence pauvre et active, sainte Zite, l'humble servante de Lucques; le regard baissé, la tête entourée du mouchoir qui sert de coiffure aux femmes de basse condition, elle tient à la main une cruche d'eau, attribut de ses modestes fonctions. Le géant saint Christophe, peint dans les tons mâles de la fresque, porte sur ses épaules le poids terrible de l'Enfant-Dieu, en s'appuyant sur un tronc déraciné. Saint Pierre et saint Paul, d'un geste inflexible comme l'autorité qu'ils représentent sur la terre, calmes et profonds comme l'enthousiasme qui les inspire, évangélisent les nations. Je prends ces figures au hasard, parce que ce sont celles que je retrouve les plus distinctes dans mon souvenir, mais il faudrait pouvoir les citer toutes.

Il est encore un point caractéristique que je voudrais signaler dans l'œuvre de M. Flandrin, c'est le sentiment religieux qui rayonne véritablement de chaque attitude et de chaque visage; ce point est d'autant plus intéressant à examiner, que bien des artistes de notre temps me paraissent s'être fait une idée fausse ou au moins incomplète du sentiment religieux dans l'art. Quelques admirateurs trop intolérants du moyen-âge ont voulu proscrire l'antiquité, comme, dans un autre ordre d'idées, on a voulu bannir des enseignements littéraires les écrivains de la Grèce et de Rome. Or, il est une chose incontestable pour quiconque a cherché dans l'étude et le recueillement à découvrir et reconnaître ce type éternel dont les hommes appellent ici-bas la manifestation du nom de Beauté, c'est que nulle époque et nul peuple n'en ont possédé l'initiation comme le peuple grec. Pourquoi cette race fortunée, cette nation qui ignorait tout ou presque tout des vérités révélées depuis par le Christianisme, qui, en apparence, se trouvait ainsi dans des conditions inférieures aux nôtres et privées, on peut le dire, du sens des choses di-

Digitized by Google

vines, ont-elles posé, dans l'ordre des arts, les colonnes d'Hercule du genre humain ? Ce serait soulever un monde que d'aborder une pareille question. Énonçons seulement le fait et disons que jeter l'anathème à l'art antique, c'est jeter l'anathème à la nature tout entière, à tout ce qui est forme, couleur, sensation, aux fleurs, aux horizons, au corps humain lui-même, c'est-à-dire à tout ce qui sert de véhicule, d'intermédiaire à la Beauté éternelle, à tout ce qui est la condition permanente, inévitable de sa manifestation en ce monde. Je ne sais plus qui a dit que tout ce qui est beau est religieux. En effet, tout ce qui est beau participe d'un reflet divin et en ce sens tient des choses religieuses. L'art antique, l'art primitif surtout, n'est donc séparé que d'un doigt de l'art chrétien. La différence n'est pas dans le choix de la forme ; elle est toute dans l'inspiration, l'idée, le sentiment, dans toute cette sphère d'émotions nouvelles qu'a révélées le Christianisme. Le Christianisme dans l'art ne résulte certes pas de l'appauvrissement des formes, comme l'ont cru certains peintres de notre temps, ni de l'usage exclusif de certains types, ni de la symétrie rigoureuse de la composition, ni de cette naïveté si peu sincère, qui ressemble à la grâce des maîtres du moyen-âge, comme un homme qui dans la maturité de son âge, aurait la folie de revêtir le bourrelet et le maillot ressemblerait au bel enfant rose qui joue et se roule sur le gazon. Il y a plus, la défectuosité de la forme a pour conséquence nécessaire l'oblitération de l'idée, de même que les ondulations d'une glace mal coulée ont pour conséquence la brisure des rayons lumineux qui la frappent et la difformité de l'image qui s'y trace à nos yeux.

Le mérite de M. Flandrin est d'avoir compris cette harmonie entre la pensée élevée, chrétienne, sanctifiante, et la forme puissante, belle et antique. De là vient que, dans son œuvre, cette beauté physique apparaît, comme dans certains

Digitized by Google

êtres privilégiés de cette terre, n'avoir été conçue que pour servir de moule à la beauté morale, tellement les deux se confondent dans l'attrait, la sympathie, l'adoration qu'elles inspirent. Il faut le dire bien vite, pour qu'on ne nous accuse pas de préjugés exclusifs, l'art moderne ne doit pas se traîner servilement sur les traces de l'art antique. Un monde s'étend devant lui qu'il doit défricher comme l'Adam de cette création nouvelle. On chercherait vainement dans tout ce qui nous reste des œuvres de l'antiquité la trace fugitive de l'émotion du cœur, et, à plus forte raison de cette émotion, la plus pure et la plus haute qu'il soit donné à l'âme créée de ressentir, celle qui rapprocherait le plus l'homme de l'état divin, si l'Être éternel pouvait participer à quelque chose d'analogue aux conditions de la vie relative, je veux parler de l'émotion religieuse.

C'est à dessein que j'unis ici à l'idée de religion ce mot tout humain, et presque emprunté à la catégorie des sensations, le mot d'émotion ; car, à côté des convictions et de l'enthousiasme austère qu'elles inspirent, il y a encore, dans le sentiment religieux développé par le Christianisme, quelque chose qui sollicite exclusivement les instincts tendres et rêveurs de notre âme. Pour les êtres qui se sont le plus assimilés la vie religieuse, tels que les saints et les mystiques, le sentiment religieux semble devenir comme une passion qui exerce sur eux un ascendant invincible, les altère de dévoûment, les remplit d'angoisses et de désirs comparables aux angoisses, aux désirs, à la soif de dévoûment de l'être qui a voué sa vie à un être aimé. C'est la plus haute de toutes les passions, le plus vaste de tous les enthousiasmes, la passion et l'enthousiasme de Dieu ! Le besoin des jouissances, l'idolâtrie de la force matérielle, l'indulgence sans limites pour le succès, le mépris des lois morales, surtout dans ce qui touche à la société, toutes ces plaies de notre temps

Digitized by Google

n'ont pu envahir en entier ces tendances mystérieuses de l'homme, et si les François d'Assise et les Thérèse appartiennent à une autre époque, bien des âmes se réfugient encore aujourd'hui dans la vie mystique et cherchent à échapper par ses consolations aux tristesses et aux hontes du présent. Plus d'une existence a rappelé de nos jours les existences du moyen âge. Lisez plutôt la préface des cantiques composés par le père Hermann.

Non seulement le Christianisme a introduit dans le monde cette idée nouvelle et étrange de la passion de Dieu, mais on dirait qu'il a donné à l'âme une nouvelle faculté de sentir, à tous les degrés de l'échelle des sentiments. Il n'est pas besoin, pour porter ce sceau de l'initiation, que ces sentiments appartiennent seulement à ce que le Christianisme appelle l'ordre surnaturel. Parcourez toutes les pages de l'antiquité, vous y chercherez en vain l'indice d'une agitation de l'âme, de la plus simple tendresse de cœur; ce nom lui-même de tendresse atteste une pensée inconnue jusques-là et pour laquelle il a fallu créer un signe nouveau. Cette pensée répond à son tour à je ne sais quelle idée de faiblesse dans l'être qui la ressent dont se fût révolté le stoïcisme des anciens et qu'il eût considérée comme la marque de l'amollissement et de la dégénérescence. Dans les œuvres d'art laissées par l'antiquité, toutes les expressions se restreignent à peu près à la série des sensations et des besoins. Tout y est d'une froideur à désespérer l'âme trempée dans les traditions actuelles. Rien ne s'y élève au-dessus d'un certain héroïsme sauvage, et on peut dire que l'angoisse de la mort et le rire libertin sont les notes extrêmes et opposées de la gamme sur laquelle s'écrivent les douleurs et les plaisirs des anciens. Prenez comme objet de comparaison l'impression la plus universelle, le mouvement le plus instinctif à l'homme : l'amour. J'affirme que l'on eût pu défier le plus grand peintre de l'anti-

Digitized by Google

quité de rien produire de comparable aux deux figures du tableau de M. Ingres, le Paolo et la Françoise de Rimini, comme on eût pu défier le plus grand poète, de rien imaginer de comparable aux deux types dessinés par Dante. C'est que dans les créations du poète et du peintre modernes il y a autre chose et mille fois plus que les vibrations de la sensualité. Chaque passion, chaque état moral de l'homme de notre époque se ressent de l'influence exercée par les enseignements chrétiens. L'énergie brûlante de Tibulle, la violence des transports de Sapho n'ont rien qui puisse attendrir au même degré que les quelques vers du Dante. Que sera-ce, si nous comparons les bacchanales grossières représentées sur les vases grecs, à cet homme qu'a tracé le pinceau de M. Ingres, et qui, ce semble, chercherait encore la mort dans un baiser s'il savait l'y trouver comme dans une fleur empoisonnée.

Si nous étendions ce rapprochement entre le monde antique et le monde moderne, à l'interprétation diverse de l'idée de Dieu par l'art, nous arriverions de suite à cette conclusion, c'est que chez les anciens l'art religieux n'existe pas véritablement. Rien ne diffère, ni dans la pensée, ni dans l'expression, des représentations divines et des représentations humaines, et cela par une raison bien simple, c'est que suivant les croyances, rien ne différait dans les hommes ni dans les dieux. Non seulement ils avaient les mêmes facultés et les mêmes désirs, ils avaient encore les mêmes faiblesses et les mêmes abjections. On peut dire que la notion de Dieu n'avait pas encore été perçue, car rien de ce qui constitue Dieu comme être distinct de l'homme n'était connu du monde ancien. Du moins l'idée n'en existait qu'à l'état abstrait dans le cerveau de quelques philosophes. Elle ne pouvait descendre dans les manifestations de l'art, précisément parce que cette idée, isolée des dogmes populaires et des enseignements religieux, ne pouvait s'incarner dans aucune réalisation vivante,

Digitized by Google

aucun attribut matériel. Il n'y a donc pas de termes de comparaison possible dans l'antiquité, à l'art religieux tel que l'ont compris les grands maîtres du moyen-âge, Giotto en tête, puis Memmi, Orcagna, les Gaddi, Buffamalco, Fiesole, etc. Rien jusqu'à eux ne donne le soupçon de ces sphères nouvelles et radieuses ouvertes à l'intelligence. Contemplez un Christ sur la croix, tels que l'ont peint Giunta Pisano, Giotto et Buffamalco, et dites si cette souffrance, cette mansuétude d'expression ne portent pas les traces manifestes d'une révélation divine !

Envisagez maintenant la question sous un autre aspect, c'est-à-dire au point de vue de la beauté plastique, si rayonnante dans les œuvres antiques : vous constaterez ce résultat, étrange au premier abord, c'est que parmi les maîtres chrétiens, ceux-là sont les plus grands et les plus puissants qui se rapprochent le plus, sinon par la science, au moins par le sentiment de la forme, des artistes grecs, dont les Byzantins, chassés de leur patrie par les invasions mahométanes, avaient apporté la tradition déjà corrompue.

Savoir enter sur la souche de l'antiquité ce greffe sublime des idées et des impressions modernes, tel est donc, je crois, le problème que les artistes de notre siècle sont appelés à résoudre. André Chénier, qui semble avoir rempli dans la poésie le rôle de M. Ingres dans la peinture, l'avait exprimé dans un vers devenu célèbre :

« Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. »

Le mérite de M. Flandrin est non seulement de comprendre le problème, mais encore de contribuer puissamment à sa solution. Plus que tout autre, il a su se tenir entre les deux termes opposés de la question ; moins parfaitement belles, moins fortes d'exécution et de style que celles de M. Ingres, ses œuvres respirent davantage le parfum religieux sans en

Digitized by Google

être cependant imprégnées aussi intimement que celles d'autres peintres contemporains, MM. Orsel et Perrin, par exemple. Il faut dire, du reste, que le sentiment religieux dans l'art varie lui-même comme la manière de le comprendre dans les individus. Je ne sais si c'est en moi l'effet d'une imagination prévenue et si l'on ne m'accusera pas de subtilité, mais je trouve qu'il y a un abîme entre les interprétations diverses de ce même sentiment par les artistes que je viens de citer. Quelle que soit la différence entre les fresques du moyen-âge et les peintures de Notre Dame de Lorette, il est impossible en face des dernières de ne pas se reporter par la pensée à cette époque à la fois pleine de raffinements mystiques et de simplicité barbare. On croit voir se dresser les ombres fières et trop implacables d'Innocent III, de saint Bernard, de saint Dominique et du comte de Montfort. Les frises de saint Vincent de Paul, peut-être simplement par le choix de leurs sujets, peut-être par leurs types et leurs formes plus antiques, font songer davantage à l'église primitive, à l'église pauvre et militante des Catacombes. L'esprit s'imagine contempler les Augustin, les Justin, les Denys l'aréopagyte, ces doux disciples de Platon, réunis aux Athanase et aux Basile, et entretenir avec eux de graves et consolantes communications. Si je ne me trompe, la masse des intelligences de notre siècle ira plutôt à M. Flandrin. Elle y reconnaîtra un degré de parenté plus proche. Les temps modernes offrent, en effet, au point de vue social, plus d'un rapport avec les temps de la décadence de Rome. Les mêmes regrets, les mêmes incertitudes, les mêmes espérances agitent les âmes des deux périodes. Saint Augustin semble appartenir bien plus à notre époque que Bossuet, encore si près de nous, et pour me servir d'une expression empruntée à Ballanche, la langue de l'évêque français est déjà plus archéologique que la langue de l'évêque d'Afrique.

Digitized by Google

J'ai largement usé de la patience de vos lecteurs, et pourtant il faudrait pouvoir apprécier à loisir ces deux belles chapelles de Notre-Dame-de-Lorette, dont j'ai parlé plus haut. J'aurais même désiré en faire l'objet d'une étude spéciale si la plupart des journaux ne s'en étaient déjà longuement occupés, surtout de celle qu'a peinte le regrettable Orsel. L'école formée par cet artiste a suivi une voie entièrement distincte de la route frayée par M. Ingres. Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre les procédés, les traditions, et, pour tout dire, les dogmes de ces deux écoles, et aussi entre les résultats divers qui en ont été les conséquences. J'ai entendu prononcer à un artiste distingué, disciple d'Orsel, un mot qui peut servir à constater en passant un point capital de ces différences : « Les peintures de Saint-Vincent-de-Paul, disait-il, dévoilent aux yeux du spectateur tout ce qu'elles peuvent renfermer de science ou de génie : les peintures de Notre-Dame-de-Lorette ne le révèlent que d'une manière incomplète. » Rien ne peut mieux définir en effet tout ce qu'il y a de recherche consciencieuse, d'inflexibilité obstinée dans le talent d'Orsel. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver nulle part une exécution d'une contexture plus serrée, plus rigoureusement déduite de principes exclusifs et absolus. Bien des efforts ont été consumés pour des choses perdues pour l'œil du spectateur, et cependant il faut reconnaître que l'étude excessive des détails n'altère point l'homogénéité de l'effet général. Il y a dans tout cela je ne sais quelle chasteté de style, quelle discrétion austère qu'il est difficile d'exprimer par le langage.

Qu'a-t-il donc manqué à ces deux artistes éminents, dont les noms resteront éternellement unis l'un à l'autre, pour produire dans l'art une révolution analogue à celle qu'a opérée M. Ingres? — Rien et tout. — Le souffle initiateur, d'abord, auquel ne supplée pas la science la plus ardue, puis

Digitized by Google

cette harmonie de la forme antique, cette beauté du contour qui a été négligée, peut-être méprisée par eux, et sans laquelle il n'y a pas d'œuvre d'art complète. Je ne dis rien de la couleur, laquelle, sans être jamais criarde, arrive cependant à une sécheresse souvent pénible.

Les travaux si importants que nous avons signalés jusqu'ici ne sont pas les seuls qui aient été exécutés à Paris par des artistes lyonnais. Outre les fresques de Saint-Severin et Saint-Germain-des-Prés, par M. Hippolyte Flandrin, M. Paul, son frère, a peint à Saint-Severin la chapelle des fonds baptismaux. Il l'a décorée dans le genre qui lui est propre, c'est-à-dire par des paysages dits historiques. Nous ne croyons pas qu'il faille proscrire absolument de l'art monumental cette branche de la peinture. On peut en tolérer au moins l'emploi dans les tympans des arcs, et, en général, dans tout ce qui fait, en construction, l'office de remplissages. Il est seulement nécessaire que les tableaux ou sujets soient distribués de telle sorte que l'idée qu'ils appellent forcément de l'ouverture de parties de mur, ne choque pas la raison en paraissant contraire aux lois de la stabilité. Toutefois, nous devons reconnaître que ce mode de décoration est toujours peu sévère et trouve plus volontiers son application dans l'architecture civile que dans l'architecture religieuse. Est-ce cette cause qui, dans cette circonstance, a paralysé les ressources habituelles de M. P. Flandrin? Le fait est que ses deux paysages, malgré la beauté des lignes et le style élevé qu'on y trouve, ne sont pas au niveau des petites toiles dans lesquelles se complaît ordinairement son pinceau.

A Saint-Germain-l'Auxerrois, un autre de nos compatriotes, M. Joseph Guichard, a peint, à l'huile je crois, une descente de croix de vaste dimension. Cette œuvre a valu dans le temps à son auteur, si je ne me trompe, la distinc-

Digitized by Google

tion de la Légion-d'Honneur. Malheureusement, il faut bien le dire, il n'y a pas de talent qui puisse moins s'adapter que celui de M. Guichard aux exigences de la peinture monumentale. Il ne suffit pas de posséder un grand sentiment de la couleur, une certaine verve d'exécution, pour retracer dignement un sujet religieux sur les murs d'une église. Le musée de Lyon renferme, de M. Guichard, un tableau, *La pensée d'amour*, qui, malgré une faiblesse extrême de dessin et de style, peut presque rivaliser par le coloris avec les tableaux des maîtres vénitiens. On pourra voir dans la *Descente de croix* combien de qualités, d'ailleurs remarquables, ne servent, lorsqu'elles sont employées à contre sens, qu'à rendre plus pénible l'impression résultant de l'aspect général.

Ce n'est pas que la perfection et le charme de la couleur soient incompatibles avec ce genre d'ouvrages. On peut arriver sous ce rapport à des résultats beaucoup plus complets que ceux qu'à obtenus M. Flandrin, et surtout M. Orsel dans les pages que nous avons citées plus haut. Toutefois, c'est à la condition de se restreindre toujours à des effets sobres et discrets. La sobriété, voilà, ce semble, un mot dont les coloristes modernes ignorent la signification. On dirait qu'il leur soit impossible de contenir le choix de leurs tons dans une gamme claire et lumineuse. Il leur faut parcourir l'échelle la plus étendue, user de toutes les ressources de la palette. Qui donc leur fera comprendre qu'il y a mille fois plus de nuances, de reflets, d'oppositions variées dans les chastes symphonies de Beethoven que dans les accords plaqués, la sonorité grossière et heurtée des opéras récents ?

L'exclusion du noir et des tons sourds, qui font tache dans la décoration et semblent trouer les murailles, la réserve qu'on doit exiger de la peinture monumentale, ne sont pas davantage un obstacle à la grâce et à l'harmonie. Si je continuais

Digitized by Google

la comparaison de tout à l'heure, je dirais : l'artiste peut varier plus ou moins le nombre et l'étendue de son orchestre, il peut enrichir à son gré le texte mélodique, mais il est certains instruments qu'il doit proscrire du sanctuaire. Rien ne froisse plus une oreille délicate que d'entendre à certains jours dans nos églises les éclats bruyants et criards des clarinettes et des grosses caisses des musiques militaires. Que de peintures qui ne sont pas moins discordantes pour les yeux, tandis que la mélodie la plus nue, la plus dépouillée d'ornements, si elle est récitée irréprochablement, la toile la plus modeste, si les tons en sont simplement harmonieux, peuvent exercer un attrait infini. Tels sont par exemple les tableaux de M. Ingres et de ses disciples. Les prestiges du clair-obscur, la vie qui rayonne avec la lumière dans la nature et répand sur toutes choses la jeunesse et la chaleur, ne le leur demandez pas ; ce n'est même point leur souci ni l'objet de leur recherches, mais du moins, dans le chœur des couleurs, les voix sont à l'unisson. C'est à la rigueur tout ce qu'on peut exiger de l'artiste. Trop heureux et trop rares ceux qui peuvent joindre à l'originalité et à la grandeur du thème les accords variés, les broderies délicates qui en augmentent le charme.

Les autres artistes lyonnais fixés à Paris n'ont pas encore eu les occasions d'exécuter des travaux dans les monuments. Vous savez aussi que plusieurs de nos compatriotes, parmi ceux surtout qui se sont livrés à l'étude de la peinture religieuse, ont établi à Rome le centre de leurs relations. De ce nombre sont MM. Pilliard et Dumas. Ce dernier a adressé à l'Exposition de Paris un tableau fort remarqué par ses hautes qualités de style et la sévérité de son exécution. J'ignore ce que prépare M. Girodon. Les deux élèves de prédilection de M. Orsel, MM. Tyr et Faivre ont employé cette dernière année à terminer, sous la direction de M. Per-

Digitized by Google

rin, la chapelle laissée inachevée par leur illustre maître. Je regrette vivement de n'avoir pu arriver à temps pour voir la toile que M. Tyr a terminé pour une église du Puy ou de Clermont, je ne me souviens plus laquelle de ces deux villes. J'espère que cet artiste, en qui on retrouve la conscience de son maître, pourra bientôt produire quelque page importante. Les deux élèves qui ont le plus souvent assisté M. Flandrin, MM. Louis Lamothe et Chancel, vont encore être absorbés par les travaux considérables confiés à leur professeur. J'ai été admis à voir chez un autre artiste, ancien élève aussi de M. Auguste Flandrin et dont je ne veux pas trahir l'incognito sans son autorisation, des esquisses ravissantes, qui seront, je l'espère, réalisées pour le salon de 1855. Ces esquisses m'ont paru jeter une lumière toute nouvelle sur une branche de la peinture que l'on croyait épuisée par notre siècle, la peinture de genre. J'y vois les indices d'un esprit fin, observateur et d'un talent plein de verdeur, de jeunesse et de fantaisie.

J'ai peu de choses à vous dire des sculpteurs. M. Bonnassieux, qu'on peut considérer comme Lyonnais, paraît marcher de triomphe en triomphe à une éclatante et rapide renommée. M. Bonnet est dans ce moment en Italie. Il y trouvera M. Bonnardel qui a envoyé de Rome, où il est pensionnaire du gouvernement français, un remarquable bas-relief représentant le massacre des Innocents. M. Cabuchet vient d'obtenir une mention dans le concours pour la statue de la Vierge à ériger dans la ville du Puy. Je ne sais ce qu'enfante le ciseau *réaliste* de M. Courtet. Je souhaite qu'il rencontre mieux la prochaine fois que sa *Centauresse*. J'ai vu de fort remarquables compositions et statuettes d'un élève de M. Bonnassieux et de l'Ecole de Lyon, M. André Delorme. Vous verrez, à l'Exposition prochaine, deux bustes sortis de sa main et dont vous apprécierez l'exécution à la

Digitized by Google

fois remplie de finesse et de fermeté. Je ne doute pas de l'avenir brillant réservé à notre jeune compatriote.

Vous me demanderez pourquoi, dans cette nomenclature, je n'ai pas encore cité le nom d'un architecte. C'est que la plupart de ceux qui ont embrassé cette profession sont retournés l'exercer dans leur patrie, après le temps consacré à leurs études. Je ne connais qu'un seul architecte lyonnais qui ait fait de Paris le lieu de sa résidence: c'est M. Jumelin, qui a obtenu, il y a deux ans, une médaille d'or pour un magnifique projet de silos ou grenier à grains, exposé au Salon: Une maison bâtie sur ses plans vient d'être récemment terminée dans la rue Saint-Antoine. Il a bien voulu me montrer quelques projets: entr'autres, ceux d'une église qu'il va élever dans le département de la Haute-Loire; ces dessins m'ont paru remarquables au plus haut degré.

Ce que je vous ai dit dans cette trop longue lettre, Monsieur et ami, doit vous montrer que nos compatriotes représentent noblement au dehors une ville peut-être moins exclusivement vouée au culte des intérêts matériels qu'on voudrait bien le faire croire. Puissent leurs efforts conquérir une influence efficace et durable. On ne peut pas le contester, le siècle ne marche pas à l'art sérieux et élevé. Si la grandeur morale n'existe plus qu'à titre de rares exceptions dans l'ordre social, espérons du moins qu'elle n'est pas totalement bannie de la classe des artistes, et que plusieurs sauront résister aux entraînements funestes de la popularité vulgaire, fille de la mode et du caprice. Si l'art doit succomber comme ont succombé tant de choses, que ce ne soit pas au moins sans une protestation en faveur de l'idéal.

CLAIR TISSEUR,
Architecte.

Paris, novembre, 1853.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Cavalcades de charité. — On se souvient que, l'an passé, à l'exemple de quelques-unes de nos villes du nord et du midi, une réunion de jeunes gens eut la généreuse pensée de faire tourner au profit des indigents les plaisirs et les jours du carnaval ; cette première quête à cheval, bien qu'elle eût été pour ainsi dire improvisée, produisit une recette de 2,653 fr.

Dans le but de rendre plus productives à l'avenir les cavalcades qui ne manqueront pas de s'organiser à Lyon, M. Pétrus Passaut, chef de division à la Préfecture du Rhône, a fait une enquête auprès des maires des principales villes qui ont pratiqué avant la nôtre cet ingénieux moyen d'appeler sur leurs pauvres de rapides et abondantes aumônes, et il en a publié les résultats dans le *Courrier de Lyon* du 7 décembre 1853. Ce travail, fort intéressant à consulter, peut aider au succès de nos prochaines cavalcades. Il constate une progression annuelle dans le chiffre des sommes recueillies. On en jugera d'après ce tableau :

En 1836, à Valenciennes.....	12,000 fr.
— 1851, idem, la Société des Incas dépensa en ornements, en appareils, en chars et en costumes, la somme de 150,000 fr. pour une fête qui dura trois jours.	
En 1839, à Douai, produit: terme moyen..... 2 à	3,000
En 1848, à Bordeaux, première cavalcade, chiffre inconnu.	
En 1852, dans la même ville, la cavalcade couvrit une étendue de plus d'un kilomètre, et mille chanteurs ou instrumentistes exécutaient des chœurs et des symphonies. 50,000 étrangers, accourus à cette solennité, laissèrent plus d'un million de francs répartis entre les diverses industries. Les collectes dépassèrent	50,000
En 1849, à Lille	9,000
En 1850, id.	12,000
En 1851, id.	20,000
En 1852, id.	
En 1849, à Grenoble	2,900
En 1850, id.	4,490
En 1851, id.	4,340
En 1852, id.	3,362

Digitized by Google

En 1853, id.	4,700
En 1850, à Marseille	5,889
En 1851, id.	6,716
En 1852, id.	2,801
En 1853, id.	5,344
En 1853, à Rennes, environ	5,000

La plupart de ces cavalcades, renouvelées du moyen âge, représentaient des faits historiques empruntés à la localité, des entrées de rois ou de reines, des marches triomphales. On n'aurait à Lyon que l'embarras du choix : l'entrée de Charles VIII et d'Anne de Bretagne avec les carrousels et les jeux du tupin ; le tournoi où Bayart fit ses premières armes ; le séjour de François Ier avec les souvenirs de Louise Labé, de Clément Marot, de Clémence de Bourges, de Jean du Peyrat, de Pernette du Guillet, etc. La première entrevue et le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis, au château de la Mothe. Que de souvenirs à rappeler ! que de riches et beaux costumes à étaler.

Ces cavalcades bien organisées, faites d'après un programme historique adopté à l'avance, avec le concours de l'autorité et de l'armée, ont un double résultat ; elles soulagent d'abord de pressantes misères, puis elles enrichissent la ville et le commerce de détail par le grand concours de curieux qu'elle attire dans la cité où elles ont lieu. Toutes ces considérations doivent engager nos jeunes gens à faire cette année une nouvelle tentative ; ils trouveront, nous en sommes sûr d'avance, des encouragements dans l'autorité municipale et un concours empressé auprès de MM. les officiers de notre garnison.

LÉON BOITEL.

Portrait de M. G..., par M. Trimolet. — M. Trimolet, l'auteur du beau portrait de Mme G., si remarqué à la dernière Exposition de Lyon, a récemment terminé un portrait de M. G., appelé à servir de pendant au premier. Comme cette toile n'est pas destinée à la publicité du salon, nous croyons devoir lui consacrer ici une mention spéciale. Nous ne saurions, du reste, mieux en faire l'éloge qu'en disant que de tous points elle est à la hauteur du tableau que connaissent déjà nos lecteurs. Sans doute, un portrait de femme offre à l'imagination de l'artiste par la coiffure, le costume, les couleurs variées de l'ajustement, des ressources que ne saurait offrir un portrait d'homme ; mais M. Trimolet semble rechercher les difficultés pour se donner le plaisir d'en triompher. Un *faire* large et soutenu, un sentiment fin et profond de la nature, enfin cette précieuse per-

Digitized by Google

fection apportée à l'étude et à l'agencement de chaque détail recommanderont cette nouvelle production aux nombreux admirateurs du talent de M. Trimolet. C. T.

Poésies par Avit Delacourt. — Bourg nous envoie, sous ce simple titre, un volume de vers. Leur auteur, fils d'un ouvrier d'Oyonnax, a puisé ses inspirations dans la famille, dans l'intimité, autour de lui. C'est un doux reflet de sa vie privée. On y retrouve, en effet, ses joies et ses douleurs, ses regrets et ses chansons, voire même jusqu'à ses prières. C'est un recueil d'impressions toutes personnelles, auxquelles il se complaît à associer ses amis. Comme on le voit, le cercle de ses lecteurs semble devoir s'arrêter là. Sa muse craintive n'avait point encore quitté le foyer domestique, lorsque la mort est venue étouffer ses chants. Dans leur pieux souvenir, quelques amis ont voulu faire revivre ce poète mort à 28 ans, et réveiller l'écho endormi de cette voix qui leur fut chère. De là ce volume qui est en vente, à Bourg, à l'imprimerie de Milliet Bottier.

Mention à M. A. Macé. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 25 novembre dernier, sur le rapport de M. Berger de Xivrey, a accordé une mention honorable à la traduction d'Aymard du Rivail, par M. Antonin Macé, dont nous avons rendu compte dans un de nos derniers numéros.

La vérité de l'Eglise catholique démontrée, par l'abbé Cattet.—Il vient de paraître sous ce titre, chez MM. Perisse, deux volumes sortant des presses de M. L. Perrin. Leur auteur est M. l'abbé Cattet, l'habile polémiste. Nous rendrons compte prochainement de cet ouvrage adressé aux protestants de bonne foi et qui doit à juste titre appeler l'attention du clergé et des laïques.

— Il vient d'être mis en vente, à la librairie des Économistes, chez Guillaumin, en un volume in-8, une *Histoire des classes agricoles en France, depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI*, ouvrage qui a été couronné cette année par l'Académie des Sciences morales et politiques, et dont l'auteur est M. Dareste de la Chavanne, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

Aimé Vingtrinier, directeur-gérant.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME VII.

(SECONDE SÉRIE).

LYON. — HISTOIRE DÉPARTEMENTALE ; ARCHÉOLOGIE, MONUMENTS.

P. Guillemot.	Belley	19
A. Bernard.	Election d'un abbé de Savigny au Xe siècle...	10
P. Guillemot.	Seyssel, Anglefort, Lavours	138
D'Aiguepersse.	Découverte d'une ville gallo-romaine entre Villefranche et Saint-Georges	148
Feu H. Leymarie.	Notice historique et descriptive sur la ville et l'abbaye de St-Rambert de Joux 187, 269, 386,	442
A. Bernard.	Notice historique sur la Bibliothèque La Valette. 288	371
P. Saint-Olive.	Fourvière en présence du progrès matériel...	309
Martin D'Aussigny	La crypte de Saint-Pothin	431

BIOGRAPHIE ET NÉCROLOGIE LYONNAISE.

Bolo.	Eloge de L. G. Suchet, 30, 113, 199	
J. Tisseur.	Charles Reynaud	166
L. Boitel.	Le docteur Prunelle	168
L. Boitel.	Michel Grobon	264
F. Z. Collombet.	Frédéric Ozanam	318
L. Boitel.	F.-Z. Collombet	331
L. Boitel.	L. A. Couturier	336
L'abbé Christophe.	Etude sur la vie et les travaux de F.-Z. Collombet	347
L. Boitel.	Mlle Jane Dubuisson	421

LITTÉRATURE — APPRÉCIATIONS LITTÉRAIRES. — DISCOURS DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

F.-Z. Collombet.	Etude sur Frayssinous 5,	229
F. Bouillier.	Compte-rendu des travaux de la Faculté des Lettres	393

Digitized by Google

VOYAGES.

E. Yemeniz. Le Péloponèse..... 59, 248, 464

BIBLIOGRAPHIE.

Legeay. Mémoires d'Aimar Rivault ou Aymar du Rivail, sur l'histoire des Allobroges et du Dauphiné, traduits par M. Macé..... 77
A. Vingtrinier. Mémorial du département de l'Ain..... 97
A. V... Nouveau Guide à Lyon..... 98
L'abbé Christophe. Cours de littérature par F.-Z. Collombet..... 160
A. V. Bibliographie biographique..... 164
A. V. Paris à l'envers..... 165
J. Morin. Des écoles de sourds-muets, par M. Hubert Valleroux..... 337
Hignard. Pensées d'un solitaire, par Félix Olivier..... 403
A. Vingtrinier. La Muse ottomane, par M. de Sugny..... 409

CHRONIQUE THÉATRALE ET ARTISTIQUE.

A. V. Le verre d'eau, gravure de Ch. Jacques..... 100
L'abbé Roux. Notre-Dame de Pitié, groupe en marbre de M. Fabisch..... 160
J. Tisseur. Mme Anna de Lagrange — M. Achard..... 175
J. Tisseur. L'*Honneur et l'argent*, *Philiberte*, comédies, et les *Filles de marbre*, drame..... 348
A. V. Chronique artistique..... 423
Clair Tisseur. Les artistes lyonnais à Paris..... 477

POÉSIE.

Léon Durand Cœur. Le Réveil..... 177
G. de Coutance. Chant d'un Exilé..... 265
J. Tisseur. Une nuit dans les rues..... 345
Armand Fraisse. Jean le Scribe..... 425

FIN DE LA TABLE DU TOME VII.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 100 881 671

Digitized by Google